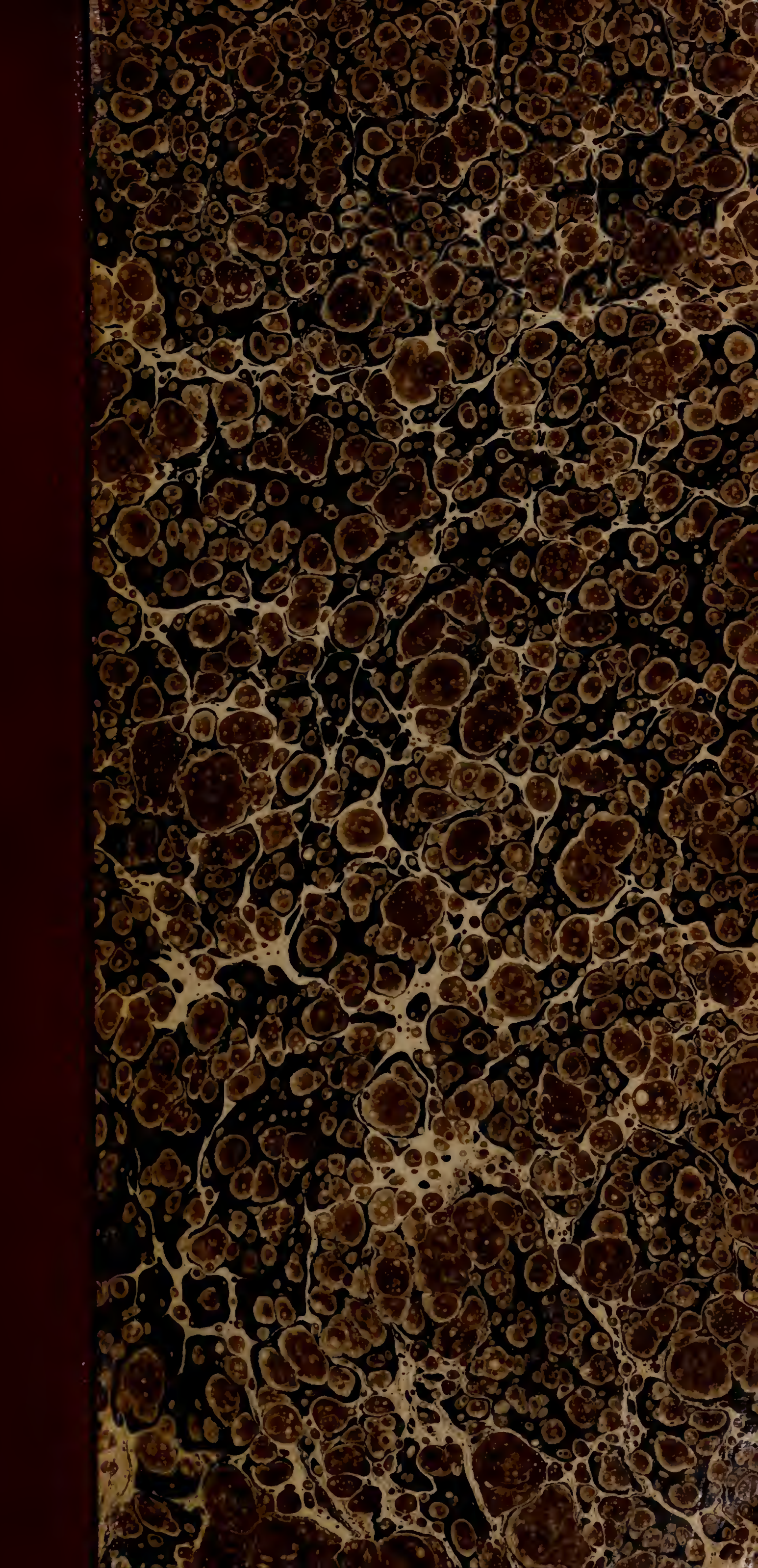
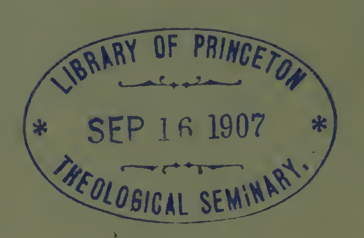



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.

671

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET

13, RUE CUJAS. — 1887

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — DOUZIÈME ANNÉE

SOIXANTE-DEUXIÈME ANNÉE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, BOULEVARD ARAGO, 102

1887



MORIJA

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

POUR LE NOUVEL AN

Paris, le 20 décembre 1886.

Selon notre habitude, nous venons, à la veille du renouvellement de l'année, dire à nos amis nos préoccupations et nos sujets d'actions de grâces.

Parlons d'abord de ces derniers. Aussi bien c'est eux qui l'emportent à cette heure dans notre cœur. Comment en serait-il autrement, quand nous pensons à toutes les preuves que Dieu nous a données, récemment encore, de sa fidélité et de sa protection? Notre œuvre est son œuvre, il ne l'a point abandonnée dans le passé, il ne la délaissera pas dans l'avenir. C'est avec cette assurance paisible que nous terminons l'année 1886.

L'événement qui, dans l'histoire de notre Société, restera lié à cette date, c'est la construction de notre nouvelle maison, presque achevée, et où nous espérons pouvoir nous installer l'été prochain. Quel motif pour nous de louer Dieu et de le bénir! Il y a dix-huit mois, nous en étions à nous demander si nous pourrions, sans imprudence, reprendre en mains la préparation de nos élèves, et revenir ainsi à la tradition la plus ancienne de notre Société. Le Comité, par un vote unanime, a décidé, en juin 1885, que les cours de la Maison des missions reprendraient au mois d'octobre suivant. A cet acte de foi,

Dieu a fait une réponse immédiate et splendide. Quinze jours après la réouverture de nos cours, le Docteur G. Monod donnait le branle au mouvement qui nous a valu la Maison des missions. Elle s'élève maintenant, plus grande et plus belle que nous ne l'avions rêvée, à l'époque où nous croyions pouvoir demander sa création à de simples combinaisons financières. Elle s'élève pour nous montrer quels trésors d'affection et de dévouement les Eglises de France tiennent en réserve pour notre œuvre. Elle s'élève pour nous rappeler que tout ce que Dieu fait est inattendu et magnifique, et comme un gage visible de l'avenir glorieux que, dans son amour, il réserve à notre Société.

Et c'est ici notre second motif de gratitude, à la fin de cette année : nous sommes rassurés sur notre avenir. Avec l'extension de l'empire colonial de la France, un redoutable problème s'est posé devant nous : celui de la direction à donner à nos travaux. Nous n'avons pas abordé d'un cœur léger cette question, grosse de difficultés et de périls. Une erreur de jugement, un entraînement irréfléchi, pouvait, nous le sentions, jeter notre Société en dehors de la ligne que Dieu lui a tracée. A l'heure qu'il est, nous sommes tranquilles. Sans doute, nos projets sont loin d'être arrêtés ; de graves décisions nous restent à prendre. Mais dès maintenant il nous semble qu'un point important est gagné : nous sommes d'accord avec nos amis, avec cette portion de nos Églises qui fait les missions et dont nous ne sommes que le bras, sur le programme que nous devons suivre et que deux mots résument : fidélité inébranlable aux devoirs du passé; acceptation résolue des devoirs nouveaux que Dieu nous montre clairement. Nous n'avons rien négligé pour que cet accord pût s'établir dans les conditions propres à lui donner toute sa valeur : nous avons fait la pleine lumière sur les questions qui nous ont été posées, et nous nous sommes entourés, pour les étudier, des prières de l'Eglise. Aussi acceptons-nous l'entente qui s'est manifestée comme un gage de l'approbation de Dieu et du développement sain et béni de notre œuvre.

Mais si la gratitude et la confiance dominent dans notre cœur, elles ne sauraient en chasser cependant la préoccupation si pénible de nos finances.

Au moment d'entrer dans une année nouvelle où il verra sans doute s'accroître encore sa tâche, déjà fort agrandie, une question s'impose au Comité : comment le protestantisme français laisse-t-il peser sur la belle œuvre des missions, à laquelle il semble cependant prendre un intérêt croissant, la lourde chaîne d'un déficit de plus de 60,000 francs ? Le Comité cherche à se pénétrer des leçons de vigilance et d'économie que le Seigneur veut sans doute lui donner par ce fait humiliant, mais il est obligé de se demander si la proportion normale des dons est, non seulement pratiquement atteinte, mais même théoriquement acceptée par les protestants de France. Nous pouvons faire ces observations avec d'autant plus de liberté que l'érection de la Maison des missions a provoqué parmi nous, durant l'année passée, des libéralités exceptionnelles. Néanmoins nous croyons qu'une grande partie de l'Église chrétienne n'a pas encore entrepris, avec le sérieux nécessaire, l'œuvre de l'évangélisation du monde. Nous ne sommes pas assez pénétrés, en France, du devoir qui incombe à tout chrétien de se souvenir de cette œuvre dans ses prières, et de lui faire une part proportionnée à son importance dans les répartitions mensuelles, annuelles ou dernières des biens dont Dieu l'a fait dépositaire. S'il en était autrement, nos finances se relèveraient, et il deviendrait habituel de voir les protestants pieux se souvenir de nos pressants besoins dans leurs dispositions testamentaires.

Essayons de faire au hasard quelques comparaisons. Dans le rapport que la Société wesleyenne d'Angleterre vient de distribuer, nous relevons, par exemple, que, pour couvrir une dépense totale de 3,571,675 francs pendant le dernier exercice, les petits dons recueillis par les enfants figurent pour 400,000 francs, les dons des stations pour un chiffre à peu près égal ; mais nous trouvons en outre 392 dons tous au-dessus de 250 francs, puis trois legs de 1,250 francs, deux de 2,000 francs,

trois de 2,500 francs, deux de 3,500 francs, deux de 5,000 francs, deux d'environ 7,000 francs, un de 11,000 francs, un de 17,500 francs, un de 37,500 francs, un de 75,000 francs, et celui de feu R. Foster, de 176,900 francs. Dans le rapport des baptistes américains, nous trouvons, pour 1885, 96 dons de plus de 500 francs; dans celui des baptistes anglais, nous relevons ce fait que les amis de l'œuvre des missions s'habituent de plus en plus à la soutenir, non plus par des dons annuels, mais par des contributions mensuelles, ce qui a élevé dans certaines localités le taux des contributions de 37 pour cent.

Nous livrons ces faits aux réflexions de nos lecteurs. Puissent-ils s'en souvenir quand l'heure viendra de fixer le chiffre de leur contribution à notre œuvre! Puissent-ils aussi y trouver la réponse à faire au généreux anonyme qui proposait il y a un mois d'offrir à la Société des missions, en guise d'étrennes, le paiement de son déficit!

Un mot encore et nous avons fini. Nos amis liront ces lignes entre Noël et le nouvel an. Quelle vue de la vie chrétienne nous donnent ces deux fêtes, si diverses et si rapprochées! Noël, c'est le don ineffable que Dieu nous a fait de son Fils. Le nouvel an, c'est la fuite de nos jours, c'est la fin de toutes choses qui s'approche. Qu'elle serait féconde une existence dominée tout entière par ces deux pensées : l'amour de Dieu comme source et comme fondement; l'éternité glorieuse comme terme et comme but. Telle était la vie des premiers chrétiens; incessamment retrempée et rajeunie à la source jaillissante de l'amour rédempteur; et tournée tout entière vers son but, l'éternité, ou plutôt (car l'Église primitive savait que l'histoire marche à un dénouement) vers le retour triomphant de Christ, et l'établissement définitif de son règne sur la terre.

Telle aussi doit être notre vie, si nous sommes chrétiens. Vivre *de* l'amour de Christ, et vivre *pour* le triomphe de Christ, voilà, dans sa simplicité, notre tâche. D'où vient que nous sommes si portés à en négliger une partie? Nous voulons bien accepter le don de Dieu; en ce moment même nous en sentons

la douceur, tout pénétrés que nous sommes des joies de Noël; — pourquoi, dès lors, être inconséquents, et ne nous donner qu'à moitié à celui qui s'est donné tout entier pour nous? Pourquoi laisser au monde une si grande part de notre temps, de nos forces, de notre argent, de nos cœurs? Ah! ne l'oublions pas : le temps passe; nos vies s'inclinent vers la tombe, bientôt il ne restera de nous, et il ne nous restera à nous-mêmes que ce que nous aurons fait pour Dieu et pour l'éternité. Le monde passera, et avec lui tout ce qui aura participé à sa nature : richesses fragiles, vains projets, joies trompeuses, demeures d'un jour. Mais la plus petite pierre apportée à l'édifice de Dieu est assurée de demeurer éternellement. Mais le plus petit mouvement de charité aura son retentissement et ses effets dans la vie qui ne finit jamais. Mais le verre d'eau tendu au moindre de ces petits qui se réclament du nom de Jésus aura sa récompense. « Car son règne est un règne de tous les siècles, et sa domination dure d'âge en âge. »

Lecteurs, en ce moment solennel de l'année, voulez-vous montrer que vous ne vous êtes pas approchés en vain de la crèche de Bethléhem, et que vous recevez d'un cœur docile les avertissements si sérieux du renouvellement de l'année? Souvenez-vous de ce grand indigent qui attend, nu, misérable, malade, dans les ténèbres du dehors, qui n'a rien vu des clartés de Noël, et qui heurte à votre porte, demandant sa part du don merveilleux que Dieu vous a fait de son amour en Jésus-Christ! Lecteurs chrétiens, dans vos prières, dans vos largesses, souvenez-vous du monde païen!

MADAME CHARLES STAPFER

Notre société vient encore de faire une grande perte en madame Charles Stapfer, décédée le 18 décembre, à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Madame Stapfer était une des plus anciennes et des plus fidèles amies que possède notre œuvre.

Doyenne du Comité des dames, elle apportait aux séances et aux travaux de ce Comité, malgré son grand âge et une santé très débile, une régularité et un intérêt exemplaires. La veille même de sa mort, elle ne se résigna qu'avec peine à la pensée qu'il fallait manquer la séance qui tombait précisément ce jour-là. Elle connaissait en détail nos missions et nos missionnaires. Quelques heures avant de quitter ce monde, elle parla encore de notre œuvre et de la nouvelle maison à laquelle, en digne sœur du docteur G. Monod, elle portait un très vif intérêt.

Elle nous laisse un exemple de foi courageuse, de soumission à la volonté de Dieu, de consciencieuse fidélité dans l'accomplissement du devoir. Que sa famille reçoive l'expression de notre profonde sympathie et de la part que nous prenons à son deuil.



UN RÉCIT DU DOCTEUR G. MONOD.

Nous avons la joie d'annoncer à nos lecteurs que le docteur G. Monod a bien voulu consentir à publier le récit des événements qui ont amené la création de la Maison des missions. On sait la part qui lui revient dans cette entreprise; aussi chacun voudra lire ces quelques pages où l'homme s'efface pour donner toute gloire à Dieu et où les faits sont racontés avec la simplicité et l'originalité bien connues de l'auteur. Une gravure représentant la façade de la maison sert de frontispice à la brochure, qui se termine par un exposé financier, indiquant le chiffre total de la dépense, les souscriptions reçues et la somme restant à trouver.

Nous recommandons cette lecture particulièrement à ceux de nos amis qui ont à diriger des réunions de prière ou de travail pour les Missions et en général à tous les soutiens de notre œuvre. Elle sera envoyée gratuitement à tous ceux qui nous en feront la demande. Nous espérons pouvoir répondre aux demandes à partir des premiers jours de janvier.

LESSOUTO

LA STATION DE MORIJA

Morija! que de souvenirs ce nom éveille dans le cœur de tous les amis de nos missions! Morija, avec ses grandes écoles, avec ses 17 annexes, ses 35 ouvriers indigènes, catéchistes ou instituteurs, avec les 835 élèves de ses écoles, et ses 1,057 membres de l'Église communiants, Morija est bien la reine de nos stations d'Afrique.

Ce fut certainement la main de Dieu qui, au commencement de juillet 1833, conduisit nos trois premiers missionnaires du Lessouto vers cet emplacement. C'était bien là que devait s'élever la première station, au centre même du pays, aux confins des deux régions qui se le partagent, la plaine et la montagne.

Le charmant dessin de M. Christol que nos lecteurs trouveront en tête de ce numéro, peut donner une idée de la beauté du site de Morija. La montagne qui s'élève à droite, au fond du tableau, s'appelle Makhoarane, nom que les indigènes païens donnent à la station elle-même. Sur ses contreforts inférieurs se dressent les maisonnettes formant les deux parties du village indigène. Au premier plan se déroule le jardin de la station avec ses beaux arbres, au milieu desquels la maison de M. Mabille montre à peine un de ses angles. En avant des arbres, immédiatement derrière le mur du jardin, s'élèvent les bâtiments de l'imprimerie, résidence des premiers missionnaires. A gauche du jardin, ce grand bâtiment, c'est l'église, reconnaissable à son clocher. Enfin cette longue maison située sur la hauteur, à droite, c'est l'Ecole des catéchistes : l'École de la Bible, comme disent les Bassoutos. De quelque côté qu'on arrive à Morija, c'est le mur blanc de cette école qu'on aperçoit d'abord.

Seule l'Ecole normale n'est pas visible sur le dessin de M. Christol. Cela vient de ce qu'elle est située à un quart

d'heure de la station, sur une hauteur qui fait face à l'école biblique.

Prions pour Morija ! car une grande œuvre de Dieu s'y poursuit depuis un demi-siècle. C'est là que se forment les maîtres de la jeunesse; là que se préparent les évangélistes du Lessouto et de la mission romande du Transvaal. C'est là que s'impriment la littérature chrétienne indigène, et ce journal, la *Petite Lumière*, qui porte les nouvelles du règne de Dieu bien au delà des frontières du Lessouto. C'est de là que sont sortis plusieurs des aides de M. Coillard; c'est de là que sortiront bientôt, nous l'espérons, les premiers pasteurs indigènes. Oui, prions pour Morija, et pour les missionnaires qui y travaillent. Car prier pour Morija, c'est prier pour tout le Lessouto; c'est, nous en avons la conviction et l'espoir, prier pour le bien d'une grande partie de l'Afrique du Sud.



BEAUX SUCCÈS DES ÉLÈVES DE MORIJA
aux examens gouvernementaux.

A M. Léon de Bussierre, président de la Société.

Morija, 17 novembre 1886.

Cher et vénéré Président,

L'année dernière vous avez eu la bonté de m'adresser vos remerciements pour l'envoi que je vous avais fait des papiers d'examen des élèves de l'école normale de Morija. Un nouveau concours vient d'avoir lieu ; et, comme j'ai bien lieu de penser que tout ce qui concerne l'œuvre poursuivie par vos missionnaires au Lessouto est d'un grand intérêt pour vous, je m'accorde de nouveau le plaisir de vous transmettre tous les papiers envoyés par le département de l'instruction publique du Cap aux aspirants au brevet de capacité.

Vous apprendrez avec satisfaction que Morija est sorti avec honneur de ce concours auquel avaient pris part 243 candidats

(anglais, hollandais, cafres et bassoutos); 117 de ce nombre ont échoué, 126 ont obtenu des certificats de trois ordres de mérite : reçu *avec distinction*, certificat *d'aptitude* et certificat *provisoire* (*honours, competency* et *provisional certificates*). Nous avons présenté 10 aspirants, 1 seul fait défaut sur la liste ci-jointe, que je vous prie d'avoir la patience de parcourir. Vous remarquerez que 3 élèves de Morija figurent dans la première catégorie, l'un, le jeune Akim Sello, comme quatrième; 2 autres sont dans la deuxième catégorie et 4 dans la troisième.

Faut-il vous avouer que les cœurs des directeurs et des professeurs de l'école ont battu à se rompre de joie et d'émotion, lorsque le docteur Dale, directeur de l'enseignement au Cap, nous a transmis le résultat de cet examen? Oui, l'émotion a été grande, mais la reconnaissance envers le Seigneur n'a pas été moins intense. A lui soit tout honneur et toute louange! A lui notre Eben-Hézer!

Dr E. Casalis.

M. Henry Dyke, qui dirige avec le docteur Casalis l'école normale de Morija, commente le succès obtenu par nos élèves dans des termes qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs :

« J'appelle toute votre attention sur ce fait que Philémon et Akim sont tous deux petits-fils du premier évangéliste mossouto, Ésaïa Lééti, et fils d'évangélistes. Georges Adam est lui aussi apparenté à des chrétiens. Il est le propre neveu de l'évangéliste Jonas, de Béthulie, que nous venons de perdre. Et John, le quatrième de nos élèves, est fils de Joël, l'évangéliste de *Liphiring*, qui a été élevé et instruit par mes parents quand ils étaient à Hermon. Tous ces jeunes gens ont eu de bonnes notes. Ces faits ne montrent-ils pas que nous sommes en droit d'attendre beaucoup des chrétiens bassoutos de la troisième génération? Les deux élèves magwambas, Samuel et Calvin, qui ont obtenu, avec deux autres de nos élèves, des diplômes provisoires, ont étudié plus longtemps et avec plus d'application qu'aucun de ceux qui maintenant l'emportent sur

eux; mais cela s'explique par le fait que leurs parents sont encore païens et habitent une contrée où l'Évangile n'est prêché que depuis peu d'années. »

Grave maladie de M. MARZOLFF.

La station de Morija a été transformée, ces derniers temps, en un véritable hôpital. Après l'accident et la longue convalescence de M. Dyke, nos missionnaires ont vu des maladies plus ou moins graves s'abattre sur divers membres de leurs familles. Mademoiselle Eugénie Mabille, aux dernières nouvelles, relevait à peine d'un rhumatisme articulaire qui l'avait fait beaucoup souffrir. Avant elle, Mme Wells, femme d'un marchand ami de notre mission, avait été mise à deux doigts de la mort par une grave affection pulmonaire. Enfin, M. Marzolff, arrivé à Thabana-Morèna pour consulter le Dr Casalis sur une douleur au bras, s'est trouvé soudain si malade, qu'il a été obligé de prendre le lit pendant que M. Ernest Mabille allait en hâte chercher à Thabana-Morèna madame Marzolff et ses enfants.

L'examen du malade amena la découverte, dans le haut du bras, d'un phlegmon diffus de très grandes proportions. On suppose que M. Marzolff a contracté cette dangereuse affection en travaillant à la construction d'une chapelle dans son annexe de Mogalinyane. « Il a trop maçonné, nous écrit le docteur Casalis; il vivait dans un wagon et se soignait peu. » Quoi qu'il en soit, une opération immédiate fut jugée nécessaire, et, le lundi 25 octobre, M. Casalis, assisté du médecin anglais de Masérou, fit au bras malade trois énormes incisions. La suppuration s'établit et, malgré l'extrême faiblesse du malade, on a pu constater dans son état une sensible amélioration.

Ajoutons cependant que les dernières nouvelles ne sont pas entièrement rassurantes. M. Casalis nous écrit, le 15 novembre : « Après l'opération, j'avais espéré que le mal serait jugulé et que la convalescence s'établirait pour tout de bon. Il n'en a pas été ainsi : deux rechutes graves, l'une surtout causée par l'apparition d'un érysipèle qui a envahi tout le bras, ont remis

le malade en grand danger. Ces jours-ci, il est *un peu* mieux, mais la fièvre ne veut pas disparaître de la scène... Il est admirable de patience et de douceur sur son lit de souffrances : jamais une plainte, un mot de murmure. Sa femme est une héroïne — courageuse, ne se laissant jamais abattre et luttant jour et nuit contre la fatigue pour suffire à la tâche. Qu'il me tarde de pouvoir vous annoncer que le Seigneur a exaucé nos prières, et que son serviteur est définitivement hors de danger ! »

Dernière heure. — Le courrier arrivé le 22 décembre apporte une nouvelle lettre du docteur Casalis, qui nous annonce une sérieuse amélioration dans l'état de M. Marzolff.

Arrivée de M. GERMOND et de ses compagnons de voyage.

M. Germond est arrivé à Thabana-Morèna avec sa famille, le mercredi 27 octobre 1886. Il nous écrit que, de tous les voyages qu'il a faits entre l'Europe et le Lessouto, celui-ci a été le plus facile. « Par la bonté de Dieu, dit-il, notre voyage s'est effectué de la manière la plus heureuse. Il nous a conduits comme par la main, écartant l'une après l'autre les difficultés qui s'élevaient sur notre sentier. » Pendant la traversée, au passage de la douane, si redouté des voyageurs, partout, nos amis ont pu échapper aux ennuis et aux embarras trop fréquents en pareille occasion. La sécheresse, qui est terrible cette année, eût pu les condamner à un arrêt assez long dans la Colonie, en attendant les pluies qui font pousser l'herbe et permettent aux attelages de voyager. « Mon cher fils Paul, écrit M. Germond, a pourvu à la difficulté. Il est venu bravement à notre rencontre jusqu'à Aliwal, avec des bœufs maigres à faire peur, et un chargement de fourrage qui leur a mis suffisamment de cœur au ventre pour nous traîner jusqu'au Lessouto. »

Immédiatement après son arrivée, M. Germond est allé à Morija faire visite à son beau-frère Marzolff. Puis il a repris la

direction de son œuvre. Il nous promet, avant qu'il soit longtemps, une lettre destinée aux lecteurs du *Journal des Missions.*



UNE COURSE D'ÉVANGÉLISATION

Hermon, 23 août 1886.

J'ai consacré la journée d'hier dimanche à une course d'évangélisation dans les villages voisins de la station. J'ai pris ma canne et sifflé mon chien et nous sommes partis. Il faisait un fort vent d'ouest qui soulevait des nuages de poussière et rendait la course fatigante : mais une fois en route, on se réchauffe par la marche et on ne fait plus attention au vent.

Ma première halte eut lieu dans le lélapa d'une vieille femme qui demeure à une petite lieue d'ici avec ses fils. Je m'accroupis devant son feu, et je fis un bout de causette avec elle, puis avec son fils cadet que ma voix avait attiré. Mais quelle famille! Ils ont longtemps demeuré dans le village d'Hermon même, on peut bien dire à l'ombre de l'Église et au son des cantiques et de la Bible; entourés de chrétiens et ne vivant qu'avec des chrétiens. Eh bien, malgré cela, aucun membre de cette famille n'est chrétien, aucun ne montre le moindre sentiment religieux. La vieille parle assez bien, mais d'un air goguenard, qui prouve qu'elle n'a aucun besoin de pardon et de paix. Son fils aîné, Ra-Moléko, âgé de cinquante ans et père de quinze enfants vivants, est tout simplement un sceptique avoué. Quand on l'entreprend, il vous regarde avec ironie, avec ses gros yeux qui lui sortent de la tête, il vous renvoie la balle et vous attaque à son tour, tout cela avec des rires moqueurs et une satisfaction qu'il aime à afficher. Les autres membres de la famille nagent tous dans les mêmes eaux, et semblent avoir des cœurs plus durs que la pierre. Prenez-les comme vous voudrez, vous n'en tirerez rien. Il semble qu'entre eux et l'Évangile il y ait une incompatibilité d'humeur complète. Ce phénomène m'a souvent étonné, mais je n'ai

jamais pu m'expliquer comment des gens pouvaient si complètement se renfermer dans leur manière de voir et rester inaccessibles à toute influence du dehors.

Ma causette terminée, je repars, traverse un assez long plateau, gravis une colline : me voilà chez un renégat nommé Abiathar Matété, un homme de haute lignée, principal conseiller de Moyéla. Il était chrétien quand il a quitté Morija pour s'établir auprès de Moyéla. Mais vivre en contact quotidien avec un chef et surtout avec un chef assez instruit pour emprunter à la science moderne certains arguments dirigés contre l'Évangile, vivre avec un chef de ce genre, c'est être exposé à des tentations constantes. Outre les choses que l'on entend, il faut mettre les doigts dans toute sorte de besogne plus ou moins propre et consentir à bien des turpitudes. Le sens moral s'y émousse, on risque fort de faire naufrage au point de vue de la conduite ; enfin on perd la foi. C'est un fait curieux, mais c'est un fait; les gens qui fréquentent les grands chefs sont presque toujours des personnages passablement douteux au point de vue de la piété : on dirait que l'atmosphère qui règne autour de nos princes est empoisonnée par leurs péchés. Abiathar subit cette influence pernicieuse, et nous le vîmes vaciller. Un jour, nous apprîmes que sa fille était allée se faire initier aux rites de l'initiation païenne. Il jura ses grands dieux qu'il n'y était pour rien; puis, quelque temps après, nous apprîmes qu'il devenait polygame en épousant une seconde femme. Il avait jeté le masque et arboré son nouveau drapeau. Pourquoi cette seconde femme ? C'est que sa vraie femme est maladive et surtout elle ne lui a donné que des filles. Pas un garçon, pas un héritier ! Pour un Mossouto, c'est une terrible épreuve et une pierre d'achoppement sur laquelle plusieurs viennent trébucher.

Abiathar n'est cependant pas ce que l'on appelle un vrai païen. Il a gardé un certain amour pour les choses de Dieu et un grand respect pour l'Évangile. Son naufrage est désolant, mais la barque n'est pas tout à fait sous l'eau. Quelque chose

surnage et je ne puis m'empêcher de penser qu'on pourra un jour renflouer le navire. Si cette seconde femme n'était pas là, le sauvetage serait assez aisé, mais une seconde femme, cela pèse lourd, et il est plus aisé d'en épouser dix que d'en lâcher une seule!

Je m'installe dans le lékhothla avec Abiathar et trois hommes de son village qui causent politique. Parlez-moi des Bassoutos pour faire de la politique. Il y a toujours quelque affaire en train et il suffit d'une querelle à propos d'un bout de champ pour provoquer des discussions interminables. Abiathar et autres ont le triste privilège d'être établis entre Lérotholi et Moyéla, c'est-à-dire entre l'enclume et le marteau. Ils ne demandent qu'à vivre paisiblement dans leur petit coin du Lessouto, mais les chefs se le disputent, et ils ont constamment l'épée de Damoclès suspendue sur leurs têtes. S'ils obéissent à Lérotholi, Moyéla les menace de leur enlever leur bétail, et s'ils écoutent Moyéla, Lérotholi jure de ne pas leur laisser un chevreau. Tirez-vous de là comme vous pourrez et cherchez à quel saint vous vouer!

Les hommes d'Abiathar causaient de leurs difficultés et se demandaient comment s'en dépêtrer. Ils sont bien bons de croire qu'ils pourront s'en sortir tout seuls! Toutes leurs finesses ne les sauveront pas du pétrin où ils se trouvent!

Quand ils eurent vidé leur sac, nous allâmes dans le lélapa d'Abiathar pour y tenir un petit service religieux. J'y trouvai trois femmes chrétiennes et deux païennes, plus mes quatre hommes d'auparavant. Autant d'individus, autant de caractères particuliers. J'ai parlé d'Abiathar. Le second était Ramantsou, chef de ce district, un bon gros païen, grand ami de la bouteille au temps où l'on buvait de l'eau-de-vie et qui maintenant se rattrape en buvant force bière de sorgho. Il en fit une maladie il y a quelques semaines, et ne dut son soulagement qu'à une forte dose d'émétique que je lui administrai. Au point de vue religieux, il est à peu près nul; il est poli et parle de l'Évangile avec respect. Il en a subi l'influence dans une certaine mesure, mais, quant à être chrétien, il en est à

cent lieues. L'autre homme a eu trop affaire à Moyéla pour valoir grand'chose : il est même devenu le beau-père de Moyéla, qui, tout grand chef qu'il est, a épousé sa fille et en a fait son épouse n° 4. Le quatrième est un de ces individus qui ramassent dans la Colonie quelques manières civilisées, mais qui nous reviennent tout pleins d'eux-mêmes, parce qu'ils portent pantalon et savent baragouiner un peu d'anglais. Il écrit des lettres et me demande parfois la prononciation d'un mot anglais. Avec cela il est très bas au point de vue moral.

On voit que mon auditoire est bariolé et que prêcher est assez difficile. On ne peut parler à ces gens comme à des païens ignorants, on ne peut s'adresser non plus à ces chrétiennes seulement, car, les hommes seraient trop pressés de prendre pour eux ce qui est dit pour des croyants. Il faut trouver moyen de dire aux uns et aux autres ce qui leur convient. Et quand on est placé subitement en face d'un auditoire de ce genre, il faut aussi trouver subitement ce que l'on doit dire. Toute préparation minutieuse et détaillée est hors de saison.

(*A suivre.*) H. DIETERLEN.



Les débuts de M. Bertschy à la SÉBAPALA.

Nous sommes fort en retard avec M. Bertschy. A part les quelques lignes que consacrait à son œuvre le rapport de la conférence (1), nos lecteurs n'ont eu aucunes nouvelles de lui depuis son arrivée en Afrique. Ils nous sauront gré de leur communiquer presqu'en entier ses dernières lettres.

Mais avant de lui donner la parole, rappelons brièvement qu'il a fait son stage préparatoire chez M. Ellenberger à Massitissi. Appelé, par la conférence tenue à Maboulėla en avril 1885,

(1) Voir l'année 1886, p. 296.

à la direction de la station de la *Sébapala* (1), portion détachée de l'énorme district de Massitissi, il a pris possession de ce poste dans le courant de l'année. On verra par quelles difficultés il a passé et devra passer encore avant de s'y établir définitivement.

Quthing, via Herschel, 9 juin 1886.

« Cher monsieur Boegner,

« Il me tarde de voir arriver le moment où je pourrai définitivement prendre pied à la Sébapala.

« J'ai rencontré obstacles sur obstacles. Pour commencer, j'ai fait bâtir un mur de hutte et cela a marché jusqu'au moment où la mesure des difficultés a été comble. Parler aux indigènes, c'était en petit la scène de la tour de Babel ; obtenir un véhicule quelconque, ce qui est chose indispensable, il n'y avait pas moyen. Enfin les fortes pluies sont venues au bon moment gâter les routes et m'obliger de battre en retraite. Depuis lors, mon mur attend son toit. Les difficultés que j'ai eues pour le faire construire ne m'encouragent absolument pas, maintenant même que les routes sont bonnes, à aller achever mon travail avant d'être mieux en état de le faire.

« Toute la semaine dernière, j'ai fait le charpentier ; les pièces du toit sont prêtes, je n'attends qu'une tente que l'on promet de me fournir bientôt, et puis de quoi transporter tout cela à la Sébapala.

« Décidément, le siècle de la vapeur et de l'électricité n'a pas encore exercé son influence au Lessouto ; nous sommes encore au bon vieux temps du train des bœufs, et tout s'en ressent. Il faut s'y faire, mais jusqu'à ce que l'habitude soit prise, on s'impatiente un peu.

« Un grand obstacle qui m'arrêtait d'abord, disparaît petit à petit. Je vois que mon sessouto commence à se tenir sur ses jambes. Il a fallu piocher ferme, et je ne pensais pas, à mon

(1) Voir sur la carte du Lessouto la Sébapala, ancienne annexe de M. Ellenberger, située sur la rivière du même nom.

arrivée, qu'il me faudrait travailler toute une année pour arriver à un résultat si mince. J'ai pu tenir quelques services; aux uns, j'ai simplement lu ce que j'avais rédigé d'avance; aux autres, faute de temps pour une pareille préparation, il a fallu improviser sur place. Enfin *il faut* que cela marche, car dimanche prochain, 13 juin, anniversaire de mon arrivée au Lessouto, j'ai à célébrer, sur une annexe, des baptêmes et la sainte Cène. M. Preen veut bien venir me donner un coup de main, mais il s'en retournera tout de suite après. Lundi, j'aurai un consistoire, un peu plus tard, deux mariages. Ce sera le commencement de mon activité proprement missionnaire. Je laisse encore l'instruction religieuse à l'évangéliste Carolus qui s'en est occupé depuis qu'il est placé chez le chef Kuali par M. Ellenberger.

Le plus beau temps, pour moi, cette année, a été les quelques semaines que j'ai passées à Morija, du 15 mars au 12 avril. J'ai joui de pouvoir causer librement avec un ami de mon âge.

Une visite à Béthesda, que j'ai faite depuis, m'a fait du bien aussi. Mon premier but était de copier le vocabulaire français-sessouto de Dieterlen qui est entre les mains de Christol. Rien de fatigant comme de copier des mots et des mots pendant des heures, mais je suis arrivé au bout de ce travail et je suis content. De plus, je devais accompagner l'ami Christol sur son annexe de Phamong, qui dorénavant se rattachera à ma station de la Sébapala. L'œuvre d'évangélisation semble y marcher assez bien; c'est l'école qui va mal : peu d'enfants, et le gouvernement a retiré son allocation de 350 francs juste au nouvel an. La même chose est arrivée à l'école qui se trouve chez le chef Kuali, et que m'a passée M. Ellenberger. La subvention a pris fin en même temps que l'autre; encore 250 francs de moins. Je marche un peu par la foi cette année, autrement j'aurais donné du coup congé aux instituteurs. Il est bien dommage qu'il en soit ainsi; ce sont les deux seules écoles de mon district. La population des montagnes à ce point de vue est encore assez arriérée; les enfants sont là à jouer dans les villages; les parents les laissent libres d'aller ou de ne pas aller à l'école; ils refusent d'exercer

la moindre pression sur eux, sous prétexte qu'ils ne voient pas à quoi l'instruction pourra bien leur servir ».

Nous extrayons encore ces lignes d'une lettre postérieure, en date du 8 septembre :

« Depuis mon retour de Matatiélé, je me suis remis aux travaux de ma propre station. Il y a juste aujourd'hui quinze jours que j'ai à l'ouvrage trois hommes occupés à arranger la route allant du grand chemin à wagons à l'emplacement. Je suis resté presque tout ce temps avec eux, à l'exception de trois ou quatre jours, et j'y retournerai sans doute après-demain. La nuit je couche dans une des maisonnettes du marchand Patteson, avec un vieux boutiquier qui se trouve là, et qui en fait de conversation n'est pas fort. Il se couche à 8 heures, et je fais comme lui pour ne pas m'ennuyer pendant les longues soirées.

« Dans huit jours, si tout va bien, je pense prendre congé des Preen pour aller me loger sous ma tente à la Sébapala : je n'ai pas encore assez de roseau pour couvrir ma hutte, mais comme c'est le moment de le couper, j'espère en trouver quelques bottes. Il est assez rare et très recherché de ces côtés. Que de disputes entre chefs n'a-t-il pas fait naître ces dernières semaines !

« Ernest Mabille me promet sa visite pour la fin de septembre. Il arrive juste bien; je le mettrai au travail. Peut-être trouvera-t-il un peu dure mon existence de sauvage après sa vie civilisée de Morija. Moi, je m'y suis fait et le danger est seulement que je ne m'y fasse trop. »

MISSION DU ZAMBÈZE

DEUX LETTRES DE M. COILLARD.

L'arrivée du courrier d'Europe. — La Maison des missions. Nouveaux détails sur l'œuvre.

Sesheké, Haut-Zambèze, 4 mai 1886.

Mon bien cher frère et ami Boegner,

C'est pour éviter de la confusion que je vous écris de Sesheké. De fait nous l'avons quitté depuis plusieurs jours, Jeanmairet et moi. Nous avions un grand désir de visiter nos évangélistes à Mambova; car ces amis ont eu la vie monotone et difficile depuis notre départ pour la vallée. Pauvres gens, quel rayon de soleil pour eux! Une fois à Mambova, nous avons fait une pointe avec Aarone jusqu'à Leshoma pour visiter nos bagages. Et nous profitons d'un moment de répit pour compléter la poste. J'ai, après cette longue lettre de vingt-quatre pages que je vous envoie, hésité à vous envoyer une nouvelle feuille. Qu'allez-vous dire en recevant ma grosse enveloppe? Je vous vois devant votre table d'éditeur, vous prendre la tête à deux mains... Mais en éditeur fidèle à votre mandat, et *en ami*, prenez vos grands ciseaux et taillez sans peur. Du reste, il n'est guère probable que je vous importune de sitôt une fois à la vallée.

Laissez vous le dire tout d'abord, nous avons été émus *jusqu'aux larmes* en lisant et relisant votre excellente lettre du 28 octobre 1885. Comment pouvait-il en être autrement en recueillant vos messages si pleins de cœur — *tout brûlants* — et aussi cette nomenclature de dons que vous signalez? Je ne vous le cache pas, jamais encore, non jamais depuis que nous avons mis la main à l'œuvre du Zambèze, nous n'avons passé aussi subitement par l'étonnement, la joie, la reconnaissance et l'humiliation comme alors. Que le cher anonyme de Neuchâtel que Dieu connaît, que madame X., du Havre, les chers amis de

Hollande et cette amie qui a déposé aux pieds du Seigneur pour nous le prix d'une robe dont elle avait besoin, les orphelinats, les écoles et la chère Zambézia de Vevey reçoivent, avec tant d'autres collaborateurs, nos remerciements bien sentis. Nous prions pour eux, c'est tout ce que nous pouvons dire. Et eux-mêmes sentiront en travaillant avec nous une joie intérieure qui est déjà une grande récompense.

Un cher frère qui a pour moi personnellement une affection de vieille date et bien éprouvée, me disait dernièrement avec une franchise pour laquelle je le remercie: « Il ne faut pas trop vous étonner si vous ne trouvez pas partout l'entrain que vous désirez. Votre ardent désir de fonder l'œuvre du Zambèze vous a fait triompher de toutes les difficultés. Si d'un autre côté vous avez été suivi de près par quelques-uns, tel n'a pas été le cas du grand nombre. Beaucoup vous ont donné leur adhésion avec hésitation, vu la difficulté qu'une telle œuvre entraîne. Dieu vous accorde de trouver un bon emplacement pour y fonder une station qui offre des garanties moyennes de salubrité! On se rapprochera de vous et on vous accordera une adhésion basée *non sur la foi*, *mais sur le succès*. (C'est moi qui souligne.) N'en soyez ni surpris ni affligé. Tout le monde se réjouira de voir votre foi couronnée de succès. » Je n'ai jamais promis le *succès*. A nous L'OBÉISSANCE ET LA FOI, A DIEU SEUL LE SUCCÈS. J'en appelle à tous ces chers amis de nous connus personnellement ou non, et je leur demande de donner aux sages conseils de mon digne et vénéré ami une contradiction éclatante qui soit toute à la gloire de Dieu.

Et maintenant vous dirai-je notre joie en apprenant la réouverture officielle de la Maison des missions, et la résolution d'avoir enfin un local spécial, le *home* de notre œuvre. Le local! j'ai un poids sur le cœur chaque fois que j'y pense. J'ai conscience de m'être rendu fort impopulaire à Paris à mon arrivée, en plaidant gauchement cette grande cause dans un salon. Les détails que vous nous donnez dans le journal (le dernier numéro qui nous soit parvenu, novembre) sont palpitants d'in-

térêt. Pour moi, comme pour nos chers Mabille et Ellenberger, ce récit évoquera bien des souvenirs personnels. Je vois encore les hommes de Dieu qui sont sortis de la première maison. L'Église vénère leurs noms. Ils ont passé, et leur exemple, du sein du repos et de la gloire, nous redit éloquemment, à nous qui les suivons : « Travaillez pendant qu'il fait jour... » Mes vues sur la Maison des missions vous sont connues. Nos prières comme notre ardente affection vous sont acquises. Que Dieu fasse luire sur votre école de prophètes, non, *d'apôtres*, sa gloire! Qu'elle soit la « chambre haute, où tous, professeurs et élèves, seront des hommes remplis de la puissance du Saint-Esprit!

Maintenant, si vous avez encore un petit bout de patience, causons encore de l'Afrique et du Zambèze. Car ce Zambèze, c'est notre monde à nous ; notre horizon n'est pas vaste. Vous savez que la contre-révolution qui a ramené au pouvoir Lewanika a été des plus sanglantes. Malheureusement l'insatiable vengeance du roi a poursuivi et poursuit encore à outrance les rebelles qui ont cherché leur salut dans la fuite ou qui ont encouru le risque de se jeter à ses pieds et d'implorer grâce. Il a juré d'exterminer jusqu'au dernier rejeton la maison des *Kuanosha*. Ses émissaires depuis des mois parcourent le royaume dans tous les sens avec des missions secrètes; puis des chefs qui sont mis dans le complot tombent de nuit sur tel ou tel village, pillent, massacrent à cœur-joie, et rentrent triomphants avec des troupeaux de bêtes à cornes, de femmes et d'enfants. Ils se partagent les femmes en attendant que le roi dispose de ce butin de créatures humaines.

Quant au bétail, maîtres et esclaves le volent et le gaspillent à qui mieux mieux. Nul ne s'en étonne et nul n'oserait élever la voix pour désapprouver : « *Ke lerumo!* c'est l'épée, la guerre civile! » Il semble qu'alors tout soit permis... Je l'ai dit ailleurs, la plume se refuse à donner des détails sur les atrocités qu'on a commises, à Sesheké même, comme à la vallée, sur des femmes enceintes et de petits enfants. C'est écœurant. Et vous allez

croire que la mine sauvage de ces gens accoutumés à tremper leurs mains dans le sang de leurs chefs et de leurs frères est de nature à nous inspirer de l'effroi? Pas du tout. Ce sont les gens les plus polis du monde, et je crois même qu'ils l'emportent sur les Parisiens. Un maître appelle toujours ses esclaves, même des gamins, *shangwe*. Jamais un esclave ne parlerait à un autre sans se servir du même terme.

Pas plus tard que la semaine dernière, à Sesheké, on a massacré un petit chef que pendant des mois on a flatté et bercé d'une fausse sécurité. On le nourrissait, on prétendait le recevoir dans la confidence du lekhothla. Lewanika, craignant que la chose ne parvînt à nos oreilles, avait mândé que cet homme fût entraîné à la chasse et exécuté loin de nous. Ratau et les autres chefs (quelques-uns ses parents) n'approuvèrent pas ces mesures de précautions. « Qu'est-ce que c'est que de tuer un homme! s'écria-t-il. L'affaire sera vite faite. Les *baruti* savent d'ailleurs que notre pays est un pays de sang. » Le lendemain soir, au retour d'une visite que quelques-uns des chefs nous firent avec l'infortuné Makapane, ils se rendirent chez Ratau, où on avait organisé une fête de *yoala*. On but, on causa gaiement, puis soudain un homme se lève derrière Makapane, lui assène à la tempe un coup de massue; puis on l'éventre... et on le jette en pâture aux vautours. Ratau sentit le besoin de venir me conter l'affaire; mais, pour nous empêcher de donner la sépulture au pauvre homme, il me certifia qu'ils avaient jeté son cadavre aux crocodiles. Hélas! les vautours qui planaient au-dessus de la forêt, lui donnèrent bientôt le démenti. Pendant que j'essayais de faire comprendre à Ratau l'énormité de ce crime, et que je lui appliquais la parole divine, que « celui qui tue par l'épée périra par l'épée », il frappait des mains devant moi avec autant d'entrain que si je l'eusse comblé d'éloges, l'hypocrite!

Dans cet épouvantable débordement des passions, nous aussi nous avons eu et avons encore à souffrir. De jour comme de nuit nous sommes exposés aux vols les plus effrontés. On ne respecte ni nos wagons, ni notre bercail, ni nos maisons. Sans

protection, sans défense aucune, c'est vraiment un miracle de la bonté de Dieu que nous n'ayons pas encore été complètement dévalisés. Les esclaves volent pour leurs maîtres et sont d'une audace effrayante. Les chefs, eux, viennent honteusement à chaque occasion balbutier quelques paroles d'excuse ou de sympathie.

C'est dur de voir notre bétail et nos moutons volés et tués en plein jour à deux cents pas du village, et de reconnaître nos propres chemises et nos étoffes sur le dos graisseux des chefs de deuxième ou troisième ordre. Que faire? Oh! cher ami, n'allez pas croire que j'ai rouvert ce triste chapitre pour nous plaindre. Non. Mais priez pour que Dieu nous rende capables, par sa grâce, d'accepter « joyeusement le pillage de nos biens », et de nous délivrer de tout sentiment d'aigreur... Cela prendra fin un jour; et en attendant notre Maître ne nous laissera jamais manquer du nécessaire.

Un mot encore et je finis. Que dites-vous des remarques de Lewanika sur notre petit nombre? Ce « *quand viendront-ils?* » n'est-ce pas le cri du Macédonien? Faites le donc retentir ce cri, dans nos facultés, dans nos unions chrétiennes, et surtout dans les localités récemment visitées par des ondées de bénédictions. N'est-ce pas quelque chose d'anormal et d'*extraordinairement anormal* que les réveils en France produisent si peu de vocations missionnaires? Voyez donc ce qui se passe en Angleterre, ce flot d'ouvriers qui, une fois leur salut hors de doute, envahissent partout le champ du Seigneur, en Chine, aux grands lacs d'Afrique, au Congo, etc. L'expérience de l'année qui vient de s'écouler nous impose comme mesure de sagesse de nous adjoindre chacun un des évangélistes. Léfi ira rejoindre Jeanmairet et Aarone nous accompagnera à la vallée. Donc deux stations seulement dans cette immense contrée, *deux!* — Aussi longtemps que les Églises du Lessouto n'entreront pas franchement dans notre œuvre en nous envoyant des ouvriers et en *les soutenant elles-mêmes*, nous hésitons à faire un appel à des évangélistes. La position d'Aarone et de Léfi, qui n'ont aucun rapport avec les Églises de

leur pays et qui sont exclusivement soutenus par des chrétiens d'une autre race avec lesquels ils n'ont pas la moindre communication, est des plus pénibles. Ils en souffrent, et s'en plaignent, et je ne serais pas étonné qu'un jour un profond découragement ne s'emparât d'eux. Ce qui fait notre force à nous, c'est le gros de l'armée de Christ qui est derrière nous et nous soutient. Cette question nous a vivement préoccupés, et je crois bien que, par des raisonnements différents, Jeanmairet et moi sommes arrivés à la même conclusion : c'est que la partie indigène de notre mission, si elle doit continuer à exister et à se developper, doit être au point de vue financier l'œuvre exclusive des Églises du Lessouto.

Pour le moment, c'est à l'Europe que nous regardons. Donnez-nous de l'aide, le temps presse. M. Arnot est établi à *Garenganjé*, à quinze jours du lac Bengweolo. Nos frères américains vont recevoir du renfort (comme aussi M. Arnot), qui leur permettra de s'étendre de nos côtés. Les méthodistes primitifs m'écrivent pour me demander des renseignements sur un champ qu'ils puissent occuper au nord du Zambèze. Et voici un M. Watkins, un pionnier wesleyen, qui va nous arriver pour explorer dans le même but. Vous ne nous laisserez pas à *deux* occuper une contrée dont nous possédons la langue et où nous avons tant de portes ouvertes. Je crois qu'il serait extrêmement fâcheux de voir envahir par d'autres un champ que Dieu nous a si clairement désigné. Je compte sur vous, mon cher frère, pour emboucher la trompette et faire retentir dans tous les coins de la France et de la Suisse ce cri d'alarme. La moisson est grande ; où sont les ouvriers ?...

Notre extension nécessite naturellement de nouveaux sacrifices de la part des amis qui ont fait de cette œuvre *leur œuvre*. Mais je ne fais pas appel à leurs bourses quand leurs cœurs sont avec nous. — Ce serait une injure. Je demande souvent à Dieu que la mission du Zambèze ne connaisse pas les angoisses du *déficit*. Adieu, cher frère et ami.

Votre bien affectionné,

F. Coillard.

M. COILLARD AU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

Sesheké, Haut-Zambèze, 1er juillet 1886.

Cher et vénéré Monsieur,

Votre lettre du 13 février, si pleine d'affection, est de celles qui émeuvent profondément et qu'on relit toujours avec plaisir. Vous souffriez des yeux, la lecture et la correspondance vous étaient choses presque impossibles, et pourtant vous avez réussi, pas impunément, je le crains, à m'envoyer une longue lettre où je vous ai trouvé tout entier. C'est votre bon cœur et votre ardente affection seule pour notre mission qui vous ont imposé cette peine.....

Mais je ne suis pas au bout de mes remerciements, car je vois sur la couverture du journal que vous avez contribué pour la valeur de deux canots aux dépenses de notre mission. J'espère qu'une fois à la vallée, je pourrai facilement me les procurer et que vous aurez la satisfaction de les suivre par la pensée pendant des années encore, portant l'Évangile sur les bords du Zambèze. La joie que vous devez éprouver en faisant des sacrifices pour que l'Évangile pénètre dans des régions encore ensevelies dans les ténèbres du plus affreux paganisme, cette joie est déjà une bénédiction et une récompense. Mais le Seigneur vous en réserve d'autres. A côté du plaisir que Dieu prend à de tels sacrifices, que sont nos remerciements les plus sincères, cher monsieur?

Je suis émerveillé de la manière dont le Seigneur nous a conduits jusqu'à présent. Nos besoins sont prévus et satisfaits pendant que nous prions encore. Ne serions-nous pas des ingrats si nous doutions de l'avenir? Pourtant, ce n'est ni aux hommes, ni aux circonstances que nous devons regarder pour avoir confiance, c'est tout au plus si nous y trouvons de l'encouragement. Je vous avoue que parfois je suis stupéfait, quand je vois le jour sous lequel les Barotsis nous montrent la nature

humaine. Je n'ai encore rien vu de pareil. Les Zambéziens n'ont guère de commun avec les Béchuanas qu'un fond de superstitions, la peau noire et le patois de leur langue.

Plus je vais, plus je crois que des tribulations nous attendent. Le martyre de l'évêque Hannington dans l'Ou-Ganda, et peut-être aussi celui des autres missionnaires, donne à penser. Nous sentons toujours plus le besoin de nous cramponner à Dieu et à ses promesses, arrive que pourra. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Dans un milieu tel que celui-ci, la présence de ce Sauveur glorifié qui nous a envoyés et à qui toute puissance est donnée non seulement au ciel, mais aussi sur la terre, donc au Zambèze aussi, est une glorieuse réalité, nous le sentons. Soyez donc sans inquiétudes à notre égard. Nous suivons l'homme de douleur : le suivrions-nous *de loin* et avec des cœurs partagés? Mais cet homme de douleur, *tout genou* doit fléchir devant lui, *toute langue* doit confesser son nom. On l'a dit, c'est devenu un adage : « Point de croix, point de couronne. » La croix d'abord; la souffrance, l'humiliation, le sacrifice complet de soi-même; puis la couronne, le triomphe et la gloire dans toute leur plénitude. « Moi, votre frère, écrivait saint Jean de Patmos, qui participe à *l'affliction*, *au règne* et à la *patience* de Jésus-Christ. » — « Je veux connaître Jésus-Christ, dit saint Paul, la puissance de sa résurrection, la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort. » Je comprends que le monde taxe d'enthousiastes ceux qui suivent le Sauveur avec amour. Je ne comprends pas que j'aie pu si longtemps le suivre sans enthousiasme.

Nous aimons toujours compter comme David les bénédictions de Dieu. Elles sont nombreuses, bien plus nombreuses et bien plus grandes que nous n'osions l'espérer. Pouvez-vous croire que, grâce au blé des Jésuites, nous n'avons pas encore manqué de pain? Il est vrai qu'on n'en est pas si prodigue au Zambèze qu'à Paris. Nous avons aussi du lait, ce qui dans un ménage comme le nôtre est une ressource immense. Et puis, surtout, nous jouissons d'une bonne santé. C'est sans doute en réponse aux prières d'un grand nombre d'amis. Ma chère femme est de

nous tous la moins robuste ; il faut dire aussi que c'est elle qui de nous tous a la vie la plus active et la plus dure.

Je viens de faire une absence de quinze jours. L'ami Middleton m'avait fait savoir qu'il venait d'arriver de Prétoria au gué de Kazungula, après une absence de cinq mois. Il paraissait non moins heureux que moi de notre revoir. « Il me semble être déjà à la maison quand je vous revois, monsieur », disait-il tout radieux. Le *home*, c'est pour le moment Sesheké. Le brave homme, il m'apportait en cadeau un exemplaire de la nouvelle version anglaise. Je passai près de quinze jours et des plus agréables avec lui. Le vent soufflait si fort que les canots ne pouvaient manœuvrer. Mais enfin avec une vingtaine d'hommes de bonne volonté et une brassée de *setsibas*, je pus faire passer sans trop de tracas bœufs, wagon et bagages.

Puis, je retournai à Sesheké, laissant Middleton pour veiller aux bagages et attendre que le pays soit assez sec pour que les wagons puissent voyager. Hélas! nous voudrions retenir ces beaux jours qui s'enfuient. Que ne sommes-nous déjà à la vallée pour commencer nos travaux d'installation, et nous abriter avant les pluies. On brûle le pays un peu partout ; brûlera-t-on aussi le chaume dont nous avons besoin pour nos constructions? C'est un de nos soucis ; ce n'est pas le seul.

A Kazungula, j'ai rencontré le docteur Holub, qui venait lui aussi de passer le Zambèze et attendait des porteurs pour se diriger vers le pays de Mashikulumbos, le lac Benguéolo, le Congo ou Saint-Paul de Loanda. Son expédition a été fort éprouvée. Il a eu de grandes pertes de bœufs, comme nous, et a beaucoup dépensé. Deux de ses meilleurs hommes sont morts, l'un à Leshoma, l'autre à Panda-Mantenga; un troisième a dû retourner en Autriche, tous les autres ont été très éprouvés par la fièvre. L'expédition est donc réduite à trois Européens, madame Holub et le docteur lui-même. Ils se sont défaits de tout ce qui ne leur était d'une nécessité absolue ; leur régime est sévère, mais tous sont pleins d'entrain. J'ai pris près d'eux plus d'une leçon de renoncement et de courage. Il y a quelque

chose d'attendrissant à voir cette jeune femme suivre à pied son mari à travers des peuplades sauvages et dans un climat meurtrier, pour partager ses fatigues et ses dangers. Je lui offris un de mes ânes. Ah! pourquoi l'Évangile n'aurait-il pas des missionnaires aussi intrépides que ceux de la géographie? Pourquoi les jeunes chrétiens de France ne se réveillent-ils pas? Ils dorment et les païens meurent!... En réponse à mes témoignages de sympathie, madame Holub rougissait, l'émotion la gagnait. Le docteur, lui, me disait: « Oui, ce sera dur et difficile... Mais, ajoutait-il avec un visage tout radieux, *si* nous réussissons et si nous pouvons retourner en Autriche... oh! alors... notre fortune est faite!... »

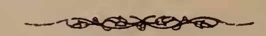
Eh bien, pensais-je en moi-même, je suis mieux partagé. Pour nous, pas de *si*. Au service de Jésus la réussite est certaine, quoi qu'en pensent les hommes; car réussir, c'est faire son devoir. Et après le faix du jour, quand nous arriverons au terme du voyage, à la maison paternelle, oh! alors...

Mais en vous écrivant à bâtons rompus une lettre si longue, je me prends en faute. J'avais déjà oublié vos pauvres yeux. Pardonnez-moi donc. Que Dieu vous rétablisse complètement et vous garde longtemps encore au poste que vous occupez si dignement.

Veuillez présenter à madame de Bussierre et acceptez vous-même, cher et vénéré Monsieur, nos salutations chrétiennes les plus affectueuses.

Votre affectionné dans le Seigneur,

F. COILLARD.



Voyage de M. et de Mme Jalla.

Un nouvel ouvrier pour le Zambèze.

Nous avons les meilleures nouvelles de M. et madame Jalla et de mademoiselle Clémence Ellenberger qui les accompagne. Ils ont pu nous écrire de Madère et de Sainte-Hélène.

Leurs lettres les montrent pleins d'entrain et de confiance, jouissant du temps de repos qui leur est accordé après les fatigues des adieux et du départ, et cependant impatients de débarquer et de se mettre au travail.

Dans sa séance du 6 décembre, le Comité a agréé les services de M. *Auguste Goy*, comme aide-missionnaire. M. Goy, originaire du canton de Vaud, a fait deux ans d'études à l'Institut des missions de Bâle. Il est entré dans notre maison, à cause de la difficulté que la langue allemande opposait à ses études. M. Coillard ayant demandé qu'on lui envoyât un aide-jardinier, M. Goy, que sa carrière antérieure avait préparé à ces fonctions, s'est proposé. Le Comité a accepté cette offre. M. Goy partira avec M. Dardier à la fin de janvier ou dans les premiers jours de février. Tous deux se rencontreront avec M. et madame Jalla à Kimberley, et feront avec eux le reste du voyage.



SÉNÉGAL

QUELQUES LIGNES DE M. TAYLOR

M. Taylor, ayant écrit, à la date du 11 novembre, à M. de Graffenried, un des amis de Bordeaux qui s'occupent plus spécialement de l'œuvre des esclaves libérés, nous a communiqué lui-même un double de sa lettre. Nous en extrayons deux passages, l'un se rapportant à l'Église, l'autre, le plus considérable, à Moussa, un des protégés de M. Taylor, qui est retourné à Saint-Louis après avoir reçu à Bordeaux l'instruction religieuse et le baptême (1), et y avoir fait un apprentissage complet d'horlogerie.

« Je suis heureux de vous informer que Moussa est arrivé ici, le 29 octobre, sain et sauf. Nous avons été tous heureux de le revoir. Comme il a changé! Il n'est plus le Moussa de 1883.

(1) Voir *Petit Messager*, 1885, p. 146.

Son séjour en France lui a fait beaucoup de bien dans tous les sens. Je ne sais comment exprimer les sentiments de gratitude que j'éprouve pour tous les amis qui se sont si bien occupés de lui. Je vous en remercie tous : vous et l'ami Escande, M. et madame Delâge, M. et madame Fuster, M. et madame Couve, M. et madame Kissel, madame Wetzel. Je demande à Dieu de vous bénir et de vous accorder le bonheur de voir Moussa devenir une colonne de l'Église de Saint-Louis, exerçant une influence bénie parmi ses compatriotes en général.

« Depuis son arrivée, il n'a cessé de raconter à nos garçons ébahis toutes les merveilles de votre civilisation, ainsi que tous les bienfaits dont il a été comblé par les amis de Bordeaux, et notamment par « *papa* » et « *maman* » Escande, « *papa* » Graffenried, « *papa* » et « *maman* » Delâge (notre cher ami est riche en papas et en mamans).

« Il faudrait voir cette scène : Moussa au centre, les garçons, petits et grands, rangés autour de lui, les yeux pétillants d'intérêt, tous suspendus à ses lèvres, écoutant avec recueillement les récits qu'il leur fait avec tant de bonheur et d'animation. Nos chères filles bambaras en sont même devenues jalouses. Elles souhaitent ardemment de leur côté le retour de Goundo, afin qu'elles puissent posséder aussi, comme les garçons, un représentant dûment francisé de leur sexe.

« Chers amis, permettez-moi de vous remercier encore une fois. Vous avez bien soigné l'éducation de Moussa, surtout au point de vue moral. Votre civilisation ne l'a point ébloui, — il n'a pas eu le vertige. Au contraire, il se possède parfaitement; il ne se croit pas, pour avoir été en France, un être extraordinaire, trop élevé au-dessus de ses compatriotes pour s'associer avec eux ou parler leur langue. Je m'en réjouis, j'en bénis Dieu de toute mon âme, parce que c'est là un écueil que l'on n'est arrivé à éviter à Sierra-Léone qu'après bien des naufrages. Oui, nous pouvons espérer qu'avec la grâce de Dieu notre ami sera utile à la mission et à son pays.

« MM. Jaques et Morin vont bien. Le premier est toujours ici; — il repart pour Kerbala dans huit jours.

« Notre chère œuvre marche bien. Les membres de notre petite Église font incontestablement des progrès réjouissants dans la piété. Il y a deux dimanches, une femme, Thiané Dhiaaté, a été si vivement impressionnée pendant la prédication qu'elle est restée à la chapelle après le service et a demandé à ma femme de prier avec elle. « Que veux-tu que nous demandions à Dieu ? » lui dit ma femme. « Priez pour qu'en aucune occasion je ne sois aveuglée comme les Israélites qui, malgré les solennels avertissements de Samuel, voulurent toujours un roi au péril de leur sécurité, mais que j'aie un cœur docile qui soit toujours averti à salut », répondit-elle. Ma femme, très émue, s'est mise à genoux et a prié pour elle. Dernièrement encore, nos coreligionnaires Sierra-Léonais m'ont témoigné leur reconnaissance à propos d'un de mes discours que Dieu a béni pour les âmes de plusieurs d'entre eux. Ah! que nous serions heureux si nous pouvions avoir les moyens de construire une chapelle! Voulez-vous, cher ami, en faire un sujet de prières ?

« Votre bien affectionné Taylor. »

TAÏTI

UNE EXCURSION MISSIONNAIRE A MOORÉA

Papétoaï, juillet 1886.

Bien cher frère,

Samedi. — A 6 heures du matin, au moment où le soleil commençait à dorer de ses rayons les sommets des montagnes qui bordent à l'ouest la magnifique baie de Papétoaï, Ahui et l'auteur de ces lignes partaient dans une modeste pirogue. Mon compagnon, du district de Haapiti, est un élève de mon école biblique, un homme d'une quarantaine d'années, qui m'inspire une grande confiance et pour lequel j'éprouve une affection particulière ; il est bon, studieux, d'une piété de bon aloi malgré ses imperfections.

Le tout petit golfe sur lequel nous naviguions était à cette heure vraiment ravissant; un calme parfait nous environnait de

toutes parts; à une certaine distance, deux pirogues se mouvaient lentement sur la surface de l'eau unie comme une glace.

Mais, hélas! le soleil, le temps, notre pirogue, tout marchait; peu à peu la lumière brûlante, diminuant notre capacité de jouir, nous rappelait que la souffrance est partout le lot de l'humanité.

Avant d'arriver au village de Pihaéna nous rencontrâmes quelques pêcheurs, hommes, femmes et enfants. Je leur adressai en passant quelques paroles encourageantes. Un de mes plus grands contentements, c'est de voir mes chers paroissiens se livrer au travail au lieu de flâner sur leurs vérandas ou à l'ombre de quelque arbre au feuillage touffu.

Deux pasteurs indigènes.

Une demi-heure après nous nous trouvions en face du village de Maharépa. Nous y abordâmes. Je tenais à voir le pasteur qui habite dans cette localité et son suffragant dont la maison est presque voisine de la sienne. Vous savez que Tamaï, le ministre titulaire, est cloué sur son lit depuis près de dix ans, que, malgré la maladie incurable qui l'afflige, il est gai, souriant, heureux. On sent qu'il a accepté la volonté de Dieu, comme bonne, parfaite et même jusqu'à un certain point comme agréable. Il est intelligent, aimable, versé dans la connaissance des saintes Écritures, plein de bon sens, de foi, d'expérience et d'énergie, aussi exerce-t-il une grande et excellente influence sur la grande paroisse de Téaharoa, dont il a encore la direction. Sa conscience est un peu plus développée que celle de ses compatriotes. On trouve chez lui l'hospitalité la plus simple, la plus naturelle et la plus cordiale.

Son collègue n'a guère qu'une trentaine d'années. Une maladie venait de le secouer rudement; son visage était encore pâle, défait, amaigri. Il nous reçut pourtant le sourire sur les lèvres et la joie dans le cœur. Le Taïtien supporte la douleur avec infiniment plus de patience et de facilité que l'Européen. Au physique et au moral, ce dernier est généralement beaucoup plus impressionnable.

(*A suivre.*) P. Brun.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

LES MARTYRS DE L'OU-GANDA

L'ARRIVÉE DU COURRIER DE ZANZIBAR. — LES BUCHERS ALLUMÉS. — HISTOIRE DE QUELQUES MARTYRS. — LE CALME DES MISSIONNAIRES. — LEUR ACTIVITÉ PASTORALE AU MILIEU DU DANGER. — LE NOMBRE DES CANDIDATS AU BAPTÊME AUGMENTE. — ÉVÉNEMENTS POLITIQUES.

C'est par des nouvelles saisissantes et glorieuses que débutera notre *Chronique missionnaire* de cette année. Puissent-elles toucher les cœurs où il reste peut-être un peu de la sainte émotion qui nous prend à la fin de l'année et qui se dissipe si vite dans l'année nouvelle! Puissions-nous prendre un intérêt plus personnel, une part plus active dans la grande lutte, la seule réelle et définitive, entre le prince de ce monde et Jésus, le consommateur de la foi, notre capitaine!

Le 25 octobre dernier, vers six heures du soir, les bureaux de la Maison des missions anglicanes commençaient à se vider, quand le facteur y apporta une forte enveloppe de toile. C'était le courrier de Zanzibar. Il contenait des lettres de l'Ou-Ganda (1). Jusqu'à minuit, le secrétaire chargé de dépouiller cette correspondance demeura courbé sur ces pages où l'attachait le récit d'un drame émouvant. On a comparé dans notre numéro de décembre (2) les dernières nouvelles de l'Ou-Ganda à certains passages des lettres de Paul. Aujourd'hui c'est avec

(1) Voyez le *Journal des Missions* de 1886, p. 108 et suivantes.
(2) *Journal des Missions*, 1886, p. 486.

l'Apocalypse qu'il faut s'écrier : « Ils ont lavé leurs robes, ils les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. Ils sont sortis de la grande tribulation. Ils sont devant le trône de Dieu ; celui qui est assis sur le trône dresse sur eux sa tente. »

Les lettres de MM. Mackay et Ashe embrassent une période d'un peu plus de deux mois, de fin avril au milieu de juillet 1886.

« Le dimanche de Pâques (25 avril), raconte M. Ashe, l'orage qui s'était amoncelé sur nos têtes sembla devenir plus menaçant que jamais. » Trois courts services n'en furent pas moins tenus ; mais seulement quarante-cinq chrétiens, dont quatorze femmes, osèrent se rendre au lieu du culte et célébrer ensemble la sainte Cène. Trois indigènes furent baptisés. D'étranges rumeurs circulaient déjà sur les mauvaises dispositions du roi contre les chrétiens. On avait le pressentiment d'une catastrophe. Cependant de nombreux acheteurs se présentèrent les jours suivants pour acquérir soit des livres imprimés par la mission de Zanzibar en kisouahéli, que la plupart des Ba-Ganda comprennent, soit des feuilles ou des petits traités que les deux missionnaires de l'Ou-Ganda impriment dans la langue du pays.

Vers la fin de mai la tempête attendue depuis longtemps éclata. Un incident déplorable déchaîna contre la jeune Église les fureurs de Mouanga. L'un des jeunes suivants du roi, baptisé en février 1886, refusa de se livrer à un de ces crimes honteux, opprobre du paganisme antique et moderne. Mouanga, exaspéré, se jeta sur lui : Ha ! c'est que tu sais lire, n'est-ce pas ? vociféra-t-il ; je vais t'apprendre à obéir ! Il brisa sur son dos une assagaie qu'il tenait à la main, ramassa ensuite l'extrémité qui porte la pointe de fer et en laboura le pauvre jeune homme étendu sous lui.

Aussitôt après, Mouanga, s'abandonnant à sa colère, ordonna d'arrêter la plupart de ses jeunes suivants, une cinquantaine environ, et envoya chercher les chrétiens les plus connus, tant protestants que romains. Il se passa alors dans la cour du roi des scènes révoltantes ; on infligea aux victimes de la passion du tyran des traitements infâmes, des mutilations odieuses

que l'on ne peut décrire. Plusieurs succombèrent immédiatement; d'autres traînèrent quelques jours dans d'atroces douleurs jusqu'à ce que la mort vînt les délivrer.

Une semaine de répit suivit. M. Mackay s'empressa de courir à la résidence du roi. Il était inutile de raisonner avec ce fou furieux, misérable esclave de ses passions. Le missionnaire rappela que naguère, en récompense d'un travail accompli pour lui, Mouanga avait promis de donner aux missionnaires tout ce qu'ils demanderaient. « Que veux-tu? » dit le roi, se souvenant de sa promesse. On devine la réponse que fit M. Mackay: « La vie des gens que tu tiens encore captifs », dit-il. Le roi parut déconcerté. Pour se tirer d'embarras, il affirma qu'ils étaient tous morts. Le missionnaire nia le fait, plaida en faveur des prisonniers, insista sur la promesse du roi. Finalement Mouanga lui accorda sa requête. Mais il refusa de donner séance tenante des ordres à cet effet.

Deux ou trois jours après, trente-deux des prisonniers qui restaient furent liés ensemble, entassés sur un immense bûcher et brûlés vifs. Parmi eux se trouvaient la plupart des membres du conseil d'Église dont nous avons parlé jadis (1).

Ainsi périt... non, l'ancienne Église appelle avec raison les jours anniversaires des martyres des *natalicia*, des anniversaires d'une naissance à la vie dans la gloire; ce n'est pas périr, en effet, que de rester fidèle jusqu'à la mort la plus affreuse et d'obtenir la couronne de vie éternelle. Ainsi fut couronné *Moukaça* qui avait pris, lorsqu'il fut baptisé, le nom de Mouça (Moïse). Il était le gardien royal d'une ancienne mosquée construite par Mtéça du temps où ce souverain, père du roi actuel, se laissait courtiser par les musulmans. Mouça avait transformé ce bâtiment en une école; il y recevait qui voulait apprendre à lire. Il fut brutalement assommé le 25 mai dernier.

Ainsi triompha *Kadoko*, un jeune chef fort intelligent,

(1) Voyez *Journal des Missions* de 1886, p. 284.

baptisé dès 1883. On le somma de livrer les chrétiens de son village ; il se livra lui-même ; il fut pris, passa quelques jours dans les ceps et fut brûlé vif le 5 juin dernier.

Ainsi vainquit *Emboua*, homme pieux et doux de caractère. Il avait été un des compagnons d'enfance de Mouanga. Il fut condamné au feu. Au moment où on l'emmenait, le roi le fit rappeler, et lui fit subir une mutilation révoltante. Il mourut après quelques jours d'atroces souffrances.

Mouçali, baptisé en 1884, sous le nom de Noua (Noé), était le chef des forgerons du roi ; dans sa maison se réunissait régulièrement une petite assemblée de chrétiens (1). A l'époque du meurtre de l'évêque-martyr Hannington, il avait caché chez lui huit femmes et enfants poursuivis lors de la première alerte. Enchaîné avec un assassin, il demanda à n'être pas exécuté avec lui. Le roi lui accorda sa demande ; il fit grâce au brigand et Noua fut brûlé vif le 5 juin ; dans les flammes il exhorta ses bourreaux à croire en Jésus.

Kidza était un des plus fervents membres de la jeune Église d'Ou-Ganda. Il venait de gagner à l'Évangile et d'amener au baptême un de ses amis. Il avait assisté à l'exécution des trois jeunes gens torturés et brûlés en janvier dernier (2). Son chef, le voyant là, le menaça de le brûler avec toute sa famille.

Kidza le regarda en face et lui dit : « Soit ! s'il le faut ; je suis chrétien ! » Le lendemain, il conduisit les missionnaires sur la scène de ce premier martyre. Il s'agenouilla à la place où le sang de ses amis et frères avait coulé, et supplia Dieu de faire briller sa lumière et son salut dans les ténèbres du pays. Il ne se doutait pas que peu de mois plus tard il illuminerait par son martyre cette nuit obscure. Son chef l'abîma de coups de massue avant de le jeter dans les flammes.

Mounyagga était l'un des gardes du corps et messager du roi. Il avait été baptisé en 1884 et avait fait bénir son mariage devant l'Église assemblée. C'est lui qui avait obtenu à prix

(1) Voyez *Journal des Missions*, 1886, p. 486.
(2) Voyez *Journal des Missions*, 1886, p. 116.

d'argent, de l'un des assassins de Hannington, la Bible de poche de l'évêque et qui, pour montrer sa gratitude envers le missionnaire-martyr de l'Ou-Ganda, avait insisté pour payer une partie du prix de cette acquisition. Souvent il avait accompagné les missionnaires quand ils traversaient le lac. Il priait avec quelques jeunes gens réunis dans sa case, quand les sbires du roi poussèrent la porte de sa hutte. Il fallait se baisser pour pénétrer un à un dans la hutte; les assassins hésitèrent; ils avaient peur. « Entrez toujours, leur dit Mounyagga, ne craignez rien. » Il ne voulut pas défendre sa foi par des armes charnelles. On le garrotta; il demeura plusieurs jours dans les ceps. Puis on lui coupa un bras que l'on fit rôtir dans un brasier allumé devant la victime. On fit de même pour une de ses jambes. Ce qui restait de lui fut finalement jeté sur un bûcher.

Comment lire ces récits sans évoquer aussitôt les supplices des martyrs huguenots, et sans entendre comme un écho de leurs chants venir à nous du fond du passé :

Mais Dieu la retraite sera
Du pauvre qu'on pourchassera,
Voire sa retraite opportune
Au plus dur temps de sa fortune...

C'est Dieu qui est mon assurance
Et mon parvis; j'ai espérance
En lui qui garde et fait vainqueur
Un chacun qui est droit de cœur...

En toi gît tout l'espoir de moi :
Par ton secours, fais que l'émoi
De mon cœur en plaisir se change;
Lors à Dieu chanterai louange...

Que celui qui guerre me fait
Ne dise point : Je l'ai défait;
Et que tous ceux qui tant me troublent
Le plaisir qu'ils ont ne redoublent
Par me voir trébucher de fait...

Lève-toi donc, Seigneur, pour y pourvoir;
Hausse la main dessus, je te supplie,
Et ceux qui sont persécutés n'oublie.

On estime le nombre de ces confesseurs à plus de cinquante. Presque tous les chrétiens (les missionnaires protestants en comptent une centaine) se sont dispersés pour échapper, si possible, à la fureur du roi.

Et les missionnaires? Ils s'étonnent de vivre; ils se préparent à subir le sort de leur évêque. Ils souffrent cruellement de voir se décomposer sur le bord des chemins les membres mutilés de leurs disciples, de sentir l'odeur écœurante des bûchers, sans pouvoir rien faire absolument. Ils souffrent davantage encore de l'indifférence où ils voient l'Europe. « Nous devons peut-être nous contenter, s'écrie M. Mackay, des soupirs que vous arracheront nos récits. » Il leur semble entendre dire : Après tout, ce ne sont que des nègres qui périssent! Et M. Ashe ajoute : « Vous paraissez ne pas comprendre que pour nous ces nègres sont de chers amis, des frères bien-aimés en Christ. » Il aurait pu ajouter : nos enfants dans la foi, des membres du corps de Christ dont vous faites partie.

D'autre part, le calme de ces missionnaires est étonnant. Ils continuent à imprimer leurs traductions et leurs extraits, comme pour laisser un reste d'eux-mêmes dans le pays au cas où leur activité y trouverait un terme. Ils s'excusent dans leur rapport d'avoir donné quelques-uns de ces feuillets au lieu de les vendre comme d'habitude. « Il nous a semblé, disent-ils, que le fait de venir demander ces feuilles, c'était les payer assez cher en ce moment. » Un autre jour, voyant leur provision de papier s'épuiser, ils essayent d'en fabriquer et confessent en souriant que le résultat n'a pas été brillant. M. Mackay termine un métier à tisser le coton que Mouanga lui a commandé.

Ils reçoivent le docteur Junker, un voyageur russe, isolé et errant depuis trois ans dans la région des sources du Nil, et lui procurent par leur influence auprès du roi les moyens de passer le lac dans leur bateau et de se rendre à la côte. C'est lui qui a porté leurs lettres à Zanzibar. Ils se soucient du sort d'Émin-Bey, un lieutenant de Gordon, abandonné par la politique anglaise à Wadelaï, sur le Haut-Nil, à environ 400 ki-

lomètres de leur station. Ils parviennent à se procurer la dernière partie (1) du journal de l'évêque Hannington, un document du plus haut intérêt, arrivé en Angleterre dans l'enveloppe dont il a été question plus haut; ses dernières pages ont été aussitôt publiées par la plupart des grands journaux politiques. Les derniers mots sont du 29 octobre 1885, le jour même de l'assassinat.

Mais ce qui est surtout admirable, c'est l'activité pastorale déployée durant ces jours de persécution et de mort. Les missionnaires ne peuvent plus prêcher en public; ils impriment sur une feuille détachée un fragment de la première épître de Pierre (1 Pierre IV, 12-19). Au revers ils ajoutent quelques mots de salutation et de consolation adressés « au peuple de Dieu qui est dans l'Ou-Ganda, de la part des hommes blancs qui sont leurs frères. » Ils reçoivent de nuit la visite des chrétiens qui de jour sont obligés de se tenir cachés. Presque chaque nuit des Ba-Ganda touchés à salut viennent demander le baptême. A beaucoup d'entre les candidats ils conseillent d'attendre, craignant d'agir avec précipitation. Ils ne cèdent, par exemple, ni à l'insistance, ni aux larmes d'une proche parente de Mouanga, qui ne leur paraît pas présenter des garanties morales suffisantes. Cependant ils admettent dans l'Église vingt Ba-Ganda, hommes et femmes, dont la sincérité est évidente. Ils les ont baptisés à tour de rôle, la nuit, durant les cinq ou six semaines qui suivirent les exécutions du 5 juin.

D'autre part, les lettres des missionnaires ne cachent pas la faiblesse de quelques-uns de leurs chrétiens. Ils en nomment plusieurs qui ont renié la foi et qui ont obtenu ainsi leur élargissement. La constance des autres n'en prend que plus d'éclat; et l'immunité que procure le renoncement à la foi chrétienne démontre qu'il s'agit bien ici d'une persécution religieuse, que les massacres de l'Ou-Ganda sont bien une explosion de la haine du prince des ténèbres contre l'Agneau qui est assis sur le trône.

(1) Voyez *Journal des Missions*, 1886, p. 287.

Les regards de l'Europe vont se porter sur ce coin de terre arrosé du sang des martyrs. Non pas que les confesseurs intéressent la société civilisée du dix-neuvième siècle. Une conférence diplomatique vient, le 16 décembre dernier, de partager entre le sultan de Zanzibar, Saïd-Bargash, l'Angleterre et l'Allemagne, l'immense territoire situé entre la côte de Zanzibar et les grands lacs. On annonce en même temps de Londres l'organisation d'une expédition pacifique (?) dont la direction sera confiée à deux explorateurs fameux, MM. Stanley et Thomson. Ils doivent aller dégager Émin-Bey.

Quelle sera l'influence de ces événements politiques, de ces entreprises scientifiques ou philanthropiques sur l'histoire de l'Église d'Ou-Ganda ? Dieu le sait. Rendons-lui grâces d'avoir donné aux confesseurs ba-ganda la foi et la fermeté qui nous édifient ! Sachons intercéder pour les chrétiens de ce pays, nos frères malgré la couleur noire de leur peau et la distance qui nous sépare d'eux ! Demandons-nous ce que vaudrait notre foi dans une persécution comme celle qu'ils traversent ! (1)

F. H. K.



PROCHAINE VENTE ANNUELLE

La vente annuelle du Comité auxiliaire des dames de Paris aura lieu cette année, tout au commencement de mars. Nous prions les Comités de province de vouloir bien faire parvenir leurs envois dans le courant de février, à madame Boegner, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques, à Paris.

---

(1) Voir, dans le *Petit Messager* de janvier 1887, un autre récit des mêmes faits, et des détails sur les derniers jours de l'évêque Hannington. (*Réd.*)

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

12526. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1887

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ET MADAGASCAR

Depuis environ deux ans, la Société des missions a été attaquée à diverses reprises à propos des affaires de Madagascar, où elle s'est trouvée incidemment mêlée. Aussi longtemps que ces attaques ne se sont produites que dans la presse de province ou dans les journaux qui s'occupent spécialement des colonies, nous nous sommes bornés à répondre autant que possible dans les colonnes de ces journaux eux-mêmes, ne voulant pas introduire inutilement la polémique dans notre recueil.

Aujourd'hui, nous sommes forcés de rompre le silence. Des conférences, présentant sous le jour le plus faux la conduite de la Société des missions et les motifs qui l'ont inspirée, ont eu lieu dans diverses villes et ont donné à cette affaire un certain retentissement.

Le simple récit des faits, pensons-nous, suffit à notre défense. Voici ces faits :

Au cours de l'année 1884, le sous-secrétaire d'État de la marine et des colonies, M. Félix Faure, a adressé au Comité, par l'intermédiaire du président du Consistoire de l'Église réformée de Paris, une lettre lui demandant si la Société des missions pouvait « mettre immédiatement à la disposition du gouvernement des pasteurs qui seraient envoyés à Madagascar au fur et à mesure de la prise de possession ».

Au moment où cette demande était formulée, les hostilités se poursuivaient contre Madagascar. Divers points de la côte étaient bombardés. Le Comité n'a pas jugé qu'il fût possible de faire coïncider une action religieuse avec l'action militaire. De plus, sachant que les Hovas, pour lesquels on demandait des pasteurs, étaient des protestants régulièrement constitués en Églises, il a pensé que l'envoi de ces pasteurs serait plus nuisible qu'utile s'il n'était préparé et appelé par le vœu des populations.

Ces diverses considérations ont dicté au Comité la réponse suivante :

Paris, le 29 novembre 1884.

Monsieur le président du Consistoire de l'Église réformée de Paris (1).

Monsieur le président,

Vous avez bien voulu nous transmettre la lettre de M. le sous-secrétaire d'État de la marine et des colonies, demandant si la Société des missions pouvait mettre immédiatement à la disposition du gouvernement des pasteurs qui seraient envoyés à Madagascar au fur et à mesure de la prise de possession.

En réponse à cette demande, nous vous prions, monsieur le président, de vouloir bien donner à M. le sous-secrétaire d'État l'assurance de notre profond dévouement aux intérêts de la France, intérêts que la Société des missions croit servir même lorsque son action s'exerce en dehors de notre empire colonial ; à plus forte raison s'estime-t-elle heureuse lorsqu'elle peut, comme au Sénégal et à Taïti, faire tourner à l'avantage direct

(1) Nous ne nous serions pas crus autorisés à publier cette lettre, si, peu de jours après qu'elle fut parvenue à destination, elle n'eût été copiée, grâce à une indiscrétion que nous ne nous expliquons pas, et livrée partiellement à la publicité.

de la patrie les sacrifices qu'elle s'impose et les œuvres qu'elle entreprend pour accomplir sa tâche essentielle.

En ce qui touche Madagascar, le Comité, en vertu des principes qui régissent nos Églises, ne se sentirait libre d'envoyer des agents parmi ces populations protestantes de cette île que s'il y était invité par les populations, qui ont leur organisation ecclésiastique régulière.

Agréez, monsieur et très honoré président, l'assurance de notre dévouement respectueux.

Pour le Comité,
A. Boegner, directeur.

Cette réponse, la seule qu'il fût possible de faire pendant que durait l'état de guerre, ne clôt pas les rapports de la Société avec le gouvernement à propos de Madagascar. Au cours de l'année dernière, le Comité se trouva en mesure de répondre à la demande qui lui avait été adressée.

Ayant appris de bonne source que M. de Freycinet, ministre des affaires étrangères, projetait d'envoyer à Madagascar un pasteur bien qualifié pour étudier les affaires protestantes, le Comité chargea un de ses membres d'annoncer au ministre que la Société des missions tenait à sa disposition, pour cette tâche délicate, un de nos pasteurs les plus distingués. Ce pasteur n'était autre que M. H. Lauga, alors président du consistoire de Montcaret, maintenant pasteur de l'Eglise de Reims.

M. Lauga n'hésitait pas à quitter pour un an et plus sa paroisse et sa famille pour s'acquitter de ce qu'il considérait avec raison comme un service à rendre à la patrie et au protestantisme.

M. de Freycinet exprima au délégué sa reconnaissance de cette offre, mais lui déclara en même temps qu'il n'entrait pas dans les intentions actuelles du gouvernement de faire l'enquête dont il avait été question.

On voit que si la Société des missions tient à se montrer avant tout respectueuse des droits de la conscience, elle n'en est pas moins empressée à saisir toutes les occasions qui s'of-

frent de servir les intérêts de la patrie. C'est ce qui ressort avec clarté de l'exposé qu'on vient de lire comme de toute notre conduite, passée et présente.



LA SOUSCRIPTION POUR LE DÉFICIT

Nous venons, d'après une décision prise par le Comité dans sa dernière séance, recommander chaleureusement aux amis des missions la collecte pour l'extinction du déficit, née de la généreuse initiative d'un de nos pasteurs.

Au don de 1,000 francs qu'il nous a promis sous la condition que l'on sait, plusieurs autres dons de même nature et de même importance sont venus s'ajouter. D'autre part, un anonyme d'Alsace nous a envoyé 1,000 francs sans conditions, et divers amis nous ont envoyé des offrandes d'un chiffre moins élevé, mais également à titre définitif, pour l'extinction du déficit.

Les sommes acquises ou promises conditionnellement sont assez importantes pour qu'il vaille la peine de tenter un effort pour faire aboutir la souscription. Afin de donner à cet effort tout le temps de se produire, le Comité a écrit à l'auteur de la proposition pour lui demander s'il ne consentirait pas à ce que le délai primitivement fixé par lui fût prolongé.

Voici la réponse que nous avons reçue :

16 janvier 1887.

Cher monsieur et frère,

Je consens de grand cœur à ce qu'on attende jusqu'au terme de l'exercice courant pour clore la souscription en faveur de l'extinction du déficit que je me suis efforcé de provoquer. Si j'avais indiqué tout d'abord la fin de janvier, c'était pour pousser les gens à se presser un peu. Je m'attendais, je l'avoue, à ce que ma proposition trouvât plus d'écho. Sans doute, une

extinction rapide et complète du déficit me paraissait peu probable, mais je pensais pourtant qu'avant quelques semaines une vingtaine de mille francs auraient été souscrits.

Je puis dire que le déficit de la Société des missions est depuis plusieurs années un véritable poids sur mon cœur; il y a longtemps que c'est mon *delenda Carthago*. Ce n'est pas sans luttes que je me suis décidé à offrir, en vue de son extinction, la somme que vous savez. Que de fois je me suis dit : Tu as besoin de cet argent.... Il y en a de plus riches que toi.... Mais, depuis que j'ai pris cette résolution, j'ai compris et senti mieux que jamais que donner est un privilège. Me défaire de ces mille francs en faveur des missions sera pour moi non un sacrifice, mais un bonheur. Tous ceux qui ont fait pour Dieu un vrai sacrifice d'argent me comprendront. Donner, donner de notre nécessaire est un inestimable privilège.

Je me dis parfois : Quel meilleur placement aurais-je pu trouver pour cette somme? Avec l'aide de Dieu, elle fera du bien, un bien éternel, à ceux pour qui elle a été donnée. Elle sera, elle est déjà, une source de bénédiction et de joie pour celui qui l'a donnée. Tout cela ne vaut-il pas infiniment plus qu'un intérêt de 30 ou 40 francs par an?

Je me réjouis à la pensée que vous allez donner autant de publicité que vous pourrez à ma proposition. Il me semble impossible que nos chrétiens français, pour peu qu'on les presse, n'entrent pas dans la voie qui leur est ouverte. Vraiment, notre conscience devrait suffire pour nous reprocher ce déficit et nous pousser à l'éteindre, car, enfin, ces 62,000 francs *devaient* être dépensés. Dieu en a eu besoin pour son œuvre. Il les attendait de nous. Nous ne les avons pas donnés quand nous y étions appelés. Le Seigneur a dû les emprunter, comptant sur nous. Tromperons-nous son attente? Donnons maintenant cet argent qui devrait être depuis longtemps sorti de nos bourses. Réglons notre arriéré, c'est bien simple.

X.

Le terme de la souscription pour l'extinction du déficit est donc fixé à la clôture de l'exercice.

Dans un moment où Dieu semble montrer si clairement à notre protestantisme que de nouveaux devoirs l'appellent dans nos colonies, sans préjudice de ce qu'il doit à ses œuvres anciennes, nous ne pouvons croire qu'il consente à laisser à notre pied le boulet du déficit.

Nous n'oublions pas qu'au moment où nous écrivons ces lignes, la nouvelle Maison des missions s'élève comme un témoignage de l'attachement des chrétiens français à notre œuvre ; nous n'oublions pas que cette entreprise n'est pas achevée encore; mais le succès même qu'elle a obtenu jusqu'à présent nous encourage à attendre un développement général de notre Société, et nous osons demander à Dieu qu'il nous donne d'entrer, au cours de cette année, dans un nouvel exercice libre de dettes et dans une maison entièrement payée.

LE PASTEUR A. BUHLMANN

L'Église et les œuvres chrétiennes viennent de faire une grande perte en la personne de M. Ad. Bühlmann, pasteur de l'Église Saint-Thomas, à Strasbourg. Cette perte nous atteint particulièrement en ce que M. Bühlmann, ancien et fidèle ami de notre œuvre, avait été nommé, après la mort du professeur H. Boegner, de Strasbourg, président du Comité auxiliaire des missions de cette ville. Il s'acquittait de sa tâche avec la consciencieuse fidélité qu'il apportait à l'accomplissement de tous ses devoirs. Levé dès l'aube, il trouvait dans la prière et le travail du matin le secret d'une grande activité. Si l'Alsace évangélique, même après la disparition des hommes du réveil, trouve moyen, non seulement de nous continuer sa collaboration, mais de la développer chaque année, nous ne le devons pas seulement à quelques amis qui se sont fait en quelque sorte une spécialité de la cause des missions ; nous en sommes redevables aussi à ces hommes de devoir qui, une fois entrés au service d'une œuvre, fût-ce comme simples membres d'un Co-

mité auxiliaire, s'acquittent de leurs fonctions avec une régularité et un zèle qui ne se démentent jamais. L'Alsace a toujours eu de ces hommes-là. M. Bühlmann était de leur nombre; que Dieu lui donne de nombreux successeurs.



ADIEUX

des missionnaires H. DARDIER et A. GOY.

Nous avons déjà annoncé le prochain départ, pour le Zambèze, de M. Henri Dardier, médecin-missionnaire, et de M. Auguste Goy, aide-missionnaire. C'est le lundi 17 janvier que ces nouveaux ouvriers ont fait leurs adieux aux amis des missions.

La cérémonie a eu lieu à la Maison des missions. La date récente de la séance d'adieux du missionnaire Jalla, la hâte imposée à MM. Dardier et Goy pour rejoindre en temps utile leurs compagnons de route avant le moment où le chemin du Zambèze cesse d'être praticable, d'autres raisons encore avaient porté le Comité à donner la préférence, pour cette fois, à une séance intime. Nous avons presque été tentés de le regretter, en pensant au petit nombre d'amis qui ont pu participer aux saintes joies de cette soirée. Heureusement nous sommes en mesure de reproduire textuellement l'allocution du président et celles des deux nouveaux missionnaires, ce qui permettra à tous nos lecteurs de faire la connaissance de ces derniers.

Après le chant d'un cantique, la lecture de la Parole de Dieu, et une prière de M. Matthieu Lelièvre, M. le Dr Monod, qui présidait, a ouvert la séance en ces termes :

Allocution du Dr Monod.

Mes chers frères et sœurs en Jésus-Christ,

J'ai tout d'abord à excuser le Comité des missions de l'idée un peu saugrenue qu'il a eue de faire présider cette réunion

par un vieux qui ne sait pas parler et à m'excuser moi-même auprès de vous d'avoir eu la faiblesse d'accepter la charge qui m'a été imposée.

Ce qui doit vous rassurer, c'est que vous êtes certains de n'avoir pas à affronter les dangers de l'éloquence présidentielle. Nous sommes réunis ici pour glorifier Dieu par le témoignage de notre sympathie pour ces chers jeunes gens qui vont aller glorifier leur Sauveur d'une manière bien plus efficace, en se consacrant à son service sous la direction de l'héroïque M. Coillard. Nous allons recevoir leurs adieux et cimenter notre affection pour eux en prenant ensemble la sainte Cène.

Permettez-moi cependant, avant de donner la parole à nos jeunes amis, de vous dire qu'en contemplant cette assemblée entassée dans cet exigu local, à l'instar des sardines dans un baril, j'éprouve deux sentiments bien différents :

Je suis triste et presque honteux, pour la Société des missions évangéliques de Paris, de ce qu'elle ne peut pas recevoir ses amis dans un local plus digne d'eux et d'elle-même; mais, en même temps, mon cœur déborde de joie et de reconnaissance envers Dieu à la pensée qu'il a eu enfin pitié de cette chère Société et l'a dotée d'une maison digne de l'œuvre qu'elle poursuit. C'est probablement la dernière fois qu'elle subit ce soir le chagrin de vous recevoir si mal. En effet, il y a lieu d'espérer que désormais les réunions semblables à celle-ci auront lieu dans la spacieuse salle de conférences qui, grâce aux études intelligentes de M. Boegner et de M. Walwein, l'architecte que Dieu a procuré à notre Société, a été ménagée dans la Maison des missions.

Je crois être l'interprète de vos désirs en chargeant MM. Dardier et Goy de dire à nos chers frères du Lessouto et du Zambèze combien nous sommes heureux et reconnaissants, en pensant à la joie qu'ils éprouveront à la nouvelle que nos jeunes amis ont pu visiter et admirer cette maison dont, au Lessouto comme au Zambèze, on désirait tant la création.

On ne se bornait pas là-bas à des vœux platoniques. En

1876, à Thabana-Morèna, les nègres convertis, après avoir donné 1,000 francs et quelques bœufs pour la mission projetée au pays des Banyaïs, envoyaient à M. Casalis, par M. Germond, 500 francs pour la construction d'une Maison des missions, avec une lettre dont vous entendrez avec plaisir un extrait :

Thabana-Morèna, 31 janvier 1876.

...Nous avons su, par notre pasteur, que tu désires avoir une maison où tu puisses instruire les jeunes gens qui se préparent pour l'œuvre de Dieu. Nous avons été peinés d'apprendre que tu vis dans une maison empruntée (1), et nous avons résolu de t'envoyer un secours. Il est petit, parce que nous ne sommes pas riches; mais tu es notre père, et c'est le devoir des enfants d'aider ceux qui les ont engendrés.

Les chrétiens de France nous ont envoyé la lumière; maintenant, nous allons essayer de la faire passer plus loin, dans le pays des Banyaïs. Il faut que nous aidions nos frères qui s'en vont là-bas. C'est pour cela que nous n'avons pas pu recueillir entre nous une somme plus grande pour toi. Mais quand M. Germond nous a parlé de ton affaire, nos cœurs se sont réchauffés, et nous avons dit : Allons! allons! (ahé! ahé!) envoyons à notre père un témoignage d'amour.

Salut à toi, salut aussi aux Églises de France qui ont fait tant de bien aux Bassoutos! Que le Saint-Esprit leur soit accordé toujours plus abondamment, afin qu'elles éclairent un grand nombre de pécheurs.

Encore une fois, salut!

Pour le troupeau de Thabana-Morèna :

EZEKIELE MACHACHAMISSE.

J'estime que ce don, ainsi que le legs de 600 francs fait par Arbousset, mort en 1877, constitueront des pierres bien pré-

(1) Les mots: location, loyer, n'existent pas encore dans la langue des Bassoutos. (*Note de la Réd.*)

cieuses parmi toutes celles qui auront servi à bâtir cette maison.

J'ai la douce conviction que les chrétiens français marcheront de pair avec les chers indigènes de Thabana-Morèna et le bienheureux Arbousset, et qu'eux aussi s'écrieront : Allons! allons! (ahé! ahé!) achevons l'œuvre que nous avons si bien commencée.

Vous m'excuserez, je l'espère, d'avoir saisi cette occasion d'appeler de nouveau votre intérêt chrétien sur cette maison, pour laquelle j'éprouve une affection de vieux papa (1).

Après le président, les nouveaux missionnaires, MM. Dardier et Goy, ont successivement pris la parole.

Allocution de M. Dardier.

Chers amis, c'est avec un sentiment de reconnaissance envers Dieu que je me présente devant vous ce soir. Quel privilège, en effet, que d'être envoyés comme ambassadeurs du Roi des rois pour annoncer à ceux de nos frères qui gémissent encore sous la tyrannie de Satan qu'ils ont un libérateur qui brisera les liens du péché où ils sont retenus et qui fera d'eux des fils de Dieu et des serviteurs de l'Éternel? Qu'ai-je fait pour que Dieu lui-même me demande d'aller vivre au milieu des Barotsis afin de leur enseigner la vérité qui est en Jésus-Christ? Je me sens profondément indigne d'une pareille mission. Néanmoins, ce que Dieu a fait est bien, et il saura se servir de nous comme d'instruments pour l'avancement de son règne sur la terre africaine.. C'est Lui qui a dirigé les pas de M. Coillard vers le Zambèze, et c'est Lui qui guidera l'expédition dont nous ferons partie.

---

(1) La brochure de M. le Dr Monod, que nous avons annoncée il y a un mois, vient de paraître sous ce titre : « Simple récit, ou comment la Société des missions est en voie d'être dotée de la *Maison* qu'elle souhaitait depuis soixante-quatre ans. » Nous rappelons que cette brochure sera envoyée gratuitement à ceux qui en feront la demande.

En voyant partir de jeunes missionnaires, on se demande naturellement de quelle manière ils ont été amenés à se consacrer à leur œuvre. Si vous le permettez, j'essaierai en quelques mots de vous indiquer comment Dieu m'a conduit jusqu'ici.

C'est pendant une réunion de missions qui eut lieu à Genève, dans l'école du dimanche que je fréquentais il y a plusieurs années, que j'entrevis pour la première fois ma carrière future. M. Creux, le missionnaire de Valdézia, nous avait parlé de l'Afrique et ce sujet m'avait vivement impressionné et captivé, tellement que le jour même je dis à mes parents que j'étais décidé à devenir missionnaire. Mon père, plein de joie, alla en parler à M. Creux, qui lui demanda ma photographie et inscrivit mon nom dans son carnet. J'avais alors, il est vrai, une idée un peu vague de ce que signifiait le nom de missionnaire; cependant je comprenais que c'était un homme qui partait pour annoncer l'Évangile aux nègres. Cette résolution resta gravée dans mon cœur. Toutefois, en grandissant, je compris qu'avant de prêcher aux autres, un missionnaire devait être converti lui-même, et je n'étais pas encore converti.

Aussi, après avoir terminé mes études à Genève, je partis pour l'Allemagne, afin de me préparer à la carrière commerciale. Et pourtant tous les jours je priais Dieu de me convertir et de faire de moi un missionnaire. Enfin, le moment ardemment désiré arriva et Dieu m'ouvrit les yeux. Je n'attendis pas longtemps, je vous assure, pour écrire à mes parents. Rien ne m'empêchait de suivre mon désir, et bientôt je quittai l'Allemagne. Après un court séjour à Genève, je partis pour l'Angleterre et pour l'Écosse, afin d'étudier dans le collège des médecins missionnaires d'Édimbourg. J'ai passé là quatre années, m'occupant des souffrances corporelles des pauvres qui m'entouraient, ainsi que d'évangélisation. Je m'étais beaucoup intéressé à l'Amérique du Sud, mais, après avoir pris des renseignements, je trouvai que toutes les portes m'y étaient fermées. J'en compris la raison : Dieu ne voulait pas m'y envoyer.

Ce n'est que l'année passée, un peu avant mes derniers exa-

mens, que mon attention fut attirée vers notre mission française de l'Afrique. Georges Casalis, avec qui j'étudiais à Édimbourg, m'entretint beaucoup de l'expédition de M. Coillard chez les Barotsis. Puis, j'eus le plaisir de rencontrer M. Jalla, qui me fit l'effet de ne vivre que dans la mission du Zambèze et qui m'en parla avec enthousiasme.

Ces deux amis me communiquèrent beaucoup de leur amour et de leur feu pour cette œuvre, et ce fut avec impatience que j'attendis le résultat de mes examens. Je réussis, et bientôt après, de retour dans ma famille, je demandai au Comité de la Société de Paris de bien vouloir m'accepter comme médecin-missionnaire pour l'œuvre du Zambèze. Je suis très reconnaissant envers les membres du Comité de l'accueil qu'ils ont fait à ma demande. Je sais que c'est Dieu lui-même qui a tout dirigé et que c'est lui qui a guidé mes pas vers la Société de Paris.

Je regrette un peu la courte durée de mon séjour parmi vous, mais je suis assuré que je continuerai à jouir de votre affection et de vos témoignages de sympathie, et que vous grandirez dans mon cœur et, je l'espère, moi dans les vôtres.

Le travail qui m'occupera dans la mission, en ma qualité de médecin-missionnaire, sera, avant tout, si je me le représente bien, une œuvre d'évangélisation individuelle. Un médecin peut presque toujours parler de l'Évangile aux personnes qu'il soigne, ou encore il peut facilement les persuader d'aller entendre la prédication des missionnaires avec qui il travaille. Le médecin-missionnaire n'a pas pour but exclusif de soigner les païens qui pourraient avoir besoin de ses services. Non, sa vocation est avant tout de répandre la connaissance de Jésus-Christ autour de lui. La mission parmi les païens ne consiste pas seulement à prêcher dans les assemblées d'indigènes. Nous devons leur montrer que nous désirons leur faire du bien de toutes les manières. Nous devons, par notre exemple, les arracher à l'immoralité dans laquelle ils vivent. Ils doivent apprendre à travailler en nous voyant travailler. Ils aimeront la famille en la contemplant tous les jours dans

sa sainteté chez les missionnaires. La médecine, elle aussi, doit avoir sa part dans cette prédication indirecte par l'exemple et par l'influence. Quand un noir est malade, il vient tout naturellement auprès du missionnaire lui demander de le guérir. Dieu a mis entre nos mains des moyens puissants pour adoucir les souffrances du corps et souvent pour les faire disparaître. C'est sûrement notre devoir de nous servir de ces remèdes en les consacrant au service de Christ. De cette façon, les païens, en voyant l'amour et l'intérêt que nous leur témoignons d'une manière pratique, seront poussés à écouter les paroles que Dieu nous a commandé de leur annoncer.

L'expédition qui partira bientôt, si Dieu le permet, montrera à M. Coillard que la Société de Paris a entendu ses pressants appels. Nous avons été désignés pour y répondre, et nous savons que Dieu donne sa force à ceux qui sont faibles et qui chancellent.

L'œuvre du Zambèze est comme un fruit du zèle des Églises du Lessouto. Nous aimons à nous rappeler que la mission à laquelle nous allons travailler est unie à celle du Lessouto par des liens de sympathie et de fraternité. Il nous en coûte de ne pouvoir visiter en passant nos Églises du Lessouto, mais nous ne devons pas oublier que M. Coillard attend tous les jours et peut-être avec impatience le renfort qui lui a été promis. Il faut donc nous hâter et prendre le chemin le plus direct à travers la colonie du Cap et par Kimberley.

Ce n'est pas sans émotion que l'on quitte des amis qui vous ont entouré de leurs soins et qu'on aimerait connaître davantage. Cette émotion, nous l'éprouvons, et nous la sentons grandir en regardant en avant, à ce long voyage qui ne se fera pas sans difficultés. Et cependant nous ne craignons rien, car Dieu exauce les prières de ceux qui l'aiment.

Ce sont vos prières et celles d'autres amis qui ont soutenu M. Coillard et ses compagnons. Ce sont vos prières qui nous soutiendront aussi et qui nous relèveront, lorsque, fatigués par les difficultés et les dangers de la route, nous serons sans force. C'est par vos prières que nous marcherons, et que nous prê-

cherons le royaume de Dieu, parce que Dieu, par vos prières, sera toujours présent dans notre expédition et dans notre vie. Vous demanderez à Dieu qu'Il répande son esprit sur nous, afin que les païens s'approchent de Lui par notre moyen. C'est Lui qui ouvre les cœurs et qui les change. C'est en Lui que par vos prières et par les nôtres nos pensées se rencontreront et que nous nous sentirons près de vous. La distance n'est pas un obstacle pour les chrétiens. Elle fortifie l'union. Nous sommes unis les uns aux autres et rien ne pourra nous séparer.

Allocution de M. Goy.

Chers amis des missions.

Lors même que dans mon cœur bien des choses se pressent et cherchent à s'exprimer, il me serait plus agréable de ne rien dire, mais ce serait vous manquer, et on ne comprendrait pas que je partisse comme votre représentant sans vous dire adieu et vous rendre compte de ma vocation.

Souvent, dans ma jeunesse, j'avais entendu parler des missions, mais comme je ne m'y intéressais pas beaucoup, je ne m'en préoccupais guère, et les connaissais par conséquent très imparfaitement.

Lorsque M. Coillard visita les Églises pour les intéresser à l'œuvre qu'il se proposait de fonder au Zambèze, il vint aussi dans ma petite ville de Vevey et y tint une conférence, dans laquelle je reçus une première et vague idée de l'œuvre des missions. Mais ce qui me frappa surtout, c'est la pensée qu'il fallait des hommes, des ouvriers, qui voulussent bien partir et travailler dans les pays de la mission. Sans me demander ni qui étaient ces hommes, ni d'où ils sortiraient, je continuai ma route, ne me souciant pas d'y penser.

Un an plus tard, c'était aux réunions de l'Alliance évangélique du mois de janvier. M. Christol, qui se préparait à partir, se trouva dans une de ces réunions et parla du voyage et de

l'œuvre qu'il allait entreprendre; il raconta comment et pourquoi il avait quitté sa vocation pour aller en Afrique et invita tous les jeunes gens présents qui pouvaient et voulaient travailler à s'entretenir avec lui après la réunion. J'étais du nombre de ceux qui pouvaient travailler, car je n'avais ni famille ni lien quelconque qui m'empêchât de partir. Aussi, me sembla-t-il que l'invitation s'adressait à moi; mais cette pensée ne me souriait pas; cherchant à oublier l'invitation, je rentrai à la maison. Déjà en chemin je sentis l'effet de ma désobéissance; car la paix, la communion avec Dieu avait disparu et fait place aux ténèbres et à l'angoisse. Pour tranquilliser mon âme tourmentée, je promis au Seigneur de lui rester fidèle et de consacrer tout mon temps libre à le servir autour de moi, soit dans les écoles du dimanche, soit dans les unions chrétiennes; mes promesses, au lieu de me soulager comme j'y comptais, produisirent un effet contraire en me faisant toujours mieux comprendre ce que Dieu voulait de moi.

Une place d'infirmier dans un hôpital devint vacante dans le voisinage. On me demanda si je ne l'accepterais pas. C'est un poste de consécration et de dévouement, me dit-on. Je pris plusieurs jours de réflexion. Je ne me sentais aucun goût, aucun attrait pour ce genre de travail, et surtout je ne pouvais me décider à quitter mes occupations agricoles auxquelles je me livrais depuis plusieurs années, et que j'avais choisies pour ma profession. Mais comme j'avais promis au Seigneur de le servir dans mon pays, je me vis pris au mot, et j'acceptai cet emploi par obéissance, pensant aussi que Dieu agréerait ce sacrifice à la place de celui qu'il me demandait.

Pendant quinze mois, j'occupai cette place. J'avais certainement souvent l'occasion de parler du Sauveur aux malades, mais rien ne pouvait me réjouir. Impossible de dire quels moments pénibles j'ai passés pendant trois ans, résistant ainsi à l'esprit de Dieu. A la fin j'arrivai à reconnaître la source de mes peines, mais je ne pouvais pas me décider. Un poids, augmentant chaque jour, pesait sur ma conscience, et j'étais si malheureux, que je me croyais le plus misérable des hommes.

Ainsi, presque découragé de la vie, je dis au Seigneur, encore malgré moi : « Maintenant je veux faire ce que tu veux » ; et je fis le pas si longtemps redouté.

D'après le conseil de mon pasteur, j'écrivis au Comité de la mission de Bâle. Je me présentai comme artisan missionnaire, pensant que j'avais attendu trop longtemps et ne pouvais plus faire de longues études.

M. l'inspecteur me répondit qu'il n'était jamais trop tard et qu'avec un peu de patience et de persévérance les années se passeraient vite. Tout heureux de pouvoir répondre encore entièrement à l'appel de Dieu, j'acceptai ; ainsi eut lieu mon entrée dans la mission. Pendant plus de deux ans que j'ai passé dans l'Institut des missions de Bâle, les sujets de regretter les années où je renvoyais ma décision ne m'ont pas manqué. Quoique étudiant à Bâle, j'avais un intérêt particulier pour les missions de Paris. Rencontrant des difficultés dans les études faites en allemand, je m'adressai, avec l'approbation de mes directeurs de Bâle, à votre Comité, qui, à ma grande joie, m'admit comme élève.

Hélas ! peu après mon arrivée ici, de grands maux de tête, provenant de fatigues accumulées, vinrent m'interdire tout travail. Après plusieurs jours de repos, je me sentais toujours incapable d'étudier, et en prévoyais encore pour longtemps l'impossibilité. Un peu découragé de cet état de choses, je demandai à M. le directeur si je ne pourrais pas être de quelque utilité dans la mission sans passer par toutes les années d'études que j'avais encore devant moi. Une lettre de M. Coillard, arrivée peu auparavant, dans laquelle il demandait un aide-jardinier, vint au-devant de mon désir. Quelques jours après le Comité décida de m'envoyer en cette qualité avec M. Dardier.

Par la manière dont Dieu a dirigé toute chose, créé des obstacles au plan d'études que j'avais formé, hâté ainsi mon départ, je fais l'expérience pénible que le temps perdu ne se retrouve pas. Je ne veux pas murmurer, mais je m'humilie devant Dieu. En même temps, je le bénis pour son long support,

et de ce qu'il a renversé les obstacles et surmonté les difficultés qui m'ont retenu si longtemps.

Quoique mon travail spécial doive être le jardinage et l'agriculture, je ne désire et ne veux pas d'autre but et d'autre résultat de mes travaux que de répandre la lumière de l'Évangile.

Quand le moment est arrivé où il faut se séparer de tout ce que l'on aime et dire adieu à parents, amis, bienfaiteurs, pays bien-aimé, une émotion pénible s'empare du cœur. Mais si j'éprouve cette émotion pénible, il y a aussi dans mon cœur des sentiments de joie qui me poussent à l'adoration et à la louange.

Je sais d'avance que les peines, les privations, les renoncements se succéderont, mais qu'est-ce cela en comparaison de ce privilège d'être choisi par Dieu et envoyé en son nom? Je reconnais qu'en partant comme missionnaire, je suis l'objet d'une faveur particulière; n'attendrais-je pas aussi des épreuves particulières? Il y a, au reste, un gain à souffrir quelque chose pour le Seigneur. L'apôtre Paul a dit : « Si nous souffrons avec Lui, nous régnerons avec Lui », et c'est de cette parole que je veux m'armer pour aller en avant.

Comme tous les missionnaires, je sens le besoin de votre affection et de vos prières, et d'avance je vous remercie parce que je sais que vous ne m'oublierez pas.

Chacun comprend l'émotion qui a rempli l'assistance à l'ouïe de ces récits et de ces appels. MM. Dhombres, Appia, de Pressensé et Théodore Monod se sont faits les interprètes de ce sentiment et ont adressé aux jeunes missionnaires des paroles d'encouragement, d'exhortation et d'affection, leur promettant les prières de l'Eglise et les chargeant de messages pour ceux qui les ont précédés au Zambèze. Puis M. le pasteur Cordey les a spécialement recommandés à Dieu dans une fervente prière.

L'assemblée a chanté ensuite le beau cantique : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes », puis a eu lieu la célébration de la sainte Cène, présidée par le directeur de la Maison des missions, qu'assistaient MM. les pasteurs Appia et Gout.

Un mot de M. Casalis résume l'impression de tous ceux qui ont assisté à cette soirée. « Il se peut, disait-il au directeur en sortant, que vous ayez, dans la nouvelle maison, des assemblées de ce genre plus nombreuses que celle-ci; mais vous n'en aurez pas de plus bénies !»

M. Dardier a déjà quitté Paris pour aller prendre congé en Angleterre et surtout en Ecosse des amis dont il a fait la connaissance au cours de ses études médicales. Il sera rejoint sous peu par M. Goy. Tous deux s'embarqueront le 2 février, à Londres, à bord du *Drummond-Castle*.

LESSOUTO

—

UNE CONVERSION

Madame Mabille à son père M. Casalis.

Morija, 8 décembre 1886.

T'ai-je déjà parlé de Shoapane, un des hommes principaux de Letsié? Il se convertit. Si la grâce à Dieu a pu atteindre cet endurci, il ne faudra plus désespérer de personne.

Il y a quelques jours il vint assister au service. Mon mari lui demanda quand il comptait entrer dans la classe des candidats au baptême. Il répondit : « Je délie tout doucement les attaches du péché que je porte sur mon dos. Je ne suis plus un jeune homme et les nœuds que j'avais faits sont difficiles à rompre. » On lui expliqua que Jésus ferait cela pour lui. Il me dit alors : « L'autre jour, étant occupé à sortir des pierres de la terre avec un bâton, j'entendis une voix, était-ce ma conscience? me dire : Qu'est-ce que la conversion? — La conversion? me dis-je, mais cela doit ressembler un peu à ce qui se passa, il y a quelques années, lorsque je voulus devenir un sujet de Letsié. Je suis Cafre de naissance. J'allai donc

trouver Letsié et je lui dis : Je veux être ton homme. Letsié me répondit : « Oui, j'y consens », et depuis lors je suis à lui. Il ordonne, j'obéis. La conversion, ne serait-ce pas quand un pécheur va à Dieu et lui dit : Je veux être à toi, et que Dieu répond : J'y consens, je te prends à moi » ?

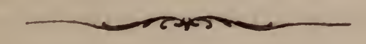
« Ensuite, continua Shoapane, j'entendis cette question : Qu'est-ce que le baptême? — Le baptême? Mais, pensais-je, cela doit un peu ressembler à ce qu'on fait quand on marque le bétail. Un jour Letsié donne l'ordre de marquer un troupeau, on lui met sa marque; il est à lui, il ne peut être à personne autre. Le baptême, ce doit être la marque de Dieu; on est baptisé, c'est-à-dire marqué à la marque de Dieu, on est à Lui, on ne peut appartenir qu'à Lui. »

Voilà les réflexions que le vieux Shoapane fait par-devers lui et petit à petit l'esprit de Dieu éclaire, illumine cette conscience qui a vieilli dans les ténèbres du paganisme et du vice.

Que ne peux-tu le voir assis dans la maison du Seigneur, les yeux braqués sur le prédicateur, buvant avec avidité chaque parole. Au sortir du service, il vient me dire : « Tout cela s'adressait à moi, j'ai bien compris que Dieu disait : c'est toi, cet homme-là. »

Adieu, cher père.

Ton Adèle.



UNE COURSE D'ÉVANGÉLISATION

(Suite et fin) (1)

Je pars de là pour me rendre dans le village voisin, celui de Morakabi, ce franc païen dont je t'ai sans doute déjà parlé. Il n'est pas à la maison; il a entendu dire qu'il y aurait de la bière à boire dans un autre village, et il ne serait pas Morakabi

(1) Voir 1887, p. 12.

s'il résistait à la tentation d'aller boire un coup de trop avec des amis. Mais sa femme est là, sa mère, et une autre vieille, et sa seconde femme, et ses gendres, et un tas d'enfants qui grouillent dans le lépala; je suis, du reste, en pays de connaissance, chez moi. Voici mon amie, Maléchouané, cette fillette à laquelle j'ai donné mon seul et unique coup de bistouri pour extraire de son cou un éclat de bouteille. Elle est jeune fille maintenant, mais a gardé de moi un bon souvenir, malgré les airs sauvages qu'elle a pris dans la société de ses frères et sœurs.

Tout le monde est en fête; on a tué un bœuf hier, il y a de la viande crue et cuite un peu partout, et on a la peau toute luisante de graisse, le Mossouto se servant en guise de serviette de ses joues, de sa toison et surtout de ses pieds. Ma-limakatso, la femme de Morakabi, m'offre d'un air tout maternel une tranche de bœuf bouilli et même un couteau pour le manger. C'est juste ce qu'il me fallait, moi qui n'avais pas pris de provisions de route! Je fis donc honneur à ce morceau qui cependant n'était pas très propre, puis nous tâchâmes d'avoir un peu de silence pour le culte.

Je ne pouvais être long, car les gendres devaient repartir et allaient seller leurs chevaux; je causai cependant avec plaisir avec tous ces pauvres gens qui, en fait de piété, sont encore audessous de zéro. Ils écoutaient bien; je jetais de temps en temps un coup d'œil sur une des vieilles et sur une jeune femme accroupie près d'elle: leurs figures m'encourageaient, elles écoutaient, elles comprenaient; peut-être quelque chose entrerait-il dans leur cœur... Leur expression me faisait oublier la poussière qui s'engouffrait dans ma bouche avec le vent, et les gamins qui se roulaient par terre, et les fillettes qui bavardaient et riaient sous cape. Évangéliser, annoncer l'Évangile à ces païens, que c'est difficile et comme on a l'impression que leur intelligence et leur cœur sont loin de ce que vous leur dites! Je ne sais si d'autres ont les mêmes impressions que moi. En tous cas, je commence toujours par me sentir attristé et écrasé par le milieu où je me trouve; ces gens habillés de peaux, et barbouillés

d'ocre rouge, la saleté qui règne partout, le bruit, l'air de misère, l'odeur de fumée et de vieille bière, tout cela me met mal à l'aise, je me sens tout dépaysé. Mais il suffit qu'une seule personne ait l'air de goûter ce que je dis pour que ces tristes impressions s'envolent au loin. Je me trouve en face d'hommes, de mes semblables, de créatures de Dieu. Le contact entre eux et moi est établi. Mon cœur, un instant effarouché, et qui s'était pour ainsi dire réfugié au fond de mon être, revient à la surface, et je ne demande plus qu'à toucher mes auditeurs et à leur communiquer quelque chose de bienfaisant.

Notre petit culte terminé, je reprends ma course, et me dirige vers un troisième village, dont le chef, Nkakoubané, est mort il y a deux ans, et qui est maintenant sous l'autorité d'un nommé Kousé. J'entre au lékhotla : un homme est en train de tresser une corbeille, d'autres dorment étendus par terre, d'autres font cercle autour d'un jeune homme qui leur fait la lecture. Il a posé par terre un petit traité sessouto appelé « les Souffrances, la mort et la résurrection du Seigneur Jésus », et composé par M. Duvoisin, missionnaire de Bérée. Ce jeune homme est en visite chez des parents. Il lit pour montrer aux païens qu'il sait lire, car il n'est pas chrétien. C'est égal, j'ai mon affaire, et la lecture de ce jeune homme me donnera l'occasion de placer mon mot au bon moment. Je le laisse aller; il va, il va, il s'arrête, juste après avoir lu ces mots : « Ils tinrent ces discours pour des rêveries, et ils ne crurent pas ces femmes » (celles qui annonçaient aux disciples que Jésus était ressuscité). En sessouto, il est dit : « pour des contes ».

Je leur dis qu'eux aussi tenaient l'Évangile pour des contes, comme les histoires fabuleuses que leur racontent leurs grand'mères. Protestations d'un jeune homme qui, couché par terre et la figure à moitié enfouie dans une couverture bariolée, a la bonne idée de me donner la réplique, c'est-à-dire de mettre de l'eau sur mon moulin. J'insiste et leur montre que pour eux l'Évangile n'a pas d'autorité, puisqu'ils n'agissent pas selon ses préceptes.

Mon interlocuteur reprend la parole pour dire que, si eux ne croient pas, leurs enfants seront tous des gens instruits et des chrétiens. Là-dessus, je lui pousse directement ma pointe : « Est-ce à dire que tu n'es pas pécheur et que tu n'as point besoin de salut? » Réponse : « Quant à être pécheur, qui ne l'est pas? Quiconque a deux jambes et foule cette terre ne peut pas faire autrement que pécher; nous sommes tous des pécheurs puisque nous avons deux jambes et marchons sur la terre. » (Image pour dire : « tout homme est pécheur. ») Ce jeune homme prenait ma leçon un peu à la légère, mais je répondais sérieusement autant pour les autres que pour lui-même.

Un autre prit la parole, un nommé Rankoko, que je connais assez intimement et qui est un homme d'un certain âge. Il parla avec dignité et avec un accent de tristesse qui me plut, pour dire qu'ils ne pouvaient fermer les yeux à la vérité et que, sans aucun doute, ils avaient tort de préférer à l'Évangile leurs mauvaises coutumes païennes et leur incrédulité. « Mais alors, lui dis-je, comment pouvez-vous dormir en paix, sachant que vous êtes dans le faux et que vous n'acceptez pas le secours que Dieu vous envoie pour vous conduire sur le chemin de la vérité? » Rankoko répond d'une manière évasive et s'en va. Je me dis qu'il était mal à son aise et redoutait de regarder en face sa propre position. Il arrive souvent que, au moment où il se sent mordu par l'Évangile, un païen se dérobe en faisant une diversion, parlant d'autre chose ou tournant sur ses talons, sous prétexte d'avoir à chercher quelque chose dans sa hutte!

Je continuai de causer avec les autres, puis je pris congé d'eux, songeant à retourner à la maison. Mais Rankoko surgit avec une bande de femmes et d'enfants : « J'ai vu que tu voulais nous faire un culte et j'ai été rassembler les gens! » Le brave homme! Nous nous asseyons donc devant une hutte, les hommes du lékhotla se joignent à nous, je reprends notre conversation de tout à l'heure, pour la résumer et tâcher d'en faire pénétrer quelques vérités dans les cœurs de ces gens. On écoute

bien, on n'a pas trop l'air de sentir le vent et le froid. Je m'efforce de faire comprendre à mes auditeurs que compter sur les biens terrestres et oublier la mort est une folie; je leur parle de la joie qui nous attend au ciel si nous croyons en Jésus, et je termine par une courte prière. Nous échangeons force poignées de mains avec les grandes personnes, les fillettes me gratifient de timides sourires, pour ensuite éclater de rire dans leurs mains. Chacun retourne à ses affaires, et je reprends le chemin d'Hermon, où j'arrive peu avant le coucher du soleil, un peu fatigué par le vent et la course, mais naturellement très heureux d'avoir eu l'occasion de prêcher l'Évangile à des gens qui ont tant de peine à le comprendre et à l'accepter.

H. DIETERLEN.

DE PARIS AU ZAMBÈZE

Extraits de lettres du missionnaire Jalla.

En mer.

A bord du *Pembroke-Castle*, 1er décembre 1886.

Ma dernière lettre était de Sainte-Hélène. Peu après que je l'eusse fermée, l'île commença un peu à se dessiner à l'horizon, mais nous n'y arrivâmes qu'après 9 heures et demie, jeudi passé. Il faisait nuit très noire et Sainte-Hélène nous faisait bien l'impression d'un îlot perdu au sein de l'Océan. Pauvre Napoléon ! comme il a dû souffrir! Quelle solitude écrasante tout autour de lui ! — Peu après qu'on eût jeté l'ancre, arrivèrent les barques ; disposant de quatre heures, je fis comme la plupart des passagers, et pendant que mes compagnes s'endormaient tranquillement, j'abordai. Le hasard me fit entrer dans la même barque que les trois révérends qui voyagent avec moi. L'évêque allait pour procéder à la confirmation de cinq catéchumènes; il épargnait ainsi un voyage à l'évêque du Cap. Il y a peu de catholiques à Sainte-Hélène : sur 5,000 habitants que compte l'île, 2,500

sont blancs et 2,500 malais; j'ignore à quelle religion appartiennent ces derniers. Ayant abordé et me trouvant tout seul au milieu de cette foule étrange de visages jaunes pour la plupart, je me fis accompagner par un gamin malais et visitai ainsi la ville. Malgré l'heure avancée, les marchands avaient rouvert leurs magasins à cause de l'arrivée du *Pembroke*. Mais en somme je ne vis pas grand'chose, il faisait trop sombre. Puis ayant fini ma tournée jusqu'à l'extrémité de la principale rue, je revins très tranquillement au port et congédiai mon Malais. Le croiriez-vous ! en revenant, je rencontrai toute une foule bruyante; c'était une cinquantaine de salutistes venus pour souhaiter la bienvenue à deux des leurs. Ne pouvant songer à voir le tombeau de Napoléon, je rentrai tranquillement au bateau retrouver ma couchette. Vendredi, au réveil, Sainte-Hélène avait disparu depuis longtemps.

Nous approchons du Cap enfin; demain ou vendredi matin, nous y serons, s'il plaît à Dieu, et son apparition sera saluée avec joie. Non que nous trouvions le voyage trop long ! Le sentiment d'ennui qui commençait à percer à la veille d'arriver à Sainte-Hélène a même disparu; j'ai retrouvé quelques livres à lire dans une de mes malles, et ainsi le temps passe de nouveau rapidement. Je me délecte de la *Vie de Vinet*, par Rambert, ces jours-ci. Malgré cela, il nous tarde d'arriver, de mener une vie un peu moins uniforme et surtout un peu moins vide.

Aujourd'hui nous sommes en pleine tempête; il ne pleut pas, mais notre bateau a bien à faire pour avancer. Le vent est fort et nous combat, les vagues sont énormes et balayent fréquemment le pont des secondes, et notre bateau fait une gymnastique impossible; jamais nous n'avons été aussi ballottés ; que serait-ce sur un petit bateau ?

Dans la colonie.

East-London, 11 décembre 1886.

Nous voici définitivement sur terre africaine depuis hier après-midi. Le *Pembroke-Castle* est arrivé hier matin vers neuf heures

en face d'East-London, mais nous n'avons pu le quitter qu'à midi, à cause de la barre. Le trajet du *Pembroke* à terre a été le moment le plus comique de toute notre traversée. Nous avons commencé par nous asseoir dans une espèce de corbeille pour être descendus dans un bateau plus petit. Étrange sensation qu'on éprouve en se voyant en l'air pour quelques secondes ; si la corde venait à casser on serait perdu. Nous avons été fort éclaboussés sur ce petit bateau ; nous en garnissions tout l'avant, et à chaque instant une nouvelle vague nous arrivait comme une douche au milieu des cris et des éclats de rire. Enfin, nous sommes arrivés sans encombre au port.

Notre voyage par mer ne nous laisse que de bons souvenirs ; nous avons été favorisés par le temps et nous sentions réellement que Dieu exauçait les prières de nos amis en notre faveur. C'est même avec un certain regret que nous avons dit adieu à notre bateau ; les trente et un jours que nous y avons passés nous ont laissé plusieurs jolies fleurs pour le bouquet de nos souvenirs. Nous n'étions qu'une vingtaine de passagers, depuis le Cap, et ces quatre derniers jours de voyage ont été des plus agréables ; il faisait un temps délicieux et une mer très calme. Nous n'avons abordé qu'à Port-Elisabeth et à Port-Alfred, mais aucun de nous trois n'a mis pied à terre. Port-Elisabeth me tentait beaucoup, nous nous y sommes arrêtés un jour et demi, mais 5 schellings valent bien plus que ce petit plaisir que j'aurais aimé m'accorder.

Ma lettre du Cap vous apprenait déjà que nous avions bien profité de l'arrêt de quatre jours que l'on fait dans ce port. Nous y arrivions le 3 au matin, il faisait très beau, mais bien chaud. Mademoiselle Cochet me remit deux lettres de MM. Mabille père et fils, et M. Mathew, une troisième de M. Weitzecker. Ces souhaits de bienvenue en mettant le pied sur cette terre d'Afrique m'ont fait du bien en même temps qu'un vif plaisir. Grâce à M. Mackenzie, agent de M. Mathew, la question de nos bagages fut vite réglée.

L'après-midi, après avoir assisté à une grande revue militaire,

nous prîmes le train de quatre heures, qui nous déposa à la gare de Wellington à huit heures. Un fils de M. Murray nous reçut à la gare et nous conduisit en cart au pensionnat huguenot, où on nous attendait pour la nuit. La directrice, Miss Ferguson, fut très aimable et nous eûmes beaucoup de plaisir à voir mesdemoiselles Mabille, Keck et Lautré. Les deux premières étaient un peu fatiguées ; heureusement que leurs vacances vont commencer. Elles les passeront au Lessouto où mademoiselle Cochet les accompagnera aussi.

Dimanche matin, le premier soin de tout ce monde fut de s'efforcer de nous exploiter le plus possible pour la journée. Nous n'étions pas pour rien au milieu d'Américaines. Pour les satisfaire, j'aurais dû parler à six heures, dix heures, trois heures, quatre heures et encore à sept heures. Clémence Ellenberger et ma femme furent entreprises aussi, mais sans succès. Ma connaissance imparfaite de l'anglais compliquait bien les choses ; enfin j'acceptai pour les services de trois heures et quatre heures.

A trois heures, c'était l'école du dimanche des grandes jeunes filles ; je leur parlai environ dix minutes en français, et l'on me traduisait. A quatre heures, c'était à l'école du dimanche des noirs. Je me sentis tout heureux de me trouver là et de jouir de ce spectacle si nouveau pour moi ; tous les âges et sexes étaient mêlés et toutes ces têtes crépues me faisaient plaisir à voir. Après ces deux écoles, on nous conduisit chez M. Murray pour souper. Toute la famille fut d'une exquise bienveillance.

M. Murray avait convoqué pour le soir une réunion de missions, pensant peut-être que je pourrais parler en anglais pendant qu'il me traduirait en hollandais ; mais je ne pouvais réellement pas me lancer ainsi dans un bégayage public, aussi je lui expliquais de mon mieux les principales idées que j'aurais aimé développer, après quoi nous nous rendîmes au temple. On avait répondu en foule à son appel, le temple était rempli, il y avait environ deux cents personnes. La réunion fut très longue, je dus me tenir debout à côté de M. Murray pendant quatre discours ; une douzaine de personnes prièrent ensuite ;

on me donna un affectueux message pour le peuple vaudois, et, quoique le culte ait eu lieu sans que j'y eusse compris grand'-chose, cela me fit du bien de me sentir ainsi entouré d'amis. Plusieurs vinrent me serrer la main après le culte, en me déclinant leurs noms; je retrouvai quatre noms vaudois. J'oubliais de vous dire que, pour leur faire plaisir, je dus clore la réunion en prononçant la bénédiction en français.

En sortant, nous jetâmes un coup d'œil dans l'église des noirs, fondée par M. Bisseux. Comme j'aurais aimé faire la connaissance de ce frère aîné dans la famille missionnaire; mais depuis quatre ou cinq années il demeure dans une localité dont j'oublie le nom et qui était en dehors de notre route.

Somme toute, nous avons eu du plaisir à Wellington; j'en aurais eu trois fois plus si je savais mieux l'anglais. Je suis maintenant enchanté de connaître ce refuge des anciens huguenots. Nous sommes rentrés au Cap lundi par le premier train. M. Mathew nous retint pour le lunch dans sa jolie maisonnette, au bord de la mer, et vint encore nous tenir compagnie dans le bateau jusque bien tard. Voilà un délicieux privilège du missionnaire, de rencontrer sur une terre très éloignée de chauds amis. Nous ne quittâmes le Cap que lundi à neuf heures du soir (1).

L. J.



LA RENTRÉE A MORIJA

A la dernière heure, on nous communique un extrait d'une lettre du Dr Casalis du 27 décembre, annonçant la bonne nouvelle que les écoles ont recommencé avec *un complément formidable de nouveaux élèves* : 50 à l'École normale, et 32 à l'École biblique.

---

(1) Nous sommes obligés de renvoyer à un prochain numéro une autre lettre de M. Jalla, racontant son arrivée au Lessouto.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

ENCORE LE CONGO

L'un des principes du royaume de Dieu est que les derniers deviennent les premiers. Par l'intérêt qu'il inspire à l'homme moderne, le continent noir prouve à son tour la vérité de cette loi mystérieuse : c'est bien le monde africain si longtemps ignoré et négligé qui a causé à l'homme du dix-neuvième siècle le plus de surprises et qui lui inspire maintenant le plus vif intérêt.

Le directeur suédois d'une mission au Congo, le baron de Schwerin, après un compte rendu fort optimiste de l'avenir du nouvel Etat, se défendait naguère, dans une lettre, contre l'accusation de « chauvinisme congolais »; — voilà certes un nouveau mot pour une chose qui n'est guère plus ancienne. On a eu beau décrier le Congo, sans y avoir été, comme MM. Pechuel-Lœsche, Tisdel, Zoller, ou tel personnage de Transylvanie qui d'ailleurs a fait le tour du monde, ou bien déclarer ces contrées affreuses, après y avoir fait une expédition scientifique, comme le lieutenant italien Bove, revenu depuis quelques semaines à Milan, toujours de nouveau le mystérieux continent aura ses avocats et tentera les voyageurs et les explorateurs; toujours, ou longtemps encore, c'est de ce côté-là que l'ami des missions portera instinctivement ses regards, quand il parlera des besoins et des souffrances du monde païen. Il en est de l'Afrique comme de l'eau du Nil, dont on a dit que celui qui en a bu en boira encore : entendez Cameron, Stanley, Schweinfurth, Wissmann, Pogge, Taunt, Hanssens, van Gele, von François, le Révérend Grenfell, et, dernièrement encore, sir Francis Winton qui a été, depuis 1884, l'administrateur général de l'État-Libre;

tous disent que là, sur les bords du Congo, il y a un grand avenir. Ce qu'on y trouve dans tous les cas, c'est d'abord beaucoup d'eau et beaucoup de place, beaucoup d'animaux, et beaucoup d'hommes : je n'en veux pour preuve que la carte du pays avec ses 8,000 kilomètres de fleuves navigables déjà partiellement visités par nos bateaux à vapeur et grossièrement copiés ici d'après une revue belge. Quant aux animaux, il suffit de lire le journal du noble évêque martyr Hannington, pour consoler les enfants qui demandent s'il y a encore des rhinocéros, ou bien les récits de Lenz, Juncker, Fischer, dont l'un regardait paître près du fleuve cinq cents hippopotames ; ou bien songer à ces légions d'antilopes que contemplait de loin notre frère Coillard sur les bords du Zambèze. Quant à l'homme noir, il ne rappelle en rien ces longs « escogriffes » des bords du Banguéolo, que décrit, dans le *Tour du monde*, le voyageur Giraud, ou ces vilaines femmes, nous aurions presque dit ces guenons, qui se délectaient, sous ses yeux, des coups qu'un chef faisait appliquer à un voleur condamné et attaché à un pieu.

Ecoutons plutôt l'appréciation que donne du nègre le vaillant Emin-Bey, qui a toute compétence dans le sujet, puisqu'il a vécu onze ans dans une intimité de tous les instants avec l'homme noir. C'est le dernier représentant d'un gouvernement civilisé sur le haut Nil, celui que Stanley va essayer de délivrer de sa terrible captivité de Wadelaï.

« Depuis le mois d'août 1883, écrit-il, nous ne savons plus « rien des événements, sauf les faits vrais ou faux que les « hommes du Mahdi nous ont appris. Que ne donnerais-je « pas pour une vieille page de journal ou pour un livre ! Et « cependant nous n'avons pas lieu de nous plaindre ; à l'école « du malheur nous avons tout le temps d'apprendre beaucoup. « Mais si jamais j'avais pu entretenir le moindre doute au sujet « de la capacité et de la sincérité des nègres, je puis dire que « le temps que j'ai passé ici a fourni en leur faveur la justifi- « cation la plus éclatante, et m'a enseigné que la race noire « n'est certainement inférieure à aucune autre en capacité, et



RÉSEAU FLUVIAL
NAVIGABLE DU
BASSIN DU CONGO
(Esquisse)

« que pour le dévouement et l'oubli d'elle-même elle en dépasse
« beaucoup d'autres. »

(Lettre d'Emin-Bey, datée de Wadelaï, 1er janvier 1886.)

Si telle est l'impression que laisse au naturaliste l'homme noir, qui s'étonnera que le chrétien désire à tout prix faire part aux populations africaines de la vérité qui sauve les âmes pour l'éternité et transforme, pour le temps et dès ici-bas, l'homme et la société? Montrons, par quelques faits, l'état actuel de l'œuvre.

Les sociétés missionnaires qui travaillent aujourd'hui au Congo sont, outre les catholiques : les baptistes anglais, les séparatistes suédois, la mission de l'évêque américain Taylor et la société dirigée naguère par M. et madame Grattan-Guinnes.

On sait que les baptistes américains ont adopté cette dernière œuvre, connue sous le nom de la Livingstone Inland Mission. Ils ont maintenant sept stations en pleine activité : Pallaballa, avec M. Clarke, M. et madame White; Mukimbungu, avec M. Westlind et trois collègues suédois ; Lu-kungu, avec M. Harvey et le lieutenant Hoste ; Banza-Mantoka, où M. et madame Richard ont plus de mille convertis et sont assistés par le docteur en médecine Small et sa femme, excellent renfort arrivé d'Amérique. Un médecin noir, le docteur Scholer, occupe la station de Mukimvica, près de Banana et de la côte; MM. Mac Kittrie et Gerrish, la station de l'Equateur, et M. Billington, avec les élèves noirs de M. Grattan Guinnes, le Stanley Pool.

Le docteur Sims, qui avait étudié les ophtalmies à la clinique de Vienne, va retourner en janvier avec M. Murphy aux Stanley-Falls ; le vapeur *Henry Reed* maintiendra, on l'espère, les relations entre la station de Stanley-Falls et les missionnaires les plus rapprochés, qui sont à mille kilomètres de là.

On sait qu'un Anglais, nommé Deane, ayant vaillamment défendu une esclave noire qui s'était réfugiée à la station belge de Stanley-Falls, cet acte chevaleresque a valu à cette station l'attaque des Arabes. La garnison noire, n'ayant plus de munitions, a abandonné M. Deane et son collègue, M. Dubois ; ce

dernier a été noyé et M. Deane n'a pu se sauver qu'à grand'-peine.

Mais il paraît que ce fait n'est pas resté sans bons effets ; il aurait relevé le prestige des blancs auprès des noirs en les distinguant des Arabes, et le docteur Sims pense que la suppression de la station de Stanley-Falls n'est que temporaire ; aussi n'hésite-t-il pas à s'y rendre.

Les missionnaires ont acquis maintenant quatre des langues du Congo : celles des Fidte, des Batékés, des Biyansi et des Bangala (1). M. le docteur Sims a eu, avant de repartir, la satisfaction de publier deux dictionnaires, l'un de la langue batéké, l'autre du kicongo. M. Westlind a traduit en langue indigène saint Jean et saint Matthieu ; M. Harvey, saint Marc ; M. Richards, saint Luc en deux langues du Congo ; le dernier évangile n'a pu être encore imprimé, M. Richards ayant été surchargé par le travail missionnaire pendant le beau réveil de Banza-Manteka. La population a été tellement impressionnée que, M. Richards ayant dernièrement prêché dans une ville du district de Lukunga, le roi et le peuple, profondément remués par la prédication et par le chant des cantiques, ont apporté à M. Richards leurs idoles, qui les a livrées aux flammes et tous ont assisté à cet autodafé ; M. Mac Kittrie écrit de la station de l'Equateur et de Wangata : « Quant à nous, nous en sommes encore à la pé-
« riode préparatoire ; mais je regarde en avant, et, par la
« foi, je vois déjà l'Afrique évangélisée. Le jour où elle le sera
« n'est pas si éloigné que quelques-uns le croient ; il est, au
« contraire, déjà proche. »

M. White écrit : « Je voudrais que nos amis pussent je-
« ter un coup d'œil sur nos cultes du matin et du soir ; voir
« l'avidité avec laquelle nos noirs écoutent et dévorent la pa-
« role de Dieu, la vigueur avec laquelle ils chantent et la foi
« enfantine qu'ils ont en l'efficacité de la prière, — s'ils étaient
« témoins de ces choses, nos amis feraient plus pour réaliser
« notre vœu d'avoir le Congo pour Jésus-Christ. »

(1) Nous suivons l'orthographe de nos sources.

En effet, plus la tâche proposée à l'Église est grande, plus il semble que son chef lui ait inspiré de courage pour l'accepter et la poursuivre ; et l'on peut se demander, à bon droit, qui des deux, de l'exploration ou de la mission africaine, marche aujourd'hui du pas le plus rapide. Le docteur Sims ne nous disait-il pas que nous trouverions aujourd'hui vingt-six stations missionnaires protestantes et catholiques le long du Congo ? C'est aux découvertes d'un missionnaire, le révérend Grenfell, qu'est due en grande partie la découverte du vaste réseau fluvial dont la carte ci-jointe donne au moins une grossière idée. Tandis que, sur son vapeur *the Peace*, il remontait le Mobangi, en décembre 1885, dans les mêmes années 1885 et 1886, le docteur Ludwig Müller explorait le Kassaï, et le docteur Wolf le Sankourou, et Jacques de Brazza le Sekoli, et le lieutenant Kund le Ikatta, et le lieutenant Kurt von François le Lulongo, la Maringa et la Tchuappa ; au moment où le révérend Grenfell atteignait, en décembre 1885, le point nord le plus éloigné du cours du Mobangi un nouveau champion, le lieutenant suédois Gleerup, partait, également de Stanley-Falls, en décembre 1885, avec quatre barques montées chacune par vingt hommes, et allait explorer, en amont, le cours inconnu du Congo, entre Stanley-Falls et Nyangwe; il trouvait Nyangwe accru jusqu'à contenir une population de dix mille âmes, et y recevait le meilleur accueil. Le 25 juin 1886, il atteignait Bagamoyo, en face de Zanzibar. Gleerup est ainsi le huitième voyageur qui a traversé le Noir Continent de part en part : après Livingstone, qui le traversa de 1854 à 1856 ; Cameron, de 1873 à 1875 ; Stanley, de 1874 à 1877 ; Serpa-Pinto, de 1877 à 1879 ; Wissmann, de 1881 à 1882 ; Arnot, de 1881 à 1884 ; Capello et Ivens, de 1884 à 1885. Peu après, à la fin de l'année 1886, l'évêque Taylor faisait une courte apparition à Liverpool, et obtenait de ses amis les premiers fonds pour un vapeur de quatre-vingt-dix pieds de long, qu'il espère voir arriver dans le Congo en mai 1887, avec quinze missionnaires nouveaux.

C'est ainsi que dans le vaste continent, hier encore inconnu.

l'explorateur et le missionnaire marchent de front; mais un constant esprit de sacrifice, de foi et de consécration peut seul rendre l'Église capable de soutenir cette sainte concurrence et faire que l'Évangile entre par les portes nouvelles que l'exploration lui ouvre. Que les amis des missions redoublent de foi et de prière pour qu'il en soit ainsi. G. A.



CHRONIQUE MISSIONNAIRE

PARMI LES ESQUIMAUX

LES RÉGIONS POLAIRES ET LEURS HABITANTS. — LA VIE MISSIONNAIRE AU GROËNLAND. — LES SOLITUDES GLACIALES DU LABRADOR. — THOMAS, LE PILOTE, UNE RÉVÉLATION POUR SON MISSIONNAIRE. — L'ALASKA. — LES DÉBUTS MISSIONNAIRES SUR LE KOUSKOKVIM. — DÉVOUEMENT ET HUMILITÉ.

On éprouve quelque peine à se transporter par l'imagination dans un pays où il fait toujours froid, où le silence glacial n'a d'autre compagnon que l'indigence ou la famine. Telle est pourtant la situation sous le cercle polaire arctique; les frères moraves et d'autres missionnaires vont dans ces pays de glace, y vivent dans la solitude et dans les privations, y meurent joyeux de la joie que procure la conscience du devoir accompli au service du Maître. N'a-t-il pas dit : Allez, enseignez *toutes les nations?*

On sait que les régions polaires de l'hémisphère occidental sont habitées par un peuple curieux, les Esquimaux. Ce sont des hommes de petite taille, à face plate, aux yeux mongols; ils mesurent en moyenne environ 164 centimètres; ils s'enveloppent des pieds à la tête dans d'épais vêtements de peau de phoque ou de fourrure d'ours blanc et de renard; ils vivent pendant l'hiver, qui dure huit ou neuf mois, dans des caves

éclairées et chauffées au moyen de lampes fumeuses; en été, ils passent la journée à chasser et à pêcher dans leur *kayak* ou canot de peau de phoque, et se réfugient la nuit sous un abri construit avec des moellons de glace. Ils parlent une langue bizarre où l'agglutination prend des proportions prodigieuses ; dix à quinze mots d'une phrase européenne s'amalgament en un seul vocable où font explosion les *k*, les *t* et les *r* gutturaux. Enfin, un trait caractéristique de cette race, c'est son attachement au pays natal ; il semble que leur vie quasi-végétale ne résiste pas à la transplantation : tous les Esquimaux amenés en Europe ont été pris de nostalgie ; plusieurs y ont succombé.

Et pourtant ce pays qu'ils aiment tant est une terre bien ingrate. Ce sont des îles ou des presqu'îles qui s'étendent entre l'océan glacial du Nord et la mer de Béring, dans un rayon d'environ 3,500 kilomètres autour du pôle. L'intérieur des terres est généralement recouvert d'une couche de glace insondable; sur les côtes, la glace a souvent au Groënland jusqu'à 300 mètres d'épaisseur. Quand les bords de cette masse énorme, poussés par le mouvement glaciaire par-dessus le rivage dans la mer, se détachent par fragments, ce sont des détonations effrayantes et des remous souvent dangereux pour les habitations de la côte.

Ainsi se forment les *isberg*, vraies montagnes de glace flottantes que l'on rencontre dans les mers du Nord. L'homme ne peut vivre, et de quelle vie! que dans les fjords ou baies profondes du littoral. La végétation se réduit à quelques buissons, des bouleaux rabougris, des saules nains, une herbe drue, un tapis de mousses et de lichens.

A Julianehaab, la station danoise la plus méridionale du Groënland, la température moyenne de l'année est de 0°,4 centigrade; elle est de — 7°,25 à Upernivik, la station permanente la plus septentrionale du Groënland. Au Labrador, quoique le pays soit plus éloigné du pôle, la température est tout aussi basse; on y calcule la moyenne annuelle à — 4°.

Il y a plus d'un siècle et demi que Hans Egede (1) et, peu après, les frères moraves entreprirent l'évangélisation des Esquimaux. Un plein succès a couronné ces efforts persévérants. Au Groënland, on ne rencontre plus guère de païens que dans le nord inaccessible et sur la côte est, récemment explorée par M. Nordenskiöld et également inhospitalière. Mais les 8,000 chrétiens que l'on compte dans l'Église groënlandaise paraissent devoir rester de grands enfants. Ils vivent au jour le jour, gaspillent la nourriture quand elle abonde et souffrent de la faim vers la fin de l'hiver. Ils se contentent alors de coquillages et d'algues. Insuffisamment nourris, ils demeurent blottis dans leurs souterrains enfumés et manquent souvent de l'énergie nécessaire pour se rendre au culte public. Le missionnaire qui va les visiter dans ces réduits où le reçoivent les aboiements enroués de chiens faméliques et une atmosphère épaisse, étouffante, n'arrive qu'après une longue expérience à pénétrer le flegme imperturbable de son hôte. Rien de plus difficile, paraît-il, que de lire dans le cœur d'un Esquimau (2).

Peut-on s'étonner d'apprendre que le cœur du missionnaire se serre parfois dans ces pays désolés? « Nous avons été assez bien durant la bonne saison, mon mari et moi », écrit, le 12 septembre 1885, madame Elisabeth Gysin d'Igdlorpaït (3). On se rappelle que la bonne saison dure à peine quatre mois dans le district méridional où se trouve cette station. « Que notre fidèle Dieu et Sauveur nous aide à traverser aussi l'hiver. Je ne puis le cacher : une certaine angoisse envahit le cœur, quand, après notre été si court, les journées diminuent et que les tourmentes de neiges se déchaînent contre notre maison. Bientôt une épaisse banquise, cercle infranchissable, entoure notre île; tous les moyens de communication sont supprimés même avec nos collègues les plus rapprochés, – alors le sentiment de notre isolement semble vouloir glacer nos âmes! »

---

(1) En 1721. Voyez le *Petit Messager*, 1885, p. 115 et suivantes.
(2) Comp. le *Journal de l'Unité des frères*, 1886, p. 330 et suivantes.
(3) *Journal de l'Unité des frères*, 1886, p. 125.

Les déplacements surtout sont pénibles dans ces contrées désolées ; cependant le ministère pastoral rend certains voyages inévitables. Écoutons M. Riegel décrire une de ces courses indispensables. Il se rendait avec sa famille, de Lichtenfels, sa station, à Friedrichsthal, non loin du cap Farvel et du Tasermioutfjord, surnommé l'Italie du Groënland, sans doute parce que les troncs de bouleau y atteignent une épaisseur de trente centimètres et que l'on y trouve jusqu'à trois genres de mollusques terrestres, « encore les individus sont-ils rares », ajoute le rapporteur (1). « Dieu soit loué, écrit M. Riegel (2), il est derrière nous, notre voyage. Nous avons dû nous mettre en route avant la fin de la mauvaise saison (en juin!), quand tout était encore couvert de neige et que l'eau gelait sous la tente. Oh! les longues journées que l'on passe balancé dans la frêle embarcation recouverte de peau de phoque! et les dures nuits sous la tente, sur le sol gelé! Il va sans dire que l'on ne prend de nourriture chaude que le matin et le soir... Nous avons couru de graves dangers, malgré notre boussole, dans un épais brouillard qui nous a surpris. Certes, les anges ont une grande et belle tâche à garder les serviteurs de Dieu durant ces périlleux trajets le long de la côte groënlandaise. Pluie, neige, grêle, gelée, tempête et soleil, nous avons tout vu. Les glaces flottantes nous ont donné beaucoup de mal pendant cinq jours. Un jour de retard, et nous étions arrêtés pour un mois : en effet, le lendemain de notre débarquement à Friedrichsthal, il survint des quantités si considérables de *drifs* (glaçons flottants) qu'il eût été impossible de passer. »

Une autre lettre complète, par quelques renseignements sur l'œuvre missionnaire proprement dite, le tableau de la vie parmi les Groënlandais. « La veille de chaque dimanche de communion, dit M. R. Gysin (3), ceux qui ont l'intention de prendre la Cène viennent nous voir en particulier. Ils prennent place, les

(1) *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1885, p. 81.
(2) *Journal de l'Unité des frères*, 1886, p. 124 et suivante.
(3) *Journal de l'Unité des frères*, 1886, p. 127.

uns après les autres, sur un bahut près de la porte de notre chambre; la conversation s'engage; ils affirment pour la plupart leur faim et leur soif du repas divin qui les attend. Seul, le Seigneur voit le fond des cœurs. Nous éprouvons, nous, des sentiments divers devant ces individualités si différentes. Ce qui s'impose à nous, c'est qu'il faut prier pour tous, et toujours plus fidèlement.

« Nous avons, parmi nos aides indigènes d'Igdlorpaït, un brave vieux que je puis laisser prêcher à ma place. Il parle toujours à côté de son texte, ce qui est le défaut de tous nos aides indigènes, mais il nous édifie toujours par son zèle sincère pour le bien spirituel de ses compatriotes. »

La mission morave emploie 16 de ces catéchistes indigènes formés à son séminaire de Lichtenau, dans le district groënlandais de Julianehaab. L'Église luthérienne danoise, qui entretient quatre stations missionnaires au Groënland, a fait consacrer en 1874 le premier Esquimau par le théologien connu, l'évêque Martensen de Seeland (1). On essaie ces dernières années de donner plus d'indépendance et de vie propre à l'Église groënlandaise par l'emploi de ses forces indigènes. Mais les missionnaires ne se cachent pas la difficulté de la situation. Un mal invisible ronge la nation : elle s'appauvrit, elle s'affaiblit, elle diminue d'une manière constante depuis 1850.

(*A suivre.*) F. H. K.

DERNIÈRE HEURE

Ou-Ganda.

Nous apprenons qu'il n'est pas impossible que M. H. Stanley passe par l'Ou-Ganda en allant essayer de délivrer Émin-Bey; il chercherait à obtenir du cruel successeur de Mtésa la liberté de mouvements et d'action pour les missionnaires blancs et la liberté religieuse, ou quelque tolérance, au moins, pour les

(1) *Allgemeine Missions-Zeitschrift*, 1875, p. 277.

chrétiens noirs persécutés. M. le R. P. Ashe, qui est arrivé le 3 janvier à Londres, a quitté M. Mackay non sans inquiétude; il insiste beaucoup pour que tous les hommes influents unissent leurs efforts afin d'arrêter l'atroce persécution de l'Ou-Ganda.

VARIÉTÉS

UN LAIQUE MODÈLE

Notre délégué aux fêtes des missions de Bâle recevait, il y a deux ans, un pli anonyme contenant un billet de mille francs pour la Société de Paris. Le cachet, portant une voile enflée, surmontée de trois étoiles qui guident le vaisseau, trahissait la provenance de ce don, et indiquait qu'il devait venir d'un membre de la famille Sarasin, antique souche protestante française, originaire de Pont-à-Mousson, dont le chef, Régnaud de Sarrasin, quitta, le 26 décembre 1564, Pont-à-Mousson, pour s'établir à Metz. Son fils Gédéon vint plus tard à Bâle.

En effet, le donateur anonyme n'était autre que le conseiller Charles Sarasin, président de la grande réunion universelle de l'Alliance évangélique, tenue à Bâle en 1879.

Né en 1815, il était, comme on l'a dit souvent, le fils de ses œuvres. Son père ayant perdu toute sa fortune, le jeune Charles, auquel on avait reproché auparavant un certain manque d'énergie et de sérieux, devint, à l'âge de 17 ans, apprenti de commerce, puis ouvrier tisserand, établit un métier de rubans dans sa chambre, et entreprit de relever la maison paternelle, avec les seules ressources qu'il trouvait dans son travail, son honnêteté et la bénédiction de Dieu. C'est ainsi qu'il devint l'homme que tout Bâle a connu et respecté, l'ami de l'ouvrier, le défenseur des droits de l'ouvrière (auxquels il consacrait son rapport en 1884), l'ennemi acharné de tout relâchement, l'infatigable travailleur, dont la nombreuse famille était toujours réunie pour le culte domestique à sept heures du matin, l'effroi des mauvais sujets, l'intelligent directeur des construc-

tions publiques, pendant plus de trente ans l'un des membres les plus influents du Comité des missions de Bâle, auquel il apportait le concours de sa rare compétence pour les questions financières et industrielles, et se peignant tout entier dans cette devise qu'il donnait à un jeune homme : « Savoir toujours avec précision, ne jamais te contenter d'à-peu-près, parler peu, travailler sans relâche, paraître petit et être beaucoup, que tel soit ton programme. »

Mis au creuset de la douleur il fit encore des progrès ; tout en s'accusant avec la plus grande sévérité, il pouvait dire à un ami qui essayait de le consoler d'une manière qui lui semblait factice : « J'ai toujours été « réel » devant Dieu et j'ai cherché à agir toujours d'après la mesure de ma connaissance. »

Il avait lu un jour l'épitaphe de Copernic, dans le dôme de Frauenbourg : « Je n'ose demander la grâce accordée à Paul, « ni même le pardon de Pierre, fais-moi, je te prie, la part du « brigand auquel tu donnas le salut sur la croix. » Avant de mourir, le 21 janvier 1886, Charles Sarasin écrivit : « Le texte sur lequel je désire qu'on prêche sur ma tombe est le suivant : « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu entreras dans ton Règne ! » Que Dieu veuille susciter pour le service des missions beaucoup de laïques de cette trempe et de cette foi simple et ferme !

VENTE ANNUELLE

La vente annuelle en faveur des missions aura lieu les mercredi et jeudi 2 et 3 mars, à la salle de la Société d'Horticulture, rue de Grenelle St-Germain, 84. La date de la vente ayant été avancée sur les autres années, nous prions nos amis et collaborateurs de province de vouloir bien en tenir compte et adresser leurs envois aussitôt que possible, dans le courant de février, à madame Boegner, 26, rue des Fossés-St-Jacques, Paris.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

12585 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13 rue Cujas. — 1887

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

DÉCISION RELATIVE AU CONGO

Paris, ce 21 février 1887.

Nos lecteurs connaissent sans doute l'importante décision prise le 7 février par notre Société, en réponse aux ouvertures qui lui ont été faites pour l'établissement d'une mission dans l'État français du Congo. Le Comité a résolu de répondre affirmativement à ces ouvertures, et d'envoyer d'abord un ou deux hommes sur les lieux pour explorer le terrain et pour étudier les conditions dans lesquelles devra être fondée la nouvelle mission.

Rarement décision a été prise dans des conditions plus solennelles. Le Comité était réuni en aussi grand nombre que possible. La délibération a été ouverte par un rapport rédigé par le directeur, au nom de la commission exécutive. Résumant les résultats de la consultation ouverte depuis quelques mois, ce rapport établissait une sorte d'inventaire de la situation actuelle de la Société, envisagée tour à tour dans son passif et dans son actif, dans les besoins de ses anciens champs de travail et dans les ressources sur lesquelles elle pourrait compter pour l'entreprise projetée. Lecture a été donnée ensuite des réponses des Comités auxiliaires de province, dont l'avis avait été sollicité. Après quoi il a été procédé à un tour de consultation, dans lequel chacun des membres du Comité a été appelé à se pronon-

cer. Enfin a eu lieu le vote, et, à l'unanimité de ses membres, le Comité a pris la décision que nous venons de rapporter, et dont nous allons expliquer, en peu de mots, le sens et la portée.

Il n'y a eu dans la résolution prise ni enthousiasme irréfléchi, ni déviation de la ligne de conduite traditionnelle de notre Société, mais simplement un acte d'obéissance et de foi, en réponse à un devoir.

Ce devoir, le Comité a cru le lire, clairement écrit, dans les signes des temps. L'élan imprimé depuis quelques années aux entreprises coloniales européennes ; l'ouverture providentielle de l'Afrique centrale à la suite du voyage de Stanley ; l'avenir nouveau réservé à cette région, où se porte déjà, en quelque mesure, l'effort du commerce; le devoir de ne pas laisser les noirs aux prises avec les influences trop souvent délétères de la civilisation sans leur apporter le contre-poison de l'Évangile ; la part échue à la France dans le bassin du Congo ; le désir exprimé par M. de Brazza de voir nos missionnaires concourir à son œuvre de civilisation pacifique ; le caractère même de cet explorateur et la façon, sympathique aux indigènes, dont il comprend la colonisation ; le fait que, sur la rive gauche du Congo, les stations américaines et anglaises se multiplient, tandis que, de l'autre côté du fleuve, la France possède cent lieues de rive, habitées par des tribus païennes nombreuses, et où ne s'élèvera aucune station protestante, si nous n'en bâtissons nous-mêmes ; et enfin notre amour de la patrie, qui nous oblige à faire tourner à son avantage direct, quand nous le pouvons, les sacrifices et les efforts que nous impose le service de notre œuvre essentielle, le salut des âmes et l'avancement du règne de Christ; — n'y a-t-il pas dans tous ces faits un pressant appel adressé à notre protestantisme tout entier? Le Comité l'a pensé, et il a obéi, non sans un saint tremblement, mais avec la certitude de n'être pas désavoué par ceux au nom desquels il s'est engagé.

Car, — est-il besoin de le dire? — il ne saurait être question de demander les moyens d'action nécessaires pour cette œuvre nouvelle à l'abandon de l'un ou l'autre de nos anciens

champs de travail, ou à une restriction quelconque apportée à leur développement. Ce serait rapetisser l'heure présente, si grande dans l'histoire du monde, et méconnaître la responsabilité qu'elle fait peser sur tous les chrétiens, que de vouloir répondre à l'appel de Dieu par un simple déplacement de nos efforts et de notre intérêt. Ce qui résulte pour nous de la situation, ce n'est pas *un échange de devoirs*, c'est *une augmentation de devoirs*. Nous revendiquons pour la Société le droit de se laisser guider, aujourd'hui comme autrefois, par les directions de son divin chef, et d'aller partout où il l'appelle, soit dans nos colonies, soit en dehors des limites de notre influence nationale. Aussi la ferme volonté du Comité est-elle de rester fidèle aux devoirs qui lui ont été si manifestement imposés dans le passé, en amenant progressivement les œuvres qu'il a fondées à l'autonomie, seul terme marqué par Dieu aux travaux de l'apostolat.

C'est donc sur *un accroissement de ressources* que le Comité doit compter pour entreprendre l'œuvre que Dieu confie à nos Églises. Tout en rendant pleine justice au zèle et à la générosité jamais lassée des amis et soutiens de notre cause, le Comité est convaincu que le protestantisme français tient en réserve, pour le service des missions, des forces latentes, des ressources ignorées, des bonnes volontés encore inconscientes d'elles-mêmes et qui n'attendent qu'un ébranlement général pour se manifester. Cet ébranlement des consciences, qu'une démonstration théorique de nos devoirs envers les missions ne suffit pas à produire, la voix de Dieu,. nous invitant à entrer par la porte que sa main nous ouvre au Congo, peut et doit l'amener. L'heure est venue pour notre protestantisme de faire à l'œuvre des missions toute la place qui lui revient dans l'Église, dans la famille, dans l'école, dans les préoccupations de chaque chrétien. L'heure est venue de la traiter non plus seulement en hôte généralement bienvenu, mais en membre de la famille, ayant droit a l'affection et à l'assistance de tous.

Le verrons-nous se produire, ce réveil missionnaire indispen-

sable pour que l'entreprise nouvelle ne tourne pas à notre confusion? Divers indices nous font croire que nous pouvons l'attendre sans être taxés d'imprudence. Est-ce à dire que le Comité ait dès à présent entre les mains des garanties matérielles de succès? Nullement. Mais il a la conviction d'obéir à l'ordre de Dieu, et cela suffit. L'histoire est là pour nous montrer que, quand les chrétiens se trouvent en présence d'une œuvre manifestement imposée par la volonté de Dieu, ils ont le droit de compter sur le secours de Dieu pour l'accomplir. L'œuvre du Congo se présente à nous dans des conditions telles que nous ne pouvons refuser de l'entreprendre. Nous sommes forcés de dire : *Je ne puis autrement!* — Dès lors nous avons le droit d'ajouter : *Que Dieu me soit en aide! Amen.*



LE DÉFICIT

Après les lignes qu'on vient de lire, est-il besoin de recommander encore la souscription pour l'extinction de notre déficit? Nos amis l'ont compris; la réussite de cette souscription sera le meilleur moyen de mettre la Société en état de faire honneur à ses obligations anciennes et nouvelles. Ils tiendront tous à s'associer à l'effort qui se fait en ce moment pour obtenir ce résultat.

Le total des dons déjà reçus ou promis s'élevait, à la date du 25 février, à 19,940 fr. 85 cent.

Sans attendre le résultat de la souscription, nous tenons à remercier les amis qui ont répondu à notre appel. Leurs paroles d'affection, leurs dons grands ou petits, les témoignages d'attachement qu'ils ont donnés à notre œuvre nous ont apporté les plus précieux encouragements.

Nos lecteurs trouveront sur la couverture de ce numéro

l'indication des principaux dons reçus. Nous nous contenterons de reproduire ici ce passage d'une des lettres qui nous ont le plus profondément émus.

... Ce 8 février 1887.

Cher monsieur,

Depuis quatre mois, je n'ai guère quitté mon lit ou ma chaise longue. Ma faiblesse m'interdisait toute occupation. Mais, grâce à Dieu, j'ai toujours pu continuer à prier, et les missions, nos chers missionnaires, le directeur de la Maison des missions et les siens ont eu mes prières quotidiennes...

... Dès que j'ai pu lire un peu, j'ai repris le *Journal des missions*, et dimanche, la lettre du pasteur au sujet du déficit m'a tant intéressée, que le soir je l'ai relue avec mes deux chers garçons. Mais, tout en admirant ce don magnifique, je me répétais qu'en outre de mes contributions annuelles aux missions et à d'autres œuvres, je ne pouvais plus rien faire du tout ces temps-ci, excepté pour nos pauvres. Mais voici que mes fils, ayant eu tous deux une petite rentrée ce matin, m'ont apporté à midi chacun 5 francs sur cette somme. Une bonne voisine, en m'apportant une contribution pour les protestants disséminés, n'a pas voulu que je lui rendisse sa monnaie et m'a permis d'employer le reste de sa pièce d'or selon mon idée. Voilà donc 20 francs trouvés... Quand on reste plusieurs mois sans sortir, on n'use pas grand'chose : ajoutons vite 30 francs, et ainsi, je glisserai un billet de 50 francs dans cette lettre, et nous serons tous heureux d'avoir de nouveau donné une pite pour ce terrible déficit.

Je ne vous aurais rien dit de tout cela, cher monsieur, s'il ne s'agissait pas de jeunes gens, et d'une modeste réponse obtenue par cette intéressante lettre du numéro de février. Puissiez-vous recevoir beaucoup de dons de tous genres et arriver bientôt, comme nos amis les Moraves, à pouvoir écrire dans votre journal : « Plus de dettes ! »

UN VŒU A L'ADRESSE DES SYNODES

On lit dans l'*Ami chrétien des familles :*

« Le Consistoire supérieur de l'Église de la Confession d'Augsbourg, dans sa session de novembre, a approuvé le vœu exprimé par la conférence pastorale d'Alsace-Lorraine, qu'une fête générale des missions fût célébrée chaque année. Le directoire a fixé, pour cette fête, le second dimanche après le nouvel an. Les draps des solennités devront être placés sur la chaire et sur l'autel. L'idée de la mission pénétrera ainsi davantage dans l'esprit public, et ceux qui n'assistent pas aux fêtes spéciales des missions qui se célèbrent déjà alternativement dans l'une ou l'autre des paroisses d'un même consistoire, entendront, au moins une fois par an, dans un service ordinaire, parler de la mission..... »

Le même journal ajoute :

« Le Synode officieux des Églises de France ne pourrait-il pas prendre une semblable mesure ? Ne pourrait-il pas recommander à tous les pasteurs évangéliques qui se rattachent à lui de mettre à part un dimanche, le même pour toutes les Églises, et de le consacrer spécialement à la mission ? Par là, celles qui ne font encore rien pour cette œuvre... apprendraient peu à peu qu'il y a des centaines de millions de païens qui vivent sans Dieu et sans espérance, qu'il existe des sociétés qui ont pour but de les évangéliser, et elles seraient peut-être amenées à s'intéresser à leurs travaux. »

Nous nous associons de tout notre cœur au vœu exprimé par l'*Ami chrétien des familles*. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer qu'il a été en quelque sorte exaucé d'avance par le Consistoire de Bordeaux, qui a, lui aussi, décidé qu'un certain dimanche de l'année il y aura, dans toutes les Églises, une prédication et une collecte spécialement consacrées aux missions.

L'initiative prise par le Consistoire de Bordeaux nous fait espérer qu'au prochain Synode officieux de l'Église réformée,

il se trouvera des amis pour proposer et une forte majorité pour adopter une mesure analogue à celle que vient de prendre l'Église d'Alsace ; et que le Synode de l'Église de la Confession d'Augsbourg et celui des Églises libres l'adopteront également. Il serait très heureux, de plus, que l'on pût s'entendre entre toutes les Églises pour fixer le choix de la date. Cela nous permettrait de participer à cette excellente innovation en offrant à tous les pasteurs, à titre gratuit, une livraison de notre journal spécialement préparée en vue de la fête.

MISSION SCIENTIFIQUE

Confiée à MM. DARDIER et GOY

L'attention se porte de plus en plus vers les portions du globe où les nations civilisées espèrent trouver des sources nouvelles d'activité et de prospérité publique.

Les voyages de découverte reprennent la faveur qu'ils ont eue vers la fin du seizième, du dix-huitième siècle ou de nos jours, sous la Restauration et pendant le règne de Louis-Philippe. A cette dernière période se rattachent les explorations des Duperrey, Vaillant, Dumont d'Urville, Webb, etc., expéditions surtout maritimes, qui ont eu pour théâtre les mers, quelques îles, et n'ont pu qu'effleurer les continents. Aujourd'hui, les voyageurs abordent les régions centrales et font connaître des pays dont la géographie même était ignorée; c'est par de telles conquêtes que les noms de Livingstone, Stanley, Brazza et d'autres ont acquis une si légitime réputation. Mais le nombre de ces voyageurs est restreint, la durée de leurs explorations est relativement courte; aussi, de tout temps, les missions religieuses, par leur séjour prolongé dans des régions peu connues, ont-elles rendu de grands services à la science. Les productions du centre de l'Asie seraient à peu près inconnues sans les recherches du Père Huc, du Père David et de plusieurs autres missionnaires catholiques, fixés en Chine par les nécessités de leur apostolat.

L'occasion semble venue et le moment favorable pour les missionnaires protestants français de rendre les mêmes services à notre patrie dans l'Afrique centrale. La mission Coillard est très bien placée sous ce rapport; les relations qu'elle entretient nécessairement avec le sud de l'Afrique, l'obligation pour ses membres de suivre la route du Cap pour aller au Zambèze ou en revenir, la mettent à même de traverser des pays très peu connus. La récolte de plantes, d'insectes, de fragments de roches, qui s'offrent sous leurs pas, ne saurait détourner nos missionnaires de leur œuvre sainte; elle peut, au contraire, fournir un intérêt et comme un délassement aux longueurs fatigantes d'une route interminable.

Ces régions, il est vrai, pourraient être très pauvres; les impressions de nos missionnaires le feraient supposer, au moins pour le Lessouto. Rien n'autorise à penser qu'il en soit de même dans le bassin du Zambèze. D'ailleurs, à supposer qu'on ne rencontrât pas de formes nouvelles à décrire, la science n'en accueillerait pas moins avec profit et reconnaissance les récoltes de cette provenance, quelque connus qu'en fussent les types. Ce dont la science se préoccupe aujourd'hui, c'est moins des formes nouvelles, dont elle est comme submergée, que des rapports de ces formes avec leur distribution à la surface du globe; elle tire de ces comparaisons des leçons très importantes, et tel brin d'herbe qui croît dans nos champs, expédié de Mangwato, peut apporter un secours inattendu aux conceptions les plus élevées qu'elle puisse former.

Sous l'empire de ces pensées, le Comité des missions évangéliques a voulu fournir aux missionnaires partant pour le Zambèze les moyens d'accroître notre patrimoine scientifique et de contribuer ainsi au bon renom de la Mission et des Églises protestantes de France. Il importait avant tout de ne pas grever les fonds, déjà si insuffisants, destinés à l'œuvre religieuse; un des membres du Comité s'est adressé à l'Association française pour l'avancement des sciences, qui a accordé une subvention. Une partie de la somme a été dépensée pour acheter l'outillage nécessaire, et l'autre partie a été remise à MM. Dardier et Goy,

pour les frais accessoires que la recherche ou le transport des échantillons pourraient occasionner (1).

Le Comité s'est senti d'autant plus encouragé dans cette voie qu'il avait précisément sous la main trois hommes préparés à ces recherches : M. Jalla a suivi à Neuchâtel et à Paris des conférences d'histoire naturelle; M. Dardier a été appelé dans le cours de ses études médicales à étudier les éléments de cette science; enfin M. Goy, par ses occupations horticoles et son habitude de la manipulation des plantes, était l'aide tout désigné. Il semblait donc qu'il y eût comme une direction providentielle à charger la petite colonne missionnaire, ainsi composée, de cet utile complément à leur œuvre si grande et si belle.



TOURNÉES DANS LES ÉGLISES.

Au cours de novembre et de décembre, M. Jousse a visité un grand nombre d'Églises de la région du Gard pour le compte de la Société des missions. Sa tournée a duré cinquante jours. « J'ai visité, nous écrit-il, vingt-huit localités, et parlé quarante et une fois en public, sans compter les causeries dans les salons et le feu croisé continuel des questions. Partout où nous sommes allés on nous a fait l'accueil le plus cordial et le plus empressé. Il faut le reconnaître, l'œuvre des missions est bien la plus aimée de toutes. Pourtant, l'intérêt ne va pas partout aussi profond qu'il le devrait. Plus d'une fois j'ai eu occasion de le dire en parlant du Congo : ce qu'on attend des Églises, ce n'est pas qu'elles coupent en cinq le sou qu'elles partageaient en quatre; pour une œuvre nouvelle, il faut des ressources nouvelles. »

Plus récemment, le directeur de la Maison des missions a été appelé à faire des conférences à Nancy et à Bar-le-Duc, puis à

(1) Ces démarches ont été faites par M. J. de Seynes, qui a bien voulu, depuis la réouverture de nos cours, se charger des leçons d'histoire naturelle, si nécessaires à nos élèves. (Note des réd.)

Montauban, où il avait été appelé par la Faculté de théologie, pour entretenir de la question des missions les étudiants et le public. L'Église et la Faculté lui ont fait un accueil dont il est profondément reconnaissant. Il s'en réjouit d'autant plus que jamais l'œuvre des missions n'a eu un si grand besoin du concours de toutes les forces vives du protestantisme. Il espère que sa visite aura contribué à rapprocher plus étroitement encore que par le passé ces trois choses qui ne peuvent que gagner à un contact étroit : la théologie, le pastorat et les missions.

LESSOUTO

DÉCISIONS prises par la Conférence.
BESOINS de l'œuvre du Lessouto.

La conférence s'est réunie en session extraordinaire, le 11 janvier 1887, à Thaba-Bossiou. Elle avait à régler diverses questions dont les plus importantes étaient : le placement définitif de M. Marzolff et la réponse à faire à la demande instante d'un missionnaire qui avait été adressée à plusieurs reprises à nos frères par le chef Lérotholi.

Deux jours de délibérations leur ont suffi pour prendre les décisions réclamées par la situation. La première a été la nomination de M. Ernest Mabille au poste de *Makéneng*, nom de la station à fonder chez Lérotholi. M. Marzolff a été appelé à remplacer, à Béthesda, M. Christol, qui est chargé d'occuper la station d'Hermon. M. Dieterlen, qui desservait ce poste, se trouve ainsi libre d'aller enfin prendre à Morija les fonctions de directeur de l'école pastorale, fermée depuis quelque temps, et qui sera rouverte dès le mois de mai.

L'importance des résolutions prises à Thaba-Bossiou n'échappera pas à nos amis. Par elles, notre mission du Lessouto se trouve, mieux qu'auparavant, armée pour sa grande tâche. Son

outillage sera complet quand l'école supérieure des jeunes filles supprimée depuis la guerre, aura été réorganisée, et quand le réseau de nos stations aura été complété par la création du poste qui reste à fonder au nord de Léribé. La fondation de cette dernière station est dès longtemps décidée en principe ; il en a été question plus d'une fois dans ce journal. Les circonstances seules en ont différé l'établissement jusqu'à ce jour. Le sentiment de nos frères est qu'elle ne pourrait l'être plus longtemps sans danger. M. Jacottet nous écrivait à ce sujet, il y a quelque temps, une longue lettre dont nous croyons devoir mettre quelques passages sous les yeux de nos lecteurs. Elle leur montrera, prises sur le vif, les préoccupations dominantes de nos missionnaires.

M. Jacottet nous parle des efforts faits par la mission catholique pour nous disputer le terrain au Lessouto, et pour prendre les devants sur nous auprès des chefs ; après quoi il ajoute : « Dites-vous bien que, dans ces circonstances, la création d'une station chez Lérotholi, et d'une autre chez Joël, est de toute importance... Si vous voulez conserver le Lessouto, achevez d'en prendre possession ; on n'a déjà que trop tardé. Je sais les difficultés de votre position, le manque d'argent, les appels pour d'autres œuvres, mais il me paraît que la chose ne souffre plus de retard... Vous nous aidez déjà pour la création de la station de Lérotholi, mais dites-vous bien que le poste de chez Joël n'est pas moins important. C'est une honte pour notre mission d'avoir si longtemps négligé ce haut Lessouto, qui est une vraie forteresse du paganisme. »

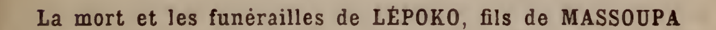
M. Jacottet nous entretient encore d'un autre souci, qu'il partage avec plusieurs de ses collègues, celui de ces *annexes* dont la situation laisse fort à désirer. On ne sait pas assez que jusqu'à ce jour l'œuvre de l'évangélisation du Lessouto par les catéchistes indigènes, cette œuvre essentielle et à laquelle sont dues la plupart des conversions, s'est faite sans frais aucuns pour la Société, le traitement des catéchistes étant supporté par les Églises indigènes elles-mêmes. Or, depuis plusieurs an-

nées, par suite de la guerre et des sécheresses successives qui ont désolé l'Afrique centrale, les collectes des Églises ont diminué d'un tiers, puis de la moitié, quelquefois de plus encore. On comprend dès lors l'embarras de nos missionnaires, désireux d'assurer à tout prix le service de l'évangélisation, et ne sachant comment se procurer les fonds nécessaires. Leurs lettres témoignent, à cet égard, d'une véritable angoisse. On en jugera par ces quelques lignes de M. Jacottet :

« Au risque de vous fatiguer, pourquoi ne pas vous dire aussi à quel point est devenue précaire la position de nos stations et annexes? Cette année-ci, où je n'ai pas de constructions à élever, et avec un nombre d'annexes beaucoup trop petit pour l'étendue de mon district, je vais me trouver au 1er janvier en face d'un déficit de 1,000 francs dans ma caisse d'Église ! Qui le soldera ? Vous nous recommandez de ne pas faire de dettes pour nos Églises ; rien de mieux en principe, mais en pratique, le moyen de faire autrement?... Au fond, je suis moralement responsable du salaire de mes évangélistes. L'Église a donné sa collecte en grain ; j'ai dû en acheter moi-même deux fois plus que je n'en avais besoin et à un prix d'un tiers plus élevé que celui des marchands, pour que l'Église eût quelque argent, car le vendre, il n'en est pas question, personne ne veut l'acheter. Malgré cela, il me restera probablement 1,000 francs à trouver ; il faudrait prendre cela sur mon compte personnel; matériellement, je ne le puis... Faut-il supprimer les annexes ? Je le ferais cette année que je ne pourrais pas pour cela supprimer le traitement dû pour le travail déjà fait ; et puis, au lieu de supprimer des annexes, il faudrait en créer de nouvelles. Au lieu de six ou sept, il en faudrait, dans mon district, douze à quinze au moins. Et je n'ai pas le moyen de maintenir les six qui existent !... Le dilemme est là : nous compromettre financièrement pour faire marcher l'œuvre, ou la laisser crouler... »

On comprendra les raisons qui nous déterminent à publier ces lignes si sérieuses. Elles placent devant nous un problème que nous ne pourrons résoudre qu'avec l'aide des sympathies

et des prières de nos amis. Nous nous sommes crus d'autant plus obligés à les en entretenir que nous leur annonçons, d'autre part, nos projets de mission au Congo. Il ne faut pas que ces projets, si légitimes qu'ils soient, nous fassent oublier un seul instant ce que nous devons à nos anciens champs de travail. Que Dieu nous donne les moyens de porter, sans fléchir, le poids toujours plus lourd de nos charges et de nos responsabilités !



La mort et les funérailles de LÉPOKO, fils de MASSOUPA

Thaba-Bossiou, 5 janvier 1887.

Cher Monsieur,

... Pour battre le fer pendant qu'il est chaud, ou plutôt, — selon l'adage sessouto, — pour façonner l'argile pendant qu'il est encore frais, je vous parlerai de la mort et de l'enterrement de Lépoko, le fils aîné de Massoupa, un événement très important en lui-même, et qui peut être gros de conséquences pour l'avenir du pays et de notre œuvre. On peut dire ici encore que c'est une des suites funestes de cette ivrognerie qui avait jadis submergé le Lessouto. Quoique tous les débits d'eau-de-vie aient réellement disparu du pays, un assez grand nombre de chefs, les jeunes surtout, ont repris plus ou moins leurs anciennes habitudes d'intempérance momentanément abandonnées. Ils trouvent assez facilement à se procurer de l'eau-de-vie de l'autre côté du Calédon, malgré la police indigène. Lépoko était malheureusement un de ceux qui profitaient le plus volontiers de toutes les occasions de cultiver son ancienne passion. Sa mort est un éclatant avertissement pour tous les chefs de la jeune génération, qui semble devoir sortir de la scène avant que ses pères en aient disparu.

C'est dimanche passé, 28 décembre, dans l'après-midi, que Lépoko a cessé de vivre ; il était depuis quelques heures dans un état d'insensibilité. Quoique M. Kohler, son missionnaire, se soit beaucoup occupé de lui pendant les quelques jours qu'a duré sa maladie, il est peu probable que le malheureux ait pu se préparer à paraître devant Dieu. C'est une triste fin pour un jeune chef de trente-deux à trente-cinq ans au plus, sur lequel on avait jadis beaucoup compté et qui, bien dirigé, aurait pu accomplir une œuvre bien différente de ce qu'il a fait. Je n'ai jamais eu pour lui de sympathie ; je venais à peine d'arriver à Thaba-Bossiou qu'il massacrait cruellement quatre malheureux accusés d'avoir fait mourir Mapeshoane par leurs sortilèges : il m'en était resté pour lui un véritable éloignement. Et cependant, il avait si souvent mangé à ma table et assisté dans notre église aux cultes du dimanche en compagnie de Massoupa, que je n'ai pu m'empêcher de recevoir un choc lorsque j'ai appris cette mort si subite et inattendue. Pour Massoupa et son clan c'est un malheur dont on ne pourra qu'avec le temps mesurer l'étendue. Lépoko était en effet le fils aîné et le seul héritier direct de Massoupa, son frère cadet Mosioa ayant été tué à l'assaut de Masérou, pendant la guerre des fusils; les autres enfants de Matholoana, la grande femme ou femme légitime de Massoupa, sont des filles. Voilà donc la grosse question de la succession de Massoupa ouverte ; elle ne manquera pas d'amener des difficultés et des complications sans nombre. Lépoko laisse bien un fils, mais il n'a que trois ou quatre ans, et il est peu probable que Massoupa réussisse à lui conserver, en dépit de ses autres fils, l'héritage auquel il aurait droit. C'est pour ce chef un coup des plus violents; c'est comme si son pouvoir, qu'il avait réussi à conserver et à agrandir envers et contre tous, s'effondrait sous lui.

L'enterrement devait avoir lieu le mardi suivant. Lundi soir arrivait M. Kohler, pour rendre à son chef les derniers devoirs. Le lendemain matin, j'allai au gué de la Phuthiatsana, saluer Massoupa arrivant avec le corps de son fils qu'escortait une foule nombreuse de cavaliers; avec lui étaient Jonathan, Théko,

Maama et beaucoup d'autres chefs de moindre importance. Mon wagon avait été là même prendre la bière pour l'amener jusqu'au village de Massoupa. C'était un spectacle imposant que celui de cette masse de cavaliers (il y en avait plus de deux mille) suivant au pas le char qui portait la dépouille mortelle du fils aîné de leur chef. Massoupa faisait peine à voir en tête du cortège. J'ai été frappé de voir qu'il a reçu le coup sans en paraître affaissé ; cependant, pour un chef comme lui, aucun plus grand malheur n'était possible. Le cortège avait voyagé toute la journée précédente et une partie de la nuit, traversant ainsi dans toute sa largeur le district de Massoupa, grossi sans doute à chaque instant par les contingents des différents villages, et accompagné par les lamentations des femmes et leurs cris de douleur. Ce sont là de ces scènes qui nous laissent une impression étrange, à la fois sauvage et attendrissante. Ce deuil de tout un peuple a quelque chose de grand, quelles que puissent être les fautes de celui qui en est l'objet.

Pour l'ensevelissement, outre M. Kohler, nous étaient venus MM. Duvoisin, E. Mabille, sir Marshall Clarke, le résident supérieur, et deux autres magistrats de Masérou, escortés d'une foule de soldats de la police indigène. La cérémonie eut lieu vers une heure. Il nous fallut, au gros du jour, par une chaleur torride, gravir cette pente si raide que vous connaissez. En haut, l'assemblée était immense : il y avait de 4 à 5,000 personnes au moins. Quand on s'est mis en route pour aller de la maison de Moshesh jusqu'aux tombes de la famille royale, on sentait le sol trembler sous les pas. Les cris des femmes couvrirent un instant tout autre bruit ; ces pleurs hystériques font mal, ils vous pénètrent et vous saisissent malgré vous ; cela vous fait froid jusqu'à la moelle des os. J'ai eu quelque idée de ce que doivent être les cris de désespoir des pleureuses orientales, et j'ai pensé à ce mystérieux deuil d'Hadadrimmon dont parle le prophète Zacharie. Une fois à la fosse, on se place tant bien que mal ; les chefs, les employés du gouvernement, les missionnaires entourent la tombe, l'assemblée nous enveloppe ; tout

autour de nous, ce n'est qu'une mer humaine ; et derrière nous s'étendent ces curieuses dunes de sable que vous connaissez, et où le vent soulève de véritables tourbillons ; nous pouvons nous croire transportés dans un monde bien différent de celui dans lequel nous vivons habituellement.

A certains égards il y a dans ces cérémonies-là un je ne sais quoi qui vous met mal à l'aise ; faire un service chrétien sur la tombe d'un chef païen, surtout lorsque ce chef était ce que fut Lépoko, est quelque chose d'extrêmement difficile et délicat. Et cependant il y a là une occasion unique de faire entendre un appel solennel, un sérieux avertissement à une foule à laquelle nous n'aurions jamais, sans cela, l'occasion de nous adresser. Quelque obscur qu'il soit sans doute chez la plupart, il y a cependant chez tous un sentiment de recueillement tout particulier dont il faut profiter. Qui sait si une parole dite dans un tel moment ne peut pas être, pour une âme au moins, le premier germe d'une nouvelle vie ?

C'est à frère Kohler que revenait la direction des funérailles; c'est lui qui fit le discours substantiel, non pas une oraison funèbre, mais un appel incisif et pressant à la conversion et à la repentance avant qu'il fût trop tard. J'ajoutaî quelques mots adressés tout particulièrement à Massoupa, lui demandant instamment de comprendre et d'accepter les châtiments de l'Éternel, et de revenir à Lui, maintenant que tous ses appuis terrestres étaient brisés l'un après l'autre. E. Mabille exprima encore la sympathie des missionnaires de Morija, puis vint le tour des discours officiels ; le magistrat supérieur fut comme toujours concis et bref ; puis Massoupa fit un discours interminable, confus, tortueux, embrouillé, un de ces discours de chefs bassoutos, auxquels nous autres nous ne comprenons rien, et que les initiés eux-mêmes réussissent à expliquer de cinq ou six manières différentes. On pouvait peut-être y reconnaître aussi le trouble dans lequel la mort de son fils a plongé Massoupa ; une seule chose m'y a plu : il n'y a eu que peu de citations bibliques, et la note chrétienne, qui choque tant dans la bouche de Massoupa, a fait défaut cette fois-ci. De

plus, pour soulager notre esprit et faire taire des craintes, hélas ! trop justifiées par de récents événements, il a défendu à ses fils, à mots couverts, d'inquiéter personne à propos de la mort de Lépoko, c'est-à-dire de ne tuer personne sous prétexte de sorcellerie. Cette vieille coutume, abolie par Moshesh, tend en effet à reparaître chez les Bassoutos. Théko a ajouté quelques mots au nom de son père Letsié ; Jonathan a prononcé deux ou trois paroles de condoléance, et M. Duvoisin a clos la cérémonie par une prière.

J'avais espéré que, sous l'impression sérieuse de cette mort, Massoupa serait plus accessible qu'auparavant ; aussi, le surlendemain, je me suis rendu chez lui. J'ai pu avoir avec lui une longue et sérieuse conversation de près d'une heure ; encore ici, ce qui m'a plu, c'est l'absence de citations bibliques et de ces paroles banales de soumission fataliste que les Bassoutos ont coutume de vous répéter dans ces moments-là. Malheureusement, au moment où j'allais faire avec lui une prière qui aurait été comme le sceau de notre entretien, Ntsane arriva, porteur d'un message du gouvernement. Le charme était rompu ; Massoupa redevint tout autre ; il me fallut m'en aller sans avoir pu pénétrer le cœur du chef. Si seulement nous avions chez Massoupa un chrétien sûr et éprouvé ; Obed, le seul qui y vive, est un de ces chrétiens à moitié païens qui ne sauraient avoir aucune influence. J'ai demandé au vieux Moshe d'y aller ; malgré la faiblesse qui lui est restée d'une récente attaque d'apoplexie, il s'y est rendu, et lui aussi a rapporté la même impression que moi. Certainement il y a eu pour Massoupa comme un suprême appel ; mais je crains que les soucis du gouvernement, les mauvais conseils, et surtout peut-être le désir de venger la mort de Lépoko sur ceux que le bruit public en déclare les auteurs, que tout cela n'ait déjà à demi étouffé, dans leurs germes, les quelques bons sentiments que certainement il a eus au premier moment.

Je voulais vous parler de ma station, et je ne vous ai entretenu que de Massoupa, mais tout ce qui le concerne a pour l'Église

de Thaba-Bossiou une trop grande importance pour qu'on puisse dire que j'ai parlé réellement d'autre chose. Quant à l'Église, il ne s'y passe rien de bien remarquable, quoique j'aie lieu de croire qu'un certain mouvement commence à s'y opérer. Il y a tout un nombre de renégats qui nous reviennent, surtout des hommes, ce qui est à certains égards un symptôme très réjouissant. Quelques-uns donnent des preuves convaincantes de conversion, d'autres, moins; mais le seul fait qu'ils désirent rentrer au bercail est déjà un sûr indice d'un commencement de vie nouvelle, car le christianisme n'est pas encore redevenu à la mode. Peu de conversions de païens; mais j'ai la conviction que, si nous pouvions évangéliser davantage, il s'en produirait, car il y a chez beaucoup de vrais besoins religieux. Il faudrait d'abord un retour de zèle dans l'Église, comme une nouvelle Pentecôte. Les réunions de prière du commencement de l'année sont bien suivies; nous avons en moyenne un auditoire de 150 à 200 personnes, dont beaucoup de païens. C'est là un fait très réjouissant quand on considère que, vu les travaux des champs et l'heure, seuls les habitants du village de la station et de celui de Job peuvent y venir. Dans beaucoup d'Églises d'Europe on n'est pas habitué à en avoir autant. Nous avons enterré l'autre jour un vieux chrétien de la famille de Moshesh, Abraham Nthlama, qui, depuis une trentaine d'années, souffrait sans répit d'une maladie extrêmement douloureuse. Veuillez l'annoncer à M. Casalis, qui doit sans doute se souvenir de lui. Beaucoup de jeunes gens ont succombé à une épidémie de fièvre typhoïde rapportée de Kimberley; hélas! aucun n'était préparé à la mort.

Veuillez présenter à madame Boegner et recevoir pour vous-même l'assurance de notre affectueux attachement.

Votre dévoué,

E. JACOTTET.



LA FÊTE DE THUPA-LI-KAKA

(Avril 1886)

Récit de M. Henry Dyke.

M. et madame Mabille étaient allés un samedi dans cette annexe avec leur famille. Je m'y rendis le dimanche matin. Bientôt après mon arrivée, des chrétiens et des païens des villages voisins se rassemblèrent au nombre de 1,500 à 2,000. Ils venaient pour entendre 26 convertis rendre compte de leur foi. M. Mabille me chargea du service du matin. Je choisis pour texte l'histoire *de la femme qui avait dépensé tout son bien en médecins et dont le mal n'avait fait qu'empirer* (Marc V, 25-29). A ma grande surprise, plusieurs personnes, qui m'étaient tout à fait inconnues, déclarèrent, après m'avoir entendu, qu'elles avaient, elles aussi, recouru à maints docteurs, et que leur mal n'avait fait que s'accroître, parce que la cause en était toute morale, et non pas physique.

Après le service, une femme, appelée Morato, fit une confession publique où je recueillis ce qui suit :

Pendant son enfance, elle avait suivi une de nos écoles, mais ses parents l'en avaient retirée pour lui faire subir le rite qui, d'après les indigènes, fait d'une jeune fille une femme. Bientôt après, on la maria, et elle mena une vie conforme aux habitudes païennes. Mais la bonne semence avait été déposée en elle, et le Saint-Esprit la ravivait pendant qu'elle vaquait paisiblement à ses devoirs domestiques.

Étant tombée malade, sa conscience la troubla tout à fait; elle devint fort malheureuse et de plus en plus faible de corps; elle eût voulu suivre le service divin. Ses parents crurent au contraire qu'il fallait chercher à la guérir en la délivrant d'un mauvais esprit. On recourut pour cela à des exorcistes, à des enchanteurs; on la tortura en la saignant et lui scarifiant la peau pour y introduire des drogues; on lui fit prendre une

grande quantité de décoctions d'herbes. Mais toute la sagesse des docteurs ne put lui rendre la santé, bien que ses amis leur eussent payé deux bœufs, deux brebis, une chèvre et un sac de blé.

On résolut alors de recourir à des exorcismes d'une *récente invention*, ceux d'une prophétesse de mothékéthéké, grotesque superstition où des pratiques païennes se trouvent mêlées à des paroles et des idées de la Bible. Cela agit sur l'imagination et trouble complètement le système nerveux. La prophétesse vient accompagnée de ses adeptes et des parents de la personne malade. Les habitants du voisinage accourent. Il faut tuer et apprêter pour eux des moutons dont la tête soit noire. On se livre à des chants et à des danses. On adresse des supplications aux ancêtres du patient, et celui-ci doit, en tourbillonnant pendant ces incantations, tenir ses pensées concentrées sur ses ancêtres jusqu'à ce qu'il tombe. S'il tombe sur son côté gauche, c'est qu'il les a vus et que tout ira bien.

La pauvre Morato ne put pas réussir à voir ces êtres déifiés et, à la fin, son mari, cédant à ses instances, lui avait permis de revenir adorer le vrai Dieu sous l'enseignement de notre catéchiste, le vieux Simon. Elle avait retrouvé la paix en Jésus. Après un catéchuménat suffisant, elle venait d'être baptisée et avait reçu le nom de *Jérita*.

Ntalimeng, qui a pris celui d'*Amélia*, avait passé par les mêmes phases. Elle avait reçu ses premières notions chrétiennes à l'école de Thabana-Morèna, mais ses parents l'en avaient retirée afin de pouvoir la marier pour du bétail.

Elle aussi était tombée malade et elle avait dû passer par les mêmes épreuves que Morato; mais, pour elle, ces épreuves avaient failli avoir une fin tragique. Au milieu des chants et des danses, elle avait perdu la tête et s'était jetée dans un précipice. Elle en était remontée, grâce à Dieu, sans s'être fait beaucoup de mal, et son père, après cela, lui avait permis de suivre les enseignements de Simon.

Setsoantso, jeune homme d'une trentaine d'années, était né

horriblement perclus. Ses jambes sont entortillées sur la partie antérieure de son corps, ses bras le sont sur celle de derrière, et là ne sont plus que des moignons. Il s'en sert comme de propulseurs pour pousser son corps en avant. Il se sert de ses pieds comme de mains, il tient avec eux un crayon et une plume. Il a appris à lire, à écrire, à chiffrer, à l'école de Thupa-li-Kaka; mais, ce qui est bien mieux encore, il a appris à aimer le Seigneur Jésus. A son baptême, il a pris le nom de Joseph.

Mothalinyane, baptisé *Amplias*, est un homme d'une quarantaine d'années. Lui aussi, pendant un certain temps, il avait suivi l'école et y avait éprouvé les appels de l'Esprit de Dieu; mais il y avait résisté. Il eut, il y a environ seize ans, une espèce de vision. Il marchait à côté de son maître d'école Salomon, et il arriva avec lui devant un édifice magnifique. Il demanda à y entrer, mais cela lui fut refusé, tandis que les portes s'ouvraient comme d'elles-mêmes devant son maître. Il offrit alors de donner un gros bœuf rouge au portier, mais celui-ci lui répondit qu'on n'achetait pas le ciel. Il avait raconté cette vision à plusieurs amis, étant bien persuadé que c'était un avertissement de Dieu.

Mais c'était un très joli homme et, sans contredit, le meilleur danseur du pays. Les jeunes filles s'attroupaient autour de lui. Il finit par épouser deux femmes et vécut en païen.

Grâce à Dieu, il s'est laissé persuader de suivre les enseignements de Thupa-li-Kaka; il a renvoyé une de ses femmes, a renoncé à toute habitude païenne, et, maintenant, c'est lui qui tient les services dans son village.



L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DE KUTING

En descendant du district montagneux assigné à M. Bertschy, le premier établissement chrétien que l'on rencontre est l'école industrielle de Kuting. On se rappelle les détails que nous

avons donnés autrefois (1) sur cette école et sur les agrandissements qu'elle a reçus depuis sa fondation. Une lettre de M. Preen, du 11 mai 1886, nous apprend que l'institution s'est encore développée non seulement dans le sens industriel, mais aussi au point de vue agricole. Voici quelques extraits de cette lettre.

« ... Nous sommes en vacances. Plusieurs de nos élèves ont fini leur apprentissage.

« Quelques-uns sont retournés à la maison, d'autres, au nombre de cinq, n'ont pas voulu nous quitter et ils sont en ce moment occupés à extraire les pierres de taille nécessaires à la construction de notre nouvelle maison d'habitation. Jusqu'à ce jour nous avions pu nous contenter de la maison que vous connaissez. Maintenant nous manquons de place et nous bâtissons à nos frais une nouvelle maison, afin d'employer l'ancienne comme remise à wagon et magasins d'école. Au reste, la maison en construction devra donner une idée exacte de l'habileté de nos apprentis; c'est vous dire que nous faisons quelque chose qui sort de l'ordinaire. Ai-je besoin d'ajouter que nous nous contenterions de la maison actuelle, si ce n'était que je suis tenu à développer les connaissances de nos jeunes gens. On est en droit d'attendre de notre école du beau et bon travail, et c'est pour cela que nous voulons faire une bonne, belle et grande maison. C'est nous qui avons inauguré les maisons à étages (2), il va donc de soi que celle que nous construisons aura un premier et, ce qui est rare dans ce pays, nous aurons une cave. Au reste, nous pensons inviter la conférence à se réunir chez nous l'année prochaine pour inaugurer la nouvelle maison, et ce sera à ces messieurs à vous dire si nous avons réussi.

« Le dessin que vous avez publié en février 1885 n'est plus exact. Il y a maintenant à côté du moulin une maison (en pierres de taille toujours) plus grande que le moulin lui-même, et qui

(1) Voir *Journal des Missions*, année 1884, p. 180, et année 1885, p. 368.

(2) Toutes les maisons de nos missionnaires sont de simples rez-de chaussée.

nous sert actuellement de magasin, mais qui a encore une autre destination. Cette maison aussi est à étage; si jamais, comme je le désire, nous réussissons à installer ici une petite fabrique de couvertures, la salle du bas, ou sous-sol, pourra servir à laver la laine, tandis qu'en haut on pourra mettre les machines. La maison est disposée de telle sorte qu'elle pourra recevoir un moteur à eau, mis en mouvement par le canal du moulin.

« Vous savez que la disette a été grande l'an dernier; quoi qu'il en soit, le moulin a rapporté 1,000 francs à l'école. Cette année-ci s'annonce mieux. Nous sommes en mai et les revenus du moulin s'élèvent déjà à environ 1,000 francs pour les mois écoulés. Au moulin nous avons dû joindre une machine à nettoyer le blé, qui travaille bien, mais dont la dépense s'élève à 2,500 francs. Vous voyez par ce petit rapport sur nos travaux que nous avons beaucoup de dépenses. Les revenus, il est vrai, peuvent faire face aux dépenses, et n'était l'année où nous avons dû nous passer des secours de la Colonie, l'école serait tout à fait à flot. Actuellement elle n'a de dettes qu'envers moi, car j'ai dû la faire vivre à mes propres frais pendant l'année malheureuse. Au reste, elle a pu ces derniers temps rembourser une partie de son passif, malgré ses grandes dépenses.

« Ce qui nous aide à faire nos frais, c'est la culture. Nous avons vécu pendant la disette avec notre propre blé; nous avons peu acheté. Cette année nos magasins sont fournis de blé et de maïs; nous avons en tout 180 sacs.

« Le troupeau de moutons aussi nous aide. C'est là que s'alimente notre boucherie; nous tuons une bête par semaine. La laine paie plus que tous les frais d'entretien du berger; nous bénéficions aussi de l'augmentation du troupeau, qui se monte actuellement à près de 500 moutons et chèvres.

« Vous me demandiez des nouvelles de Ruyter (1). Il est toujours vaillant. J'ai été à Bérée avec lui, et je suis revenu sans fatigue ainsi que lui-même. Il commence cependant à se faire vieux. Je me suis associé avec le magistrat voisin pour faire

(1) Cheval monté par le directeur de la Maison des missions en 1883.

venir un joli étalon de race (anglais demi-sang), qui doit arriver un de ces jours de Grahamstown. Nous espérons avec ce cheval améliorer la race déjà bonne des poneys bassoutos. Nous avons actuellement environ 30 juments et poulains.

« Le troupeau de vaches, bœufs et veaux se monte à 100 têtes. J'ai dû acheter 17 vaches cette année, le lait de nos vaches n'étant pas suffisant pour notre monde. Nous avons en moyenne 35 bouches à nourrir tous les jours et le lait nous aide à réaliser des économies.

« Vous pouvez voir que j'essaie par tous ces moyens de procurer des revenus à l'école, afin de la mettre, avec le secours de Dieu, à l'abri du besoin. Je n'y suis pas encore parvenu, et c'est pour cela que vous devez excuser mon dada de la manufacture des couvertures de laine. Il est permis de faire des plans.

« Je vous serais bien obligé d'entreprendre en notre faveur ceux qui pourraient nous venir en aide pour le matériel. Nous recevrions avec plaisir des assortiments d'outils de charpentiers, menuisiers, tourneurs sur bois, tailleurs de pierres, etc... Une machine qui nous serait bien nécessaire, c'est un broyeur-Carr pour la production de la meilleure farine. Cette machine n'est pas très coûteuse et nous rendrait de grands services.

« Votre dévoué,

« J. Preen. »



DE PARIS AU ZAMBÈZE (1)

Au Lessouto.

Extraits de lettres du missionnaire Jalla.

Massitissi, 22 décembre 1886.

Bien cher monsieur,

La poste part aujourd'hui, et moi qui aurais tant aimé à vous écrire un peu longuement, je me vois forcé de me contenter

(1) Voir dans notre dernière livraison, p. 64.

de quelques lignes tracées à la hâte. Le temps passe aussi vite en Afrique qu'en Europe, et quoique les occupations soient loin de m'accabler, je ne viens pas à bout de faire le peu que je me propose : remplir mes devoirs de correspondant et d'ami.

Nous sommes ici depuis samedi soir à minuit et demi seulement, après un voyage riche en incidents de toute espèce, très propre à nous donner une idée de ce qui nous attend.

Partis d'East-London le 12 au soir à six heures, nous arrivions à Aliwal le lendemain, pas trop fatigués et sans avoir trouvé le voyage trop long. Le chemin de fer est une curiosité en Afrique; on a le temps de se promener en long et en large à chaque station, même à celles qui sont inhabitées, et elles sont nombreuses entre Queenstown et Aliwal. A quoi serviraient des employés? S'il y a un voyageur qui désire monter en route, il n'a qu'à faire signe au chauffeur, et le train s'arrête; nous avons vu cela une ou deux fois. Quant aux marchandises, à quoi bon avoir un hangar pour les y déposer? S'il y a un sac ou une caisse à l'adresse de quelque fermier, on le pose, en passant, au bord du chemin, et le propriétaire, au courant des habitudes africaines, saura bien venir chercher son bien. Je vous assure que nous avons fait de bons rires, le long de la route.

A Aliwal, nous étions attendus par madame Ellenberger et toute la famille Daumas. Madame Ellenberger ayant des emplettes à faire, nous ne pûmes repartir que mercredi à midi, nous dans le wagon de M. Preen, Clémence et sa mère dans le leur. J'ai bien joui de ces deux jours passés à Aliwal; nous couchions à l'hôtel à cause du manque de place, mais nous prenions tous nos repas chez les Daumas, dont l'hospitalité a été des plus cordiales.

Nous avons aussi fait une courte visite à M. Maeder, perclus des jambes, mais qu'on dirait plus jeune de quinze ans qu'il n'est réellement.

J'ai été très heureux de me sentir enfin dans un de ces fameux wagons tirés par des bœufs : c'était réellement la vie missionnaire qui commençait pour nous, et cela m'allait tout

à fait. On n'y est pas si mal, après tout, dans ces wagons; assis au pied du lit, on sent peu les cahots, et on a de l'air frais même en plein midi. Nous avons dîné en route chez plusieurs fermiers, connaissances de madame Ellenberger, qui tous furent très aimables. Jamais je n'aurais cru trouver autant de confort dans ces maisons, isolées au milieu du désert; les gens y sont bien vêtus; on y trouve un beau salon avec piano, harmonium, et que sais-je? Le second jour, le ciel se tint couvert; le soir il plut, et, au milieu de la nuit, nous nous réveillâmes trempés; de tous côtés, il tombait des gouttes : force nous fut d'allumer la lanterne et d'ouvrir un parapluie, sous lequel nous nous blottîmes tant bien que mal pour le reste de la nuit.

Le lendemain soir, nous faillîmes verser en arrivant tard chez un M. Waterhouse, missionnaire wesleyen. Il nous fallut descendre en hâte du wagon, dont une des roues avait réussi à monter sur un tertre assez élevé. Mais la journée la plus intéressante, ce fut la dernière, samedi 18 courant. La rivière Télé était grosse au point que l'eau mouillait le plancher des wagons. Celui où nous étions tous passa le premier. Mais voici qu'au plus profond de la rivière, un bœuf s'effraye et se dégage de son joug. Nous restâmes cinq longues minutes au milieu de la rivière, nous demandant comment cela finirait. Plus loin, il nous fallut dételer deux fois pour doubler les attelages dans d'affreux rochers où cependant l'on passe depuis longtemps avec des wagons. Notez qu'il faisait une nuit très obscure et que nous eûmes un violent orage de vent et de poussière, suivi d'un orage de pluie. Nous marchions très lentement, nous arrêtant souvent pour donner aux conducteurs le temps d'explorer la route. Enfin, à minuit, nous arrivions à Massitissi, où l'on nous attendait avec une certaine anxiété. Un bon souper et un bon lit nous firent bientôt oublier nos nombreuses aventures. Nous sentions que Dieu avait été très visiblement avec nous, et nous l'en bénissions.

J'ai déjà vu M. et madame Preen et Bertschy, qui est là à côté de moi, dans la caverne de Massitissi, au moment où je

vous écris. Il attend avec impatience que je finisse ma lettre, puis nous partirons à cheval pour nous rendre chez lui. Ma femme nous accompagnera jusque chez les Preen, où je la reprendrai samedi en revenant. Nous pensons quitter Massitissi pour Béthesda lundi prochain; de là, nous irons à Thabana-Morèna, et puis à Morija, etc.

LOUIS JALLA.

Une lettre plus récente nous donne de bonnes nouvelles de la série des visites faites par M. et madame Jalla dans les diverses stations du Lessouto. Leur tournée s'est terminée à Léribé, d'où ils ont dû partir ces jours-ci pour rejoindre MM. Dardier et Goy à Kimberley. Ces derniers nous ont écrit de Madère, où ils ont passé le 8 février. Leurs lettres respirent la confiance et le courage.

Le Comité a invité la Conférence à désigner l'un de ses membres, qui sera chargé d'accompagner M. et madame Jalla à Kimberley, et de les assister, ainsi que MM. Dardier et Goy, soit pour leurs achats, soit pour les mesures qu'ils ont à prendre pour le grand voyage qui leur reste à faire avant de rejoindre M. Coillard. Nous recommandons nos jeunes amis aux prières des chrétiens, dans ce moment si sérieux où ils entrent dans le désert et dans l'inconnu, pour aller rejoindre leur poste à l'avant-garde de l'armée de Christ (1).

---

1) Nous sommes toujours sans nouvelles du Zambèze. Comme dans ses dernières lettres M. Coillard parlait de nous écrire seulement en novembre, le manque de lettres n'a rien d'étonnant.

Quelques indigènes ont rapporté à Kimberley la nouvelle que l'expédition du docteur Holub aurait été massacrée. Ce bruit mérite confirmation.

TAÏTI

LETTRE DE M. VIÉNOT

Papéété, 11 octobre 1886.

Cher Monsieur,

Le dernier courrier m'a apporté, chose rare, de bonnes nouvelles : ma femme, étonnamment mieux, m'annonce son départ probable pour la fin de ce mois (1), et les journaux m'apprennent qu'elle est enfin posée, la première pierre de la Maison des missions ! Il me serait difficile de vous dire la joie que j'ai éprouvée de cet événement, car c'en est un pour nous. Je suis à la fois fier et heureux de savoir un « *home* » à la mission française, et je voudrais pouvoir dire au vénéré docteur Monod comme à vous, cher Monsieur, toute ma reconnaissance et mon admiration pour avoir mené à bien cette difficile et importante entreprise. J'espère que quelque ami bien pratique des missions voudra bientôt ajouter un atelier à bois et à fer à l'organisation nouvelle (2). Les temps sont venus où les plus sauvages des peuplades auront pour subsister à tirer le meilleur parti possible de leur temps. Heureux le missionnaire qui, arrivé premier de sa couleur parmi les sauvages, pourra être aussi leur premier initiateur aux côtés pratiques de la civilisation, qui va de gré ou de force leur être imposée. Pousser la varlope est d'ailleurs un excellent exercice de gymnastique. J'espère que vous voudrez bien nous envoyer la photographie de la nouvelle maison, dès que vous l'aurez fait faire. Je me la représente, je la divise de cent façons différentes plus belles ou plus commodes les unes que les autres.

---

(1) Nous venons d'apprendre qu'on a été informé à Paris, par une dépêche, de l'heureuse arrivée à Taïti du navire ramenant madame Viénot.

(2) Cet atelier a dès à présent, en attendant son outillage, son *local* ménagé dans le sous-sol de la nouvelle maison.

Et ce sera tout différent et beaucoup mieux sans doute. J'aime à croire qu'on fera grand pour le rez-de-chaussée.

Vous comprenez, sans que je m'y étende, que le prochain retour de ma femme, après une guérison relative, est aussi une bonne nouvelle qui va mettre fin à toutes sortes de complications pénibles ou onéreuses....

La rentrée qui vient de se faire et qui n'est pas complète nous donne déjà deux cents élèves. Nous allons faire l'épreuve de nos forces. Je crains que quelqu'un d'entre nous ne succombe en route. Si cela arrive, ce ne sera pas faute de courage. Mes chères collaboratrices en sont remplies. Mademoiselle Banzet, outre ses autres devoirs, donne encore quatre heures de leçons par semaine à la fille aînée du gouverneur en vue du brevet supérieur.

La communauté protestante me demande de prendre la succession de M. Green qui a donné sa démission *en faveur* de la Société des missions de Paris. Cette retraite marque dans notre existence une étape que vous aurez remarquée. Il faut reconnaître que la mission de Londres est large et que sa confiance dans les agents de la Société de Paris lui fait honneur comme à nous. Le contraste entre ces faits et certains articles de nos journaux ne manque pas de piquant.

On me mande auprès d'un petit ami qui se meùrt à l'autre bout de l'île. Je vais m'y rendre et suis obligé de clore mon courrier avant de partir. J'ai encore quelques lettres à faire et pourtant il faut que je sois à Matéiea cette nuit.

Veuillez m'excuser si je ne me suis pas étendu davantage sur mon œuvre. Vous saurez au moins qu'elle reprend. J'espère que la rentrée de l'année prochaine nous aura remis à la place que nous occupions il y a quatre ans. Comment en serait-il autrement avec des collaboratrices comme mesdemoiselles Banzet et Bohin? Il nous en faudrait une troisième de cette valeur.

Veuillez, cher Monsieur, présenter à madame Boegner mes meilleurs hommages, et recevoir pour vous-même l'assurance de mon dévouement chrétien.

CH. VIÉNOT.

UNE EXCURSION MISSIONNAIRE A MOORÉA
(Suite)

Visite à un enfant malade.

Nos deux visites nous retardèrent de trois bons quarts d'heure. Ahuï reprit sa pagaie, qu'il mania avec vigueur.

A Tiaïa, le rivage commence à être battu par la grande mer; il nous fallut donc dire adieu à notre véhicule et continuer notre voyage à pied. Ahuï se chargea de ma valise. A peine avions-nous fait quelques pas que des gémissements arrivèrent jusqu'à nos oreilles; nous entrâmes dans la maison d'où ils partaient, et là nous vîmes une petite fille de huit ans environ, atteinte d'une fièvre muqueuse depuis une dizaine de jours. Pauvre enfant! elle souffrait beaucoup et paraissait épuisée. On me demanda des médicaments. J'en laissai aux parents désolés de la fille malade en leur recommandant de la transporter à Taïti, auprès d'un docteur européen, quand elle serait moins souffrante. C'est le cœur plein de tristesse et de compassion que nous partîmes de là.

Un trait des mœurs taïtiennes.

Je n'admirai guère la belle nature qui nous souriait entre Tiaïa et Témaé, où nous arrivâmes au bout d'une demi-heure.

Le diacre qui nous offrit l'hospitalité avec beaucoup de simplicité et de bienveillance est un homme aimable, influent et pieux. Sa femme a des manières assez distinguées; pourtant, au repas, elle ne s'assit point à table avec nous : son rôle était de nous servir, nous et son mari. Une famille européenne est-elle invitée chez un indigène à un repas quelconque, sa femme n'y prend part que très rarement. Pourquoi? L'explication en est assez simple. Nous sommes tout simplement ici en présence d'un reste de paganisme. Avant l'apparition de l'Évangile dans les îles du Pacifique, la femme océanienne était considérée comme un être très inférieur à l'homme; instrument des pas-

sions brutales du guerrier — on était alors presque toujours en guerre,— elle le servait comme une esclave. Elle était depuis de longs siècles ravalée en quelque sorte au niveau des bêtes, lorsque la lumière, la puissance et l'amour de Christ vinrent opérer une heureuse et admirable transformation dans les croyances et les mœurs des pauvres Taïtiens que le Prince du mal tenait sous son entière dépendance. Grâce à cette révolution rapide, merveilleuse, survenue au sein de cette barbarie, la femme est maintenant aimée, appréciée et honorée; elle se sent pétrie de la même boue que l'homme et comme lui de race divine, rachetée par le même Sauveur et appelée à la même gloire. La civilisation chrétienne fera disparaître peu à peu les traces du paganisme que l'on trouve encore dans les îles évangélisées de l'Océanie.

Les ravages de l'eau-de-vie.

Enfin, nous arrivâmes à Afaréaïtu, où nous attendait le pasteur Vaïtoaré. Il était cinq heures. Le serviteur de Dieu placé à la tête de la paroisse qui comprend le village que nous venons de nommer et ceux de Haümi et de Maatéa, est désolé, mais non entièrement découragé. On s'enivre là constamment, avec passion et sans honte. L'exemple part de haut. Le chef qui vient de mourir à l'âge de quarante ans, brûlé par l'alcool, était entouré de conseillers municipaux presque aussi ivrognes que lui. Les liqueurs enivrantes viennent de Papéété, où l'on se donne la peine d'aller les chercher; on en fabrique aussi une à Mooréa avec des oranges dont on ne sait que faire. L'ivrognerie est la grande plaie de ce district. Voici quelques-uns des fruits déplorables que produit ce penchant funeste; au point de vue temporel : paresse, malpropreté, misère, disputes fréquentes, maladies hideuses, morts rapides et même subites; au point de vue spirituel : abandon du culte, mépris des choses saintes, diminution du nombre et du zèle des membres de l'Église, délaissement du pasteur; là, pas d'écoles bibliques, pas de récitations religieuses. Il n'y a guère que l'école du dimanche et celle du jeudi qui fassent quelque plaisir à Vaïtoaré.

Le diacre Téého, que j'ai instruit pendant deux ans, le bras droit du conducteur spirituel d'Afaréaïtu, presque son seul soutien, traverse une grande épreuve : sa femme, si bonne et si douce, vient de mourir. C'était une servante du Seigneur, simple et fidèle.

Le dimanche.

Dimanche. — A sept heures du matin eut lieu, au temple, une réunion présidée par le frère qui m'accompagnait et à laquelle assistèrent une vingtaine de fidèles. A dix heures, à l'école du dimanche, il y avait quarante enfants environ, garçons et filles. Le principal service eut lieu à onze heures. Beaucoup de personnes y brillaient par leur absence : où étaient-elles?

Pauvres gens en qui se trouve cependant une âme capable, par la grâce de Dieu, de sainteté, d'amour et d'immortalité ! Il faut à tout prix les arracher à leur terrible adversaire. Un des moyens les plus efficaces pour atteindre ce résultat, c'est que l'Église devienne le sel de la paroisse et la lumière du district. Tel fut le sujet de ma prédication.

A trois heures et demie nous étions à Téavaro, où j'exhortai une centaine d'auditeurs et distribuai la sainte Cène à une vingtaine de communiants. A cinq heures, nous quittions ce village. Il faisait si bon marcher à ce moment du jour ! Grâce aux montagnes élevées qui se trouvaient à notre gauche, du côté du couchant, une ombre agréable planait sur nous et rafraîchissait l'atmosphère que le soleil avait rendue brûlante.

Témaé se présenta tout à coup à notre vue. Ma montre marquait six heures. Nous traversâmes ce joli petit coin en donnant des poignées de main à quelques braves gens. Ce fut l'affaire d'un instant. Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à Tiaïa. Entrer dans la maison où, deux jours auparavant, nous avions vu une petite fille malade fut naturellement notre première pensée. Quelques docteurs, hommes et femmes, étaient venus visiter cette chère enfant et lui avaient administré successivement chacun son remède. Aucun de ces

médecins improvisés n'avait réussi. L'infortuné petit être n'allait pas mieux. Cinq jours après, hélas! elle exhalait le dernier soupir. Quant aux médicaments que j'avais laissés, on ne s'en était pas encore servi; on préférait essayer d'abord ceux des indigènes, sauf à user des miens quand il ne serait plus temps. Cela ne m'étonne pas. Les Taïtiens ont encore plus de confiance dans leurs médecins que dans ceux à la figure blanche, fussent-ils bel et bien diplômés.

Le mauvais temps nous força de nous réfugier chez Varuaru, le jeune pasteur suffragant dont je vous ai déjà entretenu. Il nous reçut avec joie et amabilité. Quand tout le monde fut plus ou moins rassasié, on se livra à la conversation, puis l'on chanta de beaux cantiques, puis on fit le culte de famille, et finalement on alla se coucher.

Lundi. — Le soleil me surprit dormant encore. Je me levai vite; on causa, on pria en commun, on prit le thé; nous dîmes adieu à Varuaru et à sa famille, au brave et digne Tamaï et à quelques indigènes, puis nous partîmes, et en une heure et demie nous arrivions à Papétoaï. P. Brun, *pasteur*.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

PARMI LES ESQUIMAUX

(Suite et fin.)

LES RÉGIONS POLAIRES ET LEURS HABITANTS. — LA VIE MISSIONNAIRE AU GROËNLAND. — LES SOLITUDES GLACIALES DU LABRADOR. — THOMAS, LE PILOTE, UNE RÉVÉLATION POUR SON MISSIONNAIRE. — L'ALASKA. — LES DÉBUTS MISSIONNAIRES SUR LE KOUSKOKVIM. — DÉVOUEMENT ET HUMILITÉ.

Le Labrador, une autre patrie des Esquimaux, est situé sous une latitude moins élevée que le Groënland; l'hiver y est moins long, mais, par suite de circonstances climatériques spéciales, il y est beaucoup plus rude. Ainsi madame Kretschmer écrit

d'Hébron (1), l'une des six stations moraves du Labrador : « En octobre déjà nous avions 11° au-dessous de zéro ; en novembre, 20°. Après de violentes tempêtes, les mois de janvier et de février nous ont amené des chutes de neige extraordinaires. Jusqu'à Pâques, impossible de pêcher. » A Okak, le petit jardin de la maison missionnaire était encore entouré en juin d'une muraille de neige haute de plus de deux mètres (2). Comme au Groënland, le silence glacial, la solitude accablante plane sur les blancheurs sépulcrales du Labrador. Les cimes rocheuses et échancrées qui trouent le linceul de glace paraissent noires par contraste. « La nature est morte et aride, dit un missionnaire (3) ; il n'y a plus ni renards, ni autres bêtes ; à peine voit-on quelque oiseau. Oh ! combien on se sent isolé au milieu de ces montagnes dénudées. » M. E. J. Peck, placé par la Société des missions anglicanes parmi les Esquimaux de la côte occidentale du Labrador, sur la baie d'Hudson, s'écrie de même (4) : « Onze jours durant nous avons péniblement cheminé à travers des déserts de glace. Elle est épouvantable, la solitude de ces régions ! »

A cet accablement du dehors, s'ajoutent quelquefois les expériences décourageantes du ministère pastoral. « La tâche nous semble souvent au-dessus de nos forces, dit la lettre de madame Kretschmer, déjà citée (5) ; parmi les enfants, même ceux de 5 à 6 ans, la depravation est déjà grande, effrayante... Nous avons beaucoup pleuré sur tout cela, aux pieds du Seigneur, ajoute, avec une grande humilité, la même correspondante ; nous avons vu nos propres torts envers notre pauvre peuple ; nous nous sommes accusés nous-mêmes de n'avoir pas prié avec assez de fidélité pour lui, de ne pas l'avoir assez aimé, de l'avoir jugé trop sévèrement. Et le Seigneur nous a par-

(1) La lettre est datée du 8 août 1885. Voyez le *Journal de l'Unité des frères*, 1886, p. 221.
(2) *Journal de l'Unité des frères*, 1886, p. 250.
(3) *Ibid.*, 1886, p. 222.
(4) *Church Missionary Intelligencer*, 1886, p. 510.
(5) *Journal de l'Unité des frères*, 1886, p. 220 et suivantes.

donné; il nous a fortifiés; il nous a encouragés à travailler avec plus de zèle. L'œuvre est sienne. Il secourra nos Esquimaux dans leur désir de se donner à lui. »

Dans une autre lettre nous trouvons la note encourageante. Au fort du travail, on oublie que la civilisation chrétienne ne transforme que lentement les générations.

Les frères moraves ont un don particulier pour la musique. L'organisation de chœurs, de fanfares, de quatuors même, l'éducation d'organistes indigènes est une spécialité morave au cap de Bonne-Espérance et en Guyane comme parmi les Esquimaux. Ceux-ci paraissent d'ailleurs ne pas manquer de goût pour la musique. Ils sont également habiles à sculpter le bois ou l'os. Ils ont enfin un sens géographique fort remarquable (1). Toutes ces qualités se développent sous l'influence des missionnaires.

Le missionnaire Dam raconte, à ce sujet, une aventure intéressante : « Il y a quelques semaines, écrit-il de Hoffenthal (Labrador), en septembre 1885 (2), je me rendis à Naïn, à bord du vapeur qui fait le service des postes. Le capitaine, nouveau dans ces parages, avait demandé un pilote esquimau. Un des hommes de notre station, Thomas, accepta la proposition. Tout d'abord, le capitaine hésita à confier son navire à un indigène d'apparence aussi chétive, au milieu du dédale de nos îles et de nos récifs. Peu de jours après, il descendit tout joyeux au salon où les passagers se trouvaient réunis et nous dit : « Votre Thomas, c'est le pilote modèle! Il connaît chaque île par son nom ; il lit la carte bien mieux que maint capitaine de baleinier. » — A Naïn, nouvelle surprise. Les Esquimaux

(1) Il y a quelques mois seulement, le musée du Trocadéro acquit des moulages de cartes en relief assez grossièrement exécutées, mais conçues avec une exactitude suffisante ; le capitaine danois Holm en a rapporté les originaux de son dernier voyage à la côte orientale du Groënland. Les hommes les plus compétents considèrent ces cartes comme des échantillons de travaux indigènes extrêmement curieux. Voyez le *Compte rendu de la Société de géographie de Paris*, 1886, p. 316.

(2) *Journal de l'Unité des frères*, 1886, p. 58-60.

de la station vinrent chanter à bord du navire. Tout le monde fut émerveillé. « Je m'empresse d'ajouter, continue le bon missionnaire, que ces voyageurs ont jugé nos Esquimaux beaucoup trop favorablement..... Mais il est positif que Dieu a daigné m'accorder ainsi de précieux encouragements. Pour réagir contre l'abattement qui m'écrase parfois, il m'a fait toucher du doigt les résultats visibles de nos travaux. Durant ce voyage, bien des faits ont pris à mes regards un éclat nouveau. J'en ai les larmes aux yeux, et ne l'oublierai jamais. Un jour, je l'espère avec certitude, nous verrons de même les fruits spirituels et éternels de notre ministère ; leur éclat divin dépassera tout ce que nous pouvons constater aujourd'hui. »

Un troisième territoire peuplé d'Esquimaux se trouve à l'extrémité nord-ouest du continent américain ; c'est l'Alaska, « la Grande-Terre ». Son acquisition par le gouvernement des Etats-Unis, en 1867 reçut de l'opinion publique un accueil assez dédaigneux. Cependant l'Alaska égale en superficie deux fois et demie le territoire de la France (1), et, malgré son rude climat (2), ses ressources variées lui promettent un avenir assuré. De grands fleuves sillonnent le pays ; l'arête des Montagnes Rocheuses y atteint ses points les plus élevés ; les cimes majestueuses des monts Cook et du mont Orillon dépassent celles du mont Blanc ; au milieu des glaciers on voit de nombreux volcans en pleine activité ; le cratère de Gorelaï avec sa source thermale et minérale n'aurait, d'après le lieutenant Schwatka (3), pas moins de trente kilomètres de pourtour.

La Société des missions anglicanes s'occupe des Indiens Tou-

(1) Nous recommandons l'excellente carte des terres circompolaires qui se trouve dans l'*Atlas de géographie moderne* (p. 6 et 7), publié par la librairie Hachette et Cie (Paris, 1883).

(2) La température moyenne de l'intérieur est de —6° avec —50° comme point extrême ; mais sur les côtes nord-ouest la moyenne est de + 2° et vers le sud-ouest de + 6°.

(3) *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1885, p. 239 et suivantes.

koudh, sur le Youcon, le plus grand cours d'eau de l'Alaska. Le missionnaire dévoué et héroïque qu'elle y avait placé, M. Vincent C. Sim, y a malheureusement succombé, en mars 1885, aux fatigues et aux privations de ses courses incessantes (1). Les extraits de sa dernière lettre trouveront place dans une autre chronique consacrée aux Peaux-Rouges.

Quatre mois après la mort de M. Sim, en juillet 1885, quatre frères moraves, dont l'un accompagné de sa femme, débarquèrent dans la baie de Kouskokvim, afin d'évangéliser les onze mille Esquimaux de ce territoire. Ils y choisirent, à environ soixante-dix lieues de l'embouchure du Kouskokvim (2), non loin du fleuve lui-même, sur un petit monticule, l'emplacement de la future station missionnaire. Ils s'agenouillèrent tous sur la mousse, et, dans une fervente prière, l'un d'eux, J. Torgersen, consacra ce lieu à Christ, le chef de la mission.

Tout semble indiquer, hélas ! que, pour cette mission parmi les Esquimaux de l'Alaska, ce ne sera pas trop de tout le renoncement des frères moraves. Dès l'abord, le bois de construction que les missionnaires se procurèrent pour élever un blockhaus se trouva si détrempé qu'ils ne purent s'en servir; dans une course à la recherche de troncs d'arbres moins détériorés, le vaillant Torgersen perdit l'équilibre dans le canot qu'il conduisait et périt dans le courant rapide du Kouskokvim. Les travaux furent considérablement retardés par cette mort qui privait la petite troupe de son membre le plus expérimenté. En octobre seulement la construction fut assez avancée pour permettre aux frères de quitter le frêle abri de leurs tentes, où leurs lits se couvraient chaque matin de givre. L'hiver et la gelée durèrent depuis le mois d'août jusqu'à la fin de mai ; alors seulement les eaux brisèrent la couche de glace qui les tient emprisonnées pendant neuf mois.

Mais chaque dimanche un culte a pu être célébré; les Esquimaux ont fini par comprendre que les nouveaux *Kablunât*, nom

(1) *Church Missionary Intelligencer*, 1886, p. 88.
(2) *Journal de l'Unité des frères*, 1886, p. 369.

qu'ils donnent aux blancs, sont venus se fixer parmi les *Innuit*, comme ils s'appellent eux-mêmes (1) pour autre chose que pour le trafic des fourrures. Ils assistent par petits groupes aux cultes des missionnaires.

Pour l'été 1886, on projetait la construction d'une maison d'école, et la fondation d'une seconde station à Nouchagak, à trois cents kilomètres en amont de la première (2).

Il n'y a rien de brillant dans l'histoire de ces missions parmi les Esquimaux. C'est l'histoire d'un dévouement infatigable, d'un renoncement qui finit par paraître tout simple et naturel parce qu'on ne l'a jamais entouré de grandes phrases. Tel est le secret de l'Église morave et de sa puissance missionnaire. Ils vont, a-t-on pu dire de leurs missionnaires, là où personne n'irait. Ils pratiquent l'obéissance comme celui qui fut obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort sur la croix. Leurs convertis, conquis sur le rebut des nations, des lépreux, des Hottentots, des Papous, des Esquimaux, sont des chrétiens tranquilles et fidèles comme leurs missionnaires Ils pourraient dire comme cet Indien d'Aïyanch dans la Colombie anglaise (3) : « Notre connaissance est peu de chose. Nous ne saurions être de grandes lumières; mais comme ces allumettes qu'on allume de temps à autre pour voir le sentier la nuit, ainsi nous sera-t-il peut-être permis de guider quelques-uns des nôtres dans le chemin du salut. »

F. H. K.

---

(1) Le nom d'Esquimaux, mieux Eskimo, a été donné aux Innuit (= hommes, dans leur langue) par les Indiens dont les migrations vers le nord du continent américain les ont sans doute chassés dans les pays polaires. En algonkin, *eskimantsik* signifie « mangeur de poisson cru ». Le même mot, légèrement modifié, se retrouve dans tous les dialectes indiens.

(2) *Journal de l'Unité des frères*, 1886, p. 333; comp. p. 46-50 et p. 367-372.

(3) *Proceedings of the C. M. S.*, 1886, p. 234.

VARIÉTÉS

—

« LE RÉVEIL D'ISRAEL »

Autrefois le *Journal des Missions* parlait assez régulièrement de l'œuvre de Dieu parmi les juifs. Aujourd'hui le champ des missions parmi les païens s'est tellement étendu que l'espace nous manque pour résumer d'une manière satisfaisante les nouvelles les plus importantes qui viennent des différentes parties de la terre. En même temps la mission parmi les juifs paraît sortir de la période de conversions isolées, où elle s'était renfermée jusqu'à présent. Un souffle de vie semble passer sur les ossements desséchés d'Israël.

Un mouvement, à la fois religieux et national, se produit en Bessarabie, en Hongrie. Un rabbin, en plein exercice de ses fonctions, proclame son admiration pour Christ. Les Israélites de France, à en juger par leur presse particulière, s'émeuvent de ces nouvelles religieuses, bien plus que des clameurs haineuses du mouvement antisémite. Il y a de quoi. Au treizième siècle Boniface VIII et Philippe le Bel claquemuraient les juifs dans leurs juiveries; on désignait les descendants d'Abraham aux insultes du plus misérable serf en leur faisant porter le bonnet à corne et la rondelle jaune sur l'épaule; dans les châteaux on leur extorquait leur or en les torturant. Israël n'en a pas moins prospéré matériellement; ni l'inquisition, ni les extorsions fiscales des rois et des barons n'ont pu anéantir l'ancien peuple de Dieu. Où le moyen âge a échoué, MM. Stoecker et Drummont espéreraient-ils réussir?

Aujourd'hui, l'avocat Rabinowitch et le rabbin de Tœpio-Szélé proclament la messianité de Jésus : c'est la ruine du judaïsme talmudique, qui s'obstinait jusqu'ici à ne pas se laisser réveiller de sa torpeur séculaire. De là l'émoi de la presse religieuse juive.

Il importe que les chrétiens se tiennent au courant de ces événements. Nous sommes heureux de pouvoir leur recommander une feuille mensuelle fondée par l'infatigable pasteur de Gaubert, M. G. A. Krüger. Elle est intitulée le *Réveil d'Israël*. Ses premiers numéros sont rédigés avec une rare compétence. Le *Réveil d'Israël* comble dans notre presse protestante une lacune que l'on constatait depuis longtemps. Nous lui souhaitons la bienvenue — un peu tard, mais non moins cordialement, — avec d'autant plus de joie qu'il nous décharge d'un fardeau qui serait trop lourd pour nos épaules. Nous engageons nos lecteurs à s'abonner au *Réveil d'Israël* (1) pour suivre l'histoire religieuse contemporaine de ce peuple « bien-aimé à cause des pères » (Rom. II, 28), et pour apprendre à s'acquitter du devoir, trop négligé parmi nous, que nous rappelle le mot des Psaumes : Priez pour Jérusalem !

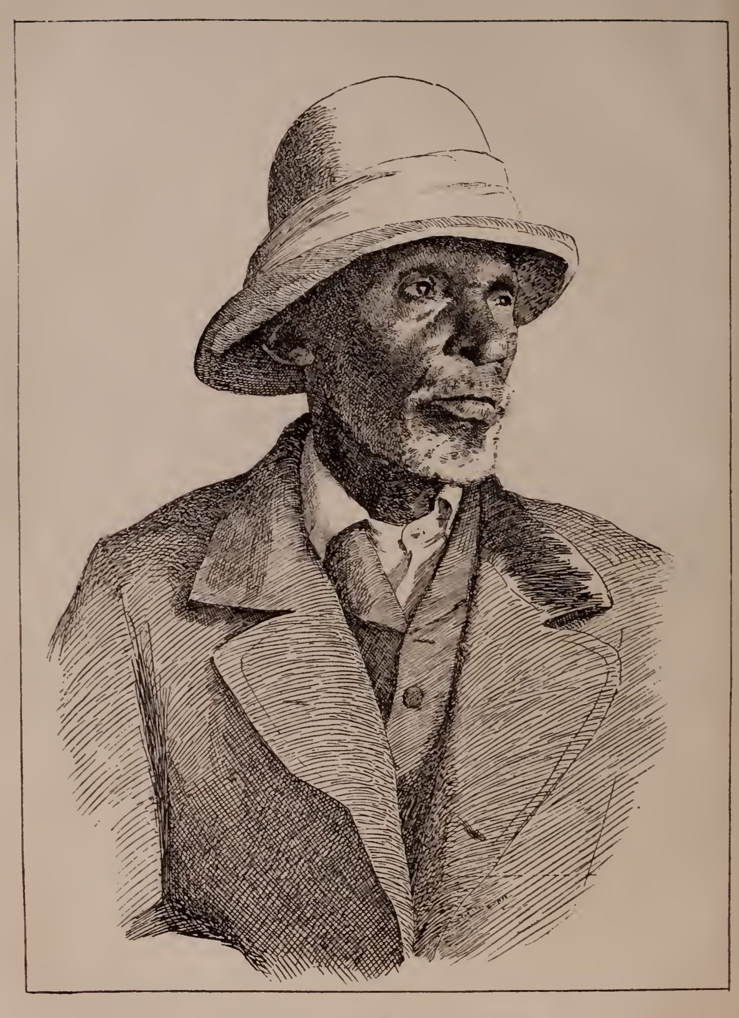
La Rédaction.

(1) Rédaction et abonnements : M. Gustave A. Krüger, pasteur, à Gaubert, par Orgères (Eure-et-Loir). Prix pour l'année : France, 1 fr. 75; union postale, 2 fr. 10.



Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

12560 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1887



ABRAHAM RAMATSEATSANE

Dessin de M. Christol.

(Voir p. 126.)

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A NOS SOUSCRIPTEURS

Paris, le 24 mars 1887.

La clôture de nos comptes approche, et nous devons, selon notre habitude, rendre compte à nos amis de notre situation financière.

L'exercice 1886 à 1887 a été marqué, comme on sait, par la construction de la Maison des missions. Le projet de mission au Congo a fourni à la générosité de nos amis une autre occasion de se manifester. Les sommes reçues pour ce dernier objet s'élèvent déjà à 17,000 francs environ. Dans ce chiffre figure un don de 10,000 francs fait par une seule personne. Quant à la nouvelle maison, il s'en faut de 10,000 francs environ pour que les souscriptions couvrent le chiffre prévu des dépenses. Nous espérons fermement que cette somme sera trouvée avant que la Société prenne possession de sa nouvelle demeure.

Grâce à Dieu, ces efforts extraordinaires n'ont pas nui à l'œuvre générale de notre Société. Nos ressources ordinaires, loin de décroître, comme on aurait pu craindre, se sont, au contraire, maintenues au niveau de l'an dernier, et semblent même devoir le dépasser.

La vente annuelle de la Société auxiliaire des dames a pro-

duit un résultat sans précédent. Dès à présent on est assuré d'arriver au chiffre de 20,000 francs et même d'aller au delà. Nous exprimons ici notre profonde reconnaissance à toutes les personnes qui ont contribué à ce succès vraiment encourageant.

Notons enfin la souscription pour le déficit, qui atteint, à cette heure, le chiffre d'environ 30,000 francs, dont 6 à 7,000 francs de dons conditionnels.

On le voit, nous avons tout lieu d'être reconnaissants envers Dieu, et de remercier nos amis de leur généreux concours. Nous devons toutefois leur rappeler que le but n'est pas encore atteint et que de vigoureux efforts sont encore nécessaires pour assurer à notre Société une clôture satisfaisante de ses comptes.

L'*ancien déficit* étant de 62,000 francs, c'est 32,000 francs qu'il faudrait trouver encore pour que nous soyons débarrassés de ce fâcheux héritage de nos précédents exercices.

D'autre part, il résulte des calculs de notre trésorier que pour boucler les comptes de cette année sans *nouveau déficit*, il nous faudrait encore recevoir, d'ici à notre assemblée annuelle, la somme de 58,000 francs.

C'est donc au chiffre total de 90,000 francs environ que doivent s'élever les souscriptions des amis des missions pour que nous entrions dans l'année nouvelle libres de toute dette.

L'assemblée annuelle de notre Société tombant cette fois le 28 avril, c'est donc d'un mois tout juste que nos souscripteurs disposent pour nous faire parvenir les 90,000 francs qui nous restent à recevoir. Ils nous rendront service en hâtant le plus possible leurs envois.

Il est une parole que nous avons répétée bien des fois ces dernières années : c'est que, pour répondre aux exigences de l'heure actuelle, nos missions sont appelées à prendre un essor tout nouveau, et que cet essor ne sera possible que si nos Églises savent s'imposer un redoublement de sacrifices. Le chiffre des dons reçus cette année nous fait croire que nous avons été compris. Il prouve que le sentiment d'un devoir

agrandi, d'une responsabilité augmentée, s'empare peu à peu des consciences.

C'est sur ce sentiment que nous comptons pour mener à bon terme notre année financière. L'heure approche où des tâches nouvelles s'ajouteront à nos tâches actuelles. Les chrétiens de langue française ne permettront pas que cette heure nous trouve entravés par des dettes et paralysés par l'insuffisance des ressources.



CIRCULAIRE DU COMITÉ AUXILIAIRE DE MONTPELLIER

Quoique s'adressant plus spécialement aux pasteurs de la région du sud-est, la circulaire qu'on va lire nous a semblé propre à intéresser tous les amis des missions. Elle renferme sur l'activité des comités auxiliaires et sur les devoirs actuels des protestants français des idées si justes et si bien exprimées que nous croyons devoir lui prêter la publicité de notre journal.

Montpellier, 2 février 1887.

Monsieur et honoré frère,

L'activité de notre Comité auxiliaire de missions a été quelque temps arrêtée par le départ de M. le pasteur Banzet, qui était le président et comme la cheville ouvrière de notre association. Néanmoins ses membres, après mûre délibération, ont été unanimes à penser qu'il y avait devoir à la maintenir, et les signataires de la présente lettre ont accepté, sur les instances de leurs collègues, de rester ou de devenir membres du bureau. Ils comptent que les amis des missions voudront bien leur donner un concours sans lequel ils seraient impuissants.

Nous nous sommes fait envoyer de Paris le relevé comparatif des dons que les Églises de notre circonscription ont envoyés aux Missions pendant ces dernières années. Ce tableau nous a

convaincus que notre Comité avait encore beaucoup à faire et que, bien loin d'être un rouage inutile, il avait pour devoir de redoubler d'effort et de zèle. Nous avons constaté avec tristesse que les Églises où l'intérêt pour les missions se manifeste avec efficacité sont malheureusement l'exception, que plusieurs de nos Églises synodales ne donnent RIEN, et que d'autres enfin ont diminué leurs dons d'une manière sensible pendant ces dernières années.

Pouvons-nous accepter la responsabilité de ne pas attirer l'attention des chrétiens sur un tel état de choses, quand nos libéralités sont déjà au-dessous de ce qui se fait ailleurs et de ce que devrait nous inspirer l'amour chrétien ? quand nos sacrifices, si incomplets, ont été déjà si richement bénis de Dieu au Lessouto, à Taïti, au Sénégal, au Zambèze ? quand la marche de l'œuvre est entravée par un déficit de 60,000 francs qu'il importe de combler au plus tôt, et qu'un pasteur de France a prix à cet égard une précieuse initiative ? quand la Providence enfin nous ouvre de nouveaux et vastes champs de travail et que le patriotisme se joint à la foi pour nous interdire de reculer ?

On sait, en effet, que le Comité de Paris a décidé de prendre en partie à sa charge une œuvre d'évangélisation parmi les Kabyles ; qu'il a reçu des ouvertures du gouvernement français pour Madagascar ; et que, profitant de l'appui que lui offre M. de Brazza, il songe à établir une première station au Congo ; s'il est arrêté dans cette voie et si d'autres nous devancent dans cette nouvelle France de l'Afrique centrale, nous ne devrons pas accuser la prudence du Comité ; mais notre tiédeur qui lui aura refusé les ressources nécessaires.

Sans doute, nous ne pouvons pas tout entreprendre à la fois ; on peut compter à cet égard sur la sagesse du Comité de Paris. Mais tout en étant prudents, soyons vaillants, soyons dévoués, et faisons ce qui dépend de nous pour faire comprendre à nos Églises leur devoir envers l'œuvre des Missions. Notre Comité auxiliaire vous offre son concours pour cet important objet. Si vous le désirez, il s'efforcera de faire visiter votre Église par

un de ses délégués qui donnera une prédication ou une conférence. Il serait désirable que cette visite eût pour conséquence un effort suivi en faveur des missions, ne fût-ce que l'établissement d'un ou de plusieurs carnets du Sou missionnaire. Nous aimerions que dans chaque localité un chrétien (autre que le pasteur, déjà trop chargé) prît tout spécialement à cœur l'œuvre des Missions et en fût la personnification vivante au sein de l'Église.

Nous attendons, monsieur et honoré frère, que vous voudrez bien nous faire connaître prochainement vos intentions relativement à l'offre que nous venons de vous faire. Nous serions heureux de nous entendre avec vous pour le choix du délégué et le moment de sa visite.

D'un autre côté, il est bien évident que nous ne pouvons exécuter nos plans que grâce au concours d'un certain nombre de pasteurs. Les membres actifs du Comité sont disposés à payer de leur personne, mais ils ne sauraient aller partout. Nous vous prions donc de nous faire savoir s'il ne vous serait pas possible de visiter, au nom et aux frais de notre Comité, une ou plusieurs Églises de la région en vue d'animer ou d'accroître leur zèle pour les Missions. Veuillez nous dire en même temps à quel moment vous seriez disponible et quelles Églises vous visiteriez de préférence, sans oublier toutefois que nos efforts devront se porter en première ligne sur celles qui ont le moins compris jusqu'à ce jour l'obligation de travailler à l'avancement du règne de Dieu.

Dans l'attente de votre bienveillante réponse, nous demeurons vos dévoués et affectionnés en Jésus-Christ.

Le président,
L. MOLINES, *pasteur*.

Le trésorier,
A. CASTAN,
Doyen de la Faculté de médecine.

Le secrétaire,
E. TEULE, *pasteur*.

LESSOUTO

—

ABRAHAM RAMATSÉATSANE
et son vieux pasteur EUGÈNE CASALIS

Ce Mossouto à l'air vénérable et robuste, dont M. Christol a eu la bonté de me rappeler les traits (1), fut progressivement amené à la connaissance du Seigneur en 1839 par mon ministère. Il me paraissait avoir alors près de trente-cinq ans. On commençait à le compter parmi les principaux conseillers du chef Moshesh.

Il était brave, mais il s'était surtout acquis une réputation d'humanité peu commune. Dans une rencontre avec des Cafres, il avait retiré de la mêlée un camarade grièvement blessé, l'avait chargé sur ses épaules et porté comme un enfant pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'il l'eût rendu à sa famille. J'ai connu le guerrier qu'il avait ainsi arraché à la mort. C'était un homme très gros et très fort, mais sans cœur, car il ne témoigna jamais de la reconnaissance à celui qui l'avait sauvé au prix de si grandes fatigues.

Voici ce que j'écrivais à notre Comité au sujet de Ramatséatsane en 1839 : « C'est un de ces hommes aux mœurs douces et agréables dont le commerce est recherché de tout le monde. Sa figure calme et sereine porte le cachet d'une intelligence supérieure. Le soin qu'il prend de sa personne, le sourire bienveillant qui accompagne chacune de ses paroles font de lui un être à part au milieu de ses concitoyens.

« Il lit couramment, et il a appris à écrire sa langue en fort peu de leçons. L'aisance dont il jouit lui permet de passer la plus grande partie de son temps à s'instruire auprès de moi. Je lui

(1) Voir le portrait publié en tête de ce numéro, p. 121.

suis personnellement très redevable pour l'assistance qu'il me donne dans mes traductions. Il ne connaît que le sessouto, mais il le possède à fond et le parle avec élégance.

« La réserve de son caractère lui permet rarement d'exprimer ses sentiments intérieurs de vive voix. Il a communément recours à son ardoise pour s'ouvrir à moi. Je trouvai dernièrement sur ma table cet interprète muet de sa pensée et j'y lus ces mots : « Ramatséatsane apprend à lire à son frère et à sa famille, il désire ardemment que tous les Bassoutos puissent lire la parole de Dieu et parviennent à la connaissance de Celui qui Est. » Jusqu'ici cet homme intéressant m'avait paru uniquement occupé de s'instruire, mais je commence à découvrir avec joie que la vérité passe dans son cœur. Je l'ai souvent surpris répandant des larmes sur ses péchés, et l'angoisse de son âme l'amène de temps en temps dans mon cabinet, où nous nous agenouillons ensemble pour prier le Seigneur d'avoir pitié de lui. L'obstacle qui l'arrête encore est la polygamie. Il faut, pour qu'il trouve la paix, qu'il renvoie une de ses femmes ; je ne lui en ai jamais parlé, mais sa conscience le lui dit. Le Seigneur saura l'aider à faire ce pénible sacrifice. »

Cette force lui fut bientôt accordée. Ramatséatsane rendit à sa famille la personne à laquelle il devait renoncer et il épousa chrétiennement sa vraie femme qui lui avait donné un fils et une fille. Les deux époux prirent, chacun à la fin de son catéchuménat, les noms d'Abraham et de Sarah, et leurs deux enfants reçurent ceux d'Isaac et d'Anna.

Depuis ce moment, Abraham devint pour moi un aide précieux dans les luttes que les progrès de l'Évangile ne tardèrent pas à amener. Au moment où Moshesh fut appelé à signer l'acte par lequel il rendait leur liberté à deux de ses femmes de second ordre, il y eut une sorte de révolution sur la montagne de Thaba-Bossiou. A l'heure la plus critique, un des habitants de l'endroit demanda qu'on fît mourir Abraham : « C'est lui, dit-il, qui, abusant de la confiance de son chef, a osé, l'un des premiers, se déclarer pour la religion nouvelle. » Un autre ajouta : « J'ai un assez beau troupeau, il sera la récompense

de celui qui tuera le premier audacieux qu'on trouvera lisant le livre des chrétiens aux femmes insensées qui se séparent de mon chef. » En ce moment, Abraham repassait avec joie ces paroles du Sauveur : « *Vous aurez de l'angoisse dans le monde, mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde.* » Il fut sauvé par l'intervention de Moshesh.

Il s'était construit, avec mon secours, une petite maison, à quelques pas de ma propre demeure. Chaque matin, avant d'aller au travail, il venait assister au culte de famille que je tenais devant ma porte pour les gens qui ne savaient pas lire. Il y venait surtout pour écouter les réflexions que j'ajoutais à la lecture et prendre part à la prière. C'était en fredonnant quelques versets de cantiques qu'il annonçait son approche. Dans ses rapports avec l'Église, il s'efforçait d'être en bon exemple à tous et cela ne lui était pas difficile, mais il me semblait enclin à la propre justice et je lui reprochais quelquefois de juger les autres avec trop de sévérité. Pour ce qui le concernait personnellement, il ne se préparait pas assez aux épreuves que les dispensations, souvent si mystérieuses, de Dieu pouvaient avoir en réserve pour lui.

Pendant mon voyage en France, en 1849 et 1850, les empiétements constants des Boers et les facilités que les gouverneurs anglais leur ménageaient aigrirent son caractère et lui inspirèrent des doutes sur la valeur de notre civilisation.

A mon retour, M. Jousse, qui m'avait accompagné jusqu'au Lessouto, avant d'aller à Motito, put voir avec quel empressement Abraham accourut à ma rencontre. Il était fort ému et ne pouvait assez répéter combien il était heureux de me revoir. Je discernai cependant au milieu de cette joie un profond abattement. Le scandale politique donné par les blancs avait réagi sur lui.

En décembre 1852, son indignation fut sans bornes lorsqu'il vit le général Cathcart faire avancer des troupes pour attaquer Bérée et Thaba-Bossiou, et qu'il apprit, après la bataille, les ignominies dont plusieurs soldats anglais s'étaient rendus coupables.

Dans ce triste moment, le fils unique d'Abraham, beau garçon de douze ans, bien découplé, intelligent, était fort malade. Ses parents, dans leur détresse, me prièrent de le recevoir chez moi, ce que je m'empressai de faire. Ma femme surtout l'entoura de soins ; mais ce que nous pûmes faire pour lui fut inutile. Il succomba bientôt à un mal dont le caractère aigu étonna tout le monde. La pauvre mère se contint jusqu'après les funérailles, mais alors elle se montra inconsolable, et je découvris que, mal inspirée par des voisins encore païens, elle attribuait son malheur à un sortilège. Je fis de grands efforts pour la désabuser, j'allai même jusqu'à la menacer de la censure ecclésiastique. Ce fut peine perdue.

L'année suivante, en travaillant le champ où croissait le blé dont elle avait nourri son fils, Sarah y trouva un fragment de côte enveloppé dans un lambeau de peau où des taches de sang étaient encore reconnaissables. La chose me fut immédiatement soumise, et j'acquis la certitude que quelqu'un s'était fait un barbare plaisir de tourmenter cette infortunée.

Son mari se joignit à moi pour tâcher de la débarrasser de ces idées superstitieuses, mais il se livrait dans son propre cœur une lutte bien plus redoutable, à laquelle il allait succomber.

N'ayant eu de Sarah que deux enfants dont la naissance s'était longtemps fait attendre, il la croyait irrémédiablement stérile. Il se souvint d'Agar, et résolut de recourir au moyen que s'était permis le patriarche dont il avait pris le nom. Lui qui pendant bien des années avait rempli les devoirs d'un vrai chrétien, souffert sans fléchir des persécutions, renoncé à plus de cinquante têtes de bétail qu'il eût pu exiger en se prêtant à certaines coutumes de son pays, il ne pouvait se résigner à mourir sans laisser un fils après lui. A tous mes raisonnements, il opposait ce mot selon lui victorieux : « Dieu lui-même a annulé mon mariage en le rendant inutile. » Il eut soin de ne rien brusquer, surtout à l'égard de Sarah ; mais après un certain temps, il la laissa dans sa petite maison de Thaba-Bossiou, sans y renoncer entièrement pour lui-même, et alla s'éta-

blir près de la station de Bérée, dans un endroit qui avait appartenu à sa famille, et là il réalisa son projet.

Dieu, qu'il avait offensé en doutant de sa fidélité, le couvrit de confusion. A peine la femme illégitime eut-elle été choisie, que Sarah, la stérile, mettait au monde un enfant, mais ce n'était pas un fils !

Puis, vinrent des coups qui auraient dû l'arrêter dans la triste voie où il était entré. — En 1854, il apprit le décès de ma femme, avec une vive douleur. Il n'avait pas oublié qu'elle avait soigné son Isaac, étant elle-même atteinte d'un mal incurable. — En septembre 1855, quand, en vertu d'un appel de notre Comité, je dus repartir pour la France et remettre ma station à M. Jousse, un très grand nombre de Bassoutos se rassemblèrent autour de Moshesh pour assister à l'installation de mon successeur. Il se passa alors une scène qui montra à quel point Ramatséatsane avait le sentiment de sa faute. Fondant en larmes, il s'écria :

« Est-il donc vrai que notre bien-aimé pasteur nous quitte ? Bassoutos, jetez-moi du haut de la montagne de votre chef, comme on jeta Jonas à la mer pour apaiser le courroux de l'Éternel. Voici le grand coupable, débarrassez-vous de lui ! »

C'était un cri de désespoir, ce n'était pas celui de la repentance ! Pendant le long ministère de M. Jousse à Thaba-Bossiou, pendant celui de M. Maitin et de M. Duvoisin à Bérée, Ramatséatsane est resté sourd à tous les appels. De temps en temps, je lui faisais passer d'ici quelques mots qui me paraissaient propres à le ramener, mais ils restaient inutiles. Il continuait à répéter dans le fond de son âme le mot par lequel il prétendait avoir justifié sa chute. Il était en révolte contre une dispensation du ciel.

On peut supposer ce qu'a souffert son père en la foi. Abraham était toujours pour moi un fils aîné, les prémices de mon ministère parmi les païens. Que de fois je me suis dit : Ma fin est trop proche, la sienne aussi, pour que nous puissions nous envoyer ici-bas, sous le regard de Dieu, un sourire d'apaisement

définitif! Je me trompais; j'avais oublié jusqu'où pouvait aller la patience du Seigneur. J'allais l'apprendre.

Le 27 février 1885, M. Duvoisin m'écrivait ceci de Bérée :

« Cher monsieur,

« Voici une lettre qui vous réjouira; elle est du vieil Abraham Ramatséatsane. Il a tenu à vous écrire lui-même pour vous dire qu'il est réintégré. Ce retour n'a rien de bien éclatant. Abraham n'a pas eu à briser les liens dans lesquels il a été si longtemps engagé. C'est le Seigneur qui l'a fait en lui reprenant, l'une après l'autre, ses petites femmes. Deux sont mortes et la troisième, depuis longtemps malade et peut-être incurable, est retournée chez ses parents. C'est Makhaba, la première en date. L'épreuve a été bénie pour elle et l'a amenée aux pieds du Sauveur.

« Vous savez qu'Abraham n'a jamais été proprement un renégat. Depuis que je le connais, il a toujours assisté au culte. Comme Mossouto, il a la réputation d'un homme droit. Mais peut-être que tout cela lui a été en piège. Il nous a paru toujours un peu orgueilleux et susceptible. Malgré ses trois petites femmes, il ne voulait pas reconnaître qu'il s'était détourné du droit chemin. Sa polygamie était à ses yeux une faiblesse, une anomalie, un péché, si l'on veut, mais un péché d'écorce et qui n'ôtait rien à l'intégrité de ses rapports avec Dieu. C'était comme si, en dépit de ses connaissances scripturaires, il n'avait jamais pu s'élever au-dessus de la sphère de l'Ancien Testament, ni comprendre l'esprit de l'Évangile. En un mot, ce qui lui manquait, me semblait-il, c'est un cœur brisé. J'aime à croire que, sous ce rapport, il a fait quelques progrès. Dans un entretien que nous avons eu avec lui dernièrement, les anciens et moi, je l'ai pris à partie sur ce point, lui disant qu'à mon avis ce qui pourrait l'empêcher de rentrer dans l'Église, c'est que l'Église est faite pour des pécheurs et qu'il était trop juste et trop homme de bien pour y trouver place. Mais il a hautement protesté, secouant la tête avec indignation et s'écriant : « *Non, je ne suis pas juste !* » et s'appliquant à lui-même

cette parole de saint Paul : « C'est une chose certaine que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier », il ajoutait qu'il était lui-même un plus grand pécheur que Paul, puisque ce dernier n'avait jamais été polygame. Que faire en présence d'une profession de foi aussi énergique, sinon l'accepter, tout en demandant pour lui au Seigneur qu'il en puisse de plus en plus réaliser du cœur toute la portée ?

« L. DUVOISIN. »

La lettre qu'Abraham lui-même m'a écrite portait l'empreinte de la sincérité la plus parfaite. J'en ai trouvé la preuve dans cette phrase entre autres : « Si je vis, c'est en vertu de la prière du Seigneur : « Père, je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. »

Ce qui me réjouit beaucoup, c'est que le retour d'Abraham n'a pas été l'effet de la faiblesse sénile. M. Duvoisin ajoute dans une partie de sa lettre : « On dirait que les années glissent sur sa tête. D'après l'âge que vous lui supposiez, m'a-t-il dit, lors de votre arrivée dans le Lessouto, il doit avoir au moins quatre-vingt-dix ans. Eh bien, figurez-vous qu'il y a deux mois, par l'ardeur d'un soleil des tropiques, il est allé à cheval à Bloemfontein et en est revenu aussi gaillard que devant. » La distance de Bérée à Bloemfontein est d'environ 120 kilomètres.

J'ai envoyé au vigoureux nonagénaire l'expression de ma joie en lui rappelant les scènes du retour de l'enfant prodigue.

Qu'Abraham Ramatséatsane s'en aille en paix à la rencontre de *son Père céleste,* en s'humiliant chaque jour d'avoir si longtemps résisté à ses appels, perdu tant d'années de paix et de joie chrétienne, et retardé, par sa chute, les progrès de l'Évangile dans son pays. Qu'une heureuse fin en Christ soit la part de *Makhaba*, si elle vit encore ; qu'une prolongation de jours soit accordée à la vénérable Sarah !

Ce sont là les vœux de leur vieil ami

EUGÈNE CASALIS.

LA STATION D'HERMON

et le ministère de M. H. Dieterlen

Bien que la lettre qu'on va lire ait été écrite pour faciliter la rédaction du rapport annuel de la Société, nous croyons bien faire de la publier ici. Nos lecteurs ont souvent suivi M. Dieterlen dans son activité de missionnaire. Ils seront heureux de l'entendre exposer les principes dont il s'est inspiré dans son ministère, au moment où il entre dans une nouvelle phase de sa carrière.

Hermon, 24 janvier 1887.

Messieurs les membres du Comité de la Société des missions.

Messieurs et très honorés Directeurs,

Conformément aux instructions que nous venons de recevoir de M. le directeur de la Maison des missions, j'ai l'honneur de vous envoyer un rapide aperçu de l'état dans lequel se trouve l'Église d'Hermon au commencement de cette année.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que je viens vous parler de cette œuvre que vous m'aviez confiée, à laquelle j'ai travaillé pendant plus de dix ans, et que vous m'avez appelé à quitter en me désignant au choix de mes collègues pour le poste de directeur de l'École de théologie. Sans doute votre appel est un témoignage de confiance que vous m'avez donné, et le poste que je vais occuper a pour notre mission entière une importance que je ne puis méconnaître. J'en comprends si bien l'importance que j'ai pu l'accepter malgré le profond et douloureux sentiment que j'ai de mon incapacité à le bien remplir.

Il n'en reste pas moins vrai qu'en quittant mon Église, j'éprouve les douleurs d'un véritable déchirement, et que c'est le cœur gros que je viens pour la dernière fois vous entretenir

de mon activité missionnaire dans la partie de votre champ de travail où se sont écoulées les plus belles années de ma vie.

Ces regrets, je puis le dire sans présomption, sont partagés par mon troupeau et par un grand nombre de païens, qui me les ont exprimés en termes à la fois touchants et désolants. Je les attribue en partie à un fait dont je dois vous entretenir un moment dans ce rapport, puisque vous attendez de moi des renseignements sur la vie religieuse de l'Église d'Hermon et sur l'activité que j'y ai exercée pendant le cours de l'année dernière.

Je me suis donc efforcé de pénétrer plus avant dans la conscience de mes paroissiens, de gagner leur confiance en leur témoignant de la confiance, de développer leur conscience et leur jugement individuels, et de leur apprendre à dépendre, non d'un homme, mais de Christ lui-même. La pensée dont je me suis constamment inspiré était celle-ci : « Il faut qu'ils croissent et que je diminue », parole qui doit être en ce moment la devise des missionnaires du Lessouto et qui, mise en pratique avec intelligence, devra nous amener, sans secousse et sans révolution, à l'affranchissement de nos Églises, à l'établissement régulier du régime synodal et au pastorat indigène.

Dans la pratique, je me suis fait une règle de parler à mes paroissiens comme saint Paul parlait aux Corinthiens : « Je vous parle comme à des personnes intelligentes » (1 Cor. 10 14).

Je me suis efforcé de leur donner une nourriture substantielle, faisant appel à leur intelligence autant qu'à leurs cœurs, et cela, parce que le danger de la piété des Bassoutos, c'est qu'elle repose trop exclusivement sur les émotions et pas assez sur cette base solide qu'on appelle l'intelligence et la raison. Je voulais qu'ils aimassent Dieu, non seulement de tout leur cœur, mais aussi de toute leur pensée. Et tout en connaissant que leur pensée ne pouvait embrasser un cercle aussi vaste que celle des Européens, je me suis appliqué à la stimuler et à la solliciter, plus que je ne le faisais au commencement de mon ministère. Je crois avoir obtenu de bons résultats, et l'attention avec laquelle mes prédications ont été suivies, les conversa-

tions auxquelles elles ont donné lieu, m'ont fortifié dans l'idée que les chrétiens bassoutos sont susceptibles de recevoir une instruction religieuse approfondie destinée à fixer leurs émotions et à rendre leur piété moins vacillante.

En vertu du même principe, j'ai souvent mieux aimé ne pas obtenir d'eux ce que je désirais, ou de ne l'obtenir que partiellement, plutôt que de l'obtenir par toute autre voie que celle de la persuasion. Il m'eût été aisé peut-être d'embrigader les chrétiens d'Hermon pour l'évangélisation des villages païens, de les voir assister régulièrement à la prière du matin ou aux réunions d'édification. J'ai préféré parler, conseiller, expliquer, attendant que mes appels fassent impression sur les consciences. J'ai la joie, depuis quelque temps, de voir que cette méthode commence à porter des fruits, et j'ai la confiance que, si elle est suivie dans l'avenir, elle en portera de plus abondants et de meilleurs.

Une autre règle que je me suis imposée, c'est de faire sentir à mes paroissiens, païens ou chrétiens, l'œuvre que Dieu a déjà opérée dans leurs cœurs. Tandis que mes évangélistes se livraient à des lamentations publiques sur la tiédeur et l'indifférence des gens, et que la note dominante de leurs exhortations était celle du découragement ou du reproche, j'ai cherché à amener chacun de mes auditeurs à constater ce qu'il a reçu de Dieu, et à mettre en lumière les bons côtés de la vie de mes auditeurs pour les encourager à progresser. En agissant ainsi, je cours sans doute le risque d'encourager l'orgueil spirituel, et pourtant! mieux vaut, ce me semble, prêcher aux hommes qu'ils ont reçu quelque chose du ciel, que leurs vies sont à Christ, que de leur répéter sans cesse qu'ils n'ont ni foi, ni zèle, ni reconnaissance. Encourager les hommes n'empêche pas de leur montrer leurs torts et de les rappeler à cette humilité qui est la condition même de notre attachement au Sauveur.

La ligne de conduite dont je viens de vous donner un aperçu rapide n'a pas passé inaperçue dans mon troupeau. Si l'on exprime aujourd'hui des regrets au sujet de mon départ, si on me remercie de ce que j'ai fait ici, je l'attribue en grande partie

à ce fait, c'est que j'ai eu avec mes paroissiens des rapports d'homme à homme, que je leur ai parlé comme je parlerais à des Européens, et que je leur ai donné à comprendre que nous n'étions plus au temps où l'on devait considérer les Bassoutos comme de grands enfants et les traiter comme tels.

Ils le prouvent eux-mêmes dans bien des circonstances, et si parfois leur caractère enfantin reprend le dessus, s'ils laissent encore libre cours à des émotions que la raison condamne, il leur arrive souvent aussi d'agir en hommes et de justifier la confiance que l'on a placée en eux.

J'en veux pour preuve la manière dont ont été construites plusieurs chapelles dans le district d'Hermon. L'année 1886 a été pour nous une année de travaux matériels importants, et pour les Bassoutos une occasion unique de prouver qu'ils comprennent la valeur de l'Évangile et savent payer de leur personne pour en faciliter l'exécution.

A Bongalla, païens et chrétiens, hommes, femmes et enfants faisaient des briques et du mortier pour hâter l'achèvement de la chapelle. A Maféteng, même enthousiasme, même persévérance. Nous avons inauguré dans cette annexe une grande chapelle pour la construction de laquelle je n'ai pas eu à dire un mot, ni à stimuler les indigènes. J'étais, il est vrai, en fonds, grâce à la libéralité du gouvernement qui m'avait alloué la somme de 2,500 francs. Mais sans le concours des habitants de Maféteng, je n'aurais jamais réussi à élever un lieu de culte aussi spacieux. Ils ont collecté de l'argent, ils ont fourni beaucoup de travail manuel, et c'est grâce à leur concours que nous avons pu consacrer au service de Dieu l'une des plus jolies chapelles qui existent au Lessouto.

A Litsuéneng, sous prétexte de réparer la vieille église qui menaçait ruine, les chrétiens ont imaginé de l'abattre et de la rebâtir en l'agrandissant considérablement. Ils se sont chargés de faire toute la maçonnerie et ils y réussiront. Il y a quelques semaines, j'allais examiner leur travail et je trouvai sur le chantier douze hommes occupés à arracher des pierres de la colline et à les transporter à bras jusqu'à la bâtisse. Je les saluai, je les

regardai. Il ne se trouvait pas un seul chrétien dans le nombre. C'étaient douze païens, leur chef en tête, qui étaient venus travailler à la construction de *leur* église et qui le faisaient avec un entrain et un plaisir encourageants. Encourageant est le mot! car nous avons besoin de courage pour cette entreprise. La main-d'œuvre, nous l'aurons tant que les gens de Litsuéneng auront de la bonne volonté. Mais l'argent nécessaire à l'achat de la charpente, nous n'en avons pas un centime, et c'est près de 1,000 francs qu'il nous faudra pour mener ce travail à bonne fin !

Cet entrain des païens ne veut pas dire, hélas! qu'ils soient sur le point de se convertir. Ils accueillent la prédication de l'Évangile avec plaisir, et nous continuons à la leur offrir régulièrement dans nos annexes ou dans leurs propres villages. Hier encore, je me trouvais chez le chef Lérotholi pour y présider, à sa demande, un service d'actions de grâces à propos de la station que nous allions fonder dans le voisinage de sa résidence. Malgré le froid, et quoique les gens eussent été convoqués au dernier moment, nous avons eu un auditoire d'environ 600 personnes, dont les deux tiers de païens.

Ce qui déroute et inquiète, c'est la lenteur avec laquelle l'Évangile pénètre dans les cœurs pour les convertir et les amener à Christ. Sous ce rapport, la tâche du missionnaire est une lutte constante entre l'espoir et le découragement. La rareté des conversions de païens est un problème qu'il ne cesse d'étudier et dont la solution se dérobe à ses investigations. « Comment annoncer l'Évangile aux païens de manière à toucher leurs cœurs? Quels arguments employer? A quoi faire appel en eux? Quelle base trouvons-nous dans les païens pour appuyer nos prédications et élever l'édifice de la conversion? » Ces questions ne cessent de préoccuper celui qui vise à de grandes conquête, et à l'entrée de nombreux païens dans l'Église de Christ. Sans doute, c'est du ciel que descend l'Esprit qui régénère les pécheurs et crée en eux des cœurs nouveaux : c'est en demandant à Dieu de vaincre les résistances cachées que l'on obtient la conversion des païens. Mais ce qui préoccupe le missionnaires

c'est de savoir de quelle manière il doit se servir de l'instrument que Dieu a placé entre ses mains pour fournir le plus de travail et le meilleur travail. Et cette préoccupation est continuellement attisée par ces prédications où il met tout son cœur, toute son âme, toute sa force et toute sa pensée, et d'où découlent en apparence des résultats si insignifiants.

Nous avons enregistré, surtout dans ces derniers mois, un nombre de conversions supérieur à celui des années précédentes. Nos classes de catéchumènes sont nombreuses et nous permettent de recevoir dans l'Église de nouvelles et abondantes recrues. Dieu nous garde de méconnaître les encouragements qu'il nous a donnés ces derniers temps! Qu'il nous garde aussi d'oublier qu'à côté de ces conversions bien et dûment constatées, il se fait dans beaucoup d'âmes un travail lent et caché, qu'il est des fruits qui sont longs à arriver à maturité et que l'Évangile exerce sur la masse des païens une influence peu sensible à l'œil, mais dont les conséquences ultérieures pourraient être splendides.

Sauf l'installation d'un prédicateur indigène dans le village du chef de ce district, Moyéla Letsié, nous n'avons pas ouvert de nouveau poste d'évangélisation dans la paroisse d'Hermon. Par contre, nous avons commencé dans l'annexe de Khoro une école prospère, et nous en ouvrirons probablement une dans celle de Ranko. Si nos ressources pécuniaires n'étaient pas si précaires, il nous serait aisé de développer nos écoles et de les multiplier. Mais, vous le savez trop bien, le manque de fonds est un boulet que nous traînons au pied et qui nous oblige à renvoyer à plus tard bien des entreprises dont l'utilité et la nécessité se font continuellement sentir. Les collectes de nos Églises se ressentent encore des années de disette que nous venons de traverser, et les belles récoltes de l'année dernière, en jetant sur le marché de grandes quantités de céréales, en ont tellement fait baisser les prix, que nos collectes n'ont pour ainsi dire pas profité de la prospérité matérielle qui a régné pendant ces six derniers mois. Il est à craindre que la question des fonds ne devienne une difficulté sérieuse pour l'établissement

du pastorat indigène au Lessouto. Ce n'est pas sans inquiétude que nous allons entreprendre de préparer des Bassoutos pour la consécration, car, une fois que nous la leur aurons accordée et que nous les aurons installés, où trouverons-nous l'argent nécessaire pour leur fournir un traitement un peu convenable?

En résumé, Messieurs, l'Église d'Hermon, malgré bien des infidélités et des inconséquences, me semble en bonne voie, et animée d'un bon esprit. Les païens au milieu desquels elle est appelée à rendre témoignage à la vérité sont bien disposés à l'égard de l'Evangile et accueillent avec plaisir la predication qui en est faite. C'est pour ma femme et moi une consolation que de penser que nous laisserons, à ceux qui nous remplaceront, une œuvre bien organisée et fonctionnant bien. Et nous n'avons actuellement qu'un désir, c'est que l'année prochaine, à pareille époque, Dieu nous permette de vous envoyer un rapport satisfaisant sur l'école théologique et sur ses débuts. Nous aborderons cette œuvre avec tremblement, mais de tout notre cœur. Nous lui consacrerons nos forces, nos capacités, tout enfin ce que nous pouvons mettre au service de Dieu et de nos semblables. Veuillez vous souvenir de nous dans vos prières et demander à Dieu de nous accorder sa bénédiction, grâce à laquelle nous réussirons à faire une œuvre solide et prospère.

Veuillez, messieurs et chers directeurs, recevoir les salutations respectueuses de votre dévoué serviteur

H. Dieterlen.

MISSION DU ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

Nous avons eu la joie de recevoir simultanément deux courriers du Zambèze datés des mois d'octobre et de décembre 1886. La lettre la plus récente qui nous soit parvenue est de M. Je- ,an-
mairet, et porte la date du 19 décembre. A ce moment, to ,us nos

missionnaires et leurs aides européens et indigènes jouissaient, grâce à Dieu, d'une bonne santé.

Quant à l'œuvre, malgré de grands obstacles matériels et moraux, elle a fait un grand pas en avant. Le 11 octobre, après un voyage des plus difficiles, M. Coillard est arrivé avec ses wagons à Séfula, près de Léaluyi, et les travaux de fondation de la nouvelle station ont commencé immédiatement.

Plus récemment, au cours de novembre, M. Coillard est retourné à Sesheké en canot pour y prendre madame Coillard, restée dans cette station pour assister sa nièce, madame Jeanmairet, qui est heureusement accouchée d'une petite fille le 22 septembre. Le 15 décembre, M. et madame Coillard sont repartis pour aller s'installer définitivement sur la station de Séfula. Nous avons donc maintenant sur le Zambèze deux stations, Sesheké et Séfula.

Nous commençons aujourd'hui la publication de l'émouvant récit du voyage de M. Coillard de Sesheké à Séfula. Pour en faciliter l'intelligence nous préparons en ce moment une carte de la vallée des Barotsis, qui paraîtra dans notre prochain numéro.



DE SESHEKÉ A SÉFULA

Sesheké, Haut-Zambèze, 29 juillet 1886.

A cette date — qui en doutait? — nous devions certainement être arrivés à notre destination définitive, Léaluyi, et y pousser avec vigueur nos constructions provisoires. Et, hélas! nous voici encore à Seshéké, comme des prisonniers impuissants condamnés à l'attente et à l'inaction! L'hiver, la bonne saison, la seule, celle de la santé, des voyages et des travaux, s'envole rapidement, il nous échappe déjà. Nous sommes parfois tentés de trépigner d'impatience comme de mauvais enfants. Pour peu que ces délais se prolongent, la possibilité du voyage et de notre installation à la vallée avant les pluies qui commencent en novembre est une question qui va se poser. On ne sait pas

tout ce qu'elle soulève de soucis et d'anxiété dans nos esprits. L'expérience n'est pas nouvelle pour nous, heureusement. Notre passé a ses dates. Ce sont les jalons de la route qui nous rappellent tout ce que Satan aux abois nous a suscité de malveillance, d'ennuis, d'entraves et d'opposition; mais aussi la tendresse et la fidélité de notre Dieu, les délivrances et les victoires qu'il nous a accordées. Donc confiance et courage!

Notre ami Middleton a fait une absence de six mois pour aller renouveler nos approvisionnements. A Mangwato, où, par le temps qui court, le commerce est à peu près ruiné, et où presque toutes les boutiques sont en liquidation, il ne trouva rien, pas même une pièce de calicot, *la monnaie indispensable* du Zambèze. Il dut pousser jusqu'à Prétoria,— un voyage d'au moins 260 lieues. A son retour je m'empressai d'aller à sa rencontre à Kazungula pour faire passer bagages, bœufs et wagon, toujours une grosse affaire.

Malheureusement la grande plaine de Kasaya était encore submergée et tout à fait impraticable. Middleton dut faire à Kazungula une quarantaine de six semaines. Ce retard nous jette dans un embarras extrême. Ma nièce, madame Jeanmairet, qui a l'espoir de devenir bientôt mère, devait aller avec nous à la vallée. Son mari l'y aurait rejointe un peu plus tard, ce qui lui eût fourni l'occasion de faire la connaissance du roi et des principaux chefs du pays. Il faut maintenant renoncer à ce plan et à tous ses avantages. Mais que faire? Prolonger notre séjour ici, et retarder encore de toute une année la fondation de notre établissement à Léaluyi, c'est absolument inadmissible. Pour nous, maintenant, une année compte pour dix. Nous n'entrevoyons qu'une seule alternative, et nous en frissonnons, mais rien qu'un moment. Le devoir est clair, notre décision est prise sans hésitation. Je partirai seul pour la vallée avec nos deux artisans pour commencer nos travaux d'installation; les wagons reviendront chercher ma femme, qui devra faire aussi, seule, le voyage avec Aaron et sa famille. Une fois ce point réglé, nous éprouvons un certain soulagement.

Middleton enfin arrivé, nos préparatifs sont vite terminés et

nos voitures chargées. Sur quatre, nous avons mis l'équivalent de deux charges à peine. Nous partageons nos bœufs. L'an passé, à la suite de nos voyages de Kazungula à Seshéké, nous en avons perdu par la piqûre de la *tsetsé*. La prévoyance généreuse de dignes amies nous a, par bonheur, mis à même de refaire un peu nos attelages. Nous avons maintenant, en comptant les vieux, les maigres, et ceux que l'on dresse, tout juste le *minimum* des bœufs qu'il nous faut. Mais qu'il n'en périsse pas un seul en route ! Et les conducteurs, maintenant ? Mon wagon n'a jamais manqué de bras quand il a dû rouler pour le service du Roi. Voici deux hommes de Mangwato qui se chargeront chacun d'un wagon. L'évangéliste Aaron s'offre à conduire le mien; Middleton aidé de Kamburu prendront le quatrième, et Waddell avec Nguana-Ngombe, le tombereau transformé une fois de plus en arche de Noé. Ce n'est pas tout d'un coup que nous sommes arrivés à cette solution. L'an passé nos évangélistes s'étaient un peu tenus sur leur dignité ; ils craignaient sans doute que les Zambéziens ne se méprissent sur leur position vis-à-vis de nous. Une petite faiblesse que nous avons comprise et facilement excusée. Aussi sommes-nous d'autant plus heureux du bon esprit qui a poussé Aaron à nous offrir ses services non seulement pour mon voyage, mais aussi pour celui de ma chère compagne. Middleton, lui, qui n'a pas plus de goût et d'aptitude pour ce genre de travail que notre menuisier, disait dans une prière fervente : « Seigneur, si tu veux nous confier ces voitures, donne-nous la grâce de les conduire de bon cœur et bien. » Un voyage que chacun entreprend ainsi dans un esprit de sacrifice, sera sûrement béni.

Reste encore à trouver des « leaders », des garçons qui courent devant les attelages pour les guider. Où les trouver, ces garçons ? Seshéké et les villages des chefs sont toujours abandonnés et en ruines. Ceux des Masubias des environs sont aussi, en cette saison, complètement désertés. Hommes, femmes et enfants, tous sont dispersés dans les bois et dans les îles pour la chasse et pour la pêche. Rencontrons-nous par hasard quelqu'un à qui nous parlons de notre voyage : *Borotsi ke*

naga ea lerumo, lerumo le teng! « C'est un pays de meurtre et de sang, répond-il avec un visage tout décomposé, nous avons peur d'y aller. » La frayeur qu'inspirent les Barotsis est telle, que même nos bergers ont voulu nous donner congé. Les parents de Kamburu et de Nguana-Ngombe sont aussi accourus pour les arrêter. Mais ceux-ci nous sont restés fidèles, bien que leur engagement soit terminé.

Kamburu, lui, va s'essayer au long fouet de conducteur. « Comment pourrait-il abandonner son père dans la difficulté? Il ne sait pas le métier, mais il fera de son mieux. » On ne peut pas demander plus. Il a un petit grain d'ambition, Kamburu. Avec les loques de toute provenance dont il s'affuble à l'occasion, il est en train de se métamorphoser en *mothambezi*, une dignité que revêtent les Hottentots et les métis qui suivent les Européens dans ces parages. Un jour ses aspirations le conduiront à Mangwato, aux Champs de Diamants, au Lessouto, qui sait? pour chercher un peu de travail, de la civilisation, la liberté — et beaucoup d'argent.

Quant à Nguana-Ngombe, il veut rester avec nous. Contre notre attente, il a su résister aux obsessions de ses frères aînés, et à celles surtout de la femme de Mokumba, qui a envoyé messagers sur messagers et mis tout en œuvre pour l'arracher de notre maison. « J'attends le retour de mon maître de Léaluyi, je veux m'instruire, moi », répondait-il avec respect, mais aussi avec la fermeté qui le caractérise. Et, dans son programme, n'allez pas croire qu'il ne fait entrer que la lecture, l'écriture, le calcul? Non. Pour lui s'instruire, c'est se familiariser avec tous les travaux qui se font sous ses yeux : pétrir et cuire à point le pain dans une marmite, faire des chandelles, scier de long, raboter des planches, coudre, repasser le linge, laver des plaques de photographie, et que sais-je encore? Pas de fausse honte. Sa grande énergie lui rend facile toute espèce de travail. Son rire joyeux avec un bon coup de main va souvent nous donner de l'impulsion à des entreprises qui ne sont nullement de son ressort. Ce cher enfant écoute avec avidité la prédication de l'Evangile. Pendant mon deuxième voyage à la

capitale, je lui avais envoyé une petite lettre qu'il reçut étant malade. « Ma mère, disait-il à ma femme, je comprends. Moi aussi je voudrais être un enfant de Dieu, je voudrais me convertir. » Jusqu'à présent il n'a pas encore fait le pas décisif. — S'il nous quittait, ce serait pour nous une perte probablement irréparable. Nous tremblons surtout à la pensée que ce garçon si bien doué, d'une nature si ouverte et si heureuse, soit, malgré lui, refoulé dans l'abrutissement et les malheurs du servage. Mais nous ne devons pas intervenir. Notre affaire, à nous, c'est de confier les intérêts de cette chère âme au Sauveur qui a donné sa vie pour la sauver,

Sesheké, 8 août.

Les seigneurs de Sesheké, si longtemps annoncés et attendus, sont enfin arrivés hier. La population fugitive des environs s'est armée de courage et s'est réunie ici pour l'occasion. On a de part et d'autre brûlé une grande quantité de poudre. On nous amène toute une légion de nouveaux dignitaires, les nouveaux Nalishua, Liamine, Mokoro, Lesuani, etc., tous de Sesheké, jeunes hommes de notre connaissance et qui, pour dire le moins, nous font trembler pour l'avenir. *Kabuku*, le Morantsiane élu, est lui-même un garçon de 15 à 16 ans. C'est le fils de la reine Mokuae. A Léaluyi, Lewanika me l'avait confidentiellement montré comme le vice-roi désigné de Sesheké. Le pauvre enfant, il est comme perdu parmi les Ratau, les Tahalima, les Mokhélé que le contraste rend encore plus vieux. Il ne sait trop comment porter le poids d'une dignité si nouvelle. Il fait des grimaces comme une fille coquette, il cligne de l'œil, tord la bouche, badine avec une corne de rhinocéros pour occuper ses mains qui l'embarrassent; il boit du *mpote*, une bière au miel, qu'on dit être aussi forte que l'eau-de-vie, et s'entoure du cérémonial en usage à la cour de Léaluyi. Il n'était pas une demi-heure sur la station qu'il montrait déjà le bout de l'oreille d'un mendiant roué au métier. Il avait toutes sortes de besoins à satisfaire. Il convoitait surtout une de nos chaises de bois, et ne se tint pas pour battu par deux refus.

Il revint à la charge avec tant d'instances que je finis par me rendre. Et maintenant, ce siège, luisant d'ocre et de graisse, est porté devant lui, comme le symbole de sa haute position. Les vieux chefs eux, nos anciens amis, sont, devant le jeune prince imberbe, aussi vils et rampants qu'ils étaient hautains. Ils nous font l'effet de hauts fonctionnaires disgraciés et déchus, mais desquels on ne peut encore complètement se passer. Lors de leur visite à la capitale, le roi ne leur a point tué une seule tête de bétail, il ne leur a donné que du poisson à manger. Aussi sont-ils sombres et peu communicatifs. Lewanika a fait le partage des femmes de tous les chefs massacrés ou en fuite; mais tous les enfants, — ces chers petits enfants, dont quelques-uns sont si intelligents et si aimables, — tous ont été impitoyablement mis à mort jusqu'au dernier. On nous donne des détails navrants sur cette horrible tragédie.

Nous parlons affaires. Le roi est toujours pressant dans ses messages, et les chefs, qui ont reçu des ordres, nous promettent des hommes sans retard. Pour le moment, la grande préoccupation de leurs seigneuries, c'est le choix du site de la nouvelle Sesheké. Ils ont consulté les *litaola*, — jeté les dés, dirions-nous en français; ils ont immolé des bœufs aux mânes des anciens chefs de Sesheké; ils sont allés à l'aube du jour, en procession et conduits cérémonieusement par une femme, prier sur tous les tombeaux d'importance, et puis, le dimanche après-midi, ils sont venus en corps prier le Dieu des missionnaires. Donc rien ne manque maintenant pour assurer la prospérité de la nouvelle capitale de la province. Quelles leçons ils nous donnent tout de même, dans leur ignorance, ces pauvres païens!

Mokumba, lui aussi, est de retour. Il s'est empressé de venir nous voir. Nguana-Ngombe déposa à ses pieds son salaire de deux années de service, et, agenouillé devant lui, frappant des mains, il disait sur le ton de la supplication : « Mon maître, mon temps est fini, mais je voudrais rester avec les baruti (missionnaires) et m'instruire... mon maître... » Il tremblait d'émotion et de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur la peau transparente

de son visage. C'était là une scène d'un intérêt psychologique extrême. Mokumba garda quelque temps le silence, puis, se choisissant une belle couverture de laine aux couleurs flamboyantes et lui passant le reste : « Mon enfant, dit-il enfin, je suis Mokumba. Ce n'est pas moi qui t'enlèverai à ton père et à ta mère. Ils t'aiment, tu les aimes, tu es heureux, reste avec eux. Plus tard tu reviendras vers moi. » La figure de notre garçon s'illumina comme d'un éclair; il remerciait et frappait nerveusement des mains. Il semblait qu'il respirât déjà les premières brises de la liberté, et entrevît des horizons tout nouveaux. Tous ses amis vinrent le féliciter. Nous, nous bénîmes Dieu.

Sesheké, 14 août.

Les chefs ont tenu parole, et ils ont mis à nous obliger un empressement qui nous étonne. Il nous ont amené une troupe d'hommes et de jeunes gens et nous en promettent encore un plus grand nombre. C'est dans leur intérêt, car les gages de l'esclave et du serf reviennent de droit à son maître, et chacun de ceux-ci doit recevoir une couverture de coton et du calicot. A ce compte-là un ballot ne va pas loin... Du reste, nous connaissons assez nos Zambéziens pour savoir que ce n'est pas le grand nombre qui fait le plus et le mieux. Nous choisissons donc et inscrivons très solennellement les noms de ceux qu'il nous faut et nous congédions les autres poliment. Cela ne fait pas l'affaire des chefs, ils discutent vivement et témoignent leur désappointement et leur déplaisir en nous tournant à moitié le dos, en fronçant les sourcils et en claquant la langue. Mais nous n'en avons cure. Nous sommes habitués à ce genre de boutades.

18 août.

C'est avant-hier enfin que nos fourgons se sont mis en branle au milieu du concours bruyant de toute la population actuellement à Sesheké. Ils n'allèrent pas loin. Ils s'ensablèrent à deux kilomètres de la station. Le jeune Morantsiane, perché sur le cône d'une fourmilière, et escorté de gamins, prétendait que c'était lui qui nous enrayait ainsi, pour se venger de l'affront

que je lui avais fait en lui refusant mon couteau de poche. Le lendemain, il m'envoya un message un peu plus poli. Il avait consulté les *litaola*, les osselets divinateurs, et l'oracle avait répondu que Sepopo, — un roi fameux qui a rétabli le pouvoir des Barotsis après la chute des Makololos, — était irrité contre moi, parce que je ne lui avais jamais encore rendu l'hommage qui lui est dû. Ce qu'il exige maintenant, c'est l'offrande d'un bœuf, d'une chèvre, d'un mouton, de calicot, etc., et alors, « il me donnera le chemin ». A la stupéfaction de mes amis seshekéens, je déchargeai tout bonnement une partie des bagages, que je ramenai à la station. Pendant que les wagons, ainsi allégés, continuaient leur route sans plus d'entrave, je restai pour passer la journée avec les miens. La maison était déjà bien vide sans Middleton et Waddell; que sera-ce quand je serai définitivement parti, moi aussi? Cette journée-là avait des ailes; quatre heures sonnèrent, nous nous jetâmes à genoux. Et puis, — était-ce un rêve? — je me trouvai tout seul, chevauchant lentement avec un cœur gros. Mes regards se tournaient involontairement en arrière, et cherchaient encore à distinguer certaines formes, l'agitation d'un mouchoir... Mais non, c'est de la faiblesse. En avant! et, donnant de l'éperon, je m'enfonçai résolument dans le bois.

Mon excellent bidet m'amena aux voitures grand train. Nous voyageâmes une grande partie de la nuit, et avant l'aube nous étions de nouveau en marche. Mais quelle ne fut pas ma stupeur, en découvrant ce matin que, malgré des réparations assez récentes, les deux roues de droite de mon wagon menaçaient de s'affaisser! Les moyeux sont complètement pourris, on y enfonce une lame de canif comme dans du liège; les rais y jouent du piston les uns après les autres. Pour ma consolation, on dit, on répète et l'on crie sur tous les tons autour de moi, que la voiture est condamnée, qu'elle s'effondrera pour sûr et n'arrivera jamais à la vallée. J'aurais pu souffleter ces prophètes-là. Non seulement il faut que mon wagon me conduise à la vallée, mais qu'il y amène aussi ma chère femme. Et alors, il aura bien mérité de la mission et de ses amis. Il est

peu de wagons missionnaires qui aient tant roulé, peu qui aient donné tant de satisfaction à ses voyageurs. Dix ans de service par des pays sans routes, parmi les bois, les rochers et les sables brûlants, sans être jamais abrité des rayons d'un soleil tropical, des vents et de la pluie, c'est beaucoup. Comment le remplacer, notre bon vieux wagon, notre *home* de tant d'années dans le désert!... En attendant, réparons-le de notre mieux. Raccourcir la circonférence des roues, serrer la bande de fer et les rais avec des coins de bois, c'est le travail de quelques heures. Avec cet arrangement boiteux, nous continuons notre route, les regards inquiets souvent fixés sur les malheureuses roues.

Mosikili, 22 août.

A 80 kilomètres seulement de Sesheké et toute une semaine de labeurs ! Mais, patience ! une fois en train nous voyagerons mieux. Notre passage a fait sensation dans les villages de Ratau, de Katukura, Kuenane, etc., car ces pauvres gens n'ont jamais vu des bœufs sous le joug, ni de maisons roulantes. Le 20, nous atteignions Loanja, dont nous avons tant entendu parler. C'est le grenier du pays. A certaines saisons, le Loanja est une rivière, un lac plutôt; maintenant c'est un immense marais sur tout son cours, d'une largeur moyenne d'un kilomètre. Son vallon est d'une grande fertilité. On y cultive toutes les céréales de ces contrées. Pour le manioc et les patates, on fait sur les bords du marécage des plates-bandes entourées de profondes rigoles pour les drainer. Ce n'est pas facilement que nous parvenons à éviter ces fossés bourbeux, non plus que les pièges à gros gibier qui abondent à la lisière du bois. Heureusement que ces fosses ne sont pas garnies de pieux pointus, comme chez les Banyais. Quelle richesse que celle de ce pays entre les mains d'agriculteurs européens !

Parvenus aux confins des parages hantés par la *tsetsé,* nous demandons, au nom du roi, du secours et un guide à un petit chef qui se moque de nous. De nos prétendus guides, pas un ne connaît le chemin et n'a le pouvoir, dont nous le croyions

investi, de nous procurer le secours en hommes dont nous avons besoin. Ils nous sont un tourment par les airs qu'ils se donnent. Monibothale est un tout petit chef de village, mais quand il parle de lui-même, ce qui est assez fréquent, il est un *Nguana-Morena*, un prince, un *Khosi e kana-kana*, un si grand personnage! Pourquoi les chefs de Sesheké ont-ils mis tant d'insistance à nous faire prendre cette route plutôt que celle que Lewanika a dû faire ouvrir du côté de chez Lekosi? Nos gens n'y voient qu'intérêt sordide et méchante ruse.

Comme nous devons maintenant voyager de nuit, Middleton et Waddell, avec deux indigènes, offrent de prendre les devants pour déblayer le chemin. Les trouvant trop peu nombreux pour un si grand travail, j'eus la malheureuse inspiration de partir avec ma hache sur l'épaule. Waddell avait un accès de fièvre et se traînait péniblement. Nous bûchâmes fort. Nous allumâmes de place en place de grands feux pour montrer la direction de la route. A 10 heures, nous atteignîmes Mosikili, où nous devions attendre les wagons. Mes compagnons, fatigués, s'étaient recoquillés autour du feu, car il faisait froid, et s'étaient bientôt endormis.

Seul, debout, je veillais, plongeant le regard dans l'épaisseur des ténèbres, tendant l'oreille au moindre bruit, jusqu'à ce que je crus entendre les clochettes des bœufs et se dessiner devant moi des silhouettes confuses. A deux heures du matin, j'expédiai deux hommes pour voir ce qui était arrivé. Ils revinrent à cinq heures avec les attelages et la nouvelle qu'Aaron, ayant manqué notre chemin, avait embourbé sa voiture dans le marécage. Ayant immédiatement fait passer le bétail sur un îlot, où il paîtra tout le jour en sûreté, je retourne aux wagons. En effet, le mien était bien là, presque couché sur le côté dans la vase, — accident qui eût été impossible de jour. Les hommes étaient sombres et tristes. L'échange de quelques paroles amicales et un bon repas qu'on prépara à la hâte les remirent vite, et ces pauvres hommes travaillèrent toute la journée dans la boue avec un entrain admirable. — La voiture soulevée, relevée par des crics avec une peine inouïe dans ce bourbier sans fond, on

pava le terrain spongieux de pieux couchés et de branches d'arbres. Heureusement que tout cela pouvait se faire de jour. Le soir à huit heures, les bœufs arrivent. Je ne comprends pas comment ces gens peuvent trier les différents attelages, puis les bœufs de chaque joug par une nuit aussi obscure, car de clair de lune, point. Ils ont une vue de lynx. A dix heures nous sommes hors des marais, et à deux heures du matin, à Mosikili. Là, hélas ! nouvel arrêt. Mosikili est un îlot. Pour y arriver, il faut traverser un bras du Loanja avec de l'eau par-dessus le genou, et de 300 mètres de large ou plus. Ne faut-il pas que notre dernière voiture s'y embourbe ! — C'est en vain qu'on double les attelages et que tout le monde transi de froid crie à se rompre la poitrine. Les premières lueurs de l'aurore blanchissent déjà l'horizon, et, bon gré mal gré, il nous faut abandonner la partie jusqu'à la nuit suivante et sauver nos bœufs.

Qu'elle est donc capricieuse tout de même cette mouche meurtrière ! Peut-on le croire ? Ses essaims pullulent dans les forêts qui bordent le Loanja, tandis que sur les îlots à quelque 400 mètres de là, il n'y en a pas trace. Ces îlots sont des refuges sûrs et connus, où les Barotsis, en voyage, parquent toujours leur bétail.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire en entendant parler d'une théorie curieuse et originale. On se serait, paraît-il, étrangement mépris sur la nature de la *Glossina morsitans*.

Sa piqûre, dit-on, est parfaitement inoffensive. Les désastres qu'on lui attribue sont tout simplement les effets d'un climat miasmatique. Ainsi, les bœufs seraient sujets aux fièvres paludéennes comme leurs maîtres. Eh ! que de tonnes de quinine il faudrait pour les sauver ! — Et si pourtant c'était vrai, que de fatigues et de soucis nous seraient épargnés ! Il est de fait que la tsetsé est encore fort peu connue. Elle suit le buffle dans ses migrations, c'est certain. M'est avis qu'elle dépose ses œufs dans sa bouse et qu'elle suce son sang ; car, au dire des chasseurs, du moment qu'ils ont abattu un gros animal, la carcasse est immédiatement couverte d'essaims de tsetsé.

22 août.

Qu'elle est donc difficile l'éducation de nos Zambéziens, surtout quand ce sont des Mathambezi qui s'en mêlent. « Gens de la rivière », passionnés pour les canots et la pêche, tout autre travail leur répugne et celui-ci tout particulièrement. Ils ont peur des bœufs, ils abhorrent les wagons et les trajets nocturnes. Et voilà deux nuits consécutives qu'eux non plus n'ont pas dormi. Ils sont frileux, ce qui les rend de mauvaise volonté ; on ne les fait bouger qu'à force de gronderies. Pourvu qu'ils aient de la nourriture, du feu et du sommeil, peu leur importe le reste. Qu'on avance ou non, que les bœufs s'égarent et que les wagons s'embourbent, cela les touche peu. Une scène eut lieu ce matin où les Mathambezi déversèrent tout leur fiel. Les Zambéziens se mirent décidément en grève ; ils roulèrent leurs nattes et se disposaient à retourner chez eux.

« Partez ! criaient les conducteurs à la fois, partez vite. Si ce n'était le moruti, nous vous rosserions comme des chiens. Allez-vous-en, *renards*, filez ! » — Et s'ils étaient partis ?... J'appelai les récalcitrants, leur adressai de vertes réprimandes, qu'ils recevaient d'un air câlin, répétant à chaque phrase « Ntate ! Ntate ! »

L'orage était donc pour cette fois conjuré. Ce qui n'empêche pas que les garçons font leur service de mauvaise grâce.

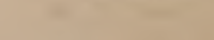
La voiture embourbée nous a retenus une grande partie de la nuit, et nous sommes forcés de rester ici pour le dimanche.

Kalangu, 24 août.

Kalangu, c'est le nom d'un petit chef matolela qu'on étend aussi à un village. Ce digne vieillard, apprenant que nous étions à Mosikili, envoya une bande de jeunes gens à notre rencontre pour nous guider, de peur, disait-il, que nous ne soyons surpris par le jour au milieu de la tsetsé. Nous voyagions royalement, c'était plaisir. Tout à coup le cri d'alarme vient de l'arrière. Nous accourons avec nos lanternes. « Les bœufs ne veulent

plus avancer, dit piteusement Kamburu, nous n'en pouvons plus venir à bout. » Une minute d'inspection, et nous découvrons que plusieurs ont la chaîne de trait sous le ventre et se laissent traîner par le reste de l'équipage! Pas étonnant qu'ils ne veulent pas avancer! Ce petit incident ne refroidit pas l'entrain de la caravane. Nos Matolelas couraient en avant avec des tisons embrasés, ils criaient, beuglaient, jappaient comme une troupe de chacals. Était-ce pour effrayer les bêtes sauvages ou pour annoncer de loin notre arrivée? Notre principal guide a pris pour devise qu'il ne faut pas donner à un blanc de renseignements exacts sur le chemin. Et il a si bien endoctriné les autres que, quand nous demandons à quelle distance nous sommes de Kalangu, on nous répond invariablement : « Oh! c'est encore loin, loin, *très loin.* » « Eh bien, dételons les bœufs, qu'ils se reposent un peu! » — « Comment, dételer? s'écria mon mentor tout ahuri, mais nous sommes arrivés! C'est ici, tout près. » Et c'était vrai. Il était deux heures du matin. Comme d'habitude, nous faisons passer le bétail sur un îlot et cherchons un peu de sommeil. A mon réveil, la curiosité avait rassemblé toute la population. Bonne occasion pour parler de l'Évangile : et ce ne fut pas la seule, car nous dûmes passer deux jours à Kalangu pendant qu'on déblayait le chemin devant nous. Deux jours agréables avec ces gens si sociaux, mais, hélas! deux jours de délai!

(*A suivre.*) F. COILLARD.



KABYLIE

—

NOUVELLES DE MOKNÉA

M. Mayor nous donnait, en novembre dernier, les détails qu'on va lire sur la marche de son œuvre. Nous les publions en attendant un article plus étendu sur quelques traits de mœurs des Kabyles, que nous devons réserver pour le mois prochain.

Cher Monsieur et directeur,

Il y a bientôt trois semaines que les réparations sont terminées et que nous sommes rentrés à *Moknéa*. Nous sommes bien reconnaissants de nous sentir maintenant à l'abri dans notre maisonnette remise en bon état. La poussière ou la pluie ne tomberont plus dans notre chambre, et la mauvaise saison ne nous causera plus les craintes de l'hiver dernier.

Pendant notre absence, Arzéki a préparé le jardin que nous avons ensemencé dernièrement; les légumes nous font une grande économie; il faudrait que nous en eussions assez pour en consommer régulièrement.

Comme nous le disions dans une précédente lettre, les femmes sont venues depuis notre retour pour apprendre à coudre. Ma chère femme a commencé ses leçons avec quatre élèves, et maintenant elle en a en moyenne douze. Ce sont en général des veuves et des jeunes filles. Nous sommes très surpris de les voir aussi intelligentes pour la couture; elles commencent par ourler des mouchoirs, et les plus habiles font ensuite une chemise. C'est un surcroît de dépenses, puisqu'il faut leur donner les mouchoirs, la toile, le fil, etc.; mais c'est le commencement d'une œuvre utile pour ces pauvres femmes.

Dans quelques jours nous aurons un gourbi solide pour abriter nos élèves cet hiver. Je reprendrai l'école pour les garçons, et ma femme continuera ses leçons de couture, tout en faisant servir le kabyle qu'elle sait pour lire l'Évangile aux femmes. Pour le moment c'est le seul encouragement à noter.

Quant au jeune Arzéki, il a toujours le même désir de recevoir le baptême et d'aller à Glay. Il étudie avec zèle, mais il faudra encore quelque temps avant qu'il puisse lire couramment.

Nous vous prions, Monsieur le directeur, de recevoir l'expression de nos sentiments les plus respectueux en Christ, notre espérance.

H. S. Mayor.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

LES DERNIÈRES NOUVELLES D'AFRIQUE. — STANLEY ET ÉMIN-BEY. — L'ISLAM ET L'ESCLAVAGE. — L'EXPORTATION EUROPÉENNE ET L'EAU-DE-VIE. — UNE NOUVELLE ROUTE POUR ALLER AU ZAMBÈZE. — LES ÉVÉNEMENTS DU JOUR ET LA MISSION. — UNE PERSÉCUTION A KYÉBI. — MORT DE FRITZ BECHER.

L'intérêt de l'Europe civilisée se tourne, en ce moment plus que jamais, vers l'Afrique. L'Italie est en conflit avec l'Abyssinie ; le Portugal a des difficultés avec Saïd Bargash et avec les tribus du bas Zambèze ; l'Allemagne annexe des territoires immenses entre la côte orientale et les grands lacs ; les tribus cafres et béchuanas de l'Afrique australe tiennent l'Angleterre constamment en haleine ; l'État du Congo traverse une crise financière et administrative ; M. de Brazza s'apprête à faire ses premières armes comme organisateur des pays qu'il a pacifiquement conquis sur l'Ogôoué et toute la rive gauche du grand fleuve auquel on avait voulu donner le nom de Livingstone ; au centre enfin, les nouvelles reçues d'Émin-Bey (1) et de sa position désespérée viennent de faire naître une expédition d'un caractère presque romanesque. Un particulier réunit

(1) Cet officier, que les journaux nomment si souvent depuis quelque temps, est né dans la Silésie autrichienne. Son nom véritable est Schnitzler. Il a fait ses études à Vienne, à Berlin et à Paris; il est docteur en médecine. Comme tel il s'engagea dans l'armée turque. En 1875, il fut envoyé du Caire auprès de Gordon dans les provinces équatoriales. Gordon trouva en lui un aide digne de confiance, et l'employa à diverses missions diplomatiques; il lui conféra ensuite le titre militaire de bey. Depuis les dernières nouvelles reçues d'Émin-Bey, — elles sont datées de juillet 1886, après un silence de quatre ans, — le gouvernement égyptien a élevé Émin-Bey au grade de pacha. Actuellement Émin-Pacha, comme il faudrait dire désormais, se trouve avec environ 2,000 soldats indigènes à Ouadelaï sur le Nil, à environ 40 kilomètres au nord du lac Albert Nyanza. Si rien n'arrête Stanley, il peut atteindre Ouadelaï vers la fin de juin. Voyez *the Graphic*, n° du 29 janvier 1887.

une armée pour délivrer, au fond de contrées inconnues, un lieutenant que son gouvernement abandonne. Il est vrai que ce particulier n'est autre que celui qui a retrouvé Livingstone. Retrouvera-t-il, ramènera-t-il à la côte Émin-Bey? D'après les dernières nouvelles datées du Cap, Stanley pourra débarquer à l'embouchure du Congo vers le 18 mars avec un corps de plus de sept cents hommes, commandé par neuf officiers européens. Il remontera le fleuve jusqu'à l'Équateur et de là marchera vers les sources du Nil pour débloquer Émin-Bey.

On demandera peut-être à quel titre ces événements trouvent place dans notre chronique. On va voir qu'il s'attache à ces faits, pour les missions, un intérêt général et des intérêts particuliers.

On n'a pas oublié les nouvelles émouvantes reçues de l'Ou-Ganda vers la fin de l'année dernière (1). Le pays où les troupes du Mahdi enveloppent Émin-Bey confine aux États du sanguinaire Mouanga. Les dispositions de ce despote envers les missionnaires européens et les chrétiens indigènes ont changé une première fois ensuite d'une exploration faite dans la région du Kilima-Njaro et surtout après les projets, réalisés depuis, d'annexions allemandes entre l'Ou-Ganda et les côtes de Zanzibar. Que fera Mouanga quand il apprendra qu'une armée conduite par des blancs longe la frontière occidentale de son pays? Ne se croira-t-il pas pris entre deux feux? Quelle deviendra alors la position des missionnaires qu'il a retenus dans sa capitale?

Des lettres, datées du 24 janvier et reçues à Zanzibar (2), annoncent que M. Mackay et les missionnaires catholiques sont en bonne santé, mais que les néophytes sont toujours obligés de rester cachés. Dans un courrier du mois de septembre 1886, M. Mackay écrivait à Londres (3) : « Chaque jour, ou plus exactement chaque nuit, plusieurs personnes viennent me demander de les instruire. » Dieu veuille garder ces fidèles té-

(1) Voyez notre nº de janvier 1887, p. 33 et suivantes.
(2) D'après le journal *le Temps*, nº du 16 mars 1887.
(3) Voy. *Church Missionary Intelligencer*, 1887, p. 181 et suiv.

moins quand l'armée de Stanley passera dans ces quartiers.

Cette expédition fera certainement parler d'elle. Émin-Bey est cerné par des musulmans fanatiques. On sait que toute l'Afrique septentrionale et une grande partie de l'Afrique centrale sont sous la domination de l'Islam. Comme ces plantes dont le cœur pourrit tandis que la puissance germinatrice est vivace sur la périphérie, le mahométisme, paralysé dans les pays qui furent son berceau, exerce une action prépondérante dans l'Afrique centrale. Près du lac Tchad, sur le haut Niger, sur le Sénégal, de grandes populations nègres sont devenues musulmanes ; dans la région des lacs jusque vers les bords du Nyassa dans le bassin du Zambèze, le commerce est entre les mains de marchands arabes. Nul n'ignore quel est ce commerce : l'Islam, c'est l'esclavage ; et l'esclavage, c'est la plaie ouverte par où s'échappe avec son sang la vie de l'Afrique. C'est pour guérir cette plaie que Livingstone est mort à genoux sur les rives du lac Bangouéolo ; c'est pour arrêter l'activité de ceux qui, sans cesse, rouvrent cette plaie que Gordon a laissé sa vie à Khartoum, qu'Émin-Bey est bloqué à Ouadélaï. Permettra-t-on à Stanley de traverser des contrées plus ou moins islamisées sans tenter de l'arrêter ? Le sillage que laissera son passage sera-t-il une voie dans laquelle les missionnaires pourront s'engager ? Est-ce ainsi que serait réalisée « la voie apostolique » reliant les deux océans à travers le grand continent mystérieux et entrevue dans une sorte de vision prophétique, il y a près de quarante ans, par le missionnaire Krapf ?

Il semble qu'en même temps un autre chemin transversal se fraie à travers l'Afrique tropicale du sud. Nous y sommes particulièrement intéressés. Suivant une lettre de Loanda (1), le chef-lieu des possessions portugaises du Congo, les missionnaires américains du Bihé ont reçu une lettre de M. Coillard *par voie de terre*. Cette route a été explorée par Livingstone et

(1) Adressée à l'*Afrique explorée et civilisée* (1887, p. 54-56) et datée du 14 décembre 1886.

suivie depuis par les Portugais Serpa-Pinto en 1878 et Capello et Ivens en 1885. C'est la première fois sans doute qu'elle est employée pour une communication postale entre Européens. Dans quelques années peut-être nos missionnaires parmi les Barotsis auront établi, avec le concours des missionnaires de Bihé et de Baïloundou, des communications régulières entre le haut Zambèze et l'océan Atlantique. Le voyage au Zambèze serait alors abrégé d'un quart de sa longueur actuelle.

Enfin, pour revenir à l'intérêt que l'Europe contemporaine témoigne au noir continent, longtemps isolé et abandonné, se rend-on bien compte pourquoi les puissances européennes se partagent aujourd'hui l'Afrique? On parle communément de nouveaux débouchés pour l'industrie et le commerce qui languissent dans nos pays. Mais le public ignore le plus souvent quel est l'article d'exportation qui prime tous les autres. Écoutons non pas un missionnaire, qu'on accuserait de parti pris, mais un voyageur distingué, M. Joseph Thomson. Il juge au point de vue de la civilisation coloniale; il essaie, sans préoccupation religieuse, de subordonner le profit immédiat, qui n'est qu'un leurre, à l'avantage permanent et réel. « En faisant route sur un navire marchand le long des côtes de Guinée, dit-il (1), je notais, à mesure qu'on les débarquait, la nature des ballots de marchandises que les négociants de l'Europe civilisée fournissent aux nègres... A chaque escale, mon étonnement, ma consternation grandissait tandis que je suivais le déchargement de centaines de barriques d'eau-de-vie, de dames-jeannes de rhum, de caisses de fusils, de barils de poudre, de milliers de pipes en terre. Ce n'était que par accident, semblait-il, que parfois un ballot de cotonnade s'égarait parmi ces denrées maudites. » Un calcul statistique a établi, d'après le même auteur, que sur une étendue de 400 kilomètres de côtes entre le

(1) Dans deux articles publiés dans la *Contemporary Review* et les *Good Words* et cités par le *Church Missionary Intelligencer*, 1887, p. 74 et suivantes.

Niger et les monts Caméroun vingt millions de litres d'eau-de-vie sont débarqués annuellement par l'exportation européenne et pénètrent comme un poison mortel dans l'Afrique centrale. D'autre part, les sorties des seuls ports de Hambourg et de Brême pour l'Afrique, durant l'année 1884, ont enregistré 32,420,092 litres d'alcool. Il naît de là un singulier conflit. L'Europe civilisée proteste contre le commerce d'esclaves des Arabes; les marchands musulmans répondent en élevant la voix contre l'introduction des alcools qui, à leurs yeux, représentent le christianisme.

La mission n'est-elle pas intéressée à ces faits? Nos entreprises missionnaires, nos agents missionnaires, nos prières missionnaires ne doivent-elles pas former comme une digue contre ce poison dont la civilisation coloniale du dix-neuvième siècle veut abreuver l'Afrique?

Mais il y a dans tous ces faits un intérêt chrétien d'ordre plus général. On ne saurait trop le redire; dans la poussée qui, à l'heure actuelle, porte l'activité de l'Europe vers les pays lointains et plus particulièrement vers l'Afrique, il faut voir un signe des temps. Les signes des temps contiennent presque toujours des appels à l'Église de Christ. De même que la Réformation fut dans les plans de Dieu un courant parallèle à la Renaissance, de même il faut que les missions chrétiennes soient aujourd'hui notre réponse au mouvement colonial contemporain. Que le Seigneur, qui nous a fait vivre à cette heure, nous donne l'esprit qui doit nous animer! Les percées nouvelles à travers l'informe continent africain, les grandes crises commerciales, la création de nouveaux empires coloniaux, la naissance d'États internationaux, les entreprises chevaleresques à la rescousse d'un vaillant soldat; les envahissements de l'Islam qui partout forme ses odieuses chaînes d'esclaves et les pousse comme un vil bétail vers les côtes; la corruption que nos navires marchands portent sur ces mêmes côtes et qui s'infiltre dans le sang de ces populations vigoureuses pour les énerver; la persévérance de nos missionnaires qui, seuls

dans la nuit du paganisme, comme des sentinelles perdues, interrogent l'horizon pour guetter l'arrivée de nouvelles recrues, non pas isolées, mais en rangs serrés; la constance chrétienne des confesseurs nègres dans les tourments, le sang des martyrs, ne disent-ils pas que l'heure de Dieu a sonné pour des efforts missionnaires qui dépassent tout ce qui a été fait jusqu'ici? Tous ces événements ne nous crient-ils pas : Où est aujourd'hui dans l'Église l'amour de Christ qui pressait Paul?

La chronique de ce mois devait être consacrée aux dernières nouvelles missionnaires du premier trimestre de cette année. D'autres préoccupations nous ont arrêtés en chemin. Ajoutons cependant deux faits.

A Kyébi (1), sur la Côte d'Or, une persécution contre les chrétiens des missions bâloises vient d'éclater. D'autre part, l'un des quatre premiers missionnaires que la Société de Bâle a envoyés au Caméroun, Fritz Becher, est mort de la fièvre deux jours après son débarquement (2). « Jamais, dit un de ses compagnons, je n'oublierai ses derniers moments. Les mains jointes, un sourire céleste sur ses lèvres, il se parlait à lui-même, répétant : « Oui, mon nom est inscrit dans le livre de la vie... Becher... Fritz Becher. »

F. H. K.

DEUX BROCHURES

La France au Congo et Savorgnan de Brazza. Paris, Fischbacher.— Sous ce titre, M. Charles Vernes expose avec une grande clarté la série d'explorations grâce auxquelles il a été possible à M. de Brazza de rattacher pacifiquement à notre pays le vaste territoire connu sous le nom de Congo français. Une carte permet de suivre facilement le hardi voyageur dans ses pérégrinations et de mesurer l'importance des résultats obtenus.

---

(1) Voyez la carte du Sénégal dans le *Journal des Missions*, 1885, p. 353.
(2) Voyez *Der evang. Heidenbote*, 1887, nº 3, p. 17 et p. 19.

L'auteur termine par un pressant appel au protestantisme français qui, dit-il, ne peut plus différer d'apporter son concours à l'œuvre de civilisation de M. de Brazza. On voit que si jamais publication a été actuelle, c'est bien celle de la brochure de M. Vernes. Elle est indispensable à tous ceux qui voudront s'occuper du Congo. Nous la recommandons chaleureusement à nos lecteurs.

Le Protestantisme et les colonies, *lettre adressée à M. de Mahy en réponse à sa conférence au théâtre de Dijon, par Z. Arnal, pasteur.* Paris, chez Grassart.

Le titre de cette brochure dit clairement le but que s'est proposé M. Arnal. Ce qu'il ne dit pas, c'est la solidité de son argumentation et la richesse des preuves qu'il accumule pour réduire à néant l'absurde thèse d'après laquelle les protestants français manqueraient de patriotisme et se seraient en quelque sorte ligués avec l'étranger pour empêcher les progrès de notre colonisation. M. Arnal passe en revue l'histoire de nos missions et n'a pas de peine à montrer que la préoccupation patriotique n'a jamais cessé de nous animer, même quand nous avons été amenés par les circonstances à porter nos efforts en dehors des frontières de nos colonies. Ajoutons que le petit écrit de M. Arnal se vend au profit de la mission au Congo. Nos amis auront ainsi deux bonnes raisons de se le procurer.

Le Gérant : Alfred Boegner.

12715 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1887

LE ZAMBEZE

DEPUIS LIBONTA JUSQU'AU
MŌSE-OA-THUNYA
1:2.500.000
0 10 25 50 75 100
Kilomètres
1887

21
22 Est de Paris
23
15
16
17
18

Marécages
Lingo-lungo
Kilonga R.
Batunda
Muambo
Kosiço
Kikubere
MABUNDA
Libonta
Loena R.
Danda R.
Nangula R.
Lenkuéo R.
Likolomane R.
Léaluyi (1018 m)
Séfula
L. Mokangu
L. Sanda
Forêt Namboéra ka-nkoli
Lac Khaolo
L. Chere
L. Isiki
Nariélé
L. Katabe
Zambèze Fl.
Nalolo
Ruji R.
Motondo R.
Visale
Muangana
Lilofé ou Itofa
Gué Moana Moari
Manja R.
Terrain spongieux
Isemvu Ets
L. Kembé
Njoko R.
Seori-Sa-mei
Sima R.
Sinanga
Ouverture de la Vallée
Naméla
Libako
Sépa R.
Gué de Sépopa
MATOTELA
Lumbe R.
Namakaw
Seba R.
MAKALAKA
Étangs
MATONGA ou BATOKA
Chutes de Ngonye
Seoma (999 m)
Cascades
Malomé
Cataracte de Kale
Isungo R.
Catte de Bombwe
Njoko R.
Cascade Conflucht (924 m)
Cat. de Nambwe
Loandja R.
Kuénané
Masanko
Kasaia R.
Rapides de Ka-tima-mollo
(Sekhosi) Katongo
(952 m)
Seshéké
MASUBIA
Zambèze Fl.
Aguest R.
Marécages
Rounsi R.
Mambova
Chobe R.
Mosé oa Tunya
Leshoma (1053 m)
M'palira
Gué de Kazungula
Snyman's Pan
Saddler's Pan
Kraal de Geshum
Panda

AFRIQUE AUSTRALE
1:50.000.000
0 500 1000
Kilomètres
Lobale
Garanganja
L. Bangweolo
Lac Nyassa
Benguella
Bihé
Ambaella
Zambèze Fl.
Cunene Fl.
Ovambo
Linyanti
Matebelé
L. Ngami
Damara
Désert du Kalahari
Shoshong
Limpopo Fl.
TRANSVAAL
Nama
Prétoria
Orange Fl.
Kimberley
Lessouto
Zoulou
P. Natal
COLONIE DU CAP
Cafres
East London
Pt. Elizabeth
Capetown

SESHEKE et ses ENVIRONS
1:250.000
Kilomètres
herbe
B = baie, bras ou affluent
M = marécages
S = sable
F = forêt
a = huttes
b = champs

F.H.K. del.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LESSOUTO

—

THABANA-MORÈNA ET SILOÉ

Lettre de M. Germond.

Depuis que M. Germond a quitté l'Europe, nos lecteurs n'ont pas encore eu la joie de lire ses récits toujours si attachants. Une rechute de son fils Louis, notre ancien élève, des travaux nombreux, les difficultés de tout genre inhérentes à la vie africaine ont empêché M. Germond de reprendre, aussitôt qu'il l'eût voulu, la plume à l'intention des lecteurs du *Journal*. Aujourd'hui encore, nous sommes réduits à emprunter quelques extraits à un rapport de M. Germond sur l'état de son œuvre au moment où il l'a reprise des mains de M. Marzolff. Les réflexions de notre frère nous ont semblé propres à intéresser nos lecteurs.

Thabana-Morèna, 8 mars 1887.

... Disons pour commencer que j'ai été reçu avec affection par les membres de l'Église. Ce qui m'a surtout réjoui, c'est l'accueil cordial que m'ont fait les païens. Il m'a cependant été

pénible de constater que les brèches occasionnées par la dernière guerre sont loin d'être réparées. La paroisse comptait alors 715 membres de l'Église ; aujourd'hui leur nombre est de 510. A Thabana-Morèna même, le chiffre est descendu de 157 à 98. Je sais bien que ceux qui nous ont quittés n'ont pas abandonné l'Évangile et que nos pertes ont été la richesse des autres, de Massitissi, par exemple. Cette diminution dans notre effectif m'est cependant très pénible, car elle a pour conséquence une diminution dans le produit de la collecte. Jadis nous faisions sans peine les frais de nos annexes ; aujourd'hui nos évangélistes ne reçoivent que des acomptes. Ils ne murmurent pas encore, mais ils ne sont pas contents. Je voudrais fonder deux nouvelles annexes, mais je n'ose pas aller de l'avant, car la caisse de l'Eglise est vide, un semestre sera échu le mois prochain, et la collecte annuelle ne se fera qu'en hiver. Le départ de M. Maeder grossira encore notre budget, un évangéliste capable devant être placé à Siloé. Il me faudra emprunter, me disant qu'il me sera très difficile de rembourser.

On nous dira que les chrétiens indigènes devraient s'imposer plus de sacrifices. C'est vrai, mais il est un fait dont il faut tenir compte, savoir que la tribu va s'appauvrissant. La population augmente rapidement, les champs s'épuisent, les pâturages diminuent, l'élève du bétail donne plus de déceptions que de profit. L'établissement de chemins de fer a modifié profondément la situation économique du Lessouto. Il produit moins et ne trouve pas d'écoulement pour ses produits. Ses marchés habituels, Kimberley et l'Etat-Libre, achètent du blé d'Australie ou du Cap. L'argent est très rare, si bien que le gouvernement a dû recevoir l'impôt en nature. Il est à prévoir que la collecte de cette année ne sera guère meilleure que celle de l'année précédente.

Ce qui m'a frappé à mon arrivée ici, c'est l'affaissement général des esprits, conséquence logique, il faut le dire, de l'affolement des années précédentes. On portait si haut la tête, on était si impatient de tout joug. On avait secoué celui de la Colonie et on commençait à trouver que celui du Seigneur était

bien lourd. Marzolff a dû lutter péniblement pendant ces trois dernières années. Je rends hommage à la persévérance dont il a fait preuve. Une chapelle a été bâtie sur l'annexe de Lifateng; celle de Mogalinyane a été reconstruite. Les ressources pécuniaires dont il pouvait disposer étant insuffisantes, il a bravement payé de sa personne, et si bien qu'il y a gagné une maladie qui l'a mis à la porte du tombeau. Grâce à Dieu, il est maintenant guéri. Il vient de passer quelques jours ici se rendant à Béthesda. Je ne doute pas que son travail dans ce nouveau poste ne soit abondamment béni.

Oui, il s'est passé des choses bien affligeantes à Thabana-Morèna pendant ces trois années. Plusieurs jeunes gens et jeunes filles sont tombés dans l'inconduite, des querelles sans fin ont divisé les familles. Les païens, témoins de ces scandales, en prenaient occasion de se railler de l'Évangile et de se refuser à l'entendre. Que dans ces circonstances les conversions aient été rares, l'évangélisation des villages environnants négligée, on ne saurait s'en étonner. J'ai cependant bon espoir que les choses vont changer. On a la conscience d'avoir perdu du terrain, on en a honte. Nous avons eu des réunions d'Église dans lesquelles bien des fautes ont été signalées, avec franchise et avec sérieux. Plusieurs de ceux qui ont donné du scandale témoignent d'un repentir sincère; les autres, retenus par la fausse honte, se tiennent encore à l'écart. Que l'Esprit du Seigneur vienne à souffler! Il trouvera des cœurs qui ne lui seront point fermés et qui soupirent après la délivrance. Le Seigneur est fidèle et il entendra nos prières.

A Siloé et dans ses annexes, l'œuvre a été plus prospère. Il y a eu des défections aussi nombreuses qu'à Thabana-Morèna, et même plus décidées, mais l'esprit du troupeau a été meilleur. Partout le culte est bien suivi, les catéchumènes nombreux, les écoles bien fréquentées. Celle de Mogalinyane ne compte pas moins de 180 élèves. Quelle est la cause de cette différence entre les deux fractions de notre Église? Sans vouloir entrer dans les détails, je dirai que les anciens et les évangélistes de Thabana-Morèna ne me paraissent pas valoir ceux de Siloé. La

conduite des uns et des autres est à l'abri du reproche, mais à Thabana-Morèna on tient à sa tranquillité personnelle, on craint de se compromettre. A Siloé, on a plus de courage moral.

Dimanche dernier, 6 mars, je suis allé sur cette station. M. Maeder devait prendre congé de l'Église. Il y avait beaucoup de monde. Notre frère a parlé de son arrivée au Lessouto il y a cinquante ans, des événements dont il a été le témoin, terminant par des exhortations au troupeau dont il a été le pasteur si longtemps. Quelques anciens et évangélistes lui ont répondu et l'ont fait avec beaucoup de cœur et de tact. C'était bon, touchant, sérieux et vrai. Ces épithètes ne viennent pas au hasard sous ma plume. Nos Bassoutos ne sont que trop portés à la phrase, à l'enflure. Je n'ai pas oublié les adieux à l'expédition chez les Banyaïs. On est heureux de les voir sous leurs bons côtés, et de les trouver simples et sincères.

Le départ de M. Maeder me laisse un grand vide. Nous avons vécu vingt-cinq ans près l'un de l'autre, travaillant à la même œuvre, en bons voisins et en bons collègues. Maintenant il faut se séparer, c'est une page de notre vie qui se tourne. Que Dieu accompagne notre vénéré frère dans sa nouvelle demeure et fortifie sa santé.

Ma chère femme n'a point été bien ces jours. Elle commence aujourd'hui à se lever, mais elle se sent bien faible! Louis va joliment. Pas de nouvelles hémorragies, mais une toux sèche qui persiste. Je lui voudrais plus d'appétit. Le docteur Daumas recommande des courses en wagon.

Adieu, cher monsieur; mes salutations affectueuses à madame Boegner.

Votre dévoué,

C. Germond.



MISSION DU ZAMBÈZE

DE SESHEKÉ A SÉFULA

(Suite.)

A TRAVERS BOIS ET MARÉCAGES. — UNE ÉCLIPSE DE SOLEIL. — L'EXPÉDITION DU DOCTEUR HOLUB. — LE WAGON DE M. COILLARD VERSANT DANS LA RIVIÈRE. — UN BEAU DIMANCHE. — A SÉFULA!

25 août 1886.

Douze heures sous le joug ! de six heures du soir à six heures du matin ! Je ne me souviens dans ma vie missionnaire que d'une seule circonstance où chose pareille m'est arrivée ; c'est quand les Matébélés nous ont faits prisonniers chez les Banyaïs. Les gens de Kalangu nous conduisirent avec un bruyant entrain à 15 kilomètres, et nous remirent au petit chef matotela Moangu, qui nous attendait. Il nous fournit des hommes et nous continuons notre route. C'est maintenant que commencent nos difficultés. Le chemin n'a pas du tout été taillé, et nous sommes obligés de le faire à mesure que nous avançons. Nous longeons la forêt à gauche, et le marécage à droite dans la direction du nord-nord-ouest. Nos nouveaux guides disent qu'il fait froid, ils s'allument des feux, font un somme pendant que nous travaillons ou que nos chariots s'enfoncent dans d'inévitables bourbiers. Impossible d'obtenir d'eux le moindre secours. Je consultais ma montre, nous regardions les étoiles avec une anxiété toujours croissante. « Hâtons-nous, le jour va nous surprendre ! » C'était le cri général. En effet, l'aube parut et nous étions encore à quelque distance d'une île qu'on nous avait désignée. Pendant que nos Zambéziens se rôtissent au feu, nous dételons à la hâte, et Aarone avec un autre conducteur font courir nos bêtes éreintées vers l'île en question. Mais quels soucis !

Nous étions près d'un ruisseau profond et dont les abords marécageux nous faisaient peur. Après un déjeuner forcément frugal, il nous fallut chercher un passage, le paver de bois et

de branches. Malgré toutes nos précautions, la nuit suivante, nous n'en sortîmes pas avant une heure du matin. Voilà donc toute une semaine de grandes fatigues pour traverser la région de la tsetsé. Et nous pensions le faire en deux nuits ! Dieu soit loué pourtant, nous voici aux confins de cette région. Mais encore faut-il atteler avant l'aurore pour plus de sûreté, voyager tout le jour par un soleil de feu et dans des sables brûlants pour arriver à l'eau. Ce trajet-là achève hommes et bêtes ; on ne marche plus, on se traîne. Aussi saluons-nous d'un cri de joie une éclaircie qui nous laisse entrevoir une nappe d'eau. C'est *Matsa* (1) !

Au ruisseau Siboya, 30 août.

Les gens de Moanza nous donnent une infinité de tracas ; ils ne veulent rien faire ; la nuit, ils ne voyagent pas, eux ; le matin il fait trop froid pour jouer de la cognée ; au milieu du jour, il fait trop chaud. J'ai vainement essayé de me défaire de ces vampires gloutons ; ils attendent des *setsiba*, du calicot. Ils ont pourtant réussi à nous égarer sciemment dans les bois, loin de notre direction, dans le voisinage d'une autre zone de tsetsé. Dieu sait où ils nous eussent conduits, si certains chefs de Sesheké, qui vont à leur tour saluer le roi, ne nous avaient envoyé de bons guides. La forêt était épaisse, le sable profond et nos bœufs épuisés ; c'était samedi et il fallait à tout prix arriver à l'eau. Nous laissons deux wagons et prenons tous les bœufs pour traîner les deux autres. Nous nous taillons courageusement notre chemin dans les fourrés ; mais impossible de savoir la direction générale que nous devons suivre, et de l'est à l'ouest, et *vice-versa* nous faisons des zigzags à tous les points de la boussole.

Nous arrivons pourtant à la brune près d'un charmant ruisseau qui coule au nord et porte ses eaux dans un affluent du Njoko. Nos jeunes gens, fatigués, se mettent en grève et refusent tout service. Le lendemain fut un triste dimanche, car il nous

(1) Pluriel de *letsa*, étang. (*Réd.*)

fallut chercher les autres voitures laissées dans un désert sans eau. J'avais la tristesse dans l'âme. A quatre heures de l'après-midi, nous jouîmes du spectacle imposant d'une éclipse totale de soleil. C'était splendide. Nos garçons, cachés dans les bois, accouraient tout atterrés. « Yo ! nous allons périr ! » Les poules se perchaient, les chiens aboyaient, les étoiles brillaient au ciel. Au milieu de mes ennuis j'avais complètement oublié le phénomène, et je m'en veux. Nous eûmes une bonne réunion ensuite ; je parlai sérieusement à nos garçons et les menaçai de me plaindre d'eux à Léwanika. Je sentis que cet argument-là était une balle perdue. Quoi qu'il en soit, ils promirent de mieux faire. La journée se termina mieux qu'elle n'avait commencé.

31 août.

Quelle surprise ! Le messager que j'ai envoyé à Sesheké vendredi dernier est déjà de retour. Trois cents milles en quatre jours et demi, ce n'est pas mal. Il nous a fallu deux semaines, à nous. Je lui donne joyeusement son setsiba, et me retire à l'écart avec les précieuses missives qu'il m'apporte. Bonnes nouvelles des miens. Dieu soit loué ! Ma chère femme, qui a été malade toute une semaine après mon départ, va mieux, et essaie de se faire à son petit ménage de veuve. Les Jeanmairet vont leur train... Le nouveau Morantsiane promet d'être une écharde pour eux, et, comme le remarque ma femme, il faudra à nos amis toute la grâce de Dieu pour savoir être fermes et bons tout à la fois.

Et quelles nouvelles de l'expédition du docteur Holub ! Pillée, complètement pillée par les Mashikulomboé, non sans représailles sanglantes ; elle est de retour à Kazungala dans un état déplorable de maladie et de dénuement. Pas de calicot, pas de couvertures à leur envoyer, car j'ai tout pris. C'est notre bourse. Mais notre bonne « Dorcas », avec le concours de nos « enfants », a réussi à faire un bon paquet de robes, linge, savon, etc., pour venir en aide à M. et madame Holub. Il y a dans cet échec certains détails que je ne m'explique pas bien. Les

théoriciens et les critiques de profession n'oublieront pas d'y braquer leurs microscopes; mais la sympathie des gens de cœur ne fera pas défaut. Je puis bien me mettre à la place du docteur Holub, car nos Matotéla et nos Mangèté ne valent pas mieux que les Mashikulomboé, et ils nous feraient pis s'ils l'osaient. « Oh! comme je pense à la bonté de Dieu, écrit ma femme à ce sujet. Il ne nous abandonne pas à nous-mêmes; il nous guide par son conseil. Et quand les ténèbres nous environnent, si épaisses que nous ne savons vraiment pas si nous devons aller à droite ou à gauche, il nous dit : C'est ici le chemin, marchez-y! Le contraste entre l'expédition Holub et la nôtre est tout un sermon pour moi. Je pense beaucoup à ce qui nous est arrivé chez Masonda (1), et je me dis combien il eût été facile pour nous, par la plus légère imprudence, de nous placer dans la position où se trouvent maintenant les Holub. » C'est parfaitement vrai.

A plus tard des renseignements ethnologiques sur les Matotéla et les Mangèté.

Rivière Séba, un des affluents du Njoko, 2 septembre.

Nous avons travaillé, tous ces jours-ci, jusqu'à ce que la hache me tombât des mains. Nous sommes tous noirs comme des charbonniers, et nous pouvons à peine nous regarder sans rire. Depuis que nous avons quitté Sesheké, le pays, bois et plaines, récemment brûlé, est tout couvert de cendres qui, soulevées par les bœufs, nous enveloppent d'un nuage épais. Nous respirons quand, de places en places, nous trouvons l'herbe de l'an passé épargnée par la conflagration générale. Nous n'avançons pas. C'est un grand travail que d'ouvrir un chemin à travers les fourrés, et puis il reste toujours ces sables d'Afrique que les bœufs labourent avec tant de peine.

(1) Allusion à un incident des plus émouvants du premier voyage de M. Coillard. Voir année 1877, p. 450 et suiv.

Quand arriverons-nous? Sera-t-il possible à ma femme de faire ce voyage cette année? Mon Dieu!...

Njoko, 3 septembre.

Nous cheminions lentement et péniblement dans les bois pour atteindre un gué lointain, quand les chefs de Sesheké, dont j'ai déjà parlé, et qui nous servaient d'avant-garde volontaire, nous firent mander qu'ils avaient trouvé un passage tout près. Gué fort bon, fond pierreux, berges nulles, peu d'eau et surtout pas de bourbier. Nous allâmes l'inspecter, et bien qu'il ne fût pas précisément ce que l'on disait, nous le crûmes praticable. La rivière en cet endroit est de quatre-vingts mètres de large, et d'un courant rapide. Nous lançons mon wagon traîné par trente-deux bœufs. Il était huit heures du matin. A dix heures tout serait fini, pensions-nous, et après la halte ordinaire du milieu du jour, nous partirions, voyagerions à marches forcées pour aller passer le dimanche au Lumbé. Malheureusement, comme toujours en pareils cas, il arrive des enchevêtrements, des bœufs dételés, des jougs détachés, des clefs cassées, et puis, au moment de sortir de l'eau, les roues de derrière s'enfoncent si bien que l'un des moyeux disparaît dans la boue. Devant nous, une montée courte, mais rapide, les bœufs se refusent à tout effort : les cris, les coups, les différents angles auxquels on met la chaîne de trait, rien n'y fait. Le chariot, deux fois entraîné à reculons au milieu de la rivière va, pour éviter le bourbier à droite, se buter à gauche contre une berge de sable. Mais nous mettons aux roues chefs et Matotéla; quelques coups de bêche, un coup de collier, et nous sortirons aisément. Oui, seulement les bœufs sont devenus récalcitrants et têtus; ils n'entendent et ne sentent plus rien. Les uns tirent en arrière, les autres, d'un habile coup de tête, tournent le joug par dessus leur cou et regardent avec défi le maudit wagon; celui-ci se détache et se sauve, celui-là se couche, s'étrangle avec opiniâtreté, écume, mugit et fait le mort. « Mords-lui la queue! » On a beau lui mordre la queue, il reste insensible. Enfin, l'ordre rétabli et

chacun à son poste, nous tentons avant de décharger un dernier effort. Nos Matotéla trouvent que c'est moins pénible de travailler de la langue que des épaules; ils font un vacarme épouvantable. Les bœufs, exaspérés, se précipitent à droite avec une impétuosité que personne ne peut arrêter. On voit les roues de gauche se lever : le danger est imminent, les gens affolés perdent la tête; les uns se jettent sur les roues, les autres se ruent sur les bœufs. Et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la voiture avait perdu son centre de gravité, était lancée hors de son train, et, renversée, gisait sur le côté dans la rivière. Il s'ensuivit un morne silence; les indigènes, frappés de stupeur, la main sur la bouche et cloués sur place comme des statues, se regardaient, me regardaient; ce n'était certes pas le moment de perdre la tête. Nous dételons les bœufs et courons au wagon culbuté. Mon cœur se serre à la vue de ce naufrage et en pensant au voyage de ma femme. Et le courant de l'eau roulant des sables parmi le chaos de nos bagages rit à haute voix comme pour insulter à notre malheur.

Dégager nos caisses jetées pêle-mêle, pêcher la literie, les ballots, les sacs de provisions, ce fut une tâche laborieuse et de plusieurs heures que s'imposèrent Waddell et Middleton. Il était trois heures de l'après-midi; Waddell était blanc comme un linge, il chancelait, et je crus qu'il allait s'évanouir. Je me souvins alors que nous n'avions rien pris depuis la veille. Je courus lui chercher une goutte de vin pour le reconforter un peu. Nos bagages sortis de l'eau, j'aurais voulu fuir ce spectacle écœurant. Voici ma boîte d'instruments scientifiques jetée sens dessus dessous, le couvercle brisé, les instruments épars; voici ma literie, mes vêtements de rechange, mon linge, et tout cela ruisselant d'eau et rempli de sable. Voilà nos provisions, café, thé, graisse, miel, dont notre bonne ménagère avait eu soin tout particulièrement de nous pourvoir, du vermicelle, de l'*arrow-root*, très soigneusement gardés pour les temps de maladie, tout cela répandu, mêlé, trépigné dans la boue. On retire du fond de l'eau un sachet de farine qui devait nous durer des

mois, puis le sac de sel, le sac de sucre. Mais les sacs sont vides. Sel et sucre conplètement fondus! C'est encore ma petite bibliothèque de voyage: bibles, cantiques, ouvrages scientifiques, livres de médecine, de littérature, journaux et revues de la dernière poste, papeterie, une masse de pâte molle et boueuse. Et le tout jeté à l'avenant hors de la rivière, sur une rive fraîchement balayée par le feu et couverte d'une couche épaisse de cendres noires.

Mais laissons les bagages et songeons au wagon. Nous démontons le train pièce à pièce, ce qui est facile. Il faut ensuite sortir la tente immergée, ce qui l'est moins. Il faut surtout la porter, la lever à bout de bras au-dessus des grandes roues pour la remettre sur le train, ce qui faillit dépasser nos forces. L'eau et le sable en avaient doublé, triplé le poids, et nos Matotéla nous laissaient à peu près seuls faire des efforts à nous rompre. A force de prières, de gronderies et de patience, nous en vînmes pourtant à bout, et la tente finit par tomber en place sur les essieux au milieu de hourras étourdissants. Le voilà donc encore une fois sur pied, mon pauvre wagon. Bon vieil ami, notre *home* ambulant de tant d'années dans des contrées lointaines et inconnues, au milieu d'aventures si diverses, que tu as donc l'air triste et déchu avec tes côtes enfoncées, ta visière en lambeaux, tes fenêtres brisées, ta tente déchirée et boueuse, ton frein et tes caissons tout en pièces!...

C'était maintenant la brune. Tout le monde s'était dispersé sur le coteau voisin pour faire les arrangements du bivouac. J'étais resté tout seul au milieu de mes épaves. Ce qui se faisait jour dans le tumulte de mes pensées, c'était une impression très vive de la bonté de Dieu. Sans doute j'aurai à payer, un peu cher, les services des chefs de Sesheké, mais ces services nous ont été d'un grand secours, leur conduite nous a fait plaisir. Qu'aurions-nous fait sans eux, à la merci des Mangèté et des Matotéla? Qu'aurions-nous fait surtout si pareil accident nous fût arrivé dans les marécages du Loanja, de nuit, au milieu de la tsetsé, ma femme avec nous, loin de tout village et de tout secours possible? L'accident eût pu être dix fois, cent fois pire, et tout à

fait irrémédiable. Aussi je sentis le calme et la reconnaissance jaillir dans mon cœur, et mon âme bénit l'Éternel. Au bivouac, les Barotsis m'avaient, avec quelques branches et un peu d'herbe, fait un abri contre le vent qui soufflait. Waddell m'offrait sa couverture écossaise, que je ne pouvais pas accepter; Middleton me procurait une ou deux couvertures de coton; Kamburu m'avait trouvé un peu d'herbe pour ma couche. Aaron me donnait son oreiller, et Nguana-Ngombe, tout malade qu'il était, m'avait fourni le vêtement des pauvres : un feu flamboyant. Ainsi choyé par tout mon monde et exténué de fatigue, je m'étendis et dormis d'un profond sommeil jusqu'au matin. Il fallut alors recommencer la besogne, porter à bras tous nos bagages sur le plateau, et au milieu d'un concours toujours croissant de curieux, qui ne sont pas plus discrets ni plus honnêtes qu'il ne faut, vider les caisses, étendre robes, vêtements, linge, coupons, vraies loques qui ont déteint les unes sur les autres, objets d'échange, provisions, épiceries, tout cela avarié et déjà en fermentation! Quelle exhibition! C'est alors que je pus constater l'étendue de nos pertes... De quel prix ne nous sera-t-il pas désormais chaque objet qui nous arrivera sain et sauf à la vallée? C'est au milieu de cette triste lessive que je prêchai l'Évangile à un auditoire de deux cent cinquante personnes. Les hommes m'écoutaient avec attention, mais le caquet des femmes ne se donna pas de répit; leurs oreilles étaient fermées à la prédication. C'est notre friperie qui absorbait leurs regards et leurs pensées. Cela me rendit profondément triste.

A la rivière Lumbé, 11 septembre.

Le trajet est des plus laborieux; les haches ne se rouillent pas, mais les bras se lassent. Le sable est tel, et les bœufs sont si fatigués que nous faisons à peine 2 kilomètres à l'heure. L'attelage de Middleton de quatorze est réduit à dix; nous sommes obligés de laisser son wagon en arrière pour le chercher ensuite, ce qui double nos étapes. Au lac Kambé, Waddell a abattu une

antilope, un khokong (1). J'en étais fier pour lui, car c'est son premier coup de grosse chasse, et content pour nous à cause de la viande.

Nous dirigeant au nord-nord-ouest, à travers un bois, nous débouchons sur le lac desséché d'Isumou, puis dans le vallon spongieux d'un ruisseau tributaire du Lumbé. A sa source, ce n'est qu'un marais, à deux kilomètres plus bas ce sont des étangs, et plus loin, se joignant à un autre affluent du Lumbé, il forme des marécages impraticables et qui s'étendent à perte de vue. Impossible d'aborder le Lumbé. A neuf heures du soir nous nous arrêtons à la lisière d'une forêt pour y passer le dimanche. « Le Lumbé, nous disent nos éclaireurs, n'a de gué connu qu'un seul, et ce gué est profond ; on y a de l'eau jusqu'au cou. » Tristes nouvelles s'il en fut. Une visite que nous y fîmes le lendemain nous convainc que ce rapport est bien au-dessous de la vérité. Pour aborder la rivière il faut traverser des mares, longer des étangs profonds sur un terrain détrempé. C'est matériellement impossible à première vue. Que ferons-nous? Faudra-t-il tout décharger, tout démonter, porter bagages et voitures à bras, et passer le tout en canots? Et combien de jours cela nous prendra-t-il ? Je n'ose pas y penser.

Au Lumbé, rive droite, 20 septembre.

Quel délicieux jour de repos nous avons eu ici hier ! le premier depuis que nous sommes en voyage. Il faut avoir travaillé comme nous le faisons toute la semaine pour comprendre avec quelle joie nous saluons le jour du Seigneur. Après le déjeuner et le culte, chacun de chercher un coin ombragé, isolé, et dort, dort comme s'il n'avait jamais encore dormi. Je me retire aussi ; je lis, je médite, j'écris, et d'un bond me voici voyageant dans d'autres parties du monde. Je suis à Léribé..... en Europe, en France. Je vois ces bonnes réunions qui de loin m'apparaissent comme des festins spirituels. Mon ciel s'assombrit bien un peu,

(1) Le gnou, *catoblepas Gorgon*. Il y en a au Jardin des plantes. (*Réd.*)

la solitude se fait plus grande autour de moi, je me sens « dans une terre déserte, altérée et sans eau ». Satan n'est pas loin. Mais en laissant cours à mes pensées, une vision vient soudain tout illuminer. M'élevant plus haut, je ne vois plus seulement des lieux connus et aimés, les Béthels de mon pèlerinage, mais je passe en revue les pays du monde entier où retentit la prédication de la Bonne Nouvelle. Il me semble entendre monter vers le ciel, des cités populeuses et des déserts, des villes et des hameaux, des continents et des îles perdues dans l'Océan, un concert universel de louanges où s'harmonise la multiplicité des langues humaines. Il me semble que le jour va luire où tout genou se pliera devant Jésus, où toute langue confessera qu'il est le Seigneur à la gloire du Père. Je reprends courage alors et je bondis de joie. Autour de moi, c'est vrai, c'est encore le silence et les ténèbres. Mais que sera-ce quand les tribus zambéziennes et les nations de l'intérieur verront la grande lumière et joindront aussi leurs joyeux accents à ce puissant concert !...

D'ici nous pouvons encore voir notre campement de la semaine dernière ; nous avons cependant fait un grand pas, car nous étions alors sur la rive gauche et nous voici sur la rive droite. Le Lumbé est une rivière profonde et que ses rives ne peuvent contenir. Elle se répand dans une plaine dénudée de plusieurs kilomètres de large, où elle se divise en une infinité de branches séparées par des marécages impraticables qui sont particuliers aux rivières des régions intertropicales et équatoriales de ce continent. Elle coule parallèlement au Njoko du nord au sud, et à trente lieues d'ici se jette dans le Zambèze du haut d'une muraille de basalte où elle forme une série de chutes. J'ai essayé d'en déterminer la position géographique. Pendant deux jours, qui à cheval et qui à pied, nous en avons exploré le cours sans trouver d'autre gué que celui qui était devant nous. Découvrant cependant un endroit moins marécageux où les wagons pouvaient aborder la rivière sans trop de danger, nous décidâmes d'y passer nos bagages en canots, et risquer ensuite nos wagons vides au gué dont j'ai parlé plus haut. De petits chefs, attirés par l'appât des setsiba, accourent bientôt avec

quelques hommes. « La rivière était presque vide, me dit un vieillard, mais, depuis cette merveille effrayante de l'autre jour, elle se remplit de nouveau. » Malheureuse éclipse, quelles calamités ne lui attribue-t-on pas! Les canots qu'on amène sont tout petits. Un seul individu avec un rameur peut s'y agenouiller, à condition de bien garder l'équilibre. L'idée me vint de les attacher deux à deux, et nous passâmes ainsi tous nos bagages sans le moindre accident. Le passage du gué fut bien plus dangereux, mais nous avions pris nos mesures. A l'aide de grosses cordes du pays, nous parvînmes, non sans peine, à empêcher que les attelages et les voitures ne fussent emportés par le courant. Voilà le travail de toute une semaine. Avec un pont c'eût été celui de quelques minutes. Pauvre Afrique ! Heureux les pays civilisés !

Nos provisions sont au plus bas, et il y a famine au pays. Impossible de nous procurer des vivres avant d'arriver à Ruyi. Et comment y arriver avec des bœufs épuisés? Nous prenons une grande résolution : nous choisirons les meilleurs bœufs, prendrons deux wagons et laisserons les deux autres, que nous viendrons chercher ensuite. Nous donnons à Frans et à Kamburu ce qui nous reste de nourriture, du calicot et de la verroterie et nous leur disons adieu. Nous voyageons mieux. Nous avons fait sept lieues aujourd'hui vers le nord-est, en suivant toujours le vallon, la plaine plutôt, du Lumbé. Elle n'a pas moins de quatre à cinq kilomètres en moyenne. Elle est bordée de chaque côté de bois qui s'avancent comme des promontoires de sable que nous ne pouvons pas éviter. Le sol est riche en minerai, et nous trouvons ici et là des débris de fourneaux où on le fondait autrefois. Nous ne sommes pas loin des mines célèbres de *Kachenje*, d'où les Matotéla de toute la contrée vont tirer le fer tant pour leur propre usage que pour leur petit commerce et le tribut qu'ils doivent au roi. La vallée du Lumbé, comme celles de tous les affluents, paraît avoir été autrefois exploitée sérieusement. Il s'y trouvait évidemment une forte population à en juger par les champs en friche, et les couches exhaussées, entourées de rigoles couvertes d'herbes où l'on cultivait le manioc et les patates. A distance on dirait des tombeaux.

Que sont devenues ces populations? Problème douloureux à résoudre. Quand je voyageais en canot sur le Zambèze et que je m'étonnais du dépeuplement d'une contrée aussi riche, mon guide me disait que, pour plus de sécurité, les habitants s'étaient retirés à l'intérieur des terres. Et maintenant encore on me les indique du doigt plus au nord. A Sesheké on nous disait que nous voyagerions parmi des tribus nombreuses, *machaba-chaba* (1)! Où sont-elles? Çà et là, un village, un hameau caché dans les bois, voilà tout. La conquête du pays par les Makololos a commencé cette œuvre de destruction que continue encore la rapacité insatiable des Barotsis.

Entre les mains de colons européens, ce pays serait d'une richesse inépuisable. On pourrait tout y cultiver, les produits des climats tropicaux, comme ceux des climats tempérés. Le point noir, c'est la question des débouchés, ce sont les voies de transport. Toujours est-il que, pour des commerçants philanthropes, il pourrait y avoir là une œuvre à faire. Au point de vue missionnaire, si nous étions riches en hommes et en fonds, il y aurait lieu de fonder un établissement missionnaire dans les environs du Njoko. Il s'y trouve déjà plusieurs villages, il est à croire que la population éparse se grouperait autour d'une station. Ce serait un trait d'union entre Sesheké et Léaluyi.

22 septembre.

Un malheur n'arrive jamais seul, dit-on. C'est un mouton qui meurt, puis une chèvre, puis un veau. Adieu le lait! puis c'est un bœuf qui se casse la jambe et qu'il faut abattre. Tout cela n'est rien. Mais voici ma *montre*, mon compagnon inséparable de nuit comme de jour, ma montre à répétition, le souvenir d'un ami maintenant au ciel, mon unique montre qui est détraquée et ne veut plus marcher. J'ai beau la regarder, la caresser, la remonter, c'est fini, son pouls a cessé de battre et

(1) *Sechaba* signifie « peuple »; plur., *li* ou *machaba!* (*Réd.*)

me voilà sans montre! J'en avais bien une autre; j'ai dû la donner en reconnaissance de services qui nous ont été rendus. Je suis tout dépaysé. Comment un tel malheur a-t-il donc pu m'arriver? Serait-ce au Lumbé en maniant la hache dans les bois?...

Autre désagrément. Les guides que nous a donnés le chef Moana-Moari nous ont égarés. Parvenus à un sentier qu'ils nous assuraient être le bon chemin, nous quittons le Lumbé pour nous enfoncer dans la forêt. Nous travaillons d'arrache-pied toute l'après-midi et le lendemain matin à ouvrir le chemin. Mais le sentier se dirige du sud-ouest au sud. Ce n'est pas notre direction; je conçois des doutes. Près d'un abri de feuillage, un feu brûlait encore et il s'y trouvait les restes d'un repas tout récent. Ce sont évidemment des voyageurs qui viennent de s'enfuir à notre approche. Vite Aaron enfourche le cheval. Oh! ce bon cheval, quels services il nous a rendus! Dieu vous bénisse, amis inconnus qui nous l'avez donné! Aaron atteint les voyageurs, calme leur épouvante et apprend d'eux que le sentier que nous suivons conduit aux mines de Kachenjé; le chemin du Ruyi (1) est plus loin. Bon, voilà donc du travail perdu. Nous rebroussons chemin et poussons à 12 kilomètres plus loin. Des voyageurs qui conduisent une troupe de jeunes filles pour le service de la maison royale nous rassurent. « C'est le grand chemin de la capitale, il n'y en a pas d'autre. » Ce grand chemin n'a pas deux pieds de large. C'est que les indigènes, quelque nombreux qu'ils soient, ne marchent jamais de front, mais toujours à la file, en observant strictement les règles de la prudence. Nous nous remettons au travail et allons déboucher au chott Isiki. C'est un de ces nombreux lacs égrenés entre le Lumbé et le Ruyi, dépressions peu profondes du sol, qui se

(1) Dans une lettre privée M. Coillard dit : Les Zambéziens font de l'*l* et de l'*r* une confusion remarquable. Les indigènes ne paraissent pas s'y tromper; mais la nuance nous échappe encore. Nous entendons indifféremment *Loboshi* et *Robosi*, le nom de jeunesse du roi Léwanika, *Rumbé* et *Lumbé*, *Ruyi* et *Luyi*.... L'euphonie semble donner la préférence au son *l* dans *Léaluyi*. (*Réd.*)

dessèchent en partie au printemps, mais qui, lors de la crue, forment d'immenses nappes d'eau du trop-plein du Zambèze. Je parviens à acheter un peu de blé des voyageurs que nous rencontrons, et même du sel. Du sel! Aaron qui l'a flairé avant moi, s'en va secrètement en acheter une toute petite calebasse dont il me fait présent. Ce sel est encore tout plein de sable et de terre; tout de même c'est du sel, et quand on en a été privé pendant des jours, on pourrait le croquer comme du sucre.

A la rivière Motondo, 29 septembre.

Nambora ka Nkoli! C'était notre cauchemar depuis Sesheké. Tout le monde en parlait avec effroi. Nambora ka Nkoli, c'est la forêt où « l'on ne boit que l'eau de sa gourde »; ce sont des fourrés, des sables et la soif. Les Zambéziens ont une peur terrible de la soif, et ils la supportent mal. L'eau de leur fleuve est délicieuse et ils la boivent par plaisir. En être réduit à sa gourde, c'est une calamité. Il fallut deux jours pour frayer un passage à travers cette forêt mal famée. Heureusement que Middleton, qui n'a plus son wagon, peut prendre ma hache et me soulager. La forêt n'a que 30 kilomètres de large; nous y entrons à deux heures du matin, et au coucher du soleil nous l'avions derrière nous. « Plus de difficultés, nous avons passé Nambora ka Nkoli! » Nous débouchons en effet dans une éclaircie. Ce n'est ni un vallon ni une plaine. Cela tient de l'un et de l'autre. C'est une immense traînée herbeuse de 4 kilomètres de large qui paraît au nord-nord-est à l'horizon entre de petites collines et va disparaître dans le lointain au nord-ouest entre d'autres collines bleues aussi. C'est un vaste marécage où le Motondo, sans berges, s'épanche sur un terrain qu'il imbibe de ses eaux comme une éponge. Il forme ici et là des étangs profonds, se divise et se subdivise en plusieurs branches qui essaient de se creuser chacune son lit. Sur les bords de ce marécage immense, il se forme une croûte légère qui rebondit sous vos pas. Malheur si elle se brise sous les pieds des bœufs ou sous les roues du wagon; c'est un bourbier sans fond. Hélas! c'est ce qui nous

arriva, et, bien que nous eussions passé nos charges en détail avec le tombereau, mon wagon vide s'enfonça les quatre roues à la fois jusqu'au plancher, et ce ne fut qu'après deux jours d'un travail inouï que nous l'en sortîmes comme par miracle. Sur le bras principal du Motondo se voit encore une masse confuse de pieux fourchus. Ce sont les ruines d'un pont, rustique s'il en fut, que Léwanika dans une de ses expéditions avait fait construire pour faire passer ses armées.

A la rivière Ruyi, 1er octobre.

Après le Motondo voici le Ruyi dont nous sépare un bois de 8 kilomètres. Le Ruyi, c'est la répétition agrandie du Motondo : une plaine marécageuse de même apparence où le Ruyi s'égare, s'épanche, forme des mares, des étangs, des lagunes et des ruisseaux. Je prends les devants et me dirige vers un îlot couvert de huttes, comme les grains éparpillés d'un chapelet. A la vue de mon singulier quadrupède, de grands garçons qui paissaient du bétail interrompent leurs jeux, ramassent leurs vaches et prennent la fuite en poussant des cris perçants. Les hommes du village, plus raisonnables, viennent me rencontrer et me conduisent à travers ce labyrinthe d'étangs et de courants d'eaux que l'on appelle le *gué*. L'alluvion emportée par la crue des eaux, il ne reste plus qu'une couche de sable sur un fond d'argile. Nous aurions donc passé sans difficulté si au courant principal nous n'étions tombés dans du sable mouvant. — Le chef Kuangu-Muné arriva bientôt à notre secours avec des hommes et des canots. Ce vieillard vénérable se jeta immédiatement à l'eau, et sans nous saluer débita avec volubilité des prières et des imprécations aux dieux qui nous sont hostiles. Il s'aspergeait les bras, la poitrine, le front, il crachait sur les bœufs, crachait sur le wagon pour les exorciser, pendant que tout le monde le regardait avec révérence. La cérémonie terminée : « Vous sortirez maintenant, me dit-il en me saluant avec bonhomie, je les ai conjurés. » Je lui donnai raison, car, à l'aide de ses canots et de ses gens, je déchargeai immédiatement le chariot. Quand il

sortit du banc de sable, la nuit était avancée. Je découvris le lendemain que l'eau était entrée dans nos caisses et nous avait causé de nouvelles pertes, et aussi qu'à la faveur de la nuit, les gens de Kuangu-Muné nous avaient volés. Cela jeta un nuage sur notre entrevue. Il m'apportait des vivres comme salutation et je lui faisais un présent digne du sien. Mais je refusai péremptoirement les setsiba que ces pauvres gens exigeaient de moi pour leurs services de la veille, jusqu'à ce que le voleur fût découvert et les objets rendus. Inutile d'ajouter que nous en sommes quittes pour nos pertes. Nous passâmes là le dimanche pour faire reposer hommes et bêtes, et avec les guides que nous fournit Kuangu-Muné, nous continuâmes lundi notre fatigant pèlerinage.

Aux sources du Séfula, 9 octobre.

Voilà une date au moins qui fait tressaillir de joie. Une autre étape, une grande, dit-on, et nous serons arrivés! C'est à en rêver. On nous disait : « Ruyi est la dernière rivière, la toute dernière », mais on ne nous disait pas que nous avions passé les derniers mauvais pas. Mais n'en parlons plus. Ces longues étapes nocturnes avec des chariots qui s'embourbent ou vont se briser contre de gros arbres; les marches de jour avec un soleil de feu, où les bœufs portent si tristement le joug et sillonnent si péniblement les sables pendant que les conducteurs se traînent avec effort et dirigent leurs attelages comme s'ils avaient renoncé à s'en faire obéir; les murmures déraisonnables et les soucis angoissants, tout cela va passer. Ce sera peut-être un soulagement que de se trouver aux prises avec des difficultés d'un autre genre.

Du Ruyi, nous dirigeant au nord-ouest, nous passons le lac Mokangu avec une belle nappe d'eau, puis celui de Kataba, puis le ruisseau de Moale, séparés les uns des autres par des bandes de bois, et communiquant avec le Zambèze dont ils reçoivent l'excédent des flots.

Le pays lui-même présente partout à peu près le même as-

pect de Sesheké jusqu'ici : des plaines, des sables, des bois, des éclaircies dénudées et des marais : vastes solitudes si silencieuses de jour qu'on a de la peine à les croire habitées, panorama mélancolique d'une monotonie extrême et où il est difficile de s'orienter. Les monticules qui longent le Njoko et le retiennent resserré dans son lit font seuls exception. Avec des Mangèté intelligents, ces bois interminables ne manquent pas tout à fait d'intérêt. Ils vous font volontiers connaître la grande variété de fruits sauvages qu'on y trouve, les différentes espèces de miel qu'on y recueille, etc. Ils vous montrent l'arbre à caoutchouc, — un magnifique arbre de la famille des figuiers que les Barotsis aiment à planter sur le tombeau des rois, et d'autres espèces encore dont ils ne connaissent pas la valeur commerciale. Vous êtes frappé surtout de la grande proportion d'arbres qui sont revêtus d'une écorce de liège. Ce n'est pas que ce liège soit bon à quoi que ce soit ; mais une culture intelligente pourrait l'améliorer. — Je ne parle pas des gommes, ni du coton sauvage que l'on trouve partout, ni de fibres précieuses dont l'industrie européenne ne manquerait pas de tirer parti. Toutefois, il ne faudrait pas que ces forêts zambéziennes rappelassent à l'esprit celles de l'Équateur, encore moins celles d'Europe ou du Nouveau Monde. Non, nos forêts sont ce que les Anglais en Australie appellent *bush* : une masse d'arbres et d'arbustes tourmentés par les vents, rabougris et en général d'une vétusté précoce. La vie y languit et s'éteint sans effort. Les sables dont nous avons tant à nous plaindre recouvrent une couche très dure et imperméable. Cela explique tout à la fois la fertilité étonnante de ces champs sableux où l'irrigation n'est pas possible, ainsi que la paralysie, — il y a des exceptions, — de la végétation arborescente. Par infiltration toutes ces dépressions du sol, ces réservoirs naturels qu'on appelle *matsa* communiquent les uns avec les autres et donnent naissance à de nombreux cours d'eau comme le Séba, le Siboya, le Séfula, le Kanyonyo, etc. La géologie nous révélera un jour les richesses minérales de ces contrées.

Séfula, du 16 au 23 octobre.

Des sources du Séfula, il fallut quatre jours à une bande de douze hommes pour nous ouvrir un passage à travers la forêt de Kanyonyo. Et alors, quel déboire de trouver que le petit vallon et les hauteurs avoisinantes étaient tout couverts de champs verdoyants, et qu'il ne nous était pas possible d'y trouver un pied-à-terre. De là des pourparlers et de nouveaux délais. « Établissez-vous à Kanyonyo, nous faisait dire Léwanika irrité contre ses gens, le val est à vous, ils le savaient. Fermez les yeux et les oreilles, paissez vos bœufs parmi ces champs, n'en ayez cure. » Et dans cinq ou six semaines, ces gens qui meurent de faim, — car il y a famine, — commenceront à manger leur maïs, leurs patates et leurs citrouilles.

Sans hésiter davantage, je tournai mon timon vers l'emplacement que nous avions choisi il y a deux ans. Nous y arrivions le 11 octobre au soir, après une journée fatigante et aventureuse.

Après deux mois pour faire à peu près cent cinquante lieues, nous avons donc cessé de rouler. Cela nous paraît étrange. Ni ma femme ni moi n'avons de goût pour les voyages en wagon, ce qui les rend nécessairement d'autant plus prosaïques et ennuyeux. Si nous avons eu une vie missionnaire si ballottée et si errante, ce n'est pas par choix, mais simplement par *devoir*. Nous soupirons après quelques années de halte dans notre pèlerinage, après un petit coin qu'il nous soit encore permis d'appeler ici-bas *notre home*, et surtout après quelque travail autre que d'entasser des briques et du mortier, défricher et planter pour nos successeurs...

Nous bivouaquons sur un coteau de sable, couvert de broussailles épaisses récemment brûlées, au milieu d'un bois qu'on a saccagé sans pitié, de l'aspect le plus triste et sans ombre. De cent pieds de hauteur, la vue plonge sur le Séfula, dont les jongles et les fourrés cachent le courant; elle suit les ondulations verdoyantes des bois d'au delà, puis va errer sur les col-

lines lointaines dont le bleu se confond avec celui du ciel. C'est le sud. A l'ouest, elle s'échappe à travers quelques tronçons desséchés et des arbustes mutilés, sur cette vaste étendue dénudée qu'on appelle *la vallée*. Le Borotsi n'est pas le Lessouto, Séfula encore moins Léribé... Nous nous y habituerons. Des gens occupés ne savent pas ce que c'est que la nostalgie. Mais, hélas! à Séfula, tout est à créer et nous ne sommes plus jeunes... Y aurons-nous jamais un arbre fruitier, un seul? une maison? — Nous aurons le loisir d'en rêver. La grosse question du moment qui m'absorbe et me préoccupe, c'est la possibilité qui nous menace, ma femme et moi, d'être séparés pour toute une année! Par quel moyen puis-je la chercher, la faire voyager au milieu des pluies, et l'amener ici avant que l'inondation ne nous surprenne dans le désert? — Comment pourrons-nous nous abriter pour la saison pluvieuse? — Il faudrait voler pour faire en un mois le voyage de Sesheké, aller et retour, et un wagon à bœufs, par des chemins pareils, ne vole pas. Je n'ose penser à la rivière avec ses rapides, ses dangers, ses canots toujours à moitié pleins d'eau...

La famine est telle ici que nous ne pouvons pas trouver d'ouvriers. Chacun court les bois ou va à la pêche pour pourvoir aux besoins des siens. Nous-mêmes, nous ne vivons, comme tout le monde, que de poisson sec que nous achetons cher et de cassave. Le pays est brûlé, la saison est avancée et nous n'avons pas encore pu trouver de chaume pour mettre un toit sur nos bagages ou sur nos têtes. Tout est sombre. Mais je le connais Celui qui m'a cent fois dit : « Invoque-moi au jour de la détresse, je t'en délivrerai et tu me glorifieras. » Il tient toujours parole. Quand le chrétien est à bout de ressources et se rejette entièrement sur son Dieu, le secours n'est pas loin. Des ténèbres aussi jaillira la lumière. Il est bon d'attendre, même en se tenant en repos, la délivrance de l'Éternel.

Votre affectionné en Jésus,

F. COILLARD.



LA STATION DE SÉFULA

Séfula, vallée des Barotsis, Haut-Zambèze.
10 novembre 1886.

Me voici donc à Séfula, sur le petit plateau sablonneux que je vous ai dit, au milieu d'un bois saccagé, et dans une petite tente qui rit et tamise tour à tour la lumière, le vent et la pluie. Je l'ai plantée sous un gros acajou pour avoir de l'ombre. Autour de moi, maintenant, tout est activité. Voici deux garçons qui déracinent des massifs de buissons pour faire place à notre chaumière; en voilà un autre qui carbonise des pieux pour nos murs, ce qui les préservera de l'humidité et des termites. Au milieu de ce groupe, là-bas, des jeunes gens mesurent avec une satisfaction bruyante les *setsiba* qu'ils viennent de recevoir pour la construction d'une hutte; en voici d'autres qui apportent en file des perches et de l'herbe pour en faire une seconde. Elle me coûtera, comme la première, dix mètres de calicot; cinq garçons en auront rassemblé tous les matériaux et l'auront terminée en trois jours! A cent pas de distance, c'est un bercail qui se bâtit, et, plus près, dans une autre direction, ce sont nos amis, Middleton et Waddell, qui scient à force de bras avec un entrain qui fait plaisir. Quant à moi, je vais, je viens, je dirige et surveille, mets la main au plus nécessaire, j'achète du roseau, je marchande du mil, des citrouilles et du manioc, j'échange quelques mots avec mes visiteurs et reprends mon travail. Plus de poisson maintenant, les pluies ont avarié toutes les provisions. La cuisine, qui, jour après jour, répète à peu près le même menu, me donne peu de souci, grâce à Nguana-Ngombe, qui s'entend mieux que moi à faire de la cassave (1) à l'eau et à faire bouillir du *mabèlé* pilé. Sa montre à lui ne se détraque jamais, et nos repas sont *presque* aussi réguliers que si nous avions notre bonne ménagère.

(1) Sorte de galette préparée avec la racine râpée du manioc. (*Réd.*)

Notre plateau a déjà l'air un peu moins sauvage. Nous nous y habituerons. Petit à petit, les tronçons cornus et les broussailles disparaîtront; des eucalyptus, déjà semés, et d'autres arbres prendront leur place. Et si jamais nous sommes assez riches pour avoir une pompe hydraulique et amener l'eau de la rivière sur notre coteau, vous verrez quel joli jardin potager nous aurons! Des *fleurs*, il faudra en chercher ailleurs et des *fruits* aussi.

Nos rapports avec le roi sont des plus agréables jusqu'à présent. Le surlendemain de notre arrivée, il s'est empressé de nous visiter, accompagné de ses principaux hommes à cheval et d'une suite nombreuse à pied. Il paraissait vraiment heureux de nous voir. Il est parti sans avoir mendié et sans que ses suivants nous aient volé la moindre chose. Ce n'est pas peu dire. J'ai ensuite été passer le dimanche chez lui et j'ai eu de bons auditoires. J'ai remarqué avec peine cependant que les femmes, au service du matin, se sont cachées derrière la cloison du *lekhothla*, et que pas une n'est venue au service de l'après-midi. Contrairement à la coutume établie, Léwanika a voulu me recevoir chez lui, au lieu de me laisser aller chez Gambella, le premier ministre. Il fallait que j'étrennasse sa maison. C'est une construction toute récente, l'œuvre de marchands mambaris (1) et dont il n'est pas peu fier. Ce sentiment-là est bien partagé par tous ses gens. Quelqu'un à qui je demandais le chemin que j'avais perdu, me disait : « Va droit devant toi, et, de l'autre côté de ces arbustes, avant même de voir la ville, une grande maison se dressera devant toi et t'*appellera.* » Quand Léwanika, tout radieux, m'introduisit dans ce palais, je lui dis en plaisantant que j'étais tenté d'en prendre possession pour ma femme. Il repartit en riant et avec toute la courtoisie d'un gentilhomme : « Ce ne serait que naturel, la maison est la vôtre, mon père! » Elle se compose de trois pièces de seize ou dix-sept pieds carrés, crépies et plâtrées à la main, avec des

---

(1) Nom donné à tous les nègres demi-civilisés de la côte de Benguela. (*Réd.*)

plafonds de roseaux si bien faits et si forts qu'on peut se servir du grenier. L'une des chambres a son plafond en pavillon. Tout le bâtiment est construit en pieux et en roseaux, sans *un seul clou,* car où trouver un clou dans le pays? Ce sont des fourches qui s'enchevêtrent ingénieusement les unes dans les autres et qui sont tenues en place par des liens d'écorce. Les murs sont de quatorze pieds de haut, avec une petite véranda qui donne à l'édifice un aspect quelque peu imposant. Ce qui le dépare, c'est le toit. Aucun des Mambaris ne savait couvrir, et les Barotsis ont dû le faire à leur manière, c'est-à-dire à l'inverse de la nôtre.

Léwanika nous écraserait volontiers d'apprentis, d'hommes faits, qu'il voudrait voir apprendre à faire en un mois ou deux tous les travaux possibles qu'exécutent les blancs. Il a fallu mettre un frein à tant de zèle, car la famine est le maire de notre commune. Le roi lui-même s'essaie à tous les outils qu'il voit. Il était en train de faire une échelle quand j'étais là; mais il est si brusque qu'il m'a cassé une tarière. Je ne l'en ai pas grondé, bien entendu; je ne l'en ai pas remercié non plus.

C'est lundi dernier que j'ai pu enfin renvoyer les wagons à Sesheké pour chercher ma femme. Je vais suivre en canot pour gagner du temps. Ce n'est pas notre plan primitif. Je devais rester ici pour activer nos travaux d'installation, pendant que ma chère compagne eût fait le voyage toute seule. C'est à ses instances que je m'étais soumis à cet arrangement. Mais le trajet à travers les régions de tsetsé, les sables, les mauvaises rivières et les marécages, est bien autrement difficile et laborieux que nous ne le supposions alors, et la saison est si avancée qu'il faut absolument sacrifier quelque chose, faire un effort désespéré.

Le roi est venu voir partir les wagons et donner ses instructions à trois petits chefs et leurs gens qui sont chargés de nous conduire, nous montrer les gués et surtout rassembler les Mangèté et les Matotéla pour déblayer le chemin à travers les bois. Il m'amenait un beau jeune bœuf, que l'on mit immédiatement sous le joug pour le dresser, et un autre qu'il tua.

Il avait beaucoup à dire et passa la nuit avec nous. Nous discutâmes surtout la question de sa capitale, et, le lendemain, nous chevauchions ensemble pour explorer la vallée dans les environs. Il choisit un endroit, à trois ou quatre kilomètres d'ici, où il s'installera en janvier pendant l'inondation, et s'il répond à ses besoins, il s'y établira alors définitivement, ce qui est à peu près certain. Voyez comme Dieu arrange tout pour faire prospérer son œuvre.

La question de nos communications avec le monde extérieur se résoudra aussi avec le temps. Voici une grande maison du Damara qui, par le jeune homme dont j'ai parlé l'an passé, désire étendre et développer son commerce dans ce pays. Le transport se ferait régulièrement tous les ans ou même deux fois par an au besoin, et cette route, beaucoup moins dispendieuse que celle de Mangwato pour nos approvisionnements, nous rapprocherait considérablement du Cap et nous présente à première vue de grands avantages. Nous l'essayerons. Ce ne sera jamais la route que nous prendrons pour nos voyages. Je ne parle que de nos approvisionnements et la poste. Cette maison communique avec le Cap et l'Angleterre par Walwich-Bay et avec Angra-Pequena.

Seshéké, 10 déc. 1886.

Voilà, de Séfula à Seshéké, un grand saut de 678 kilomètres ! Mais il m'a fallu du temps pour le faire. Après avoir expédié mes wagons, construit mes huttes et mon « kraal », fait mes arrangements et mis le travail en train, je me suis occupé de mon voyage. « Rien de plus facile que d'avoir des canots, me disait Léwanika ; tu en veux deux, je t'en donnerai quatre. » Mais les jours passaient rapidement, — pas de canots. A chaque message, je recevais la même réponse : « Demain ! » et demain c'était encore demain, — mais pas de canots. J'étais sur les épines. Si j'avais eu deux chevaux, je me serais mis en route et j'aurais rejoint les wagons ; mais que pouvais-je faire avec un seul ? Enfin, le 16 novembre au soir, arrive Luchanana, un des

favoris du roi, qui a charge de ma personne et de l'expédition. Le 17, au point du jour, Middleton attelle le tombereau et me conduit au gué : 10 kilomètres au moins à travers des mares et des étangs. Quelle n'est pas notre stupéfaction de n'y trouver qu'un seul canot ! Le deuxième, nous le trouverons en route, le troisième nous suivra plus tard et le quatrième, le mien, est resté en arrière, et il faut l'aller chercher à 15 ou 16 kilomètres de là.

Me voici donc sur un petit îlot de sable, rôtissant au soleil, répétant tout le jour l'A B C de la patience, — une dure leçon pour un écolier comme moi. Mon voyage est organisé d'une étrange manière. Si c'est ainsi que l'ami Léwanika dirige les affaires du royaume, je ne m'étonne pas qu'il y ait des révolutions. La pirogue arrivée, — une pirogue royale de 13 mètres de long, — mais si vieille et qui a des voies d'eau telles qu'on a de la peine à la maintenir à flot, nous partons. Je fais en passant une visite intéressante à la reine.

Nous voici décidément en route. Mais non ! Mon mentor est un chasseur passionné et, bien qu'il m'ait promis de fortes étapes pour racheter le temps perdu, qui ne se rachète jamais, il glisse inaperçu hors du bateau et disparaît pour toute la journée ; il chasse à cœur joie, puis va en pèlerinage à quelque tombeau prier pour la pluie et la prospérité de notre voyage. Il reçoit mes réprimandes avec respect, mais sa passion pour la chasse l'emporte sur ses promesses. Comment résister à la tentation de poursuivre un troupeau de buffles ? Comment lui faire grise mine, quand il revient au camp triomphant avec deux ou trois belles antilopes ? Un soir, une troupe d'éléphants vint s'abreuver près, tout près de notre bivouac. Aussitôt on éteint tous les feux, on se met à l'affût : Bang ! bang ! bang ! — Un cri plaintif nous fait croire que les balles ont porté. L'animal, resté évidemment seul, va se baigner ; nouvelle fusillade, nouveaux gémissements. Le lendemain, des mares de sang disent que nous ne nous sommes pas trompés. On se met donc à la piste, et une heure après l'animal gisait par terre, criblé de balles et transpercé de javelines. Adieu le voyage, car il faut dépecer le

pachyderme monstre, — grosse besogne. Du reste, outre la chasse, mes rameurs ne passent pas un village de Makalakas sans le mettre à réquisition, ce qui nous fait perdre un temps immense. Ils ne comprennent pas que je sois pressé. « Si nous n'arrivons pas ce mois-ci, nous arriverons le mois prochain ; patience, nous allons notre petit train. » Aux chutes de Ngonye, il nous faut laisser ma barque, qui menace à chaque instant de sombrer, et transporter l'autre en aval des cataractes. Du moment qu'ils nous ont aperçus, les Makalakas se sont dispersés et cachés dans les bois, et ce qu'il faut de menaces, d'insultes pour les rassembler et les contraindre à faire leur corvée, c'est inouï. Ce sont de nouveaux délais. Une partie de la bande va à pied, l'autre doit l'attendre et les étapes sont courtes. Et puis le fleuve est au plus bas, la navigation des rapides est fatigante et périlleuse. On n'avance pas. Et moi qui aurais voulu arriver et qui étais attendu pour le 28 novembre, pour une petite fête de famille. Aiguillonné par la pensée que chaque jour de retard menace de rendre tout à fait impossible notre voyage en wagon !... j'envoyai un express à ma femme : deux garçons avec un petit canot. Ils me promirent d'être à Sesheké en trois jours. Huit jours après nous les trouvâmes dans un village, à un jour de distance : un hippopotame avait culbuté et mis en pièces le canot, les garçons avaient failli se noyer, et ma lettre avec le sachet de cuir était au fond de l'eau ! Et pendant ce temps les wagons étaient arrivés ; ma chère femme et tout notre petit monde conçurent de telles alarmes, qu'ils envoyèrent des gens pour s'informer de moi jusque chez Sékosi, et se préparaient à d'autres démarches.

Je trouvai ma compagne un squelette, mais du reste en bonne santé, de même que tous les membres de notre petite colonie. Pas de fièvre cette saison ; nous en bénissons Dieu. Pendant mon absence, les voleurs, que personne ne punit, ont pris de l'audace ; ils sont même entrés de nuit dans la hutte où couchaient la femme d'Aaron et ses enfants, et ont volé des vêtements, tout ce qu'ils ont pu. A mon retour nous avons porté l'affaire au *lekhothla*. Les chefs ont ri de nos plaintes, ont

parlé d'une amende que nous pouvions, *nous*, demander. Mais comme nous insistions pour qu'on punît les coupables, on nous promit de les envoyer chercher, et l'affaire en est restée là.

Nos cœurs se serrent à la pensée que nous allons laisser les Jeanmairet seuls avec la famille Léfi. Leur position n'est pas des plus faciles, et ils auront à se rappeler souvent, comme nous, que Dieu est notre *retraite*, notre *refuge*, notre *secours* dans les détresses. Ce qui nous désole, c'est la difficulté des communications. J'espère pourtant que nous pourrons arriver à échanger des lettres tous les deux mois. Mais en *deux mois*, en soixante jours, que de choses peuvent se passer ! Peut-être le cri de détresse que je poussai l'an passé aura-t-il trouvé de l'écho en France, et vous allez nous envoyer du renfort. Ne nous laissez pas seuls. Si vous hésitez, si vous tardez quand Dieu ouvre les portes et nous appelle, soyez sûrs qu'il se trouvera d'autres ouvriers. Nous devrions être deux familles sur chaque station, *pour commencer*. C'est une mesure que nécessitent la prudence et la sécurité, et les besoins du pays nous imposent une station à Sesheké aussi bien qu'à la Vallée. Nos circonstances ne sont pas précisément brillantes, et je n'ose rien dire encore de la perspective qui est devant nous. Nous sommes sans protection humaine, dans ce pays de meurtre et de rapine. C'est en Dieu seul que nous devons mettre toute notre confiance. Il ne nous fait jamais défaut. « Ma grâce te suffit. Je suis toujours avec vous », nous répète-t-il sans cesse, et sa présence et ses promesses sont de précieuses réalités, la prière, une puissance, la Parole, une mine inépuisable de consolation, de lumière et de force.

Oh! que de fois nous aussi nous pouvons dire : « Il m'a fortifié *de force* en mon âme », et quand nous sommes assaillis par des essaims de soucis : « Le Seigneur achèvera tout ce qui me concerne. » Quant aux païens eux-mêmes, nous ne pouvons pas être désappointés, car nous savions d'avance qu'ils n'ont jamais eu l'Évangile. Pour ma part, quand je vois les revers de tant d'expéditions, le pillage et le meurtre d'explorateurs, je suis pénétré de reconnaissance envers notre Père céleste

de la mesure de sécurité et de santé dont nous jouissons.

Vous vous serez réjouis, n'est-ce pas? de savoir que Léwanika se propose de s'établir tout près de Séfula. Nous pourrons, je crois, avoir une belle école du moment que nous aurons une maison. Mais qui se chargera de cette école? Aaron est mieux doué pour l'évangélisation que pour l'enseignement; nous n'avons plus ma nièce avec nous, et ma chère femme, qui n'est plus forte, a toute la charge et les soucis d'un grand ménage sur les bras. Moi, je devrais être un peu libre pour diriger les travaux et visiter les villages... C'est encore aux collines éternelles d'où nous vient tout secours qu'il nous faut regarder.

F. COILLARD.

Arrivée de M. et madame JALLA, et de MM. DARDIER et GOY à Kimberley.

Un billet de M. Jalla, en date du 21 mars 1887, nous apprend l'heureuse réunion à Kimberley de la petite troupe qui va renforcer la mission du Zambèze. MM. Dardier et Goy avaient débarqué au Cap le 24 février et avaient eu la joie d'y saluer M. le docteur Casalis, momentanément en séjour dans cette ville. Ils sont arrivés à Kimberley le 11 mars. De leur côté, M. et madame Jalla ont terminé leur tournée au Lessouto par une visite à leur compatriote et ancien pasteur, M. Weitzecker, missionnaire à Léribé. Le Comité avait prié la Conférence de désigner un de ses membres pour accompagner nos jeunes amis à Kimberley et de les assister de ses conseils dans leurs achats et leurs préparatifs de voyage. C'est M. Weitzecker qui a été chargé de ce soin.

Une lettre de M. Goy, reçue à la dernière heure, nous apprend que la petite caravane, bien pourvue de wagons et de provisions, a dû quitter Kimberley et se mettre en route pour Mangwato le lundi 28 mars. Nous espérons être en mesure

de donner, dans un mois, quelques extraits des lettres de M. Jalla, ainsi que de celles de MM. Dardier et Goy, qui nous ont fidèlement tenus au courant de leurs faits et gestes depuis leur départ.



TAÏTI

ADIEUX DE M. GREEN,

missionnaire de la Société de Londres, aux Églises de Taïti.

Il s'est produit récemment à Taïti un événement qui n'a pas fait grand bruit, mais qui n'en marquera pas moins comme une date dans l'histoire de cette mission. Comme on le sait, Taïti, Mooréa et toutes les îles de la Société ont été évangélisées par des missionnaires de la Société de Londres. La conversion de Taïti a été la première grande victoire remportée par les missions protestantes en ce siècle. Aussi la Société de Londres considérait-elle avec raison Taïti comme un des plus beaux fleurons de sa couronne. Lorsque, plus tard, cette île fut placée sous le protectorat de la France, les Églises indigènes traversèrent une période de troubles et de difficultés à laquelle elles cherchèrent à mettre un terme en demandant aux Églises de France de leur envoyer des pasteurs. Ainsi s'explique le voyage de M. Arbousset à Taïti, et l'entrée de nos missionnaires dans le champ de travail de la Société de Londres.

Cette Société, toutefois, n'a pas cessé jusqu'à ce jour d'y avoir ses représentants attitrés. En dernier lieu, le poste de pasteur anglais était occupé par M. le missionnaire Green.

Placé dans une situation particulièrement délicate, M. Green a su se concilier, non seulement l'affection de ses collègues français, avec lesquels il a toujours marché en parfait accord, mais aussi le respect et la confiance de l'administration qui l'a appelé spontanément à faire partie du conseil supérieur des Églises taïtiennes, institué par le décret du 23 janvier 1884,

et s'est plu à rendre hommage, par la bouche de plusieurs de ses représentants, à la sagesse dont il a fait preuve dans l'emploi de son influence sur les Églises taïtiennes.

M. Green étant arrivé à l'âge de la retraite, la Société de Londres a jugé qu'il n'y avait pas lieu de le remplacer. Voici en quels termes elle a notifié cette résolution à notre Comité le 1er mars 1886 :

« Le révérend L. J. Green, qui a représenté pendant nombre d'années notre Société à Taïti, étant au moment de prendre sa retraite, les directeurs ont jugé qu'il n'y avait pas lieu de lui donner un successeur. Nous sommes informés que les missionnaires qui représentent votre société à Taïti s'acquittent si admirablement de la direction spirituelle des Églises taïtiennes, qu'il nous a semblé parfaitement inutile de continuer à y entretenir nous-mêmes un agent. Ce n'est pas, vous le comprendrez, sans un sentiment douloureux que nos directeurs se voient appelés à cesser leurs relations avec une île qui a été le premier champ de travail de notre Société et avec laquelle ils ont été en rapport pendant une période de près de quatre-vingt-dix années, période qu'ont marquée bien des événements et bien des changements. Et, cependant, c'est une grande joie pour nous que de voir l'œuvre de Dieu à Taïti se continuer dans de si excellentes conditions ; et nous sommes profondément reconnaissants de ce que la Société des missions de Paris a su prendre si complètement à cœur les intérêts des Eglises de cette île. »

Le transfert d'une mission d'une Société à l'autre est chose contre nature et qui ne doit s'accomplir qu'en cas de nécessité. A Taïti, le devoir n'était pas douteux ; nos lecteurs jugeront comme nous qu'il n'était pas possible de s'en acquitter d'une manière plus conforme aux exigences de l'esprit fraternel, et ils se joindront à nous pour exprimer une vive reconnaissance à la Société-sœur qui nous donne une marque si précieuse de sa confiance et à nos missionnaires, qui ont su maintenir intacte l'œuvre qui leur a été confiée, tout en facilitant l'assimilation de Taïti à la patrie française.

Ecoutez maintenant M. Vernier nous rendre compte dans le rapport annuel de la Conférence des adieux de M. Green aux Églises taïtiennes.

25 janvier 1887.

« ...Nous éprouvons un besoin croissant de voir un réveil se produire dans nos troupeaux. La bonne main du Céleste Maître peut seule donner la prospérité et la vie que nous implorons pour eux. Malgré les sujets de tristesse qui s'offrent parfois à notre regard, nous avons à bénir le Seigneur de ce que les efforts combinés des nombreux adversaires de nos Églises sont loin d'avoir les résultats qu'ils en attendent. S'il est pénible d'être en butte à la contradiction de la part d'ennemis peu soucieux de la vérité, nous avons la persuasion que la cause bénie pour laquelle nous combattons dans cette lointaine parcelle de la France se maintiendra à travers toutes les vicissitudes. Celui que nous servons n'a-t-il pas dit à tous ses disciples : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde? »

« Cette pensée a été d'autant plus réconfortante à nos cœurs qu'au lendemain de la clôture de la session du conseil supérieur (tenue en août 1886), nous avons vu nos moyens d'action se restreindre par le fait du retrait définitif par la Société des Missions de Londres, de son représentant a Taïti. Le Rév. L. J. Green qui a collaboré avec nous de la manière la plus fraternelle pendant les seize années de son séjour à Papéété, et que notre gouvernement avait admis comme membre du Conseil supérieur, a, dans la dernière séance, pris congé de ses collègues et des Églises dont ils sont les représentants.

« Permettez-moi, avant de terminer, de vous donner quelque idée de cette scène des adieux qui avait quelque chose de solennel et d'intime.

« Par l'organe de deux de ses membres, le Conseil supérieur a rappelé à notre frère l'œuvre bénie accomplie par sa Société dans ces îles en les amenant à la connaissance du glorieux salut qui est en Jésus-Christ. Il lui a dit la tristesse de tous ses collègues à le voir partir, en raison des liens étroits qui les avaient

unis à lui pendant seize années d'un exercice en commun du ministère de l'Évangile. Ce qui les consolera, c'est que Dieu, sa Parole et son Esprit seront encore avec eux; et ce qui adoucira ses regrets à lui, en partant, c'est la pensée que l'œuvre de Christ, qui est *une* partout, se continuera par leur moyen dans le même esprit que par le passé. Ils n'oublieront pas sa sollicitude pour le bien spirituel et temporel des indigènes et des Européens, — son activité incessante, — la nature aimable et persuasive du langage qu'il a su mettre au service du divin Maître.

M. Green, dans sa réponse émue, a rappelé l'harmonie constante de ses rapports avec ses collègues français et indigènes, le principe unique de son action dans ces îles : le bien éternel des âmes, et le mode de cette action : manifester la douceur du Seigneur Jésus qu'il s'était proposé pour modèle. Il est persuadé que l'œuvre du Seigneur à Taïti, œuvre qu'il n'oubliera jamais dans ses prières, pour être privée désormais de sa collaboration effective, n'en continuera pas moins à prospérer sous la seule direction de la Mission française. Il souhaite enfin à tous ses collègues de pouvoir fidèlement terminer leur tâche et d'entendre un jour ces accents bénis : « Cela va bien, bon et « fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Maître. » La scène était touchante et ne s'est pas passée sans larmes. Notre temple de Papéété, où elle avait lieu, n'en a pas souvent vu d'aussi émue. »

VARIÉTÉS

NOTICE SUR LA CARTE DU ZAMBÈZE

La carte qui se trouve en tête de cette livraison n'est qu'une esquisse. Il appartient à nos missionnaires du Zambèze de la corriger et de la compléter. En attendant, elle servira telle quelle à ceux d'entre les lecteurs du *Journal des Missions* qui aiment à suivre nos amis du Zambèze dans leurs pérégrinations missionnaires. A ce titre, elle contribuera à *localiser* l'intérêt qu'a fait naître notre belle mission zambézienne. Puisse cet

intérêt se traduire toujours plus et sans relâche en prières ferventes et régulières !

Les renseignements géographiques précis et exacts sur les pays où Dieu a permis que MM. Coillard et Jeanmairet fondassent leurs deux stations missionnaires de Sesheké et de Séfula, sont encore fort rares. Il n'y a d'à peu près fixé que le cours du Zambèze, entre la célèbre chute de Mose-oa-Thunya (ou Victoria) et le village de Libonta, situé sous 15° 1′ 25″ de lat. S., par 20° 53′ 0″ 6 de long. E. de Paris (1). Cependant, même sur ce parcours, il est bien des points douteux. Pour n'en citer qu'un seul qui nous intéresse, on peut discuter, par exemple, la longitude du confluent du Chobé (prononcez Tchobé) avec le Zambèze, l'endroit où se trouve le fameux gué de Kazungula, si souvent nommé dans les lettres de nos missionnaires. Pour des raisons qu'il est inutile de donner ici, on a préféré, contrairement à ce qu'a fait le commandant Lannoy de Bissy dans sa grande carte d'Afrique (2), adopter le résultat des observations de M. Serpa Pinto. Kazungula est donc placé sous 23° 3′ de longitude E. de Paris (3).

Entre les deux points extrêmes de Libonta et de Mose-oa-Thunya, on remarque en descendant le Zambèze quatre régions distinctes.

De Libonta à Sinanga, le fleuve est navigable dans toutes les saisons. La vallée, large de 30 à 50 kilomètres, est nue et monotone ; les eaux la remplissent en partie durant les inondations d'été (de décembre ou janvier jusqu'en avril). Quand

(1) D'après MM. Capello et Ivens. L'ouvrage et les cartes que ces voyageurs ont fait paraître récemment ne nous ont pas été accessibles. Nous avons dû nous contenter d'un compte rendu accompagné d'une carte réduite et publié par les *Geographische Mittheilungen* de Gotha, 1887, 2e livr., p. 53-56 et pl. n° III.

(2) Cette carte française, dressée au service géographique de l'armée, à l'échelle de 1:2.000.000, est vendue à raison de 0 fr. 30 la feuille (celle du Zambèze est intitulée : Linyanti, et porte le numéro 49). Les cartographes allemands la citent comme une source de premier ordre.

(3) Voyez Serpa Pinto, *Comment j'ai traversé l'Afrique*, t. II, p. 133 et p. 446.

elles se retirent, elles laissent après elles un grand nombre de lagunes et de marais, qui sont tout autant de foyers de miasmes délétères. Même en hiver, le fleuve a une largeur de 1,800 mètres environ, à la hauteur de Mwangana. Les rives sont formées d'un sable extraordinairement fin; il crie sous les pas et éblouit le regard par sa blancheur éclatante. Sinanga est, pour ceux qui remontent le Zambèze, l'entrée de la vallée proprement dite. C'est là que, suivant l'expression pittoresque de M. Coillard (1), les belles forêts s'enfuient à droite et à gauche. Le fleuve s'élargit comme un lac dans une vaste prairie.

De Sinanga, au coude que fait le Zambèze en aval des rapides de Ka-tima-mollo (*qui éteint le feu*), c'est la seconde région. La vallée se rétrécit subitement. Vers Naméla, elle n'a guère que deux kilomètres de largeur. Le terrain est d'origine volcanique; de gros blocs de basalte garnissent les rives. Aussi bien une végétation luxuriante succède sur ce terrain brisé au sable et à l'herbe de la vallée. Le fleuve commence à être pointillé d'îlots verdoyants; les troupes d'antilopes s'y abritent sous des bouquets de palmiers. On rencontre de plus en plus fréquemment des filons de basalte, qui traversent le lit du fleuve de l'est à l'ouest, et qui montent à fleur d'eau. Bientôt on entend comme le bruit d'une mer qui déferle au bas d'une falaise : ce sont, après quelques rapides, les cataractes de Ngonyé. M. Coillard les a décrites, après Livingstone et Serpa Pinto, dans une de ses lettres (2). Au-dessous de ces chutes la vallée s'étrangle jusqu'à n'avoir plus que 45 mètres de large; les eaux sont encaissées entre deux murailles de basalte, où elles montent de dix mètres à l'époque des crues; le courant a une vitesse de 150 mètres à la minute. Là, et en quelques autres points de cette région, on est obligé d'amener à terre les embarcations et de les porter à force de bras autour de l'obstacle. A Matomé, le fleuve reprend une largeur d'environ 200 mètres, mais remplit encore toute la vallée rocheuse. Les cataractes et

(1) *Journal des Missions*, 1885, p. 346.
(2) *Journal des Missions*, 1885, p. 344 et suiv.

les rapides se succèdent jusqu'au-dessous des chutes de Ka-tima-mollo.

De là au gué de Kazungula, on compte la troisième région. Elle ressemble à la première. Le Zambèze, large d'un kilomètre, coule dans une vaste plaine, sur un sol sableux. Toute trace de rocher a disparu. Les collines que l'on ne perd pas de vue sur la rive gauche sont stratifiées et surmontées d'une argile verdâtre. Les îles nombreuses encore, mais plates maintenant, ne sont que des cannaies. La vue s'en rassasie d'autant plus vite que l'on conserve le souvenir des scènes pittoresques que l'on vient de parcourir. Dans la plaine du Kasaïa, au-dessous de Sesheké, le voyageur portugais aperçut plus de gibier que jamais de sa vie (1). M. Jeanmairet, si calme et si ennemi de l'exagération, s'écrie devant le même spectacle : « Tout sceptique que je sois, je suis forcé de croire ce que j'ai vu. C'était prodigieux ; je poussai un cri d'admiration (2). »

En aval de Mpalira (*les entrailles des ennemis*), on retrouve de nouveau un rapide. C'est le premier chaînon des cataractes qui se terminent par la chute incomparable, effrayante de Mose-oa-Thunya (*la fumée qui détone*). Cette quatrième région correspond à la seconde de Sinanga au dernier rapide de Ka-tima-mollo. Avec le basalte, reparaissent au-dessous de Mpalira les forêts, où domine désormais le baobab. On ne rencontre pas ce géant de la flore africaine dans la vallée du Zambèze, au nord de Kazungula.

A partir de Mpalira jusqu'à Léaluyi la rive droite du Zambèze est inconnue. La carte est en blanc.

Sur la rive gauche, on a fixé le confluent du Njoko, du Lumbé et du Ruyi (3). Au delà du confluent rien n'est connu de ces rivières.

L'essai a été tenté sur notre carte de marquer l'itinéraire

---

(1) Serpa Pinto, *ouvr. cité*, t. II, p. 126.

(2) *Journal des Missions*, 1886, p. 270.

(3) La prononciation de l'*r* et de l'*l* devant *i* et *u* est difficile à distinguer dans plusieurs langues bantoues.

du voyage que M. Coillard raconte dans les pages précédentes de cette livraison. Les divers points mentionnés ont été fixés au moyen de combinaisons et d'hypothèses qui ne peuvent être discutées ici. C'est un essai dont l'avenir corrigera les erreurs, une manière commode d'enregistrer, en attendant, les noms propres que cite M. Coillard et de donner un corps à ces sons étranges et fuyants.

L'échelle de la carte du Zambèze est deux fois et demie plus petite que celle de la carte du Lessouto publiée en mars 1883, et quatre fois plus grande que celle du centre de l'Afrique australe, dans la livraison de juin 1884, et de la Sénégambie, de septembre 1885.

Le carton supérieur de droite donne l'Afrique australe à une échelle vingt fois plus petite que celle du Zambèze. On y voit la place qu'occupe la vallée des Barotsis, au cœur de l'Afrique australe, et la distance qui sépare cette vallée du Lessouto et du Cap d'une part, de Bihé et de Benguéla de l'autre.

Le carton inférieur de droite renferme une carte des environs de Sesheké (*sables*), notre première station sur le Zambèze, la première station chrétienne du haut Zambèze. Cette carte est dessinée d'après les relevés faits pas le docteur Holub, en 1875 et 1876 (1). L'échelle de ce carton est dix fois plus grande que celle de la carte du Zambèze. M. Jeanmairet nous écrira un jour où il a construit sa maison. Écoutons, en attendant, comment il décrit l'endroit (2) : « C'est en face d'une baie que forme le fleuve; deux beaux arbres bordent la rive avec quelques buissons... plus loin sont d'autres arbres, d'autres buissons, un plateau sablonneux et finalement la forêt. » On se rappelle que Sesheké est la ville des chefs, un lieu de plaisance, nous écrivent les missionnaires (3). Les champs et les villages des serfs sont disséminés sur le plateau. F. H. K.

(1) Voyez Dr Holub, *Sieben Jahre in Sud-Afrika* (2 vol., Vienne, 1882), l'une des cartes à la fin du second volume : *Bootfahrten im centralen Lauf des Zambesi* (1:180.000)

(2) *Journal des Missions*, 1886, p. 271.

(3) *Journal des Missions*, 1885, p. 153.

NOUVELLES DIVERSES

Les dernières nouvelles de l'Ouganda datent du 28 septembre. Le missionnaire Mackay écrit : « J'ai tous les jours des visites. « Nous lisons et relisons les livres les plus importants du « N. T. Nous avons quelquefois des cultes plus nombreux. « Depuis le départ d'Ashe, je n'ai plus vu le roi... Ayons pa- « tience. Nous verrons encore la gloire de notre Dieu. »

M. Parker, successeur de l'évêque martyr Hannington, espère repartir de Zanzibar pour l'Ouganda avec MM. R. P. Ashe, J. C. Price, J. Blackburn et peut-être deux autres missionnaires actuellement en Angleterre.

Le nouvel évêque de Jérusalem. — Nos lecteurs ont sans doute déjà appris que le siège épiscopal de Jérusalem, occupé pendant tant d'années par un chrétien suisse, Samuel Gobat, vient d'être repourvu. L'Allemagne ayant laissé périmer son droit, et le tour de l'Angleterre étant revenu, le vénérable archidiacre Popham Blyth, établi jadis à Rangoun et qui connaît la Palestine, a été élu et consacré. La Société anglicane de missions se félicite beaucoup de cette élection, qui donne un centre plus fort à ses importants travaux en Palestine.

DERNIÈRE HEURE

L'assemblée annuelle de la Société ayant lieu le 28 avril, c'est-à-dire le jour même où notre journal est mis à la poste, nous devons ajourner à un mois tout ce qui concerne la clôture de l'exercice. Disons seulement que, dès maintenant, nous avons tout lieu d'être reconnaissants pour la façon dont se présente notre situation. L'année que nous terminons comptera comme l'une des plus riches en bénédictions que nous ayons connues.

L'assemblée annuelle doit se tenir à la Rédemption, sous la présidence de M. Appia. Les orateurs qui prendront la parole sont : M. Jousse ; M. Krüger, qui parlera de la Kabylie et du Lessouto ; M. Jean Morin, qui arrive ces jours-ci du Sénégal pour une courte permission, et M. le pasteur Picard.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

12768. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1887



JEUNE MOSSOUTO

SE RENDANT A L'ÉCOLE DU SOIR

Gravure extraite du *Petit Messager* (voir page 240).

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

L'HEURE PRÉSENTE ET LES MISSIONS (1)

Messieurs,

Nous lisons au livre des Chroniques (I, ch. XXIX, 18) que, lorsque le roi David eut invité le peuple d'Israël à contribuer à l'érection de la maison de Dieu, il fut transporté de joie en voyant l'abondance des dons recueillis et s'écria :

« O Éternel ! Béni sois-tu d'éternité en éternité ! A toi est la grandeur, la force et la magnificence, l'éternité et la splendeur; car tout ce qui est dans les cieux et sur la terre est à Toi... C'est de ta main que vient tout ce que nous donnons. Toute cette abondance que nous avons préparée pour bâtir une maison, vient de Toi et tout est à Toi ! O Dieu de nos pères ! Éternel, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, conserve à toujours ces dispositions de ton peuple et affermis leurs cœurs en Toi ! »

(1) Ce discours a été prononcé par M. Appia, vice-président de la Société, à l'assemblée annuelle du 28 avril.

Vous vous étonneriez à bon droit si aujourd'hui notre premier accent n'était pas celui de la louange, et si nous ne faisions pas retentir du fond de nos cœurs au milieu de vous ce double cri : Gloire soit à Dieu, Auteur de tous les biens, et gratitude aux hommes de bonne volonté, qui lui servent d'instruments!

En effet, l'année 1887 restera une date mémorable, pour ne pas dire unique, dans les annales de notre Société. D'une façon plus générale, on peut dire que l'exercice de 1886 à 87 a été l'un des plus remarquables pour les missions évangéliques.

I

Pour parler d'abord de la Société de Paris : jamais encore, dans tout son passé, les contributions recueillies n'avaient atteint, même approximativement, un chiffre aussi élevé que celui que vous allez trouver dans le rapport de la commission des finances.

Jamais encore nous n'avions envoyé, pendant un seul exercice, quatre missionnaires en Afrique, sans compter M. et madame Germond, que nous avons eu la grande joie de voir retourner à leur poste.

Mais surtout jamais nous n'avions pu donner encore rendez-vous à nos amis sous notre propre toit, comme nous le faisons à cette heure, en vous invitant à l'inauguration de la Maison des missions, pour le 31 mai, mardi de Pentecôte, où vous verrez s'accomplir à la lettre la prophétie que faisait, l'an dernier, notre vénéré vice-président, M. Gustave Monod : « En l'an de grâce « 1887, disait-il, au cinquième mois, M. Jules Grévy étant « Président de la République, la Société des missions fêtera « l'inauguration de la Maison dont Dieu l'aura dotée et qui « sera, pour la Société, l'occasion d'un essor qui dépassera les « rêves et les espérances de ses plus chauds amis. »

Pourquoi faut-il qu'une fois de plus le regret se mêle à la joie? Parmi les donateurs qui ont relevé nos finances et contribué à rendre possible la construction de notre nouvelle mai-

son, il en est que nous ne pouvons plus remercier sur cette terre et dont Dieu seul est la récompense.

Le premier nom qui se presse sur nos lèvres est celui de cette mère en Israël, à laquelle tous les rapports de nos Sociétés ont successivement rendu un juste tribut de respect, de reconnaissance et de regrets, parce que son cœur large, fort et chaud, était un trait d'union entre elles toutes, une sorte de rendez-vous des cœurs chrétiens, un lien d'affection entre les membres de nos Églises. Madame Henriette André Walther, décédée le 6 août 1886, était par naissance de l'Église de la Confession d'Augsbourg; par son mariage, de l'Église réformée; par ses larges sympathies et l'ardeur de son zèle, de l'Église universelle. Vice-présidente, puis présidente du Comité des dames pendant de longues années, elle était l'amie personnelle de nos missionnaires; tout ce qui concernait la Société la touchait personnellement. On se souvient de l'avoir vue, il y a huit ans, debout à la porte de son salon, une bourse à la main, recueillant des oboles pour l'érection d'une Maison des missions, qui alors nous paraissait impossible.

Elle n'aura pas la joie d'y entrer avec nous, quoique l'un de ses derniers dons ait été sa contribution de 5,000 francs pour la Maison. Elle nous a devancés dans une demeure plus glorieuse et plus brillante, où ne pénétrera jamais le regret ni la douleur, et où la grâce de son Sauveur lui a préparé une place et lui a rendu une éternelle jeunesse. Nous sommes heureux que la fille de madame André ait pu ramasser le manteau d'une si digne mère en devenant à sa suite présidente du Comité des dames; nous lui avons souhaité et lui souhaitons encore la bienvenue dans son importante activité et nous lui disons de la part du Seigneur : « Tu as bien fait d'y venir ! »

Nous nommerons ensuite ce généreux banquier italien, ce modèle d'intégrité et de travail, Joseph Malan, l'ancien collègue de Cavour et d'Azeglio au parlement de Turin, ce fidèle ami de notre Société, qui nous envoyait chaque année, sous le sceau de l'anonyme, 1,000 ou 1,500 francs, et qui nous a légué en mourant une somme de 20,000 francs.

Madame Stapfer, sœur vénérée de l'un de nos vice-présidents, avait pendant longtemps perpétué dans le sein du Comité des dames le souvenir de l'un des premiers fondateurs de la Société, du professeur Stapfer, qui la représenta pour la première fois à Londres, plaidant sa cause en anglais le 16 mai 1823, en compagnie de M. Wilks ; sa pieuse belle-fille s'est endormie en pleine paix et a voulu nous laisser un témoignage palpable de sa piété et de son amour pour les missions, en contribuant, selon ses moyens, à la nouvelle bâtisse.

Rappelons le nom de l'un de nos anciens missionnaires, décédé en 1886, M. Pfrimmer, qui travailla dans l'Afrique du Sud, au milieu de grandes douleurs et de beaucoup de tribulations.

Donnons enfin un témoignage de reconnaissance et de regret à la maternelle amie, disons plutôt à la mère de nos élèves, pendant le temps de leur séjour à Neuchâtel, à la compagne fidèle de l'un de nos membres honoraires, à madame Coulon de Corcelles, cette chrétienne cultivée et douce qui faisait aimer la piété et portait avec elle la bonne odeur de Christ.

Notre Comité a eu la joie de voir revenir à ses séances son cher et vénéré président, plus longtemps absent que de coutume ; et si des raisons de santé et de récentes douleurs de famille, qui ont toute notre sympathie, ne nous eussent obligés à une plus grande discrétion et n'eussent imposé des limites à nos obsessions, c'est M. le baron Léon de Bussierre, et non celui qui vous parle, que vous verriez à cette place.

Le Comité a pu s'adjoindre comme membre effectif un ami depuis longtemps éprouvé, M. le pasteur Banzet, ancien président des comités auxiliaires de Montbéliard et de Montpellier.

Sans essayer de faire ici à l'avance un abrégé du rapport, nous ne saurions oublier, parmi les éléments de réussite de nos travaux, l'activité itinérante de notre vétéran, M. Jousse, qui a visité beaucoup de petits centres, souvent trop négligés, et qui continue à s'occuper activement de la direction du sou missionnaire ; ensuite les voyages de notre cher directeur, ses conférences à Nancy, Montauban, Paris, Nîmes, aux Vallées vaudoises, en Alsace ; puis l'augmentation du nombre des lecteurs

du *Journal des Missions*, et cette activité variée et utile que M. Boegner n'eût pu déployer avec repos d'esprit et sans détriment pour la Société, s'il n'avait pas eu à ses côtés, pour l'enseignement théologique de nos élèves, un collaborateur aussi sûr et aussi entièrement dévoué à son œuvre que M. le professeur Krüger, que vous allez entendre ce soir.

Les grands faits de l'année sont : au Lessouto, la réouverture de l'école pastorale de Morija, confiée à M. Dieterlen; au Sénégal, l'achèvement de la maison de Kerbala; au Zambèze, la fondation de la station de Séfula (1), et enfin la décision de repondre affirmativement aux ouvertures qui nous ont été faites par M. Savorgnan de Brazza et de fonder en principe une mission au Congo.

Cette réponse aux préoccupations coloniales nous a paru vraie, proportionnée et opportune. Heureusement que nous ne sommes pas réduits à dire, comme le faisait l'excellent directeur de la mission de Brême : « Jusqu'ici ceux qui nous poussent de toutes forces aux entreprises coloniales, nous apportent des conseils en grand nombre, des critiques savantes, des recommandations pressantes, mais ils viennent à nous les mains vides et remplacent leurs contributions par des critiques.» Nous avons été plus heureux : la perspective d'une mission au Congo français a élargi plus d'un cœur et plus d'une bourse, et le fonds spécial de cette œuvre atteint déjà presque 20,000 francs.

Comment ne bénirions-nous pas Dieu de ces symptômes d'intérêt nouveau et plus général pour les missions?

II

Mais, messieurs, cet accroissement d'intérêt pour les missions n'est pas limité aux Églises de langue française. La chrétienté entière apporte à l'évangélisation du monde une

(1) Voyez la carte du numéro de mai.

attention toujours plus marquée. Montrons-le par quelques exemples :

Le 19 du mois de janvier dernier, les secrétaires des Sociétés des missions se sont réunis à Londres, pour rechercher les moyens de maintenir le mouvement d'intérêt de plus en plus accentué, qui s'est manifesté parmi les chrétiens de la Grande-Bretagne en faveur des missions.

Dans ce moment même, le fondateur de la Société des missions intérieures de la Chine, M. Hudson Taylor, revenu depuis peu de son champ de travail, parcourt l'Angleterre pour recruter cent nouveaux missionnaires. Avant d'avoir commencé sa tournée, si j'ai bien compris le rapport, il en avait déjà trouvé 25.

Un second symptôme fort remarquable de cet intérêt croissant, c'est le fait qu'il devient de plus en plus fréquent de voir des jeunes gens riches partir à leurs frais pour le monde païen, et abandonner, selon le commandement du Seigneur, de belles positions et une partie de leur fortune pour gagner des âmes à leur Sauveur. La *China Inland Mission* n'en a pas moins de trente à son service.

L'œuvre des missions a le privilège d'élargir notre horizon, de nous placer directement sous le sceptre du Roi des rois, et en face des destinées définitives de notre race.

« Cet Évangile du royaume sera prêché à toutes les nations, en témoignage sur elles, et ensuite viendra la fin » (Matth. XXIV, 14). Telle est la première mention directe que Jésus-Christ ait faite de l'œuvre des missions, dont il embrasse, dans cette parole, et l'universalité et le glorieux terme.

Si je me demande maintenant quel est le caractère de cette œuvre au moment de l'histoire où nous sommes placés, je trouve qu'à en juger par les préoccupations qui dominent dans les sphères missionnaires, elle approche plus que jamais du résultat indiqué par le Maître. Elle embrasse le monde et elle prépare le retour du Christ.

La conquête du globe par l'exploration va être terminée; bientôt nos atlas ne présenteront plus nulle part aux regards de

nos enfants, comme autrefois aux nôtres, ces grands blancs avec les mots mystérieux : « inconnu », qui nous faisaient rêver.

Le Maître « qui ouvre et personne ne ferme », a ouvert largement à la mission des empires immenses, naguère encore fermés par les préjugés, la violence ou l'ignorance des lieux. Par ses représentants, l'empereur de la Chine, vient de faire dire à ses sujets chinois qui forment le quart du genre humain, ce qui suit : « Les bonnes relations ayant été rétablies entre la Chine et la France, il est du devoir du Tsung-li-Yamen (ministère des affaires étrangères) d'attirer votre attention sur le décret impérial du mois d'août 1884, qui décidait que, partout où il y a des chapelles, on publie des proclamations recommandant la paix et l'harmonie entre la population et les convertis. Que tous les hommes, de quelque espèce ou condition qu'ils soient, sachent que le seul but de la construction des chapelles par les diverses nationalités est d'exhorter les hommes à la vertu. Ceux qui embrassent le christianisme demeurent sujets chinois ; les tribunaux doivent les traiter avec impartialité, régler leurs affaires sans retard et ne pas s'occuper de savoir si l'un des intéressés est un converti ou non ; ainsi le désir de l'État, d'étendre sa bienveillance aux hommes venus de loin (comme missionnaires), ne sera point rendu vain... Les contrevenants seront punis avec toute la rigueur des lois et sans merci. Ainsi prenez garde ! » (12e année de Kuang-Hsü, 9e mois, 16e jour-13 oct. 1886.)

Au Japon, la question a déjà pu se poser de savoir si le gouvernement n'embrasserait pas officiellement l'une ou l'autre forme de christianisme ; la Corée, cet empire du silence, n'est désormais plus entièrement fermée ; presque tous les points de l'Afrique sont abordés, la Nouvelle-Guinée est colonisée.

En même temps que les portes s'ouvrent, les voies rapides et faciles de communication se sont multipliées par la rivalité des grandes nations européennes, et la voix de Dieu se fait entendre dans vingt fois plus de langues que l'on n'en parlait à l'époque des apôtres.

La statistique missionnaire, aujourd'hui si développée, nous indique qu'en 1886, exactement un siècle après que le premier missionnaire moderne, William Carey, publiait, en 1786, son « Inquiry » ou Enquête sur l'état des païens :

3,000 missionnaires consacrés, 750 laïques, 2,500 femmes, propagent l'Évangile, dans toutes les parties du monde, parmi les 173 millions de mahométans et les 874 millions de païens qui l'habitent. Ces 6,230 ouvriers ont réuni 870,000 membres d'Église communiants, qui forment, avec leurs familles, un total de 2,800,000 âmes, gagnées à l'influence chrétienne, dont 2,500 sont pasteurs indigènes consacrés, et 27,000, évangélistes.

Que l'on trouve ces chiffres petits ou grands, humiliants ou encourageants, toujours est-il qu'ils montrent que l'œuvre missionnaire est une puissance.

Songez aux 34 journaux missionnaires américains, aux 60 ou 70(1) journaux missionnaires d'Angleterre et du continent, aux 100 à 102 sociétés de mission protestantes; songez aux correspondances que nous font parvenir, de tous les points du globe, les hommes de Dieu qui travaillent dans le seul but de glorifier leur Maître et de sauver les hommes; et vous direz, je m'assure, que l'œuvre des missions est devenue une puissance avec laquelle il faut compter, et dont ne peuvent plus se passer ceux qui désirent étendre les bienfaits ou les profits de la civilisation.

Quel étrange revirement s'est produit dans les idées! Jadis le monde disait aux missionnaires : « Il faut laisser aux peuples païens le bienfait de leurs idées enfantines, de leurs mœurs simples, de leur bonheur primitif! » Aujourd'hui, au contraire, dirigées par la politique des intérêts, les grandes puissances se sont partagé la carte du monde et taillé à leur gré des possessions ou des protectorats dans l'Océanie, l'Afrique et l'Asie ; il y a, désormais, l'Afrique anglaise, l'Afrique allemande,

(1) Ce dernier chiffre est approximatif.

l'Afrique française, belge, portugaise; bientôt peut-être l'Afrique italienne; et pour que nous ne voyions pas se produire la répétition de ce que l'on a appelé, en Amérique, la conquête blanche, c'est-à-dire l'extermination de la population indigène (dont les forces sont indispensables pour que les possessions tropicales ne soient pas fictives), la politique des intérêts appelle à son secours la mission, la chargeant de fournir au commerce des travailleurs : telle est, en particulier, l'une des grandes préoccupations des sociétés coloniales allemandes. Nous n'avons pas à vous signaler les difficultés et les dangers tout nouveaux que ces conquêtes et ces avances intéressées font courir à nos sociétés missionnaires et à leurs principes.

Mais, tandis que les puissances du siècle s'emparent de la sorte des terres qui leur agréent, les chrétiens ont de plus en plus le sentiment qu'ils sont appelés à prendre possession du monde pour leur Maître, afin de hâter le moment de sa venue. N'a-t-il pas dit : L'Évangile sera prêché à toutes les nations en témoignage sur elles et ensuite viendra la fin !

Messieurs, il y a dix-huit siècles que Dieu a tracé à son Église les lignes directrices de sa destinée.

Il lui a dit : Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde et mes témoins jusqu'aux extrémités du monde. Au moment où l'Église commença sa marche bénie à travers l'histoire, elle fut possédée de la pensée de gagner le monde à son céleste Époux, espérant le voir arriver pendant la première génération; à la fin du premier siècle, elle sembla déçue, mais ne se découragea pas et continua son œuvre de lumière et de sacrifice, annonçant, au monde qui l'étreignait dans les tortures, que le sang des martyrs serait une semence de chrétiens.

Cette Église des premiers saints embrassa la tâche missionnaire dans toute sa grandeur; et quand la Rome païenne fut obligée de rendre les armes devant une société qui l'avait vaincue par la sainteté et la patience, le christianisme déclara, et le monde crut, que cette victoire était une démonstration de la vérité de la doctrine du Christ. Le christianisme ne fut plus discuté et le monde

lui échut en partage. Aujourd'hui, c'est une démonstration analogue que nos contemporains sont en droit d'attendre de l'Église. Rien ne l'empêche de la donner : elle a extérieurement la paix; elle dispose des armes de la civilisation, des perfectionnements de la science, de la rapidité des voies de communication; elle a la Bible traduite en 300 langues et dialectes, son outillage semble parfait. Si le monde lui demande, dans un demi-siècle, ce qu'elle a fait de tant de moyens d'action, comment elle a prouvé la réalité du monde invisible, la sincérité de sa foi, la puissance de son amour pour son chef, que répondra-t-elle?

Un pasteur fort instruit a démontré qu'aujourd'hui le nombre des païens est plus grand qu'il ne l'était il y a cent ans, lorsque commença le grand mouvement missionnaire protestant; que le nombre des païens s'est accru pendant ce siècle d'au moins 200 millions, tandis que le nombre des adeptes acquis par le christianisme, pendant le même laps de temps, n'a été que de 2 à 3 millions, c'est-à-dire 70 fois moindre; en sorte que ceux-là se trompent étrangement, qui s'attendent à voir le monde gagné bientôt à Jésus-Christ, si la proportion des conversions reste la même que par le passé. Il a prouvé de même que l'islamisme et les formes diverses de l'idolâtrie font chaque année bien plus de convertis que toutes les sociétés de missions réunies, et cependant il a insisté en même temps sur le fait que les Églises protestantes possèdent les ressources et disposent des forces nécessaires, pour soumettre le monde à son chef, avant que l'accroissement de la race humaine fasse surgir des problèmes sociaux que l'Évangile seul peut résoudre. Mais un tel résultat sera atteint seulement à condition que l'esprit de sacrifice, qui commence à se manifester chez quelques-uns, devienne la règle générale.

Messieurs, nous disions que l'œuvre missionnaire ne vise pas directement les nations chrétiennes auxquelles nous appartenons, et que, lorsque saint Paul, le grand missionnaire, voulait aller vers les Juifs, son Seigneur et Maître lui dit : Va-t'en, car je t'envoie vers les Gentils.

Mais c'est le même apôtre qui écrit dans l'une de ses épîtres :

Je cherche à rendre mon ministère parmi les Gentils glorieux, pour émouvoir à jalousie ceux de ma propre nation.

Avancer le règne de Christ au loin parmi les peuples païens n'est pas seulement l'accomplissement du programme que le Christ ressuscité nous a donné, c'est encore l'un des plus sûrs moyens de rendre une nouvelle vie à nos propres Églises.

Quand nous voulons démontrer la puissance de la vérité, nous invoquons ses témoins. Vous sentez encore, n'est-il pas vrai? vibrer dans vos cœurs les souvenirs féconds du centenaire de 1685. Mais tandis que nous célébrions la mémoire de la fidélité de nos pères, des scènes de martyre, non moins émouvantes que celles de l'âge héroïque de l'Église, se passaient au centre de l'Afrique, et venaient nous démontrer que l'Évangile n'a rien perdu de sa force et qu'il est toujours la puissance de Dieu pour surmonter le monde, l'enfer et la mort. Non seulement l'évêque missionnaire Hannington donnait, à l'image de son Maître, sa vie pour ses brebis; mais, du sein des flammes, retentissaient, dans l'Ouganda, les cantiques des jeunes martyrs noirs brûlés vifs pour leur foi.

Vous vous rappelez ce nègre, Mounyagga, qui avait voulu racheter la Bible de l'évêque martyr, et qui, surpris par les sbires du fils de Mtésa, au moment où il priait avec quelques jeunes chrétiens, refusa de défendre sa vie en répandant le sang des autres et mourut dans les flammes. Vous avez pu lire comment il fut garrotté et serré dans les ceps, amputé d'un bras, puis d'une jambe que l'on fit rôtir devant lui, et comment on finit par jeter dans le bûcher ce qui restait de lui. Dieu s'est glorifié dans ces jeunes Églises, et vous ne vous étonnerez pas d'entendre que les chrétiens de l'Inde, émus à jalousie par la fidélité jusqu'à la mort dont leurs frères d'Afrique ont fait preuve, viennent de leur envoyer une touchante épître et les offrandes de leur charité.

Messieurs, l'accroissement de nos ressources et l'intérêt que la France protestante a pris à notre œuvre missionnaire, nous montrent que, quoi qu'on dise de la déchéance de la race latine,

quand on nous met en contact avec une grande pensée, avec une pensée éternelle, parmi nous aussi les cœurs s'émeuvent, les mains travaillent et les bourses s'ouvrent.

Quelle pensée plus grande que celle du vœu suprême du Christ : Vous me servirez de témoins jusqu'aux extrémités du monde ? Quelle œuvre plus capable de développer, non un intérêt spasmodique et momentané, mais un intérêt soutenu, croissant et victorieux ? A l'heure où tout semble mis en question, je pense que plusieurs sentent, mieux que par le passé, la nécessité de mettre leurs forces, leur temps, leurs vies, leurs trésors à la grande banque de Dieu, où rien ne se perd et où tout est à l'abri de la rouille, des larrons et de la ruine.

Rappelons encore, en terminant, que l'œuvre des missions est tout entière une œuvre de foi, et combien nos frères qui travaillent au loin ont besoin d'être soutenus par nos prières.

« Qui plus que les missionnaires, écrivait M. Coillard, a de raisons de croire à la « communion des saints », à la puissance de la prière ! L'Ange de l'Éternel campe tout autour de ceux qui le craignent et les garantit, et au milieu d'une telle armée, voilà encore les prières des saints qui forment une puissante muraille autour du serviteur de Dieu et descendent sur lui en rosée de bénédictions ! Quelle position privilégiée ! Ah ! si seulement nous avions gros comme un grain de moutarde de foi, de foi vraie, audacieuse, qui croit aux miracles ! En théorie, elle est bien là ; mais en pratique, dans les détails de la vie, où est-elle ? Je comprends toujours plus combien odieux aux yeux du Seigneur est le péché, je ne dirai pas de l'incrédulité, mais du manque de foi. Il nous a fait de si glorieuses promesses, il n'a jamais manqué à sa parole ; comment donc oser douter ? Savez-vous une impression douloureuse que j'ai remportée d'Europe ? C'est que le scepticisme, comme un poison subtil, s'est infiltré dans toutes les veines de l'Église. Les convictions *fortes* sont rares. On nage dans le vague, c'est la mode, et on plaint comme des gens attardés ceux qui ont encore des convictions profondes et arrêtées. De là la faiblesse

de la prédication. Je me sentirais poussé à répéter aux jeunes gens ce conseil de l'Apôtre : Que la parole de Christ habite en vous *richement.* »

Que l'exemple de nos chers missionnaires, l'expérience du secours de Dieu, la fin paisible qu'il a accordée à nos devanciers, retrempent efficacement notre foi, l'élèvent à la hauteur des exigences de l'heure présente et nous enseignent à prier, à espérer, à donner avec une joie toute nouvelle.



ASSEMBLÉE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

Ainsi que nous l'avons annoncé, l'anniversaire de notre Société a été célébré à l'église de la Rédemption, le jeudi 28 avril 1887. Chacun pressentait que cette assemblée serait une fête d'actions de grâces pour les bénédictions extraordinaires accordées à notre œuvre; aussi l'assistance était-elle nombreuse et sympathique. A huit heures et quelques minutes, le Comité a fait son entrée et a pris place sur l'estrade. Après un chant, M. le pasteur *Bersier* a donné lecture du passage Nombres IX, 18 à 23, et a prononcé la prière. Puis, M. le pasteur *Appia*, vice-président de la Société, qui occupait le fauteuil, a donné lecture de l'allocution qu'on a lue en tête de ce numéro. Cette lecture a été suivie de celle de quelques extraits du *Rapport annuel* par le directeur de la Maison des missions. Nos lecteurs recevront ce rapport, à titre de supplément au présent numéro; nous pouvons donc nous dispenser d'analyser ce travail auquel l'importance exceptionnelle de l'année et l'abondance des documents ont donné une dimension plus considérable qu'à l'ordinaire.

Le rapport financier, préparé par M. J. Schultz, a été lu par M. Vernes d'Arlandes, l'un des censeurs. Il a été écouté avec un intérêt facile à comprendre, jamais la Société n'ayant vu ses

recettes atteindre un total approchant de celui obtenu cette année. Nous ne citerons ici que quelques chiffres.

La somme totale des dons reçus pendant l'exercice s'élève à 483,759 fr. 10, se répartissant comme suit :

	fr.	c.
Dons reçus pour l'œuvre générale	260,322	75
— le déficit	46,257	»
— le Zambèze	27,625	35
— le Congo	19,250	»
— la construction de la Maison des missions	116,731	85
Produit des abonnements et ventes de librairie.	8,988	80
Intérêts sur fonds placés	4,583	85
Total égal. . . .	483,759	10

Parmi les recettes, notons le produit de la vente du Comité auxiliaire des dames, qui a été de 21,806 fr. 50, présentant sur le chiffre de l'année dernière une augmentation de 4,800 francs; et le produit de la vente de Strasbourg se montant, grâce à diverses rentrées supplémentaires, à 8,600 francs.

Le *sou missionnaire* a produit 22,887 fr. 85, soit 981 fr. 90 de plus qu'il y a un an.

Les dépenses se sont élevées à 270,914 francs. Les dons et recettes pour l'œuvre générale s'étant élevées à 273,894 fr. 90, l'année se termine par un solde en caisse de 2,980 fr. 90. En ajoutant cette somme à celles reçues pour l'extinction du déficit, qui était de 62,818 fr. 40, celui-ci se trouve réduit à 12,561 fr. 45.

Quant à la *Maison des missions*, les recettes de cette année, ajoutées à celles des années précédentes, réduisent la somme à trouver pour parfaire le total des dépenses prévues à 3,163 fr. 40 (1).

Ainsi, en une même année, la Société des missions a reçu

(1) Cette somme a été reçue depuis l'assemblée annuelle. Il ne reste plus qu'à trouver l'argent nécessaire pour compléter le mobilier.

les sommes nécessaires pour achever sa nouvelle maison, pour combler en grande partie son déficit et pour organiser l'exploration d'un nouveau champ de mission.

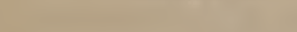
La seconde partie de la séance a été remplie par d'intéressantes allocutions de MM. Jousse, Morin, Krüger et Picard. On trouvera plus loin le discours de M. Morin, contenant un exposé complet des besoins de l'œuvre sénégalaise.

Une prière de M. Lelièvre a terminé cette belle séance, à laquelle le chœur de la Rédemption, sous la direction de M. Weber, avait bien voulu prêter son concours. La collecte a produit la somme de 623 fr. 95.

L'impression laissée dans l'esprit de plusieurs des assistants est que, vu le développement pris par l'œuvre des missions, il est de plus en plus difficile de condenser en une séance de deux heures la fête annuelle de notre Société. Une modification s'impose et nous espérons qu'elle pourra être effectuée dès l'année prochaine.

LE DÉFICIT

Ainsi qu'on vient de l'apprendre, le déficit, qui était il y a un an de 62,813 fr. 45, s'est trouvé réduit, à la clôture du dernier exercice, à 9,580 fr. 55. D'après le désir exprimé par le pasteur anonyme auteur de l'appel, il a été décidé que la *souscription restera ouverte jusqu'à la complète extinction du déficit.*



MISSION DU ZAMBÈZE

LA VIE MISSIONNAIRE A SESHEKÉ

Sesheké, 24 novembre 1886.

... L'attitude du nouveau Morantsiane, Kabuku, nous attriste beaucoup. C'est au commencement d'août qu'il nous est arrivé.

C'est un adolescent, sans dignité, sans manières, très familier, sans désir de s'instruire et adonné à tous les vices d'un prince corrompu. Nous le voyons rarement à jeun et il n'a rien à dire que des banalités ou des grossièretés. Je lui ai fait subir une vraie charge pour l'engager à lire. Quel écolier paresseux et léger! Apprendra-t-il jamais à lire? Tous les prétextes lui sont bons pour esquiver le supplice que je veux lui infliger.

Cette indifférence est générale, ou tout au moins personne ne veut devancer en instruction son supérieur dans la crainte du châtiment. Quand Léfi eut fini sa maison et que ma femme fut un peu remise, nous convoquâmes les chefs pour leur parler de la fondation d'une école régulière. Chacun d'eux d'abonder d'abord dans notre sens, puis aussitôt tous de s'excuser comme les invités de la parabole des noces. L'argument qui a prévalu est celui de Kabuku : Que dira le roi, si nous, de Sesheké, nous devançons ceux de la vallée? Argument sans valeur : Kabuku, neveu du roi, arrive de la vallée avec tous les chefs de Sesheké; ils connaissent les sentiments du roi à notre égard et n'ont pas besoin d'instructions ultérieures.

Le résultat de cette opposition sourde a été que l'école qui se fait chaque matin, à l'issue de la prière, n'a vu que nos propres garçons et quelques visiteurs irréguliers. Les gens de Sesheké ont donc refusé l'instruction pour le moment, et il me semble qu'au lieu de gagner du terrain auprès d'eux nous en perdons. Le grand obstacle est leur vie de péché; ils ont honte en venant nous voir et cherchent à nous cacher leurs faits et gestes. Dernièrement, on a brûlé une femme à notre insu, et ils nous dissimulent aussi qu'ils ont envoyé une nouvelle troupe à la poursuite de l'ancien Morantsiane, qui a reparu dans les parages des Batoka ; pauvre homme! il valait mieux que son successeur ; il était désireux de s'instruire et semblait m'avoir porté une certaine affection. Il nous faudrait vivre à leur manière pour être vraiment des leurs, et l'Évangile, ici comme ailleurs, est un filet qui retire ses adeptes d'un monde mauvais.

Quant aux services du dimanche, nous avons eu d'abord de bons auditoires, et, fait digne de remarque, bon nombre de

principales femmes du village, qui jadis ne paraissaient jamais. A l'époque présente, la plupart des gens sont à la campagne pour les labours et ne peuvent revenir grâce à la nécessité où ils vont se trouver de faire de secondes semailles, car le soleil a brûlé le premier blé, et tous sont préoccupés du manque de pluie. Il en résulte que nous avons peu de monde actuellement ; et, sauf Kabuku qui est assez régulier, les chefs s'abstiennent volontiers. Toutefois, les femmes continuent à venir par petits groupes, et nous avons constaté un progrès dans les réponses des gens à l'école du dimanche. De vrai intérêt, il n'y en a pas.

En résumé, il n'y a pas encore d'œuvre sérieuse à Sesheké. Je ne conçois pas comment il nous sera jamais possible d'avoir une vraie école. L'esclavage enlève toute individualité, tout désir de progrès chez les serviteurs; et jamais les maîtres ne consentiront à être instruits simultanément avec ceux-ci. Cet état de choses nous créera de plus grandes difficultés que la polygamie. Quand les indigènes verront que l'instruction rapporte de l'argent, alors, peut-être, viendra le feu sacré ; mais même dans ce cas comment un esclave surmontera-t-il les obstacles que son maître peut lui créer ?

Et ceci ne s'applique pas seulement aux esclaves dont la plupart ne sont peut-être que des serfs; tous les chefs sont logés à la même enseigne, chacun se trouvant le subordonné de quelque autre. Tout doit venir de la tête de la nation : « Si Léwanika nous ordonne d'apprendre, nous apprendrons; s'il refuse votre enseignement, qui donc oserait agir autrement que lui ? » La nation n'a qu'une âme, qu'une volonté, c'est l'annihilation des individus, la centralisation poussée à sa dernière limite, ou, autrement dit, la mort de tous au profit d'un seul.

La tête de la nation paraît bien disposée et plus intelligente que le corps; mon oncle vous aura dit ce qu'il pense à ce sujet ; mais, alors même que Léwanika se tournerait franchement vers l'Évangile, ou, disons d'abord, vers le progrès et la civilisation, comment mettra-t-il en mouvement ce corps sans vertèbres? Il nous faudrait beaucoup évangéliser les villages, et cela n'est pas facile à cause du manque de sécurité dans lequel nous vivons.

Nous sommes comme sur un volcan, prêts à voir s'ouvrir à chaque instant un nouveau cratère : ce sont nos gens qui nous volent, qui nous font des scènes à propos de leur salaire et qu'il nous faut surveiller incessamment. Ce sont les gens du village qui, un jour, entrent chez Ma-Ruthi et volent sous ses yeux et au son de sa voix le contenu d'un sac ; qui, une autre nuit, nous enlèvent deux chèvres, tandis que pendant la même nuit le tigre nous tuait trois poules et le crocodile un chien. Le tigre a achevé notre basse-cour et les crocodiles nos chiens, je reste sans un seul de ces utiles animaux ; les deux derniers ont été pris, l'un par un crocodile, l'autre par un léopard. Il nous manque le calme, la tranquillité d'esprit nécessaire pour permettre à toute notre attention de se porter vers un seul but. Dieu nous a merveilleusement tirés de tous nos embarras, car, des autorités, nous n'avons rien à attendre à Sesheke.

Priez Dieu qu'après nous avoir ouvert la porte du pays, il nous ouvre celle des cœurs et fortifie ses serviteurs contre le découragement et le scepticisme.

Je pourrais vous raconter d'autres faits. En particulier, je pourrais vous parler de l'instabilité des gens, toujours en mouvement à cause des labours, de la chasse ou de la pêche, pour vous expliquer combien il nous sera difficile de leur donner une instruction régulière. Malgré ce que je vous ai dit, nous ne nous tenons pas pour battus. Je vais me servir d'une lettre que Léwanika m'a adressée pour exciter l'intérêt des gens. J'ai voulu que vous vous rendissiez compte de nos difficultés ; ne nous oubliez pas dans vos prières.

Une grande tâche qui m'incombe est de faire traverser nos wagons et nos bagages une ou deux fois chaque année. Ce qui aussi me sera pénible, ce sont les longues absences que je devrai faire assez fréquemment. Quant à un voyage à la vallée, il n'en sera pas question avant l'arrivée de Jalla. Par le fait, nos amis de la vallée seront aussi loin de nous, à peu près, que vous l'êtes vous-même...

D. Jeanmairet.



DE PARIS AU ZAMBÈZE

Extraits d'une lettre de M. Jalla

Léribé, 17 février 1887.

... Et, maintenant, nous voici presque à la fin de notre séjour au Lessouto; une semaine encore et nous devrons reprendre notre bâton de pèlerin. Cela a passé bien vite; mais il vaut mieux pour nous nous remettre en route; il faut battre le fer tandis qu'il est chaud. Maintenant nous nous sentons en voyage et cela va tout seul; plus tard, quitter ce pays nous aurait peut-être coûté davantage.

En somme, nous n'avons pas été déçus au Lessouto; nous l'avons trouvé, il est vrai, moins christianisé que nous ne le pensions; les chrétiens n'y sont qu'une minorité et la civilisation de la tribu est encore loin d'être aussi avancée qu'on se le figure parfois; cependant l'œuvre est loin de perdre à être mieux connue. D'abord, en voyant les choses de près, on se fait une idée plus juste des besoins de la mission. Maintenant plus que jamais, j'aimerais pouvoir convaincre les chrétiens d'Europe que les missionnaires ont droit à leur concours constant. Et puis, en voyant d'une part le paganisme si répandu encore au Lessouto, et de l'autre les chrétiens bassoutos, qui peuvent maintenant résister à toutes les tentations, et qui, aujourd'hui, n'ont que du mépris pour les plaisirs où ils se complaisaient jadis, on se rend mieux compte de la puissance de l'Évangile pour transformer les cœurs, et on sort de ce spectacle encouragé et fortifié.

... Voici quels sont nos plans. Nous espérons quitter Léribé le mardi matin 22 février, avec les Weitzecker, qui comptent nous accompagner à Kimberley pour y visiter les ouvriers italiens. Un wagonnet à six chevaux nous conduira tous quatre jusque-là en cinq jours, nous l'espérons. Quelques jours nous suffiront peut-être pour nos achats dans cette ville, et nous espérons pouvoir nous mettre en route pour Shoshong au com-

mencement de la seconde semaine de mars. M. Francis, agent de M. Coillard à Shoshong, nous conduira avec deux wagons, un pour les bagages, l'autre avec une tente pour nous deux. Arrivés à Shoshong, nous attendrons les instructions de M. Coillard (1).

Tels sont, cher Monsieur, nos plans; si tout va bien, nous pourrons être au Zambèze déjà en juin, comme aussi nous pourrions n'y arriver que quelques mois après. En tout cas, nous n'avons aucun souci; Dieu sait ce dont nous avons besoin et cela nous suffit, puisque c'est Lui que nous désirons servir au Zambèze.



Lettre de M. Goy.

Kimberley, le 26 mars 1887.

Bien cher Monsieur,

Aujourd'hui c'est plutôt l'abondance que le manque de nouvelles qui rend ma tâche de correspondant difficile. C'est la quatrième semaine que nous passons en Afrique, et c'est aussi notre quatrième domicile. Mais ils sont tous si confortables que je n'ai pas encore eu la moindre impression de la vie missionnaire et que je commence à être rassasié de la vie civilisée.

Je me souviens de vous avoir entretenu du Cap, aussi vous parlerai-je tout de suite de Stellenbosh. Nous avons passé cinq jours chez M. Marais, professeur à la Faculté de théologie, à qui nous avions été recommandés par le pasteur hollandais M. Neethling. Dès le premier moment, M. et madame Marais nous traitèrent à la façon de vieux amis; et, comme à défaut du français ils parlaient très bien l'allemand, j'ai pu causer librement avec eux et recevoir leurs conseils et leurs encourage-

(1) M. Jalla ne parle pas ici des arrangements supplémentaires qui ont dû être faits pour le transport de MM. Dardier et Goy et de leurs bagages. (*Réd.*)

ments précieux. Je regarde ce petit séjour sous ce toit si hospitalier comme un avant-goût des cieux. Nos hôtes nous conduisaient de temps à autre dans les fermes voisines des Boers, qui, à l'occasion des vendanges, nous faisaient goûter le vin nouveau.

Ces Boers sont des gens honnêtes et pieux; je ne savais d'eux que ce que l'on raconte de leur conduite à l'égard des indigènes; quant à ceux que j'ai vus, je ne puis que les aimer et les respecter.

Le samedi, 5 mars, M. Casalis, qui passait quelques jours avec sa famille chez M. Neethling, partait pour Wellington. Notre plan était de l'accompagner. Mais M. Marais insista pour nous garder encore, ce qui nous décida à prolonger notre séjour de deux jours. Enfin le lundi arriva et nous dûmes abandonner notre petit paradis. M. Neethling, un bon vieillard à barbe blanche, nous quitta sur ces paroles : « Quand vous serez fatigués au Zambèze, vous trouverez ma porte toujours ouverte. Adieu. »

Nous arrivâmes à Wellington. M. Casalis nous attendait à la gare pour nous conduire chez M. le pasteur Murray, qui devait nous héberger. Le bon vieux M. Bisseux avait été invité à déjeuner avec nous, et ce ne fut pas, je vous assure, une rencontre de peu de valeur pour moi que celle du plus ancien missionnaire de Paris, de cet homme plein d'expérience qui aime encore la mission comme au premier jour. Malgré ses 58 ans d'Afrique, il parle un bon français et connaît Paris mieux que moi. M. Bisseux nous consacra son après-midi, et nous fûmes heureux de l'entendre nous parler de sa vie et de son œuvre que tant de bénédictions ont couronnée.

Le soir nous avons dîné au séminaire (ou collège huguenot). Après le repas, M. Casalis, qui possède une richesse de parole étonnante, entretint les assistants de la mission de Paris. Ce même soir il parla encore dans l'Église hollandaise, et nous présenta à l'assemblée, dont nous reçûmes des témoignages de vive sympathie.

Le lendemain nous partions pour Pain-kloof, où l'on avait or-

ganisé un pique-nique. Pendant le trajet, qui dura plus de trois heures, je ne pouvais me lasser de contempler le paysage. Les montagnes détachaient leurs sommets dans le bleu du ciel; à leur pied, au fond d'une gorge pittoresque, coulait un ruisseau accidenté ici et là par des cascades, et son murmure égayait tout le voisinage. Je me croyais en Suisse, gravissant quelque cime des Alpes.....

A peine arrivés au rendez-vous, nous nous installons au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un pont, mais, tandis que les jeux s'organisent, je m'éclipse et vais à la recherche d'un endroit propice pour me baigner. Je finis par trouver un magnifique étang, dans lequel je pris un délicieux bain qui me prépara un appétit dévorant. A midi, une clochette nous réunit et nous entamons notre déjeuner auquel rien ne manque : viande, dessert, café même, nous avons tout en abondance.

Lorsqu'on est heureux le temps passe vite : bientôt il fallut se remettre en route pour Wellington. Nous allâmes dîner au collège des garçons, où nous eûmes le plaisir d'assister, après le repas, à un concert donné par les instituteurs et les institutrices des deux collèges. Dardier, qui souffrait ce soir-là du mal du pays ou de je ne sais quelle autre maladie, s'était excusé, en sorte que j'étais resté seul avec une foule d'Anglais dont je ne comprenais pas un mot. Ce fut une véritable délivrance pour moi lorsqu'on leva la séance.

Le mercredi suivant nous partions pour Kimberley avec la famille Casalis, qui, se rendant au Lessouto, faisait chemin avec nous jusqu'à Beaufort. Nous étions arrivés un peu tard à la gare, ce qui nous valut de voyager en première classe avec des billets de seconde. Nous occupions deux compartiments séparés; toutefois, le matin, nous nous réunîmes dans celui de M. et madame Casalis pour le culte et pour le déjeuner que madame Casalis n'avait pas oublié. A 4 heures le train s'arrêta à Beaufort, et il nous fallut dire adieu à la famille Casalis, qui s'est occupée de nous avec un soin et une prévoyance que nous n'oublierons pas. La pensée de quitter ceux que j'avais adoptés comme mes parents africains gonflait mon cœur, et j'éprouvais

la vérité de cette romance allemande : « Scheiden thut weh! »

Nous eûmes un dernier entretien dans le wagon. M. Casalis nous recommanda à la grâce de Dieu, puis nous nous serrâmes dans les bras les uns des autres et ensuite nous restâmes seuls. Le 11 mars nous descendions épuisés à Kimberley, heureux d'en avoir fini avec la grande vitesse d'Afrique.

Là, nous apprîmes que nos amis du Lessouto n'étaient pas encore arrivés. Nous allâmes à Beakonsfield (une demi-heure de Kimberley), chez le pasteur hollandais M. Kriel, auquel nous avions été recommandés par M. Marais. Cet excellent chrétien nous reçut comme tous les autres Boers avec une amabilité extraordinaire, et nous invita à rester chez lui pendant tout notre séjour à Kimberley, ce qui nous épargna bien des schellings. M. et madame Jalla, accompagnés de M. et madame Weitzecker, arrivèrent le lendemain 12 mars; jugez si nous fûmes heureux d'être enfin réunis! Le même soir nous eûmes une réunion de prières pour demander au Seigneur de nous diriger en toutes choses.

Pendant que M. Jalla s'occupait de ses achats, Dardier et moi sommes allés visiter les mines de diamants. Le directeur d'une compagnie française, à qui l'on avait parlé de nous, nous conduisit avec une grâce toute française, dans ces mines; nous avons même eu le plaisir d'y trouver quelques diamants.

J'ai fait la connaissance d'un missionnaire de Berlin, M. Arntd, qui me demanda un jour de parler dans son Église. Je n'acceptai qu'après beaucoup d'hésitations, mais, une fois mon parti pris, je me sentis à l'aise, et je peux dire que j'ai beaucoup joui de cette visite, car c'était la première Église indigène que je voyais.

Aujourd'hui nous avons chargé nos wagons en partie; plus d'une fois j'ai failli perdre patience en voyant les noirs se croiser les bras et regarder les autres travailler. Ce n'est pas une petite affaire que de trouver sur trois wagons la place suffisante pour caser nos caisses. M. Francis s'est chargé de nous conduire à Shoshong à raison de 75 francs par personne, mais il entend nous traiter comme des colis, et pour un si long voyage ce n'est pas une agréable perspective.

Nous finirons de charger lundi matin, et dès l'après-midi nous nous mettrons en route.

Madame Jalla se donne beaucoup de peine ; elle s'initie très vite aux affaires.

Chers monsieur et madame Boegner, je vous ai déjà raconté bien des choses, et par ce que je viens de vous dire vous verrez que je ne suis pas malheureux. Au contraire, je sens déjà se réaliser cette promesse de Jésus : « Celui qui quittera tout pour l'amour de moi, en recevra cent fois autant. » Ce que je demande à Dieu, c'est qu'il me remplisse d'humilité et de joie pour le servir.

Votre affectionné,

A. Goy.

SÉNÉGAL

—

SITUATION ET BESOINS DE LA MISSION DU SÉNÉGAL

M. Jean Morin, notre médecin missionnaire de Saint-Louis, se trouve actuellement en Europe pour une courte permission. Nous devons à cette circonstance d'avoir pu entendre à notre assemblée annuelle le discours qu'on va lire, et qui trouvera de l'écho dans tous les cœurs.

Nous sommes heureux de pouvoir ajouter qu'antérieurement à l'arrivée de M. Morin, le Comité avait voté l'envoi de l'instituteur réclamé par nos missionnaires, et que, dans une séance postérieure, il a affirmé une fois de plus sa décision de répondre, dans la mesure du possible, aux exigences de la situation actuelle de notre œuvre sénégalaise.

« Je désire tout particulièrement m'adresser à ceux qui n'acceptent pas tout à fait la mission, qui, tout en admirant les

missionnaires, trouvent qu'ils feraient mieux d'aller occuper les paroisses vacantes, et, je ne me trompe pas en affirmant qu'avec quelques nuances en plus ou en moins, il y a ici des frères qui pensent aussi. Je serais heureux si quelques-uns pouvaient sentir ce soir que c'est d'une œuvre véritablement nationale que je viens les entretenir, que c'est un devoir tout aussi rigoureux d'envoyer des missionnaires au Sénégal que de pourvoir les Églises vacantes, et que la France au dehors a besoin de missionnaires tout aussi bien que de soldats. On n'aurait jamais l'idée de trouver un marin moins bon Français parce qu'il sert aux antipodes, pourquoi est-ce quelquefois le cas pour un missionnaire qui sort de France ?

Il y a tant à faire en France ; pourquoi aller si loin faire de la charité de fantaisie ? Voilà une des objections les plus généralement faites aux ouvriers de la mission et qui, toute spécieuse qu'elle est, porte toujours au cœur. Cette objection qui ne porte même pas contre des œuvres faites par des Français sur terre étrangère, vous ne pouvez pas l'adresser à la mission que j'ai l'honneur de représenter devant vous. Je vous apporte les salutations d'une Église française, je viens vous demander du secours pour un pays français, je viens vous demander un instituteur pour une école française, et pas un protestant jaloux de son titre de Français ne peut rester sourd à un appel comme celui-là.

Nous sommes en face de milliers de gens dont nous sommes responsables, puisque nous avons accepté de les protéger quand nous ne les avons pas déclarés Français de force. Leur éducation tout entière est à faire, ou plutôt à refaire, ce qui est plus dur encore : car sur tous l'islam a plus ou moins exercé son influence, à des degrés différents il est vrai, depuis le fétichisme à peine modifié jusqu'au fanatisme le plus exalté. A nous chrétiens français notre part dans la grande tâche de rechercher, de retrouver dans ces consciences faussées le point resté sensible, de ramollir ces cœurs endurcis par leur impitoyable fatalisme, de faire accepter les mœurs et la civilisation chrétiennes à ces « croyants », qui les dédaignent quand ils n'en

ont pas horreur; à nous de leur révéler, en faisant vivre le Sauveur devant eux, cet amour inouï de notre Père céleste qu'ils ne peuvent pas comprendre, d'apprendre à des captifs l'usage de la liberté, à nous de rendre à des esclaves la dignité d'hommes, d'annoncer à des pécheurs le salut par Jésus-Christ.

Voilà notre programme : où et comment y travaillons-nous? Nous occupons, vous le savez, deux points au Sénégal : Saint-Louis, au bord de la mer, et notre nouvelle station de Kerbala, créée et dirigée par M. Jaques, près de Dagana, à deux jours de Saint-Louis, en remontant le fleuve. M. Jaques, qui commence son quatrième hivernage, se dispose à rentrer pour prendre un repos bien mérité, et j'espère que vous aurez le plaisir de l'entendre. Je ne vous dirai de Kerbala que ce qu'il ne vous dirait pas lui-même ; c'est avec quelle intelligence, quel sens pratique, quelle persévérance et quel succès, il a, sur une légère hauteur, à deux lieues de Dagana, élevé une jolie et confortable station, malgré des difficultés de toute sorte ; combien il a payé de sa personne, quelle énergie il a déployée à la suite de sa terrible épreuve. A quelques centaines de mètres de sa maison s'étend le village de Kerbala, ou plutôt de Galogine, presque entièrement peuplé de Bambarras, et dans un rayon de quelques kilomètres deux ou trois hameaux moins importants. Les Bambarras, convertis à l'islamisme de fraîche date, sont en général peu fanatiques et plus accessibles que le reste des musulmans. Il y a là un poste d'instituteur à fonder : l'instruction doit marcher de pair avec l'évangélisation, et un seul homme ne peut suffire à ces deux tâches : c'est la période des semailles pénibles, obscures, qui sera longue, et que nous devons traverser avec foi.

Saint-Louis est notre base d'opération : ce sera toujours le cœur et le centre de notre mission du Sénégal, le foyer qu'il faudra entretenir avec un soin jaloux à mesure que notre œuvre s'étendra dans cette partie de l'Afrique.

On ne peut pas trop insister sur l'importance du poste de Saint-Louis qu'à distance sa qualité de ville européenne et de pseudo-port de mer peut faire mettre en suspicion. Pour toute

cette région, Saint-Louis est un centre, un point de rencontre de plusieurs races différentes, le rendez-vous de bien des misères. De ce point central, notre témoignage, s'il est fidèlement rendu, pourra, emporté par des messagers à nous inconnus, rayonner bien plus loin que nous ne pouvons penser. Notre champ de travail à Saint-Louis est très vaste.

Presque tous nos chrétiens indigènes sont fixés dans les villages qui touchent Saint-Louis : à quelques kilomètres de la ville se trouve notre petite colonie de Pont-de-Khor, qui, si petite qu'elle soit, nous a déjà rendu d'inappréciables services. A côté de quelques chrétiens, un certain nombre d'indigènes non encore admis dans l'Église, faute d'une instruction suffisante, mais mariés légitimement, de conduite régulière, arrivés par leur travail à l'indépendance, y vivent avec leurs enfants. Ceux-ci, à mesure qu'ils auront l'âge, rejoindront dans nos écoles leurs aînés et les enfants élevés dans la maison de la mission, confiés à nos soins par le tribunal ou par leurs parents mahométans ou chrétiens.

Les quelques protestants européens résidant dans la colonie sont presque tous à Saint-Louis : c'est un point à noter, soit au point de vue de ce que nous leur devons comme pasteurs, soit au point de vue du concours que certains d'entre eux peuvent nous prêter.

Mentionnons un nombre assez considérable de noirs protestants parlant anglais séjournant dans la colonie plus ou moins longtemps pour leur commerce ou fixés à Saint-Louis. Vous voyez que nous aurions à Saint-Louis les éléments d'une paroisse considérable, si notre manque de ressources de tout genre ne nous forçait à nous restreindre.

Saint-Louis est le point d'arrivée, le rendez-vous des esclaves fugitifs, ce qui est à considérer, puisque les trois quarts de nos gens sont d'anciens captifs et que sur tout autre point du pays nous serions tenus encore pendant longtemps à une extrême prudence dans nos rapports avec les fugitifs. A Saint-Louis nous avons à cet égard les mains libres. La question de l'esclavage est à l'ordre du jour au Sénégal : en principe on est d'ac-

cord sur la nécessité de l'abolir, mais comment y arriver? Le régime social de toutes les peuplades qui nous entourent a l'esclavage à sa base, et de tous les commerces indigènes celui des esclaves est le plus important. Une intervention trop hâtive peut amener des catastrophes. Ce n'est qu'aux environs de Saint-Louis qu'il y a sécurité complète pour ceux de nos chrétiens qui hier encore étaient captifs, et le gouvernement n'a pas encore jugé opportun ni prudent d'étendre le droit d'asile à tous les points occupés par la France.

Enfin, pour les musulmans, peut-être avons-nous à la longue plus de chances de les entamer dans un centre où ils se rencontrent d'un peu partout, et où notre civilisation, par certains de ses avantages qu'ils apprécient, atténue un peu leur éloignement pour nous et les rend plus abordables que chez eux où ils sont les maîtres : l'expérience en décidera. Au contact de notre commerce les musulmans de Saint-Louis ont compris la valeur de l'instruction primaire dont ils se montrent avides, et le recrutement des écoles européennes est aussi facile à Saint-Louis qu'il serait difficile dans le Cayor, par exemple, ou telle autre province peuplée de fervents musulmans. Une école uniquement remplie de musulmans qui passent et s'en vont ne signifierait pas grand'chose au point de vue de la mission; mais quelques musulmans encadrés parmi nos enfants et subissant inconsciemment et dans une certaine mesure notre influence nous ouvrent bien des portes.

Enfin, pour faire fonctionner utilement un dispensaire ou un hôpital missionnaire, Saint-Louis semble particulièrement convenir tant à cause des mouvements fréquents de population qui s'y produisent que du nombre relativement considérable des musulmans habitant la ville et les villages environnants. Vous le voyez, le travail ne manque pas, mais le personnel est absolument insuffisant.

La tâche pastorale proprement dite repose presque tout entière sur M. Taylor; mademoiselle Salimata a l'école des filles; le médecin missionnaire est chargé de l'école des gar-

çons, de l'école du dimanche, du soin des malades et d'un culte français de temps en temps.

L'œuvre ne peut pas marcher dans de telles conditions, et il est impossible que je m'en retourne sans obtenir de vous ce que je suis venu chercher.

Ce qu'il nous faut absolument, c'est un missionnaire de plus à Saint-Louis, pour seconder M. Taylor dans sa tâche si lourde, pour rendre possible un culte français tous les dimanches.

Ce qu'il nous faut, c'est un instituteur sérieux pour notre école de garçons, c'est un vigoureux effort pour l'éducation de nos enfants qui sont l'avenir de l'Église. Depuis cette année notre école de filles est une réalité. Mademoiselle Salimata, débarrassée des garçons, s'y est mise avec entrain, et des progrès rapides chez une ou deux enfants sont venus lui donner un précieux encouragement.

Ce qu'il nous faut, c'est, pour le médecin missionnaire qui actuellement, en dehors de son activité médicale, fait trop de choses pour les bien faire, la possibilité d'établir un service régulier de consultations au dispensaire de la mission et de visites de malades indigents à domicile.

A ce prix seulement les trois missionnaires de Saint-Louis auront la possibilité de faire des tournées régulières d'évangélisation, ce qui est impossible actuellement.

Il faut qu'à de certains moments, où quelques jours de repos peuvent éviter une indisposition plus grave, un des ouvriers puisse se reposer sans que toute la tâche retombe sur un seul. Il faut que momentanément, en cas d'absence ou de maladie, un des ouvriers de Saint-Louis puisse être détaché à notre poste de Kerbala sans trop affaiblir Saint-Louis, ce qui, dans l'état actuel, est impossible, à moins de fermer l'école de garçons et de laisser à Saint-Louis un missionnaire seul pour tout faire. Vous ne trouverez pas souvent des ouvriers qui résistent aussi longtemps que notre frère M. Taylor à un travail écrasant comme est le sien depuis huit ans.

Enfin il nous faut une chapelle : si tous les protestants fixés à Saint-Louis voulaient venir à l'Église ensemble, ils ne tien-

draient pas dans notre lieu de culte (je ne parle pas des auditeurs étrangers). Voilà un fait vrai, qui se passe de commentaire. Il nous faut une chapelle suffisante pour que le manque de place ne puisse pas limiter le nombre des appels.

D'où vient qu'il ne se trouve personne pour le Sénégal? Contre la mission du Sénégal existent, je le sais, un certain nombre de griefs, dont les deux principaux sont, si je ne me trompe, le climat et le fait qu'on travaille au milieu de mahométans.

Quant au climat, s'il n'est pas possible de dire qu'il est bon; au moins, pour être juste, doit-on déclarer qu'il n'est pas si mauvais qu'on le représente et qu'en dehors des épidémies (il n'y en a pas eu depuis 1881), moyennant certaines précautions hygiéniques, on le supporte assez facilement. Laissez-moi vous citer deux sœurs de notre hôpital maritime qui n'ont pas ménagé leur temps ni leur peine et qui soignent les malades à Saint-Louis, l'une depuis quarante ans, l'autre depuis vingt-huit ans : plusieurs sont là depuis sept ou huit ans, et parmi les fonctionnaires et les commerçants les exemples ne me manqueraient pas.

Ici même que de places vides depuis deux ans : nous nous rappelons avec émotion ces vieillesses bénies terminées par de saintes morts. Écoutez aussi ces frères, ces sœurs enlevés dans leur jeunesse, dans leur vigueur, nous rappeler que, lorsque notre heure est venue, où que nous soyons, le Maître nous rappelle.

Mais le climat n'est pas le principal motif et ce qui arrête surtout, c'est l'islamisme. Les progrès sont plus lents, il y a moins de succès apparents. Le travail est-il moins utile pour cela? Est-ce que chez les musulmans, comme chez les païens, à côté d'exemples d'honneur, de loyauté, de discipline, les Européens n'apportent pas bien des misères, bien des hontes, dont nous sommes solidaires aux yeux des indigènes ? N'avons-nous pas, dans une certaine mesure, à expier le mal que notre race a fait à la leur? Est-ce que le message d'amour et de pardon n'est pas pour eux comme pour les autres?

Personne ne se lèvera-t-il pour nous donner la main? Vous qui voulez des missions françaises dans des colonies françaises, en voilà une qui a besoin de vous. Vous qui trouvez les champs de mission si lointains et les récits des missionnaires si difficiles à contrôler, voilà un champ de mission à moins de dix jours de France, où, en temps ordinaire, pendant six mois de l'année, vous pouvez venir voir si vos missionnaires exagèrent l'importance de l'œuvre et des misères qu'il faut soulager; et où vous pouvez apporter à nos chrétiens un message direct de ces Églises de France auxquelles ils sont si fidèles.

Dans ces jours où des adversaires qui se croient de bonne foi nous insultent sans nous connaître, revendiquons hautement notre titre de protestants français, et par un vigoureux effort dans tous nos champs missionnaires, au Lessouto, au Zambèze, à Taïti, demain peut-être au Congo, aujourd'hui au Sénégal, montrons, par des actes plus éloquents que tous les discours du monde, que les protestants français sont autant que qui que ce soit jaloux de l'honneur national et de la véritable grandeur de la France; mais en même temps, que des cœurs chrétiens, dépositaires du message royal de justice, d'amour et de pardon, voient plus haut et plus loin que les étroites limites de nos patries terrestres. »

TAÏTI

RAPPORT ANNUEL DE LA CONFÉRENCE

Une perte. — Examens d'un candidat indigène au saint ministère. Rapports des arrondissements. — Statistique.

Papéété, le 25 janvier 1887.

Très honorés Directeurs,

En vous adressant aujourd'hui un aperçu sur la situation de notre œuvre taïtienne, je solliciterai d'abord votre indulgence pour le retard involontaire que j'ai dû mettre à l'accomplis-

sement de ce devoir. Ce retard, je le regrette d'autant plus que les comptes rendus, pour avoir tout l'intérêt qu'ils comportent, doivent éviter d'être de l'histoire ancienne. J'espère, néanmoins, que ces lignes ne seront pas dépourvues de tout intérêt.

Je dois me borner à vous entretenir de la situation de notre œuvre religieuse telle qu'elle nous a été révélée par les rapports présentés au conseil supérieur des Églises taïtiennes dans sa session annuelle d'août 1886, et à porter à votre connaissance les principaux faits qui se sont produits au cours de cette session. Je commencerai par ce dernier point.

Tout d'abord, le conseil supérieur a payé un juste tribut de regrets à la mémoire d'un de ses membres indigènes les plus intelligents, du pasteur Mahéanuu, enlevé à son Église à la suite d'un accident en apparence insignifiant, une piqûre au pied par une pointe de corail. Bien que ce collègue participât par plus d'un côté aux défauts de ses compatriotes, il avait plusieurs qualités qui l'avaient fait apprécier depuis de longues années. Issu d'une famille princière des îles de la Société, il jouissait de la considération de tous, indigènes et Européens. Il avait la parole facile, enjouée et souvent éloquente. Il a été jusqu'à sa fin un des membres les plus éclairés et les plus capables de la cour indigène des « Toohitu ». Quand il vit son mal empirer, il éprouva un mélancolique étonnement de ce que Dieu voulait le rappeler à Lui à la suite d'une aussi infime blessure et au moment où il allait faire la dédicace du nouveau temple construit par ses soins dans sa paroisse ; mais vers la fin il put dire, en s'appuyant sur l'exemple du Sauveur : « Que ta volonté soit faite et non la mienne. »

Une lettre ordonnée par le conseil supérieur a exprimé l'affectueuse sympathie de tous ses membres à la famille du défunt et à l'Église de Faaa pour la grande perte qu'elles viennent de subir.

Au moment où le conseil prenait ainsi congé en quelque sorte d'un des plus anciens serviteurs des Églises taïtiennes, il était appelé à constater les aptitudes à la charge pastorale

d'un nouveau lévite, élu par la paroisse de Vaïraô, privée depuis plus d'un an d'un conducteur spirituel. Ce jeune homme, Pupaura a Maïhi, frère de notre jeune missionnaire Teraï qui travaille avec succès à l'œuvre de l'Évangile en Nouvelle-Guinée, se destinait lui-même à la mission en pays païen, et c'est lui que nous comptions envoyer comme notre premier missionnaire taïtien dans l'archipel des Marquises. Mais sa femme ayant été atteinte de rhumatismes, il a cru devoir accepter, tout au moins momentanément, l'appel de l'Église de Vaïraô. En lui rendant sa liberté d'action, le conseil supérieur a approuvé sa nouvelle détermination.

Contrairement à ce qui se passe dans notre patrie, et grâce à l'absence d'un collège théologique taïtien pouvant conférer des brevets d'aptitude, nos jeunes candidats ne sont examinés qu'après avoir reçu appel d'une paroisse, et c'est au conseil lui-même, ou à une commission nommée par lui, à procéder à l'examen.

Notre ami Pupaura, qui avait suivi deux ans les classes d'instruction de M. Brun à Mooréa, et, près de trois ans, les nôtres à Papéété, a répondu d'une manière satisfaisante aux nombreuses questions qui lui ont été posées sur les dogmes chrétiens, l'histoire sacrée, le but et la pratique du ministère évangélique, etc., etc. Quelques-unes de ses réponses ont excité même une vive satisfaction dans l'assemblée. Le pasteur Vaïtoaré lui ayant demandé : « Sur la force de qui comptes-tu pour prêcher l'Évangile ? » il a répondu aussitôt par cette citation de Zacharie, IV, 6 : « Ce n'est ni par la puissance ni par la force humaines, mais c'est par mon Esprit, dit l'Éternel des armées. »

Son sermon d'épreuve (une improvisation) sur : Apoc. III, 20 : « Je me tiens à la porte et je frappe... » et pour la préparation duquel il avait eu environ vingt-quatre heures, a aussi été jugé satisfaisant. Si l'auteur n'a pas fait preuve d'une profondeur particulière, il a montré une grande assurance de parole, beaucoup de facilité d'élocution et une certaine chaleur entraînante. Le conseil supérieur, tout en lui recommandant vivement de se

tenir sans cesse à l'école du Saint-Esprit, et de poursuivre sous le regard de Dieu l'étude des saintes Écritures, l'a déclaré unanimement prêt pour l'exercice de la charge du ministère et a ordonné sa consécration. Cette cérémonie a eu lieu dans le temple de Papéété en octobre dernier.

A la suite d'observations faites par l'autorité locale sur le « Comité missionnaire » institué dans sa session annuelle de 1885, le conseil a résolu que ce comité s'adjoindrait plusieurs membres, pris en dehors du conseil supérieur lui-même, et qu'ainsi reconstitué, il prendrait toutes les mesures nécessaires pour éveiller l'intérêt des troupeaux en faveur de la création d'une mission taïtienne dans les archipels voisins, recueillerait des fonds et préparerait l'envoi des missionnaires.

Je passe sous silence plusieurs décisions d'un intérêt uniquement local pour analyser brièvement les rapports présentés au conseil sur les trois arrondissements religieux ou consistoriales qui se partagent les Églises de Taïti et de Mooréa.

M. Brun, président de l'arrondissement de Mooréa, dit que les Églises de son île sont actives dans l'accomplissement des œuvres de piété. Les pasteurs trouvent un grand intérêt à instruire les enfants dans l'école du dimanche et la classe religieuse du jeudi. L'Église de Papétoaï continue à faire de louables sacrifices en vue de la reconstruction de son temple en corail, pour lequel l'Église voisine de Haapiti a récemment souscrit, comme nouvelle marque d'affection, une somme de 220 francs. L'ombre au tableau, ce sont les tristes ravages causés par les excès de boisson parmi la jeunesse du district d'Afaréaïtu.

M. de Pomaret, président du conseil de l'arrondissement du sud de Taïti, qui vient de faire une tournée dans toutes les paroisses de sa circonscription, en compagnie de M. Brun, dit avec quel affectueux empressement ils ont été accueillis par tous les troupeaux, et l'entrain joyeux avec lequel ces derniers se sont réunis dans leurs temples à l'occasion de leur visite. Il signale, comme un résultat de l'amour fraternel qui anime ces Églises, leurs fréquentes rencontres le dimanche dans tel et tel district, pour s'encourager à faire le bien et à rejeter toute

cause d'affaiblissement de la vie spirituelle. Il s'est efforcé lui-même, dans toutes ses visites pastorales antérieures, de provoquer ces heureux effets. Il estime que les rencontres répétées des présidents des conseils d'arrondissement avec les troupeaux sont indispensables pour y maintenir l'activité chrétienne. M. de Pomaret a cependant remarqué plusieurs points faibles qui demandent à être fortifiés. Il éprouve quelque anxiété relativement à la paroisse d'Hitiaa, dont le pasteur est vieux et très au-dessous de sa tâche. Le conseil de l'arrondissement du Sud s'est appliqué à encourager de tout son pouvoir les pasteurs et les diacres à déployer un zèle persévérant pour l'instruction religieuse de l'enfance en vue de l'avenir des Églises.

En rendant compte des faits et gestes du conseil de l'arrondissement du nord de Taïti, j'ai pu témoigner que telle a été aussi la préoccupation constante de ce conseil. Fournir à la jeune génération une bonne instruction religieuse est ici, comme partout, la condition de la prospérité future des troupeaux; mais, ici plus qu'ailleurs, la tâche présente de très grandes difficultés. Plusieurs Églises de l'arrondissement du Nord ont été signalées pour leur activité religieuse; d'autres, pour leur indifférence relative. En général, les assemblées du dimanche sont bien suivies et principalement celles du premier dimanche de chaque mois, époque où est célébrée la sainte Cène. Tel pasteur a dû être admonesté pour sa négligence dans l'accomplissement d'une partie de ses devoirs et pour l'exemple douteux qu'il a donné à son troupeau en paraissant prêter l'oreille aux élucubrations d'une prétendue illuminée dans sa paroisse; tel diacre a dû être privé de sa charge et exclu de la communion de l'Église à cause de son retour aux vanités du monde; tels frères ou sœurs ont eu le même sort pour les mêmes causes. Que Dieu se souvienne d'eux et les ramène repentants à la bergerie! Par contre, un certain nombre d'admissions nouvelles sont venues remplacer les pertes et ont opposé la note joyeuse à la note triste.

Le tableau de statistique ci-contre, résultant des données des rapports des trois arrondissements, accuse néanmoins une

diminution des membres de l'Église sur l'exercice précédent. Elles comptaient alors 162 membres de plus. Cette diminution se trouve toutefois réduite au chiffre de 85 par le fait de l'entrée de l'Église de Rapa dans l'union des Églises taïtiennes. Les admissions ont été aussi moins nombreuses que dans les précédents exercices; par compensation les exclusions ont aussi diminué.

Tableau statistique de 1885 à 1886.

ÉGLISES	Membres de l'Église	Admissions	Exclusions	Décès	Baptêmes	Mariages	Élèves de l'école du dimanche	Élèves de l'école du jeudi
Papéété.......	242	18	9	6	23	5	70	134
Faaa........	80	5	6	6	13	1	20	18
Punaauia.....	123	0	2	1	22	0	80	80
Paea.........	124	9	3	3	14	2	25	20
Papara.......	114	13	5	11	12	2	80	40
Arue.........	126	2	5	3	16	1	80	40
Mahina.......	107	3	1	2	11	1	38	38
Papenoo.....	73	0	5	3	9	0	40	20
Tiarei........	83	4	5	2	5	3	6	20
Mahaena. ...	58	1	2	4	4	0	25	25
Mataiea.......	85	2	0	7	8	2	46	46
Papeari.	78	0	1	6	4	1	36	36
Vaïrâo..... ..	106	1	3	3	18	3	74	74
Teahupoo . ..	82	5	8	4	12	3	42	42
Tantira..... .	101	1	16	17	24	3	38	38
Pueu....	60	4	1	3	2	1	20	20
Afaahiti.. ...	29	4	1	0	2	0	20	20
Hitiaa...	89	0	0	3	4	6	55	55
Haapiti (Mooréa)	119	0	3	2	9	4	40	40
Papétoaï » .	95	1	2	1	10	1	70	30
Afaréaïtu » .	61	0	0	0	12	0	40	40
Teaharoa » .	146	4	2	5	27	6	82	50
	2.181	77	80	92	261	45	1.021	826

Vous voudrez bien, très honorés Directeurs, nous continuer l'inappréciable appui de votre sympathie et de vos supplica-

tions au trône des miséricordes. Nous n'en eûmes jamais un plus pressant besoin. Demandez pour nous et pour notre œuvre, qui est la vôtre dans le Seigneur, une nouvelle effusion de l'Esprit de vie, de telle sorte que nos Églises, comprenant mieux ce qu'elles doivent à leur Sauveur, se sanctifient pour son glorieux service et puissent devenir mieux que jamais le « sel de la terre » dans un pays où se multiplient constamment les germes de corruption et de mort spirituelle.

Veuillez agréer, très honorés Messieurs et vénérés frères, l'assurance de notre plus entier attachement en Christ.

F. Vernier,

Secrétaire de la Conférence missionnaire.



KABYLIE

QUELQUES TRAITS DE MŒURS DES KABYLES

Extrait d'une lettre de M. Mayor.

On sait que la religion des Kabyles est celle de Mahomet, si remplie de traditions et d'usages ridicules, mais tellement implantée dans les esprits qu'aucun pouvoir humain ne peut les en arracher, sauf l'Évangile. Cependant, on peut dire que les Kabyles ne suivent pas rigoureusement leur religion, et par cela même sont peut-être un peu plus accessibles que d'autres peuples professant la même croyance.

Les marabouts forment la classe d'élite; par marabout on entend aujourd'hui un homme appartenant à une certaine noblesse. Il a le droit de faire précéder son nom du mot *si*, abrégé de *sidi* qui équivaut à l'ancien titre féodal de sire précédant le nom. Parmi eux, il s'en trouve qui, par une étude approfondie du Coran, se sont distingués et ont obtenu le droit

de guider et d'influencer leurs frères, soit spirituellement, soit même dans les questions de la famille. A eux aussi appartient la prérogative de l'art de la médecine, des sortilèges, des amulettes, etc.

Comment est-il possible de donner une idée exacte des rues, si on peut appeler de ce nom de petits chemins étroits, pavés de grosses pierres de formes et de grandeurs différentes et bordés de murs irréguliers aussi? Ici et là une porte de bois grossier à deux battants donne entrée dans une espèce de cour autour de laquelle se groupent plusieurs maisons. Ce sont les habitations d'une même famille, car les membres d'une famille ne se séparent pas lorsqu'ils atteignent l'âge mûr, mais forment de petits quartiers plus ou moins étendus. Chaque maison a pour ouverture une porte basse; on ne pénètre dans l'intérieur qu'en se baissant; cette porte sert à la fois de fenêtre et de cheminée. La lumière ne pénètre que par cette ouverture et par quelques petits trous pratiqués dans les murs, ou s'y trouvant par raison de vieillesse; la fumée se forme un passage par les mêmes ouvertures. Les murailles sont construites en pierres non taillées, entassées avec ordre; on emploie la boue au lieu de mortier, et les toits sont couverts de tuiles grossières.

L'intérieur de chaque demeure est divisé en deux parties; dans les unes on a élevé une sorte de cloison, tandis que dans d'autres la division est à peine marquée. La plus grande moitié sert à la famille, l'autre aux bêtes; au-dessus de cette dernière se trouve souvent un réduit assez bas qui est employé comme grenier ou chambre à coucher d'une partie de la famille. Inutile de s'attendre à trouver des meubles même dans les plus riches maisons. D'énormes jarres en terre sèche, dans lesquelles on serre du grain, de la farine, des figues, sont disposées tout autour de l'emplacement destiné aux habitants. On remplit ces jarres par le haut, et on y puise en introduisant la main dans une ouverture pratiquée à une petite distance du sol.

Le feu se fait dans un trou, et dans la saison froide, c'est autour de ce foyer, ou *kanoun*, que l'on trouve les femmes

accroupies, surveillant la cuisson du mets national, le « couscous », en kabyle *seksou*. Il faut au moins trois heures pour préparer un couscous ; il est fait de semoule, de blé, d'orge ; ou chez les pauvres, de céréales grossières et de glands. Tous les soirs, dans chaque maison, on mange le couscous. Les femmes emploient pour le faire de grands plats en terre ou en bois ; elles font bouillir de l'eau dans une marmite spéciale, de forme haute. Au-dessus de cette eau, le couscous cuit par la vapeur dans un ustensile ressemblant à une passoire. Dans l'eau, on met des haricots, des pois, des fèves, des lentilles ou d'autres légumes. Dans les grandes circonstances on y ajoute de la viande ou une volaille. Ce bouillon est fortement assaisonné de sel et de piment ; il sert à arroser le couscous en guise de sauce.

Que dire des femmes elles-mêmes, de ces pauvres créatures qui ont tant besoin qu'on pense à elles, qu'on s'occupe de leur condition si triste, et surtout de leur avenir éternel qui est sans espoir ?

Quiconque a vécu un peu parmi elles ne peut s'empêcher d'en avoir compassion. Les femmes des marabouts, et même celles des hommes riches de la classe ordinaire, ne sortent jamais de la cour de leur groupe de maisons et ne voient que les hommes de la famille ou quelques amis privilégiés du mari. C'est une vie monotone et qui commence de bonne heure, puisque les filles sont vendues dès l'âge de huit ans. Le choix d'un époux ne dépend aucunement de la jeune fille ; c'est son père qui s'entend avec les parents du prétendant ou avec celui-ci. Le futur mari ne voit sa femme que le soir du jour de la noce. Il l'achète quelquefois des années ou des mois à l'avance, et le prix est réglé d'après la position de la famille, la beauté de la jeune fille et son savoir-faire. Une femme doit savoir tisser le burnous de l'homme et l'étoffe pour ses propres vêtements ; elle doit être capable de préparer la laine, de la laver, et de la filer. Plus elle est habile dans ces travaux et mieux elle sait faire le couscous et d'autres plats, d'autant plus élevé est le prix que son père peut obtenir d'elle lorsque arrive l'é-

poque de sa vente. Quelles coutumes révoltantes que celles que nous voyons tous les jours autour de nous !

(*A suivre.*) H.-S. Mayor.

AVIS

Rapport annuel du Comité. — Le Comité a décidé que, vu les retards qu'apporte à la publication du Rapport complet la préparation des listes des dons reçus, il serait fait un tirage spécial du Rapport de la Société et que ce Rapport serait joint, à titre de supplément, à la présente livraison. Nous engageons vivement nos amis à prendre connaissance de ce compte rendu, plus étendu cette fois, vu l'importance de l'année.

Inauguration de la nouvelle Maison des missions. — Bien que la nouvelle maison ne doive être complètement achevée qu'au commencement de juillet, le Comité a décidé que l'inauguration aurait lieu le 31 mai, à 2 heures de l'après-midi, beaucoup de personnes quittant Paris dans le courant de juin. Nous rendrons compte de cette cérémonie dans notre prochain numéro.

Le Petit Messager. — On a vu, en tête de ce numéro, une gravure extraite du numéro de mai du *Petit Messager*, représentant un jeune berger mossouto, monté sur un bœuf, et se rendant à l'école du soir. Nous saisissons cette occasion pour recommander à nos lecteurs le *Petit Messager*, encore trop peu connu dans nos Eglises. Nous enverrons des numéros spécimens à quiconque nous en fera la demande.

Chronique missionnaire. — L'abondance des matières nous a forcés d'ajourner au prochain numéro la *Chronique* de M. Krüger. Le discours de M. Appia contient d'ailleurs une véritable revue des missions dans le monde entier.

Le Gérant : Alfred Boegner.

12850. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1887

SUPPLÉMENT AU "JOURNAL DES MISSIONS" DE JUIN 1887

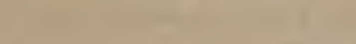
SOIXANTE-DEUXIÈME

RAPPORT DU COMITÉ

DE LA

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

DE PARIS



PARIS

IMPRIMERIE CH. MARÉCHAL ET J. MONTORIER

16, PASSAGE DES PETITES-ÉCURIES, 16

—

1887

SOIXANTE-DEUXIÈME RAPPORT

DU

COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

DE PARIS

Messieurs,

L'époque que nous traversons occupera une place à part dans l'histoire de notre Société. Tout y prend des proportions inusitées : difficultés à vaincre, problèmes à résoudre, décisions à prendre, œuvres à accomplir. Mais si la part assignée à nos efforts pendant ces temps exceptionnels est considérable, celle que Dieu a réservée à sa propre action est plus grande encore. Jamais ses directions, jamais sa protection, jamais son secours ne nous ont été plus largement accordés. Jamais il n'a pris soin, par plus de bienfaits, de nous montrer que notre cause est sa cause et que ce que sa droite a commencé, elle sait aussi le poursuivre et l'achever magnifiquement. C'est ce dont dont vous convaincra, nous l'espérons, le récit des bénédictions extraordinaires qui ont accompagné, pendant cette année, la gestion de votre Comité. Vous y verrez comme un chapitre nouveau à cette histoire merveilleuse des *voies providentielles de Dieu envers la Société des Missions*, que M. Casalis nous racontait il y a treize ans, lors du Jubilé cinquantenaire de notre œuvre.

I

Il faut remonter, Messieurs, jusqu'au 3 juin 1885 pour assister aux débuts de l'évolution que notre Société est

en train d'accomplir pour rester à la hauteur des devoirs que lui impose l'heure présente. Ce jour-là, le Comité, après une délibération longuement préparée, décidait à l'unanimité de reprendre en mains l'instruction de ses élèves, que le voyage du directeur en Afrique et ses tournées subséquentes dans les Églises l'avaient obligé de placer provisoirement à Neuchâtel. Certes, il ne manquait pas d'objections contre une mesure qui n'allait pas sans entraîner un accroissement de charges assez considérable. Mais si forte était la conviction à laquelle obéit le Comité, qu'un des membres présents n'hésita pas à déclarer que dût notre budget en être grevé de 10,000 francs de plus annuellement, son suffrage n'en serait pas moins acquis à la réouverture des cours de la maison des Missions. Le Comité, partageant ces vues, vota le rappel des élèves à Paris et l'adjonction au directeur, pour leur préparation, de M. Krüger qui venait d'achever son voyage d'enquête en Kabylie.

En prenant cette décision, le Comité affirmait qu'à ses yeux, la part qui revient aux Églises de France dans l'évangélisation du monde est assez grande pour qu'elles aient le devoir de ne se décharger sur personne du soin de former leurs missionnaires. Vous savez que cette assurance n'a point été déçue. Le 14 octobre suivant avait lieu la réouverture de notre enseignement, et dès le 2 novembre, M. le docteur Monod faisait au Comité la proposition, désormais fameuse, d'où est sortie la nouvelle maison des Missions.

Transportons-nous maintenant au 13 mai 1886, date de notre dernière assemblée annuelle. A ce moment, le succès de l'entreprise est assuré, le chiffre des souscriptions permet de procéder à l'achat d'un terrain, qui a lieu précisément le 18 mai. Mais que de raisons encore de craindre pour l'avenir! Pour que les frais de l'entreprise soient couverts, 60,000 francs environ restent à trouver; sur le total souscrit, 26,901 fr. 55 seulement sont déjà versés. N'y a-t-il pas tout lieu de redouter que l'effort considérable qui reste à faire ne dépasse nos forces, ne nuise à l'œuvre des missions elle-même, et que, selon l'expression d'un des premiers et des plus généreux fonda-

teurs de la maison, il nous faille renoncer pour longtemps à voir se produire des dons considérables, soit pour l'extinction du déficit, soit pour telle ou telle branche nouvelle de notre activité ?

Messieurs, vous savez ce qu'il est advenu de ces craintes. La maison nouvelle s'est élevée avec une rapidité merveilleuse, et à mesure qu'elle sortait de terre les dons affluaient, si bien qu'à l'heure actuelle, il ne reste que 3,000 francs environ à trouver pour que le chiffre des dépenses fixé soit entièrement couvert, y compris un *item* de 10,000 francs porté sur le budget de la maison pour l'aménagement du jardin qui en coûtera à peine 1,100, et l'imprévu. Et ce grand effort s'est fait, vous le savez, dans des conditions telles que les ressources ordinaires de la Société n'ont été en rien compromises. Se conformant à nos avis, — à nos prières, devrions-nous dire, — les amis des missions ont eu soin de n'affecter à la construction que des dons supplémentaires. Les recettes de la Société, non seulement n'ont pas diminué, mais elles ont même été en progrès sensible sur l'exercice précédent. En sorte que ni de nos champs de mission, ni du sein de nos Eglises, jamais aucune voix ne pourra se faire entendre pour accuser la maison des Missions d'avoir été construite aux dépens de l'œuvre essentielle de notre Société.

Elle s'élève, notre belle maison, comme un don magnifique de Dieu et comme un monument de la foi qui transporte les montagnes. Et par la foi, nous n'entendons pas cet enthousiasme irréfléchi qui se lance tête baissée dans les entreprises les plus hasardées, nous entendons un acte d'obéissance et de confiance envers la volonté de Dieu, perçue dans une sorte d'intuition supérieure de l'Esprit. Le frère respecté dont le nom restera attaché à la création de la maison a eu cette intuition. Il le déclarait dès le premier jour, lorsqu'il motivait sa proposition du 2 novembre 1885 dans ces paroles, restées gravées dans notre mémoire : « La Société des missions est un enfant de grande espérance, mais qui n'atteindra tout son développement que quand elle cessera d'être comprimée dans le local trop étroit où elle est actuellement emprisonnée. » Cette même conviction, vous la retrouvez, exprimée plus

nettement encore, dans le touchant récit que le Dr Monod a fait paraître sur les événements qui ont amené la création de la maison des Missions : « On devait espérer que par la bénédiction de Dieu, la Société, placée enfin dans les conditions qui lui avaient fait défaut depuis son origine, prendrait un essor qui la mettrait au niveau des autres sociétés s'occupant de l'évangélisation des païens. Ainsi l'entrée dans cette maison serait, pour la Société, le début d'une vie nouvelle, d'un déploiement d'énergie et de puissance dont elle ne s'était pas, jusqu'à ce moment, crue capable, ce qui lui attirerait à la fois de nouveaux ouvriers et tout l'argent dont elle a besoin pour une œuvre sans cesse grandissante. » Et plus loin l'auteur de la brochure ajoute : « J'ai la ferme conviction que cet essor est dans les vues de Dieu, à en juger par la persistance qu'il a mise d'abord à susciter l'idée de la fondation de cette maison, puis à lever les obstacles qui semblaient devoir faire échouer cette entreprise.

« Aux yeux de la sagesse humaine, c'était peut-être une folie ; mais dans cette affaire, comme dans beaucoup d'autres, il s'est trouvé que « la folie de Dieu est plus sage que les hommes » (1 Cor. 1,25).

Ces prévisions seront-elles justifiées par les événements ? Elles le sont déjà, Messieurs, et la manière dont elles l'ont été n'est pas ce qu'il y a de moins admirable dans la série des évènements qui ont marqué le cours de cette année.

Tout indique en effet, Messieurs, que nos missions françaises sont appelées, et presque subitement, à prendre un développement que, il y a quelques années, nous eussions jugé impossible.

D'une part, tout nous montre le devoir de maintenir, ou même de développer notre action sur nos anciens champs de travail. D'autre part, le mouvement d'expansion coloniale dans lequel la France est entrée crée à nos Eglises des devoirs auxquels elles ne sauraient se soustraire sans infidélité. Ces devoirs se sont présentés, au cours de l'exercice, sous la forme d'un appel direct, dans les ouvertures qui nous ont été faites en vue de l'établissement d'une mission dans le Congo français. Vous savez de quelle ma-

nière le Comité a procédé dans cette occasion, sollicitant l'avis de la presse religieuse, et surtout, s'entourant des conseils et des prières des Eglises, des associations missionnaires et des amis de l'œuvre, cherchant en un mot à s'éclairer par tous les moyens. La conclusion, vous la connaissez ; par un vote unanime, rendu en séance du 7 février dernier, le Comité a déclaré qu'il reconnaissait, dans les événements, l'indication claire d'une volonté divine, et a décidé une exploration préliminaire, destinée à préparer la fondation de la mission du Congo. Il fait en ce moment même les recherches nécessaires pour trouver l'homme qui pourra diriger cette exploration. Vous savez aussi, Messieurs, la réponse de l'Église à ce vote : à l'heure qu'il est, la mission du Congo a déjà encaissé près de 20,000 francs.

Mais ce n'est pas tout. En prenant la décision relative au Congo, le Comité a évité un autre écueil encore. Il eut pu être tenté de mettre ce nouveau devoir en opposition avec ses devoirs anciens et demander les ressources nécessaires à l'entreprise nouvelle à un simple déplacement de ses efforts et de son intérêt. Le Comité a écarté cette solution. Il a passé en revue ses anciens champs de travail et s'est rendu compte de leurs besoins. Et quand il a passé au vote, il a déclaré préalablement son intention d'accorder à chacun d'eux ce qui est nécessaire à son développement, dans le ferme espoir qu'en agrandissant notre tâche, Dieu s'engageait à augmenter dans les mêmes proportions nos ressources.

Et voyez comme cette confiance a été récompensée magnifiquement ! Non seulement le Comité recevait, pour l'œuvre du Congo, les riches subsides que vous savez, mais il se trouvait encore que, dans cette même année, déjà marquée par tant d'efforts et tant de grâces, cette année où il semblait que la construction de la maison des Missions dût absorber toute l'attention et toutes les ressources disponibles, nous voyions se produire d'une façon toute inopinée, par la généreuse initiative d'un pasteur anonyme, la souscription pour le déficit, si bien que nous terminons l'année courante sans nouveau déficit, et avec l'ancien déficit réduit de 62,800 fr., à moins de 12,000 fr.

N'y a-t-il pas, messieurs, une leçon à recueillir de ces faits ? Dieu n'a-t-il pas voulu nous rappeler que tout ce qu'on entreprend avec foi, pour obéir à sa volonté humblement recherchée, est assuré du succès? Puissions-nous toujours mieux nous pénétrer de cette pensée! Les ressources, alors, ne nous manqueront pas. Car lorsqu'il s'agit de sa volonté, Dieu lui-même est intéressé à intervenir en faveur de l'humble foi qui ne cherche que sa gloire. L'action de l'homme devient ainsi l'action de Dieu lui-même. Et cette action, qui pourrait l'empêcher? « Il dit, et la chose a son être, il commande, et elle comparaît. L'Eternel dissipe le conseil des nations; il anéantit les desseins des peuples; mais le conseil de l'Eternel se soutient à toujours, les desseins de son cœur durent d'âge en âge. » (Ps. XXXIII, 9-11).

Abordons maintenant, messieurs, la revue des différentes branches de notre œuvre; vous verrez à quel point chacune d'elles s'impose à notre sollicitude et réclame notre intérêt actif, soit par ses besoins, soit par les bénédictions dont elle a été l'objet de la part de Dieu.

II

Constatons d'abord avec reconnaissance que cette année notre mission du *Lessouto* n'a pas eu à compter avec les difficultés que lui opposaient, naguère encore, les discordes civiles. A part une courte lutte entre Massoupa et un de ses voisins, Leshuburu, le pays a été tranquille. Le 18 mars de l'an dernier, a eu lieu, sous la présidence du magistrat supérieur et du vieux Letsié, un grand pitso ou assemblée nationale, où ont siégé côte à côte Joël et Jonathan, ces frères ennemis, et Massoupa, qui par son refus obstiné de payer la taxe, avait été pendant des années le grand fauteur des troubles au Lessouto. Depuis lors, il s'est fait un progrès notable dans le sens de l'ordre et les magistrats voient peu à peu l'influence leur revenir. Letsié lui-même a fait une démarche auprès du magistrat supérieur pour lui déférer les cas de guerre entre chefs et empêcher ces razzias de bétail qu'ils se permettent pour châtier de soi-disants méfaits de leurs subordonnés ou de

leurs adversaires. Sans doute, la tranquillité n'est pas encore complète et tous les points noirs n'ont pas disparu de l'horizon. La rivalité de certains chefs peut amener de nouveaux désordres, et ce n'est pas sans appréhension que nos missionnaires pensent au moment, peut-être prochain, où s'ouvrira la succession des deux fils de Moshesh qui sont encore en vie, Letsié et Massoupa. Hâtons-nous d'ajouter qu'ils ne se préoccupent pas outre mesure de la situation extérieure et des complications qui pourraient encore se produire. Ils se sont habitués à considérer le provisoire où ils vivent depuis tant d'années comme l'état normal du Lessouto et profitent du temps de calme relatif qui leur est accordé pour répandre la bonne semence sans se lasser.

Ce qui crée à leur action un obstacle plus sérieux, c'est l'état d'esprit de la tribu qu'ils évangélisent. Plusieurs d'entre eux nous signalent, cette année encore, une recrudescence de paganisme, au moins dans quelques districts du Lessouto. Certaines coutumes, pendant longtemps abandonnées ou tout au moins suivies en secret, sont remises en vigueur et pratiquées avec éclat. L'intempérance, vaincue dans l'ensemble de la nation, a pris çà et là, parmi les chefs, quelques revanches isolées. Notons enfin, avec M. Germond, un état de prostration qui a remplacé, dans beaucoup d'esprits, la fièvre des années précédentes. « Ce qui m'a frappé, écrivait récemment ce missionnaire, (8 mars 1887), c'est l'affaissement général des esprits, conséquence logique, il faut le dire, de l'affolement des années précédentes. On portait si haut la tête, on était si impatient de tout joug. On avait secoué celui de la Colonie et on commençait à trouver que celui du Seigneur était bien lourd. »

Qui sait? L'abattement que M. Germond constate dans les cœurs préparera peut-être les voies à cette humiliation qui prépare le relèvement? Quoi qu'il en soit, le travail de nos frères se poursuit, et si, par leurs rapports individuels, nous voyons qu'ils ont à compter avec bien des obstacles, bien des déboires, bien des oppositions, il est impossible de ne pas constater, dans l'ensemble de leur œuvre, un progrès réel et dont quelques chiffres vous donne-

ront une idée. D'après la dernière statistique générale de la Conférence, datant d'avril 1886, le chiffre des communiants avait augmenté, au cours de l'exercice précédent, de 202, et celui des catéchumènes, de 360. Le nombre total des chrétiens, membres de la classe ou de l'Église, était de 7098, chiffre dont on n'avait jamais approché à beaucoup près. Il y avait progrès aussi dans le nombre des écoliers : 3,084 au lieu de 2,947 ; soit une augmentation de 137 ; dans celui des annexes : 84 au lieu de 81, et surtout dans celui des ouvriers indigènes : 142 au lieu de 121. Il y avait eu 81 admissions dans l'Eglise de plus que l'année précédente. Le chiffre des admissions dans la classe des catéchumènes était de 724, proportion qui n'avait sans doute jamais été atteinte antérieurement.

Ces chiffres, ne l'oubliez pas, datent d'avril 1886. Ils marquent donc, non le point d'arrivée, mais le point de départ de l'exercice actuel. Le rapport de la conférence qui nous parviendra d'ici un mois pourra seul nous apprendre s'il y a ou non progrès sur l'ensemble. A en juger par les comptes-rendus individuels des missionnaires, nous sommes portés à croire que le mouvement ascensionnel s'est encore accentué.

Avant de chercher à vous en convaincre par une revue de nos postes, donnons rapidement les nouvelles relatives au corps missionnaire. Grâce à Dieu, nous n'avons eu aucune mort à déplorer cette année au Lessouto. Mentionnons cependant le décès d'un des ouvriers de la première heure de notre mission, M. Pfrimmer, décédé le 12 novembre 1886 à Misserghin, en Algérie. Quoique sa carrière au service de notre Société ait été courte, il laisse le souvenir d'une grande fidélité au milieu d'épreuves continuelles.

Une fracture très mauvaise de la jambe a mis pendant quelque temps M. *Henry Dyke* hors de service. Il est heureusement remis aujourd'hui. Il en est de même de M. *Marzolff* qu'une grave maladie, un phlegmon diffus dans le haut du bras, a mis pendant quelques jours aux portes de la mort. Une opération, pratiquée par le Dr Casalis, lui a sauvé la vie.

L'année dernière à pareil jour, nous vous annoncions

que Madame Daniel Keck, qui avait dû passer deux années en Europe pour refaire sa santé, s'était embarquée la veille pour l'Afrique. On juge de ce qu'a dû être ce retour et le revoir qui s'en est suivi. « Ma femme, écrit M. Keck, se porte bien et est pleine d'entrain pour l'accomplissement de sa tâche de femme de missionnaire. Quant à mes enfants, je jouis d'eux d'autant plus que j'ai été séparé d'eux pendant longtemps. Vraiment Dieu a été miséricordieux à mon égard, en me rendant ainsi mon bonheur. »

Plus récemment avait lieu le retour au Lessouto de M. Germond, accompagné de sa femme et de plusieurs de ses enfants, entre autres de son fils Louis, ancien élève de notre Société, et plus tard de la Faculté libre de Lausanne, mais que la maladie a forcé d'interrompre ses études. M. Germond avait quitté le Lessouto en mars 1883. Depuis lors il s'était occupé de diverses manières, sachant toujours allier à ses travaux une grande activité pour le service de notre Société. Finalement il avait occupé le poste de pasteur de l'Eglise libre de Morges. Ce n'est pas sans un vif regret qu'il a renoncé aux travaux du pastorat et à la prédication en français, où il avait eu un succès du meilleur aloi. Le sacrifice qui a été ainsi accompli sera certainement une source de bénédictions et pour M. Germond lui-même et pour l'Eglise du Lessouto. C'est le 15 septembre que M. Germond s'est embarqué à Londres avec sa famille et le 27 octobre qu'il est arrivé à Thabana-Morèna, au moment même où son beau-frère, M. Marzolff, était mourant à Morija.

Le retour de M. Germond soulevait diverses questions de placement qu'il importait de résoudre au plus vite. Elles l'ont été récemment par la conférence, réunie en janvier 1887, en session extraordinaire à Thaba-Bossiou. D'importantes décisions ont été prises à cette occasion. M. Germond ayant repris possession de son poste de Thabana-Morèna, M. Marzolff a été appelé à remplacer à Béthesda M. Christol, auquel a été confiée la station d'Hermon. M. Dieterlen s'est ainsi trouvé libre de mettre enfin à exécution la décision par laquelle la conférence l'a chargé de rouvrir à Morija l'école de théologie, fondée autrefois par M. Krüger et fermée peu après son départ.

Enfin M. Ernest Mabille, qui se trouvait encore sans emploi, a été chargé de fonder une station chez le chef Lérotholi, dont la résidence est placée à peu près à égale distance d'Hermon, de Morija et de Thabana-Morèna. Le nouveau district missionnaire a été composé d'éléments prélevés sur ces trois stations. Ce poste, qui portera le nom de *Makéneng*, une fois fondé, il ne restera plus, pour compléter le réseau de notre mission, qu'à créer au nord de Léribé celui de Bouta-Bouté dont nos frères réclament depuis si longtemps l'établissement. Le poste de Siloé, vacant depuis la démission de M. Maeder, n'a pas été pourvu et a fait retour au missionnaire de Thabana-Morèna, dans la dépendance du quel il avait toujours été placé.

Ces diverses décisions ont été exécutées ou sont en train de l'être en ce moment même. Nous ne doutons pas qu'il en résulte un grand bien pour notre mission du Lessouto tout entière.

Il nous faut maintenant, selon notre habitude, entreprendre une rapide tournée à travers nos stations. Nous la commencerons cette fois par *Morija*. M. Mabille nous rapporte, dans une lettre du 27 janvier 1887, qu'il a eu lui aussi à lutter contre l'affaissement des esprits dont nous parlait tout à l'heure un de ses collègues. « Notre hiver, écrit-il, avait été des plus décourageants. Dans trois réunions successives de mon consistoire je n'eus à constater qu'un état effrayant de calme plat. Et cependant l'évangélisation des quelque 640 villages de notre district se continuait comme d'ordinaire, les rouages fonctionnaient régulièrement; mais plutôt à force d'exhortations et par routine qu'autrement. Nous eûmes alors des réunions extraordinaires soit à la station, soit sur les annexes, réunions très intimes dans lesquelles nous nous efforçâmes de rechercher les causes de ce pitoyable état de choses. Tout en constatant les difficultés que nous créent le paganisme avec ses orgies, les dangers de l'indifférence grandissante aux choses de Dieu, nous dûmes, nous chrétiens, confesser nos nombreuses misères : l'abandon de la prière secrète, le manque de vie, le peu d'attention prêté à la pré-

dication... et bien d'autres choses encore..... Depuis ces réunions, ajoute M. Mabille, l'œuvre a repris son élan ». Et il en donne cette preuve remarquable : tandis que de janvier à août 1886, il n'y avait eu que 55 admissions dans la classe des catéchumènes, de septembre à janvier, c'est-à-dire en moins de 5 mois, il s'en est produit 94. Les chiffres par lesquels M. Mabille termine son rapport sont bien propres à donner une idée de l'importance croissante de l'œuvre de Morija. Cette station compte actuellement 20 annexes, dont 2 ont été fondées en 1886 ; 19 écoles primaires y compris celle de la station, 35 ouvriers indigènes, évangélistes ou instituteurs, 1,097 membres de l'Eglise et 437 catéchumènes.

Nous sommes moins bien renseignés sur l'état exact de *Thaba-Bossiou*, la seconde de nos stations dans l'ordre de l'ancienneté. L'œuvre fondée par M. Casalis et continuée par M. Jousse, après avoir été confiée pendant quelque temps à M. Daniel Keck, est maintenant entre les mains de M. Jacottet qui, dès le premier jour, a fait les plus grands efforts pour s'acquitter de la lourde tâche que lui a remise la conférence. Aux débuts de son ministère. nous l'avions vu occupé surtout de visiter et d'évangéliser les parties les plus reculées et les plus montagneuses de son district. Cette année, son attention s'est davantage concentrée sur la vie intérieure de son troupeau. Un examen attentif de la situation l'a amené à faire de tristes découvertes sur l'état moral de quelques-uns des membres de son Église, entraînés par la contagion de l'exemple à la pratique de certaines coutumes païennes et à l'immoralité. Ces révélations ont causé un grand chagrin à notre frère. Dans plusieurs de ses lettres, il réclame instamment le secours de nos prières. « La responsabilité de ma tâche pèse de plus en plus lourdement sur moi... Pour cette œuvre si ingrate et si difficile, il faudrait des hommes pleins du Saint-Esprit..... Je ne puis que me recommander toujours plus vivement à vos prières et à celles de tous nos amis. Les missionnaires ont plus besoin que qui que ce soit des prières des chrétiens ; tout ce qui en Europe se fait pour donner aux pasteurs les forces et les secours dont ils ont besoin

n'existe pas ici. Nous sommes réduits à nous-mêmes et n'avons pas la plus petite partie des avantages spirituels dont vous jouissez. »

Une des difficultés de la position de M. Jacottet provient de ce qu'il a pour voisin le chef Massoupa, un des plus solides appuis du paganisme au Lessouto. Pourtant, en diverses occasions, ce chef a donné la preuve qu'il n'oublie pas entièrement son passage par l'Eglise chrétienne. Il s'est opposé à ce qu'on empêchât par la force une femme de suivre l'instruction chrétienne et a fréquenté régulièrement, pendant un certain temps, le culte de l'après-midi. Tout récemment, un rude coup est venu frapper ce vieux chef: Lépoko, son unique héritier, est mort brusquement. Jusqu'à ce jour M. Jacottet n'a pas pu constater que cette épreuve ait produit un fruit quelconque dans l'âme de Massoupa; il ne met que plus de zèle à le visiter et à lui témoigner son affection.

Les dernières nouvelles que nous avons reçu de Thaba-Bossiou sont plus encourageantes; un mouvement semble s'y produire dans le sens du bien. Des renégats ont demandé leur réintégration dans l'Eglise, quelques-uns en donnant des preuves convaincantes de leur conversion. Les réunions de prières du nouvel an ont été bien suivies; 150 à 200 personnes y ont régulièrement participé, ce qui n'empêche pas M. Jacottet de soupirer après un retour de zèle et une nouvelle Pentecôte.

Pour caractériser l'état de l'œuvre spirituelle à *Bérée* M. Duvoisin se sert du terme indigène de *tepello* qui signifie le découragement, l'abattement. Il assigne diverses causes à cet état de choses. La principale d'après lui est l'abondance dont le peuple a joui pendant l'année dernière. Les récoltes ont été excessivement abondantes, et comme les débouchés manquent, les indigènes, pour utiliser les grains qui leur restaient, ont succombé à la tentation de fabriquer de la bière en grande quantité. De là des fêtes, des orgies et, par une conséquence naturelle, un retour aux pratiques païennes et quelques défections (24 décembre 1886). Une autre ombre au tableau est la prédominance absolument anormale de l'élément féminin dans l'Église de Bérée. « Cependant, ajoute M. Duvoisin, l'Evan-

gile fait son œuvre; si l'ennemi nous enlève des âmes — et il ne fait en cela qu'arracher lui-même l'ivraie qu'il avait semée parmi le bon grain — le Seigneur aussi travaille, et quelques personnes, trop peu nombreuses, dont le cœur a été touché dernièrement, nous rappellent que l'Esprit de Dieu ne nous a pas encore abandonnés. » La fondation toute récente d'une annexe nouvelle (janvier 1887) chez le chef *Martins*, fils de Massoupa, est une autre preuve que malgré bien des difficultés l'œuvre de Dieu progresse dans l'Eglise de Bérée.

Il en est de même à *Cana*. Cette station, qui compte déjà un certain nombre d'années d'existence, a de la peine à prendre un vigoureux essor. Tout y est encore de petite proportion, Eglise, annexes, écoles. Pourtant l'œuvre s'est développée durant l'année dernière. Grâce à l'ouverture de deux nouvelles écoles, le nombre des élèves de tout le district a été porté à 130. Les travaux matériels ont absorbé une partie du temps et des forces de M. Kohler. Deux nouvelles chapelles ont été élevées par ses soins. Cependant l'œuvre religieuse n'a point été négligée : 14 conversions se sont produites sur la station, et la seule annexe de Mapoteng en a vu s'opérer davantage. Par contre, dans d'autres parties de l'immense district de Cana, l'Eglise est restée à peu près stationnaire. Notons enfin que la santé de Mme Kohler, déjà améliorée il y a un an, s'est encore consolidée ces derniers temps.

Franchissons une dernière étape dans la direction du nord. Nous voici à *Léribé*. Il y a un an, nous y voyions M. Weitzecker succombant presque sous le poids de sa tâche. Il s'agissait pour lui de relever une œuvre matériellement ruinée et moralement désorganisée par la guerre civile. Depuis lors, les choses ont peu à peu changé de face, et aujourd'hui, c'est la confiance et l'espoir qui dominent dans le cœur du missionnaire. Son rapport, daté du 24 février 1887, ne donne pour ainsi dire que de bonnes nouvelles. La paix rétablie, les finances de l'Eglise relevées, 2 annexes fondées, l'évangélisation poussée avec entrain, des conversions nombreuses sur certains points du district, la jeunesse de l'Eglise animée de bonnes dispositions, la classe des catéchumènes comptant jusqu'à

140 membres ; voilà les sujets d'actions de grâce qu'énumère M. Weitzecker. La santé de notre frère, que les fatigues et les soucis du début avaient ébranlée, s'est aussi améliorée, ce qui lui a permis de se livrer avec plus d'entrain à ses divers travaux.

Léribé n'est séparé du Calédon que par un ou deux kilomètres. Traversons cette rivière et dirigeons-nous vers *Maboulela*, le chef-lieu de notre œuvre de l'Etat-libre. M. Daniel Keck, qui occupe ce poste depuis la mort de son père, constate dans ses rapports un certain ralentissement dans le travail de l'évangélisation par les indigènes de la station et quelques chutes attristantes. Les côtés lumineux du tableau sont l'union chrétienne des jeunes gens, œuvre de prédilection de M. Keck, et l'école de semaine qui est florissante. Mais le côté le plus encourageant de la situation de Maboulela, c-est la prospérité de ses annexes. Ventersburg, Masilo, Platberg, sont de véritables centres d'évangélisation, auxquels sont venus s'ajouter dans le courant de l'année les postes de Mékuatleng et de Clocolan. Nous disions, il y a un an, que l'ouverture du culte de Mekuatléng était dû à la bienveillance du propriétaire actuel de cette ancienne station devenue une ferme. C'est un fait que M. Keck constate à plusieurs reprises que la bonne volonté des Boërs de l'Etat libre envers l'œuvre que nos missionnaires poursuivent parmi les indigènes. Faisons une autre remarque qui a son intérêt : l'état réjouissant des finances de l'Eglise de Maboulela. Non seulement elle entretient complètement six ouvriers indigènes ; mais encore, fait sans doute unique, elle termine l'année avec un encaisse.

Outre ses annexes proprement dites, le missionnaire de Maboulela inspecte et dessert occasionnellement les postes de Smithfield et de Béthulie qui, chacun à sa manière, auraient quelque droit au titre de station. Nous n'avons pas de renseignements détaillés sur l'Eglise de *Smithfield*, le rapport du Dr Lautré, qui continue à la diriger avec un grand dévouement, ne nous étant pas arrivé. L'Eglise de *Béthulie* a été affligée par la perte de son excellent évangéliste *Jonas*. C'est là un deuil pour la mission du Lessouto toute entière. Jonas, en effet,

était un exemple de ce que peut devenir, sous l'action de l'Esprit de Dieu, un chrétien mossouto. Il était intelligent, dévoué ; on se sentait attiré par la douceur de ses manières et la sérénité de son expression. Nous nous rappelons notre étonnement douloureux en apprenant que cet homme si digne de toute confiance ne pouvait, aux termes de la loi des Boers, acquérir le coin de terre dont il était locataire, et devait vivre en étranger sur ce sol, patrimoine héréditaire de sa tribu ! Sous ses soins, l'Eglise de Béthulie avait prospéré. Elle compte actuellement plus de 130 membres communiants. Le jour même de la mort de Jonas (le 3 octobre 1885), M. Keck avait baptisé 17 enfants et reçu dans l'Eglise 13 adultes, dont 9 par le baptême et 3 par la communion. Ecoutons M. Keck nous raconter les derniers moments de ce fidèle serviteur de Dieu : « Hier après midi, à 4 heures, après le service de communion, j'allai avec quelques amis porter la Cène à Jonas. Quand nous entrâmes dans sa chambre, son regard nous souhaita la bienvenue et je crus qu'il allait parler. Je fis une prière à laquelle il se joignit comme toujours ; je lus quelques versets de la Parole de Dieu, je distribuai la Sainte-Cène à sa femme, à sa sœur et à son frère, et quand je me tournai vers le malade, l'empreinte de la mort était déjà sur ses traits ! Nous tombâmes à genoux, et à peine l'*amen* prononcé, Jonas s'endormait paisiblement. Trop faible pour communier avec nous sur la terre, il s'en était allé célébrer une meilleure communion avec son divin maître dans le ciel. » M. Keck ajoute que le pasteur hollandais a prononcé une allocution au service funèbre de Jonas.

Rentrons, messieurs, sur le territoire du Lessouto proprement dit. *Hermon*, qui touche à l'Etat-libre, se ressent, en bien et en mal, de cette proximité. Si d'une part les chrétiens y sont exposés, par l'exemple des blancs, à plus de tentations, d'un autre côté, il est certain que l'atmosphère générale, plus imprégnée d'idées chrétiennes, collabore à sa façon au travail des missionnaires. Nous avons entendu le missionnaire, M. Dieterlen, constater lui-même cette action du milieu, s'exerçant sur les esprits presqu'à leur insu, plus fortement que ce n'est le cas dans les districts

reculés du Lessouto. M. Dieterlen rend d'ailleurs un bon témoignage à son Eglise. Il signale avec reconnaissance, chez les indigènes, plus de maturité et un sentiment plus grand de la responsabilité. Comme preuve de ce progrès, M. Dieterlen cite les efforts faits par les chrétiens de diverses annexes pour élever, en grande partie à leurs propres frais et de leurs mains, de nouveaux lieux de culte. Trois chapelles ont été élevées ainsi. Pour compléter le bilan de l'année, mentionnons l'établissement d'une annexe chez le chef Moyéla et d'une école chez Khoro. Le point faible, à Hermon comme ailleurs, c'est le nombre relativement petit des conversions et l'apparente insensibilité de ces païens que le missionnaire ne cesse de presser de se convertir. Malgré cela, M. Dieterlen en quittant Hermon, a la consolation de sentir qu'il laisse à son successeur une œuvre organisée et fonctionnant bien.

Thabana-Morèna est, de toutes nos stations du Lessouto, celle qui a eu le plus à souffrir du mouvement d'émigration qui a suivi la guerre. M. Germond constate que le chiffre des membres de l'Eglise est tombé de 715 à 510. Au chef-lieu même de la station où l'on en comptait 157, il n'y en a plus que 98. Au moral, l'Eglise a participé à la langueur générale. M. Marzolff a vaillamment lutté contre cette influence délétère. Il a dû lui aussi consacrer une partie de son temps à des travaux matériels. C'est en édifiant la chapelle de l'une de ses annexes, Mogalinyane. qu'il est tombé malade. Depuis qu'il a repris possession de son œuvre, M. Germond s'est attaché à combattre l'engourdissement spirituel dont souffre son Eglise : « J'ai bon espoir, écrit-il le 8 mars dernier, que les choses vont changer. On a conscience d'avoir perdu du terrain et on en a honte. Nous avons eu des réunions d'Eglise dans lesquelles bien des fautes ont été signalées avec franchise et avec sérieux. Plusieurs de ceux qui ont donné du scandale témoignent d'un repentir sincère ; les autres, retenus par la fausse honte, se tiennent encore à l'écart. Que l'Esprit du Seigneur vienne à souffler, il trouvera des cœurs qui ne lui sont point fermés, et qui soupirent après la délivrance. Le Seigneur est fidèle et entendra nos prières. »

Ecoutez encore M. Germond rendant compte de l'état

de l'Eglise de *Siloé* : « A Siloé et dans ses annexes,, l'œuvre a été plus prospère. Il y a eu des défections aussi nombreuses qu'à Thabana-Morèna, et même plus décidées, mais l'esprit du troupeau a été meilleur. Partout le culte est bien suivi, les catéchumènes nombreux, les écoles bien fréquentées. Celle de Mogalinyane ne compte pas moins de 180 élèves. Quelle est la cause de cette différence entre les deux fractions de notre Eglise? Sans vouloir entrer dans les détails, je dirai que les anciens et les évangélistes de Thabana-Morèna ne me paraissent pas valoir ceux de Siloé. La conduite des uns et des autres est à l'abri du reproche, mais à Thabana-Morèna, on tient à sa tranquillité personnelle, on craint de se compromettre. A Siloé, on a plus de courage moral. »

Le 6 mars dernier, une cérémonie touchante réunissait à Siloé les membres du troupeau, M. Maeder devait prendre congé de l'Eglise. Retenu en 1886 à Aliwal par une longue maladie, M. Maeder n'était rentré à Siloé que le 19 janvier 1887. Il a dû lui en coûter de se séparer définitivement de l'œuvre qu'il a servie pendant si longtemps. « Il y avait beaucoup de monde, nous écrit M. Germond. Notre frère a parlé de son arrivée au Lessouto il y a cinquante ans, des événements dont il a été le témoin, terminant par des exhortations au troupeau dont il a été le pasteur si longtemps. Quelques anciens et évangélistes lui ont répondu et l'ont fait avec beaucoup de cœur et de tact. C'était bon, touchant, sérieux et vrai.

« Le départ de M. Maeder me laisse un grand vide. Nous avons vécu vingt-cinq ans près l'un de l'autre, travaillant à la même œuvre, en bons voisins et en bons collègues. Maintenant il faut se séparer, c'est une page de notre vie qui se tourne. Que Dieu accompagne notre vénéré frère dans sa nouvelle demeure et fortifie sa santé. »

A Béthesda aussi, un départ vient d'avoir lieu, celui de M. et Mme Christol, qui sont allés remplacer à Hermon M. Dieterlen. Notre dernier rapport vous montrait M. Christol parcourant son district et faisant connaissance avec son œuvre. Dans le compte rendu qu'il nous adresse sur son activité, notre frère constate que l'année n'a pas été perdue : une annexe nouvelle a été fondée à

Mohaleshœk, siège de la magistrature du district, et une école comptant environ 60 enfants y a été établie. Sur une autre annexe, Mekaling, établie parmi les Baphutis, un mouvement intéressant s'est produit; 12 personnes ont sollicité l'entrée de la classe. A Béthesda même, les écoles et surtout celle du soir, pour les petits bergers retenus aux champs pendant la journée, sont un sujet d'encourament pour le missionnaire. Malgré la brièveté du séjour de M. Christol à Béthesda des liens d'affection s'étaient établis entre lui et les membres de son Eglise. Ceux-ci ont été fort étonnés quand leur missionnaire leur a annoncé son prochain départ. « Ils disaient, nous écrit M. Christol le 1er février 1887 : Comment! maintenant que la vache commence à donner du lait, on nous l'enlève! La vache, c'est le missionnaire qui commence à parler sessouto. Comparer quelqu'un à un bœuf ou à une vache, pour les Bassoutos, c'est lui faire honneur. »

De même que plusieurs de ses collègues, M. Ellenberger rapporte que l'œuvre de Dieu s'est trouvée paralysée à *Massitissi*, soit par suite d'une recrudescence du paganisme, soit par un refroidissement de la piété des chrétiens. Lui aussi a eu recours a des réunions spéciales d'exhortation et de prières. En même temps, la main de Dieu s'appesantissait sur la contrée en la frappant du fléau de la sécheresse. Sous l'action combinée de ces diverses influences, un changement s'est produit dans les cœurs. Les païens eux-mêmes ont manifesté de bons sentiments et si les conversions ont été rares, M. Ellenberger a pu, cependant, enregistrer des faits prouvant que l'Esprit de Dieu agit même en dehors de la sphère de l'Eglise. Le district entier de M. Ellenberger compte 10 annexes et 5 écoles réunissant 331 élèves.

Le poste de la *Sébapala* est le dernier que l'on rencontre sur le versant occidental des Drakensberg. C'est un district nouveau, taillé dans la partie la plus reculée et la plus montagneuse des diocèses de Béthesda et de Massitissi. C'est à M. Bertschy qu'a été confiée la mission difficile de fonder un poste dans cette contrée sauvage. Notre ami y passe sa vie dans une profonde solitude. Ses principales joies, en dehors de celles que lui procurent l'accomplisse-

ment même de sa tâche, sont les visites qu'il peut faire de loin en loin à ses voisins MM. Cochet, Christmann et Preen. C'est seulement à la fin d'août 1886 qu'il a procédé à la fondation de son poste. Avant cela il s'était contenté de parcourir son domaine, tout en prenant ses quartiers chez M. Preen. Vers le 15 septembre il a pu achever les deux modestes huttes qui constituent sa résidence ; l'une lui sert d'habitation, l'autre est réservée à ses gens. M. Bertschy est certainement un de ceux de nos missionnaires qui ont le plus droit à notre sympathie et à nos prières.

Il nous reste, pour terminer notre voyage, à visiter nos stations du Nomansland. Nous manquons de renseignements récents sur celle que M. Cochet a été chargé de fonder à *Mafubé*, en remplacement de Matatiélé. Les dernières nouvelles nous le montrent menant la vie de missionnaire itinérant, et cherchant à grouper les éléments de son troupeau.

Quant à l'Eglise de *Paballong*, elle suit, sous la direction de M. Christmann, une marche ascendante. L'œuvre scolaire est en progrès, et malgré la réduction du salaire des instituteurs, ceux-ci ont continué leur travail. Il y a 135 élèves dans le district. Outre la classe des catéchumènes, M. Christmann a établi une classe préparatoire, rouage très utile pour l'instruction de la jeunesse. L'évangélisation a été poursuivie avec zèle, et des conversions réjouissantes ont eu lieu. Dans l'annexe de *Botsabélo*, toujours placée sous la direction de Jonas Lésiba, 21 admissions dans la classe ont eu lieu.

Cette revue des travaux de nos missionnaires serait insuffisante si nous ne la complétions en donnant encore quelques exemples des *résultats* obtenus. Ces résultats sont nombreux et propres à montrer que malgré beaucoup de lacunes et de misères, le Saint-Esprit est toujours à l'œuvre dans notre mission, attirant les cœurs et les menant au pied de la croix. Ici, c'est un jeune homme de Léribé, Makhaola qui revient à Dieu après une vie de débauche. « Sa conversion, dit M. Weitzecker, est considérée par tous comme un vrai miracle. Lui-même, lorsqu'il vint me demander l'admission dans la classe, confessa spontané-

ment qu'il était le plus grand des pécheurs. — Pourquoi, demandai-je ? — Parce que j'avais connu dans mon enfance la Parole de Dieu et qu'ensuite je l'ai méprisée. Makhaola fut bientôt appelé à donner des preuves du sérieux de sa conversion. Avant qu'elle fut bien connue, quelques jeunes païens du village de Molapo vinrent à la station le chercher pour aller à un festin où l'on devait boire de l'eau-de-vie. Makhaola secoue la tête et dit : « Ces choses ne sont plus pour moi ! » — Dieu veuille qu'il persévère jusqu'à la fin. »

Ailleurs, à Bérée, à Béthesda, à Paballong, ce sont des femmes qui résistent victorieusement aux violences de leurs maris païens et obtiennent d'enx, à force de douceur et de patience, la permission d'entrer dans la classe des catéchumènes. Ecoutez ce récit de M. Duvoisin. Le fait remonte aux premiers mois de l'an dernier, mais peu importe. « Nous avons près d'ici, sur la montagne, un turbulent voisin, Thèbé... Depuis quelque temps sa grande femme venait régulièrement aux services du Dimanche et semblait bien disposée. Quand je dis sa grande femme, je parle à la manière des Bassoutos, pour dire sa femme principale ou légitime, car elle est aussi petite de taille qu'elle est jeune. Pendant quelque temps son mari ne parut pas y faire attention ; mais un beau jour, voyant que cela devenait serieux, il essaya d'y mettre le holà, et lui interdit de venir au culte, disant qu'il savait bien lui-même que l'Evangile est la vérité, mais que, malgré cela, il n'entendait pas qu'elle se convertît maintenant, attendu qu'elle est encore trop jeune et qu'il voulait qu'elle pût prendre part avec lui aux fêtes païennes. Le résultat de cette défense fut de provoquer une crise ; la pauvre femme tomba dans un état d'angoisse inexprimable, si bien qu'au bout de deux jours, Thèbé me faisait appeler, pour aller prier auprès de sa femme qui, disait-il, avait le « moéa » (l'esprit). En effet c'était bien l'œuvre de l'Esprit de Dieu. Je la trouvai couchée à terre dans sa hutte, sanglotant et comme écrasée par le sentiment de sa misère ; aussi est-ce avec une grande joie que je pus lui parler du Sauveur. Thèbé me demanda s'il n'y avait pas quelque remède qui pourrait la soulager. « Il n'y en a qu'un, lui dis-je, mais

un remède infaillible, c'est la foi. Si elle se donne au Seigneur, bientôt son angoisse sera changée en joie; mais surtout, n'essaie pas de l'empêcher de se convertir, ce serait vouloir arrêter un torrent et je ne répondrais plus des conséquences. » Dieu soit béni, il n'a pas persisté dans son opposition, en sorte que nous avons pu recevoir cette jeune femme dans la classe des catéchumènes, en même temps que deux autres du même village qui semblent tout à fait réveillées. »

Ailleurs, c'est un vieux Motaung, Ra-sélepé (*le père de la hache*) qui résiste pendant cinquante ans à l'influence de l'Esprit de Dieu, et change de résidence à plusieurs reprises pour se soustraire aux effets de la prédication qu'il ne peut cependant s'empêcher d'aller entendre, jusqu'à ce qu'enfin, chargé d'années, il se convertit et brise la chaîne de ses péchés.

Voici encore, dans un autre ordre d'idées, un fait montrant que les païens sont quelquefois plus accessibles qu'on ne croit à l'influence chrétienne. C'est de M. Ellenberger que nous le tenons. Voyant le Lessouto menacé d'une sécheresse, le chef du district, N'koébe, sur la recommandation de son père Letsié, demanda en octobre dernier à M. Ellenberger de fixer un jour pour y tenir une grande réunion d'actions de grâces. Il se reprochait d'avoir manqué de gratitude envers les bienfaits passés de Dieu. La réunion eut lieu, et le chef, d'après le désir exprès de Letsié lui-même, exhorta le peuple à ne pas se borner à exprimer sa reconnaissance en paroles, mais à lui donner la forme de dons en nature, en grains, en argent et en bétail. Le chef lui-même indiquait la destination des dons : « Ils seront employés par les missionnaires à la propagation de l'Evangile parmi le peuple, car il y a encore bien des endroits où il est nécessaire de fonder des classes d'évangélisation. Oui, répéta-t-il, ils seront employés à la propagation de cet Evangile qui a sauvé les Bassoutos de la ruine, et en a fait un grand peuple, comme il est aujourd'hui. » Sur ce, N'koébe, voulant donner à ses gens un bon exemple, promit un bœuf. Une liste fut ouverte séance tenante. Le magistrat me remit 50 francs, d'autres 25, d'autres, des sommes plus faibles, etc. A ce jour j'ai déjà reçu plus de

260 francs en argent, 8 moutons et un bœuf; enfin, plus de 400 personnes ont apporté du blé dans des sacs et des paniers. »

Tels sont, Messieurs, pris au hasard, quelques-uns des fruits de la prédication de l'Evangile au Lessouto. Mais vous le savez, l'œuvre religieuse n'occupe pas toute l'activité de nos missionnaires, ou, pour parler plus exactement, cette œuvre ne consiste pas uniquement dans la prédication et l'enseignement des vérités chrétiennes. Elle comprend aussi l'instruction proprement dite; nos missionnaires sont des *baruti*, c'est-à-dire des instituteurs, des éducateurs de peuples et leur tâche comprend tout ce qui est nécessaire pour élever la nation confié à leurs soins à la virilité complète, ou, comme s'exprime l'Ecriture, à la stature parfaite de l'homme Jésus. De là l'importance si grande de notre *système scolaire*, dont il nous faut dire encore quelques mots.

Nos écoles ont victorieusement traversé la crise qui a menacé leur existence il y a quelques années. Vous vous rappelez que ces écoles ne coûtent rien à la Société; elles sont alimentées en partie par les fonds des Eglises, en partie au moyen d'allocations prélevées par l'administration sur le produit de la taxe payée par les Bassoutos.

Il y a un an, nous vous annoncions que ces allocations, interrompues après la guerre, avaient été partiellement rétablies. Elles ont continué à être payées pendant cette année, mais leur taux est loin d'atteindre l'ancien niveau. Le magistrat supérieur, sir Marshall Clarke, fait cependant tout ce qui dépend de lui pour encourager le développement de l'instruction au Lessouto. Il visite les écoles existantes et encourage les missionnaires à en fonder de nouvelles. En octobre dernier, il a institué, nous dit M. Ellenberger, un concours général entre toutes les écoles primaires du Lessouto : 171 élèves ont concouru, 24 ont eu des prix.

Nos grandes écoles sont toutes en voie de développement. L'*Ecole normale* de Morija n'a jamais été aussi florissantes qu'elle l'est aujourd'hui; jamais non plus elle n'a remporté de succès si encourageants. Sur 10 candidats présentés aux examens pour l'obtention du brevet

d'instituteur, en novembre dernier, un seul a échoué; 4 ont obtenu un certificat provisoire; les 5 autres un brevet définitif, dont 3 avec la mention honorable dont on est très avare. Un de ces derniers a passé 4e sur 243 concurrents (indigènes et européens) et sur 126 admis; et premier de tous les concurrents indigènes. Ces succès ont attiré l'attention générale sur l'Ecole normale, si bien qu'à la rentrée, elle a vu le nombre de ses élèves se monter à 51, et qu'elle a dû organiser une classe supérieure pour ceux de ses élèves qui, ayant déjà obtenu le brevet, ont manifesté le désir de continuer leurs études.

L'*Ecole industrielle* ne le cède en rien comme prospérité à l'Ecole normale. M. Preen constate avec satisfaction qu'aucun de ses élèves ne songe à le quitter avant le terme de son apprentissage, ce qui est un progrès sur la promotion antérieure. La guerre, qui avait enlevé les jeunes gens de cette promotion à leurs études, les avait gâtés. « A leur retour, nous dit M. Preen, ils trouvèrent que le café de l'école n'était pas assez sucré. » Un seul persista jusqu'au bout et resta 3 ans et demi à l'Ecole. Actuellement, on le sent, toute la petite colonie industrielle et agricole dont M. Preen est le directeur a le feu sacré; personne ne songe à déserter. L'année dernière, diverses constructions ont été élevées, entre autres une maison pour le directeur, en pierres de taille et pourvue d'un étage, ce qui est une rareté au Lessouto. Cette maison est destinée à fournir un échantillon des travaux dont les Bassoutos sont capables. Elle fait l'admiration des passants qui n'en sont plus à critiquer M. Preen et à détourner ses apprentis de leur travail, comme du temps où ils étaient occupés à la construction du barrage de la Massitissi et du canal qui alimente le moulin. Une autre bâtisse, également en pierres de taille, a été élevée à côté du moulin; elle sert actuellement de magasin, mais est destinée à recevoir ultérieurement une machine à battre le blé. La partie agricole n'est pas ce qu'il y a de moins intéressant dans l'établissement de M. Preen. L'an dernier on a récolté 180 sacs de maïs et de blé. Le troupeau comptait 500 têtes de menu bétail, 100 têtes de gros bétail, 30 juments et poulains. Grâce à ces ressources,

l'école arrive à peu près à faire ses frais. Elle n'a jamais coûté à notre Société que le traitement de son directeur. A part une allocation administrative qui l'an dernier n'a pas été payée, elle vit entièrement de ses produits et de son travail.

En marchant ainsi résolument dans la voie de l'autonomie financière, et en cherchant à former des ouvriers capables de gagner leur vie par l'exercice d'un métier, M. Preen ne fait qu'appliquer, dans le domaine matériel, une règle qui a toujours inspiré nos missionnaires et qui les a guidés dans l'éducation religieuse qu'ils ont donnée aux Bassoutos. De là l'importance donnée, dans l'œuvre de l'évangélisation, au travail indigène. De là aussi, la nécessité d'une instruction religieuse supérieure destinée à former les futurs conducteurs spirituels du Lessouto.

L'*Ecole biblique* de Morija n'est autre chose qu'une application de cette même règle. Elle prépare, vous le savez, des évangélistes pour le Lessouto et pour les pays environnants. M. Mabille, qui la dirige, se déclare satisfait du travail accompli en 1886. A la fin de l'année scolaire 14 élèves ont quitté l'école, et sur ce nombre 12 sont entrés au service de l'œuvre de Dieu comme évangélistes. A la rentrée de décembre, l'école comptait 34 élèves; 5 de plus que l'an dernier.

L'*Imprimerie et la librairie* de Morija, sont, comme l'Ecole biblique, de puissants instruments d'évangélisation. En 1886, 725,676 pages de texte sont sorties de la presse de M. Mabille. Le dépôt des livres a vendu, d'avril à décembre 1886, pour 9,167 fr. 70 de livres et expédié par la poste 499 paquets. C'est Mlle Eugénie Mabille qui fait ce travail d'expédition sous la direction de son père.

L'*Ecole de théologie*, destinée à doter l'Eglise de pasteurs indigènes, est le couronnement nécessaire de toute œuvre missionnaire qui a conscience de son vrai but : l'éducation religieuse complète d'une nationalité et la formation d'une Eglise capable de vivre sans le secours de l'étranger. Vous savez que notre mission va posséder sous peu ce rouage indispensable. M. Dieterlen est arrivé ces jours-ci à Morija ; il va reprendre sans retard l'œuvre commencée par M. Krüger. Quelques lignes de sa der-

nière lettre au Comité vous diront dans quel esprit il aborde sa nouvelle tâche ; elles se rapportent aux principes qui ont inspiré le ministère de M. Dieterlen : « Je me suis efforcé, nous écrit-il, de pénétrer plus avant dans la conscience de mes paroissiens, de gagner leur confiance en leur témoignant de la confiance, de développer leur conscience et leur jugement individuels, et de leur apprendre à dépendre, non d'un homme, mais de Christ lui-même. La pensée dont je me suis constamment inspiré était celle-ci : « Il faut qu'ils croissent et que je diminue », parole qui doit être en ce moment la devise des missionnaires du Lessouto et qui, mise en pratique avec intelligence, devra nous amener, sans secousse et sans révolution, à l'affranchissement de nos Eglises, à l'établissement régulier du régime synodal et au pastorat indigène. »

Nous pourrions en dire davantage sur l'esprit dans lequel M. Dieterlen entreprend sa tâche difficile. Nous préférons vous demander instamment votre intérêt et vos prières pour l'entreprise qui lui est confiée et qui est évidemment appelée à exercer sur le développement futur des Eglises du Lessouto une influence prépondérante.

Ne terminons pas cette revue de nos grandes écoles sans annoncer qu'une regrettable lacune dans notre système scolaire va être enfin comblée. L'*Ecole supérieure de jeunes filles*, fondée et longtemps dirigée par M. Jousse à Thaba-Bossiou, va être rouverte. Il était déplorable qu'une institution de cette importance ne reprît pas son fonctionnement, alors que toutes les écoles destinées aux jeunes gens sont en plein développement. Il en serait résulté à la longue entre les deux sexes une différence de niveau qui n'aurait pu que nuire à nos Eglises et à leurs conducteurs indigènes.

De tous ces faits il se dégage, n'est-il pas vrai ? messieurs, l'impression que Dieu accorde à l'œuvre du Lessouto, une saine et vigoureuse croissance. Pourquoi faut-il qu'en achevant le tableau nous soyons obligés d'y indiquer une ombre ? Ombre passagère, nous l'espérons, mais qui en ce moment suffit à faire naître dans le cœur de nos

missionnaires de vives appréhensions. Nous voulons parler de la pénurie financière qui désole actuellement l'Afrique méridionale et qui a eu pour effet de faire baisser d'année en année le produit des collectes dans nos Eglises indigènes. Ce produit a atteint son maximum en 1880. Il était alors de 38,000 fr. environ. Depuis lors, il a baissé d'année en année, après s'être momentanément relevé en 1884; il était en 1885 de 21,936 fr. 50; en 1886 il baisse encore de 4,440 fr. 40 et n'est plus que de17,546 fr. 10. Et tout indique que cette année-ci, nos frères auront à constater une nouvelle moins-value de leurs collectes. Et cela après des efforts acharnés pour obtenir un résultat opposé. Les circonstances sont plus fortes que leur bonne volonté. M. Germond indique la cause de cet état de choses : « On dira que les indigènes devraient s'imposer plus de sacrifices. C'est vrai, mais il est un fait dont il faut tenir compte, savoir que la tribu va s'appauvrissant. La population augmente rapidement, les champs s'épuisent, les pâturages diminuent; l'élève du bétail donne plus de déceptions que de profit. L'établissement de certains chemins de fer a modifié profondément la situation économique du Lessouto. Il produit moins et ne trouve pas d'écoulement pour ses produits. Ses marchés habituels, Kimberley et l'Etat-libre de l'Orange achètent du blé d'Australie ou du Cap. L'argent est très rare, si bien que le gouvernement a dû recevoir l'impôt en nature. »

Espérons qu'une modification des conditions économiques actuelles viendra un jour rendre l'abondance à l'Afrique méridionale. En attendant, nos missionnaires se demandent avec angoisse comment ils paieront les salaires de leurs évangélistes, que les collectes des Eglises suffisaient jadis à défrayer. Autrefois, il leur était facile de mettre en pratique le principe si vrai et si fécond qui laisse à la charge des chrétiens indigènes le paiement des ouvriers indigènes de l'Eglise. Ce principe, il ne s'agit pas d'y renoncer; il faudrait seulement que nos frères fussent mis en état de traverser une crise qui, espérons-le, ne se prolongera pas. En ce moment, elle est à sa période aiguë, et menace de compromettre sérieusement l'œuvre importante entre toutes de l'évangélisation. Aussi

tous nos missionnaires, sans exception, nous font-ils part de soucis et d'inquiétudes que nous ne pouvions pas taire à nos amis.

Ils en feront avec nous un sujet de réflexions et de prières, et nous aideront à trouver le remède à cette triste situation.

III

Notre mission du *Zambèze* a fait cette année encore un pas important. L'an dernier nous avions la joie d'enregistrer le passage du fleuve par notre petite armée et la fondation de la station de Sesheké. Le bilan de l'année 1886 n'est guère plus long à établir : il se résume dans la fondation d'un deuxième poste à Séfula, près de la capitale du pays des Barotsis, et dans l'envoi des renforts que nous avons pu expédier à M. Coillard dans le courant de l'hiver.

Vous savez combien ce renfort était désiré au Zambèze. Aussi n'avons-nous rien négligé pour en préparer les éléments et en hâter le départ. Il se compose de M. et Mme Jalla, enfants de ces Vallées vaudoises qui nous apportent un concours grandissant d'année en année, et de MM. Dardier et Goy. M. et Mme Jalla ont pris les devants, ont quitté Paris le 6 novembre et ont débarqué à East-London le 10 décembre. Ils ont ensuite employé trois mois à traverser le Lessouto du sud au nord, laissant partout une excellente impression, et resserrant ainsi les liens qui unissent les deux missions. Leur tournée s'est terminée par la station de Léribé où ils ont retrouvé leur compatriote et ancien pasteur M. Weitzecker. Ç'a été pour ce dernier une grande joie que de pouvoir accompagner nos jeunes amis à Kimberley, où ils se sont rencontrés le 12 mars avec leurs futurs collaborateurs, arrivés la veille.

M. Dardier, comme vous le savez, est adjoint à la mission en qualité de médecin, et M. Goy, en qualité d'aide missionnaire jardinier. Mais l'un et l'autre ont le vif désir de faire tourner au bien des âmes leur activité. Nous avons pris congé d'eux, le 17 janvier, à la maison des Missions. Ceux qui ont assisté à cette séance ne l'ou-

blieront pas. Le 2 février ils s'embarquaient à bord du Drummond-Castle, arrivaient au Cap le 24 du même mois, et y étaient reçus par le Dr Casalis, momentanément en séjour dans cette ville. Une lettre de M. Goy nous apprend que la petite troupe a dû se mettre en route le lundi 28 mars, bien approvisionnée et pourvue de wagons, sous la conduite d'un certain M. Francis, agent de M. Coillard. Nos jeunes amis sont pleins de courage et de reconnaissance; leurs débuts leur laissent les meilleures impressions. « Comme vous le voyez, nous écrit M. Goy au moment de quitter Kimberley, je ne suis pas malheureux, bien au contraire. J'éprouve déjà la vérité de cette bonne promesse du Seigneur : Celui qui quittera quoi que ce soit pour l'amour de moi en recevra cent fois autant. Ce que je demande à Dieu, c'est de me remplir d'humilité et de joie pour le servir. »

Pendant que nos jeunes amis s'avancent lentement sur la route de Mangwato et du Kalahari, nous, que rien n'oblige à marcher au train des bœufs, transportons-nous au Zambèze et cherchons à nous rendre compte des résultats obtenus depuis un an. Constatons d'abord avec reconnaissance que tous nos amis ont joui pendant l'année d'une excellente santé. Sesheké est décidément beaucoup plus sain que Leshoma. Nous y trouvons M. et Mme Jeanmairet auxquels ce poste a été attribué. Leur maison est égayée depuis le 22 septembre 1886 par la présence d'une petite fille, sans doute le premier enfant blanc né sur la rive nord du Zambèze dans cette région. Leur œuvre s'est poursuivie à travers beaucoup de difficultés. Quelques-unes résultant de l'état du pays, à peine remis de ses troubles de l'an passé. Mais la plupart viennent du caractère indigène et de l'épouvantable dégradation où le paganisme zambèzien l'a fait descendre. Cruauté, servilisme, superstition, indifférence totale aux choses supérieures, mensonge, vol, tels sont les traits habituels des peintures de mœurs barotsis que nous envoie M. Jeanmairet.

Quant à M. et Mme Coillard, ils ont quitté définitivement Sesheké le 15 décembre dernier et doivent maintenant être installés à Séfula. La fondation de cette nouvelle station au cœur de la vallée des Barotsis, et à peu de

distance de la capitale est certainement une des plus grandes victoires que Dieu ait accordé à notre mission depuis longtemps. Elle est, à vrai dire, le couronnement des efforts de M. Coillard depuis son départ pour le pays des Banyaïs; par elle, l'expédition est arrivée à son terme et l'œuvre de mission proprement dite a commencé.

Elle vivra donc dans l'histoire de notre mission cette date du 11 octobre 1886 où les wagons de M. Coillard se sont arrêtés sur le plateau sablonneux de Séfula. Pour en arriver là, que d'efforts ont été nécessaires, encore l'an dernier! D'abord la visite de M. Coillard à la vallée peu après la révolution qui a remis Robosi ou Léwanika sur le trône, à la place de l'usurpateur Akufuna; les péripéties de ce voyage, entrepris dans un frêle canot et dirigée par un chef dont les mains sont encore souillées par les horribles vengeances qu'il vient d'accomplir au nom de son maître, et cette émouvante rencontre sur le fleuve entre le roi, qui n'a pas oublié son invitation d'il y a neuf années, et son missionnaire auquel il fait le meilleur accueil; puis ces scènes de Léaluyi, cette prédication de l'Evangile, la première qu'ait entendu le despote africain, ces entretiens mémorables que chacun a lus: ce sont là des tableaux qui vivent dans nos esprits à tous et que nous devons renoncer à évoquer.

Dès le 15 avril, M. Coillard était de retour à Sesheké. Il y est resté jusqu'au 16 août. Ce jour-là le gros de l'expédition a pris le chemin de la vallée des Barotsis. Pour la première fois les forêts qui s'étendent sur la rive nord du Zambèze ont retenti des cahots sonores des chariots et des cris des conducteurs dirigeant les attelages; pour la première fois, les roues d'un wagon missionnaire ont labouré les bords marécageux du Lumbé, du Njoko, du Ruyi et autres affluents du Zambèze. Vous avez déjà lu en partie, et ces jours-ci vous achèverez de lire le récit épique de ce voyage, et votre cœur battra à l'ouïe de cette apostrophe de M. Coillardà son wagon, remis sur pied après qu'un faux mouvement de l'attelage l'avait renversé en pleine rivière:

« Le voilà donc encore une fois sur pied, mon pauvre

wagon. Bon vieil ami, notre *home* ambulant de tant d'années dans des contrées lointaines et inconnues, au milieu d'aventures si diverses, que tu as donc l'air triste et déchu avec tes côtes enfoncées, ta visière en lambeaux, tes fenêtres brisées, ta tente déchirée et boueuse, ton frein et tes caissons tout en pièces !... »

La situation actuelle de nos missionnaires ne laisse pas que d'être sérieuse. « Nos perspectives, écrivait encore M. Coillard, ne sont pas précisément brillantes, et je n'ose rien dire encore de l'avenir qui est devant nous. Nous sommes sans protection humaine, dans ce pays de meurtre et de rapines. C'est en Dieu seul que nous devons mettre toute notre confiance ». Et notre frère ajoute : « Il ne nous fait jamais défaut. « Je suis toujours avec vous, » nous répète-t-il sans cesse, et sa présence et ses promesses sont de précieuses réalités... Oh que de fois nous aussi nous pouvons dire : « Il m'a fortifié *de force* en mon âme », et, quand nous sommes assaillis par des essaims de soucis : « Le Seigneur achèvera tout ce qui me concerne. » Quant aux païens eux-mêmes, nous ne pouvons pas être désappointés, car nous savions d'avance qu'ils n'ont jamais eu l'Évangile. Pour ma part, quand je vois les revers de tant d'expéditions, le pillage et le meurtre d'explorateurs, je suis pénétré de reconnaissance envers notre Père céleste de la mesure de sécurité et de santé dont nous jouissons. »

Quelles seront les destinées ultérieures de l'œuvre du Zambèze ? Réussira-t-elle, ou l'avenir lui réserve-t-il des revers et des échecs momentanés ? Dieu le sait. En un sens, elle est assurée du succès, elle a déjà réussi, car, comme nous l'écrivait M. Coillard il y a quelques mois, réussir, c'est faire son devoir. Par les exemples de persévérance, de foi, de courage qu'elle a donnés à nos Eglises, elle a, dès à présent, fait une œuvre excellente et ranimé en bien des cœurs le zèle pour la cause des païens. Mais nous avons la confiance que Dieu lui donnera encore d'autres succès, et que s'il a gardé jusqu'à ce jour la vie et la santé de nos missionnaires, c'est pour qu'ils puissent un jour nous dire qu'au Zambèze comme en Europe, pour les cruels et sanguinaires Barotsis, comme pour nous, l'Évan-

gile est la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient.

IV

A mesure que les années s'écoulent et que les expériences s'accumulent, la différence entre les conditions où se poursuit notre mission du *Sénégal* et celles de l'Afrique méridionale grandit à nos yeux. Là tout conspirait en notre faveur, l'unité de peuple et de langue, le climat, la situation géographique, l'indépendance politique. Au Sénégal, par contre, les difficultés abondent : la température, la multiplicité des nationalités et des langues, l'islamisme, voilà quelques-uns des obstacles que nous avons à vaincre pour arriver à gagner les âmes et à les grouper en Eglises. Nos missionnaires en conviennent et nous avertissent qu'il ne faut pas compter sur les succès plus rapides que nous avons pu trouver ailleurs. Mais un devoir difficile n'en est pas moins le devoir. Nous persistons d'ailleurs à croire à l'avenir de cette œuvre sénégalaise. Elle aussi verra des jours prospères, mais à une condition, c'est de recevoir de nous les renforts et l'appui nécessaires. Pour une mission, végéter est la pire des conditions. Nos missionnaires du Sénégal souscriraient à cette parole de M. Coillard : « Ce que je demande à Dieu, c'est que nous n'ayons pas une mission rachitique, qui soit toujours entre la vie et la mort et ne sache que pousser de cris d'angoisse. » Votre Comité a montré, ces dernières années, soit par des envois de missionnaires plus nombreux, soit par la construction de la station de Kerbala, que c'est son dessein de donner à notre mission du Sénégal les moyens non seulement de vivre, mais de grandir. Mais ce que nous avons fait ne suffit pas ; pour être conséquents avec nous-mêmes, il faut redoubler d'efforts et augmenter à tout prix notre personnel insuffisant. Espérons que nous en aurons le moyen.

Depuis que M. Taylor est revenu à Saint-Louis, l'œuvre y a repris sa marche normale. Les chrétiens indigènes, toujours peu nombreux, donnent en général de la satisfaction à leurs pasteurs. La plupart d'entre eux habitent

notre petite concession de *Béthesda* à une faible distance de Saint-Louis. Ils y forment un village chrétien et se font avantageusement connaître par leur bonne conduite et leurs habitudes laborieuses.

Outre les convertis de son Eglise, M. Taylor est appelé parfois à donner ses soins pastoraux à des indigènes protestants assez nombreux venus de Sierra-Léone, mais dont la plupart ont une conduite trop irrégulière pour être reçus membres de l'Eglise. Il y a des colonies semblables de Sierra-Léonais à Dakar et à Gorée. Eux aussi réclament le ministère de nos missionnaires. Un service mensuel est célébré à Saint-Louis par M. Taylor pour cette classe d'auditeurs.

Les services français n'ont lieu qu'à titre exceptionnel, mais nos missionnaires pensent que s'ils pouvaient être célébrés régulièrement, il en résulterait du bien.

Un des principaux obstacles au développement extérieur de l'œuvre de Saint-Louis, c'est l'exiguité et l'installation défectueuse du lieu de culte. M. Taylor comme M. Morin croient qu'il y a urgence à en élever un qui soit plus digne et mieux approprié à sa destination que la salle servant actuellement de chapelle dans le local de la mission.

L'Ecole de filles est tenue par Mlle Salimata ; celle de garçons a été dirigée par M. Morin qui a réussi à la maintenir malgré bien des difficultés. L'envoi d'un instituteur bien qualifiée est impérieusement réclamé pour les besoins de l'œuvre.

Le *dispensaire* établi à Sor n'a pu fonctionner que par intervalles, M. Morin ayant été appelé, par le service médical auxiliaire de la marine dont il est chargé, à faire quelques absences. Les diverses missions dont il a été chargé lui ont été fort utiles pour apprendre à connaître le pays dans ses différentes parties. C'est ainsi qu'il a pu nous adresser un rapport intéressant sur les conditions de l'établissement d'une mission dans le *Car-ord*. Au cours d'un autre voyage, M. Morin a pu étudier les Peuls et les Toucouleurs, et d'autres peuplades habitant les bords du fleuve en amont de Dagana, à la hauteur des postes d'Aéré et de Saldé. N'oublions pas de mentionner avec reconnais-

sance les beaux envois que M. Morin a faits à notre musée, à la suite de ces expéditions.

M. Jaques a employé l'année dernière à terminer l'installation matérielle du poste de *Kerbala*. Il a posé le carrelage et les parois qui manquaient encore à sa maison ; de plus, il a construit une citerne, en grande partie de ses propres mains, plus un hangar pouvant servir de salle d'école et de lieu de culte, quelques huttes et un mur de clôture. Actuellement la station est terminée et se présenterait fort bien, n'était la nudité du sol et l'absence complète d'arbres. La santé de M. Jaques n'a pas trop souffert de ces travaux ; si bien qu'il a cru pouvoir ne pas profiter de l'offre que le Comité lui faisait, il y a un an, de venir passer la mauvaise saison en Europe. Malgré plusieurs accès de fièvre au commencement de l'hivernage, M. Jaques s'est contenté d'un court séjour à Dakar et à Gorée au cours de septembre dernier. Chose curieuse, il nous a déclaré à plusieurs reprises que le climat de Kerbala, plus chaud que celui de Saint-Louis, est néanmoins plus sain. « L'air d'ici me va, dit-il, infiniment mieux que celui de Saint-Louis. Cela n'empêche pas que la température y est parfois presque intolérable. Jugez-en par ces détails : « Nous avons, écrit M. Jaques le 8 septembre, continué à avoir de fréquentes tornades presque toujours accompagnées de pluie ; parfois aussi pendant dix à douze jours le ciel est resté à peu près couvert; d'épais nuages noirs chargés d'électricité semblaient devoir de moment en moment verser sur nous des torrents de pluie, mais rien ne venait. Les jours de grande chaleur ne sont que peu de chose en comparaison de ces journées et surtout de ces nuits brûlantes, humides, où des myriades de mouches le jour et de moustiques la nuit ne nous laissent pas une seconde de tranquillité, où on a peine à respirer, et où les bourbouilles mettent pas leurs démangeaisons la patience à une rude épreuve. »

L'œuvre spirituelle se heurte, elle aussi, à de grandes difficultés, dont la principale est l'indifférence profonde des gens. « Je trouve, écrit M. Jaques le 22 janvier 1887, une complète analogie entre nos gens et les Zambéziens de M. Jeanmairet. Même absence de besoins religieux,

même indifférence pour tout ce qui n'est pas matière. » Malgré ces obstacles, le culte a pu être établi. Tous les dimanches matin, M. Jaques, par l'intermédiaire de Samba Coumba, prêche l'Evangile à un petit groupe d'hommes, de femmes et d'enfants, variant de 12 à 30 personnes. On écoute, mais souvent les femmes babillent pendant que le missionnaire parle. »

M. Jaques a demandé à l'administration l'autorisation d'ouvrir une école de jour et une école du soir. Nous ne savons encore ce qu'il est advenu de cette démarche.

V

Le corps missionnaire de *Taïti* est au complet depuis le 6 novembre dernier. Ce jour là, après deux années de séparation pénible, Madame Viénot a rejoint son mari. Quelques mois auparavant, une grave maladie mettait les jours de Madame Vernier en danger. Elle devra sans doute faire un séjour en Europe pour achever sa convalescence.

Nous manquons malheureusement de détails sur *l'œuvre scolaire* de Taïti, le rapport de M. Viénot ne nous étant pas parvenu. Mlles Banzet et Bohin ont déployé, chacune dans son département, un zèle qui a valu à l'école de beaux succès lors de la distribution des prix de juillet dernier. La salle d'asile, dirigée par Mlle Bohin, a attiré l'attention générale. Rien d'étonnant dès lors à ce que M. Viénot ait pu enregistrer une rentrée magnifique.

Le journal l'*Arc-en-Ciel* qui existait depuis longtemps à l'état de projet, a enfin paru. Il est très recherché par les Taïtiens. Il pénètre même dans les îles environnantes; M. Viénot l'a trouvé à Raïatéa. L'*Arc-en-ciel*, dit-il, est partout ; dans les huttes perdues, dans les plus petits villages, on sait qu'il existe, on veut le lire. »

Le conseil supérieur des Eglises a tenu sa session ordinaire en août 1886. La plus importante de ses décisions est relative à la réorganisation d'un Comité de missions créé l'année précédente pour réveiller dans les Eglises le zèle pour l'évangélisation des païens. Ce Comité s'occupera principalement des *Iles Marquises*. Puis le Conseil a en-

tendu les rapports sur l'état religieux des trois arrondissements.

Notons, comme faits saillants, le zèle apporté par les chrétiens de Mooréa à la reconstruction du temple de Papétoaï, l'état florissant des classes bibliques de M. Brun, les visites faites avec assiduité par M. de Pomaret dans les diverses Eglises de son district. Dans le tableau statistique annexé par nos frères à leur rapport, nous relevons les chiffres suivants, pour l'ensemble de Taïti: membres de l'Eglise, 2,181; admissions, 77; exclusions, 80; décès, 92; baptêmes, 261; mariages, 45; élèves de l'Ecole du dimanche, 1021; élèves de l'Ecole du jeudi, 826. Ces deux derniers chiffres sont encourageants.

L'événement le plus important de l'année, à Taïti, est sans contredit la retraite de M. Green, représentant de la Société de Londres à Papéété. M. Green étant arrivé à la limite d'âge, le Comité de Londres a jugé qu'il n'y avait pas lieu de le remplacer. Voici en quels termes elle annonçait sa décision à la Société de Paris, dès le 1er mars 1886:

« Le révérend L.-J. Green, qui a représenté pendant nombre d'années notre Société à Taïti, étant au moment de prendre sa retraite, les directeurs ont jugé qu'il n'y avait pas lieu de lui donner un successeur. Nous sommes informés que les missionnaires qui représentent votre Société à Taïti s'acquittent si admirablement de la direction spirituelle des Églises taïtiennes, qu'il nous a semblé parfaitement inutile de continuer à y entretenir nous-mêmes un agent. Ce n'est pas, vous le comprendrez, sans un sentiment douloureux que nos directeurs se voient appelés à cesser leurs relations avec une île qui a été le premier champ de travail de notre Société et avec laquelle ils ont été en rapport pendant une période de près de quatre-vingt-dix années, période qu'ont marquée bien des événements et bien des changements. Et cependant, c'est une grande joie pour nous que de voir l'œuvre de Dieu à Taïti se continuer dans de si excellentes conditions ; et nous sommes profondément reconnaissants de ce que la Société des missions de Paris a su prendre si complètement à cœur les intérêts des Églises de cette île. »

M. Green a fait ses adieux à l'Église de Papéété en

août 1886 ; il part, emportant les regrets unanimes de ses collègues. L'administration elle-même appréciait M. Green à sa valeur ; elle l'a prouvé non seulement par les déclarations individuelles de ses agents, mais surtout en l'appelant, il y a quelques années, à faire partie du Conseil supérieur des églises taïtiennes, institué par le décret du 28 janvier 1884.

VI

L'œuvre de M. Mayor en *Kabylie* que nous soutenons de nos subventions, en est encore aux petits commencements. Comme résultats directs de son ministère, M. Mayor ne cite que deux hommes qu'il considère comme convertis ou tout au moins comme très sérieusement disposés : un vieux marabout, Si-Méhand, surnommé le marabout de la Bible, à cause de son attachement au saint livre ; et un jeune homme appelé Arzéki, qui assiste le missionnaire dans ses travaux matériels. Une réunion de couture organisée par Mme Mayor, la distribution de médicaments, l'école, le culte de famille ouvert à tous, les conversations particulières, tels sont les principaux moyens d'action de M. Mayor. Le sol qu'il défriche est dur ; il s'en aperçoit tous les jours.

Les vols dont il a été la victime l'ont tristement édifié sur l'état moral d'une partie au moins de ses voisins. Il n'en continue pas moins son œuvre avec patience.

L'année 1886 a surtout été consacrée à des travaux matériels. La maison d'habitation a été réparée, le jardin mis en ordre et ensemencé. M. Mayor comptait édifier en outre deux *gourbis* ou huttes pour y installer une école-orphelinat, sans doute parce qu'il juge que de petits enfants seront plus accessibles à l'action de l'Évangile que des hommes faits. L'avenir montrera si ce plan est réalisable.

VII

Terminons, comme d'ordinaire, cette revue par un coup d'œil sur notre situation intérieure.

Bien que notre président vous ait entretenu de nos

deuils, il en est qui doivent trouver une mention spéciale dans ce rapport. La mort de Mme André-Walther a fait dans nos rangs un vide que rien ne pourra combler. Elle y tenait une grande place non seulement par sa position de présidente du Comité des dames, mais avant tout par son influence personnelle, par sa longue connaissance de notre œuvre et de ses serviteurs; par la part qu'elle prenait à tout ce qui concerne l'avancement du règne de Dieu La responsabilité que tant d'autres redoutent et fuient, elle la portait sans crainte et naturellement. Elle en trouvait la force dans son grand amour et avant tout, dans une intense vie de prières. Aussi était-elle vraiment un appui pour notre œuvre. Que Dieu nous donne de savoir recueillir l'héritage qu'elle nous laisse.

Notre œuvre a fait une autre perte dans la personne de Mme Charles Stapfer, membre du Comité des dames, au zèle et à la fidélité de laquelle notre président rendait hommage il y a un instant. Elle aussi nous laisse un exemple à suivre et des leçons à méditer.

Nous devons mentionner aussi un deuil qu'ont ressenti surtout ceux d'entre nous qui connaissent la Suisse française. Mme Julie de Coulon, femme de M. Paul de Coulon, pasteur à Corcelles et membre honoraire de notre Comité, s'est acquis des titres à la profonde reconnaissance de la Société pour l'accueil qu'ont trouvé à son foyer les élèves de la maison des missions, pendant l'interruption de nos cours. Dieu l'a reprise à Lui il y a deux mois. Notre sympathie entoure M. de Coulon, resté seul à la tête de l'œuvre que Mme de Coulon avait aimée et servie avec lui.

La *maison des missions* a eu pendant cette année neuf élèves dont deux à l'école préparatoire. Sur les autres, trois nous ont quittés : ce sont MM. Jalla, Dardier et Goy, ces deux derniers après n'avoir passé avec nous qu'un temps fort court. Nous nous retrouvons avec cinq élèves réguliers. Des admissions déjà prononcées, d'autres qui le seront prochainement nous garantissent pour notre prochaine rentrée un chiffre respectable d'élèves. Cette rentrée se fera, si Dieu le permet, dans la nouvelle maison que nous comptons inaugurer le 31 mai et où nous nous installerons en juillet.

Nos *journaux* de mission ont vu s'augmenter le chiffre de leurs abonnés. D'autre part, la vente des photographies de M. Coillard qui a pris des proportions concconsidérables, et les demandes fréquentes de livres et de brochures qui nous sont adressées, nous montrent qu'il y aurait place, dans notre organisation, pour un service de *librairie* qui serait fort utile à notre cause. Nous avons le sentiment que notre publicité a été trop restreinte jusqu'à présent, et que nous devons faire des efforts pour augmenter la bibliothèque missionnaire du protestantisme français.

Des tournées ont été faites dans diverses parties de la France par M. Jousse, par M. Germond avant son départ, et par le directeur de la maison des Missions.

La question de la part que nos Eglises de France prennent à l'œuvre des missions a fait l'objet, dans le *Journal des missions*, d'un travail de statistique qui, nous l'espérons, ne restera pas sans résultats. Par les lettres qui nous sont parvenues nous avons pu constater que le nombre des réunions régulières de mission est plus grand que nous ne l'avions cru d'abord. De nouvelles réunions ont été fondées ; d'anciennes réunions ont été vivifiées. Ici on a établi une société de couture ; là, la collecte du sou missionnaire a été organisée ou rappelée à la vie après des années de sommeil. D'autres faits encore, que nous ne pouvons citer en détail, nous montrent que, grâce à Dieu, l'intérêt pour notre œuvre est en hausse. C'est l'impression que nous laisse une volumineuse correspondance avec nos Eglises. C'est ce que prouvent aussi les innombrables témoignages d'intérêt que nous recevons chaque jour et la progression croissante que suivent les dons. Les chiffres que vous entendrez tout à l'heure vous renseigneront à cet égard. Etudiées de près, dans le détail, nos recettes prouvent surtout une chose : c'est que nos amis d'hier, les soutiens ordinaires de notre Société ont augmenté leur cotisation, quelques-uns dans une proportion très considérable. Voyant les besoins de l'œuvre grandir, ils ont multiplié leurs efforts et leurs sacrifices ; de manière qu'ils ont pu concourir à la construction de notre maison, à l'extinction du déficit, peut-être à l'œuvre du Congo,

sans diminuer en rien leurs souscriptions pour l'œuvre générale et pour le Zambèze. Ces faits se sont reproduits un peu partout, à tous les degrés de l'échelle des fortunes.

Que les amis auxquels nous devons notre prospérité exceptionnelle reçoivent ici l'expression de notre profonde gratitude. Ils ont compris que l'heure présente exigeait d'eux un effort extraordinaire, et cet effort, ils l'ont fait. Ils ont obéi au mot d'ordre que nous avons fait passer dans leurs rangs. En présence d'une tâche agrandie, ils ont *augmenté leurs dons*, nous mettant ainsi en mesure de faire face à des obligations nouvelles sans négliger en rien les anciennes.

Le progrès de nos recettes a-t-il une autre cause encore? Faut-il y voir aussi la preuve que le nombre de nos collaborateurs a augmenté, que la cause des missions compte aujourd'hui plus d'adhérents qu'il y a un an? Divers indices nous portent à le croire : l'attention plus grande donnée par la presse religieuse aux questions relatives à notre œuvre, la diffusion de nos journaux qui tend à augmenter, les votes de certains synodes ; la consistance que tendent à prendre les *Comités auxiliaires*, et l'activité et l'initiative plus grandes de quelques-uns d'entre eux. Notre correspondance avec ces comités a pris plus de régularité, leur avis a donné une grande force à notre décision dans la question du Congo. Trois d'entre eux, celui de Montbéliard, celui de Montpellier et celui de Montauban, ont cherché à exciter le zèle des Eglises de leur ressort par de courtes circulaires. Sur plusieurs points, des fêtes de mission ont été célébrées; des ventes locales, des tournées de conférences en faveur des missions organisées. Un certain nombre de jeunes pasteurs ont correspondu avec nous sur les moyens de développer dans leurs Eglises l'intérêt pour les missions. Il y a peu de jours, l'un d'entre eux nous annonçait la formation, dans le sein de son Eglise, d'une association de dames.

Hier enfin, nous apprenions la bonne nouvelle de la fondation d'un Comité auxiliaire dans la Drôme, fondation depuis longtemps appelée de nos vœux.

Ainsi, la marée monte, l'intérêt pour les missions aug-

mente. Il ne faudrait pas croire, cependant, que notre cause soit gagnée partout, ni même qu'elle soit partout en progrès. Loin de là. Un de nos comités auxiliaires, celui de Montpellier, constatait récemment, à la suite d'un travail minutieux de statistique, que dans plusieurs des Eglises de son ressort les dons pour les missions, et par conséquent l'intérêt pour cette œuvre, avaient décliné depuis quelques années. Ce fait n'est pas spécial à la région du Gard ou de l'Hérault. Telles Eglises donnent moins qu'autrefois, telles autres ont cessé de donner, d'autres encore, et très nombreuses, n'ont jamais rien fait pour les missions parce qu'elles ne les connaissent pas, et parce qu'elles n'en ont jamais entendu parler. Un tiers de nos Eglises environ en est là. Et parmi celles qui ne figurent pas dans cette catégorie, il en est beaucoup où la proportion des dons est dérisoire. Ne nous lassons pas de le dire : une partie des protestants français n'a encore ni pratiquement rempli, ni même théoriquement reconnu ses devoirs envers les missions. Atteindre ces protestants, les convaincre de leurs obligations, les enrôler dans notre œuvre, c'est là une tâche importante et qui incombe en grande partie aux comités auxiliaires.

Mais il est temps de revenir à vous, amis de notre œuvre, dont le concours et les prières ne nous ont jamais fait défaut. C'est à vous que nous adresserons la conclusion de ce rapport. Cette conclusion, un mot la résume, un mot que nous voudrions inscrire dans vos cœurs à tous : *Vigilance !*

La défaite a ses dangers ; la victoire a les siens. Au soir des batailles gagnées, un péril menace les armées : c'est de s'endormir sur les positions conquises, d'oublier les précautions ordinaires, quitte à se réveiller, sous le feu de l'ennemi, vaincu avant d'avoir lutté.

Ce danger, Messieurs, c'est le nôtre. Nous sommes au soir d'une victoire peut-être sans précédent dans l'histoire de notre Société. Nous courons le risque de nous endormir, et de nous exposer aux retours offensifs de l'ennemi. C'est pourquoi, que notre devise à tous soit : Vigilance !

Vigilance ! pour déjouer les surprises de l'ennemi. Il ne dort jamais, lui, il est toujours prêt à nous attaquer ; ses pièges nous entourent, son effort constant est de nous entraîner en dehors de la voie où nous sommes forts, parce que c'est la voie où nous sommes avec le Maître.

Vigilance ! pour être prêts à l'attaque, si notre chef nous demande de nouvelles entreprises. A vrai dire, nous ne nous y attendons guère, après l'extension que ces dernières années ont donnée à notre œuvre. Cependant, qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Nous pouvons être appelés brusquement à intervenir dans telle ou telle de nos colonies. Il faut que cette éventualité, qui peut se produire demain, nous trouve prêts. Il faut que nous puissions aller, sur le champ, partout où Dieu a besoin de nous. Qui sait s'il ne se réserve pas de doubler en peu d'années notre champ d'action ? L'histoire des missions contient plus d'un exemple d'un semblable développement. Tracerons-nous sa voie au Seigneur ? Poserons-nous des bornes au Tout-Puissant ? Comme soldats de Dieu nous ne saurions avoir qu'une règle : Avec lui partout ; sans lui, nulle part. Avec Moïse, nous lui disons : « Si ta face ne vient avec nous, ne nous fais point monter d'ici ! » Mais nous ajoutons avec David : « Avec toi, je me jetterai sur toute une bande ; avec mon Dieu, je franchirai la muraille ! »

Mais surtout vigilance ! pour garder les positions conquises sans en abandonner une seule. Tel est, indubitablement, le premier de nos devoirs actuels. Pendant ces dernières années nous avons beaucoup étendu notre front de bataille : si nous ne sommes prudents et actifs, nous risquons de voir un fléchissement s'y produire. Il nous faut absolument fortifier notre ligne d'attaque. Parlons sans figure : l'essor même que notre œuvre a pris cette année tournera à notre confusion et à l'affaiblissement de notre œuvre si nous laissons se ralentir notre prière et se refroidir notre charité. Jugez de notre honte si toutes les grâces que Dieu nous a accordées n'aboutissaient, dans un avenir rapproché, qu'à ce résultat lamentable : une belle maison vide d'élèves ; nos missions anciennes insuffisamment appuyées, et sentant vaguement que l'Eglise ne peut plus

les soutenir ; des œuvres nouvelles abandonnées ou poursuivies dans des conditions telles qu'un développement sain et vigoureux est impossible ! Voilà le danger de l'heure présente.

Des amis étrangers même nous y rendent attentifs. Le directeur d'une société sœur exprimait à un de nos correspondants sa crainte de voir notre entreprise du Congo nous empêcher de donner à l'œuvre du Sénégal toute l'assistance dont elle a besoin. Nos missionnaires aussi ont conscience du péril. Non pas qu'ils aient vu avec déplaisir l'accroissement intérieur et extérieur de notre œuvre ; ils y ont plutôt applaudi. C'est un de nos ouvriers du Lessouto qui a, le premier, posé cette question : *Pourquoi la Société des missions n'irait-elle pas au Congo ?* Dans tous nos champs de travail on a applaudi à la création de la maison des missions. L'Eglise de Papéété nous a envoyé 500 fr. pour cette construction, et 300 fr. pour l'œuvre du Zambèze. Il y a donc accord complet entre nos missionnaires et nous pour applaudir à tout accroissement normal de notre activité. En dehors de ce sentiment vous ne trouverez dans leurs cœurs que le souci légitime de leur propre œuvre.

Devinant ces préoccupations, voici comment nous nous exprimions le 28 juillet dernier, dans une lettre où nous annoncions à nos frères du Lessouto les ouvertures qui nous ont été faites au sujet du Congo : « Nous avons la confiance que si cette extension de notre activité est dans les vues de Dieu, il nous le montrera en faisant passer sur nous une telle vague de foi et de charité, un souffle si puissant du Saint-Esprit, que toutes nos œuvres, sans exception, en éprouveront les bienfaits. Si, au contraire, sa volonté est que nous restions encore dans l'attente, nous saurons demeurer tranquilles, ne voulant pas faire un pas sans lui. »

La confiance que nous exprimions dans ces lignes sera-t-elle démentie ? A vous de répondre, amis des missions. Nous avons le ferme espoir que vous dégagerez la parole donnée, en votre nom, à nos chers missionnaires. Vous persévérerez dans la prière. Vous maintiendrez et vos efforts et vos sacrifices au niveau où vous les avez portés

vous-mêmes, en réponse aux appels de l'heure présente qui sont les appels de Dieu. Ou, si vous êtes de ceux qui n'ont pas encore entendu ces appels, aujourd'hui même, mieux éclairés, vous prendrez les résolutions que la situation commande. Vous le ferez, nous n'en doutons pas, et toutes nos Eglises le feront. Et alors il ne sera pas dit que nous avons commencé à bâtir sans pouvoir achever nos constructions. Le jour de la naissance de l'œuvre du Congo ne sera pas un jour de deuil pour nos anciennes missions. Le flot qui poussera notre barque vers ce nouveau rivage sera si large et si puissant qu'il ira féconder tous nos anciens champs de travail. Et les hommes de notre génération, témoins de ces choses, glorifieront Dieu, qui encore aujourd'hui fait des œuvres merveilleuses et se montre riche en grâces envers ceux qui l'invoquent.

Imp. Ch. Marechal & J. Montorier, 16, cour des Petites-Ecuries. Paris.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

APPEL POUR LE CONGO

Le Comité de la Société des missions aux Églises.

Paris, juin 1887.

Le 7 février dernier, le Comité de la Société des missions décidait l'envoi au Congo d'une expédition chargée de reconnaître le terrain et de réunir tous les renseignements nécessaires à la fondation ultérieure d'une mission. En même temps, il demandait aux Églises de ratifier, par une augmentation de leurs sacrifices, la décision qui venait d'être prise en leur nom.

Cet appel a été entendu. Dès à présent, le Comité a entre les mains, pour la future mission du Congo, plus de 20,000 francs, chiffre suffisant, non pour couvrir les frais de l'œuvre nouvelle, mais pour lui garantir dans l'avenir l'appui matériel du protestantisme.

Aujourd'hui, le Comité se voit obligé de s'adresser derechef aux Églises pour leur demander de lui fournir l'homme indispensable pour diriger l'expédition projetée (1).

(1) Les offres de service pour le Congo n'ont pas manqué; mais ce sont surtout celles d'*auxiliaires* de toute sorte : ce qu'il nous faut, c'est un chef de mission.

Cet homme, la Maison des missions ne peut pas actuellement le fournir. Ses élèves les plus avancés sont encore séparés par une année du terme de leurs études régulières. Fussent-ils prêts à partir, que la nature de la tâche à remplir s'opposerait à ce qu'elle fût confiée à des mains jeunes et inexpérimentées.

Aussi la pensée du Comité s'est-elle d'abord portée sur le corps missionnaire en activité de service. Il s'est adressé à la conférence du Lessouto pour lui demander si, parmi ses membres, il ne s'en trouverait pas un qui réunirait les qualités nécessaires à l'entreprise, et qui se sentirait appelé à y consacrer, sinon le reste de sa carrière, au moins les quelques années que prendra la période d'exploration et de fondation.

La réponse de nos frères vient d'arriver. Elle affirme d'abord leurs vives sympathies pour le projet de mission au Congo, et constate que deux d'entre eux ont répondu à l'appel du Comité. Mais la position occupée par l'un et l'autre est si importante que leur départ compromettrait gravement, non seulement leur œuvre individuelle, mais la mission tout entière. Aussi la conférence, malgré tout son désir de concourir à l'entreprise du Congo, croit-elle ne pas devoir prendre la responsabilité d'affaiblir elle-même sa propre œuvre, en en détachant des hommes dont le départ aurait pour effet certain d'en compromettre le développement. Chacun comprendra et approuvera cette réserve.

Dans ces conditions, le Comité, sans renoncer à faire ultérieurement appel au dévouement de l'un des missionnaires du Lessouto, croit de son devoir de n'user de ce moyen de sortir d'embarras qu'après impossibilité, dûment constatée, de trouver l'homme indispensable en dehors du corps missionnaire.

Il s'adresse avec confiance aux Églises et leur pose cette question : Ne se trouverait-il pas dans les rangs de notre pastorat un homme de foi et d'activité, jeune encore, jouissant d'une bonne santé, ayant l'expérience des hommes et quelque habitude des relations avec l'administration, qui se sentirait appelé par Dieu à jeter les premiers fondements de la mission du Congo?

Sollicité comme il l'a été par les pressants conseils de

quelques-uns, d'entreprendre cette œuvre nouvelle, encouragé à s'y lancer par les organes de l'opinion religieuse dont il a réclamé l'avis et par le vœu motivé des associations auxiliaires, le Comité ne peut-il pas espérer que les Églises, qui partagent avec lui la responsabilité de la décision prise, tiennent en réserve au moins un homme pour en diriger l'exécution?

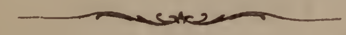
Cette entreprise a été préparée par la prière et résolue dans un esprit d'obéissance à la volonté de Dieu. Qu'il daigne nous désigner lui-même celui qu'il a choisi pour l'accomplir.

Nous invitons ceux qui se sentent disposés à répondre à cet appel à nous adresser le plus tôt possible leurs offres de service. Nous soumettrons leurs propositions au plus sérieux examen, afin d'éviter, dans leur intérêt comme dans celui de l'œuvre elle-même, tout choix précipité.

Pour le Comité :

Le Directeur,

A. Boegner.



INAUGURATION DE LA MAISON DES MISSIONS

L'inauguration de la Maison des missions a eu lieu le mardi 31 mai, à 2 heures de l'après-midi. Elle a laissé à ceux qui ont eu le privilège d'y assister de si fortifiants et de si doux souvenirs que nous croyons bien faire en donnant de cette fête un compte rendu aussi fidèle que possible, et en reproduisant les discours qui y ont été prononcés.

Disons d'abord que la réunion a été favorisée par un temps magnifique bienfait que nous avons d'autant plus apprécié que, pendant toute la fin du mois de mai, il n'avait cessé de pleuvoir. L'air était si froid les jours qui ont précédé la cérémonie que nous avons craint un moment de devoir l'ajourner. Il a fallu un chauffage énergique de la maison pour chasser l'humidité qu'y avait entretenue l'état de l'atmosphère. Heu-

reusement, au matin du 31 mai, le soleil s'est levé, chaud et brillant, et le ciel a souri à l'inauguration de la Maison des missions, comme il avait souri à la pose de sa première pierre, le 28 juillet 1886.

Grâce à ce beau temps, les nombreux assistants qui, entre une et deux heures, affluaient vers notre nouvelle demeure, ont pu constater les avantages de l'emplacement où elle se trouve. Tout entourée de larges boulevards et de jardins, elle est véritablement, comme exposition, dans une des situations les plus agréables que l'on puisse imaginer : les fenêtres de ses deux façades ouvrent sur des perspectives de verdure : partout de l'air et de la lumière à profusion.

Et que dire de la maison elle-même? Ceux de nos amis qui possèdent le *Récit* du docteur Monod peuvent s'en faire une idée, grâce à la description détaillée et à la gravure qui s'y trouvent. Ce que cette gravure n'indique pas, ce sont les proportions à la fois gracieuses et solides de la façade et le caractère spécial que l'architecte a su donner au bâtiment. Ce caractère ne tient ni à tel détail d'ornementation, ni à telle combinaison de lignes, mais avant tout, pensons-nous, à ce que l'extérieur de la maison traduit exactement sa disposition intérieure et sa destination. La grande salle où se trouve le musée et où se tiendront les réunions, et la bibliothèque-salle d'étude qui la surmonte, forment un corps spécial de bâtiment, avançant légèrement sur le reste d'un l'édifice, de manière à présenter à la vue un pignon de style grave et religieux. La maison proprement dite, un peu en retrait de l'alignement du boulevard, s'appuie à cette aile; d'un coup d'œil, le passant s'aperçoit qu'il est devant une maison consacrée à une œuvre chrétienne, qu'une inscription, placée au-dessus de la porte d'entrée, pourra lui faire connaître plus complètement.

Mais, tandis que nous nous attardons au dehors, l'assemblée s'est formée. La grande salle est comble; la salle à manger et le salon qui y communiquent par de larges ouvertures, sont pleins de monde également; il y a des auditeurs jusque dans une partie des couloirs, d'où l'on peut apercevoir la chaire et

l'estrade. Nous estimons à 550 personnes environ le chiffre de l'assistance.

A l'entrée, on vend un souvenir de la fête : c'est une brochure formée de deux portions : la première contenant les cantiques qui vont être chantés; la seconde renfermant un traité sur *les Missions*, rédigé spécialement pour la circonstance par M. Appia, vice-président du Comité. Nous devons à M. Appia d'avoir emporté de la fête, outre les profondes impressions qu'elle nous laisse, une substantielle étude sur l'œuvre des missions, sa raison d'être, sa nature, les phases successives qu'elle traverse, le but qu'elle poursuit. Le nom seul de l'auteur dit assez la richesse des informations et l'abondance des faits qui ont été condensés dans ces quelques pages où passe tout brûlant le souffle de l'amour pour notre cause. Telle qu'elle est, cette brochure forme une sorte d'introduction à la connaissance des missions et répond à un besoin généralement ressenti et que nous exprimait tout récemment le Synode de la XIIe circonscription : celui qu'il soit publié par la Société des missions un court traité sur l'œuvre des missions, destiné à en populariser la connaissance. Aussi le Comité en a-t-il ordonné un nouveau tirage qui se fait en ce moment même.

Revenons à notre fête. La commission chargée de l'organiser avait, avec beaucoup de raison, jugé qu'une seule séance était insuffisante pour un acte de ce genre, tenant à la fois du culte et de la réunion d'affaires. Aussi le programme annonçait-il deux séances distinctes : la première consacrée à l'édification; l'autre aux rapports et aux discours officiels. La visite des locaux par les assistants trouvait tout naturellement sa place dans l'intervalle entre les deux parties de la cérémonie.

I. — LE SERVICE DE DÉDICACE

Le service de dédicace a eu lieu d'abord. C'est par la prière, le chant des cantiques et la prédication de la parole de Dieu que la nouvelle Maison a été consacrée à Celui dont elle doit honorer le nom et faire avancer le règne sur la terre. Pendant

que l'orgue, tenu par M. Renckhoff, faisait entendre un beau prélude, les pasteurs officiants, MM. Appia, Bersier et de Pressensé, ont fait leur entrée. M. Appia est monté dans la chaire, a dit l'invocation, puis il a invité l'assemblée à chanter le psaume 138. Pour la première fois, la Maison des missions a retenti des notes graves et puissantes d'un chant religieux :

Il faut, grand Dieu, que de mon cœur
La sainte ardeur
Te glorifie ;
Qu'à toi, des mains et de la voix,
Devant les rois,
Je psalmodie.
J'irai t'adorer, ô mon Dieu !
En ton saint lieu
D'un nouveau zèle ;
Je chanterai ta vérité
Et ta bonté
Toujours nouvelle.

Tandis que les fidèles faisaient monter vers Dieu ces paroles, plus d'un, sans doute, s'est dit que seuls nos vieux psaumes étaient de taille à traduire dans toute leur ampleur les sentiments d'adoration et de reconnaissance qui débordaient de tous les cœurs.

Après ce chant, M. le pasteur *Appia* s'est levé et a déposé sur la chaire un exemplaire des saintes Écritures, en prononçant les paroles suivantes :

Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu le Père et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous !

Mes frères, je suis chargé de vous souhaiter la bienvenue au nom de notre commun Maître, au service de qui nous consacrons cette maison, au nom de l'œuvre que nous avons le privilège de représenter, au nom du Comité qui vous a invités et que vous avez honoré de votre présence. Je suis chargé de prendre possession de ce lieu pour la prédication de la parole

de Dieu en déposant ici cet exemplaire de la sainte Bible, qui nous a été gracieusement offert par la Société biblique de France, et d'implorer sur nous tous la bénédiction de Dieu.

Mes frères,

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, nous déposons dans cet oratoire et dans cette chaire provisoire la sainte parole de Dieu.

Nous en prenons possession pour la gloire de Dieu avec le vœu et la prière qu'ici cette parole de vie soit fidèlement crue, prêchée et expliquée.

Qu'ici retentisse le témoignage du Dieu créateur, du Père, du Législateur souverain et du Rédempteur.

Qu'ici retentisse le témoignage de la loi pour amener à la repentance ceux qui vivent encore dans leur propre justice et leur fausse confiance en eux-mêmes.

Qu'ici la grâce libre et souveraine de Dieu, notre Sauveur, soit offerte, acceptée et reçue pour le salut de ceux qui viendront entendre expliquer ici la parole du pardon et de la miséricorde de Dieu; qu'ainsi cette parole de relèvement et de vie rendue efficace par le Saint-Esprit dans ceux qui l'entendent et dans ceux qui la prêchent, prépare au Seigneur une multitude de témoins heureux et fidèles, qui accomplissent la tâche qu'il a laissée à son Église au moment de la quitter : « Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et leur apprenant à faire toutes les choses que je vous ai commandées, et voici, je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde ! »

Et maintenant écoutons quelques-unes des déclarations de la parole de Dieu.

M. Appia donne ensuite lecture des passages suivants :

Psaume LXVI, 1, 2, 8, 9, 13. Psaume LXVII. Aggée II, 3, 7. Esaïe XLIII, 10, 11 ; XLIV, 8 ; XLV, 21, 22, 23. Romains X, 12, 15 ; XV, 9, 13.

Le chant des versets 10 et 11 du Psaume CXVIII a terminé la

partie liturgique du service. Cette fois encore, qu'elles répondaient bien à nos impressions à tous, ces paroles :

La voici, l'heureuse journée
Qui répond à notre désir.
Louons Dieu qui nous l'a donnée,
Faisons-en tout notre plaisir...

M. le pasteur *Bersier*, qui a remplacé M. Appia dans la chaire, a prononcé le sermon de dédicace, sur ce texte, bien connu de nos lecteurs, celui-là même que le livre de textes moraves portait pour le 7 mai 1886, jour où l'achat du terrain a été conclu : « Bâtissez la maison : j'y prendrai plaisir, et je serai glorifié, dit l'Eternel. » Aggée, I, 8.

Nous ne défigurerons pas cette prédication par une sèche analyse, qui ne saurait en rendre ni le mouvement, ni les beautés; nos lecteurs auront la joie de la trouver tout entière en tête de notre prochaine livraison, l'orateur ayant été empêché par sa participation aux travaux du Synode de Saint-Quentin d'achever la rédaction de son discours à temps pour le moment où ce numéro est mis sous presse.

De nouveau l'orgue retentit et l'assemblée chante les cinq strophes d'un cantique, composé spécialement pour la circonstance, à la demande du Comité, par M. le pasteur Théodore Monod. Nous le citons *in extenso;* puisse-t-il être chanté souvent et dans bien des lieux, pour apporter à Dieu la prière des chrétiens pour notre maison :

Cantique pour l'inauguration de la Maison des missions (1).

1 Non point à nous, Seigneur, non point à nous la gloire!
Gloire au nom trois fois saint qu'on adore à genoux!
D'un cher et long passé tu couronnes l'histoire
Par les bienfaits nouveaux que tu répands sur nous.

(1) Ce cantique peut se chanter sur l'air : *Que ne puis-je, ô mon Dieu!*

2 C'est toi qui fais germer la plus humble semence,
C'est toi qui la fais croître et fleurir sous nos yeux :
Le grain de sénevé deviendra l'arbre immense
Où bâtiront leurs nids tous les oiseaux des cieux.

3 Tu nous as confié la Parole féconde :
Hérauts de ta justice et de ta charité,
Nous n'avons autre chose à proclamer au monde
Que la croix du Sauveur, mort et ressuscité.

4 Le trésor est sans prix, mais le vase est d'argile...
Toi seul tu peux soumettre et soutenir nos cœurs :
Que, cédant à ta grâce, ô Dieu de l'Évangile,
Ils soient vaincus par elle et par elle vainqueurs !

5 Bénis cette maison dès cette première heure !
Elle eut pour fondements la prière et la foi :
Viens l'habiter toi-même et fais-en la demeure
D'hommes vaillants et doux, ne vivant que pour toi.

M. *de Pressensé* a prononcé ensuite la prière de dédicace :

Prière.

Nos âmes s'élèvent à toi maintenant, ô Dieu, et nous voulons tout d'abord faire monter vers toi nos actions de grâces pour tes bienfaits.

Nous te bénissons de ce que nous avons pu aujourd'hui te consacrer cette maison, qui sera désormais notre foyer missionnaire, et deviendra en quelque sorte le cœur où viendra refluer le sang qui circule dans toutes les branches de notre activité.

Nous te bénissons de ce que, pendant soixante ans, tu as fait prospérer cette Société à travers des épreuves et des fortunes diverses.

Nous te bénissons de ce que tu nous as donné des devanciers qui ont été les pères de cette œuvre et nous ont frayé la voie. Grâce à eux, nous nous avançons, entourés d'une nuée de témoins dont le souvenir sacré nous enveloppe.

Nous te bénissons pour les vaillants pionniers qui ont creusé

les premiers sillons de la mission sur les plages lointaines, et tout particulièrement de ce que nous possédons au milieu de nous un des ouvriers les plus dévoués de la première heure que nous entourons à cette heure de notre vénération.

Nous te bénissons, enfin, de ce que tu nous as permis de voir cette maison s'élever, grâce à l'initiative d'un frère aimé et respecté.

O toi dont la présence fait les sanctuaires, que cette maison soit *ta* maison ! Toi qui as fait de la chambre haute de Jérusalem le plus beau des temples et qui des douze pauvres pêcheurs as fait les vainqueurs du monde, fais de cette maison une chambre haute semblable, dans laquelle tu habites toi-même !

C'est ici que sera le centre de cette grande œuvre. Ici viendront les nouvelles des champs lointains de travail; ici le missionnaire fatigué cherchera le repos à son retour; ici les futurs ouvriers se prépareront à leur sainte tâche; ici se fera un vivifiant échange entre ceux qui travaillent au loin et ceux qui s'arment pour le combat.

Que nos prières les entourent les uns et les autres ! Elles s'élèvent à toi, ô Dieu, tout spécialement pour ces jeunes frères! Qu'ils se préparent ici à la lutte du dehors par les luttes du dedans contre le péché ! Nous te prions pour les frères qui leur permettront d'ajouter la science à la foi. Fais sentir à cette heure à nos bien-aimés missionnaires, partout où ils travaillent, que nous avons prié pour eux, toi dont l'esprit ne connaît pas les distances!

Développe dans tous les sens cette grande œuvre missionnaire que tu as confiée à ton Église. Bénis par elle la mission du dedans; qu'elle en reçoive une impulsion nouvelle dans notre vieille Europe, et, tout d'abord, dans cette ville et dans notre chère patrie.

Enfin, ô Dieu, nous résumons toutes nos prières, en te redisant la requête d'Élisée à Élie : Répands à double sur nous l'esprit qui a animé nos pères ! A double ton esprit d'amour; à double ton esprit de foi; à double le zèle et le dévouement !

Et que cette journée soit une journée qui marque dans l'his-

toire de ton règne, pour l'accomplissement de l'ordre qu'en quittant la terre tu as donné à tes disciples : Allez par tout le monde, et baptisez toutes les nations. Ainsi soit-il!

Après cette prière et la lecture du *Symbole des Apôtres*, M. de Pressensé a prononcé la bénédiction, puis l'assemblée s'est dispersée après avoir chanté : *Gloire soit au Saint-Esprit*, etc.

Pendant l'intervalle entre les deux services, l'assistance s'est répandue dans la maison, qui a été en un instant remplie de visiteurs. Du sous-sol aux greniers et de la rue au jardin, des courants en sens contraire allaient, venaient, montaient, descendaient. Un registre préparé à cet effet recevait les signatures ; nous y avons relevé environ 350 noms; mais bien des personnes présentes nous ont dit n'avoir pu signer. Un buffet, disposé dans l'une des salles du rez-de-chaussée, offrait aux assistants de modestes rafraîchissements et témoignait de la gracieuse hospitalité du Comité des dames envers les hôtes de la Maison des missions. Vers quatre heures, les sons de l'orgue ont annoncé la reprise du service, et bientôt les trois salles se sont remplies d'une foule presque aussi compacte que pour la première réunion.

II. — L'ACTE OFFICIEL D'INAUGURATION

La séance est présidée par M. le docteur Monod, assis au centre de l'estrade, derrière une table que recouvre une peau de panthère récemment envoyée du Zambèze. A droite et à gauche de M. Monod sont assis M. le baron Léon de Bussierre, président de la Société, et M. Casalis, directeur honoraire de la Maison des missions. On se sent saisi de respect à la vue de ces trois hommes qui représentent si noblement l'œuvre des missions françaises, et de reconnaissance envers Dieu, qui nous a permis de les voir réunis à notre tête en ce grand jour.

Après le chant du cantique de Luther et une prière de M. le

pasteur Weber, M. le docteur Monod s'est levé et a ouvert la séance par l'allocution suivante :

Allocution de M. le Dr MONOD
président de la séance.

Chers amis,

Permettez-moi tout d'abord de rendre grâce à Dieu au nom de nous tous, pour le beau temps dont nous jouissons aujourd'hui.

Déjà le 28 juillet dernier, Dieu nous avait fait choisir, pour la cérémonie de la pose de la première pierre de cette maison, une matinée parfaitement belle intercalée entre deux jours de pluie.

En nous faisant fixer au 31 mai l'inauguration de sa maison, j'avais la conviction qu'il avait choisi un jour où brillerait un soleil pareil à celui du 28 juillet : ma conviction n'a pas été ébranlée par les pluies incessantes de ce mois. Je me plais à voir, dans ce radieux temps, une nouvelle preuve que Dieu aime la maison qu'il a élevée.

Au préambule que me dicte ma reconnaissance et le besoin de proclamer bien haut, au risque d'exciter la pitié des incrédules, la ferme assurance que Dieu, qui compte les cheveux de notre tête, nous dirige dans tout ce que nous faisons, si nous le lui demandons avec foi, je dois ajouter quelques mots pour vous expliquer pourquoi cette fête se trouve avoir été hâtée.

Le Comité avait d'abord fixé l'inauguration à la Toussaint, époque à laquelle la maison aurait été achevée de toutes façons. Mais à ce moment nous aurions été privés de la présence de notre cher président et de celle de beaucoup de personnes qui ont contribué à l'érection de cette maison et que nous sommes si heureux de voir dans cette assemblée. Puis, les vieux qui, comme moi, sont près de leur fin, étaient impatients. Nous avions d'ailleurs l'espoir que les travaux seraient complètement achevés à ce jour; mais ils ont été retardés de trois semaines par la persistance du mauvais temps. C'est pour ces motifs que

nous nous trouvons vous avoir conviés à inaugurer cette maison dans son état actuel. Heureusement que cet état est déjà tel que vous pouvez parfaitement vous rendre compte du cadeau que vous faites à la Société des missions.

Cela posé, je sollicite votre bienveillante attention pour les quelques paroles que je dois vous adresser par suite de l'obligation qui m'a été imposée de présider cette réunion. Soyez tranquilles : je serai court.

Il y a aujourd'hui, jour pour jour, dix-huit mois que M. Boegner, l'éminent et précieux directeur de la Société des missions évangéliques de Paris, vint, le 31 octobre 1885, me voir pour me remercier du don que j'avais fait à la Maison des missions, d'un service de sainte Cène en mémoire de ma femme que Dieu venait de me reprendre après me l'avoir prêtée pendant quarante-cinq ans.

Je tiens à préciser la date de cette visite : la première, depuis longtemps, que j'avais le plaisir de recevoir de M. Boegner, parce que c'est de cette entrevue que Dieu s'est servi pour fonder la maison que nous inaugurons aujourd'hui.

Après la conversation que j'eus avec M. Boegner et dans laquelle je le forçai, par mes questions, à me dévoiler le triste et honteux état du local actuel appelé indûment Maison des missions, Dieu me mit en tête l'idée que mon devoir était de provoquer la construction d'une véritable Maison des missions et au cœur le désir de rattacher le souvenir de ma femme à cette fondation.

Une telle entreprise était, à vues humaines, une folie, en face de la crise financière qui pesait si lourdement sur la France et du déficit sous lequel se débattait la Société des missions.

Mais Dieu avait décidé, comme nous en avons aujourd'hui la preuve, que cette maison, si longtemps souhaitée, serait enfin accordée à la Société. Il a dissipé les craintes et les objections; il a levé tous les obstacles et a fait éclater un empressement tout à fait inattendu à répondre à l'appel dont j'avais dû me charger après avoir obtenu du Comité son acquiescement à ma proposition de construire cette maison. Il m'a laissé ignorer ce

qu'il pouvait y avoir d'orgueil dans la conception d'une telle entreprise de la part d'un vieillard qui avait dépassé le terme ordinaire de la vie et qu'on qualifiait à juste titre de vénérable, c'est-à-dire de vieux propre-à-rien. Il ne m'a fait entendre à sa façon que ce cri : en avant, il n'a pas cessé de me soutenir au milieu des défaillances dont la faiblesse de ma foi m'a rendu coupable dans le cours de cette entreprise.

Quand je réfléchis à l'œuvre que Dieu vient d'achever, à la manière dont il l'a accomplie, à la façon dont il a rempli ma besace de vieux mendiant, aux aides qu'il m'a suscités, à l'architecte qu'il m'a accordé, à la rapidité de la construction, tout en respectant le repos du dimanche et sans avoir à déplorer le moindre accident, je puis à bon droit m'associer à M. Boegner pour déclarer que nous contemplons aujourd'hui un miracle.

Parmi les aides que je viens de mentionner, je tiens tout d'abord à signaler à votre reconnaissance le cher président de la Société, M. le baron de Bussierre, que je me garderai bien de qualifier de vénérable, car j'espère que Dieu fera profiter encore longtemps la Société de son activité et du puissant et intelligent appui qu'il lui apporte. Son don magnifique, envoyé d'Alsace dès le début de l'œuvre, en réponse à la lettre par laquelle M. Boegner l'informait de ma proposition, a été certainement, avec l'offrande de madame André, arrivée en même temps, la première cause du succès de la collecte, et, depuis son retour à Paris, il n'a pas cessé de prodiguer à cette entreprise ses encouragements et ses judicieux conseils.

Avec son appui, Dieu m'a accordé celui de M. Boegner. Indépendamment du lourd sacrifice d'argent que sa chère femme et lui se sont imposé, il a été pour moi un soutien et un guide dont je me serais difficilement passé. Peut-être serait-on disposé à s'expliquer le zèle infatigable dont il a fait preuve dans cette œuvre par l'intérêt qu'il avait à tirer sa famille et lui-même de la triste demeure qu'ils occupent actuellement. On se tromperait de beaucoup. L'égoïsme est mal à l'aise dans un tel cœur et n'y élit pas long domicile.

M. Gruner, fils d'un des membres les plus regrettés du Co-

mité, n'a pas hésité, quoiqu'il n'eût pas encore succédé à son père dans le Comité, à sacrifier joyeusement son temps si précieux et son argent pour le succès de cette œuvre. C'est à ses nombreuses recherches que nous devons la découverte du terrain sur lequel est bâtie cette maison. Il s'est occupé aussi très activement de la constitution de la société civile qui assurera la possession de cet immeuble à notre Société.

Je considère M. Walwein, l'habile, actif et intègre architecte qui a construit cette maison, comme nous ayant été accordé par Dieu. Tous les gens compétents qui ont pu admirer cette intelligente, élégante et solide construction, comprennent ma reconnaissance envers Dieu de ce que, dès le début, il m'ait mis en rapport avec M. Walwein.

Je dois encore vous signaler l'habileté et le désintéressement de M. Buhler, architecte paysagiste, qui a créé le petit jardin faisant partie de cette propriété. M. Buhler est luthérien et, à titre d'ami des missions, il a refusé toute indemnité pour cet intelligent travail, grâce auquel les élèves et les enfants de la maison auront à leur disposition une gymnastique et un jeu de boules.

Pendant ces dix huit mois, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'exprimer ma conviction que la création de la Maison des missions serait le début d'un essor tout nouveau pour l'œuvre de la Société. Or, que constatons-nous aujourd'hui? La maison est bâtie et payée; le déficit qui, aux yeux des gens sages, devait s'opposer à cette construction est réduit à un chiffre insignifiant; on peut même espérer qu'il ne tardera pas à disparaître. Enfin les dons pour l'œuvre générale ont augmenté.

D'autre part, le nombre croissant des jeunes gens qui demandent à être admis dans cette maison donne lieu d'espérer que le jour viendra où l'espace réservé aux élèves sera insuffisant et où il faudra élever ce bâtiment d'un étage, ce que permet la solidité exceptionnelle que M. Walwein a donnée aux murs.

En remettant cette maison entre les mains de la Société des missions évangéliques de Paris au nom de tous ceux qui, par leurs dons, ont contribué à sa construction, je tiens à constater que cette fondation est l'œuvre des protestants français, à

quelques exceptions près, parmi lesquels figurent les dons faits par la famille et les amis de ma femme en Angleterre, en Suisse et en Hollande.

Je constate aussi que cette maison est libre de toutes dettes. Permettez-moi de vous raconter comment Dieu s'y est pris pour maintenir l'exactitude de cette assertion qui a failli être fausse.

Samedi matin, m'arrive la désastreuse nouvelle qu'il y a eu des omissions dans le devis des dépenses qui m'avait été communiqué et que, par suite de ces lacunes, non seulement les 10,000 francs d'imprévu que j'avais eu la précaution de faire figurer dans le chiffre des dépenses indiqué dans mon petit récit sont absorbés, mais même un petit *boni* de 800 et quelques francs, et qu'il y a un déficit de 2,814 francs. Or, j'avais dit et répété que toutes les dépenses étaient couvertes. Que faire? Venir vous avouer aujourd'hui mon erreur et vous parler d'un déficit, c'était aussi dur qu'humiliant, même pour un triste financier tel que moi.

Dans ma détresse j'ai crié à Dieu tout d'abord, puis à M. Alfred André. Samedi soir j'ai écrit à cet excellent ami une lettre sur laquelle j'ai appelé la bénédiction de Dieu. Dimanche matin, j'ai forcé la consigne que je m'impose de laisser, autant qu'il dépend de moi, les facteurs se reposer le dimanche, et j'ai expédié ma lettre. Lundi matin, un messager m'apportait la nouvelle que je pouvais maintenir mon affirmation que la maison était payée et qu'il n'y avait pas de déficit. Gloire soit à Dieu et reconnaissance à M. André, qui déjà l'an dernier avait donné 3,000 francs.

Vous serez touchés d'apprendre que le boni même a été en parti reconstitué : une chère amie alsacienne que je n'ai pas le bonheur de connaître m'a fait remettre hier deux belles alliances en or, qui sont probablement celles de ses parents, avec l'indication qu'à défaut d'argent ces anneaux devaient contribuer à la construction de la maison. Que Dieu bénisse pour cette chère sœur le dur sacrifice qu'elle a fait pour lui de ces souvenirs de famille.

Contrairement aux craintes manifestées par quelques membres du Comité, mais conformément à mes espérances, il n'a pas été nécessaire de recourir au Crédit foncier pour payer les frais de cette construction.

Mais — pourquoi un mais vient-il presque toujours s'accoler aux meilleures choses? — je dois ajouter que si cette maison est bâtie et payée, elle n'est pas encore meublée, comme vous venez de le constater.

Le mobilier qui garnit les appartements actuellement occupés par la Société est insuffisant pour sa destination actuelle et sa vétusté le rend d'ailleurs en grande partie indigne de sa nouvelle résidence. Il va sans dire que le luxe sera absolument interdit dans cette demeure et que l'indispensable seul y aura droit d'entrée.

Il faudra garnir la salle où nous sommes réunis en ce moment des vitrines où sera casé le beau musée dû aux envois de nos chers missionnaires et dont le mérite a valu à la Société de hautes récompenses aux expositions de Toulouse et de Nantes. Il faudra installer dans la salle d'étude la bibliothèque destinée à recevoir les livres dispersés actuellement dans diverses chambres du local occupé par la Société. Il faudra garnir l'atelier des outils qui serviront à initier les futurs missionnaires aux travaux auxquels ils auront peut-être à se livrer plus tard.

Il faudra enfin garnir la salle des archives et la librairie du mobilier nécessaire pour classer les archives de jour en jour plus considérables, et ce dépôt de journaux, livres, brochures, cartes, photographies dont la vente et l'expédition sont appelées à prendre une extension croissante. Déjà plusieurs amis des missions ont pris les devants en envoyant des dons destinés au mobilier. J'ai le ferme espoir que leur exemple sera suivi et que telle chambre portera le nom de celui ou de celle qui l'aura meublée.

Ce sera d'ailleurs pour plusieurs amis qui, après avoir applaudi à l'érection de cette maison, ont oublié d'y contribuer, une belle occasion de réparer leur oubli.

Comptons sur Dieu : il achèvera l'œuvre qu'il a si bien menée jusqu'à ce moment.

Encore un mot. Dès le début, j'ai demandé à Dieu que, s'il couronnait de succès cette entreprise, il m'accordât la joie d'inaugurer cette maison avec M. Casalis, qui a consacré et usé sa vie au service des missions et qui n'a pas cessé, même après avoir subi la retraite que lui ont imposée ses infirmités, de provoquer la construction de cette maison. Et voilà : ces deux vénérables débris assistent ensemble à cette belle fête, reconnaissants envers Dieu de ce qu'il les a encore rendus propres à quelque chose.

En présence de tous les bienfaits que ce jour me rappelle, je me sens pressé de dire à Dieu comme Siméon : « Maintenant tu laisses aller ton serviteur en paix selon ta parole », et de m'écrier avec mon frère Adolphe, souffrant de la maladie dont il est mort :

Que ne puis-je, ô mon Dieu, Dieu de ma délivrance,
Remplir de ta louange et la terre et les cieux,
Les prendre pour témoins de ma reconnaissance
Et dire au monde entier combien je suis heureux.

J'ai dit.

M. Edouard Gruner, s'adressant au président de la Société et aux membres du Comité, a présenté ensuite, au nom de la commission du bâtiment, le rapport suivant sur la construction de la Maison des missions, envisagée au double point de vue des finances et de l'exécution matérielle des travaux.

RAPPORT
de la commission du bâtiment présenté par M. Gruner.

Monsieur le président,
Messieurs les membres du Comité des missions,

La question de la création d'une maison destinée à devenir le centre de nos missions françaises était restée pendant cinquante ans à l'état de vague aspiration. Des amis généreux

léguaient ou remettaient, de loin en loin, des sommes souvent considérables dans ce but ; mais il manquait un homme pour faire sienne cette œuvre et pour triompher de toutes les hésitations, de tous les doutes.

C'est le 2 novembre 1885, en séance du Comité, que notre vénérable ami, M. le docteur Monod, prenait l'affaire en main avec une telle énergie, avec une foi si ferme dans le succès, que le jour même vous pouviez entrevoir le moment prochain où ce vœu serait devenu une réalité. Vous en avez donné la preuve en chargeant immédiatement une commission spéciale de s'occuper de tout ce qui se rapporterait à la création de cette Maison des missions.

Cette commission vient aujourd'hui, monsieur le président, vous rendre compte de l'exécution de son mandat.

Pendant les premiers mois, votre commission hésita entre l'achat et l'appropriation d'une maison existante, ou l'achat d'un terrain et la construction d'un immeuble spécial.

Bien des conditions semblaient également importantes : il fallait se placer à proximité du quartier des Écoles, sans cependant s'éloigner trop du centre de Paris ; il fallait un immeuble susceptible de se prêter aux développements ultérieurs de notre œuvre, vaste et simple à la fois, mais surtout parfaitement exposé et bien sain ; car nos élèves, pendant leurs études, nos missionnaires, alors qu'ils reviennent fatigués et malades de leurs lointains champs de travail, ont besoin de trouver dans la maison qui leur est destinée toutes les conditions hygiéniques désirables.

Les immeubles qui nous ont été présentés étaient ou d'anciens hôtels, grands, mais mal disposés et souvent assez délabrés ; ou des hôtels de construction récente, dont l'apparence luxueuse aurait paru tout à fait déplacée ; ou des maisons bourgeoises, dans lesquelles aucunes des conditions indispensables de groupement et de subordination mutuelle des services n'eussent pu être remplies.

Après ces démarches infructueuses, l'idée de l'achat d'un immeuble fut définitivement abandonnée.

Bien des terrains ont été examinés.

Dans le quartier Notre-Dame des Champs, ils étaient tous offerts ou vendus en chambre des notaires entre 250 et 300 francs le mètre carré. En se rapprochant des Invalides, on arrivait bien à trouver certains terrains au prix de 200 francs le mètre; mais on s'éloignait du quartier des Écoles, sans se rapprocher beaucoup du centre de Paris. Les quartiers plus voisins du centre, où les terrains montent à 300 francs et 400 francs le mètre, avaient dû être écartés dès l'origine.

C'est à ce moment que fut signalée la mise en vente du terrain sur lequel nous sommes aujourd'hui.

Il parut de suite remplir plusieurs des conditions : étendue de 1,162 mètres carrés, qui, après construction achevée, laisse un jardin de près de 800 mètres; exposition en plein midi sur un large boulevard, dans une des parties les plus hautes et les plus saines de Paris.

Toutefois, malgré les facilités de communication qu'assurent les lignes d'omnibus et de tramways et surtout que fait espérer la construction du Métropolitain, que tous les projets font passer par le boulevard Arago, l'éloignement du centre de Paris fit écarter le projet d'achat. La vente eut lieu; aucun acquéreur ne se présenta. Après six semaines de recherches nouvelles et infructueuses, votre commission dut proposer à nouveau ce terrain, dont l'achat, cette fois, fut décidé à une grande majorité par votre Comité, et put être effectué le 18 mai 1886, au prix de 78 francs le mètre carré, tous frais compris.

La saison était déjà avancée; les projets n'avaient été jusque-là qu'ébauchés; un an pourtant a suffi à votre habile et dévoué architecte, M. Walwein, pour construire cette maison que nous vous remettons aujourd'hui.

Dans ce court délai, tout en respectant pleinement le repos du dimanche, comme nous l'avions demandé dès le premier jour, M. Walwein a dû exécuter, dans les catacombes, pour environ 4,500 francs de travaux de soutènement et élever ces trois étages.

Pour chaque genre important de travail, il a été procédé, par soumission cachetée, à une adjudication régulière entre

plusieurs entrepreneurs, tous honorablement connus. Par suite de la rareté des travaux de bâtiment en 1886, des rabais très considérables ont été obtenus sur les évaluations primitives; ils varient de 20 à 35 0/0. Ainsi les travaux de maçonnerie ont été adjugés à M. Jannot pour 52,300 francs, avec 32 0/0 de baisse par rapport au chiffre obtenu par l'application de la série de Paris de 1880.

Ceux de charpenterie ont été adjugés à M. Gohard pour 4,920 francs, avec 30 0/0 de baisse.

Ceux de serrurerie, à MM. Fontanet, pour 14,795 francs, avec 35 0/0 de baisse.

Nous pourrions continuer cette énumération et signaler les baisses de 40 0/0 sur les travaux de terrassement; de 32 0/0 sur ceux de couverture et plomberie; de 28 0/0 sur ceux de peinture, etc.

La situation générale de l'industrie du bâtiment à Paris, l'an dernier, a donc permis d'exécuter cette construction à des conditions de prix réellement avantageuses.

Grâce à l'adoption du travail à forfait pour tous les corps de métiers, nous avons pu éviter la plupart des imprévus et fixer dès l'origine, très approximativement, l'importance de la somme que nous serions obligés de demander aux amis de notre œuvre.

Après avoir suivi la construction dans ses détails divers, nous croyons pouvoir vous dire, monsieur le président, que les travaux ont été effectués suivant toutes les règles de l'art, avec des matériaux de choix, et nous nous plaisons à rendre hommage aux soins scrupuleux que M. Walwein a apportés à assurer la parfaite exécution, tout en visant à la plus stricte économie.

Après avoir admiré le style pur et sévère de la façade, l'élégante simplicité de la salle où nous sommes réunis en ce moment et la disposition si heureuse de tout le bâtiment qui groupe les divers services, tout en assurant à chacun une parfaite indépendance, tous les amis des missions se joindront certainement à nous pour exprimer à M. l'architecte notre profonde gratitude et notre complète satisfaction.

Nous ne saurions oublier de vous signaler l'obligeante intervention de M. Buhler, qui a bien voulu nous aider de ses conseils et de son expérience dans le tracé du jardin et dans l'exécution des plantations.

Le printemps exceptionnellement pluvieux et froid dont nous souffrons tous a beaucoup retardé le séchage des maçonneries, et, par suite, les travaux de parachèvement, tels que peinture, tapisserie, etc.; mais une période de chaleur permettra de rattraper le temps perdu et de livrer le bâtiment au directeur et au personnel de la maison le 15 juillet.

C'est à ce moment que le Comité aura à prendre officiellement livraison de l'immeuble des mains de M. l'architecte.

Il ne nous est donc pas encore possible de fixer d'une façon absolument précise le montant total des frais de construction; mais, après nouvel examen des comptes, nous croyons pouvoir dire que les prévisions qu'indiquait M. le docteur Monod, dans son « simple récit » du mois de décembre dernier, ne seront pas sensiblement dépassées.

La construction revient à environ 410 francs le mètre carré; de sorte que terrain et construction atteindront environ 242,000 francs.

Cette somme, elle est dès maintenant à notre disposition, grâce à la bénédiction que Dieu a bien voulu faire reposer sur les efforts de M. Monod, qui a la joie de vous présider en ce moment.

Ainsi qu'il en avait exprimé le désir, il peut aujourd'hui vous remettre, *libre de toute dette*, cette Maison des missions, sans que cette souscription spéciale ait nui en rien ni à l'œuvre générale, ni au succès des appels pour l'extinction du déficit et pour les œuvres nouvelles à créer ou à développer au Congo ou au Zambèze.

Il reste cependant encore un effort à faire : cette maison, il faut la meubler; il faut la mettre en état de recevoir les élèves dont vous avez enregistré avec joie les demandes d'admission; de loger les missionnaires et leurs familles à leur retour au milieu de nous.

Les parois de cette salle, les murs de la bibliothèque sont nus; il faudrait des vitrines pour exposer dignement les belles collections qu'ont réunies depuis tant d'années nos missionnaires, et des rayons seraient nécessaires pour classer ces nombreux livres, archives des missions de tous les pays, que nous devons à la générosité de nos amis depuis la création de notre œuvre.

L'atelier que vous avez entrevu dans le sous-sol est encore vide et dépourvu des outils au moyen desquels nous voudrions voir nos élèves s'exercer à façonner le bois et le fer.

Nous avons le ferme espoir que ce dernier appel sera entendu, et que des amis généreux, par des dons en nature ou en argent, fourniront à votre directeur tout ce qui lui sera indispensable pour installer dignement chacun des services.

Puisse notre Dieu tout-puissant faire reposer ses plus précieuses bénédictions sur l'avenir de cette maison dont il a béni si visiblement la construction.

La réalisation de cette entreprise est pour nous une preuve nouvelle qu'il n'est pas d'œuvre trop lourde pour ceux qui ont la foi et la persévérante énergie de notre cher et vénéré docteur Monod.

31 mai 1887.

Baron Léon de Bussierre, J. de Neuville.
L. Renckhoff,
G. Monod, *Le rapporteur,*
J. Schultz, E. Gruner.

Le président, M. de Bussierre, répondant à M. Gruner, a pris ensuite possession de la Maison au nom de la Société. Il l'a fait dans les termes suivants :

Allocution de M. le baron L. de Bussierre président de la Société.

Vous me remettez, mon cher collègue, un document qui est, en quelque sorte, l'acte de naissance de cet édifice si rapi-

dement sorti de terre et dont la réussite nous cause une si vive satisfaction. Selon toute probabilité, et contrairement à la pensée que vient d'exprimer mon trop indulgent ami le docteur Monod, je n'y serai qu'un hôte passager. Je remercie d'autant plus vivement le Seigneur de m'avoir accordé, malgré mon grand âge, le privilège d'assister à l'accomplissement d'un projet qui, naguère encore, semblait un rêve d'une réalisation lointaine.

Mais, grâce à Dieu, qui a inspiré à un de ses fidèles serviteurs la volonté opiniâtre de faire de ce rêve une réalité immédiate, nous allons être dès à présent en jouissance de notre domicile définitif, et cet heureux événement ne peut manquer d'avoir, pour notre œuvre, des conséquences d'une grande utilité.

Puisque le programme de notre fête me le prescrit, j'ai donc l'honneur de déclarer que je prends possession de cette maison, au nom de la Société des missions évangéliques, et je demande à Dieu qu'il daigne lui en conserver indéfiniment la paisible possession.

Je suis charmé, mon cher collègue, que ce soit de vos mains que je reçoive le Rapport de la *commission du bâtiment*, car nous ne pouvons oublier la part si active que vous avez prise à tous les préliminaires d'une entreprise dans laquelle vos lumières nous ont été si précieuses.

Nous en reportons aussi le mérite au souvenir de votre vénéré père, sur les traces duquel vous marchez au grand avantage de notre Société.

Je n'aurai pas la témérité d'ajouter de nouveaux développements à ce qui a été dit avec tant d'autorité sur l'importance de cette création. Il me reste toutefois à exprimer un sentiment que je regretterais de voir passer sous silence et sur lequel, j'en suis certain, tous mes collègues sont d'accord avec moi. Je tiens, en effet, à affirmer que nous sommes particulièrement heureux de la joie qu'éprouve notre excellent directeur à la perspective de sa prochaine installation dans ces murs. Il faut connaître la gravité et la multiplicité des inconvénients de son habitation actuelle pour comprendre quel soulagement lui promet son changement de domicile. Or, nous serions bien ingrats si nous res-

tions indifferents à une joie légitime qui tombe en partage à M. Boegner, et je saisis l'occasion qui m'est offerte de proclamer publiquement que nous lui devons la plus cordiale reconnaissance. Lorsque l'âge et les infirmités de M. Casalis nous ont imposé la dure nécessité d'accepter sa démission et de renoncer au concours quotidien d'un homme qui est une des gloires du protestantisme français, Dieu nous a accordé la grâce de pouvoir lui donner immédiatement un successeur digne de lui. Je ne saurais assez insister sur les services que M. Boegner nous rend, par son dévouement infatigable, son travail merveilleusement facile et par tant de qualités solides et attachantes qui lui ont gagné nos cœurs.

Cette solennité est d'ailleurs, avant tout, la fête de la *reconnaissance*. Je suis persuadé que vous me pardonnerez d'avoir insisté sur celle que nous éprouvons pour notre directeur. Nous lui remettons aujourd'hui, avec joie et avec la plus entière confiance, l'administration de cette maison, en appelant les bénédictions de Dieu sur lui, ses collaborateurs, ses élèves et sa famille.

S'adressant ensuite à M. Walwein, M. de Bussierre lui remet, comme témoignage de la gratitude de la Société des missions, un exemplaire richement relié de l'ouvrage de M. Roller sur les catacombes de Rome et un extrait du rapport de M. Gruner, reproduit sur parchemin, en lettres gothiques, avec un remarquable talent calligraphique, par M. le professeur Krüger, de la Maison des missions.

M. de Bussierre rend un juste tribut d'éloges, non seulement à la rare capacité dont M. Walwein a fait preuve dans la conception et la réalisation de sa belle œuvre, mais aussi au dévouement qu'il n'a cessé de mettre au service de la Société, en abrégeant la durée des travaux au delà de tout ce qu'il était permis d'espérer, et en sauvegardant en maintes circonstances, avec autant de désintéressement que d'intelligence, les intérêts de ses commettants.

Il se plaît à rappeler une certaine séance du Comité des mis-

sions, à laquelle M. Walwein avait été appelé et dans laquelle des résolutions graves allaient être discutées. Il s'agissait, en effet, de résoudre la question de la mise en adjudication des travaux. A cette époque, et en présence des craintes de guerre qui agitaient les esprits, il fallait une certaine témérité pour décider le commencement immédiat de cette grande entreprise. Les fonds nécessaires à son achèvement étaient loin d'être récoltés en totalité, et les moins timorés des membres du Comité éprouvaient quelque hésitation à franchir le pas décisif. Mais M. Walwein fit connaître, avec une clarté si parfaite et des preuves à l'appui si convaincantes, que les circonstances du moment permettraient de réaliser une très notable économie sur les frais de construction, à condition qu'on ait le courage de s'y résoudre sans tarder davantage, que la décision fut prise séance tenante. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées que les rabais considérables obtenus dans les diverses adjudications des travaux projetés justifiaient pleinement les prévisions de M. Walwein. M. de Bussierre déclare donc qu'il ne fait que remplir un devoir en attribuant tout le mérite de cet heureux résultat à l'habile architecte de la Société, auquel il exprime de nouveau les remerciements de ses collègues et les siens.

A son tour, le directeur a pris possession de la Maison des missions au nom de l'institution qu'il représente et qui y trouvera désormais sa demeure.

Allocution du Directeur.

Messieurs et chers frères,

Permettez qu'à mon tour j'apporte ici, au nom de la famille missionnaire, mon tribut de reconnaissance et d'actions de grâces.

Merci à vous tous, fondateurs de cette maison, présents ou absents, pauvres et riches, éloignés ou rapprochés ; merci à vous

surtout, cher monsieur Monod, auquel, après Dieu, nous devons cette demeure. Merci au nom de la Maison des missions, cette âme jusqu'ici flottante, comme on l'a dit, à laquelle vous donnez un corps et dont vous faites une réalité visible et tangible. Merci au nom de l'œuvre des missions, qui, grâce à vous, est en possession de l'organe indispensable à son plein développement. Merci au nom de nos missionnaires, qui, tout à l'heure, vous diront eux-mêmes leur gratitude; merci au nom de nos élèves, qui béniront votre nom aussi longtemps que la maison subsistera, pour ces charmantes cellules, vrais asiles de l'étude et de la prière, que vous leur avez préparées, pour cette bibliothèque, cet atelier, cette gymnastique, pour toute cette organisation conçue de manière à rendre leur séjour ici aussi agréable que fructueux. Merci pour le professeur, pour le directeur et pour leurs familles, dont vous facilitez la tâche et dont vous transformez, à certains égards, l'existence. Vous le savez, et je vous remercie de l'avoir dit : s'il ne s'était agi que de leurs convenances personnelles, cette maison ne se fût pas élevée; appelés à former des missionnaires, ils n'auraient pas réclamé pour eux-mêmes des avantages dont le serviteur de Dieu en mission est presque toujours privé; mais enfin, ces avantages, ils les ont maintenant reçus comme par surcroît, et ils vous en bénissent pour eux-mêmes, pour leurs femmes et leurs enfants.

Voilà, pour autant que je sais les exprimer, nos sujets de reconnaissance envers vous. Il en est un cependant qui, à nos yeux, l'emporte sur tous les autres, et dont je tiens à dire quelque chose ici, bien qu'il appartienne au domaine des choses intimes de l'âme. Je vous remercie, cher monsieur Monod, par-dessus tout, de la leçon de foi que vous nous avez donnée. Dirai-je ici comment cette leçon s'est présentée à mon esprit? Je n'ai eu, pour la comprendre, qu'à comparer nos tentatives d'autrefois pour résoudre la question de la Maison des missions avec la façon dont elle a été tranchée maintenant.

Il y a trois ans, nous avions essayé de régler cette vieille question en proposant au Comité l'achat d'un petit hôtel, rue

Vauquelin. Notre proposition est tombée à l'eau comme elle le méritait. Et, cependant, nos prétentions étaient bien modestes! Je ne crains pas de dire maintenant qu'elles l'étaient trop et que la solution à laquelle, en désespoir de cause, nous nous étions arrêtés, eût été insuffisante.

Quel contraste avec la manière dont les choses se sont passées cette fois-ci! Vous êtes venu, vous avez cru, vous avez vaincu. Vous avez eu la foi; vous avez eu « la vive représentation » de l'avenir préparé à la Société des missions, la « démonstration » de la possibilité, pour elle, de remplir les devoirs que Dieu lui impose, et c'est cette foi qui vous a fait réussir. Vous avez discerné l'heure de Dieu, l'heure choisie par lui pour doter la Société des missions d'une demeure définitive répondant aux exigences de la tâche agrandie qu'il lui tenait en réserve. Dans l'appel que nous faisait entendre M. Casalis, à la séance de rentrée du 14 octobre 1885, vous avez discerné un ordre de Dieu. Cet ordre, vous l'avez écouté à genoux; puis, sans consulter votre âge, sans écouter la voix de la chair et du sang, vous vous êtes levé, vous vous êtes mis en campagne et ne vous êtes arrêté que quand votre œuvre a été achevée.

L'avouerai-je? C'est cette pensée qui me réconcilie avec le fait que ce grand bonheur me tombe en partage, plutôt qu'à ceux dont j'ai, quoique indigne, recueilli la succession. Pourquoi faut-il que cette maison ne se soit pas élevée à temps pour abriter M. Casalis ou M. Grandpierre? Pendant les trente années de sa direction, M. Grandpierre a vu naître et grandir notre mission africaine; et quant à M. Casalis, il avait tous les titres à ce grand privilège, lui, le vétéran de notre mission du Lessouto, qui s'en est venu, après plus de vingt ans passés au désert, donner, comme directeur de la Maison des missions, vingt-six autres années de sa vie au service de notre Société. Et c'est à moi, le dernier venu, qui n'ai connu ni les travaux de la période de fondation, ni les luttes de la vie du missionnaire, c'est à moi qu'échoient l'honneur et l'avantage d'entrer dans cette demeure que mes prédécesseurs ont appelée de leurs vœux, que l'un d'eux contemple de ses yeux, mais sans avoir

la joie d'en prendre possession ! Une seule pensée me réconcilie avec cette apparente injustice de la destinée : c'est précisément cette persuasion où je suis que, naguère, l'heure marquée par Dieu pour l'édification de cette maison n'avait pas sonné, et que vous êtes venu, cher monsieur Monod, comme un instrument choisi par la Providence divine, au jour et à l'heure marqués par elle, pour accomplir ses desseins.

Et c'est pourquoi, perdant de vue les causes secondes pour ne voir et n'adorer que la main toute-puissante qui a tout commencé et tout accompli, je m'écrie en notre nom à tous, avec le Psalmiste : « Non point à nous, Seigneur, non point à nous, mais à ton nom donne gloire, pour l'amour de ta bonté, pour l'amour de ta fidélité ! »

Que de choses j'aurais à dire si je laissais déborder les pensées et les vœux qui remplissent mon cœur. Je dois me refuser cette joie et me borner à une requête que j'adresse à vous tous qui êtes venus honorer cette fête de votre présence. Cette requête, c'est que vous *aimiez* la maison que vous consacrez aujourd'hui à Dieu par votre prière.

Ferai-je ici une confession ? A l'époque où nous en étions encore aux recherches de terrains ou d'immeubles à acheter, je m'étais attaché à la pensée de nous installer plus près du centre de Paris. J'avais rêvé une situation qui nous eût mis plus à portée des quartiers où les protestants sont nombreux. Ardemment désireux de voir la Maison des missions devenir un centre et un foyer de chaleur et de vie, je pensais qu'une position plus centrale nous était indispensable. Ce vœu, cher à mon cœur, a longtemps balancé dans mon esprit les avantages, si nombreux d'ailleurs, du terrain où nous sommes maintenant. Vous avez vu, par le rapport de la commission, les raisons qui ont motivé la décision du Comité. Ces raisons sont tellement fortes qu'elles ont rencontré, je n'en doute pas, votre approbation à tous. Mon espoir et mon vœu, c'est que notre situation un peu excentrique ne nous prive pas des avantages qu'un emplacement plus rapproché de la Seine nous eût assurés.

A vous, chers amis, d'exaucer ce désir en concluant dès à

présent une alliance avec la Maison des missions. Aimez-la, adoptez-la, et, puisque aujourd'hui vous en avez trouvé le chemin, ne l'oubliez pas et revenez-y souvent, et, quand nous inviterons vos enfants à nous visiter, envoyez-les-nous pour qu'à leur tour ils apprennent à aimer cette maison et à soutenir par leur intérêt l'œuvre qui s'y poursuit.

En effet, — vous l'avez bien compris, — en appelant sur cette demeure votre affection et vos prières, c'est avant tout pour notre œuvre elle-même que je les réclame. Cette œuvre, croyez-le, n'eut jamais plus qu'en ce moment besoin de votre collaboration à tous ; car jamais ceux qui en ont la charge n'ont eu à porter de si lourdes responsabilités qu'aujourd'hui. On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de la prospérité exceptionnelle de la Société des missions. Je ne conteste pas cette prospérité, ce serait manquer de reconnaissance envers Dieu qui nous a comblés de ses grâces. Mais, tout en la constatant avec reconnaissance, je ne puis me dissimuler qu'elle cache un danger auquel nous succomberons si nous ne sommes vigilants et forts. Chacun sait que nos missions sont en train de traverser, je ne dirai pas une crise, je dirai plutôt une période de développement, qu'il importe de diriger avec un soin extrême, si nous ne voulons pas les voir jetées en dehors de la voie que Dieu lui-même leur a tracée. Vous le savez, nous repoussons énergiquement la solution qui consisterait à délaisser nos devoirs anciens pour ne plus songer qu'aux devoirs nouveaux que l'heure présente nous impose. Nous croyons, non pas à un échange de devoirs, mais à un accroissement de devoirs. Serons-nous de force à accomplir cette tâche agrandie ? ou bien aurons-nous l'humiliation de l'avoir entrevue, de l'avoir comprise, d'y avoir mis la main, pour devoir en fin de compte nous avouer trop faibles et trop petits pour l'accomplir ?

La réponse à cette question, chers amis, dépend de vous. Si vous nous laissez seuls en face de l'œuvre inachevée qui nous appelle, si vous ne comprenez pas, ce que cette maison à elle seule doit vous rappeler, que, dans l'ère où entrent nos missions, nous refuser un appui toujours plus énergique serait

vraiment trahir le devoir; alors, malgré toute notre bonne volonté, nous serons vaincus.

Mais j'ai la confiance que cette honte nous sera épargnée. Votre présence ici nous en est un gage: vous allez désormais redoubler d'efforts pour nous aider. Vous nous accorderez, dans une plus large mesure que par le passé, le concours effectif de vos sympathies, de votre intérêt éclairé, de vos sacrifices et surtout de vos prières. Nous aurons ainsi avec nous, pour cette phase nouvelle de travaux et de luttes, toutes les forces vives de notre protestantisme.

Dès lors, la victoire ne nous est-elle pas assurée? Elle l'est à une seule condition : c'est que nous restions inviolablement fidèles à notre divin chef, Jésus, qui seul nous a appelés, qui seul nous a envoyés et qui seul a le droit de nous diriger. Tant que nous resterons attachés à lui, que sa parole sera notre règle et son esprit notre guide, rien ne pourra nous nuire, rien ne pourra nous ébranler. Vous tous qui aimez la Maison des missions et lui souhaitez du bien, demandez à Dieu, comme la première des grâces qu'implorent sur eux ses habitants, cet attachement indestructible à Christ! Vous ne sauriez leur témoigner votre affection d'une manière plus utile et plus conforme à tous les vœux de leurs cœurs! *Amen.*

Cette allocution a été suivie du chant du cantique : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes », après lequel l'assemblée a entendu encore trois courtes allocutions.

M. Casalis, craignant de ne pouvoir se faire entendre à cause de la fatigue et de l'émotion inséparables d'une telle journée, avait chargé son gendre, M. le pasteur Lauga, de Reims, de lire les quelques paroles que la fête lui avait inspirées.

Allocution de M. CASALIS, directeur honoraire.

Mesdames et Messieurs,

A ma grande joie, j'assiste enfin à l'inauguration de la Maison que j'avais si souvent demandée aux amis des missions.

Nous y sommes entrés, nous l'avons consacrée à Dieu, à Lui seul et à sa gloire. Nous sommes aussi sous le regard d'une bienheureuse qui repose dans son sein et de là partage la joie de celui qui fut le soutien de sa vie terrestre et dont le Seigneur s'est servi pour fonder cette Maison.

Elle nous appartient à tous. Aux pauvres qui y ont au moins une pierre, quelque petite qu'elle soit; aux riches qui pourront y reconnaître le fruit de ce que le Seigneur leur a mis au cœur de puiser dans leur abondance. Pour en hâter la construction, notre principal bienfaiteur, le vénéré Dr Gustave Monod, a pu compter sur la coopération empressée, l'activité, le savoir-faire de mon excellent successeur M. Boegner.

C'est ce qui explique que la première Maison de la Société des missions évangéliques de Paris se soit élevée comme par enchantement. Nous l'avons sous les yeux, nous avons pu en saisir le plan général et l'ordonnance intérieure. Tout y a notre approbation; que sera-ce quand ceux qui doivent l'occuper y seront définitivement installés avec un ameublement de leur choix et tous les objets intéressants du musée missionnaire?

Dieu soit béni, nous voilà définitivement affranchis de la trop séduisante ressource des *locations*, qui depuis l'origine de notre Société nous a paralysés si souvent et pour tant de choses. Nous n'en avons vraiment compris les inconvénients dans toute leur étendue que lorsque, chassés de Passy par les obus des Prussiens et les canons des communards, nous nous vîmes, ma femme et moi, forcés de nous réfugier, avec nos enfants et deux ou trois de nos élèves, véritables épaves, dans les tristes et incommodes appartements de la rue des Fossés-Saint-Jacques.

Il y a cinq ans, je quittai avec les miens cette espèce de maison des missions, mais nos présents élèves y sont restés jusqu'à ce jour avec leur bien-aimé directeur, leur savant professeur et leurs familles.

Le Seigneur leur réservait une maison qu'Il avait lui-même choisie pour eux, celle que nous lui consacrons aujourd'hui. Ils ne voudraient pas y entrer sans lui, et lui, Il ne voudrait

pas y entrer sans eux. C'est ici la vraie Maison des missions.

Le régime des locations a trop duré, il a fait plus que son temps. On n'entendra plus les Bassoutos dire que les Pères de la Mission *préparent leurs jeunes pasteurs dans des maisons empruntées*. C'est fini, bien fini, on n'en parlera plus!

Jeunes amis, *travaillez* et *priez*, c'est la consigne que nous vous donnons. Que d'ici sortent de vrais apôtres des Gentils *auxquels leur vie ne soit point précieuse;* ressemblant à François Coillard, le premier missionnaire que j'ai fait partir de Passy.

Une nouvelle qui vous fera plaisir, chers élèves, c'est qu'à la rentrée, j'espère amener dans cette maison deux de mes petits-fils, Georges Casalis et Louis Mabille.

Permettez-moi, avant de terminer, de m'adresser directement à vous, cher Dr Monod. Que Dieu vous conserve longtemps encore et vous bénisse de toute manière, mon vénérable ami! Vous venez de faire un grand bien à notre œuvre et vous m'en avez toujours fait à moi. Dans le cours de ma longue maladie en 1874, un dimanche que je n'oublierai jamais, pensant que ma fin était proche, vous vîntes de la place Lafayette dans le but de fortifier ma foi, et d'adoucir mes dernières souffrances. Je ne sais si vous vous en souvenez, mais moi je vous en garderai une reconnaissance qui durera autant que les quelques jours qu'il me reste à passer ici-bas.

Et vous, chers frères Boegner et Krüger, que Dieu vous bénisse aussi, vous qui êtes venus à temps prendre sur vos vaillantes épaules un fardeau que je ne pouvais plus porter!

Que le Seigneur vous le rende doux et facile jusqu'aux confins de la blanche vieillesse. Qu'Il bénisse vos compagnes et vos enfants et vous accorde une belle postérité spirituelle par le moyen de nombreux élèves de son choix.

O toi de qui descendent toute grâce excellente et tout don parfait, sois toujours présent ici pour diriger les forts, et pour encourager les faibles.

Que de souvenirs évoqués par ces quelques mots de l'orateur! C'était tout le passé de la Société qu'il évoquait à nos

yeux : la première Maison des missions, celle du boulevard Montparnasse, non loin de la maison actuelle; la première génération de nos missionnaires; les temps héroïques du Lessouto, puis l'Ecole des missions rouverte à Passy et son transfert, après la guerre, rue des Fossés-Saint-Jacques. — Mais d'autres voix encore doivent se faire entendre. Voici M. Jousse qui nous transporte à l'une des périodes les plus difficiles de l'histoire de notre Société et qui trouve, pour dire la place que tient la Maison des missions dans le cœur des missionnaires, des accents que nous n'oublierons pas.

Allocution de M. Jousse.

Si, au lieu de me trouver dans une assemblée comme celle-ci, je me trouvais entouré de Bassoutos gagnés à l'Évangile, je ferais entendre une triple salve de : *Ahé, ahé, ahé*, c'est-à-dire trois *merci* fortement accentués, qui trouveraient certainement de l'écho dans les cœurs de nos frères africains et de leurs conducteurs spirituels. Le premier serait pour Dieu, l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait, pour Celui sans la bénédiction de qui rien ne prospère; le second, bien mérité, irait tout droit à l'adresse du cher et vénéré frère qui nous préside en ce moment et dont Dieu s'est servi pour doter la mission de Paris d'un si bel immeuble; le troisième, enfin, serait adressé à tous ceux qui, riches ou pauvres, ont fourni au Comité les moyens d'accomplir un si grand dessein.

Il y a des plantes, dit-on, qui ne fleurissent que tous les cent ans; il y a de même, dans l'histoire du peuple de Dieu sur la terre, des plans qui n'atteignent leur maturité que lentement et qui ne se réalisent que lorsque leurs auteurs ont déjà disparu. Si mes souvenirs sont fidèles, c'est en 1831 qu'une première somme d'argent fut donnée pour l'érection d'une Maison de mission, qu'on considérait déjà comme nécessaire. Si, comme je l'espère, les rachetés du Sauveur dans la gloire sont admis à contempler ce qui se passe de bien sur la terre, ce premier donateur et ceux qui ont suivi son exemple doivent s'associer à la joie qui dans ce jour remplit nos cœurs.

Le Lessouto n'est pas demeuré étranger au mouvement qui a poussé tant d'amis chrétiens à nous doter d'une Maison des missions. On s'en souvient, M. P. Germond a fait parvenir au Comité, de la part de son Église de Thabana-Morèna, une somme de 500 francs. Actuellement une collecte se fait au sein des Églises du pays des Bassoutos en faveur de cette maison dont nous venons de prendre possession.

Nos frères de Taïti n'ont pas été en retard sur leurs frères africains et Papéété nous a aussi envoyé une somme de 500 francs.

Chacun peut comprendre la nécessité d'une maison où se préparent pour la sainte cause des missions de jeunes frères qu'anime cet enthousiasme calme et réfléchi de la foi, qui communique la force de tout quitter pour suivre le Maître. Mais ce que beaucoup ignorent, c'est la place qu'occupe dans le cœur du missionnaire la maison dans laquelle il a fait ses études et qui résume tout à la fois pour lui la famille, l'Église et la patrie, ces trois choses dont l'homme ne peut se passer ici-bas. C'est son *home* à lui. Car, à mesure que les liens de la famille se brisent par la mort et qu'il perd tout espoir de revoir ici-bas des parents qu'il aime, il sentirait douloureusement sa solitude dans le monde, s'il ne savait, s'il ne sentait surtout que des liens à la fois doux et puissants le rattachent encore à la mère patrie, et ces liens, il les trouve concentrés dans cette demeure où la Mission a son siège. Il sait que là on pense à lui, là on l'aime, là on prie pour lui; il sait qu'on s'associe à ses joies comme à ses peines, à ses revers comme à ses succès; ailleurs, on a pu l'oublier, là, on lui est demeuré fidèle. Il sait aussi que, lorsque l'âge ou la fatigue ou les infirmités l'arracheront à ses travaux; qu'il devra quitter un peuple qu'il aime et qu'il chérit et un pays devenu le sien par un libre choix, il trouvera à son arrivée dans son pays natal, où il se sent presque étranger, des amis fidèles qui l'ont suivi dans ses travaux apostoliques et dont la chrétienne sympathie adoucira les regrets et la douleur causés par leur éloignement de leur famille spirituelle.

Donc un triple merci au nom de mes anciens collègues, de

nos Églises du sud de l'Afrique et en mon nom personnel.

Laissez-moi formuler un vœu : C'est que cette maison, dont nous prenons aujourd'hui possession, ne se ferme jamais; que ses portes soient toujours ouvertes pour y recevoir tous les ouvriers que Dieu lui enverra. La fermeture d'un établissement semblable à celui-ci, lorsqu'il a pour cause des embarras financiers, accuse un manque de foi et de confiance en Dieu. J'ai eu, moi, la douleur d'assister à la fermeture de la Maison des missions du numéro 7 de la rue de Berlin. C'était en 1847. Un vent glacial avait passé sur nos têtes; un premier déficit nous avait comme affolés et nous avait portés à supprimer trois stations récemment fondées au Lessouto. On fit plus : en décembre de la même année, on décréta la fermeture de la Maison des missions et l'on renvoya les sept élèves qui s'y trouvaient.

Qui dira l'amère douleur dont fut rempli le cœur de son excellent directeur, M. Grandpierre, quand il vit ses chers élèves le quitter, non pour entrer dans la carrière missionnaire qu'ils avaient courageusement embrassée, mais pour retourner dans leurs familles respectives! Et, comme si cette douleur n'eût pas été suffisante pour abattre ce grand cœur, il voyait en même temps descendre lentement dans la tombe sa chère, sa douce Marie, dont la présence au milieu de nous répandait comme un céleste parfum de joie et de bonheur.

Cette mesure, que tous déploraient, mais que personne ne put empêcher, eut pour résultat les conséquences les plus déplorables; l'œuvre du Lessouto en fut amoindrie, enrayée, et, de 1845 à 1858, savez-vous combien il y eut de départs pour la mission au sud de l'Afrique? Un seul, dans l'espace de treize ans, celui du missionnaire qui vous parle en ce moment! Et, lorsqu'en 1850, je quittai la France, notre musée, notre riche collection, notre bibliothèque, tout cela était enfoui dans un grenier, et, n'eût été qu'un vieil ami nous eût offert l'hospitalité, nous aurions dû descendre à l'hôtel!

La mission du Lessouto s'est toujours ressentie de ce temps d'arrêt ou plutôt de recul.

Que Dieu veuille, cher monsieur Boegner, vous épargner l'af-

freuse douleur dont le cœur du cher M. Grandpierre fut alors abreuvé! Que le nombre des élèves, thermomètre de la vie de nos Églises, aille toujours croissant, et qu'ils ne laissent cette maison que pour aller faire l'œuvre de leur Maître et du nôtre parmi les Gentils!

Enfin, le médecin missionnaire J. Morin prend la parole au nom des jeunes missionnaires, au nom des hommes de sa génération qui travaillent en ce moment dans les champs de missions, et remercie de leur part le Dr G. Monod et M. Casalis dont ce beau jour vient couronner la vie de foi et de travail. Il rappelle qu'il n'y a qu'un membre de la jeune génération au Sénégal et insiste énergiquement sur les besoins de cette colonie déshéritée, et que nous devons secourir non pas seulement parce qu'elle est colonie française, mais parce qu'on y souffre et qu'on y a besoin de secours. Il met ce besoin urgent sur la conscience des assistants. Il rappelle le souvenir de madame André qui se fût tant réjouie de cette fête, et exprime le respect, l'affection et la sympathie chrétienne qui de tous les champs de mission viennent entourer et soutenir sa famille. Il insiste sur l'importance de témoigner aux missionnaires au loin la sympathie qu'on éprouve pour eux.

En finissant il s'adresse à ceux qui souffrent et cite un mot du pasteur Tophel, qui, devant un paysage de montagne où une croix de fer dominait un épais brouillard, disait : « Pour dominer le brouillard, il faut s'élever jusqu'à la croix. »

Une prière de M. le pasteur Théodore Monod et le chant de la bénédiction terminent cette seconde séance. Il est environ six heures.

Si nous avons tenu à donner une physionomie aussi complète que possible, c'est surtout à cause des nombreux amis que la distance ou quelque autre raison ont empêchés de se joindre à nous le 31 mai. Nous eussions pu en dire davantage; mais le défaut d'espace nous oblige à nous arrêter. Mentionnons seule-

ment encore avec gratitude les messages d'affection qui nous ont été envoyés du dehors, les lettres et les télégrammes que nous avons reçus, entre autres de deux Comités auxiliaires et de deux Synodes officieux. Nous remercions aussi la presse protestante de ses comptes rendus, aussi circonstanciés que sympathiques. Tous ces témoignages fraternels nous prouvent la place que notre Maison tient dès à présent dans beaucoup de cœurs. Forts de cette affection, nous osons, en terminant, dire à ceux qui nous l'ont manifestée, comme à tous les amis de notre cause : « Cette demeure, dont la construction a excité votre intérêt et fortifié votre foi, et dont peut-être vous êtes un fondateur, ne l'oubliez pas auprès du trône de grâce ! Priez pour la Maison des missions ! »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

LES PERSÉCUTIONS SUR LA CÔTE D'OR. — UNE PAROLE DU ROI ATA. — NOUVELLES DE M. MACKAY DANS L'OU-GANDA. — MORT DE M. KEITH FALCONER. — DIX-HUIT CENTS ÉTUDIANTS QUI S'OFFRENT AU SERVICE DE L'ŒUVRE DES MISSIONS. — UN DON ANONYME DE CINQUANTE MILLE FRANCS. — DISCOURS DU PROFESSEUR B. F. WESCOTT, DE CAMBRIDGE.

Se rappelle-t-on la mention qui a été faite dans une précédente chronique (1) de la persécution contre les chrétiens de Kyébi et des environs sur la Côte d'Or? Douze cents chrétiens ont été chassés de leurs demeures ; leurs cases ont été pillées,

(1) Voyez p. 159.

leurs champs moissonnés par les païens. Quelques-uns seulement ont abjuré leur foi (1).

L'issue de cette crise ne saurait être douteuse : le pays est sous le protectorat anglais, qui ne tardera pas à réprimer les désordres. Les résultats ne manqueront pas d'être salutaires pour les Églises dirigées par les missionnaires bâlois et leurs aides indigènes : la foi des fidèles s'affermit toujours dans la tempête; quand l'ouragan secoue la foi, elle plonge ses racines d'autant plus avant dans le sol vivifiant de la Parole de Dieu.

On sait qu'un accès de colère du roi Ata avait occasionné les premières violences contre les chrétiens; la mort subite du roi, causée par une fluxion de poitrine que l'on attribuait à quelque maléfice, fit éclater la persécution. On raconte que, peu de jours avant de tomber malade, ce roi avait dit ironiquement et apparemment sans se douter de la profonde vérité de ses paroles : « Convertissez-vous toujours, vous en serez récompensés au ciel! Un esclave qui meurt chrétien sera mieux logé là-haut que moi Amoako Ata (2)! »

Les dernières nouvelles de l'Ou-Ganda sont plus rassurantes. On a reçu à Londres, il y a quelques semaines, une lettre de M. Mackay datée du 2 janvier 1887. En voici quelques mots : « ... J'ai pu recommencer à prêcher et à enseigner dans l'enceinte de la station... A Noël une centaine d'auditeurs se sont réunis autour de moi... Cependant ceux qui sont captifs pour leur foi n'ont pas encore été relâchés, et la plupart de ceux qui se sont cachés n'osent pas encore paraître dans la capitale... La traduction et l'impression de l'Évangile selon saint Matthieu s'achève; les temps de persécution sont toujours favorables aux travaux typographiques en mission (3)... »

Faisant allusion à une caravane de secours qu'il a pu expédier à Emin-Pacha (4), M. Mackay ajoute à la fin de sa lettre :

---

(1) *Calwer Missionsblatt*, 1887, n° 6, p. 47.

(2) Voyez *der Evang. Heidenbote*, 1887, n° 6, p. 46.

(3) Voyez *Church Missionary Intelligencer*, 1887, p. 380.

(4) Voyez notre n° d'avril 1887, p. 154 et 156.

« L'Arabe qui a porté les marchandises à Emin-Bey est revenu avec un beau cadeau d'ivoire pour le roi et pour le *katikiro* (premier ministre). Les clefs d'ivoire ouvrent des portes de pierre, pour un moment au moins. »

De l'Ou-Ganda, où l'évêque Hannington périt il y a vingt mois, une mort moins dramatique mais non moins mystérieuse nous conduit sur la côte arabe de la mer Morte. Au mois de décembre de l'année passée (1), nous demandions les prières de nos lecteurs pour un jeune lord écossais, le rév. Ion. G. N. Keith Falconer. Savant distingué, titulaire d'une chaire d'arabe à Oxford, il avait entrepris de fonder une mission pour les Arabes de l'Arabie; il avait choisi Aden pour base d'opération; il s'était chargé de faire lui-même tous les frais de cette mission et avait emmené un médecin pour le seconder. Le 13 mai dernier, M. Keith Falconer a succombé à une attaque de fièvre à l'âge de trente et un ans (2). (*A suivre.*)

(1) Voyez *Journal des Missions*, 1886, p. 489.
(2) *The free Church of Scotland Monthly*, 1887, p. 161.

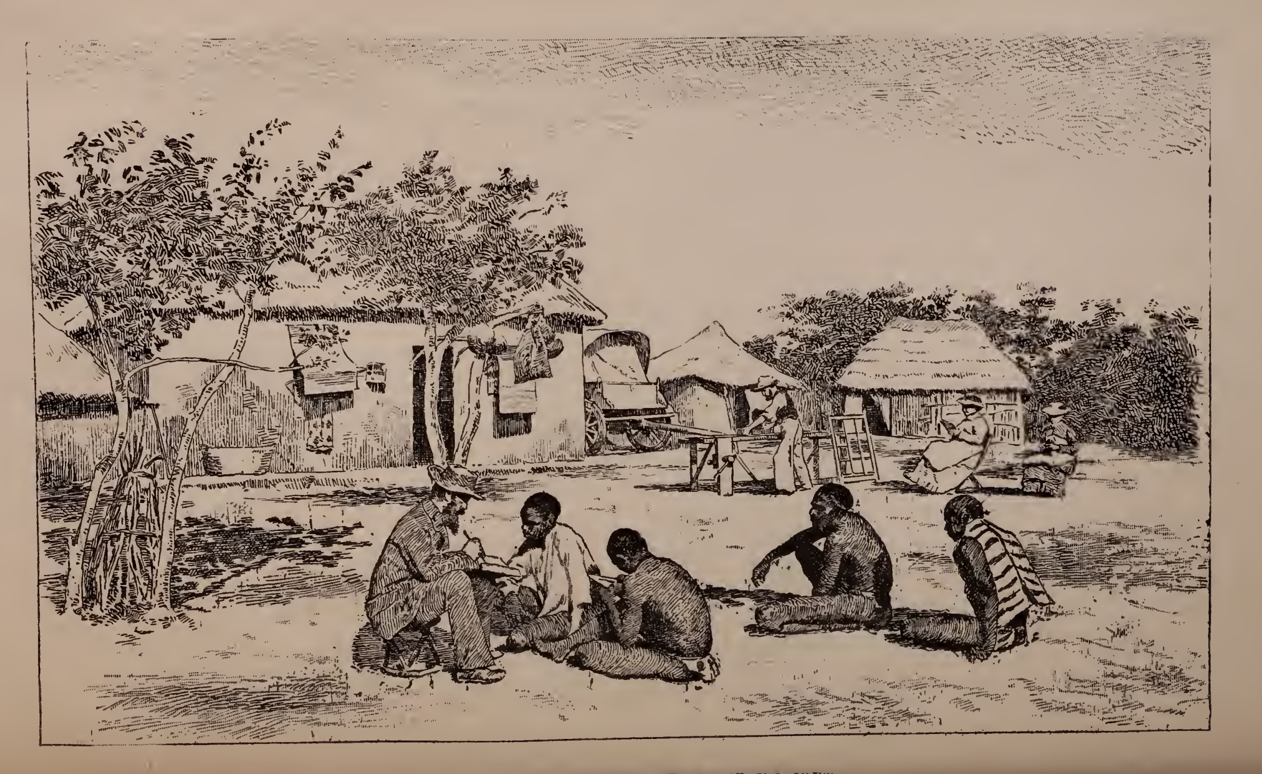
AVIS

Le défaut d'espace nous oblige à ajourner à notre prochaine livraison toutes les nouvelles de nos champs de missions. Disons seulement que nous avons de bonnes nouvelles de la petite colonne qui se dirige vers le Zambèze et qui est bien arrivée à Mangwato.

Le Gérant : Alfred Boegner.

12893 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1887

LA VIE A SESHOMA



LA CLASSE DE LECTURE DE M. JEANMAIRET

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LES MISSIONS PROTESTANTES

Sermon prononcé à l'inauguration de la Maison des missions, par M. E. Bersier, pasteur (1).

« Bâtissez la maison ; j'y prendrai plaisir,
et je serai glorifié, dit l'Eternel. »
(Aggée, I, 8.) (2)

Mes frères,

Cette parole que l'Eternel adressait à ses serviteurs d'autrefois lorsqu'il s'agissait de relever les murs de Jérusalem, vous l'avez entendue à votre tour ; elle vous a été répétée par un frère vénéré (3) qui peut dire aujourd'hui en unissant sa voix à celle du plus ancien de nos missionnaires : « Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, car mes yeux ont vu l'accomplissement de ta promesse. » Vous avez répondu à cet appel ; aujourd'hui l'édifice est debout, et nous en rendons gloire à Dieu.

Après soixante ans d'existence, la Société des missions évangéliques de Paris va posséder sa maison. Pendant plus d'un

(1) Le récit de l'inauguration ainsi que les différents discours qui y ont été prononcés seront incessamment publiés en brochure séparée. (Réd.)

(2) On se souvient que cette parole a été écrite sur le parchemin placé dans la première pierre de la Maison des missions.

(3) Le Dr Gustave Monod.

demi-siècle, elle a été comme le Maître qu'elle sert; elle n'a pas eu un lieu qui lui appartînt. C'est d'une autre manière qu'elle a affirmé son existence. Son histoire est écrite dans des milliers de cœurs au pays du Lessouto, sur les bords de l'Orange et du Zambèze, au Sénégal, à Taïti; les œuvres qu'elle a fondées dureront plus longtemps que ces pierres et le bien qu'elle a fait, là-bas et en France, ne sera révélé qu'à la clarté suprême du jour éternel.

Il était temps cependant que cette construction s'élevât à Paris. Toutes les sciences, tous les arts, toutes les entreprises généreuses, et il faut le dire aussi, tous les plaisirs, toutes les folies y ont depuis longtemps leurs palais. Il était temps que ce modeste édifice affirmât aux yeux de tous que nos Églises ont compris et veulent désormais toujours mieux remplir leurs devoirs envers le monde païen..

Cette maison le dira aux indifférents eux-mêmes qui, du dehors, contempleront sa façade; elle l'apprendra aux visiteurs, toujours plus nombreux, je l'espère, qui en franchiront le seuil. Je ne sais encore comment on en disposera l'intérieur. On y installera sans doute notre musée missionnaire : ces anciennes armes des tribus cannibales, ces arcs, ces flèches, ces zagaies, ces instruments de travail, ces mortiers à broyer le blé, ces costumes pittoresques, et aussi ces idoles dont les traits hideux rappellent ce qu'étaient les dieux de la nature pour ces peuplades chez lesquelles le dix-huitième siècle plaçait les vertus innocentes de l'humanité primitive. Mais je voudrais qu'avant tout on traçât sur ces murailles la carte religieuse du monde, afin que tous pussent voir en entrant la place immense que le paganisme y occupe encore. Ce seul spectacle serait déjà un enseignement. Il nous rappellerait tout d'abord qu'aujourd'hui, dix-neuf siècles après que Christ est venu, par le fait de l'inertie des chrétiens, de leurs divisions, de leurs luttes intestines, les deux tiers de l'humanité ignorent encore l'Évangile. Il nous rappellerait ensuite que la mission, avant d'être une œuvre de charité, doit être une œuvre de justice et de réparation, car enfin, il faut le dire ici, il faut le confesser avec douleur, l'his-

toire de l'Europe civilisée et chrétienne dans ses relations avec l'humanité païenne a été une longue iniquité. Le fils aîné a été l'oppresseur et le spoliateur et Dieu peut lui dire comme autrefois : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? Je ne parle pas seulement ici de l'Espagne de Cortez et de Pizarre laissant, partout où abordaient ses vaisseaux, la terreur, la stérilité, la mort; je parle des nations qui se vantent de diriger les destinées du monde moderne. Elles ont été, elles sont encore coupables, à cette heure, de quelque chose de pire que l'oppression, de la corruption systématique et calculée de peuples entiers dont elles exploitent à leur profit l'ignorance et les vices. Je dénonce ici l'opium anglais imposé par la force à la Chine, je dénonce l'alcool allemand dont en 1884 trente-deux millions et demi de litres étaient embarqués à destination de l'Afrique dans les seuls ports de Brème et de Hambourg. Lorsque nous songeons aux fortunes immenses qui sont le salaire de cette infamie et à l'opprobre ainsi jeté sur le christianisme, nous sentons qu'au lieu de dire : « Seigneur, aie pitié du monde païen ! » il faut nous écrier : « Seigneur, aie pitié de nous ! »

Voilà l'un des enseignements que l'on pourra trouver ici. J'ajoute qu'en mettant devant nos yeux le devoir de l'Église envers l'humanité non chrétienne, cette maison le rappellera plus directement aux protestants français; dès le seizième siècle, nos pères l'avaient compris et chacun de nous connaît l'histoire de ces huguenots que Coligny, par deux fois, avait envoyés au Brésil et en Floride pour y fonder une France nouvelle et y proclamer chez les païens le nom de Jésus-Christ. Une persécution implacable tua cette entreprise comme tant d'autres. Nous l'avons recommencée, et notre ambition est de la continuer sur un théâtre agrandi, dans toutes les colonies que fondera notre pays.

On a dit trop longtemps : « La France au dehors, c'est le catholicisme. » Tout récemment encore on dénonçait nos missionnaires comme des agents de l'étranger. Cette maison sur laquelle flotte le drapeau national est une protestation contre ce mensonge. Certes, nous ne méconnaîtrons jamais l'héroïsme

que les prêtres catholiques déploient à propager leur foi, et nous ne répondrons pas à l'intolérance par l'intolérance en disant : « La France au dehors, c'est la libre pensée. » Notre idéal est plus grand ; nous dirons, et en cela nous répondrons aux meilleures aspirations de la conscience nationale : La France au dehors comme au dedans, c'est la justice, et c'est la charité. Or comme l'Évangile à nos yeux résume tout cela, nous demandons la liberté de ne jamais séparer dans nos cœurs ni dans nos œuvres la foi religieuse et l'attachement à la patrie, et d'être partout comme ici des chrétiens fidèles et de bons Français.

En un jour comme celui-ci, ce serait une tentation bien naturelle que celle d'essayer de retracer l'œuvre des missions évangéliques dans son ensemble et de dire au moins ce qui s'est fait dans ce siècle pour amener le monde à notre foi. Je dis : dans ce siècle, car, il faut le reconnaître, ce que le protestantisme avait entrepris jusque-là dans ce sens était bien peu de chose encore ; c'est à notre époque, c'est dans l'espace de trois générations d'hommes que cette grande cause a repris possession de la conscience de nos Églises. Deux chiffres le feront vivement sentir. Vers 1800, sept petites sociétés missionnaires protestantes, disposant d'un budget insignifiant, avaient à leur service une centaine d'ouvriers tout au plus. A cette heure, soixante-dix grandes sociétés et une trentaine de petites, disposant d'un budget annuel d'environ quarante millions de francs, ont à leurs ordres deux mille sept cents missionnaires européens ou américains dûment préparés et consacrés pour leur tâche, sans compter les prédicateurs indigènes dont le nombre grandit chaque année. Nul écrivain qui se respecte n'oserait aujourd'hui reproduire les sarcasmes qu'il était de mode de diriger en Angleterre même contre les missions à leur début. Les observateurs sérieux comprennent qu'il y a là une puissance qu'on n'arrêtera plus dans sa marche. Et c'est précisément cette progression évidente qui nous empêche absolument d'esquisser même ce tableau d'ensemble que nous vous aurions montrer à grands traits, tout au plus pourrons-nous mar-

quer ici, en quelques lignes, l'œuvre gigantesque qui s'accomplit.

Une distinction toute naturelle s'impose en ce sujet, celle des nations depuis longtemps civilisées, et celle des peuples sauvages. Commençons par les premières :

I

Elles nous présentent quatre champs d'activité principaux : les pays musulmans, l'Inde, la Chine et le Japon. Là l'Église chrétienne n'a pas affaire à des esprits incultes qu'elle puisse gagner par le seul ascendant des lumières supérieures.

Elle se heurte à des institutions et à des systèmes séculaires, à des préjugés qui semblent invincibles, à des adversaires qui connaissent nos divisions et nos faiblesses, qui sont au courant, comme c'est le cas des savants hindous, des attaques contemporaines dirigées en Europe contre la foi chrétienne, au nom des Strauss, des Auguste Comte et des Darwin. La partie semble tellement inégale que des critiques éminents ont jugé parfois que notre cause y était d'avance vaincue, et que des accents d'amer découragement ont souvent échappé à ceux qui la devaient défendre; mais aujourd'hui nous pouvons enfin discerner partout des signes précurseurs d'un meilleur avenir, et même sur plus d'un point de la vieille Asie des promesses certaines de victoire.

Le mahométisme semble rester jusqu'ici absolument fermé à tous nos efforts. On peut même observer chez ses sectateurs, non plus il est vrai en Asie, mais partout où ils sont en contact avec des races inférieures, comme aux îles de la Sonde et en Afrique, un zèle de propagation qui leur a valu de rapides conquêtes. A première vue, on est tenté de se réjouir de ce que la foi en un seul Dieu se substitue à un fétichisme abject, si ce progrès apparent n'était pas accompagné d'un fanatisme orgueilleux et sauvage; il faut, par contre, constater que le Coran, en proscrivant l'usage des liqueurs fermentées, crée un obstacle à la dégénérescence meurtrière de ces races dont le commerce européen est l'agent infatigable; mais, sous un autre aspect

l'islamisme, toujours armé pour la conquête, est le pourvoyeur incessant et féroce de la traite des noirs et de la polygamie. Aussi faut-il bénir Dieu de ce que, de plus en plus, il rencontre partout aujourd'hui, devant lui et jusqu'au cœur du continent africain, les avant-postes de l'armée chrétienne, qui seule peut arrêter sa marche envahissante. Si nous l'envisageons maintenant en Europe et en Asie, nous serons frappés de sa rapide décadence. Quel changement dans son attitude! Il y a cinquante ans il ne rencontrait devant lui, en Orient, que des Églises chrétiennes dégénérées, végétant sous son bon plaisir et menacées à chaque instant, si elles donnaient signe de vie, de disparaître dans quelque explosion de fanatisme, comme en 1860, dans les effroyables massacres du Liban. Aujourd'hui, ces Églises reprennent conscience d'elles-mêmes, un souffle nouveau a passé sur elles. De l'extrême Occident, la mission américaine, prenant une initiative à laquelle s'associent maintenant les protestants d'Europe, a semé partout, en Palestine, en Syrie, en Asie Mineure, en Égypte, en Perse, des écoles et des communautés évangéliques, où les fidèles se comptent déjà par milliers; les enfants musulmans y prennent place à côté de ceux des arméniens et des nestoriens. L'avenir religieux de ces régions est là.

Allons plus loin, vers l'Orient. Au moment de pénétrer dans ces vastes empires d'Asie, qui renferment les deux tiers de l'espèce humaine, il y a une remarque préliminaire que nous devons faire. Si vous vous reportez à deux siècles en arrière et que vous interrogiez les relations des missionnaires catholiques qui avaient alors entrepris leur conquête spirituelle, vous serez tentés de croire que cette conquête était prochaine. Dans les journaux de François-Xavier et de ses successeurs, les franciscains, les dominicains et surtout les jésuites, c'est par centaines de mille que l'on énumère les prosélytes aux Indes, en Chine, au Japon, sans parler de cette Église africaine du Congo à laquelle on rattachait jusqu'à dix millions de fidèles. Eh bien! il faut le dire, tout cela n'était que le roman de la mission, que le résultat d'une duperie, ou plutôt d'une illusion gigantesque.

Ce n'est pas que nous mettions en doute le courage et l'enthousiasme de tant d'hommes qui étaient prêts à sacrifier leur vie à la cause qu'ils servaient. Mais ils étaient les premières victimes de l'erreur de leur éducation. Pour eux, la foi, c'était avant tout la soumission à l'Église; l'essentiel était moins de persuader les individus que de gagner les nations entières; leurs modèles, ce n'étaient pas les apôtres, c'étaient les Clovis et les Charlemagne, convertissant les peuples par la force. Hantés par cette vision, ils rêvaient de s'approcher des princes, de les circonvenir, de gagner leur confiance, persuadés que par eux ils domineraient les masses. Sur cette voie glissante, les scrupules ne pouvaient pas les arrêter. Lorsque le succès est l'essentiel, on y sacrifie aisément la conscience; de là les intrigues politiques, l'alliance avec des prétendants qui pouvaient servir leur cause; de là aussi les dissimulations habiles, les baptêmes opérés par de véritables surprises, la prise de possession, au nom du Christ, des temples de Bouddha par une simple substitution d'images, tous ces scandales enfin qui finirent par révolter la conscience des catholiques d'Europe au point que Rome dut intervenir solennellement et y mettre un terme. Or, quel en a été le dernier résultat dans l'Inde, en Chine, au Japon? Une invincible défiance partout éveillée contre le catholicisme, dans lequel on ne vit plus qu'un parti politique, une proscription sans pitié de tout ce qui portait le nom de chrétien, un arrêt plus que séculaire dans la propagation de l'Évangile. La leçon a été terrible, mais elle n'a pas été perdue. Nous savons aujourd'hui que, pour gagner les nations, il faut tout d'abord éclairer, aimer et sauver les âmes, que c'est du dedans au dehors que doit se faire tout progrès véritable, que, suivant la parole du Maître, la foi doit être avant tout une semence, un levain dont il faut savoir attendre l'action lente, mais certaine. Aussi, dans la mission telle que nos Églises la comprennent, ce que nous nous proposons, ce ne sont pas les chiffres retentissants et les éblouissantes apparences, c'est la réalité, simple, authentique, telle que nous pouvons sincèrement la saisir. Cela dit, reprenons notre étude

L'Inde est aujourd'hui largement ouverte aux missionnaires, surtout depuis qu'elle n'est plus gouvernée par la célèbre Compagnie dont l'hostilité à leurs travaux était proverbiale. Vingt-neuf sociétés y sont à l'œuvre avec 736 missionnaires d'Europe et d'Amérique. En y comprenant le Birman et Ceylan, on peut estimer à plus de cinq cent mille le nombre des chrétiens indigènes; le progrès, dans ces dernières années, y a été assez marqué pour qu'on ait pu calculer qu'en suivant une proportion égale, ce nombre serait de cent trente-huit millions vers la fin du siècle. Une des preuves les plus significatives du caractère sérieux de ces conversions, c'est que les Européens résidant dans l'Inde contribuent largement à la mission dont ils sont les témoins authentiques. Suivez sur une carte les diverses provinces de ce vaste empire que j'énumère ici d'après le nombre de leurs Églises : au sud-est, près du cap Comorin, voici la présidence de Madras, qui à elle seule compte déjà deux cent mille chrétiens; à l'est du Gange, la Birmanie nous en présente soixante-quinze mille; le Bengale en a soixante mille; à l'occident, dans les provinces de Mahratta et de Bombay, la mission en est encore au début; mais, vers le nord, dans le Sind, dans le Pendjab, les progrès sont rapides. C'est par là que descendirent autrefois les Aryas, ces ancêtres communs des Hindous et de nos nations occidentales; c'est par là que nos missionnaires, remontant vers les plateaux glacés du Thibet, refuge jusqu'ici presque inaccessible du bouddhisme, porteront l'Évangile au berceau de notre race et feront entrer, suivant l'antique prédiction du patriarche, les derniers païens, descendants de Japhet, dans les tabernacles de Sem.

Sans doute, les classes supérieures de l'Inde, les brahmines en particulier, semblent jusqu'ici réfractaires aux efforts des chrétiens; mais rappelons-nous que, lorsque le christianisme avait profondément entamé le monde romain, c'est dans les académies d'alors que le paganisme trouvait ses derniers défenseurs, grâce à un syncrétisme qui permettait de conserver les dieux de la cité et les superstitions anciennes en les mêlant aux idées nouvelles; rien n'est comparable à cet égard au

monstrueux chaos de croyances que l'hindouisme maintient dans une unité apparente, et qui vont depuis le théisme jusqu'au culte des dieux singes, depuis la morale élevée du code de Manou jusqu'au mysticisme impur du culte de Chrischna. En réalité, ce qui fait durer dans l'Inde la religion des brahmanes, c'est avant tout la caste, c'est-à-dire un état social que l'école commune, le service militaire, tous les progrès de la démocratie et jusqu'aux chemins de fer, ébranlent chaque jour. Au contact de la famille chrétienne, la femme hindoue veut sortir de sa situation dégradante, et, lorsque l'état social de l'Inde aura été renversé de fond en comble, l'Église chrétienne verra les multitudes accourir dans son enceinte agrandie. Ecoutez ici le témoignage d'un savant dont nul n'osera contester la compétence : « Pour autant que je connais les Hindous, a dit Max Müller, ils me paraissent plus mûrs pour le christianisme que tout autre peuple qui ait jamais embrassé l'Évangile » (*Allgem. Miss. Zeitschrift,* 1879, p. 147).

Après l'Inde, la Chine. Chacun se rappelle ici comment, au dix-septième siècle, lorsque l'influence des pères jésuites fut prépondérante à Pékin, on put croire à la conversion prochaine de cette immense nation. Il fallut bien revenir de ces espérances. En réalité, la Chine fut bientôt fermée hermétiquement aux étrangers. Le traité de Nankin n'ouvrit à l'Europe, en 1842, que cinq ports de mer. Ce n'est que depuis celui de Tientsin, signé en 1860, que l'intérieur du pays est accessible, et nous avons dit plus haut à la suite de quelle guerre inique. Il n'y a donc, en réalité, que vingt-sept ans que les diverses Églises chrétiennes peuvent y évangéliser librement. D'après les témoignages les plus sérieux, elles y ont fondé trois cent cinquante communautés chinoises, avec soixante-cinq mille convertis ; c'est peu de chose à côté des quatre cent cinquante milliers d'adhérents que l'Église catholique prétend y posséder encore depuis le dix-septième siècle, et cependant le langage de nos missionnaires ne trahit point de découragement. Ils sentent, au contraire, que les Chinois n'ont pas contre eux d'hostilité systématique, tandis que le souvenir des intrigues politiques

du passé, et, d'autre part, le célibat des prêtres et le confessionnal leur inspirent à l'égard du catholicisme une défiance presque invincible. A cet égard donc, la situation des protestants est plus favorable. On a prétendu que la diversité des Églises qu'ils représentent nuisait, là comme ailleurs, à l'efficacité de leur action. Rien n'est plus exagéré qu'un tel reproche. En premier lieu, s'il y a un fait évident, c'est qu'en face du paganisme les différences secondaires s'évanouissent et que l'on va d'instinct à l'essentiel. Ensuite, lorsqu'il s'agit de missions, c'est une erreur de croire que l'uniformité dans les procédés d'action soit un avantage; la variété des moyens est infiniment préférable. Aux Indes, par exemple, le rôle de la femme chrétienne, de l'épouse du missionnaire, est immense; si elle a des connaissances médicales, elle peut avoir un accès immédiat auprès des familles hindoues, dans l'intérieur desquelles un prêtre n'entrerait jamais. Ajoutons enfin que dans une nation qui, comme la Chine, se vante avant tout d'être lettrée, une religion qui fonde son autorité sur un livre excitera sûrement l'intérêt; or, grâce à d'admirables travaux, il se trouve précisément que la version chinoise des saintes Écritures est un modèle d'élégance et de fidélité.

L'orgueil invétéré des Chinois a subi récemment de rudes atteintes. Les préjugés, entretenus par un isolement séculaire, sont frappés à la racine même, et les épouvantables famines qui, à diverses reprises, ont désolé ce vaste pays, ont eu du moins ce résultat qu'il a vu de près à l'œuvre la charité chrétienne, et qu'il commence à comprendre que ce ne sont pas les mêmes mains qui lui apportent l'Évangile et l'opium.

Mais, de toutes les nations civilisées de l'Asie, aucune ne présente aux apôtres du christianisme un avenir plus rempli de promesses que le Japon.

Il y a trente-quatre ans, tout étranger qui y pénétrait était puni de mort; les Hollandais seuls pouvaient y envoyer un vaisseau par année; le christianisme, apporté autrefois par les catholiques, en avait été extirpé par une législation implacable. Le 7 juillet 1853, une flotte américaine jette l'ancre de-

vant Yédo; six ans plus tard, des traités de commerce ouvraient le Japon aux États-Unis d'abord, puis à l'Angleterre, puis aux autres puissances. Des missionnaires américains et anglais commencèrent à instruire des enfants. En 1872, ils obtinrent pour la première fois la liberté de parler en public. Alors une Église se forme à Yokohama, suivie bientôt de plusieurs autres; l'Évangile, les livres de prière sont traduits; les recueils d'hymnes se multiplient; on crée des écoles de théologie. Aujourd'hui, les presbytériens, à eux seuls, y ont fondé toute une fédération de paroisses reliées par un synode général.

Je ne veux pas surfaire les résultats que je viens de constater, ni transformer en moissons ce qui n'est encore à nos yeux que des prémices. Mais un fait est aujourd'hui incontestable : c'est que dans ces vieilles races de l'Orient, si différentes des nôtres par le tempérament, la langue, le génie, les traditions, les habitudes, le christianisme, par la seule puissance de la parole, a réuni par milliers des disciples convaincus, qui croient ce que nous croyons, espèrent ce que nous espérons, ont traversé les mêmes expériences morales que les nôtres, ont le cœur pénétré d'un même amour, et affirment avec nous une fraternité qui a son siège dans les régions les plus intimes de l'être intérieur. Je dis que, cela étant, on peut regarder vers l'avenir avec confiance. Il n'y a plus là une végétation exotique; l'arbre est enraciné dans le sol indigène, il grandira.

II

Si, maintenant, nous envisageons la mission chez les peuples sauvages, nous y constaterons des résultats plus rapides et plus magnifiques encore. Et pourtant, là aussi, les obstacles étaient formidables; le cannibalisme, les sacrifices humains, l'infanticide, la corruption avec son impudeur naïve, et, chez certaines tribus, une dégradation telle qu'on se demandait si l'on pouvait y réveiller quelques sentiments humains, voilà les ennemis contre lesquels il fallait lutter. Or, aujourd'hui, nous pouvons le dire avec une joie profonde, la Polynésie est christianisée

dans sa presque totalité; Taïti et les îles voisines sont protestantes et françaises; les îles Sandwich sont devenues de vrais centres de missions; il en est de même de l'archipel des Fidji, dans la Mélanésie, où l'on compte plus de cent mille chrétiens assistant régulièrement au culte dans les huit cents chapelles qu'ils ont eux-mêmes élevées. Si nous prenons l'ensemble des îles de l'océan Pacifique, c'est à trois cent cinquante mille qu'il faut porter le nombre des indigènes rattachés aux Églises évangéliques; c'est sur eux que nous pourrons compter bientôt pour achever d'évangéliser le reste de ces archipels. Ailleurs, dans les îles de la Sonde et dans l'océan Indien, les Célèbes et Madagascar nous offrent un spectacle analogue. Le temps est loin où Chateaubriand se moquait agréablement des prédicants qui venaient troubler les amours innocentes de ces naïfs enfants de la nature. L'histoire de ces missions a montré que, là comme ailleurs, la conscience peut être réveillée et que ces races, elles aussi, peuvent avoir leurs martyrs.

Une tâche plus ingrate est imposée à ceux qui doivent évangéliser les Papous de l'Australie ou les tribus de la Nouvelle-Guinée: là l'ignorance est telle, l'intelligence si rudimentaire encore, qu'on a pu hésiter à entreprendre une œuvre de relèvement condamnée, semblait-il, à un avortement misérable. Eh bien, il s'est trouvé des hommes pour commencer cette œuvre et pour la continuer avec une persévérance que rien n'a pu lasser. Ce sont, en premier lieu, les Moraves. Et ici, permettez-moi de le dire bien haut, si c'est par l'exemple du Christ qu'il faut apprécier la grandeur morale, si rien dans l'ordre évangélique n'est supérieur à l'esprit de sacrifice, c'est aux Moraves qu'il faut donner la place d'honneur dans l'immense armée de la mission. Cette Église, ou plutôt cette famille chrétienne, ne se compose que d'une poignée d'hommes : vingt-cinq mille tout au plus. Or, dès 1733, ils étaient au Groënland, et partout et toujours vous les retrouvez dans les régions perdues, réalisant cette définition qu'on a donnée d'eux : « Ils vont là où personne n'irait. » Dans les sables brûlants de l'Australie, ils ont réuni autour d'eux les rebuts de races abjectes et leur

ont enseigné, avec la foi chrétienne, les éléments d'une culture agricole dont les échantillons ont été couronnés dans une de nos expositions universelles. Dans les régions polaires du Labrador, sur ces côtes où la glace a souvent jusqu'à trois cents mètres de profondeur, dans les huttes de ces Esquimaux où l'on respire une atmosphère infecte, où la promiscuité développe des vices repoussants, dans ces plaines où le regard ne rencontre à perte de vue que des blancheurs sépulcrales, semblables à un linceul immense, troué çà et là par des rochers noirs et décharnés, ces hommes de Dieu qui sont nés sous nos climats, qui, comme nous, aiment la lumière, la chaleur, le ciel pur, les fleurs du printemps et les fruits de l'automne, restent là, enseignant, priant, espérant, comme des témoins invincibles de la foi qui doit vaincre le monde et de l'amour qui doit le transformer.

C'est aussi vers des races que l'on appelle inférieures que Dieu a dirigé l'action de notre Société. Des circonstances, dans lesquelles ils ont reconnu une direction providentielle, ont conduit les fondateurs de cette œuvre vers le sud de l'Afrique et ont fait d'eux les apôtres des Bassoutos; de là entre ce peuple et nous cette alliance si étroite, si intime, ces liens aussi forts que ceux de la chair et du sang. Là-bas, sur les bords de l'Orange, ce jour est, comme ici, un jour de fête; plus d'un cœur se tourne vers nous à cette heure, plus d'une prière s'associe aux nôtres. Le Lessouto a été notre première possession sur la terre africaine; or, comme il est dans le plan de Dieu de bénir l'activité de ses serviteurs en la multipliant, ce n'est plus sur ce point seulement que nos ouvriers sont appelés à marcher à la conquête du continent noir. Par trois autres côtés, le Sénégal, le Congo, le Zambèze, Dieu nous en ouvre les portes. Oui, cette terre qui fut le théâtre de tant de violences, et dont le sable a bu le sang comme l'eau, elle appartient d'avance à l'Église chrétienne, qui ne laissera pas l'islam la devancer pour y établir sa domination maudite. Dans ces deux dernières années, les régions des grands lacs, découverts par Livingstone, ont vu se passer des scènes tragiques dignes

des temps des premiers martyrs. En janvier 1885, c'était le supplice de ces trois héros de l'Ouganda, Youçouf, Serouanga et Kakumba; on les lia sur un bûcher, où on les brûla lentement; on leur coupa les bras, que l'on jeta devant eux dans le brasier; pendant ce temps, des voix railleuses leur criaient : « Priez maintenant Içа Masya (Jésus le Messie) pour qu'il vous délivre. » Et eux répétaient au milieu des flammes le cantique « *Killa sikou tounsifou* (chantez tous les jours ses louanges) », jusqu'au moment où la fumée les étouffa. Eh bien! cette langue autrefois barbare qui a prononcé de tels accents est aujourd'hui une langue chrétienne. Iça Masya, Jésus le Messie, régnera bientôt sur ce peuple. Le 31 octobre suivant, l'évêque Hannington, l'héroïque directeur de cette mission, l'un des plus nobles cœurs que ce siècle ait produits, succombait à son tour; en avril 1886, trente-deux indigènes étaient brûlés vifs pour avoir refusé de pratiquer les honteuses débauches qui sont l'un des opprobres du paganisme; rien ne peut donner une idée des tortures et des infamies qui marquèrent leur supplice; mais de telles souffrances montrent à quelle profondeur la foi chrétienne a pris possession de ces âmes ; aussi ne faut-il pas s'étonner de la sainte contagion d'enthousiasme que ces morts excitent non seulement en Afrique, mais en Angleterre, où des jeunes gens s'offrent par centaines pour aller occuper ces postes d'honneur et de péril.

Notre mission d'Afrique n'a pas eu encore de ces sanglants martyres; mais, ne nous y trompons pas, il y a d'autres épreuves aussi redoutables pour la foi. S'avancer comme Coillard, Jeanmairet et nos autres pionniers du Zambèze dans un pays absolument inconnu, vivre pendant des mois à la merci de chefs indigènes qu'un seul accès d'ivresse peut transformer en bêtes féroces, être arrêté par un accident vulgaire, par un attelage qui échoue dans un marais, par un canot brisé sur un récif, et là, sous un climat énervant, se consumer dans une inaction forcée, quelle agonie pour une âme vaillante, quel supplice prolongé! C'est à ce prix pourtant que se préparent les victoires certaines que racontera l'avenir.

Mes frères, dans cette maison que nous inaugurons aujourd'hui, toutes les nouvelles de cette guerre héroïque trouveront un écho. Ces souffrances, ces angoisses, ces sacrifices, ces morts sanglantes, y seront pieusement recueillis; ici se conservera cette histoire qui risquerait de se perdre au milieu des rumeurs quotidiennes et des futilités bruyantes qui remplissent souvent nos existences. Ici l'on priera pour ceux qui combattent.

Ici se prépareront aussi leurs aides et leurs successeurs. On les formera au travail manuel que les plus grands apôtres, à commencer par saint Paul, n'ont jamais dédaigné et qui, pour les missionnaires, est souvent une nécessité de premier ordre; on s'efforcera aussi de cultiver leur intelligence, car, il ne faut pas s'y tromper, dans les races que nous appelons inférieures les questions, aujourd'hui surtout, se posent aussi difficiles qu'ailleurs. « Ne nous expédiez jamais votre rebut, disait Livingstone, la mission réclame ce que vous avez de meilleur. » Le nombre des ouvriers, si désirable qu'il soit, n'est pas l'essentiel, et, dût notre impatience naturelle s'en étonner, ce serait le plus mauvais des calculs que d'envoyer au combat des soldats mal armés.

Mais, ai-je besoin de le dire en terminant? la condition première du succès restera telle que l'apôtre l'a définie depuis dix-huit siècles. Aujourd'hui, comme au temps de saint Jean, c'est la foi qui doit vaincre le monde, la foi en cette parole divine qui a usé tant de résistances et survécu à tant de défaites apparentes, la foi en Celui qui, lorsqu'il n'avait autour de lui que douze disciples, a dit : « Cet Évangile du royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations. » Amen!

LESSOUTO

—

MORIJA

Une visite d'Église.

On lira avec intérêt le récit suivant que M. Dieterlen, installé depuis peu à Morija, a adressé à sa famille (1) :

Morija, 30 mars 1887.

Nous venons d'avoir ici quelques jours très intéressants. Il s'agit de l'examen de l'Église de Morija, qui a eu lieu samedi, dimanche et lundi.

Cet examen est chose toute nouvelle au Lessouto, et n'a été institué qu'il y a deux ans, lors de la conférence de Mabouléla. Nous avons alors décidé que chacune de nos Églises serait examinée tous les deux ans par deux missionnaires délégués par la Conférence pour se rendre un compte exact de la situation matérielle et de l'état spirituel de l'Église, et pour lui donner des conseils et des exhortations propres à la stimuler. Nous pensions que cette institution pourrait augmenter la vie de nos chrétiens, fortifier missionnaires, évangélistes, instituteurs, anciens, etc., et en général donner une nouvelle impulsion à nos troupeaux. Les expériences que j'ai faites ces jours-ci m'ont montré que cet examen pourrait avoir une excellente influence, et je suis reconnaissant à Dieu d'avoir été appelé, quoique par raccroc, à y prendre une large part.

En effet, les examinateurs délégués pour visiter l'Église de

---

(1) Par la place que nous avons faite dans notre recueil aux discours prononcés à notre assemblée annuelle et au compte rendu de l'inauguration de la Maison des missions, nous nous sommes mis fort en retard avec nos champs de travail, comme on le verra par la date de cette lettre. Nous nous efforcerons, dans nos prochaines livraisons, de regagner le temps perdu et de remettre notre journal au courant des événements.
(*Note des Réd.*)

Morija étaient Marzolff et Daniel Keck. Or, Marzolff vient de s'installer à Béthesda et ne peut pas voyager à cheval sans souffrir de son bras, dont les mouvements sont encore gênés; il me demande donc de le remplacer, honneur que je crus devoir accepter, quoique me sentant intimidé par la tâche et incapable de la bien accomplir.

Daniel Keck, retenu à Maboueléla par des circonstances de famille, pria M. Jacottet de le remplacer, et celui-ci serait venu sans une assez grave indisposition de sa femme, qui le retint à Thaba-Bossiou. Ce fut Henri Dyke qui fonctionna avec moi, quoiqu'il fasse partie de l'Église de Morija.

Donc samedi matin, nous nous trouvons réunis dans l'Église de la station, avec une assemblée de près de mille personnes, car il n'y a pas un pouce de terrain qui ne soit occupé. Les gens des annexes sont venus, malgré la pluie du vendredi; tous les évangélistes, avec leurs anciens et les instituteurs, sont assis devant la table derrière laquelle nous trônons, et nous commençons par les exercices ordinaires : chants et prières.

Nous expliquons à l'assemblée le but de notre visite, les avantages qui pourront en résulter, la manière dont elle doit être faite et les points sur lesquels nous désirons être renseignés par les évangélistes. Et le premier que nous mettons sur la sellette, c'est le pasteur de Morija, M. Mabille.

Il nous donne d'abord la statistique de son œuvre générale, cela seul vaut la peine d'être noté. Car je me suis souvent demandé si en France on se rendait exactement compte de la nature de l'œuvre du Lessouto, de son étendue, de ce qu'il y a à faire pour l'étendre et la compléter. Si j'avais sous la main les statistiques de toutes nos Eglises, je te les donnerais ici plutôt que celle de Morija. Mais je raconte l'examen auquel j'ai assisté : mon devoir de narrateur est donc de parler de Morija, et pas d'autre chose. Qu'on lise donc avec attention les chiffres suivants :

Membres de l'Eglise, 1,144; catéchumènes, soit païens convertis, soit enfants de chrétiens : 453. Les écoliers sont au nombre de plus de mille : 1,087. Il y a 20 annexes, donc 20 évangélistes; 19 écoles du jour et 5 du soir, sans parler des écoles normale et

biblique établies sur la station. On ne peut se figurer ce que c'est qu'une affaire pareille. Il faut diriger ces évangélistes, veiller à tout, trouver leur petit salaire, bâtir leurs maisons, les chapelles, connaître tout ce qui se passe, le mal comme le bien, et tenir ensemble ces différentes annexes pour qu'il y ait de l'unité dans l'œuvre. On voit qu'un navire aussi gros demande qu'il y ait au gouvernail un pilote solide. Mais ce qui facilite la marche de cette œuvre, c'est que les évangélistes et les anciens sont d'accord avec leur missionnaire, ayant en lui une confiance parfaite, et cherchent en même temps à mériter la confiance qu'il leur témoigne en faisant de leur mieux.

Ce n'est pas tout : il y a dans le seul district de Morija 646 villages, c'est-à-dire que l'Eglise de Morija a pour mission d'annoncer l'Evangile à 646 villages païens. Par village il ne faudrait pas entendre des villages comme ceux de France, comptant un millier d'habitants : ceux du Lessouto ne sont pas si considérables et ne comptent guère plus de 100 personnes, mais peu importe : le chiffre de 646 est effrayant, si l'on pense aux difficultés que l'on éprouve quand on veut bien exposer le salut aux païens. Notez encore que sur ces 646 villages il n'en est que 245 où il se trouve des chrétiens : peut-être une famille, peut-être une pauvre femme isolée au milieu des païens, peut-être plusieurs ménages qui sont depuis longtemps chrétiens. En tout cas, voilà 401 villages où il n'y a pas un chrétien ! Courez après ces païens : les uns demeurent à votre porte, d'autres dans la plaine qui mène au Calédon, d'autres au fond des Maloutis, plus loin que la cascade de la Maletsounyané, dans des creux où il y a quelques années on ne rencontrait que des gazelles et des panthères.

Mais je m'attarde à ces questions générales, alors que c'est de l'examen ou de la visite de l'Eglise que je voulais donner une idée.

Après nous avoir fourni des renseignements sur l'œuvre de Morija, M. Mabille nous parle de la station, répondant aux questions sur lesquelles nous l'avions prié de nous donner des renseignements : l'état spirituel du troupeau, la fréquentation

du culte, l'évangélisation, la cure d'âmes, le culte de famille, les collectes, écoles de semaine et du dimanche, les principaux cas de discipline, les catéchumènes, etc., etc. Son rapport accuse des améliorations et des progrès sur l'année dernière. La jeunesse en particulier va mieux, sans doute grâce à mademoiselle Aline Mabille, qui s'est chargée de tout un essaim de jeunes filles volages et turbulentes, qui mettaient le directeur de l'école du dimanche, et d'autres encore, sur les dents. Mademoiselle Aline les a enrégimentées, leur a parlé, a gagné leur confiance et leur cœur, et l'on remarque déjà qu'elles sont plus sages et plus respectueuses. Par exemple, M. Mabille ne nous dit pas cela à l'église, mais je le sais et le dis par raccroc.

Pour l'évangélisation, on y procède de différentes manières : tantôt c'est une femme qui passe son dimanche dans un village païen, allant de hutte en hutte pour causer avec les païens et païennes et prier avec eux. Tantôt on y va en groupe, on réunit les gens d'un village, on chante des cantiques, on fait de petites prédications. Parfois aussi c'est toute l'Eglise qui se met en campagne et attaque un village païen.

Il y a donc divers moyens de prêcher l'Evangile, il devrait y en avoir d'autres encore, car ce qu'il faut éviter, c'est de tomber dans la routine, ou de ne pas bien faire ce que l'on fait.

Je ne puis raconter ce que dit chaque évangéliste, car nous en avons interrogé vingt en un jour, ce qui nous a tenus à l'église le samedi environ huit heures ! Huit heures ! direz-vous. Oui, huit heures, et cela ne nous a pas paru trop long. Au Lessouto, on a plus de capacité qu'en Europe pour les longs services religieux. Mais, à part cela, les rapports qu'on nous fit étaient si intéressants que le temps passait sans qu'on le remarquât.

Que j'aimerais à donner la physionomie de ces réunions! vous présenter les évangélistes en deux ou trois traits de plume, dire un mot sur chacun, ou sur ceux qui m'ont plu davantage que d'autres. Mais c'est impossible, j'y renonce à l'avance. Vous connaissiez un évangéliste d'Hermon, parce que j'en avais parlé peu à peu, trait pour trait. Vous finirez par vous familiariser avec ceux d'ici, car je parlerai souvent d'eux. C'est qu'une

assemblée de Bassoutos est intéressante, quand on aime les Bassoutos. Si nous savions l'histoire de chacun, que de choses curieuses nous aurions à dire. Et puis ces yeux noirs fixés sur vous, cela dit parfois tant!

Mais le soir est venu, il est cinq heures. H. Dyke et moi nous devrions répondre à l'Eglise, lui donner nos impressions et au besoin les conseils que nous croirons utiles. Mais avant de parler il faut réfléchir, digérer la masse de renseignements que nous avons avalés aujourd'hui, même un peu reposer nos têtes qui ont fini par se fatiguer. Ce sera pour demain après midi.

Et demain, qui est dimanche, a été un beau jour aussi. Le matin, service en plein air. L'après-midi nous nous empilons de nouveau dans l'église qui est encore plus pleine, si possible, qu'hier. Henry et moi nous parlons tour à tour à l'assemblée, pour nous relayer et pour éviter la monotonie. Nous nous sommes partagé la besogne. Dyke parlera du culte de famille, des écoles, de l'évangélisation, moi des collectes, de la cure d'âme, de la conduite des chrétiens, etc., etc. Nous mêlons les éloges aux critiques, comme de juste, reconnaissant ce qu'il y a de bon et de réjouissant, et reprenant ce qui nous paraît répréhensible, et conseillant quand nous croyons qu'un conseil est utile. Cela tout simplement et sans prétentions, car, pour ne parler que de moi, cet examen m'avait vivement fait sentir combien j'ai été au-dessous de ma tâche à Hermon. Je me disais tout le temps : Ah! si je pouvais reprendre mon œuvre, je ferais beaucoup mieux qu'autrefois, je serais plus fidèle et plus capable. Ma qualité de visiteur m'obligeait de conseiller les autres, je ne pouvais m'y refuser. Mais, au fond, je prenais pour moi-même mes propres avertissements, et j'eusse beaucoup mieux aimé pouvoir me taire et méditer en silence les leçons que j'avais reçues.

Pour terminer cette longue séance, nous avons eu une de ces bonnes choses dont on se souvient longtemps et qui vous remuent le cœur d'une façon salutaire. Quelque chose de rare, qu'en Europe on a encore moins souvent qu'ici, si je ne me trompe. Vous allez vous demander ce qui va venir. Pas grand'-

chose : le chant d'un cantique. Par un chœur? Non, par l'assemblée. Oui, un cantique chanté par 800 personnes émues, sérieuses, sentant ce qu'elles chantent, c'est une des plus belles choses qu'on puisse entendre. Nous avons dans notre recueil du Lessouto un cantique composé par M. Casalis père, commençant ainsi : « Si vous me demandez qui est mon espérance, je dirai que c'est Jésus... » Il y a dans ce cantique quelque chose de tout spécial, un je ne sais quoi, qui ne s'explique pas, qui ne s'analyse pas, mais qui est là. Cela agit sur le cœur et fait vibrer la voix à l'unisson du cœur. On ne peut guère le chanter froidement. Mais quand une grande assemblée l'entonne, préparée par des émotions religieuses ou des pensées sérieuses, c'est tout simplement magnifique. Dimanche dernier nous l'avons eu ce cantique, et je vous assure que personne n'aurait pu l'entendre sans être remué.

Et pour terminer : vendredi le temps était tellement pluvieux que nous doutions qu'il soit possible à beaucoup de gens de venir à Morija. Ils vinrent cependant et le temps fut beau pendant deux jours. Mais dimanche soir la pluie recommença, peu après la fin de nos réunions, et pendant toute la nuit, ce ne fut qu'une longue averse. Rigoles partout, torrents partout, chemins impraticables, en un mot tout ce qui accompagne ici les grandes pluies. Nous avons donc eu juste nos deux jours pour accomplir notre tâche et nous en sommes reconnaissants.

Du reste, nous eûmes encore, le lundi, une réunion de trois heures avec les évangélistes, anciens et instituteurs. Nous tenions à causer avec eux pour les encourager et leur donner quelques idées de plus pour l'exercice de leurs fonctions, sur la préparation au ministère, la prédication, l'exemple à donner, la cure d'âme, etc. Il est pénible de se trouver là, forcé de donner des conseils à des hommes qui sont sous le harnais depuis longtemps et dont les têtes grises ou grisonnantes vous inspirent le respect. Aussi ne fis-je que leur communiquer quelques-unes de mes expériences de pasteur, me sentant un avec eux et désirant le rester. Car j'ai beau être à l'école de théologie, je tiendrai toujours à travailler dans l'Eglise comme pasteur et à

porter une petite part des soucis du pastorat. Avec Hermon d'une part (que je considère toujours comme mon œuvre) et Morija, où je veux être de tout cœur un membre vivant de l'Eglise, je n'aurai pas la tentation de croire que désormais je ne dois avoir de pensées et de soucis que pour l'école théologique.

Voilà le résumé de cet examen, bien simple sans doute, mais qui donnera quand même une idée de ce que nous avons fait. L'impression générale est que ces réunions ont été bienfaisantes. Dieu le veuille, pour les examinés et pour les examinateurs.

H. DIETERLEN.

MISSION DU ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

Un important courrier du Zambèze nous est arrivé au moment où notre livraison de juillet sortait de presse. Nous en commençons aujourd'hui la publication. Malheureusement les nouvelles de M. Coillard qu'on va lire s'arrêtent au 22 janvier. Nous subissons ainsi l'effet de la grande distance qui sépare Séfula de Sesheké. Une lettre de M. Jeanmairet nous apprend qu'à une date un peu plus rapprochée, M. et madame Coillard étaient toujours en bonne santé. Les nouvelles de Sesheké vont jusqu'au 17 février. A ce moment, tout le personnel de cette station était dans un état satisfaisant.

La même poste nous a apporté des lettres de nos amis M. et madame Jalla, M. Goy et M. Dardier. Tous quatre se portaient bien et étaient pleins d'entrain. Leur voyage jusqu'à Mangwato a été marqué par une série d'incidents qui ne manqueront pas d'intéresser vivement nos lecteurs. Actuellement, pour autant que les prévisions sont permises et possibles en pareille matière, la petite colonne doit être arrivée au Zambèze,

et M. Coillard n'est pas loin de saluer ce renfort qu'il a si souvent et si instamment réclamé. On jugera, par la lettre qu'on va lire, à quel point ce renfort aura été le bienvenu.



A SÉFULA

Lettre de M. Coillard.

Séfula, 15 janvier 1887.

Collaborateurs et amis, bien-aimés dans le Seigneur,

Séfula, sur le haut Zambèze et dans la vallée des Barotsis, n'est pas précisément un Eldorado ; ce n'est pas non plus la fin de nos difficultés, tant s'en faut. Mais Séfula, c'est le terme d'un voyage de trois ans et d'une vie errante de dix années. C'est en 1877, en effet, que nous quittions notre paisible presbytère de Léribé pour le pays inconnu des Banyaïs. Nous nous doutions fort peu que ce voyage, qui ne devait durer que quelques mois, aboutirait au Zambèze, au sacrifice (pour nous) d'une œuvre aimée et à la fondation d'une mission nouvelle. Depuis lors, nous n'avons plus posé le bâton de pèlerin. Si nous avions prévu tout ce qui était devant nous, le courage nous eût probablement manqué. Mais Dieu, dans sa grande bonté, nous a conduits pas à pas; les difficultés ont surgi une à une, mais une à une aussi elles ont été surmontées. C'est par degrés, et pour ainsi dire insensiblement, que nous sommes arrivés à l'angle de la route où notre vie missionnaire a pris une nouvelle direction et où se sont ouvertes devant nous des perspectives inattendues dans le champ missionnaire. Dieu s'accommode ainsi à la faiblesse de ses enfants. Il les ménage tout en faisant leur éducation; il aplanit leur chemin et leur rend tout facile, et eux, soutenus par « les bras éternels », allant de « force en force », sont tout étonnés, quand ils jettent un regard en arrière, de constater les progrès accomplis et les résultats obtenus. C'est de Lui que vient toute grâce excellente

et tout don parfait; qu'avons-nous que nous ne l'ayons reçu? A Lui donc, à son nom seul soit toute louange et toute gloire!

Ce n'est pas sans émotion que j'inscris cette date qui ouvre une ère nouvelle dans l'histoire de notre mission. Elle y figurera longtemps dans l'avenir, j'en ai l'assurance, comme notre *Jehovah-Jireh* et comme un monument international de foi et d'union. C'est notre *Eben-Hezer* à nous; en l'érigeant, nos cœurs débordent de joie et de reconnaissance pour le passé, et nous plongeons les regards dans l'avenir sans inquiétude, avec une sereine confiance. Je tiens à le dire, chers amis : votre coopération, vos prières et votre affection nous ont fait du bien et nous ont encouragés. Vous êtes autant que nous les fondateurs de cette œuvre; et je crois que vous nous avez donné le droit de compter sur un redoublement de votre intérêt et de votre libéralité. C'est maintenant ou jamais le moment d'une action vigoureuse et soutenue. Gardons-nous d'un zèle spasmodique qui subit les caprices de la mode et de la nouveauté. Pour vous qui donnez et priez, comme pour nous qui sommes à la brèche, l'œuvre qui nous est confiée est éminemment une œuvre de patience, de persévérance et de foi; soyons prêts à la faire au milieu des dangers les plus sérieux, des désappointements les plus vifs, comme aussi des sacrifices les plus coûteux. Ne reculons devant rien. Les désastres de l'expédition du docteur Holub, le martyre de l'évêque Hannington, celui d'un missionnaire wesleyen et de sa femme à la côte d'ouest, le massacre du comte Porro et de M. et madame Barral, et d'autres faits semblables nous disent clairement que ce n'est pas impunément que la science, la civilisation et le christianisme attaquent le continent noir, une des principales forteresses de Satan.

Ceignons-nous donc de courage et de force; Il ne nous rendra pas la vie facile ici, c'est certain. Et cependant, bien chers amis, dans nos aspirations pour l'avenir de cette mission, mettons de côté toute timidité et modestie humaines; osons être téméraires et audacieux. Ad. Monod, de vénérée mémoire, a dit : « Prions comme si nous ne pouvions *rien;*

travaillons comme si nous pouvions *tout.* » L'œuvre grandit toujours plus à nos yeux en étendue comme en difficultés. Nous sentons plus que jamais notre faiblesse et notre insuffisance; mais les promesses immuables de Dieu sont là dans toute leur réalité et sans d'autres limites que notre foi et la puissance de l'Éternel. La conversion des âmes les plus dégradées et les plus abruties, et la transformation des peuples par la prédication de la folie de la croix, ne sont plus des miracles qu'il soit permis au plus sceptique de révoquer en doute; ce sont des faits accomplis que l'histoire a déjà maintes fois constatés depuis le commencement de notre siècle, sans remonter plus haut. Attendons donc de *grandes choses* et nous verrons de *grandes choses.* « *Si tu crois,* tu verras la gloire de Dieu. »

Il vous souvient peut-être que c'est le 16 août que j'avais quitté Sesheké pour faire à la vallée le premier voyage en wagons. Jamais nous ne nous étions séparés, ma chère femme et moi, pour un temps aussi long et dans des circonstances aussi sérieuses. Ce « veuvage » a été une rude épreuve, mais nécessaire à l'un et à l'autre, sans doute, pour nous faire pénétrer plus intimement dans la communion du Sauveur. A ce point de vue, elle a été sanctifiée et bénie. Nous avons extrêmement souffert des entraves sans nombre qui ont failli faire manquer tous nos plans. Si l'on m'eût dit d'avance que nous ne quitterions définitivement Sesheké que le 15 décembre pour aller à la vallée, j'aurais probablement partagé le pessimisme de tous ceux qui affirmaient l'impossibilité d'un tel voyage à cette saison; car l'an passé, à même date, ma voiture n'avait pas pu traverser les plaines inondées du Kasaya et du Nguesi pour aller à Mambova. On taxait mon entreprise de folie, et on se disait tout haut ce que j'appréhendais moi-même secrètement, que l'inondation nous surprendrait en route, que nous ne pourrions ni avancer, ni reculer, et que nous serions retenus dans les marais jusqu'à l'hiver.

Notre départ de Sesheké fut des plus tristes : c'était par une nuit obscure et avec une pluie battante. Depuis plusieurs jours, la crue des eaux du Zambèze augmentait nos inquiétudes. Je

ne dirai rien de notre séparation d'avec notre chère nièce et son mari, avec la perspective de cent cinquante lieues de distance entre nous, et d'un revoir que le climat et les circonstances rendent difficile, sinon problématique. Nos cœurs se serrent en pensant à nos bien-aimés, à leur isolement et à leur position tout particulièrement délicate et pénible. Je ne saurais trop demander pour eux vos instantes supplications. Sesheké, comme chef-lieu d'une immense province et la porte du pays, est un poste qui ne le cède en importance qu'à celui de Léaluyi même. Que nous ne soyons qu'à deux pour les occuper, c'est dérisoire. Nous attendons impatiemment le renfort que nous avons demandé à Dieu et à vous. *Quand viendra-t-il?* Que Dieu veille sur Sesheké et sur ses serviteurs !

Malgré les prévisions les plus sinistres, nous avons fait un voyage heureux et rapide. Il a plu, c'est la saison, il a plu beaucoup, mais généralement pendant la nuit, le dimanche ou pendant les haltes. La pluie ne nous a pas fait manquer une seule étape. Les rivières débordaient et nous ont causé de la peine; nous nous y attendions. Il a fallu à chacune passer nos bagages en canots, et une fois même démonter complètement nos voitures comme à Kazungula; mais partout les Mangetés et les Matolélas ont fait preuve de bonne volonté et ont montré de l'empressement à nous aider. Ils nous saluaient joyeusement comme de vieilles connaissances. Non seulement ils se sont contentés de fort petites rémunérations, mais ils ne nous ont rien volé, ce qui est beaucoup dire.

Il faudrait que nous pussions mettre un canot sur chacune de ces rivières. Mais les canots sont difficiles à trouver aussi longtemps que le roi et les principaux de la nation ne sont pas encore pourvus. Me prévalant des dons spéciaux qui nous ont été faits dans ce but, j'en ai commandé plusieurs; j'ai fait aussi une forte commande d'objets d'échange qui nous arriveront probablement vers la fin de l'année. Que nos amis prennent patience et reçoivent encore ici nos remerciements.

Outre une dizaine d'hommes, Léwanika avait envoyé trois petits chefs matolélas « pour prendre soin » de ma femme et

« l'amener en sûreté à la vallée ». Ils appartenaient au clan des *Mayela-fatse*, les mange-par-terre, ainsi nommés parce que le roi Sépopo, dont ils étaient les serviteurs personnels, les nourrissait en versant par terre les restes des écuelles royales. Ils surent gagner la confiance de leur maître au point que celui-ci les établit au milieu de la tribu des Makuengoas dont il n'était pas sûr. Nos petits personnages, fiers de leur mission, levaient la tête, parlaient haut et contraignaient les Mangetés à leur donner abondance de nourriture et à porter leurs paquets. Pour nous, ils étaient pleins d'égards. Pauvres Mangetés! quelle pitié nous éprouvons pour eux! Kalangu, qui est un de leurs principaux chefs et un homme très respectable, me confiait ses peines et me suppliait d'exercer mon influence sur le roi — car il croit que j'ai de l'influence — pour améliorer leur condition. Les chefs de Sesheké venaient de faire une grande chasse de dix jours dans les environs; « ils avaient passé comme une nuée de sauterelles, ne laissant rien derrière eux ». « Nous ne nous plaignons pas, disait-il, ce sont nos maîtres. » Vint ensuite un des principaux officiers de la maison du roi, — un Sekumboa, — qui, mécontent de la quantité de vivres que Kalangu s'empressa de lui envoyer, saisit ceux qui les lui apportaient et le propre fils de Kalangu et les étrangla à la manière des Barotsis.

Le 10 janvier au matin, nous débouchions dans le riche et beau vallon où le Séfula prend sa source. Il fallait voir la sensation que produisit notre apparition. On accourait de tous les villages, grands et petits, les femmes surtout, hors d'haleine. On prenait les devants à nous barrer le chemin pour mieux voir la *dame blanche*, un phénomène vivant qu'on n'avait jamais vu dans toute la contrée, et puis c'était un roulement de claquements de mains et une fusillade de « Shangwe! Khosi! lumela ma rona! » (Salut, seigneur! bonjour, notre mère!) Ce fut au milieu d'une foule bruyante, qui grossissait à chaque pas, que nous arrivâmes à la station. Depuis lors, des troupes nouvelles se succèdent chaque jour et plusieurs fois par jour. Quelques personnes apportent de petits présents de bienvenue,

des produits de leurs champs et tous des salutations cordiales. Somme toute, nos impressions sont bonnes en étudiant les figures qui nous étudient aussi. Nous cherchons involontairement parmi ces gens « les frères et les sœurs » qui nous sont promis et que la grâce de Dieu nous révélera un jour. Nous cherchons à découvrir aussi parmi eux des ressemblances avec ceux que nous avons quittés, mais que nous portons toujours sur nos cœurs, et nous plaçons mentalement sur leurs têtes des noms qui nous sont chers. Nous les aimerons, ces Barotsis, non seulement comme des créatures humaines pour qui le Sauveur est mort, mais comme des individus sociables. Nous pourrions même espérer de gagner bientôt leur confiance et leur affection, n'était le régime de tyrannie et de méfiance sous lequel ils vivent.

Nos chers amis, Middleton et Waddell, étaient en bonne santé. Ils ont eu la vie dure pendant mon absence, et rien d'étonnant à ce qu'ils aient eu quelques attaques, assez légères du reste, de fièvre. C'est avec une émotion mal contenue qu'ils souhaitèrent à ma femme la bienvenue à Séfula. Ils avaient perdu tout espoir de la voir arriver avant l'hiver. Malgré les pluies incessantes et de grandes difficultés, ils ont réussi à mettre un toit de chaume sur une cabane de deux chambres faite de pieux et de roseaux. Il s'agit maintenant de la crépir, d'en faire les parquets de terre battue et de la laisser sécher, ce qui prendra des semaines. En attendant, le wagon nous sert de chambre à coucher ; nous prenons nos repas dans une hutte d'herbe ouverte à tous les vents et infestée le soir de moustiques et de toutes sortes d'insectes qui rendent tout travail et même la lecture impossibles. La forêt où nous bâtissons et que j'avais laissée toute noire, grillée par le feu, est devenue un fourré de broussailles qui croissent vigoureusement. C'est à peine si, à cinquante pas de distance, on pouvait distinguer le toit de la chaumière au milieu de ce taillis. C'était à étouffer. Je m'étonne que nos aides missionnaires aient pu y vivre pendant deux mois. Ces broussailles épaisses, où foisonne un petit serpent noir qu'on dit être très dangereux, sont en même temps han-

tées par les hyènes et les panthères. Elles ont fait de fréquentes incursions nocturnes au camp, et on a dû leur faire une chasse sérieuse. Il fallait voir la joie de Nguana-Ngombe et de mes autres garçons quand ils me contaient comment ils avaient tué deux de ces monstres à quelques pas de nos huttes. Hélas! dans un village voisin, une jeune esclave qui mourait de faim avait volé de nuit quelques épis de maïs. Elle les rôtissait au feu de nos bergers endormis et les dévorait sans bruit, quand, tout à coup, une hyène fondit sur elle et l'emporta dans les bois. Le lendemain, on ne trouva d'elle que quelques lambeaux de chair et des os épars!

Il faut donc nous fortifier de bonnes palissades et déblayer les broussailles, un travail considérable. Le croirait-on? il m'en coûte de déraciner même un de ces arbustes, moi qui, pendant vingt années, au Lessouto, ai planté des arbres, espérant m'y ensevelir comme dans une forêt.

Plus de famine maintenant; il y a une abondance de nourriture qui permet d'attendre les récoltes. Nos jeunes gens peuvent toujours grignoter quelques épis de maïs vert qu'on leur donne en passant. Nous pouvons nous pourvoir à bon marché de pourpier des champs, de citrouilles, de jeunes gourdes, etc. Seulement le calicot file. Une pièce est à peine entamée qu'on tremble de la voir finir. Quoi qu'on en pense, le système du troc n'est pas économique. Les frais de transport sont considérables; notre petite monnaie, ce sont des mouchoirs et des *setsiba* surtout. On ne peut presque rien acheter, ni obtenir le moindre service sans le setsiba. C'est un cadeau de rigueur pour ce que j'appellerai la bourgeoisie du pays; l'aristocratie est naturellement plus exigeante. On comprend que nous fassions une assez grande consommation de calicot, et que, malgré nos calculs, nous soyons souvent à court. L'âge monétaire, que Léwanika appelle de tous ses vœux sans le comprendre, n'a pas encore lui pour nous.

Ces temps-ci, on voit dans toutes les directions de longues files de gens chargés de fardeaux. Comme au temps de Salomon, c'est le tribut du roi: du miel, des fourrures, des fruits

sauvages, des engins de pêche, des nattes, etc., le produit des champs, de la chasse et de l'industrie. La reine a son tribut comme le roi. Le tout, porté au lekhothla en grande cérémonie, est partagé entre les chefs de la nation. Cela donne à Léwanika beaucoup d'occupation et de préoccupation, car il lui faut ménager la jalousie et la rivalité, aussi bien que la rapacité de ces personnages qui font et défont les rois selon leurs caprices.

22 *janvier, samedi.* — Jeudi matin, le tambour et le serimba annonçaient de loin l'arrivée du roi. La panique fut telle que les gens qui étaient venus travailler, vendre ou visiter, avaient presque tous disparu en un clin d'œil. Cela n'empêcha pas que, bientôt après, il y avait foule, et une foule qui se renouvelait à chaque instant pour rendre hommage au souverain. Le va-et-vient, les bivouacs, les feux, les conversations animées, les jeux pleins d'originalité et la musique royale, qui, de jour, vous étourdit, et, de nuit, chasse impitoyablement le sommeil avec les mauvais esprits; toute cette confusion, cette cohue et ce vacarme, qui n'ont pas manqué d'intérêt, ne nous ont pas épargné des fatigues de plus d'un genre. Et maintenant que le cortège royal a repris le chemin de la capitale et disparu dans la plaine, c'est un soulagement de nous trouver seuls et paisibles.

Léwanika venait faire à madame Coillard une visite de bienvenue, et il croyait que c'était de bon ton, sans doute, de s'entourer du cérémonial de la cour. Pauvre homme! il n'est pas sans soucis, et il a besoin d'un ami à qui il puisse librement les confier et sur qui il puisse s'appuyer. Il se méfie de tout le monde, même de ceux qui l'ont ramené au pouvoir, et, malheureusement, il ne le cache pas. Il a ainsi affermi de vagues appréhensions qui nous hantaient l'esprit; c'est qu'il existe parmi les chefs un parti hostile aux étrangers et qui voit d'un mauvais œil notre présence dans la contrée. Demandez, avec la protection du Seigneur, la sagesse qui vient d'en haut, afin que, soit à Sesheké, soit à Séfula, nous sachions conquérir et maintenir notre position et même gagner de l'influence.

Sombre et soucieux en privé, Léwanika en public est causeur et gai. Il avait amené avec lui non seulement sa détestable bande de musique, mais aussi ses clowns. L'un d'eux, revêtu d'une peau d'hyène, imitait avec tant de perfection les cris, les ricanements et les allures de cette bête fauve, que les chiens même s'y méprirent et lui firent la chasse. Ces sortes de jeux sont très populaires ici et les acteurs sont toujours sûrs de leurs pourboires; ils n'abandonnent jamais la partie, d'ailleurs, dussent-ils s'échiner pendant deux jours. Les Zambéziens ne savent pas parler en public, ni traiter les affaires avec le décorum des Bassoutos; ils aiment la plaisanterie, et, chez eux, personne n'est à l'abri des traits acerbes de la moquerie et du ridicule. On a de la peine à se figurer que des gens d'un naturel si enjoué soient en même temps si cruels. Hélas! nous ne pouvons pas faire un bout de promenade sans heurter du pied un crâne fracassé ou quelques ossements humains calcinés. Léwanika nous montrait les restes du combustible qui, récemment encore, à dix pas d'ici, avait servi à brûler des sorciers. Oui, « les lieux ténébreux de la terre sont pleins d'habitations de cruauté. » Ps. 74, 20.

Je ne dirai rien de l'œuvre telle qu'elle se présente devant nous. Pour le moment et pour longtemps encore, c'est la période des bâtisses, la croix du missionnaire en Afrique. Demandez pour nous force et courage, en même temps que la joie et la paix qui découlent d'une communion intime et constante avec le Sauveur, et qui rend tout agréable et facile.

Votre affectionné dans le Seigneur,

F. COILLARD.

UNE SCÈNE DE LA VIE DE LESHOMA (1)

Nous devons à l'obligeant crayon de M. Christol la reproduction d'une photographie de M. Coillard, représentant une des

(1) Voir la gravure placée en tête de ce numéro, p. 281.

scènes les plus intéressantes de la vie de nos missionnaires à Leshoma. Au premier plan M. Jeanmairet, assis sur un de ces sièges indigènes que l'on peut voir dans notre musée, enseigne à lire à quelques Zambéziens. Au second plan, on voit l'un des artisans missionnaires, M. Waddell sans doute, occupé à terminer un cadre de fenêtre. A droite madame et mademoiselle Coillard, assises et occupées à lire ou à travailler. A gauche se dresse l'une de ces huttes de bois où nos missionnaires ont dû attendre si longtemps le moment du départ. Au fond on entrevoit le fameux wagon de M. Coillard, qui semble dire lui aussi que toute cette installation n'est qu'un camp provisoire et que l'heure viendra où l'expédition se remettra en route pour franchir de nouvelles étapes.

KABYLIE

QUELQUES TRAITS DE MŒURS DES KABYLES

Extrait d'une lettre de M. Mayor.

(Suite et fin.)

Plusieurs fois, nous avons eu l'occasion d'assister à des noces où nous étions invités. La mariée est amenée par son père, son frère, ou un autre proche parent, à la maison de son mari ; elle est montée et tenue sur un mulet, voilée d'un voile noir ou rouge, et tenant devant son visage un grand couteau pour montrer que personne n'a le droit de la dévoiler, si ce n'est son mari lui-même. Toute la journée, pendant que les invités vont et viennent, que les « tams-tams » résonnent, que le couscous se mange à profusion, la pauvre fille est assise dans un coin obscur de la maison ; une lampe est suspendue au mur au-dessus d'elle, et, au risque de l'étouffer, ses amis se pressent en foule autour d'elle. La fête continue plusieurs jours, et, tout ce temps, les femmes portent leurs plus beaux vêtements et sont parées de leurs bijoux. C'est l'usage d'apporter des ca-

deaux à la mariée; les femmes lui offrent des présents, tandis que les hommes donnent une certaine somme d'argent à l'époux.

L'habillement d'une femme kabyle se compose d'une ou plusieurs longues blouses blanches ou de couleur voyante, sans manches ou à manches fort larges, retroussées de manière à découvrir le bras. Elles ont en plus deux morceaux d'étoffe assemblés sur les épaules par de grandes épingles d'argent (*ifzimen*) et retenus à la taille par une écharpe de soie ou de laine. Les bijoux sont nombreux et de toutes formes ; les femmes en portent comme colliers, bracelets aux poignets et aux chevilles, ainsi que sur la tête par-dessus le foulard qui couvre leurs cheveux. Une espèce de broche ronde n'a le droit d'être portée sur le front que par l'heureuse mère qui a mis au monde un garçon ; c'est un signe d'honneur, car les filles sont regardées comme des êtres fort inférieurs.

Parmi les femmes, il en est très peu qui aient des souliers ; on les voit dehors dans les mauvais temps, dans la boue glacée avec leurs pieds nus. Elles font toutes sortes de gros ouvrages, elles lavent les olives, cherchent l'eau, la farine au moulin, le bois pour faire la cuisine et l'herbe pour les bêtes. Peut-être, en rentrant, si ces pauvres femmes n'ont pas assez travaillé, recevront-elles des coups? Oui, leur mari ou maître a plein pouvoir sur elles, et on dit qu'il n'est pas une femme kabyle qui ne sache ce que c'est que d'être battue. Peu d'affection leur échoit en partage. Elles connaissent à peine l'amour d'une mère, puisque le temps de leur séjour dans la maison paternelle est ordinairement fort court. Plus tard, elles ne sont aimées qu'en raison de leur utilité. Si elles souffrent, on s'impatiente, car la maladie nuit au bien-être de la maison.

Les souffrances, les maladies prennent ici plus que partout ailleurs mille formes horribles; nul traitement raisonnable ne les combat. Certains malades sont emportés rapidement ; d'autres dépérissent peu à peu faute de médicaments, de soins ou de nourriture fortifiante...

Comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, l'état spirituel de tous ces pauvres Kabyles est ce qu'on peut imaginer de plus

triste; il doit surtout inspirer de la pitié à ceux qui connaissent la différence qu'il y a entre les ténèbres et la lumière. Puisqu'ils ont des âmes immortelles, ils sont du nombre de ceux à qui l'Évangile doit être prêché, malgré toutes les objections que l'on peut faire. (Romains X, 13, 14, 15.)

H. S. Mayor.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

LES PERSÉCUTIONS SUR LA CÔTE D'OR. — UNE PAROLE DU ROI ATA. — NOUVELLES DE M. MACKAY DANS L'OU-GANDA. — MORT DE M. KEITH FALCONER. — DIX-HUIT CENTS ÉTUDIANTS QUI S'OFFRENT AU SERVICE DE L'ŒUVRE DES MISSIONS. — UN DON ANONYME DE CINQUANTE MILLE FRANCS. — DISCOURS DU PROFESSEUR B. F. WESCOTT, DE CAMBRIDGE.

(Suite et fin) (1)

L'assemblée générale de l'Église libre d'Écosse s'était réunie le jour même où cette triste nouvelle arriva en Écosse. M. Keith Falconer avait placé son entreprise sous la direction de la Commission des missions de l'Église libre d'Écosse. « Quel peut être le bienfait que Dieu retirera de cet événement douloureux? s'est écrié le modérateur du Synode. Nous ne saurions le dire encore. Mais nous osons espérer que la bannière tombée des mains de ce noble jeune homme sera relevée par quelque vaillant serviteur de Jésus-Christ (2). »

L'appel sera entendu, on peut en être sûr.

On pourrait presque dire qu'il avait obtenu une réponse au

(1) Voir *Journal des Missions*, 1887, p. 278.

(2) Voyez *the Christian*, 1887, n° 905, p. 2.

delà de l'Océan avant d'être formulé. En effet, dans l'Amérique du Nord, un mouvement des plus remarquables porte les étudiants des universités vers les missions étrangères. Les journaux américains sont pleins de détails sur ce sujet. « C'est comme un nouveau réveil », nous disait l'autre jour M. Dardier, de retour d'une tournée aux États-Unis. « Il ne s'agit pas d'un progrès, dit l'organe de la grande Société des missions américaines, *the American Board*, c'est un bond dans l'histoire des missions (1). » Et le docteur Mac Cosh, directeur du fameux Collège de Princeton, s'écrie presque avec angoisse : « Quelle effrayante responsabilité que celle que nous impose ce réveil (2) ! »

On comprendra la portée de ces paroles en apprenant que, dans l'espace de quelques mois, plus de 1,800 étudiants se sont déclarés « désireux de se consacrer, Dieu voulant, à l'œuvre des missions parmi les païens ». Suivant les mœurs américaines, on compte parmi ces étudiants environ 300 jeunes filles qui suivent les cours des universités. Il n'en reste pas moins plus de 1,500 jeunes gens qui, au terme de leurs études, désirent s'enrôler dans l'armée missionnaire. Des voix graves se sont élevées pour crier à la surprise, à la captation. Cette eau froide agira comme celle qu'on emploie en hydrothérapie : elle provoquera chez ceux qui sont sains de corps et d'esprit une réaction salutaire et fortifiante. D'autres comparent, suivant une image locale, ce beau zèle à un feu de prairie qui se consumera sans profiter à personne. Aussi bien il faut croire que le temps fera son œuvre ; il passera au crible les résolutions de ces jeunes gens. Leur enthousiasme présent est comme un fleuve agité ; les vagues s'élèvent et sont quelque peu tumultueuses ; un niveau normal ne tardera pas à s'établir. Veut-on défendre un noble enthousiasme à de jeunes cœurs ? Plût à Dieu qu'il y en eût davantage dans nos Églises et moins de querelles ecclésiastiques ! Du reste, en estimant le déchet probable parmi ces

(1) *The Missionary Herald*, 1887, p. 215.
(2) Voyez *the Missionary Review*, 1887, p. 312.

étudiants à plus de cinquante pour cent, le reste fidèle dépasserait encore le chiffre total des missionnaires américains actuellement en activité dans toutes les parties du monde.

L'espace nous manque pour raconter en détail l'origine de ce mouvement. Qu'il suffise de dire que deux étudiants, dont l'un avait été réveillé par M. Moody, se sont intéressés aux missions. Ils ont visité la plupart des universités, parlant de la cause des missions; c'est ainsi que dix-huit cents étudiants se sont enrôlés (1). Il appartient aux Églises de nourrir ce zèle, et surtout de fournir en temps voulu les fonds nécessaires pour équiper, faire partir et entretenir cette armée qui se prépare à monter à l'assaut des forteresses de Satan. Que Dieu bénisse ces jeunes gens! Qu'il leur fasse trouver des imitateurs de ce côté-ci de l'Atlantique!

Dans les îles Britanniques, les diverses Sociétés de missions ont célébré comme d'habitude leurs fêtes annuelles pendant le mois de mai. La plupart de ces réunions paraissent avoir été intéressantes et bénies. Le vénérable doyen de Ripon a pu terminer le discours d'ouverture de l'assemblée de la Société des missions anglicanes en annonçant à ses auditeurs émus un don anonyme de 50,000 francs. Parmi les orateurs qui l'ont suivi, on a remarqué le célèbre indianiste d'Oxford, sir Monier Williams, et le docteur B. F. Wescott, de Cambridge, l'auteur bien connu d'une édition critique du Nouveau Testament. On pourrait recommander à maint pasteur ou dignitaire ecclésiastique quelques paroles de ce professeur de théologie : « Mon travail habituel, a-t-il dit entre autres (1), m'oblige à vivre dans le passé et me met en contact avec la jeunesse. D'une part, j'apprends à comprendre la méthode divine et les promesses de l'œuvre des missions; d'autre part, je sens ma responsabilité en face de la jeunesse que j'enseigne : il faut lui montrer l'impérieuse nécessité, l'incalculable bénédiction de l'œuvre des mis-

(1) *The Missionary Review*, 1887, p. 353.

(2) Voyez *Church Missionary Intelligencer*, 1887, p. 337 et suiv.

sions. » Et ailleurs : « On entend dire : C'est chez nous que nous avons besoin de ces ouvriers! Je réponds par ce paradoxe : Envoyez au loin vos légions, pour en voir se lever d'autres autour de vous... L'œuvre des missions apprend à l'Église le prix d'un sacrifice; elle lui révèle le vrai contenu des Écritures; elle lui inspire un esprit de conquête et d'unité. C'est ici que se réalise la grande vérité : Perdre, c'est gagner... La voix de l'Esprit ne dit-elle pas à l'Église : Oublie ton peuple et la maison de ton père! Pourquoi? Afin que tes enfants soient établis comme princes parmi tous les peuples! Considérez le vaste champ des missions, son étendue immense, la moisson blanche déjà : vous y gagnerez un saint enthousiasme d'appartenir à une armée conquérante et victorieuse, à la tête de laquelle marche Christ... C'est pourquoi nous demandons plus d'ouvriers, infiniment plus d'ouvriers. Mais, non, nous ne demandons rien; il faut que Dieu adresse vocation. Nous disons : Prêtez l'oreille! Écoutez sous le regard de Dieu; écoutez, à genoux dans la prière, pour savoir si peut-être l'appel d'en haut s'adresse à vous! »

F. H. K.

VARIÉTÉS

COMMENT ON DEVIENT UN OUVRIER EFFICACE

En remontant de douze ans en arrière, écrit M. Moody, je retrouve le souvenir bienfaisant de deux saintes femmes qui fréquentaient habituellement mes réunions. Chaque fois que je commençais mon sermon, je remarquais à leur expression qu'elles priaient pour moi. A la fin de la réunion elles me disaient : « Nous avons prié pour vous. » Je répondais : « Pourquoi ne priez-vous pas pour mes auditeurs? » Et elles de me dire : « Mais c'est *vous* qui avez besoin de puissance. » J'ai besoin de puissance! me disais-je à moi-même; mais je croyais avoir de la puissance! J'avais une nombreuse école du dimanche et la congrégation la plus considérable de Chicago; il

se faisait des conversions dans le troupeau à ce moment-là; j'étais à peu près satisfait. Mais ces deux saintes femmes continuaient à prier pour moi et leur ardeur à parler de « consécration pour une œuvre spéciale » me donnait à réfléchir.

Je leur demandai de venir causer avec moi et nous nous agenouillâmes. Elles supplièrent ardemment Dieu de répandre une onction nouvelle du Saint-Esprit sur son serviteur; mon âme fut remplie d'un sentiment de faim et de soif que je n'avais jamais éprouvé auparavant. Je commençai à crier à Dieu comme je ne l'avais jamais fait; la soif intense de mon âme augmentait toujours. J'eus le sentiment que je n'avais plus même envie de vivre, si je ne pouvais pas recevoir cette *puissance* pour le service de Dieu. Quelque temps après survint le grand incendie de Chicago; ma maison brûla, et, à 2 heures du matin, je fus sans « home ». Ce fait ne m'impressionna pas très vivement; mon cœur était comme affamé et soupirait toujours après la puissance divine. Je fus chargé de recueillir des dons pour secourir les victimes de l'incendie; mais mon cœur n'y était pas; je ne me sentais pas la liberté de faire des appels; je criais tout le temps à Dieu, le priant de me remplir de son Esprit.

Il arriva un jour, quand j'étais dans la ville de New-York, — oh! quel jour! je ne puis le décrire, j'y fais rarement allusion, — ce qui m'arriva me semble presque trop sacré pour en parler; saint Paul eut une révélation dont il ne parla que quatorze ans plus tard; — je puis seulement dire que Dieu se montra alors à moi et me fit faire une telle expérience de son amour, que je dus lui demander d'arrêter sa main. — Je me remis de nouveau à prêcher. Les vérités que je présentai dès lors à mes auditeurs ne furent pas de nouvelles vérités, mes sermons n'ont point été essentiellement autres que les précédents, et cependant des centaines d'âmes ont été converties. Ce que je puis dire, c'est que, si l'on me donnait toute la ville de Glasgow, je regarderais ce don comme la poussière d'une balance, quand il faudrait renoncer à avoir eu cette expérience.

(*Extrait d'une lettre d'un missionnaire de la Chine.*)



A PROPOS DU CINQUANTENAIRE DE LA REINE VICTORIA

Après de sérieux calculs, les amis des missions ont trouvé que jamais sous aucun règne l'on n'a tant entrepris pour la conversion des païens que sous la reine Victoria, qui elle-même n'est pas restée étrangère à ce mouvement. L'on s'étonne, en effet, de voir tout ce qui s'est opéré durant ces cinquante années.

L'an 1837, la Société des missions de Londres comptait 428 stations et annexes, 6,615 communiants, environ 26,460 chrétiens et 34,222 écoliers et écolières. Nous trouvons à la place de ces chiffres en 1886 : 1,786 stations et annexes, 90,561 communiants, 327,374 chrétiens et 14,387 écoliers. Les résultats ont donc été triplés et même quadruplés, bien que le nombre des missionnaires de cette Société n'ait pas augmenté et que les ressources aient à peine doublé. Ainsi, il y a cinquante ans, l'on comptait 145 missionnaires de la Société de Londres ; il y en a aujourd'hui 146 ; les recettes annuelles étaient alors de 1,509,300 fr., elles s'élèvent aujourd'hui à 3,101,990 francs. Notons cependant l'augmentation de 23 missionnaires femmes, de plus la présence de 1,072 ecclésiastiques indigènes que l'on eût cherchés en vain alors, et le nombre croissant d'aides laïques qui, de 451, s'est élevé à 6,096, ce qui explique comment un si grand nombre de païens peuvent être évangélisés.

La Société des missions épiscopales a, durant ces cinquante années, envoyé 900 missionnaires en pays païen, baptisé 80,000 païens et mahométans (sans compter plusieurs dizaines de milliers d'enfants), et au lieu de 3 missionnaires indigènes qu'elle avait en 1837, elle en compte aujourd'hui 355.

NOTES DIVERSES

L'évêque Crowther écrit : « Si nous avions des hommes, nous pourrions occuper vingt-six stations au lieu de huit, tant les indigènes sont bien disposés. »

M. Moody a de nouveau ouvert, il y a quelques jours, son école d'étude biblique; quatre cents jeunes hommes et un bon nombre de professeurs de théologie les plus distingués des deux mondes se trouvent réunis à Northfield. M. Wilder, qui avait été chargé l'an dernier de visiter les écoles de théologie pour y recommander les missions, a rendu compte de sa tournée. Il a visité cent soixante collèges et parlé à deux mille jeunes gens qui se sont déclarés prêts à se consacrer aux missions, si les moyens peuvent se trouver. M. Moody a déclaré, au début, que les bénédictions reçues l'année dernière dans les conférences, le repos et la communion fraternelle de Northfield l'avaient accompagné pendant l'année tout entière.

Le missionnaire explorateur Grenfell vient d'être reçu à Bruxelles par le roi des Belges. On espère que la nouvelle de la mort de Stanley est inexacte.

La station baptiste de Stanleypool a été rebâtie; une collecte spéciale parmi les ouvrières, les couturières, les matelots, les soldats et les petits, a couvert les frais de reconstruction, s'élevant à 80,000 francs.

Les journaux anglais se plaignent de ce qu'un gouvernement civilisé pousse la tolérance jusqu'à permettre la célébration des fêtes de Belagola, où le prêtre se promène, pendant une série de jours, entièrement nu devant la statue nue du dieu Gomaleshwara, et accepte que hommes, femmes et enfants se prosternent devant lui et lui offrent des dons, tandis que les officiers supérieurs anglais assistent sans mot dire.

Le Gérant : Alfred Boegner.

12956. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1887

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

N'OUBLIONS PAS LE DÉFICIT !

On sait qu'à la clôture de nos comptes le déficit n'était plus que de 9.580,55. Depuis lors, quelques petits dons ont encore réduit ce chiffre à 5,800 fr. C'est peu, mais c'est encore trop, et nos amis ne devraient-ils pas s'ingénier, soit à réunir cette somme, soit surtout à prévenir par leurs efforts la formation d'un nouveau découvert dans nos comptes ? C'est ce que nous rappelait naguère une humble chrétienne du Midi, en nous envoyant 5 francs pour arriver à ce résultat si désirable. Nous publions une partie de sa lettre qui nous a vivement touchés.

Ce 3 juillet 1887.

« ... Mon cher journal est venu me faire part de la reconnaissance qui remplit tous nos cœurs, et avec vous je me suis réjouie, car devant Dieu les distances s'effacent, et ce qui vous réjouit est aussi la joie des pauvres et des petits.

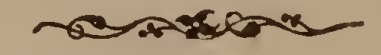
« Il y a une chose pourtant qui m'afflige, c'est que le déficit n'est pas entièrement comblé. Il semble que nous oubliions qu'il y a quelque chose encore à payer, car depuis longtemps je le vois au même point. C'est un léger fardeau pour notre grande œuvre, mais supposez qu'il vienne une mauvaise année, ces 4 ou 5,000 francs, qui sont peu de chose en soi, s'ajouteront au reste, et voilà le fardeau qui redeviendra lourd.

« Je vous en prie, monsieur, insistez dans votre journal, insistez toujours, jusqu'à ce qu'il ne manque plus un centime; il faut à tout prix en finir, et bientôt.

« Je vous envoie la faible somme de 5 francs pour le déficit ; c'est peu, mais je ne peux faire davantage pour le moment. »

Espérons que nos recettes viendront apporter à l'amie qui nous écrit ces lignes touchantes l'assurance que son appel est entendu et que les amis des missions ne s'endorment pas sur les succès obtenus l'an dernier.

Ajoutons qu'à l'exemple du pasteur auteur de l'appel pour l'extinction du déficit, un ami, auteur également d'un don conditionnel de 1,000 francs, nous a abandonné cette somme à titre définitif. Nous serons heureux d'apprendre que ceux qui nous ont envoyé des souscriptions de même nature nous permettent de les considérer comme acquis à notre caisse.



DÉCISIONS DES SYNODES LUTHÉRIEN ET RÉFORMÉ
relatives à la célébration
d'une FÊTE ANNUELLE DES MISSIONS dans toutes les Églises.

Peu avant la réunion du Synode de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg et du Synode officieux de l'Eglise réformée, le Comité de la Société des missions a adressé à ces deux assemblées une lettre attirant leur attention sur le développement pris par l'œuvre des missions, sur le besoin croissant qu'elle éprouve de la collaboration régulière des fidèles, sur les bénédictions attachées pour les Eglises elles-mêmes à une participation active à cette œuvre, et sur l'institution d'une fête annuelle des missions dans toutes les Eglises, comme moyen de les intéresser et de les associer toujours plus à la grande cause de l'avancement du règne de Dieu sur la terre.

L'une et l'autre assemblée ont répondu favorablement à notre

demande. Nous ne croyons pouvoir mieux marquer notre reconnaissance de leurs décisions et l'importance que nous y attachons, qu'en en publiant le texte, tel qu'il nous a été communiqué par M. le baron Bartholdi, président de la Commission exécutive du Synode de l'Eglise luthérienne, et par MM. Ph. Mouline et A. Couve, président et secrétaire de la Commission permanente du Synode officieux des Eglises réformées.

Synode général. Extrait de la séance du jeudi 9 *juin* 1887.

FÊTE DES MISSIONS.

M. le pasteur Lods, au nom de la Commission d'initiative, donne lecture de la proposition suivante :

« Après avoir pris connaissance des deux (1) propositions qui lui ont été soumises, et pour donner satisfaction à la demande ainsi adressée au Synode, sous deux formes légèrement différentes,

« La Commission propose au Synode de décider :

« 1° Que, conformément à la tradition de notre Eglise, constatée par notre liturgie, une fête générale des missions sera célébrée régulièrement chaque année dans nos Eglises ;

« 2° Que chaque Consistoire fixera, pour les Eglises de son ressort, le jour et le mode qu'il jugera le plus convenables pour la célébration de cette fête, et décidera de l'affectation de la collecte qui aura lieu à l'issue du service. »

. . . .

Les propositions de la Commission sont mises aux voix et adoptées à une forte majorité.

Pour extrait conforme :
Le président de la Commission exécutive,
BARTHOLDI.

Paris, le 30 juin 1887.

(1) Une proposition un peu différente de celle du Comité, mais analogue dans le fond, avait été déposée sur le bureau du Synode par quelques-uns de ses membres.

Synode général officieux de Saint-Quentin.

SÉANCE DU 15 JUIN 1887 (SOIR).

Présidence de M. BOIS, modérateur.

. . . .

Le Synode,

S'en référant à la délibération du Synode général de Nantes, recommande aux Eglises, comme moyen de travailler au développement des œuvres générales des missions, la célébration d'une fête des missions.

Il renvoie aux Synodes particuliers l'étude du choix du jour et l'organisation de ce service.

Adopté.

Pour extrait conforme :

Le modérateur, Bois.

Un des secrétaires, Meyer.

LESSOUTO

—

STATISTIQUE DE 1886-1887

Nous publions aujourd'hui la statistique de l'œuvre du Lessouto, telle qu'elle a été dressée à la dernière réunion de la conférence de nos missionnaires.

En comparant ce tableau à celui de l'an dernier (voir année 1886, p. 254 et 255), il est impossible de ne pas être frappé du progrès qui s'est effectué, cette année encore, dans sa situation. Ce progrès se retrouve dans presque toutes les branches de l'œuvre ; sur certains points il est considérable. Le nombre des annexes a été porté de 84 à 89, soit une augmentation de 5; celui des ouvriers indigènes de 142 à 160, soit un accroisse-

MISSION DU LESSOUTO

Tableau statistique de 1886-1887

STATIONS	ANNEXES	MISSIONNAIRES européens	OUVRIERS INDIGÈN.	MEMBR. DES ÉGLIS.	DIMINUTION PAR			AUGMENTATION PAR				CATÉCHUMÈNES	SOUS-DISCIPLINE	ACTES		ÉCOLES		COLLECTES		TOTAUX
					Décès	Emigr.	Exclus.	Baptêm. d'adult	Confirm	Réadm.	immigr.			Mariag.	Bapt. d'enfant	Garç.	Filles	Mission intérieure	Mission extérieure	
Léribé.	9	1	13	156	»	»	1	4	1	»	9	96	5	1	7	130	86	454 35	»	454 35
Cana.	4	1	8	124	2	7	»	2	»	»	8	66	1	4	»	85	56	171 85	»	171 85
Bérée	4	1	9	249	2	24	5	7	»	4	30	83	10	5	10	113	88	650 60	»	650 60
Thaba-Bossiou. .	7	1	9	474	3	8	»	29	4	8	3	180	8	5	9	101	140	1219 45	»	1219 45
Morija	20	4	38	1161	14	28	15	52	25	8	42	444	28	18	79	637	538	3805 90	245 70	4051 60
Makéneng. . . .	3	1	4	188	1	17	»	9	11	2	15	122	3	5	22	56	106	306 25	»	306 25
Hermon	5	1	9	588	5	»	»	35	»	»	»	280	8	16	34	179	200	785 60	»	785 60
Thabana-Morena et Siloé . . .	9	1	14	650	3	7	»	»	»	»	25	218	34	8	25	80	362	1910 30	»	1910 30
Béthesda . . .	5	1	9	339	4	27	»	23	11	»	12	125	4	7	22	169	170	427 15	»	427 15
Massitissi	6	2	16	411	9	12	1	47	14	4	26	205	3	11	37	124	130	1785 20	134 35	1919 55
Sebapala.	4	1	5	114	1	1	4	»	»	1	17	74	5	5	4	25	23	476 85	»	476 85
Mafubé	3	1	7	269	7	11	12	7	»	6	22	66	5	2	17	40	56	167 80	»	167 80
Paballong. . .	6	1	9	203	5	1	2	25	3	2	1	52	4	3	10	68	101	130 »	»	130 »
Botsabelo	»	»	1	80	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Maboulela. . . .	4	1	7	279	6	33	»	19	»	5	15	111	7	13	25	74	44	1677 80	»	1677 80
Smithfield. . . .	»	1	1	100	»	1	7	»	»	»	5	44	2	2	4	10	25	426 25	75 »	501 25
Béthulie.	»	»	1	140	1	»	»	9	4	3	3	79	4	4	17	24	26	1259 35	»	1259 35
TOTAUX . . .	89	19	160	5525	63	177	47	268	73	43	233	2245	129	109	322	1915	2151	15654 70	455 05	16109 75

STATISTIQUE DE 1885 A 1886

STATIONS	COMMUNIANTS	RENÉGATS	SOUS DISCIPLINE	ADMISSIONS (BAPTÊMES D'ADULTES OU CONFIRMATIONS)	CATÉCHUMÈNES	CATÉCHUMÈNES ADMIS	BAPTÊMES D'ENFANTS	MARIAGES	DÉCÈS	ÉCOLIERS	ANNEXES	OUVRIERS INDIGÈNES	VILLAGES	COLLECTES MISSION INTÉRIEURE	COLLECTES MISSION EXTÉRIEURE	TOTAUX
Léribé	142	—	6	—	49	15	—	—	—	271	9	12		592 20		592 20
Cana	121	—	—	11	37	12	25	—	1	54	4	6		276 85		276 85
Maboulêla . . .	258	—	6	47	99	39	28	12	—	91	3	4		1.475 »	125 »	1.600 »
Thaba-Bossiou.	458	3	7	15	158	93	7	8	5	164	7	8		1.541 90		1.541 90
Bérée.	232	1	11	—	77	42	13	4	8	221	4	5		790 60		790 60
Morija	1.051	8	42	110	393	196	47	16	14	835	17	35		4.651 45	372 15	5.023 60
Hermon	755	3	15	5	252	60	19	15	8	444	8	12		983 10		983 10
Th.-Morèna . .	179	1	4	1	55	20	—	5	1	28	3	1		332 50		332 50
Siloé	473	8	3	25	145	30	—	1	1	152	4	6		1.390 95		1.390 95
Béthesda. . . .	338	9	10	19	124	26	18	9	4	260	6	7		837 15		837 15
Massitissi. . . .	344	—	1	—	223	85	12	6	5	277	6	17		1.894 70	125 »	2.019 70
Sébapala. . . .	91	—	1	—	38	—	—	—	1	16	4	4				
Paballong . . .	203	2	6	37	57	35	15	1	2	150	6	12		887 50		887 50
Botsabélo . . .	80	—	—	—	18	6	—	—	—	—	—	2				
Mafubé.	243	11	2	27	92	30	21	1	—	52	3	6		341 55		341 55
Smithfield . . .	100	—	2	6	25	14	16	7	—	28	—	1		262 85	125 »	387 85
Béthulie	122	—	—	14	66	21	37	10	—	41	—	1		1.287 80		1.287 80
TOTAUX. .	5.190	46	116	317	1.908	724	258	95	50	3.084	84	142		17.546 10	747 45	18.293 25

ment de 18. Les actes aussi ont été plus nombreux; il y a une augmentation de 14 sur le chiffre des mariages et de 64 sur celui des baptêmes d'enfants. Mais c'est surtout le chiffre des entrées dans la classe des catéchumènes et dans l'Eglise qui est en hausse. Il y a actuellement 2,245 catéchumènes au Lessouto, soit 337 de plus qu'il y a un an, et 5,525 membres d'Eglise, soit 335 de plus que l'an passé. Le nombre total des chrétiens est porté aussi à 7,770, soit 672 de plus que l'année dernière. La population scolaire aussi présente un excédent de 982 élèves sur le total du dernier exercice; elle est maintenant de 4,066 enfants; encore M. Jacottet nous assure-t-il que sur ce point les chiffres de la conférence restent au-dessous de la vérité.

Il n'y aurait donc lieu que de se féliciter de l'état actuel de l'œuvre au Lessouto, au point de vue statistique, si d'autre part la dépression du produit des collectes ne continuait à s'accentuer. Les dons pour la mission intérieure, seule ressource régulière dont nos missionnaires disposent pour faire marcher l'œuvre de l'évangélisation, ont subi une nouvelle diminution de 1,891 fr. 40. Ceux pour la mission extérieure ont baissé de 292 fr. 10, soit une diminution totale de 2,183 fr. 50. Le total des dons reçus dans le dernier exercice est de 16,109 fr. 75, soit un peu plus de la moitié du chiffre obtenu avant la désastreuse guerre des fusils.

Faut-il dire une fois de plus les raisons de cette situation? M. Germond en rappelle quelques-unes en ces termes : « Le « Lessouto, il faut bien le dire, est un pays pauvre. Ces temps-« ci, en particulier, l'argent y est très rare. Le prix de la laine « a baissé de moitié. La récolte abondante de l'année dernière « ne trouve pas d'écoulement, car depuis l'établissement de « chemins de fer, les blés de la Colonie et de l'étranger font sur « les marchés une concurrence désastreuse à ceux de ce pays. « J'aime à croire que cette crise économique ne durera pas, mais « il est certain que, pour le moment, nous devons naviguer au « plus près... »

On comprendra tout ce qu'a de décourageant pour nos mis-

sionnaires cette continuelle pénurie de ressources, alors que l'œuvre elle-même les appelle à un redoublement d'efforts.

Le Comité, vu ces circonstances exceptionnellement défavorables où se trouve ainsi placée l'œuvre de l'évangélisation du Lessouto, a fait un effort extraordinaire pour aider à la fondation et l'entretien de quelques annexes.

En agissant ainsi il a compté sur les amis de la Société, qui tiendront à honneur de ratifier par leurs dons l'engagement que nous avons pris en leur nom de remplir fidèlement notre devoir envers nos œuvres anciennes, tout en remplissant les obligations nouvelles que la situation nous impose.

Impressions de voyage et d'arrivée de M. GERMOND.

(Nous tenons à rappeler à ceux que pourrait étonner la date déjà ancienne de la lettre qu'on va lire et de celles qui suivent que ce retard est dû à la publication de divers discours prononcés soit à notre assemblée annuelle, soit à l'inauguration de la Maison des missions.)

Au Comité de la Société des missions évangéliques de Paris.

Thabana-Morèna, 5 avril 1887.

Messieurs et honorés frères,

Voici cinq mois bien comptés que je me trouve de nouveau à l'œuvre et je ne vous ai pas encore écrit. Quelques mots à M. Boegner pour lui annoncer notre heureuse arrivée : c'est tout et... ce n'est pas assez.

Je le regrette, mais, en bonne conscience, je ne puis me le reprocher. Ce n'est pas chose facile que de reprendre son œuvre après une longue absence. On n'a sans doute pas à tâtonner pour trouver son chemin. On voit, et dès l'arrivée, ce qu'il y a à faire et la manière de s'y prendre ; mais le travail arrive

tout en une fois. On se sent comme débordé, et les Bassoutos s'entendent si bien à lever les écluses. Leur missionnaire ne sait-il plus où donner de la tête! C'est à ce moment-là qu'ils viendront le relancer, bien souvent pour des misères. Il faut s'armer de patience, la grande vertu africaine, dirais-je, si elle n'était pas si chrétienne, et se rappeler qu'à bien des égards les indigènes sont encore des enfants. Or, quand nous l'étions, rien ne nous allait autant qu'un branle-bas général. Les jours de déménagement étaient pour nous des jours de fête. Dans notre joie, nous faisions du zèle et les ouvriers nous trouvaient toujours dans leur chemin.

Disons aussi qu'un jeune missionnaire a bien des avantages sur ses aînés quand il s'agit d'écrire. Il voit tant de choses nouvelles : le navire qui va l'emmener, la mer, les poissons, marsouins ou baleines, la verdure de Madère, l'aridité de Sainte-Hélène, les montagnes du Lessouto, les païens frottés d'ocre. Que de choses dont il prendra note dans son journal et qui lui fourniront la matière de lettres intéressantes pour les parents et le public! Il n'en est pas de même pour un vieux rouleur comme moi, qui a passé cinq fois la ligne et auquel le clapotement de la vague est aussi familier que les secousses du wagon africain. Il fait sans doute aussi ses remarques, mais il ne s'étonne plus, il compare : ce qu'il voit avec ce qu'il a vu, hier avec aujourd'hui. De là bien des réflexions parfois tristes, toujours sérieuses. A chaque étape du voyage, il voit se dresser un souvenir comme une pierre milliaire, lui rappelant ici un jour d'angoisse, là une délivrance ou un moment de joie, et il se répète la parole de l'Écriture : « La figure de ce monde passe, mais les miséricordes de l'Eternel sont de tout temps. »

Notre départ avait eu lieu dans des circonstances bien sérieuses. Les séparations, on le sait, sont la plus lourde croix du missionnaire, croix qui ne le quitte guère. Il y a toutefois séparations et séparations. Les unes sont adoucies par l'espérance du revoir, les autres sont bien amères, car on sent qu'il n'y a pas à se faire illusion et que c'est pour la dernière fois qu'on se dit adieu. Toujours pénibles, on s'y résigne plus faci-

lement quand le chemin du devoir est clairement tracé et qu'on n'a pas eu à se demander si c'était à droite ou bien à gauche qu'il fallait aller pour obéir au Seigneur. Cette question, je me l'étais posée longtemps et avec angoisse. Il ne m'était pas facile de la trancher, ayant à mes côtés une chère femme dont la santé n'est pas robuste, un petit enfant que sa mère ne pouvait nourrir, enfin, et surtout, un cher fils gravement malade de la poitrine. Se sentant mieux, il s'était efforcé de poursuivre ses études de théologie. Il touchait au but, lorsqu'une sérieuse rechute est survenue. Que faire? Nous savions bien qu'un retour dans l'air natal serait pour lui le meilleur des remèdes; mais supporterait-il le voyage? Bien des médecins furent consultés. Ils me serraient la main et hochaient la tête. Aussi lorsque, le jour de l'an, je prêchai dans ma chère Église de Morges sur cette parole : « Si ta droite ne vient avec nous, ne nous fais pas monter d'ici », mes auditeurs se dirent que leur pasteur avait choisi ce texte pour lui autant que pour eux.

Oui, Il a été avec nous, et Il a fait bien plus que nous n'aurions osé l'espérer; mais aux délivrances Il a ajouté les avertissements, comme pour nous rappeler, à notre arrivée sur notre champ de travail, que c'était sur sa grâce seule que nous devions compter.

J'avais beaucoup redouté pour les miens le long voyage en chemin de fer, la traversée, les difficultés du débarquement à East-London et de l'arrivée au Lessouto. Le Seigneur y avait pourvu. A sa manière, c'est-à-dire au jour le jour, nous donnant ici de chers amis ou plutôt de chères amies, qui se sont ingéniées à parer à certaines difficultés du voyage, là, en nous faisant rencontrer un employé serviable, plus loin, en apaisant une mer orageuse, enfin en amenant à notre rencontre un cher fils pour nous tirer d'une impasse : « Oui, Il a été avec nous! » Toutefois, lorsque, arrivés aux frontières du Lessouto, je pus dire à ma femme : « Tu vois! là-bas, dans ces arbres, c'est Thabana-Morèna! Encore un jour et nous y serons et nous pourrons nous reposer! » c'est alors que les agitations, les peines ont recommencé. Oh! l'école du Seigneur! Comme Il

nous connaît et comme il sait bien nous remettre à notre place lorsqu'il nous semble que le terrain est affermi sous nos pas et que les choses vont aller toutes seules.

Un messager arrive à cheval et me remet une lettre. Je reconnais l'écriture de M. Henry Dyke : « Votre beau-frère Marzolff est à Morija, très malade. Sa femme est auprès de lui. Une opération douloureuse a été jugée nécessaire. Sa vie est en danger. » Je n'osai communiquer cette lettre à ma femme. Les enfants de l'école, leur drapeau en tête, les membres de l'Église étaient en vue. Il ne pouvait être question de les accueillir par des pleurs. Mieux valait se taire et renvoyer à plus tard les communications pénibles.

Le surlendemain, je partis pour Morija. L'opération avait été faite. Je trouvai mon beau-frère bien faible, mais bien tranquille. J'étais allé pour donner un témoignage de sympathie et je reçus une bonne leçon de patience dans la souffrance. Dès que je fus de retour à Th.-Morèna, ma femme prit le chemin de Morija, d'où elle revint pour s'installer au chevet d'un autre malade. Notre cher Louis avait été pris d'une rechute. Les hémorragies se succédaient, mais que pouvions-nous faire ? Une chère amie de Vevey, madame Couvreu-Micheli, nous avait donné un appareil à faire la glace, le meilleur remède en pareil cas. L'hémorragie était là, et hélas ! l'appareil était bien loin, resté en arrière à Aliwal par suite d'une erreur d'expédition. Il fallait prier et attendre ! L'attente est bien pénible quand le cœur est angoissé, mais cette fois encore le Seigneur a étendu la main et nous a retirés des grosses eaux. Mon fils Louis, à l'heure qu'il est, va décidément mieux. Ma chère femme se porte bien, notre enfant aussi. Oui, Il est venu lui-même avec nous et Il nous a donné du repos.

Les indigènes nous ont reçus avec cordialité. « Nous avons décidé, me dirent-ils, de célébrer par une fête votre retour parmi nous. Nous aurons du pain, de la viande, nous brasserons de la bière et nous nous réjouirons ensemble, à l'ombre des arbres que tu as plantés, de ce que tu nous es revenu et de ce que nous revoyons ton fils, qui est notre enfant, tu sais, et qui,

nous l'espérons, sera un jour notre père. Tu nous diras ce que tu as vu là-bas, nous te dirons, hélas! notre petitesse et nos misères... Fixe seulement un jour. — Bien, leur dis-je, ce sera jeudi prochain. » La veille, mon fils était très mal, et il ne fut plus question de fête (1).

UN POST-SCRIPTUM

aux articles de M. Duvoisin sur les *Obstacles aux progrès de l'Évangile* parmi les Bassoutos.

Ceux de nos amis qui ont suivi avec attention la série des remarquables études de M. Duvoisin dont nous venons de rappeler le titre, se rappellent avec quel soin nous avons affirmé, dans notre introduction à ces articles, le caractère tout individuel des appréciations de l'auteur, soit qu'il décrive le mal, soit qu'il en discute le traitement et les remèdes. Nous avons insisté de plus, et M. Duvoisin comme nous, sur ce qu'appelé à présenter les côtés sombres de la situation, il était en quelque sorte condamné à être incomplet. La contre-partie de ses articles, pensions-nous avec lui, se trouvait dans les récits de nos missionnaires et dans le fait même de ces progrès de l'Evangile, qui seront d'autant plus rapides que les obstacles qui les retardent seront mieux connus.

Malgré ces précautions, quelques amis, notamment parmi nos missionnaires, se sont alarmés de la publication de ces études, non par crainte de la vérité, mais parce qu'ils voient la situation autrement que M. Duvoisin lui-même. Son travail, pensent-ils, en ne montrant qu'un côté des choses, peut contribuer à en donner une idée inexacte et à déprécier ainsi les résultats obtenus.

(1) La lettre que nous publions se terminait par une description de la situation de Thabana-Morèna. A notre grand regret, nous devons supprimer ce tableau qui formerait double emploi avec le rapport de M. Germond, que nous avons publié en grande partie dans ce journal, p. 161.

Pour donner pleine satisfaction à ces amis et pour empêcher tout malentendu en mettant toute chose à sa vraie place, nous rappelons expressément : 1° que les articles de M. Duvoisin sont une œuvre éminemment personnelle et n'engagent que lui, et 2° que dans la pensée de M. Duvoisin lui-même, ce travail n'est consacré qu'à un des côtés de la question, et qu'il faut en chercher le complément et le correctif dans les nombreux récits où apparaissent les côtés favorables du caractère indigène, ainsi que les facilités vraiment exceptionnelles que la prédication de l'Evangile a rencontrées dans la tribu des Bassoutos.

Ces déclarations suffiront pour empêcher tout emploi abusif des appréciations de M. Duvoisin. Nous pourrions donc nous en contenter; toutefois, nous avons cru bien faire en donnant la parole à un des collègues de l'auteur, M. Dieterlen, qui a bien voulu résumer en quelques lignes l'impression que ces articles lui ont laissée ainsi qu'à plusieurs de ses amis. M. Duvoisin, lui-même, a d'avance été averti de la publication de cette espèce de *post-scriptum* à son travail et l'a approuvée.

« Ma première impression, écrit M. Dieterlen, a été le plaisir de la reconnaissance. M. Duvoisin nous a expliqué, à nous missionnaires du Lessouto, des choses que nous sentions sans les comprendre : il a fait envers nous l'office du médecin qui nous apprend d'où vient le malaise dont nous souffrons et nous propose les remèdes propres à le dissiper. Ses études si fines, si profondes, ont donc eu pour nous une grande utilité et nous ont rendu un service considérable.

« Je ne suis pas fâché que nos amis d'Europe aient été placés en face du paganisme tel qu'il est, aussi laid, aussi mauvais qu'il peut l'être dans ses plus vilains jours. On se figure trop souvent en France que nous avons affaire à des espèces d'oncle Tom et de tante Chloé, qui n'attendent qu'un appel bienveillant de l'Evangile pour renoncer à un paganisme anodin et sauter à pieds joints dans la voie du salut. On nous marchande alors la sympathie, les prières et les ressources financières, on nous considère comme des privilégiés. On nous plaint un peu

d'être si loin de notre patrie et de nos parents, mais, dit-on, « que de compensations! quelles belles Eglises! quelle grande moisson à laquelle il n'y a qu'à donner un coup de faucille pour recueillir des gerbes épaisses et en charger ses épaules, et rentrer chez soi avec des chants de triomphe ». Eh bien, oui! s'il ne s'agissait que de cela, nous aurions la vie la plus enviable du monde et bientôt nous écririons à nos amis d'Europe que leur tâche est accomplie au Lessouto, que la moisson est terminée et que le paganisme s'est écroulé comme les murs de Jéricho au son de la trompette missionnaire!...

« M. Duvoisin a démontré sans ménagements et sans craintes que les Eglises d'Europe ont à accomplir au Lessouto une œuvre grande et difficile, que cette œuvre est peu avancée, que l'ennemi est encore très puissant, que nous sommes encore des semeurs plutôt que des moissonneurs. Il nous a acquis les sympathies de bien des gens qui ne croyaient pas que nous en ayons grand besoin. Il a porté la hache aux racines de cet optimisme fatal grâce auquel on est arrivé à croire que le Lessouto était évangélisé, qu'il ne s'agissait plus que d'y établir des pasteurs indigènes et de plier bagage pour aller accomplir de nouveaux miracles en Kabylie ou dans le voisinage du Congo.

« Cela dit, je n'hésite pas à croire que le but a été dépassé et que ceux qui lisent le *Journal des Missions* avec soin ont reçu une impression par trop désolante du Lessouto et de ses habitants. J'ai, en particulier, regretté le dernier article de M. Duvoisin, dans lequel il y avait quelque chose comme un glas funèbre et des notes de *De profundis*. Ne semblait-il pas que les jours du Lessouto étaient comptés, que la catastrophe finale allait éclater et que le rôle des missionnaires consistait à passer une ceinture de sauvetage autour des reins de quelques privilégiés prédestinés à échapper au naufrage de la tribu? On voyait alors les vices des champs de diamants, des guerres civiles, des maladies innomables, faire dans ce pays une œuvre de destruction sans remède. Une modeste petite église se dressait au milieu d'un désert jonché de ruines éplorées. Cela faisait mal au cœur d'y penser.

« Telle fut mon impression, telle fut sans doute celle d'autres lecteurs du journal quand ils arrivèrent à la fin de ces études si captivantes et si vraies sous tant de rapports.

« Comment expliquer ce fait ? Cela ne me semble pas difficile. Prenez un homme et dites-lui de vous montrer tous les mauvais côtés d'un pays ou d'une institution, et rien que les mauvais côtés. Il se met consciencieusement à l'œuvre et travaille dans le noir avec assiduité, puisqu'on ne lui demande que le noir. Conséquence : il verra du noir où il n'y a pas que du noir. Il sera peu à peu envahi par un sentiment de mélancolie irrésistible, son regard subira l'influence de la couleur qu'il a sans cesse à considérer. Le tableau qui résultera de ce travail pourra être juste à bien des égards : il ne sera pas complet, et, faute d'être complet, il ne correspondra pas exactement à la réalité.

« M. Duvoisin, en tête-à-tête constant avec les difficultés que rencontre l'Evangile au Lessouto, est inévitablement arrivé à broyer un peu de noir à la fin de son étude. Mais si on lui avait dit : N'oubliez pas les avantages et les facilités que vous rencontrez, quelles jolies pages il aurait écrites ! quels traits charmants il aurait cités ! quels encouragements il aurait signalés à ceux qui aiment le Lessouto assez pour supporter d'en connaître les misères et pour se réjouir de ses côtés avantageux !

« Nous nous sommes demandé ici si ce ne serait pas le cas d'envoyer au *Journal des Missions* quelques articles destinés à atténuer l'impression décourageante que ceux de M. Duvoisin ont pu produire sur quelques-uns de nos amis, une série d'études sur les beaux côtés de nos Bassoutos. Opposer aux difficultés les facilités, ne serait-ce pas tout naturel et tout indiqué ?

« Pour ma part, je me récuse. On a condamné M. Duvoisin à travailler dans le noir. On me condamnerait à travailler dans le rose ? Je m'appliquerais à relever tout ce qu'il y a de bon et de beau dans le caractère des Bassoutos, je me plongerais dans cette contemplation ! Mais, au bout de quelques semaines, je resterais en extase devant un peuple idéal et un pays découlant de lait et de miel, et je vous enverrais une série de tableaux

bons à mettre sur des bonbonnières! Ce serait absurde, mais ce serait irrésistible. Et ce n'est pas moi qui me chargerais d'une entreprise aussi hasardée.

« Non, nous ne ferons pas d'articles optimistes, d'autant plus, encore une fois, que ceux de M. Duvoisin ne pèchent guère que parce qu'ils ne sont consacrés qu'au seul côté mauvais du paganisme des Bassoutos. Ce correctif nécessaire, chacun le possède dans le *Journal des Missions*, ou plutôt dans l'histoire de la mission du Lessouto. Le paganisme a pu subir d'assez importantes modifications pendant les cinquante et quelques années qu'il a passées sous le soleil depuis l'arrivée des missionnaires au Lessouto. Il s'est enrichi de certaines turpitudes qu'il a ramassées au contact de la civilisation européenne (pour ne pas dire du paganisme de certains Européens). Il n'en était pas moins, en 1833, le paganisme, c'est-à-dire le règne de Satan recouvrant d'un voile épais et ténébreux une population créée à l'image de Dieu et déchue de sa grandeur primitive. L'Evangile a pourtant réussi à trouer ce voile lugubre en différents endroits, il a culbuté bien des barrières et pris d'assaut bien des forteresses. Il a été, il est encore « la puissance de Dieu pour le salut de tout homme qui croit » (Rom. I, 16); « la parole qui a la puissance de sauver les âmes » (Jacq. I, 21). L'Evangile est dans le Lessouto, et y fait sentir son influence, faiblement sans doute, mais peut-être comme un levain qui commence à s'agiter et à secouer la pâte sous lequel il est caché. Tant que l'Evangile restera au Lessouto, il y aura pour le Lessouto une grande espérance de salut, non seulement de salut spirituel pour quelques âmes d'élite, mais de salut temporel, de relèvement moral et de délivrance sociale. Par principe, il faut être optimiste, malgré les difficultés. Mais ce n'est pas seulement par principe qu'il faut l'être. Dieu merci, nous avons une histoire d'un demi-siècle et des faits abondants pour témoigner que notre espérance n'est pas un rêve et que, tout en marchant par la foi, nous marchons aussi un peu par la vue, recevant de Dieu les encouragements nécessaires pour que les Eglises de France et leurs missionnaires puissent poursuivre leur œuvre

avec joie et avec l'espéranee qu'un succès réel couronnera leurs efforts et les récompensera de leurs sacrifices et de leur foi.

H. DIETERLEN.



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

DE PARIS AU ZAMBÈZE

Lettre de M. Jalla.

Nous remettons à plus tard les nouvelles de la station de Seshéké, où M. Jeanmairet continue à lutter contre les difficultés inséparables des débuts d'une œuvre comme la sienne, et nous publions aujourd'hui la relation du voyage de MM. Jalla, Dardier et Goy de Kimberley à Shoshong, persuadés que de nombreux amis sont impatients de connaître les péripéties de cette expédition. On verra que, si les commencements ont été faciles, les incidents pénibles n'ont pas manqué plus tard à nos jeunes voyageurs, mais que le courage et la confiance n'en règnent pas moins dans leurs cœurs.

Débuts faciles. — La route de Shoshong à Kimberley.

Shoshong, le 5 mai 1887.

Nous sommes ici depuis mardi 3 mai, à midi et demi. Je ne puis assez vous dire combien nos cœurs débordent de reconnaissance envers Dieu, qui a été si visiblement avec nous jusqu'ici. Dès notre arrivée ici, il nous a encore fait trouver d'excellents amis dans la famille Hepburn, ce qui nous permet d'oublier la distance qui nous sépare de ceux que nous aimons. Les Hepburn ont voulu nous avoir tous les quatre chez eux pour tous les repas et pour tout le temps de notre séjour ici; aussi avons-nous amené le même jour notre wagon devant chez eux. Il nous sert seulement de chambre à coucher, pendant qu'un des wagons de M. Hepburn rend le même service à Dardier et à Goy.

Nous sommes réellement tout étonnés de nous trouver déjà ici; tout a été si bien pendant notre voyage, que nous nous figurons presque être à une partie de plaisir et pas du tout en voyage pour le Zambèze. Nous ne savons pas encore bien ce que c'est que d'avoir de grandes difficultés à surmonter; nous avons bien eu quelques ennuis, mais ils ne valent pas même la peine d'en parler.

Nous avons mis trente-quatre jours de Kimberley ici et avons parcouru 450 milles anglais, c'est-à-dire environ 570 kilomètres; c'est déjà un joli bout de chemin qui nous a permis de faire bonne connaissance avec le wagon. Aujourd'hui, nous y sommes tellement faits, que la traversée des Macaricari ne nous préoccupe plus du tout. Et cependant, au premier abord, notre wagon est bien loin de paraître confortable, encombré de caisses, de sacs, de malles, devant comme derrière, et si bas que même ma femme ne peut s'y tenir debout. Nous avons eu un peu de peine à nous y faire, mais on finit par s'habituer à tout. Nos amis, dans leur grand wagon, n'étaient pas mieux que nous, à cause des nombreuses caisses qui avaient dû y trouver place. J'espère qu'ils pourront être mieux installés en partant d'ici.

Comme j'aimerais vous parler en détail, jour par jour, de notre voyage! Je vous assure qu'il y a même beaucoup de poésie dans cette vie de voyageur que nous menons depuis quelque temps. Il y a, en tous cas, moins de monotonie qu'on ne se l'imagine habituellement.

Nous avons suivi à peu près le même itinéraire que le docteur Holub et que Livingstone, lorsqu'il dut quitter sa station ruinée de Kolobeng pour aller plus au nord. En quittant Kimberley, le 29 mars, nous arrivions déjà à Barkly le lendemain matin.

A travers le pays des Batlapings. — Barkly. — Taungs.

Barkly est une toute petite ville au bord du Vaal; un joli pont, pour lequel il faut payer cinq ou dix schellings, suivant

le poids du wagon, permet de traverser le fleuve à sec. Nous nous délectâmes dans l'eau du fleuve pendant une bonne demi-heure, quoique les abords soient très marneux. Nous repartions de Barkly le même soir pour arriver à Taungs le 4 avril au matin. La contrée (1) que nous venons de traverser ne manque pas d'intérêt; nous vîmes en passant plusieurs petits villages de Batlapings dont les huttes rappellent celles du Lessouto, quoique ces dernières soient moins hautes, moins spacieuses. Nous eûmes aussi à traverser trois fois la même rivière, qui change de nom à mesure qu'on avance; c'est d'abord l'Eland-River, puis la Hart-River, et enfin la Kolong. Ces trois noms ont la même signification.

Taungs est une jolie petite ville de Batlapings avec quelques marchands. Elle compte de sept à huit mille âmes. C'est le fils de M. Moffat qui en est le magistrat; nous eûmes le regret de ne pas le trouver. Nous y fîmes visite à M. Williams, jeune missionnaire de la Société de Londres, récemment arrivé de Kuruman.

La fête de Pâques au désert.

Le 6, nous dételions nos bœufs près de Vryburg, autre petite ville récemment enlevée au Transvaal. Le 9, nous campions à Konana, grande ville de Barolongs, sous leur chef Mosheti, devenu célèbre dans la dernière guerre de ces côtes entre le Transvaal et la Colonie. Nous passâmes la journée de Pâques un peu plus loin, au bord d'un petit cours d'eau.

Quoique éloignés de tous ceux que nous aimons, nous étions bien loin de nous sentir seuls, particulièrement ce jour-là. Dans notre solitude, nous pouvions mieux réaliser la presence de Dieu au milieu de nous et sentir la grandeur du privilège qu'Il nous accorde. Je fis un culte avec les indigènes qui nous accompagnaient, c'est-à-dire nos divers conducteurs, plus cinq

(1) Cette contrée a beaucoup fait parler d'elle récemment, sous le nom de Bechuanaland, à propos de luttes entre Anglais et Boers.

ou six Batokas qui se sont joints à nous à Kimberley. Ils retournent dans leur pays, au delà du Zambèze ; l'un d'eux est déjà devenu conducteur de mon wagon et j'en suis très content. Ne pouvant m'adresser à eux dans leur propre langue, nous commençâmes par un chant français ; j'essayai ensuite de leur lire un chapitre du Nouveau Testament en sessouto, et, à mon grand étonnement, ils purent tout comprendre. Ensuite je dis de mon mieux quelques mots d'explication en anglais, et mon cocher Ben me traduisit en séchuana ; une prière en français termina ce culte, qui, malgré son imperfection, remplit mon cœur de joie. Je sentais que c'était le commencement de mon ministère parmi les indigènes ; je me disais même : « Qui sait si, parmi ces Batokas, il n'y a pas un futur membre d'Eglise ? » et, dans ma joie, je me voyais déjà le missionnaire des Batokas du bord du Zambèze. Ne riez pas trop de mes beaux rêves.

Chez les Barolongs. — La station de Kanyé.

Le 12 avril, nous arrivons à Mafekeng, grand village de Barolongs, sous le chef Montsioa ; c'est même une grande ville d'environ dix-mille âmes peut-être. Il y a plusieurs blancs ; c'est le dernier village de la colonie qui ait le télégraphe et la poste d'une manière régulière. Il est à 270 kilomètres de Kimberley. Ayant hâte d'en repartir et étant très occupés auprès des wagons, nous ne pûmes, à notre grand regret, trouver le temps de visiter le missionnaire wesleyen.

Le 16 avril, à 7 heures et demie du soir, nos wagons s'arrêtaient près de la station de Kanyé. La famille Good nous accueillit avec la plus exquise cordialité et nous fit apprécier hautement le privilège d'arriver en qualité de missionnaires dans une famille missionnaire. Nous nous arrêtâmes là jusqu'à lundi soir, 18 avril, jouissant beaucoup de ces quelques heures de repos chez de si bons amis.

Kanyé est un très grand village d'environ seize mille âmes ; ce sont des Bangwaketsis. M. Good y a une très grande con-

grégation, avec des lieux de culte dont pas un n'est suffisamment grand. La principale chapelle contient huit cents personnes.

Dans la matinée du lundi, M. Good nous conduisit chez le chef Khatsitsivi et son fils Batouin, tous deux bien installés dans deux maisons à l'européenne, où se trouve un grand mélange d'objets européens et indigènes. Le fils a l'air d'un rusé compère, tandis que le père aime un peu trop l'eau-de-vie et a l'air un peu abruti. Tout est bien sale chez lui.

Une alerte.

Nous quittons Kanyé le 18 avril, vers 5 heures de l'après-midi; mais le nom de cette station reste gravé parmi nos beaux souvenirs, car nous y comptons désormais de précieux amis. Nous marchions depuis environ une heure, lorsque nous voyons tout à coup le wagon de nos amis, qui était devant nous, descendre gentiment dans une crevasse pour ne plus pouvoir en bouger. Au même instant, Goy, tout effaré, se précipite en bas du wagon. Nous avons passé là une demi-heure dans une grande anxiété, nous demandant ce qui allait arriver. La roue droite de derrière était tout entière dans la crevasse, tandis que celle de devant était à cinquante centimètres au-dessus du sol. Vous voyez la position du wagon; en outre, de petits bruits lugubres nous faisaient craindre à chaque instant de voir le wagon verser entièrement. Que faire? La roue prisonnière fut d'abord un peu dégagée, puis l'attelage fut doublé et nous criâmes tous de toutes nos forces pour émoustiller les bœufs : vains efforts! Enfin, au second essai, la roue s'ébranla, et, bientôt, un hourra de joie et de reconnaissance s'échappa de chacun de nos cœurs. Dieu venait d'exaucer nos prières muettes.

Molopololé et Séchélé, le vieux chef des Bakuénas.

Le 21 avril au matin, nous arrivions à Molopololé et nous arrêtions sous un arbre, à peu de distance du village et de la

station. Peu après, arrivait M. Wookey, lui aussi de la Mission de Londres, pour nous inviter chez lui, où eut lieu, sous une autre forme, la même réception que chez les Good.

Molopololé est un grand village de Bakuénas; il compte huit mille âmes. Le lendemain de notre arrivée, M. Wookey nous conduisit chez Séchélé, le fameux chef dont parle déjà Livingstone. C'est un beau vieillard à barbe blanche et de haute stature. Il nous reçut très bien et nous lui fîmes une longue visite, tout en suçant des cannes à sucre. Il est toujours très aimable et complaisant envers les missionnaires, quoiqu'il ne soit plus membre de l'Eglise. Sa femme est catéchumène.

Séchélé est, de tous les chefs que j'ai eu l'occasion de voir, celui qui est le mieux installé; il a réellement l'air d'un chef; il a de la dignité. Nous parlâmes de Livingstone et de ses sujets; M. Wookey servait d'interprète. Ces Bakuénas sont vraiment une belle race, plus noirs que leurs voisins; ils sont d'une haute stature en général et sont très sympathiques.

Un mauvais bout de chemin.

Nous quittions Molopololé au matin du 23 avril. Cent trente milles nous séparaient encore de Shoshong. Sur ce grand espace, nous ne pouvions espérer de rencontrer de l'eau que trois fois, tout au plus quatre. Ce fut notre plus mauvais bout de chemin. C'est tout du long un terrain sablonneux. Une fois, nous avons été sans eau, du lundi après-midi au jeudi matin. C'est loin d'être gai. Les bœufs vont beaucoup plus lentement encore; lorsqu'on s'arrête, au lieu de brouter l'herbe, ils errent sans rien manger. Nous-mêmes, nous n'avions aucun appétit pendant toute la journée du mercredi. Aux repas, personne ne voulait couper le pain, car nous ne nous étions plus lavés depuis deux jours. Mais aussi quelle joie de retrouver de l'eau, même de l'eau bourbeuse. Nous passâmes trois jours à un endroit nommé Selunye, où nous étions arrivés le 29 au matin, afin de donner un bon repos aux bœufs avant de continuer. Nous étions

encore éloignés de 50 kilomètres de Shoshong, et pas une goutte d'eau en vue. Nous nous demandions comment nous en viendrions à bout, car nos bœufs étaient très fatigués. Mais Dieu y avait pourvu. Deux ou trois orages, accompagnés d'une pluie torrentielle, vinrent combler les enfoncements du terrain où les bœufs purent se désaltérer à loisir.

Enfin, mardi matin, 3 mai, Shoshong parut à nos yeux, assis au pied d'une très longue colline et présentant l'aspect de milliers de fourmilières avec quelques maisons de blancs. C'est très joli dans son genre. Bientôt nous pouvions mettre les bœufs en liberté pendant que nous-mêmes nous trouvions dans la famille Hepburn de chauds amis qui nous faisaient trouver un *home* au centre de l'Afrique.

Difficultés imprévues. — Un détour indispensable.

Prétoria, 27 mai 1887.

En vous écrivant le 5 mai, je vous annonçais une prochaine lettre d'affaires, mais j'étais bien loin de me douter que je vous l'écrirais dans la capitale du Transvaal, dans des circonstances assez embarrassantes. Les imprévus continuent. C'est toujours l'Afrique, pour parler avec M. Weitzecker, mais je doute beaucoup que l'Afrique ait joué à ce dernier des tours pareils à ceux qu'on nous joue en ce moment-ci.

A Mangwato, c'est à peine si nous avons eu le temps de reprendre notre souffle qu'il nous a fallu nous remettre en course pour Prétoria, et quelle course! Je ne voudrais pas avoir à la refaire dans les mêmes conditions, quoiqu'il me tarde chaque jour davantage de quitter le sol du Transvaal.

Je vous ai déjà dit quelques mots, je crois, sur nos incertitudes au sujet du louage ou de l'achat des wagons dont nous avions besoin à partir de Kimberley. Vous savez aussi que nous avons fait le voyage dans des voitures louées, n'ayant pu acheter à Kimberley qu'un petit wagon à très bon marché, dans lequel nous nous sommes installés, ma femme et moi. Je ne

pourrai jamais vous dire tous les ennuis suscités par le fait que nous voyagions avec des wagons loués, sans parler des frais énormes de ce mode de transport.

Nous en étions là, nous demandant de quelle manière nous pourrions continuer notre route. M. Hepburn nous conseilla fort d'acheter au moins un wagon de plus avant de continuer. Mais à Mangwato il n'y avait pas de wagon à notre convenance. Dans cette impasse nous décidâmes avec M. Engel (qui comptait conduire lui-même au Zambèze toutes les marchandises de M. Coillard) que nous partirions avec lui le 23 mai, et qu'il ferait de son mieux pour installer confortablement dans un wagon Dardier et Goy.

C'est à ce moment que, le 10 mai au matin, arriva Franz, le conducteur du wagon de M. Coillard, attendu depuis si longtemps, et dont on ne savait plus que penser. Les nouvelles qu'il apportait n'étaient pas de nature à simplifier les choses.

Parti de Séfula au commencement de février, il avait vu son attelage de 18 bœufs diminuer de jour en jour à cause de la tsetsé. Enfin, arrivé à mi-chemin de Leshoma à Mangwato, il ne lui restait plus que trois bœufs. Il se vit alors forcé de laisser là son wagon et de continuer sa route avec quelques hommes jusqu'à Mangwato pour y demander du secours.

M. Coillard ne disait rien de nous, ne pensant sans doute pas que nous serions déjà si avancés. Mais, dans une lettre à M. Hepburn, il exprimait le désir qu'on lui envoyât cette année toutes ses caisses de Mangwato, comme aussi celles qui pouvaient se trouver pour lui à Prétoria. De plus, Franz devait lui amener le wagon neuf commandé par Jeanmairet à Prétoria et la wagonnette commandée par M. Coillard. Que nous restait-il à faire ? nous ne pouvions cependant pas poursuivre notre route sans nous préoccuper des désirs de M. Coillard.

Nous discutâmes longuement la question entre nous quatre et avec M. Hepburn. Enfin, il fut décidé que j'irais moi-même à Prétoria avec six hommes et assez de bœufs pour prendre les deux wagons en question et les caisses. Goy résolut de m'accompagner. Quant à Dardier, il resta à Mangwato.

Nos préparatifs furent vite faits, un marchand nous fit la gentillesse de nous prêter son wagon vide, sur le plancher duquel nous étendîmes un matelas, et dès le lendemain, 11 mai, à 3 heures de l'après-midi, nous nous mettions en route. Goy vous a raconté notre voyage à la course, nos marches journalières de dix heures, ce qui nous permit d'atteindre Prétoria au bout de dix jours, y compris un dimanche. Mais aussi nous y arrivions avec des gens et des bœufs éreintés.

A Prétoria. — Un guet-apens.

Nous trouvâmes ici tout ce que nous venions y chercher, un joli wagon neuf pour Jeanmairet, la wagonnette et les caisses. De plus, une excellente occasion s'étant présentée pour l'achat d'un beau wagon pour Dardier et Goy, nous n'hésitâmes pas à en profiter. En trois jours nos affaires étaient terminées; nous étions prêts à partir avec nos trois wagons et la wagonnette, si des ennuis d'un nouveau genre n'étaient pas venus barrer notre route.

Excusez-moi si je vous retiens encore, mais nos misères vous intéressent aussi quelque peu, je crois. Voici les faits.

En venant de Mangwato nous avons rencontré dans une ferme près d'ici deux ou trois cents bœufs laissés par un marchand de Mangwato (l'associé de M. Francis, M. Clark) aux soins du fermier, pour les vendre si l'occasion s'en présentait. M. Clark était lui-même à Prétoria pour affaires. Ayant besoin de bœufs, nous allâmes au kraal pour les voir, mais, comme ils ne nous plaisaient guère et que d'ailleurs le prix était beaucoup trop élevé (175 francs pièce), nous en fîmes la remarque au fermier, ajoutant, en outre, que nous ne savions pas encore combien il nous en faudrait, que nous verrions M. Clark à Prétoria et que nous pourrions parler avec lui, etc. etc., Sur ce, nous partîmes et l'homme me donna une lettre pour M. Clark.

Dès le lundi matin, M. Clark vint nous voir, je lui remis la lettre de son agent et lui dis que ses bœufs ne nous convenaient pas. Je croyais que nous en avions fini avec lui; aussi quel ne fut

pas notre étonnement, en recevant, le lendemain, une lettre adressée à nous deux et signée par les avocats de M. Clark Ils nous disaient que nous avions acheté trois attelages de bœufs à 175 francs pièce, et que, si nous ne les prenions pas, ils avaient ordre de nous poursuivre et même de procéder à notre arrestation.

Nous montrâmes de suite ces lignes à M. Bosman, à l'agent de M. Coillard et à M. Gros, excellent ami génevois, qui habite Prétoria. Nous allâmes avec eux chez les avocats qui avaient signé la lettre pour leur expliquer la question, et leur demander ce qu'ils comptaient faire. Ils nous dirent que, si M. Clark voulait amener la question devant les tribunaux, nous nous verrions forcés de rester en tout cas jusqu'au 12 juin, jour où le tribunal ouvre sa session, et peut-être même notre affaire ne serait-elle examinée qu'en août. Ils ajoutaient que, si nous partions, M. Clark pourrait très bien, contre une caution, nous faire envoyer un mandat d'arrêt. Aujourd'hui M. Gros nous a conduits chez un avocat pour lui demander son avis. L'avocat a de suite écrit une lettre à ses deux confrères, les avertissant que nous comptions partir demain et leur demandant une réponse dans les vingt-quatre heures. Et nous voilà maintenant, attendant ce qui arrivera. Nous ne comprenons pas encore pourquoi Dieu a permis qu'un tel serpent se plaçât sur notre route. En tout cas, nous nous efforçons de ne pas trop murmurer, nous disant toujours que toutes choses concourent au bien des enfants de Dieu. Mais cette patience est difficile, surtout quand on se sent dans les mains de vrais filous qui ont une renommée de faussaires et qui peuvent vous faire perdre un temps précieux.

Prétoria joue un étrange rôle dans l'histoire de la mission du Zambèze. Après l'arrestation de M. Dieterlen, c'est M. Coillard à qui l'on veut faire payer 5,000 francs de droits ; sans M. Bosman, il aurait dû les payer. Aujourd'hui c'est notre tour d'être retenus ici parce qu'un homme sans foi ni loi le trouve bon.

Le dénouement.

Ferme Constançon. Dimanche, 29 mai.

Je viens vite terminer ma lettre avant de la fermer. Notre horizon s'est un peu éclairci. Hier matin, grâce à M. Constançon (excellent ami suisse dont la ferme est tout près de Prétoria), nous avons pu nous procurer à de très avantageuses conditions les 25 bœufs qui nous manquaient encore. Nous avons aussi acheté trois chevaux pour un total de 750 francs. L'occasion était trop bonne pour ne pas en profiter. Il est vrai que ce sont des rosses, mais elles sont très jeunes et peuvent facilement se refaire. Je me suis décidé à cet achat, parce que M. Hepburn me l'avait fort conseillé et parce que M. Coillard demande à grands cris des chevaux. M. Hepburn disait que ce serait une imprudence de poursuivre notre route sans monture. Je regrette seulement de ne pas en avoir trouvé un quatrième.

A midi je suis retourné chez notre avocat qui n'avait reçu aucune réponse des autres. Il me dit que nous pouvions partir, que très probablement la question en resterait là. Nous fîmes tout de suite amener la wagonnette ici, où nous attendaient déjà nos bœufs et les trois wagons. Nous fîmes partir dans la soirée les trois wagons et tous nos bœufs, à l'exception des six qui doivent conduire la wagonnette que nous avons gardée ici. M. Constançon nous accompagnera demain jusqu'à ce que nous ayons rattrapé le reste de notre caravane. Il se peut qu'on nous laisse en paix ; en tout cas, au delà du Limpopo nous serons libres et heureux.

Malgré tout, nous emportons un excellent souvenir de Prétoria, nous y avons trouvé de précieux amis. J'espère vous écrire encore quelques mots de Mangwato avant de repartir.

Excusez la longueur de ces lignes et leur peu d'intérêt ; même en Afrique la vie est souvent très peu gaie.

Toujours bien affectionné et très dévoué,

L. Jalla.



QUELQUES LIGNES DE M. GOY

Entre le Limpopo et Prétoria.

15 mai 1887.

... Après nous être consultés, Jalla et moi avons été désignés pour aller à Prétoria, et nous sommes en route depuis quatre jours, avec six hommes et quatre attelages de bœufs. Nous marchons tout le jour. Le voyage est plus pénible qu'avant Mangwato. Avec un wagon vide les secousses sont beaucoup plus fortes, aussi sommes-nous très fatigués le soir. Nous faisons notre cuisine du mieux que nous le pouvons, et cela ne va pas trop mal.

Nous avons traversé le Limpopo hier, et je vous assure qu'à un certain moment j'étais fort mal à l'aise; l'eau entrait dans le wagon et le remplissait : notre lit, nos valises, nos sacs de farine, tout était dans l'eau. J'en avais aussi plein mes souliers. Au milieu du fleuve, les bœufs ne pouvaient presque plus avancer; le courant les entraînait; les plus petits étaient presque couverts par l'eau et devaient lever la tête pour respirer. J'ai pensé un moment à me sauver à la nage. Mais alors tous les hommes se sont mis à crier et à frapper les bœufs qui ont fait un suprême effort pour arriver au bord. C'est ainsi que nous avons traversé le Limpopo. Ce passage un peu risqué nous a évité un détour de deux jours qu'il eût fallu faire pour gagner un autre gué en amont de celui que nous avons pris. Nous en avons été quittes en faisant sécher nos objets. Aujourd'hui, c'est dimanche et nous campons dans un des coins perdus du Transwaal. Nous avons de belle eau claire : depuis Kimberley, je n'en avais plus vu de semblable.

Je suis heureux et content; je sens que nos cœurs se rencontrent tous les jours au pied du trône de Dieu : à chaque jour suffit sa peine; mais aussi, à chaque jour suffit la grâce du Seigneur.

A. Goy.

SÉNÉGAL

—

DÉMISSION DE M. JAQUES

Quelque temps après avoir adressé au Comité le rapport qu'on va lire, M. Jaques lui a fait part de son intention de se retirer de l'œuvre du Sénégal. Un échange de lettres nous a convaincus du caractère définitif de cette résolution qui se préparait depuis un certain temps, et qui a été inspirée à M. Jaques par divers motifs, entre autres par l'impossibilité où il s'est vu d'apprendre la langue bambara.

Nous ne pouvons donc que nous incliner, en regrettant que la collaboration de M. Jaques ait été de si courte durée. Elle n'en aura pas moins été marquée par un progrès important de notre œuvre sénégalaise : la fondation matérielle de la station de Kerbala, due au labeur infatigable, à la persévérance et à la patience de M. Jaques. Nous n'oublions pas que la mort de madame Jaques a marqué cette fondation du sceau du sacrifice. A ce double titre, M. Jaques a droit à la reconnaissance des amis des missions. Que Dieu l'accompagne dans son activité ultérieure.

Le départ de M. Jaques laisse dans notre mission du Sénégal un vide qu'il importe de combler sans retard. Le Comité espère pouvoir faire partir dès la rentrée un instituteur pour Saint-Louis. Mais ce renfort ne suffit pas, et la situation exige l'envoi prochain d'un ouvrier de plus au Sénégal.

Dans ces conditions, le départ immédiat d'un de nos élèves s'imposerait, si les plus avancés d'entre eux n'avaient à passer encore une année dans notre Maison. Il se pourrait que, pour sortir d'embarras, le Comité dût s'adresser aux étudiants en théologie arrivés au terme de leurs études, dans l'espoir qu'il se trouvera dans leur nombre un homme de bonne volonté pour le Sénégal. En attendant que cette grave question puisse être tranchée, nous croyons devoir dès à présent la placer sur la

conscience de ceux qu'elle concerne. Que Dieu suscite les hommes dont nous avons besoin, soit pour le Sénégal, soit pour le Congo, soit pour nos autres champs de travail !

LES DÉBUTS DE L'ŒUVRE DE KERBALA

Rapport de M. Jaques.

Kerbala, 30 mars 1887.

Messieurs et très honorés frères,

En commençant ce rapport qui embrasse la période d'octobre 1885 à mars 1887, période de construction et d'installation, le sentiment qui remplit mon cœur et le domine est celui qu'éprouvait le prophète Samuel lorsqu'il dressait une pierre entre Mitspa et Schen, et l'appelait Eben-Ezer, en disant : Jusqu'ici l'Éternel nous a secourus. Dans les épreuves de ma foi, dans l'isolement et ses tentations, dans les tribulations et les difficultés matérielles et autres, j'ai fait l'expérience de la parfaite vérité de l'assertion de saint Paul aux Thessaloniciens : « Le Seigneur est fidèle. » Non pas que je n'aie que des victoires à enregistrer, mais, au milieu de mes défaillances même, j'ai senti que la bonne main du Seigneur était sur moi et que son « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » était une vivante et puissante réalité. Vérité élémentaire, sans doute, mais qui puise une force et une actualité merveilleuse sous ce ciel torride (il fait 37°,5 dans ma chambre au moment où j'écris ces lignes), dans ce climat meurtrier et au milieu de travaux et de souffrances que le Seigneur seul connaît. Oh ! puisse la vue de tant de grâces m'encourager à marcher par la foi, quelles que soient les circonstances et les difficultés du chemin ! Un maître maçon de Saint-Louis, qui a travaillé dernièrement ici, pour le carrelage et la citerne, musulman éclairé, homme fort intelligent, qui a pu se rendre un peu compte de la nature de l'œuvre que nous poursuivons et de quelques-unes de mes difficultés, me disait : « Ah ! je le reconnais, un homme qui ne travaillerait pas pour Dieu ne pourrait jamais accomplir la

tâche que tu as ici. Il faut bien que Dieu te donne la force que tu as! »

Comme il s'agit de la fondation d'une nouvelle station, j'ai à vous entretenir, d'abord du côté matériel de l'œuvre, ensuite je vous dirai ce qu'il m'a été donné de faire et où nous en sommes au point de vue religieux.

Et d'abord j'éprouve le besoin de remercier MM. les membres du Comité des sacrifices auxquels ils ont consenti pour doter la station de Kerbala d'une habitation saine et suffisante, dans ce pays où le climat exige tant de précautions et où la vie matérielle est bien difficile. Pour tout dire en un mot, de l'aveu des personnes qui ont eu l'occasion de visiter le bâtiment de la mission, il répond à sa destination. Sans doute, la dépense a été considérable, mais il ne faut pas perdre de vue que le pays n'offre absolument aucune ressource pour les constructions, pas même du sable convenable : j'ai dû en effet en faire apporter de Dagana pour la réfection de la citerne. Ensuite, tout ayant dû être amené de Saint-Louis et Dagana ici, les frais en ont été bien augmentés. Les ouvriers se paient des prix excessifs. J'ai été stupéfait, moi-même, en faisant le calcul qu'un maître maçon, son ouvrier et un apprenti que j'ai eus dernièrement coûtaient ensemble 23 *francs par jour* DE TRAVAIL. Vous comprendrez par là, messieurs, que j'aie renvoyé les ouvriers charpentiers et maçons une fois le gros œuvre terminé et que, pour les mille et mille détails qui restaient, j'aie cru devoir payer de ma personne et faire moi-même tout ce qui était en mon pouvoir, heureux de faire bénéficier la Société des quelques dons pratiques qui m'ont été départis. Seulement il ne faut pas oublier que le travail demande ici bien plus de temps et de peine qu'ailleurs, à cause de la chaleur et des précautions à prendre, sans parler de la multiplicité des occupations auxquelles je devais faire face, n'ayant personne pour me seconder d'une manière efficace, car on ne peut absolument pas compter sur les noirs, même sur ceux qui, comme mon Samba Coumba, sont depuis longtemps en rapport avec les Européens.

Désormais les frais d'entretien ne seront pas considérables, quoiqu'il faille tenir compte de ce climat vraiment dévorant pour les choses aussi bien que pour les hommes et de la présence des termites. Ceux-ci m'ont obligé à refaire cette année la toiture des cases du personnel, qui était presque entièrement rongée. — J'espère pouvoir conclure un arrangement avec les chefs des villages d'alentour pour faire à frais communs, au moyen de corvées, le nettoyage annuel de la route. Cette large voie de communication est très fréquentée, c'est vraiment une bénédiction pour le pays. Chacun le reconnaît.

Lorsqu'on arrive de Dagana, après avoir traversé de vastes champs de mil et des espaces considérables, en broussailles, réservés pour la culture pendant que les champs actuels se reposeront, à 2 kilomètres de Kerbala, on aperçoit tout à coup le grand toit rouge de la mission. Dans ce pays, déshérité à tant d'égards, tout ce qui rappelle de près ou de loin la civilisation a un charme particulier. Bientôt apparaît le village avec ses toits pointus, la route s'infléchit un peu à droite, on laisse à gauche l'embranchement de Kerbala et, comme vous pouvez le voir par le croquis ci-annexé (1), on entre dans la propriété de la mission, à l'angle N. E. L'avenue, — terme un peu bien ambitieux, — qui conduit à la maison sera plus tard bordée de moringias, joli arbre d'une croissance rapide, touffu, qui se couvre d'une multitude de grappes blanches d'une odeur agréable. Cet arbre, originaire de la Gambie, a été importé à Saint-Louis assez récemment. Son écorce paraît avoir des propriétés médicales. Sur 120 semis répétés trois fois, j'ai obtenu une trentaine de pieds, dont une partie ont été rongés jusqu'au ras de terre par les troupeaux du village qu'aucune clôture n'empêchait de passer. Maintenant une haie de salan (prononcez salane), arbrisseau qui croît très rapidement et pousse de nom-

(1) Un *fac-simile* de ce croquis devait accompagner la présente lettre. Il a été envoyé par la poste au graveur qui ne l'a pas reçu. Nous regrettons vivement ce contre temps et le retard qui s'en est suivi. (*Réd.*)

breuses branches, entoure toute la propriété de la mission, mais ne sera une garantie effective que dans deux ou trois ans. — Une clôture serrée, d'épines entrelacées, forme une sorte de cour dans laquelle sont, à une bonne distance du bâtiment d'habitation, à cause du danger du feu, les dépendances et les cases du personnel. Un soump, arbre épineux au premier chef, donne à peine un peu d'ombre.

Avec les bois employés pour les pontonnages pendant la construction et des caisses d'emballage, j'ai construit une écurie pour deux chevaux et une cuisine. Celle-ci est maintenant pourvue d'un four qui a été préparé à Bordeaux, d'après mes indications, en tôle et en briques réfractaires, et qui n'a coûté, pris à Bordeaux, emballage compris, que la modique somme de 65 francs. Il rendra des services journaliers. Dernièrement les soldats du poste de Dagana ayant été retirés, nous n'avions plus de pain : le commandant le faisait venir de Richard-Toll (26 kil.). — Quant au bâtiment servant de remise pour la voiture et de dépôt, il pourra bientôt, je l'espère, recevoir sa destination principale : salle d'école et salle de culte. L'expérience m'a en effet montré que, soit à cause du vent, soit à cause du soleil et par la distraction que produisent les allants et les venants, il n'était guère possible de continuer à se servir de la véranda pour ces usages. J'ai calculé qu'avec ce qui est resté de carreaux envoyés pour les chambres de la station, je pourrais carreler le sol de l'école après y avoir fait un bétonnage de terre glaise et de gravois bien damé. C'est un travail que je pense faire moi-même si Dieu me continue la santé et assez de forces. Ce carrelage est nécessité par la présence des serpents et de nombreux scorpions qui se cachent dans le sable et par une surabondance de termites qui y rongent tout. Si on se borne à damer le béton, même en y ajoutant de la chaux et du ciment, la sécheresse causée par le vent d'est et le simple frottement des pieds nus des indigènes amènent bientôt une poussière incroyable, puis des trous se forment un peu partout.

La citerne a dû subir une réfection complète. Il s'est trouvé

que le sable employé faisait, même avec le ciment, une masse poreuse qui laissait passer l'eau, en sorte qu'au bout de trois mois la citerne était vide. Depuis deux mois environ toute l'eau que nous employons, sauf pour les usages extérieurs, est amenée de Dagana. J'ai dû acheter un âne pour ce service, plus encore pour mon aide Samba Coumba que pour moi. Mais cette eau, apportée dans des outres, a un goût, une odeur et une couleur peu appétissants. Même filtrée, elle est jaunâtre. C'est un exercice de patience et de renoncement ajouté à beaucoup d'autres, jusqu'au moment où nous pourrons recueillir les pluies de l'hivernage. J'ai lieu de penser que cette fois la citerne sera étanche. Ainsi que je l'ai dit plus haut, j'ai fait venir du sable de Dagana. La plus grande partie a été amenée avec la charrette anglaise, don de la Société africaine, et qui nous a rendu et nous rend chaque jour d'inappréciables services. La même société vient de m'envoyer une pompe aspirante et foulante qui, fixée à la citerne, nous sera d'une grande utilité, et, en cas d'incendie, par exemple, ce dont Dieu nous garde, pourrait être un moyen de salut. Le côté défectueux de la maison, c'est qu'on y sent vivement la chaleur. La paroi extérieure, que j'ai entièrement rabotée, bouvetée et posée de mes propres mains, — soit environ 175 mètres carrés, — et que je suis en train de peindre actuellement, est bien utile sous ce rapport ; mais, lorsque le thermomètre marque à l'ombre, sous la véranda, 40, 45 et 46°, il n'y a qu'une chose à faire, prendre patience. Il n'aurait été possible d'éviter la chaleur, et encore relativement, qu'en construisant des murs en briques de 50 centimètres d'épaisseur; — *mais, une* brique double du pays de 20 × 10 × 8 centimètres revient ici, à pied d'œuvre, à 25 centimes. Jugez du coût d'un bâtiment.

La véranda qui règne tout autour de la maison en est, vraiment, je crois, une des parties importantes. Impossible d'énumérer tous ses avantages. J'y ai installé mon atelier, ce qui me donne de l'air, de la lumière et me permet de surveiller ce qui se passe. L'un m'apporte son coffre à réparer, une charnière à refaire ; un autre me demande de lui arranger une porte pour

sa case. Celui-ci m'amène un bélier avec d'immenses cornes, me priant de les scier; ou bien ce sont des outils aratoires à réparer. Par ces petits services, qui ne laissent pas que de prendre du temps, je gagne la confiance et l'amitié de ces gens. D'après les détails qui précèdent, vous comprenez que mon activité a été en grande partie matérielle.

Depuis quelques mois le bruit s'est répandu que je soignais gratuitement les malades, probablement à la suite des soins que j'ai donnés à une jeune fille peul, dont le nez était entièrement rongé par un horrible ulcère, triste témoin d'une maladie affreuse et extraordinairement répandue dans ce pays. Maures, Toucouleurs, Wolofs arrivent souvent par bandes de quatre, six, sept personnes, qui à pied, qui à âne, qui à bœuf ou à cheval. Ces malheureux, ayant épuisé la prétendue science des marabouts et celle souvent bien réelle des médecins maures, ne craignent pas de faire de 30 à 40 kilomètres pour venir chercher et renouveler leurs médicaments. Il est même venu une femme peul, accompagnée de son frère, de Mérinaghem, dans le Cayor, à près de 100 kilom. d'ici. Il peut sembler que ce soit là une porte naturellement ouverte pour l'évangélisation; mais comment atteindre ces musulmans fanatiques qui nous haïssent au fond et ont pour nous et notre religion le plus profond mépris? Pour eux, tous les blancs sont de même accabit, et ceux qu'ils prennent pour mesure ne sont pas assurément les meilleurs. Quand je leur parle de la puissance de la prière, ils applaudissent, mais lorsque j'ajoute que prier ce n'est pas répéter plus ou moins de fois « Bissemillahi rahimi, etc. », mais qu'il faut spécifier à Dieu les choses dont nous avons besoin, prier avec foi et attendre l'exaucement au nom de Jésus-Christ, alors ils me tournent le dos, car ce fameux « Bissemillahi rahimi » est pour eux comme une arche sacro-sainte, à laquelle on ne peut toucher même de loin. — Ce soin des malades me prend beaucoup de temps, car, pour les Maures en particulier, il me faut deux interprètes. Et quelle difficulté à obtenir les renseignements les plus indispensables, puis à faire comprendre, au travers de deux traductions faites par des

gens absolument ignorants, de quelle manière il faut prendre les remèdes, etc., etc.! Quel exercice de patience! Ceci m'amène à vous parler de l'œuvre proprement missionnaire.

Dès que cela m'a été possible, j'ai réuni les gens du village le dimanche matin. Une vieille cloche fêlée, dénichée dans un coin de la cour du poste, et que le commandant m'a donnée, me sert pour convoquer mon monde. Dans les premières réunions j'ai eu jusqu'à 12 ou 15 hommes et un peu plus de femmes. On a écouté, on a hautement approuvé ce que j'ai dit sur la nécessité du salut, puis l'auditoire a diminué et varie entre 10 et 15 personnes; il est très irrégulier, et quand on sonne à 8 heures, l'auditoire n'est pas toujours formé à 9 heures et demie. D'autre part, j'ai lieu de craindre que ma pensée ne soit pas toujours rendue, je ne dis pas fidèlement, mais approximativement. Je demande chaque jour que le souffle de l'Esprit vienne réveiller, vivifier ces ossements desséchés. C'est le moment du défrichement plutôt que celui des semailles proprement dites. Oh! que Dieu me donne la patience et l'amour, et qu'il me remplisse de sagesse pour que je puisse parler à chacun selon ses besoins et rendre surtout un témoignage fidèle à Christ. La confiance des noirs dans les blancs ne vient que lentement. Nous avons ici quelques anciens tirailleurs dont l'influence est plutôt mauvaise et qui, en fait de notre langue, connaissent surtout les jurons et les gros mots, dont il se fait, par parenthèse, dans la colonie, une effroyable consommation. Chaque jour, je vois tout ce qu'il me serait possible de faire si je possédais la langue.

Après cinq mois d'attente, j'ai enfin reçu l'autorisation d'ouvrir une école à Kerbala. La loi du Sénégal est formelle : aucune école ne peut être ouverte sans l'autorisation du gouverneur. J'ai bien de la peine à réunir mes écoliers ; tantôt ils vont à Dagana, tantôt il faut piler le mil, tirer de l'eau du puits pour la famille ou pour le troupeau. Je comprends aussi que les commencements semblent bien arides aux enfants. Je tâche de faire régner la gaieté et l'entrain dans les exercices. De temps en temps un biscuit donné au plus méritant est un sti-

mulant pour les autres. On parle trois langues parmi mes 8 à 10 écoliers réduits maintenant à 4 ou 5, dont 2 garçons seulement. Plusieurs parents empêchent leurs enfants de venir à l'école sans que j'en puisse connaître la véritable raison. Plus tard, lorsque les jeunes hommes qui, pour la plupart, sont à Saint-Louis, seront de retour, j'essaierai d'organiser pour eux une école du soir. Ce qu'il faudrait ici pour les femmes et les jeunes filles, c'est une école de couture ; par là on atteindrait sûrement cette partie la plus importante de la population, la plupart des hommes ayant plusieurs femmes. Croiriez-vous que j'ai dû moi-même agrandir et arranger les emmanchures des vêtements que je leur ai donnés (elles étaient trop étroites pour ces épaules et ces bras habitués à manier le lourd pilon), aucune de ces femmes ne sachant coudre. Ce qu'il faut ici, à tous les points de vue, c'est un missionnaire marié.

Enfin une branche de mon activité, c'est le soin et le souci des pauvres captifs qui passent ici en route pour Saint-Louis. Kerbala est pour eux une oasis à l'aller et au retour. Pour ces pauvres gens, comme pour beaucoup d'autres, le chemin du cœur passe par l'estomac. Je puis leur donner des conseils pratiques pour le voyage, leur arrivée et leur séjour à Saint-Louis. Dernièrement j'ai ainsi hébergé deux fois une bande de 12 personnes, y compris deux bébés sur le dos de leur mère. Avec quelle douce satisfaction j'ai passé, non sans peine, à ces moutards deux petits manteaux de flanelle à capuchon, qui m'ont été envoyés par ma belle-mère, madame Chollet. J'aurais voulu que vous vissiez la satisfaction des petits qui se serraient dans leurs manteaux en sentant le chaud, et l'œil humide des mères. Que de bien il y a à faire ici ! et quel dommage que le manque d'eau entrave le développement de ce pays dont le sol est extrêmement fertile et où les produits trouvent à Dagana un sûr débouché !

En résumé, l'œuvre missionnaire prend pied ici, peu à peu, lentement, c'est vrai, mais enfin elle existe. La population n'est pas aussi stable que nous le pensions. Une partie émigre à Dagana pendant la saison sèche. D'autres vont à Saint-Louis ou

ailleurs chercher à gagner quelques sous. Tous reviennent pendant la saison des pluies qui est celle de la culture.

L'emplacement de Kerbala est remarquablement sain et bien supérieur à celui de Dagana, mais les conditions de la vie matérielle y sont difficiles et coûteuses.

Par une grâce particulière de Dieu, il m'a été donné pour cette saison sèche comme un renouveau de courage et de forces, mais je sens le besoin d'aller reprendre des forces physiques et morales au milieu des miens. J'ai eu encore un certain nombre d'accès de fièvre depuis mon retour de Gorée en novembre, mais voilà bien un mois et demi que je n'en ai pas souffert. Pour cela, comme pour toutes les autres choses, j'élève les yeux vers les montagnes d'où me vient le secours; mon secours vient de l'Éternel qui a créé les cieux et la terre.

Agréez, monsieur le président et messieurs les membres du Comité, l'assurance de tout mon dévouement en Jésus-Christ, notre Seigneur.

Louis Jaques,
Pasteur missionnaire à Kerbala.

TAÏTI

Installation et débuts de M. de POMARET à Mataéia.

Dans une lettre en date du 10 février, M. de Pomaret commence par rendre compte au Comité des difficultés qui ont retardé son établissement dans l'arrondissement du sud de Taïti, à *Mataiéa,* sa résidence actuelle. Après quoi il dépeint en ces termes les obstacles contre lesquels il a eu à lutter et ses efforts pour en triompher :

Mataiéa, 10 février 1887.

« Je me soumis. Je vins m'établir à Mataiéa, où je trouvai la paroisse dans le plus triste état. Dépourvue de pasteur depuis plusieurs mois, et déjà avant cela, sous la direction d'un pasteur qui n'était pas fidèle, tout s'y ressentait d'une aussi déplorable situation. Les cultes étaient peu fréquentés, la cure d'âmes

n'existait plus, même les visites aux malades étaient complètement négligées; l'ivrognerie, alimentée par la fabrique de rhum et les deux débits de boissons du district, avait pris des proportions effrayantes et tout le reste à l'avenant. Les diacres, abandonnés à eux-mêmes, faisaient bien ce qu'ils pouvaient, mais la plupart sont très âgés et, ne sachant à eux tous ni dominer la situation ni conjurer le péril, ils laissaient plus ou moins aller toutes choses à vau-l'eau. C'était d'autant plus fâcheux, que le parti catholique, sans être nombreux, est fortement organisé à Mataiéa, où, depuis plus de vingt ans, toute l'œuvre scolaire est entre les mains des congréganistes, qui ont la direction des écoles publiques. Profitant autant qu'ils le pouvaient du scandale récent qu'avaient produit dans le district les fautes graves de l'ancien pasteur, du trouble qu'avait causé sa révocation et du désarroi moral de toute la paroisse depuis lors sans conducteur, ils faisaient, avec le concours du prêtre qui dessert Mataiéa, la plus active propagande.

Ma chère compagne et moi nous nous mîmes résolument à l'œuvre. La première chose à tenter, avec l'aide de Dieu, c'était de relever l'état moral de la paroisse, de rappeler à l'Église ses devoirs, de réveiller son zèle d'autrefois pour les choses du royaume de Dieu, de lui montrer les dangers dont sa faiblesse et son apathie la menaçaient de la manière la plus sérieuse, et d'essayer de faire revivre au milieu d'elle toutes les bonnes œuvres de la foi et de la charité chrétienne. Toutes choses impossibles aux seules forces de l'homme, mais, nous le savions, possibles à Dieu.

Ma position mal définie et dépourvue d'une autorité suffisante (1), les sentiments hostiles des principales autorités taïtiennes du district, rendaient notre tâche plus difficile encore. Le chef du district, protestant incrédule, adonné à la boisson,

(1) Par suite d'une disposition de la constitution des Églises taïtiennes, les pasteurs européens sont soumis, comme les indigènes, à l'élection. C'est cette disposition qui a fait l'objet des pourparlers de M. de Pomaret avec l'administration. Au moment de son arrivée à Mataiéa l'élection n'avait pas encore eu lieu. (*Réd.*)

grand ami des prêtres catholiques, craignant sans doute que la présence et l'activité d'un pasteur français ne lui fissent perdre une partie de son influence qui est pourtant fort grande, me faisait opposition et demandait qu'on nommât au plus vite à la place vacante un pasteur indigène. Il désignait même celui qu'il fallait choisir.

Un adversaire bien plus redoutable était le pasteur révoqué, devenu récemment le sous-chef du district. C'est l'homme le plus éclairé de tout Mataiéa. Il est apparenté à toutes les principales familles et, malgré la faute dont il s'est rendu coupable, il a gardé une très grande influence sur la plupart de ses anciens paroissiens. Dès le premier jour, il travailla énergiquement contre moi, non seulement à cause du dépit qu'il éprouvait de la chute qu'il avait faite et des conséquences qu'elle avait entraînées, mais encore — chose presque invraisemblable et pourtant bien vraie — par l'espoir qu'il nourrissait secrètement de redevenir tôt ou tard le pasteur de Mataiéa. Les Taïtiens oublient vite, en effet, les fautes les plus graves, leur indignation ne dure que fort peu de temps. Il le savait et se disait qu'à un moment donné il pourrait de nouveau compter sur la grande majorité des électeurs. Il fallait donc empêcher toute élection, — surtout la mienne, — de se produire avant le temps où il pourrait de nouveau faire triompher sa candidature. Il fallait aussi, par conséquent, enrayer autant que possible mes efforts, m'empêcher de prendre pied et de conquérir dans la paroisse une influence qui pourrait plus tard nuire à ses projets.

Enfin il y avait toutes les difficultés qui naissaient de la situation même. Les Taïtiens sont défiants par nature; ils ne s'ouvrent point facilement à vous. Ils vous observent et veulent tout d'abord savoir à qui ils ont affaire et ce qu'ils peuvent attendre de vous, et ils prennent tout leur temps. Vous-même, si vous ne savez qu'imparfaitement leur langue, si vous ne connaissez pas bien leurs idées, leurs coutumes, leurs mœurs, vous ne pouvez aller qu'en tâtonnant, presque toujours incertain de la manière la plus propre à leur inspirer confiance, à gagner leurs sympathies.

Nous demandâmes au Seigneur de nous diriger dans l'accomplissement de nos devoirs, de nous aider dans notre grande inexpérience d'une situation toute nouvelle et si difficile, et jour après jour nous nous appliquâmes à faire de notre mieux.

Une circonstance, sur laquelle personne n'eût compté, vint merveilleusement à notre aide. Nous avions emporté avec nous, de France, toute une petite pharmacie homœopathique. Or il arriva, quelques mois après notre arrivée à Mataiéa, à la suite de nombreuses pluies et d'un refroidissement singulier de la température, que les gens du district tombèrent à peu près en même temps presque tous malades, quelques-uns fort gravement. On vint nous demander des remèdes. Ils eurent, grâce à Dieu, de bons effets. Alors ce fut un mouvement général et il y eut bien peu de familles auxquelles il ne nous fut pas donné de faire du bien, physiquement et moralement, car souvent nous allions nous-mêmes porter les remèdes aux malades. C'était une occasion de leur parler sérieusement, de les entretenir de l'amour du Seigneur qui nous frappe durement quelquefois, mais toujours en vue du bien de notre âme, trop souvent rebelle à sa voix aux heures de santé et de force. Un grand nombre fut sensible à ces démarches, entendit ces appels et bientôt après nous eûmes le plaisir de constater qu'il venait plus de monde le dimanche à l'église. On commençait ainsi à venir nous voir, on était content des visites nouvelles que nous avions l'occasion de faire aux uns et aux autres dans nos fréquentes allées et venues dans le district.

(*A suivre.*) L. DE POMARET.



Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

13011 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1887

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

JEAN LAUGA

Souvigné, 10 septembre 1887.

Un de mes plus chers amis, un Béarnais, un enfant en la foi d'Henry Pyt, un élève de M. Grandpierre, Jean Lauga, né à Oraas (Sauveterre de Béarn) le 4 février 1811, vient de s'éteindre à Reims.

Il m'avait suivi de près dans nos stations du sud de l'Afrique où j'ai eu les plus doux rapports avec lui. Maintenant j'ai à remplir à son égard le douloureux devoir que le décès d'anciens collaborateurs m'a déjà tant de fois imposé. Les soins de sa vénérable compagne et de ses enfants n'ont pu arrêter les progrès du mal qui depuis quelque temps leur causait de vives inquiétudes. Il s'en est allé presque sans souffrance, le sourire sur les lèvres. Sa douce piété, son amabilité, son caractère éminemment serviable ne seront jamais oubliés des Béchuanas de Béthulie, de Motito, de Carmel, parmi lesquels il a alternativement travaillé pendant vingt années. Les Eglises de France se souviendront toujours avec reconnaissance qu'il avait préparé pour elles deux pasteurs dont l'aîné est mort si prématurément au Sénégal.

L'Église de Reims, s'associant à la douleur de sa veuve et à celle de son fils, M. Henri Lauga, a rendu le plus touchant

hommage à la mémoire de ce vieux serviteur de Dieu. Du fond du Poitou j'unis mes larmes à celles de ceux qui pleurent.

EUGÈNE CASALIS.



POUR LA RENTRÉE

Ce 19 septembre 1887.

L'été s'achève, et, dans nos Eglises, dans nos familles, tous, grands et petits, se préparent à reprendre la vie de travail avec ses devoirs et ses luttes. Avec le mois d'octobre, ce n'est pas seulement l'école qui se rouvre, c'est la vie d'Église qui reprend avec plus d'intensité ; c'est, pour les œuvres religieuses, le temps par excellence du travail, c'est la campagne d'hiver, la saison décisive qui commence.

Cette heure est donc sérieuse pour chacun. Elle l'est aussi pour notre société. Nous ne voudrions pas la laisser passer sans adresser à nos amis une parole d'encouragement et d'exhortation. Nous nous y sentons d'autant plus obligés que les succès accordés à notre œuvre, l'an dernier, pourraient, si nous ne sommes vigilants, lui tourner en piège et être l'occasion d'humiliantes défaites.

C'est une loi du monde physique qu'aux périodes de grande activité succède une période de lassitude. Cette loi s'applique aussi au monde moral et au monde spirituel. Aux grands efforts succèdent presque immanquablement des phases de relâchement spirituel et de paresse.

Tel est précisément le danger qui nous menace en ce moment. Pendant le dernier exercice, l'intérêt des amis des missions a été constamment sollicité, leur volonté incessamment tendue par les objets qui ont tour à tour été proposés à leur attention : la création de la Maison des missions, la préparation de l'œuvre du Congo, l'extinction du déficit. Aux appels qui leur ont été adressés pour ces diverses œuvres, ils ont répondu par une série d'efforts qu'a couronnés le plus beau des résul-

tats obtenus jusqu'à présent par notre Société dans l'ordre des finances. Le péril, à cette heure, c'est que nous nous laissions dominer par la fatigue et envahir par le sommeil.

Et qui ne voit les effets certains d'une semblable défaillance? Osons les indiquer, quand ce ne serait que pour nous stimuler à l'action et les rendre par là même impossibles.

Si les amis des missions se relâchent de leurs efforts, les entreprises nouvelles que nous avons fondées, ou tout au moins décidées, resteront à l'état de projet ou ne recevront qu'un commencement d'exécution, bientôt suivi d'un honteux recul, triste preuve de notre faiblesse et de notre lâcheté.

Si le zèle des chrétiens diminue, si leur charité se refroidit, la nouvelle Maison des missions, au lieu de se remplir d'élèves et d'être, comme elle le doit, un instrument propre à servir notre œuvre et à la faire prospérer, pèsera sur elle comme un fardeau trop lourd et paraîtra comme la démonstration de notre impuissance à mener à bonne fin ce que nous avons entrepris.

Si les Eglises qui nous soutiennent de leurs dons et de leurs prières s'endorment, on verra reparaître le déficit, qui ne se serait jamais formé si les recettes de l'œuvre avaient été à la hauteur de ses besoins, et qui ne pourra être définitivement vaincu que par l'augmentation des ressources régulières de la Société.

Voilà le péril. Ne suffit-il pas de l'avoir un instant regardé en face pour qu'aussitôt toute velléité de paresse et de relâchement se dissipe? Nous en avons l'assurance, et nous sommes certains que tous ceux qui nous lisent nous ont dès à présent promis leur concours; car, après tout, ce que nous leur demandons, c'est simplement d'être conséquents avec eux-mêmes, de continuer cette année ce qu'ils ont commencé l'an dernier.

Le but à atteindre nous est clairement indiqué par notre situation même. Maintenir les positions prises, continuer les entreprises engagées, remplir les cadres que nous avons formés : voilà le programme qui s'impose à nous.

Ce programme ne sera rempli que si le mouvement ascen-

sionnel qui s'est produit l'an dernier dans nos recettes se maintient et s'accentue. Pour que notre action sur nos champs de travail puisse se soutenir et avoir l'ampleur voulue, pour que nos missionnaires puissent recevoir les renforts qui leur sont indispensables, il faut absolument que nos ressources régulières augmentent encore. Nos amis pourront d'autant mieux arriver à ce résultat que cette année-ci, en dehors du Zambèze qui continue à avoir sa caisse spéciale, aucune œuvre particulière ne viendra faire concurrence à l'œuvre générale de nos missions. Ils pourront donc consacrer une attention et un intérêt redoublés à cette œuvre générale. Nous les supplions de n'y pas manquer et de nous mettre à même, par leur libéralité, de marcher courageusement dans la voie où nous sommes entrés, d'accord avec eux, et pour obéir à ce que nous avons cru être le devoir. Ils y parviendront par l'emploi fidèle et consciencieux des moyens placés à leur disposition, et en s'efforçant, chacun en particulier, de faire produire un peu plus que l'an passé à l'association, à la vente, à la collecte, au carnet dont ils ont la responsabilité.

Toutefois, si précieux que nous semble ce résultat, il en est un qui nous paraît plus désirable encore : c'est la présence toujours plus sensible et plus agissante du Saint-Esprit dans notre œuvre. Le jour de l'inauguration de la nouvelle maison des missions de Bâle, le directeur de cette maison résumait tous ses vœux dans ces mots : « Dieu nous a accordé cette maison, qu'il nous donne maintenant de la remplir ! » Oui, l'Esprit de Dieu, pour animer, vivifier, féconder toutes les parties de notre œuvre et tous nos efforts ; la colonne de nuée remplissant notre nouvelle demeure et faisant de chacun de ses habitants un temple du Tout-Puissant ; la face du Très-Haut marchant à la tête de notre armée, guidant nos missionnaires, dirigeant leurs efforts, faisant réussir leurs entreprises, accordant force et puissance à leur parole ; le Saint-Esprit, l'Esprit de la Pentecôte répandu sur nos Eglises et sur nos missions et y produisant, dans une mesure nouvelle, vocations, conversions, sainteté : voilà ce qu'il nous faut ; voilà, amis des missions, ce qu'il

vous faut demander pour nous et pour vous-mêmes! Ah! vos prières, vos prières sérieuses, persévérantes, précises, nous vous les demandons encore plus instamment que vos dons. Accordez-les-nous, et les bénédictions spirituelles qui marqueront cette année égaleront, dépasseront même les bénédictions temporelles dont nous avons été les objets l'an dernier.



PRIONS POUR NOS MISSIONNAIRES

M. Mabille nous adresse, à la date du 13 juillet, les réflexions suivantes que nous recommandons à l'attention des amis des missions.

« Je voudrais demander aux amis du règne de Dieu s'ils prient d'une manière spéciale et précise pour l'œuvre des missions? Ceux qui portent à cette œuvre un intérêt spécial ne pourraient-ils pas s'engager à mentionner dans leurs prières les noms des stations du Lessouto, du Zambèze, du Sénégal, de Taïti, de la Kabylie? Pourquoi n'en auraient-ils pas sous les yeux la liste comme aussi celle des missionnaires? Je suis persuadé que la plupart des chrétiens ne prient pour les missionnaires que d'une manière générale, sans allusion directe à une œuvre particulière, ou à un nom spécial. Je sais, par contre, qu'il y a quelques chrétiens qui, au moins une fois par semaine, présentent au Seigneur la série entière des noms des missionnaires; et je suis sûr que ceux-ci en retirent du bien.

« En général, les prières sont trop vagues et par là même trop inefficaces, parce qu'elles ne sont la preuve d'aucun intérêt personnel et direct, d'aucun désir précis. Qu'est-ce que Dieu peut accorder à des prières si générales qu'elles ne lui disent rien à lui, pas plus qu'à ceux qui les font? Je crois que, lorsque les chrétiens prient réellement et d'une façon précise pour les missions, celles-ci doivent s'en ressentir immédiatement. Ainsi, que ne donnerais-je pas pour savoir que quelques chrétiens vont, à la lecture de ces lignes, demander au Seigneur une bé-

nédiction spéciale pour Morija? Nous en avons le plus grand besoin... »

La demande que M. Mabille nous adresse pour Morija, chacun de nos missionnaires est prêt à nous l'adresser pour sa station, pour son œuvre spéciale : M. Weitzecker pour Léribé, M. Taylor pour Saint-Louis, M. Viénot pour Taïti, M. Coillard pour le Zambèze. Cette demande de nos missionnaires, il faut qu'elle soit entendue. Sans renoncer le moins du monde à cette largeur d'intérêt qui est une grande force et qui fait de chacun de nos ouvriers et de chacune de nos œuvres la chose de tous les amis des missions, il est cependant naturel et juste que notre intérêt et nos prières se spécialisent et présentent à Dieu tel ou tel objet particulier. Ainsi faisait saint Paul, qui mentionnait par leur nom, dans ses prières, les Églises et les fidèles amenés par lui à la foi, et qui réclamait pour lui-même les prières instantes et spéciales des chrétiens. Notre œuvre serait assurée d'une prospérité singulière, si beaucoup de chrétiens lui apportaient l'appui régulier de semblables prières.

LESSOUTO

TABLEAUX DE L'ÉVANGÉLISATION DU LESSOUTO (1)

I

Un grain qui en rapporte trente.

Morija, 28 juillet 1887.

... Vendredi, nous prenons une grande résolution ; nous irons dans l'annexe de Kolo en wagon, pour y assister à des réceptions dans l'Eglise. Henry Dyke nous offre son excellent wagon ; nous racolons des conducteurs, et faisons rapidement nos pré-

(1) M. Dieterlen adresse à sa famille le récit d'une série d'efforts tentés par M. Mabille et les autres missionnaires de Morija pour donner à l'évangélisation de ce district une vigoureuse impulsion. Nous pensons en publier les parties les plus intéressantes.

paratifs de voyage. Samedi matin, notre véhicule rejoint celui des Mabille, et je le laisse aller pour planter quelques arbres fruitiers. Mon travail fini, je monte à cheval et file sur Kolo, où j'arrive au bout de deux heures d'une course très agréable. Depuis que je suis dans l'enseignement je mène une vie très sédentaire, et mes chevaux n'ont plus autant à courir qu'à Hermon. Cela me manque. Aussi suis-je toujours heureux de me trouver sur le dos de ces bonnes bêtes, et de me sentir emporté par eux au lieu de m'ensevelir dans les bouquins.

J'arrive à Kolo cinq minutes avant les wagons, qui, du reste, ont fait bon voyage. Mais voyez quelle malechance. En arrivant au débarcadère, mon wagon doit exécuter une manœuvre pour venir occuper au campement la place qui lui est assignée. C'est une bagatelle et pourtant mon conducteur trouve moyen de faire buter la roue contre un rocher; en conséquence de quoi le timon craque et se fend dans toute sa longueur. J'étais navré et je le suis encore, répétant comme le fils des prophètes: « Et encore il était emprunté!!! »

... Nous voici donc en place. La tente de M. Mabille qui servira de dortoir à ses filles aînées est plantée et fixée au sol. La bouillotte chante sur la braise, et nous nous réunissons autour des victuailles, que nous attaquons avec entrain. Depuis le matin, on n'a guère fait que manger un morceau sur le pouce pendant que les bœufs tondaient dans un pré la largeur de leur langue.

Vers les 9 heures, nous faisons le culte avec les 37 élèves de l'Ecole biblique qui sont venus à pied de Morija, puis on s'enferme dans les wagons en ajoutant à la bâche qui en ferme l'entrée une bonne couverture pour empêcher le vent froid de s'y infiltrer. Tout autour de nous, le silence se fait: la causerie des garçons s'éteint avec le feu autour duquel ils sont accroupis ; seul, Turco est tapageur : il échange des insultes avec les chiens du village ; la montagne de Kolo en est toute frémissante, car la gent canine abonde dans les villages bassoutos. Et nous, que ce tapage réveille en sursaut, adressons à mon brave chien des épithètes peu flatteuses et des ordres sévères pour qu'il ait à se taire.

Dimanche, temps magnifique, mais avec menace de vent. Vers les 10 heures il soufflait avec violence et nous obligeait à enfiler nos manteaux d'hiver. Cela n'empêche pas les gens des villages voisins de se réunir; on les voit arriver par groupes de deux, six, dix. A un moment donné, une bande d'au moins trente femmes païennes, conduite par deux femmes chrétiennes, vient prendre place sur l'herbe où nous sommes déjà réunis.

C'est toujours un joli spectacle que de voir arriver les personnes qui doivent être reçues. L'assemblée les attend : on les voit déboucher de la chapelle, deux à deux, précédées de M. Mabille, d'Asser (le catéchiste de Kolo) et des anciens. Elles approchent en chantant un cantique ; l'assemblée leur répond en enlevant le second verset, et elles prennent place au centre de la congrégation. Je ne puis voir cela sans être réellement ému : c'est une si belle image de ce qui arrivera quand nous irons prendre *nos* places dans la grande assemblée des enfants de Dieu.

Le service commence : pour la prédication nous sommes trois, deux évangélistes et moi ; nous nous sommes concertés pour le choix du texte et du sujet, et chacun a reçu l'idée qu'il doit développer. Le vieux Sophonie devra parler de la bénédiction que Dieu place devant son peuple (d'après Deut. XI, 26-28, qui est notre texte). Ezéchias traitera de la malédiction. Moi, je pousserai les païens à choisir la bénédiction pour sortir de leur misère actuelle. Mais avec les Bassoutos, on n'est jamais sûr d'avoir été bien compris : Sophonie empiète sur le domaine d'Ezéchias, qui fourrage dans le mien. Ils disent de bonnes choses, mais il eût mieux valu que chacun s'en tînt à son sujet, l'impression aurait été plus profonde. Pour moi, je n'ai guère de temps pour parler, et pourtant je voudrais résumer ce qu'ont dit mes prédécesseurs et conclure. J'ai dû forcément ne toucher qu'aux points essentiels, sans pouvoir taper fort sur le clou, ce qui ne m'a pas enchanté, car je suis de ceux qui aiment à vider leur cœur tout à leur aise, et je tiens, en général, à présenter la même idée de différentes manières, pour être sûr qu'elle sera saisie par l'auditoire.

Asser fait une courte allocution aux treize catéchumènes qui vont être reçus. M. Mabille leur dit quelques mots aussi, leur pose quelques questions auxquelles ils répondent debout; puis ils s'agenouillent, et sont baptisés ou confirmés.

En terminant le service, M. Mabille demande aux païens de se réunir dans la chapelle où il a quelque chose à leur dire; il invite les chrétiens à amener les païens, mais à leur laisser la chapelle, pour qu'ils y soient chez eux. En un moment, nous nous trouvons dans ce grand bâtiment avec au moins 400 païens, surtout des femmes, quelques-unes rouges d'ocre et de graisse, jeunes et vieilles, jolies et laides, figures intelligentes, figures grossières et dures; mais à chaque tête une paire d'yeux éveillés et curieux, fixés sur la chaire où M. Mabille a pris place et d'où il leur adresse une allocution puissante. Il fait un essai : c'est de questionner les païens pour savoir ce qu'ils croient.

En général, les Bassoutos païens ne répondent pas à des questions de ce genre, ou bien ils disent oui et amen à tout, pour éviter une discussion que la politesse (croient-ils) leur défend de provoquer. A Kolo, ils se sont enhardis. M. Mabille leur a, par exemple, demandé s'ils croient en un Dieu créateur, maître de la terre. « Oui », répondent-ils. — « Croyez-vous que vous soyez pécheurs? » — Quelques oui. La question est répétée, expliquée : sur quoi, un oui général nous arrive de toute l'assemblée. — Je saute quelques questions. « Qui d'entre vous désire se convertir? Qu'il lève la main! » Une main, deux, trois, c'est tout : une femme habillée en chrétienne, avec une figure très expressive, puis un jeune homme drapé dans une couverture de laine rouge; le propriétaire de la troisième main était trop loin pour que je pusse le voir.

M. Mabille continue à parler, et il sait parler de manière à remuer les consciences. D'autres mains se lèvent; à la fin, l'assemblée se disperse, non cependant sans que trente-cinq personnes restent pour montrer qu'elles désirent se convertir et pour recevoir des conseils et des encouragements. M. Mabille a organisé pour eux un service pour chaque semaine, et les a recommandés aux soins des catéchistes et des chré-

tiens. Il ne nous est pas permis de croire que ces trente-cinq soient réellement convertis. J'ai un peu l'impression que quelques-uns d'entre eux ne savaient trop ce qu'ils faisaient, et j'en ai vu deux ou trois qui riaient en levant la main pour dire qu'ils désiraient se convertir. Quoi qu'il en soit, il faut prendre les gens tels qu'ils se donnent et développer en eux-mêmes le plus petit commencement de salut. A ce titre, ces trente-cinq sont un grand encouragement et montrent que l'essai fait par M. Mabille a réussi. Nous verrons dans la suite ce qui adviendra de ces pauvres gens que nous avons quittés à Kolo si près de la porte du royaume des cieux.

Nous avons juste le temps d'avaler une tasse de soupe et nous rentrons dans l'église pour le service de communion, dont je ne dirai rien, car il s'est passé comme d'habitude.

Nous avons passé la soirée sous la tente à chanter des cantiques français, chacun indiquant son préféré, ce qui nous a valu d'en chanter une bonne douzaine, sinon plus. Et à 9 heures, nous achevions d'en chanter autant avec les élèves de l'école biblique dans la chapelle, dont le toit de zinc résonnait au bruit de ces quarante voix auxquelles nul ne songeait à mettre la sourdine. Les Bassoutos chantent juste ; mais quant à faire un pianissimo, ou même un simple piano, ne le leur demandez pas : ce serait leur gâter tout leur plaisir...

H. Dieterlen.

UN BEAU MOUVEMENT
parmi la jeunesse de Léribé.

M. Weitzecker nous a adressé, à la date déjà ancienne du 24 février dernier, une lettre que nous avons partiellement utilisée pour le rapport annuel de la société, mais dont nous croyons devoir publier encore les extraits suivants :

« Je suis heureux de pouvoir dire que la *jeunesse*, qui autrefois

nous donnait si peu de satisfaction, est maintenant un de nos grands sujets de joie et de reconnaissance, à cause du bon esprit qui règne dans son sein, généralement parlant. Nos catéchumènes filles du camp et quelques jeunes femmes ont senti le besoin d'avoir une réunion spéciale de prières chaque semaine. Elles se réunissent entre elles, prient et s'exhortent mutuellement, et ce véritable « exercice de piété » a déjà eu, entre autres résultats, celui de produire des impressions sérieuses sur des femmes païennes qui ont désiré y prendre part.

« Du reste, le nombre des catéchumènes est en lui-même un encouragement. Entre jeunes gens et adultes, enfants de chrétiens et convertis du paganisme, nous avons maintenant, soit à la station et soit dans les annexes, environ 140 catéchumènes dont 46 sont directement sous mes soins.

« Parmi tous ces catéchumènes, il en est plusieurs qui ont été convertis, ces derniers mois, du paganisme : nous en avons eu quelques-uns ici à la station même, entre autres un jeune homme, *Makhaola,* neveu de Nathanaël, et qui était un mauvais sujet de première force... (1).

« Mais où les conversions abondent depuis quelques mois, c'est à Koloyane, la seule de nos annexes qui soit vraiment en bon état. Nous avons été la visiter il y a eu dimanche huit jours avec M. Jalla, et le brave et zélé Filémone a pu me présenter vingt et quelques catéchumènes, dont 17 viennent de se convertir depuis le mois de novembre. Chose remarquable, le vieux chef de l'endroit, Thomase Siisa, qui est un renégat d'ancienne date et dont la première femme, il n'y a que deux ans, était encore l'unique membre chrétien de sa famille, est resté seul maintenant païen de tous les siens : ses fils et ses filles se sont tous convertis, et il en est de même de sa plus jeune femme elle-même pour l'amour de laquelle il avait autrefois abjuré en devenant bigame ! Aussi le pauvre vieillard est-il bien remué dans sa conscience, et peut-être ne tardera-t-il point à se rapprocher de Dieu d'une façon plus complète qu'en fréquentant

(1) Le récit de la conversion de Makhaola figure au Rapport annuel, p. 35.

simplement le culte. Parmi les autres conversions dignes de remarque, il y a celles d'une femme et d'une fille du grand chef Ramanella, dans le territoire duquel, comme vous devez le savoir, se trouve cette annexe. Ce beau mouvement continue, et Filémone m'écrivait que, même au milieu de la nuit, il y a des gens qui viennent frapper à sa porte pour avoir du soulagement, tellement ils sont tourmentés par le sentiment de leurs péchés.

« C'est là un bel exaucement aux prières que nous adressons au Seigneur, depuis des mois, dans notre service du dimanche après-midi pour obtenir une abondante effusion de son Esprit sur chrétiens et païens du district de Léribé. Puissent les autres annexes et la station centrale elle-même en recevoir bientôt autant de bénédictions que l'annexe de Koloyane.

« La fille de Ramanella que je viens de nommer s'est décidée à demander son admission dans la classe au cours d'un traitement que je lui avais prescrit pour une maladie et dont elle s'est bien trouvée. Deux autres conversions ici à Léribé même se sont produites à la suite de guérisons dues aux remèdes et aux soins que j'avais été appelé à donner.

« C'est ce qui, en dehors du simple devoir d'aider le prochain selon notre pouvoir, m'engage à aller de l'avant dans mes essais de médecine, malgré toute la peine et tous les frais que cela me cause. Aujourd'hui même, depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai déjà eu à m'occuper de six clients, sans compter... une vache mordue par un serpent ; et mon livre de consultations a déjà atteint, malgré de nombreuses interruptions dans les inscriptions, le chiffre de 2,300 distributions de remèdes, opérations dentaires, etc., depuis que je suis à l'œuvre à Léribé... »



RAPPORT DE LA CONFÉRENCE

réunie à Cana du 20 au 27 avril 1887.

Cana, 27 avril 1887.

Messieurs et honorés directeurs,

La conférence annuelle a eu lieu cette fois à Cana. Déjà les années précédentes nous avions songé à cette station, mais toujours la santé compromise de madame Kohler nous obligeait à nous réunir ailleurs. C'est donc avec un sentiment de reconnaissance que nous nous sommes rencontrés au foyer de notre frère; Dieu n'avait-il pas exaucé nos prières en faveur de sa compagne ?

Nous avons eu pour la plupart quelque peine à nous trouver au rendez-vous; les pluies avaient détrempé les routes et rempli les rivières. M. le Dr Lautré s'est excusé par lettre de ne pouvoir entreprendre à cette saison un si long voyage; MM. Dyke père et Maitin nous manquaient aussi, ainsi que M. Marzolff, remis, grâce à Dieu, d'un mal qui a failli l'enlever, mais ne se sentant pas encore en état de faire une course prolongée. Par contre, nous avons eu de nouveau parmi nous M. P. Germond, de retour depuis quelques mois à son poste de Thabana-Morèna. Nous voudrions pouvoir vous annoncer que son fils, M. Louis Germond, lui prête déjà son concours, mais, malgré une amélioration réelle dans l'état de sa santé, un semblable travail serait encore au-dessus de ses forces.

Essayons maintenant de donner la note dominante telle qu'elle ressort des rapports particuliers de nos missionnaires sur leur stations respectives.

Nous sentons tous que nous défrichons un champ où les ronces et les épines ont encore des racines profondes et vivaces et poussent sans cesse de nouveaux jets au détriment de la moisson que nous désirons y voir mûrir. Nos Bassoutos n'ont pas encore pris pour devise le mot « en avant »; pour le gros de la tribu la notion de progrès reste quelque chose d'exotique apporté par les blancs et de contraire au tempérament

indigène. Le gros de la tribu s'obstine dans son attachement aux coutumes antiques. Dans quelques-uns des districts nous avons assisté cette année à une recrudescence des rites du paganisme. Grâce à l'abondance de nourriture due à une récolte exceptionnelle, les fêtes, en particulier celles de la circoncision, ont pu être célébrées avec éclat; jeunes garçons et jeunes filles couraient se faire initier aux mystères de ce qu'ils appellent leur « école nationale »; des hommes mariés, des femmes, même quelques membres de nos Eglises et des catéchumènes n'ont pas su résister au courant. Il s'est fait aussi un grand abus de « yoala » ou bière enivrante, et comme toujours l'ivresse a été accompagnée de débauches, de querelles, et de tout ce cortège de vices qui en est inséparable.

Un second trait qu'il faut relever, c'est l'appauvrissement graduel de la tribu. Tout le sud de l'Afrique est dans une situation financière très critique, et nous en pâtissons. Nous avons eu des années de sècheresse suivies, il est vrai, d'une abondante moisson, mais cette abondance n'a pas amené la richesse, au contraire. Nul marché n'étant ouvert à ces produits, on ne pouvait que les consommer sur place, ce qu'on a fait, car l'indigène est un enfant qui ne se met pas en peine du lendemain. Nos collectes ont donc été fort au-dessous de ce qu'il nous aurait fallu pour l'entretien de nos évangélistes. D'autre part, nous sommes obligés d'avouer qu'il nous est impossible de tenir nos promesses, faites en des temps meilleurs, et d'envoyer à la mission du Zambèze les subsides qu'elle attend de nous. Des sommes bien minimes seulement ont pu être recueillies cette année au Lessouto pour cette entreprise, qui pourtant nous reste chère.

Cela dit, nous passons à des détails plus spéciaux sur chacune de nos stations.

MAFUBÉ. Vu l'état de sa santé, M. Cochet n'a pas pu, comme par le passé, multiplier ses visites, encourager et avertir les chrétiens au milieu des nombreuses tentations qui les entourent. Et cependant l'œuvre le réclamait plus que jamais; le paganisme devenait agressif. C'étaient des maris païens qui

forçaient leurs femmes chrétiennes à leur faire de la bière enivrante, sous prétexte qu'ils ne pouvaient plus s'en passer dans leurs travaux; des chrétiens invoquaient cette vaine excuse pour s'en faire faire aussi. Des hommes qui depuis la guerre se tenaient à l'écart de l'Église et que l'on espérait voir rentrer dans la bonne voie, ont rompu complètement avec leur passé et quitté leur domicile pour subir la circoncision, tout en contraignant leurs femmes ou leurs filles à prendre part à la préparation des fêtes païennes. Des chrétiens ont renoncé à leur foi pour prendre une seconde femme; des filles chrétiennes ont consenti à devenir les femmes subalternes de païens déjà mariés. Les cas d'adultères n'ont pas été rares; presque tous les membres d'une annexe ont été impliqués dans des pratiques superstitieuses devant garantir les récoltes contre la voracité des oiseaux et les orages de grêle. Quatre jeunes gens de la classe des catéchumènes, trouvant notre discipline trop sévère, se sont donnés aux anglicans.

C'est là un côté de la situation; mais, grâce à Dieu, ce n'est pas le seul. A Mafubé même des services réguliers ont pu être organisés; en plusieurs circonstances, il y a eu de beaux auditoires de païens. Deux conversions s'y sont produites à la grande joie du missionnaire. Un chrétien, établi depuis peu chez le chef Thlali, a fondé un culte dans plusieurs villages et a pu bientôt venir annoncer au missionnaire la conversion de trois païens. Sur le haut Orange, chez Phathela, après plusieurs années de travail sans résultat apparent, il y a maintenant des âmes profondément travaillées, surtout deux femmes, qui auront à passer par des luttes terribles, car leur mari est un ennemi déclaré de la parole de Dieu.

La mort a aussi visité cette Église. Six jeunes personnes ont été enlevées les unes après les autres, donnant toutes un témoignage touchant de leur foi au Sauveur.

Paballong. La piété de nos gens, dit M. Christmann, ressemble à celle de l'ancien peuple de Dieu. Féconde en saints élans dans les heures de détresse, cette piété se montre vacillante et manque de solidité à l'heure de l'abondance ou de la sécurité.

Remplis, grâce à une moisson exceptionnellement riche, d'une confiance trompeuse, ils semblent avoir oublié pour un moment l'Auteur de tous biens et sont tombés dans les fautes auxquelles l'indigène est enclin, surtout dans l'ivrognerie. D'autre part, cependant, il ressort des entretiens que bon nombre de personnes ont eus avec leur missionnaire qu'il y a chez beaucoup de chrétiens une vraie vie spirituelle. Une lacune qu'il faut constater, c'est le peu d'activité qu'ils déploient pour faire connaître autour d'eux le nom de Jésus. Quelques hommes seulement ont estimé comme un privilège d'être associés à l'œuvre de l'évangélisation; par contre, depuis les premiers jours de mars, le nombre des femmes qui s'y consacrent a beaucoup augmenté.

La mort a fait quelques vides dans les rangs. Elle a enlevé Stéfane Moraï, qui, en 1876, à l'arrivée de M. Christmann, était à la tête du petit troupeau de Paballong; puis Lazaro Molemogi, homme humble qui a été en bénédiction à l'Église. Il dirigeait un des postes d'évangélisation, et c'est lui qui, pour posséder la première bible en sessouto, un des trois exemplaires apportés d'Europe par M. Mabille, offrit 125 francs.

Deux communiants sont retombés dans les liens du paganisme; leurs places dans l'Église ont été prises par d'autres. En juillet, Mantakuana, une des principales femmes du chef Lébénya, a été admise avec cinq autres personnes. Dans son entourage, elle exerce, sans bruit, une influence bénie. Deux filles de Lébénya ont commencé à marcher sur ses traces, bien que leur père menaçât de les faire flageller si elles refusaient de se soumettre aux coutumes païennes. En décembre, vingt-quatre personnes ont pu être reçues dans l'Église et dix-huit sont entrées dans la classe des catéchumènes. Ce dernier chiffre devrait être plus élevé, mais les fêtes de circoncision ont contribué à détourner des choses sérieuses un grand nombre de païens qui, auparavant, avaient l'habitude de fréquenter les cultes. Et pourtant, fait encourageant, à deux reprises dans l'espace de quelques mois, un païen de la plus belle eau, qui jamais ne songe à mettre les pieds dans un temple, a fait prier le

missionnaire de venir parler à des membres malades de sa famille et prier avec eux.

L'œuvre de *Botsabélo*, qui se rattache à la station de Paballong, a marché difficilement, malgré les visites réitérées de M. Christmann. Les chrétiens ont bien bâti une chapelle à leurs frais, mais ils n'ont pas tenu leurs engagements vis-à-vis de l'évangéliste, qui n'a pas reçu depuis trois ans le tiers du salaire promis. Puis il y a parmi eux plusieurs partis politiques dont les différends se font sentir jusque dans les affaires d'Église. L'école y est tombée, parce que les parents, suivant l'exemple du chef, ont retiré leurs enfants, sous prétexte qu'ils ne pouvaient pas payer 3 fr. 10 par élève et par an.

Sébapala. Cette nouvelle station est occupée depuis septembre par M. Bertschy. La vie des membres de l'Église et des catéchumènes a été assez régulière. Les païens, qui, autrefois, venaient d'eux-mêmes aux services religieux, les ont désertés depuis les dernières récoltes. L'évangélisation a présenté des difficultés particulières; en arrivant dans un village, le missionnaire trouvait trop souvent les gens ivres, ou bien on n'y rencontrait personne, parce qu'il y avait une fête et du « yoala » dans le voisinage.

Il serait à désirer qu'une chapelle fût construite le plus tôt possible sur cette station; pendant la semaine, elle servirait de salle d'école.

M. Bertschy a pu faire une course d'exploration le long de l'Orange. Il a constaté qu'il y avait de nombreuses populations établies sur les deux rives du fleuve et dans les vallées de ses affluents. Si les ressources le permettaient, il faudrait fonder plusieurs postes d'évangélisation : les portes nous sont ouvertes.

L'*école industrielle* de Leloaleng ou Kuting compte actuellement dix-huit jeunes gens. Pendant l'année qui vient de s'écouler, ils ont surtout travaillé à la nouvelle maison d'habitation de M. Preen. Cette construction montre de quoi ils sont capables, car aucun ouvrier blanc n'y a mis la main. Neuf d'entre eux ont été admis à la fin de 1886; quatre autres, après avoir achevé leur apprentissage, mais désirant se perfectionner en-

core, se sont engagés à prolonger leur séjour à l'école jusqu'à ce que la nouvelle maison soit achevée.

Le moulin a eu passablement à faire, plus que l'année précédente. M. Preen remarque que, depuis quelque temps, les Bassoutos y viennent en plus grand nombre.

Massitissi. L'ennemi a profité cette année d'un relâchement dans la piété des chrétiens et est venu leur tendre un piège en les faisant entrer dans la voie des accommodements. M. Ellenberger a dû faire des efforts tout particuliers pour combattre ce mal.

Dans le courant d'octobre, a eu lieu, sur la demande du chef Nkuébé, une grande fête d'actions de grâces envers Dieu, qui avait si richement béni la moisson. Quoique païen, Nkuébé invita ses gens à prouver leur reconnaissance en aidant les missionnaires, par leurs dons, à propager l'Évangile.

Il s'opère dans l'Église de Massitissi, et surtout parmi la nouvelle génération, un mouvement en faveur de l'évangélisation. Dernièrement, deux jeunes filles de dix-sept à dix-neuf ans allèrent annoncer l'Évangile dans un village entièrement païen. Le chef leur dit : « Qu'est-ce que des enfants peuvent nous enseigner que nous ne sachions déjà? » L'une d'elles de répondre : « N'est-il pas écrit que Dieu tire la louange de la bouche des enfants ? » « Bien, je vais voir cela », dit le chef en donnant l'ordre de convoquer tout le village pour entendre ces jeunes filles. L'une d'elles, sans se déconcerter, fit les frais de la première réunion ; l'autre tint la seconde. A l'issue de celle-ci, le chef se retira sans rien dire, mais des femmes encouragèrent ces jeunes filles, qui font partie de la classe, à venir fréquemment leur parler des choses de Dieu.

Soixante et une personnes ont été admises cette année par le baptême et la confirmation; quatre sont des vieillards de soixante-quinze, quatre-vingts et quatre-vingt-cinq ans. Malgré la difficulté des temps, les chrétiens ont fait des efforts pour aider, par des contributions volontaires, à l'avancement du règne de Christ dans les limites de la paroisse et au delà du Zambèze.

L'annexe de la Télétélé, qui n'avait pas de chapelle, en aura bientôt une. Le travail de la pose de la charpente a failli coûter la vie à M. Ellenberger. N'eût été un jeune homme qui était à ses côtés sur la partie la plus élevée du mur, il serait tombé la tête la première sur des pierres aux angles tranchants. Le concours d'un évangéliste a été aussi assuré pour cette annexe.

A Palmietfontein, l'œuvre se continue surtout parmi les Fingous et les métis.

Béthesda. Ici, pas plus qu'ailleurs, nous n'avons vu les foules se convertir, mais au moins n'y a-t-il pas eu non plus de retour au paganisme. L'évangélisation dans les villages s'est continuée, et souvent M. Christol a été accompagné dans ses courses par les enfants de l'école, qui chantaient des cantiques. Les païens ont fait preuve d'une indifférence exceptionnelle.

Par suite des tracasseries de l'un des chefs les plus rapprochés de la station, plusieurs familles chrétiennes ont émigré; l'annexe de Phamong a été cédée à M. Bertschy; aussi, malgré les admissions prononcées, le nombre des membres d'Église n'a-t-il pas augmenté.

Quelques faits encourageants ont montré que, malgré les apparences, les efforts de notre frère n'ont pas été vains. Une jeune femme, durant les jours de maladie, consolait ceux qui l'entouraient et leur disait la veille de sa mort : « Nous avons essayé bien des médecines et vous vous êtes donné bien de la peine pour moi, et rien ne m'a apporté de soulagement; mais que la volonté de Dieu soit faite; ce qu'Il fait est bien fait. » Un autre brave chrétien était souffrant depuis longtemps, mais son calme et sa foi ont été pour son village une prédication qui n'est pas restée sans effet.

Sur une annexe, douze personnes ont demandé à entrer dans la classe. Une femme qui suivait les services du dimanche ne put pas obtenir de son mari de se joindre aux autres catéchumènes. Furieux de la persistance de sa femme, il finit par lui lier les mains et la battre tant qu'il put. Il lui dit ensuite : « Eh bien, maintenant que tu es attachée, le vois-tu, ton Dieu? » « Oui, répondit-elle, je le vois dans mon cœur. »

Après avoir délié sa femme, le mari se rendit chez l'évangéliste et lui dit : « Je suis vaincu. Je ne m'oppose plus à laisser ma femme entrer dans la classe, car je vois que c'est l'œuvre de Dieu. »

A l'heure qu'il est, M. Marzolff est installé à Béthesda à la place de M. Christol, qui est allé remplacer M. Dieterlen à Hermon.

Thabana-Morèna et Siloé. Il n'y a que cinq mois que M. Germond est de retour. Notre frère constate à regret combien nous avons perdu de terrain depuis dix ans et combien les blessures que nous a faites la dernière guerre sont lentes à se guérir. Là où se trouvaient de petits villages chrétiens avec leurs maisonnettes, leurs vergers remplis d'arbres, on ne voit plus que des pans de murs qui menacent ruine et des troncs desséchés. Le dimanche, la chapelle de la station n'est qu'à moitié pleine, tandis qu'autrefois il était question de l'agrandir.

Ces faits ne prouvent pas que le paganisme ait gagné du terrain, mais seulement que les émigrations ont été nombreuses. Il y a eu des défections, sans doute, mais si plusieurs sont retournés au monde, d'autres l'ont quitté pour se joindre à l'Eglise. M. Germond a constaté, depuis son retour, que la conduite des chrétiens est régulière, que les scandales ont cessé, et que ceux qui sont tombés témoignent d'un sincère repentir. Quelques conversions ont eu lieu chez les Bataungs.

Il y a une diminution sensible dans le montant des collectes. Le mois prochain, dix évangélistes viendront demander leur traitement d'une année, et il n'y a que 87 fr. 50 en caisse, plus quelques sacs de blé qui ne peuvent pas se vendre.

Nous ne trouvons plus cette année M. Maeder à Siloé. Il y a deux ans, il nous demandait d'accepter sa démission; mais, quoique retraité, il continua à résider sur sa station. A l'âge vint s'ajouter depuis lors une maladie qui lui rendit tout travail impossible. Il vient de se retirer chez un de ses fils, établi à Colesberg, dans la colonie du Cap. Que le Seigneur accompagne dans sa retraite son vieux serviteur et lui accorde encore sur cette terre quelques jours de repos.

Makéneng. Nous ne pouvons pas passer de Thabana-Morèna à Hermon sans saluer en passant M. Ernest Mabille, provisoirement établi à Maféteng, d'où il surveillera les premiers travaux d'une station nouvelle qu'il doit fonder à quelque distance de là, chez le chef Lérotholi, fils aîné de Letsié. Cette station portera le nom de Makéneng. Qu'elle devienne, comme ses aînées, une lumière au milieu des ténèbres qui nous entourent encore.

Hermon. Comme nous l'avons dit, cette station est présentement occupée par M. Christol. Son prédécesseur, M. Dieterlen, a emporté la consolante assurance que ses prédications, durant les dix années qu'il y a passées, ne sont pas restées sans porter quelques fruits. Mais les effets les plus beaux de l'influence divine n'étant pas de ceux qui tombent aisément sous le regard, le pasteur les sent mieux encore qu'il ne les voit. Ce que l'on peut signaler, c'est l'assiduité aux services religieux, l'attention prêtée aux prédications, le souci que les chrétiens ont pris d'évangéliser les villages païens du voisinage. Il y a eu un mouvement assez marqué parmi la jeunesse; de plus, M. Dieterlen a pu, avant de partir, inscrire au nombre des catéchumènes un homme d'âge mûr dont on désespérait, recevoir les premières confidences d'un homme qui avait quitté la classe et celles d'une femme qui, depuis des années, hésitait à se donner à Dieu.

Sur les huit annexes qui se rattachent à cette Église, plusieurs chapelles ont été construites ou sont en construction. La vie d'Église a été troublée sur plusieurs points par des scandales; les Barolongs qui, chez Ranko, sont venus augmenter le nombre des communiants, ont été pour le missionnaire une cause de soucis et de tristesse. Ils n'ont pas songé à donner à la collecte et ont voulu continuer à faire de la bière enivrante dans leurs maisons.

Le zèle de plusieurs évangélistes a été béni. A Khoyane, il y a eu plus de conversions qu'ailleurs, en particulier des conversions d'adultes sortant du paganisme. A Maféteng, la grande et jolie chapelle, qui avait été bâtie avant la conférence de 1886,

a été inaugurée depuis lors, et, à cette occasion, dix-sept personnes ont été reçues dans l'Eglise. Là aussi il y a eu un assez grand nombre de conversions. A Likhole, douze personnes ont été admises, ce qui a donné à cette annexe une bonne impulsion.

Morija. La physionomie actuelle de l'œuvre indique un développement lent, mais régulier. Cette année, soixante-dix-sept personnes sont entrées dans l'Église et cent soixante-neuf dans la classe des catéchumènes. Sept villages de plus que l'an passé ont des chrétiens maintenant, et cependant, selon les calculs de M. Mabille, il y a encore dans ce district environ quatre cents villages (1) entièrement païens. Ce fait n'est pas dû à un manque de zèle de la part des chrétiens; les gens de la station, aidés des élèves de l'école biblique, ont évangélisé avec persévérance.

La conduite des chrétiens semble s'améliorer; ceux des aides indigènes qui ont charge d'âmes n'ont pas besoin d'être poussés pour s'acquitter de leur tâche, et le grand nombre se fait une idée plus élevée de nos devoirs et de nos rapports avec le Sauveur.

Il s'est produit à Morija quelques conversions remarquables. Le fils aîné de Ramabele, couvert d'ulcères de la tête aux pieds, s'est donné au Seigneur et sera prochainement baptisé. Shuapane, messager confidentiel de Letsié, a décidément rompu avec le paganisme et a déclaré à son chef qu'il ne consentirait plus à remplir certaines missions que blâmait sa conscience. Un certain Khapanya, voyant son ami Shuapane devenir chrétien, a suivi son exemple; il n'avait attendu que cela, dit-il, pour se décider. A Kémé, c'est un petit chef qui se donne à Dieu; sa femme s'était convertie quelques semaines avant lui. A Masite, un renégat de très vieille date revient au Seigneur. Il s'est produit plusieurs faits du même genre.

Les ombres, cependant, ne manquent pas au tableau. Sur

(1) Il convient de rappeler ici que les villages des Bassoutos sont de proportions beaucoup plus petites que les nôtres.

une annexe, il a fallu mettre quelques personnes sous discipline pour adultère. Le même cas s'est reproduit ailleurs, même pour l'un des maîtres d'école. Sur d'autres annexes, l'œuvre est stationnaire ou à peu près. Plusieurs chefs de village aussi se sont refusés à ce que l'on prêchât l'Evangile à leurs gens, les uns se donnant comme gagnés aux anglicans, les autres sans raison valable. En général, cependant, et contrairement à ce que nous avons constaté pour d'autres de nos stations, les païens sont ici plus attentifs que jamais aux prédications. Deux nouvelles chapelles ont pu être construites; deux catéchistes ont été installés au delà de la Makhaleng.

Les collectes ont donné 850 francs de moins que l'année passée, et il est assez probable qu'elles diminueront encore. A cet égard, l'œuvre devient de plus en plus difficile. Et pourtant les gens donnent plus volontiers que par le passé; il faut attribuer cette diminution au peu de ressources dont dispose actuellement le pays. La même remarque s'applique aux dons collectés pour la mission du Zambèze.

L'*école normale* a eu une excellente année scolaire, une des meilleures sous tous les rapports depuis que l'école est fondée. La conduite des élèves, d'après le témoignage des directeurs, MM. Casalis et Dyke, a été excellente; plusieurs se sont convertis et quatre ont été admis dans l'Église. Le résultat obtenu aux examens du brevet de capacité a dépassé toute attente. Dans cette école aussi, cinq de ceux qui étaient arrivés au bout de leurs études régulières sont restés pour les continuer. Il a fallu créer pour eux une classe spéciale.

Deux des élèves sortants étaient du Transvaal et s'en sont retournés chez eux fortifier la mission de nos frères vaudois.

Le nombre des candidats qui se sont présentés pour être admis à l'école indique clairement qu'elle n'a pas à craindre de manquer d'élèves.

L'*école biblique* a fourni depuis la dernière conférence neuf élèves qui sont déjà à l'œuvre et deux qui s'y mettront prochainement. Deux d'entre eux étaient aussi du Transvaal, où ils sont actuellement au service de la mission vaudoise.

Le nombre des élèves est de trente et un.

C'est à Morija que nous trouvons M. Dieterlen, nommé directeur de l'*école de théologie*, en train de recruter des élèves et de prendre toutes les dispositions nécessaires pour commencer ses cours. C'est une école dont il a souvent été question déjà ; nous espérons que, cette fois, elle se maintiendra et contribuera pour sa part à nous préparer des aides éclairés pour l'évangélisation de la tribu.

Au *dépôt des livres*, la vente de Bibles, de Nouveaux Testaments et autres publications a été cette année moins forte que précédemment.

(*A suivre.*)

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

LES DIFFICULTÉS DE L'ŒUVRE A SESHEKÉ

Sesheké, le 15 février 1887 (rive gauche du Zambèze).

Cher monsieur Boegner,

Un mot seulement aujourd'hui pour vous dire que nous sommes en bonne santé et que nous ne vous oublions pas. Franz, notre cocher, est arrivé ici vendredi dernier, nous apportant de bonnes nouvelles de la vallée où, après un bon voyage, M. et madame Coillard sont arrivés à Séfula le 10 janvier. L'accueil a été excellent, il y aura un pitso pour présenter officiellement les missionnaires à la nation, et le roi a promis d'envoyer un chef de qualité ici pour faire la même cérémonie à notre égard.

Ce Franz part après-demain et c'est lui qui emportera nos lettres.

Après le départ de M. et madame Coillard nous nous sommes sentis bien seuls et bien tristes, restés tout seuls à Sesheké, où nous avons passablement de sujets de préoccupation.

Il y a ici une terrible famine qui dure depuis longtemps ; les gens ne vivent que de fruits sauvages et de légumes des champs,

les chefs y compris; nous-mêmes en avions fait une bonne provision, mais elle touche à sa fin et nous avons assisté quelques personnes. Le soleil darde impitoyablement ses rayons et dessèche tout, aussi la récolte de cette année est-elle très retardée; un peu de pluie sauverait encore presque tout. Que Dieu ait pitié de ces gens qui, à cause de la guerre l'an dernier, souffrent de la faim. On a fait des cérémonies pour demander la pluie, mais sans succès, et nous engageons ces pauvres gens à s'adresser à la seule source de toute grâce.

Kabuku, notre jeune chef, et les gens venus avec lui de la capitale pour s'établir à Sesheké, nous paraissent plus désireux de subir notre influence que les autres chefs. Quant à Tahalima et Ratau, ce sont des vieillards peu désireux de changements et les soutiens du mal dans le village.

Il y a une sourde opposition des vieux chefs du village contre Kabuku. Ce dernier est venu ici avec des pouvoirs plus étendus que son prédécesseur et désire en faire usage. Son effort tend surtout à forcer les gens à rester à Sesheké. Il a peu réussi dans ce dessein et la famine a secondé les opposants, qui préfèrent vivre dans leurs villages de la campagne, où ils ont plus d'indépendance et se sentent chefs eux-mêmes. La famine leur a donné un excellent prétexte pour s'en aller, car il n'y a rien à Sesheké, tandis que, à la campagne, ils sont à proximité tout ensemble des *meraka* (pâturages) où sont les vaches, et des fruits sauvages qui poussent dans les forêts.

Que deviendra le village de Sesheké? Je pense parfois que ce n'est au fond qu'une résidence officielle du chef principal, le Morantsiane. Tous les autres chefs y ont des maisons, un pied-à-terre, mais n'y font que des visites. Kabuku est très mécontent de cet état de choses. Pourra-t-il y remédier après la famine? Il est fort jeune et n'a pas une sagesse bien grande.

Ceci nous donne de l'inquiétude : aurons-nous donc affaire à un village flottant? Je le crains bien. Ces gens ne peuvent rester en place, même quand rien ne les oblige à voyager. Je ne dis pas cela uniquement des gens de Sesheké, il en est de même pour les villages de la campagne. Visitez-vous un village, vous

risquez de trouver tout le monde absent : les uns sont allés à la pêche, les autres à la chasse, d'autres encore aux champs ; ou bien encore ils visitent des amis. Ils ne peuvent se tenir tranquilles. Encore l'évangélisation serait-elle possible avec des tribus de vrais nomades qui voyagent en corps et se fixent pour quelque temps à un endroit favorable à la chasse, à la pêche ou à l'élève du bétail. Mais ici les gens s'en vont par groupes de deux ou trois passer un certain temps dans les forêts, d'une vie aventureuse, ou sur quelque bras du fleuve avec leurs pièges à poisson. Il faudrait, pour ainsi dire, que chacun emmenât son missionnaire avec lui pour subir l'influence de l'Evangile.

Je vous ai déjà parlé de la famine; elle nous fait tort encore d'une autre manière, en nous empêchant de commencer une école. Avec qui faire la classe quand tous les gens sont dispersés dans la forêt ? même les gens qui vivent au village ne rentrent que le soir une fois le souper trouvé à courir champs et buissons. L'objection est sérieuse aujourd'hui, serait-ce à dire que les foules afflueront quand la famine aura passé ? Les gens sont trop peu intelligents pour comprendre leurs propres intérêts et l'Esprit de Dieu ne paraît pas avoir encore réveillé les consciences. Kabuku vient tous les dimanches au culte du matin avec quelques chefs, mais très peu d'esclaves, et, à cause de la famine, on ne voit que rarement des femmes. Le jeune chef s'est assez bien montré envers nous depuis mes dernières nouvelles ; il nous a beaucoup visités, et je le crois animé de bonnes dispositions. Il a eu un moment de zèle pour apprendre ; zèle qui est malheureusement tombé ; je le crois trop peu stable à à Sesheké et trop tourmenté intérieurement pour que son esprit puisse s'appliquer aux choses que nous lui enseignons. Il trouve sa position peu enviable, ce que je lui accorde, et désirerait redevenir un simple sujet. Le roi lui-même, paraît-il, n'est pas enchanté de son peuple et trouve son fardeau bien lourd pour ses seules épaules.

Quel doit être le sort de cette province de Sesheké ? C'est un second royaume dans le premier; et, bon gré mal gré, il faut bien reconnaître que le roi n'a guère ici qu'un pouvoir nominal.

Il se propose, paraît-il, de faire une invasion chez les Mashikulumbos, et il tient le fait secret à cause des gens de Sesheké auxquels il a donné le change en leur annonçant une expédition au Lekhokhoa, pays tributaire des Barotsis, d'où sortait Akufuna et où s'est réfugié l'ancien Morantsiane.

J'ai aussi entendu dire que les chefs de Sesheké refusent de lui rendre le bétail confié à leur garde, et, ce qui est certain, c'est que Tahalima et Ratau ont du bétail volé à la guerre et qui appartient de droit à Kabuku. Chose plus étonnante encore : l'ancien Morantsiane aurait été expulsé non par les ordres du roi, mais par les chefs de Sesheké à l'insu de Léwanika.

Il résulte de ces faits que la vallée est un pays qui a son caractère particulier, et la province de Sesheké un autre pays avec une physionomie différente, même au point de vue physique. Les récoltes sont beaucoup plus tardives ici qu'à la vallée. La vallée est une plaine et Sesheké un pays de forêts.

Je me dispense de vous raconter les mauvais tours des voleurs dont quelques-uns ont enfin senti le fouet de la justice du chef et j'en viens à nos propres personnes. Notre chère enfant est un vrai rayon de soleil dans notre vie; elle est si vive, si développée, qu'elle nous fait grand plaisir. Elle a un peu souffert de la fièvre, mais en général se porte très bien, et c'est aussi le cas de ses parents, sauf quelques exceptions. Et vous-mêmes, chers monsieur et madame Boegner, comment allez-vous? Vos amis de Sesheké prient pour vous, pour la Maison des missions, sans oublier personne. Que Dieu vous garde et vous bénisse ainsi que vos bien-aimés. Ma femme se joint à moi pour vous envoyer nos affectueux messages.

Faites mes respectueuses salutations à MM. les membres du Comité. Je n'oublie pas les élèves.

Toujours votre affectionné,

D. Jeanmairet.

SÉNÉGAL

LA STATION DE KERBALA

Nous publions aujourd'hui le plan de la station de Kerbala, annoncé dans notre dernier numéro. Pour le comprendre, nos lecteurs n'auront qu'à se reporter au rapport de M. Jaques, pages 350 et 351.



TAÏTI

Installation et débuts de M. de POMARET à Mataéia.

(Suite et fin.)

Cependant je m'occupais d'une manière toute particulière des diacres qui, vous le savez, ont une importance si grande au sein de nos paroisses taïtiennes. S'ils sont endormis et négligents, tout le troupeau sommeille ou s'égare; s'ils sont actifs et vaillants, leur propre entrain se communique à tous les autres. C'est eux qu'il fallait tout d'abord secouer et réveiller. J'établis, en vue d'eux surtout, des leçons bibliques trois fois la semaine, deux fois dans notre maison, et un autre soir à l'autre extrémité du district. Dieu les bénit, elles réussirent, leur plurent tout en leur étant utiles et leur faisant du bien, et plus d'un, la classe biblique terminée, s'arrêtait en route dans une maison amie où il était attendu, et répétait à de nouveaux auditeurs les explications et les exhortations qu'il venait d'entendre, et refaisait la leçon à sa manière. Bientôt ce fut à qui viendrait me demander de lui éclaircir le sens d'un passage demeuré incompris, ou telle autre difficulté scripturaire. D'autres désiraient que je leur expliquasse pourquoi j'avais dit ceci et cela dans mon dernier sermon du dimanche.

Les enfants étaient aussi de notre part l'objet de soins tout particuliers. Nous n'avons pas encore réussi à les faire venir tous

46m clôture d'épines
contre les hyènes et les chacals.

5.20
10,70
Salle d'école
Remise
pour
la Voiture

Véranda
Habitation
8m25
23m75

Porte

2.50
Cuisine

4m75
3m
Ecurie
pour
2 chevaux

Citerne

Arbre

Case de
Samba

Case du
cuisinier

Cuisine

78m

La station de Kerbala.

d'une manière régulière à l'école du dimanche et à celle du jeudi, dont il n'était guère question autrefois. C'est toute une habitude nouvelle à leur faire prendre. Les parents commencent à nous aider et engagent leurs enfants à venir à l'instruction religieuse. Nous avons l'espoir que le Seigneur nous accordera bientôt la joie de réunir deux fois par semaine dans le temple toute la jeunesse protestante du district et d'amener leurs cœurs à aimer l'Evangile et le Seigneur Jésus.

Chaque semaine aussi un jour est spécialement consacré à visiter les malades et les inconvertis. Quand j'organisai ces visites dont l'importance est si haute et si grande, j'exprimai au conseil de paroisse le désir que deux diacres, choisis à tour de rôle d'après un ordre fixé à l'avance, m'accompagnassent. On me l'accorda de bon cœur, et tous ces chers amis, en allant faire du bien à beaucoup d'autres, s'en sont fait encore plus à eux-mêmes, ou plutôt c'est Dieu qui leur en a fait.

Enfin je m'appliquai à faire revivre, dans chacun des groupes dont se compose la paroisse, les réunions de chant, plusieurs soirs, chaque semaine. Je confiai à un diacre de chacun de ces groupes le soin de diriger ces réunions, d'y attirer le plus grand nombre de jeunes gens possible, et de veiller à ce que tout s'y passât conformément à l'esprit de l'Evangile, ainsi que de s'opposer à tout ce qui pourrait leur nuire. Ces réunions eurent un grand succès, dû en partie à des récitations bibliques qui sont, avec le chant, un des grands plaisirs des indigènes. Les ivrognes renoncèrent, comme par enchantement, à leur vice favori. Au lieu d'aller s'abrutir au cabaret, ils chantaient les louanges de Dieu, et quand les réunions étaient terminées, ils ne pensaient plus à aller boire. Le dimanche, au lieu d'aller courir et s'enivrer, ils se rendaient à l'Église, où chacun d'eux était heureux autant que fier de prendre sa place dans le chœur auquel il avait l'honneur d'appartenir. Ils avaient l'occasion d'entendre les appels de l'amour de Dieu, qui veut que tous, même ceux qui sont le plus sous l'empire du mal, se convertissent et soient sauvés. Plusieurs déjà ont entendu ces appels et ont manifesté le désir de devenir membres de l'église. Hélas ! un grand nom-

bre encore vivent éloignés de Dieu et le démon de l'ivrognerie cherche de toutes parts à ressaisir ses proies. Et il y a lieu de craindre, car les Taïtiens sont faibles et inconstants. Une chose leur plaît, ils s'y lancent tout entiers et tous peu à peu suivent le mouvement. Mais au bout de peu de temps, qu'un ou deux se retirent, d'autres ne tardent pas à les suivre et quelquefois, d'une semaine à l'autre, tout est à recommencer. Il ne faut donc pas se décourager, mais veiller, prier, travailler en temps et hors de temps. Le succès n'est qu'à ce prix.

Cependant, peu à peu, les sentiments dont nous avions d'abord été l'objet s'étaient modifiés; ils changèrent du tout au tout par un nouvel effet de la bonté de Dieu. Déjà la sympathie et l'estime générales nous étaient acquises. Nous ne devions pas tarder de savoir qu'on nous aimait aussi. La preuve la plus vivante vient de nous en être donnée.

Vers la fin de l'année dernière le Conseil de paroisse se réunit un beau jour et décida que le moment était venu de choisir un nouveau pasteur en remplacement de celui qui avait été révoqué. Et tous, d'un commun accord, décidèrent de convoquer au plus tôt les électeurs et de leur proposer un même nom. Ceux-ci, en effet, peu de temps après, se réunissaient dans le temple et donnaient l'unanimité de leurs voix à celui qui depuis une année leur tenait lieu de pasteur. Le Conseil de l'arrondissement du Sud s'est réuni à son tour et a demandé, conformément à la loi, au gouverneur de vouloir bien sanctionner l'élection qui a eu dernièrement lieu. La réponse ne s'est pas fait attendre. Le premier jour de cette année, au moment où nous allions nous rendre au temple, est arrivée la confirmation officielle donnée à mon élection par le chef de la colonie. Toute l'Eglise avec nous en rendit grâces au Seigneur qui avait exaucé ses désirs et les nôtres, et fait concourir, dans sa haute sagesse et son miséricordieux amour, les difficultés les plus grandes et les circonstances en apparence les plus défavorables à leur réalisation.

Chers et honorés directeurs, veuillez vous souvenir devant Lui de notre œuvre. Elle commence à peine et nous nous sen-

tons bien faibles en face d'elle. Nous avons un grand besoin de l'aide de vos prières ainsi que de celles de tous les amis chrétiens qui s'intéressent au progrès de l'Evangile dans le cœur de ce peuple né d'hier à la vie chrétienne, dont il ne comprend pas encore toutes les saintes obligations, et qui, insuffisamment développée au dedans de lui, n'a pas encore porté tous ses fruits.

Je vous prie de vouloir bien agréer l'assurance de mon respectueux attachement et de mon entier dévouement à la tâche à laquelle vous m'avez appelé.

L. DE POMARET.

Nous complétons le rapport qui précède par les passages suivants d'une lettre de M. de Pomaret au directeur :

Mataiéa, le 12 juin 1887.

Cher monsieur et honoré directeur,

Depuis quelques mois je m'applique à faire plus ample et plus intime connaissance avec chacune des Églises de l'arrondissement du Sud et avec ceux qui sont à leur tête. Et ma première impression générale est qu'elles se ressentent un peu toutes du fait qu'aucun pasteur européen n'a encore vécu au milieu d'elles, allant sans cesse de l'une à l'autre, stimulant le zèle des pasteurs, surveillant les conseils de paroisse, éclairant, conseillant et, au besoin, secouant les uns et les autres et s'appliquant à faire peu à peu disparaître tout ce qui pouvait nuire au développement moral et spirituel des Églises et à la marche progressive de l'œuvre.

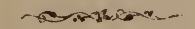
On venait bien les visiter chaque année, ou à peu près. Il y avait entre leurs conseils de paroisse et les pasteurs européens des rapports officiels et des échanges de correspondance ; mais ce n'était pas suffisant ; elles ont été pendant de longues années un peu trop abandonnées à elles-mêmes. Au premier abord il n'y paraît rien ; les temples sont aussi fréquentés, aussi pleins que de l'autre côté de l'île. C'est partout et toujours cette remarquable entente du chant et cet infatigable entrain qu'ils y

apportent. La Parole de Dieu n'est pas moins écoutée avec respect et purement prêchée. Mais il me semble, en plusieurs endroits, que la forme tend quelque peu à l'emporter sur le fond, que la routine et les habitudes prises ont plus de part qu'il ne faudrait dans cette fréquentation du temple; que les prières, bien que longues, sont un peu trop toujours les mêmes, et qu'il y a plus de vivacité dans les gestes et de feu dans les discours que de vie et de chaleur dans les âmes. Tous les pasteurs ne sont pas à la hauteur de leur tâche et plusieurs manquent des lumières nécessaires comme aussi de l'autorité dont ils devraient jouir. Presque partout il y a trop de diacres; le pasteur disparaît au milieu d'eux, trop de voix se font entendre et marquent leurs volontés autour de la sienne. Ils l'entourent trop et ne le secondent pas assez...

Je ne veux point terminer sans vous faire part d'un fait qui a ici sa petite importance. Une des élèves auxquelles je donnais des leçons particulières, le soir, pendant mon séjour à Papéété, Tupu a Maruhi, dont je n'ai d'ailleurs pas cessé de m'occuper depuis lors — elle est à Mataiéa avec nous, — vient d'obtenir le brevet spécial pour l'enseignement du français dans les écoles taïtiennes. C'est la première jeune fille indigène qui l'ait encore obtenu. C'était difficile et il a fallu beaucoup travailler, mais on peut y arriver et c'est là l'important, en même temps que c'est un encouragement pour d'autres. Tupu a Maruhi va prendre dans peu de jours la direction de l'école publique de Papéari.

A ce point de vue encore, le fait est réjouissant.

L. DE POMARET.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

SAINTE-CHRISCHONA. — C. F. SPITTLER, UN « MANŒUVRE DE DIEU. » — LES FRÈRES PÈLERINS DE CHRISCHONA. — UNE QUESTION DE THÉORIE MISSIONNAIRE. — GOBAT ET LES MISSIONS CELTIQUES. — DES OUVRIERS CHRÉTIENS EN PAYS PAÏEN.

Le voyageur qui d'Alsace entre en Suisse, ne peut manquer de remarquer au sommet des collines boisées, sur le fond sombre desquelles se détachent les deux tours de la cathédrale de Bâle, un clocher pointu entouré de quelques bâtiments à toits rouges. C'est la petite église ou chapelle de Sainte-Chrischona. Elle domine toute la contrée; le panorama dont on jouit par une claire matinée du haut de la terrasse de Chrischona est des plus charmants : au nord, les cimes des Vosges et de la Forêt-Noire semblent fermer la vallée du Rhin; au sud, l'horizon dessine au-dessus des ondulations de la plaine helvétique la ligne dentelée, au profil connu, des trois géants de l'Oberland bernois.

L'histoire de la petite église de Sainte-Chrischona se perd dans la nuit des temps. Les substructions du clocher sont peut-être contemporaines de l'ère chrétienne; les plans de l'église sont romans; la construction elle-même est gothique; on peut admirer parmi d'autres sculptures un baptistère assez intéressant. La légende veut que cette chapelle ait été bâtie par sainte Christiana — d'où par corruption le nom de Chrischona, — l'une des 11,000 vierges du pèlerinage de sainte Ursule. Aujourd'hui les voûtes de cette église retentissent soir et matin du chant des « frères pèlerins de Chrischona ». L'histoire de cette sorte d'ordre monastique évangélique mérite d'arrêter pendant quelques instants l'attention des lecteurs du *Journal des Missions*.

On rencontre très souvent, en étudiant le développement du règne de Dieu, des hommes modestes, sans extérieur brillant, inconnus de la foule, mais tenant dans leurs mains, derrière la scène pour ainsi dire, les fils qui font mouvoir de nombreux personnages et qui règlent la marche d'œuvres étendues. C. F. Spitt-

ler (1782-1867) fut un de ces hommes. Tous ceux qui prirent une part active au réveil de la vie chrétienne dans la vallée du Rhin, dans toute l'Allemagne du sud-ouest, la Suisse et l'Alsace, se retrouvaient dans la chambre de ce chrétien simple et honnête, au « Faelkli », un ancien couvent d'augustins, où se trouve encore la librairie qui porte le nom de Spittler. De simple employé d'une mairie wurtembergeoise, il est devenu le centre d'une activité chrétienne prodigieuse dont les ondulations se sont propagées jusqu'à Jérusalem et en Abyssinie d'une part, de l'autre jusque sur les rives de l'océan Pacifique. Le secret de sa puissance, de son indomptable énergie, résidait dans la simplicité de sa confiance en Dieu et dans la simplicité de son renoncement à tout ce qui ne servait pas directement l'avancement du règne de Dieu. La source de son amour inépuisable envers tous les déshérités de cette terre s'alimentait dans sa communion intime et cachée avec son Dieu, dans sa vie de prière. « Si je faisais des hommes mes conseillers, avait-il coutume de dire, ils m'exhorteraient à la prudence ; Dieu me pousse à agir. »

Dès 1806 Spittler pensait à fonder une « mission de pèlerins parmi les païens ». Il fut l'un des créateurs de la Société des missions de Bâle en 1815 et demeura pendant cinquante ans un membre actif de son comité. Il serait fastidieux d'énumérer toutes les œuvres grandes et petites, particulières ou générales, dont l'idée première a germé dans la tête de cet humble secrétaire. Il vaut mieux suivre l'éclosion, la croissance et la vie de la confrérie que Spittler logea autour de l'église de Sainte-Chrischona.

Vers 1827 Spittler commença à exhorter les nombreux garçons-ouvriers qui passaient au « Faelkli », à parcourir la France, la Belgique et l'Autriche, afin de répandre, tout en travaillant de leurs mains, la Bible et la connaissance de Christ. Quelques années plus tard une rencontre avec le naturaliste Schubert porta les regards de Spittler sur l'Orient ; en même temps la pensée de préparer de jeunes pèlerins qui parcourraient le monde en annonçant le salut par leur vie sainte plus encore que par leur prédication, le préoccupait de plus en plus. Pour

réunir ces futurs missionnaires, Spittler acquit, pour un modique loyer, l'usage de l'église de Sainte-Chrischona qui tombait en ruines. Au commencement de 1840, les travaux d'installation furent entrepris. Le premier élève-pèlerin fut aussi le premier ouvrier. Il était charpentier de son métier ; son journal rappelle singulièrement celui de notre bienheureux et fidèle Gossellin, lorsqu'il construisait les premiers bâtiments de Thaba-Bossiou. Ce premier élève entra plus tard au service de la Société des missions de Bâle et eut une activité bénie sur la Côte d'Or. En 1841 il y avait à Chrischona quatre élèves et un ancien pasteur qui étudiait la Bible avec eux. Tous les travaux d'intérieur étaient faits par ces candidats pèlerins qui devaient apprendre à se suffire à eux-mêmes ; ils cuisaient, lavaient, raccommodaient ; ils cultivaient le petit jardin et faisaient des boutons et des paniers que l'on vendait au profit de la mission. L'année suivante, Spittler écrivait à un ami : « La maison de Chrischona se peuple ; il y a sept élèves et un professeur, tous fort pauvrement établis, mais bénis ; unis dans un même amour, ils sont les serviteurs les uns des autres. »

Dès 1846 deux élèves partirent en pèlerinage pour la Terre sainte, où les appelait le nouvel évêque de Jérusalem, S. Gobat. L'un d'eux, Conrad Schick, un simple ouvrier menuisier, s'est fait connaître plus tard par ses observations sur la topographie de Jérusalem ; l'autre, Chr. Palmer, devenu dans la suite directeur d'un orphelinat à Jérusalem, est le beau-père du missionnaire dont les jolis dessins illustrent si heureusement nos deux journaux. D'autres frères pèlerins furent envoyés parmi les émigrants allemands de l'Amérique du Nord, particulièrement dans les plaines du Texas. En 1856 Spittler fondait à Jérusalem une maison de commerce dirigée par des frères de Chrischona au profit de la mission. Deux ans auparavant, deux pèlerins s'étaient avancés jusqu'en Abyssinie et y « vivaient le christianisme », comme le père Spittler aimait à caractériser l'activité de ses élèves. Quatre autres jeunes gens les y rejoignirent l'année suivante. En même temps des pèlerins de Chrischona se fixaient au pied du Caucase ; d'autres s'étaient établis à Sierra-Leone ;

d'autres encore étaient partis comme ouvriers au service de diverses sociétés de mission. En 1858 soixante-quinze frères de Chrischona vivaient en pèlerins et étrangers dispersés dans quatre parties du monde et faisaient luire la lumière de Christ devant les hommes. Vingt-cinq élèves pèlerins peuplaient la maison de Chrischona.

Alors, vers 1860, Spittler crut pouvoir enfin réaliser un projet qu'il nourrissait depuis plus de trente ans, ce qu'il appelait la route apostolique de Jérusalem à Gondar au cœur de l'Abyssinie. De cinquante en cinquante lieues environ des pèlerins de Chrischona devaient établir sur cette ligne des stations dites apostoliques. Ces établissements devaient suffire à leur propre entretien. Comme centres industriels et commerciaux, ils devaient en même temps faciliter et régulariser les communications entre l'Abyssinie et l'Europe; mais avant tout la route et les stations étaient destinées à servir les intérêts du royaume de Dieu. Cinq ou six de ces stations furent créées successivement. Il faut avouer que ce plan était aussi hardi qu'original. Il aurait pu réussir toutefois si Spittler avait trouvé plus de collaborateurs aussi conséquents que lui-même. Qui sait si les événements qui amenèrent plus tard le siège de Magdala (1868) et naguère encore la mort de Gordon (1884), n'eussent pu être évités, si cette route apostolique avait pu être établie et avait creusé dans ce pays un sillon où les pèlerins de Chrischona et d'autres eussent pu semer le bon grain de la parole en donnant l'exemple d'un travail manuel humble et assidu ?

Vingt-cinq ans après la fondation de la mission des pèlerins, les constructions qui s'étaient peu à peu élevées autour de l'antique chapelle de Sainte-Chrischona abritaient 90 personnes, dont 54 élèves et 17 ouvriers. Les habitants de cette ruche active continuaient à faire eux-mêmes leurs souliers et leurs habits; l'imprimerie, montée depuis peu, publiait toute sorte d'ouvrages, entre autres aussi des livres éthiopiens. Spittler put bien s'écrier, à cet anniversaire béni : « Venez, chantons avec allégresse à l'Éternel, poussons des cris de joie vers le rocher de notre salut! » (Ps. 95, 1).

Le sceau de l'épreuve vint peu après confirmer l'œuvre de la confrérie de Chrischona. Les pèlerins abyssins furent jetés dans les fers par Théodoros; les stations apostoliques disparurent l'une après l'autre; depuis lors on n'a plus pénétré en Abyssinie. Les frères pèlerins qui se sont longtemps maintenus parmi les Gallas au sud de l'Abyssinie ont été chassés récemment. Par contre l'œuvre palestinienne est encore florissante; elle s'est rendue indépendante de la maison mère de Chrischona. Depuis quelques années les pèlerins qui descendent de la colline ne vont plus guère qu'en Europe et en Amérique; mais on attend que le Seigneur ouvre une porte vers quelque nation païenne, afin de répondre au désir de plus d'un frère pèlerin qui voudrait travailler et mourir pour faire pénétrer un rayon de lumière divine dans les ténèbres épaisses du paganisme (1).

Il n'a été possible de donner ici qu'un aride résumé de l'histoire de Chrischona. Aussi bien il y a là un intérêt supérieur aux faits historiques : l'idée première de l'homme fécond en plans et en projets qui a créé Chrischona soulève une question de théorie missionnaire. Il importe de la formuler, quoiqu'il soit impossible de la discuter ici en peu de mots.

Il a été question, il y a un an, à cette même place, de l'activité et de l'esprit de la Société des missions de Bâle (2). On s'est peut-être demandé comment un second institut missionnaire a pu s'établir sur une colline qui domine la ville de Bâle. Il n'y a pas eu de rivalité à l'origine; on se rappelle que le fondateur de Chrischona a été l'un des membres fondateurs de la Société des missions de Bâle. Plus tard des frottements regrettables se sont produits entre les deux établissements; une correspondance pénible, qui fut échangée en 1853 entre le Comité des missions représenté par Josenhans et le représentant de Chrischona, Spittler, en fait foi. Deux principes distincts,

(1) La colonie de Chrischona compte actuellement 115 habitants; parmi eux il y a 68 élèves réguliers. La maison mère correspond encore avec plus de 300 pèlerins descendus depuis quarante-sept ans de la colline missionnaire.

(2) Voyez *Journal des Missions*, 1886, p. 444.

sinon opposés, s'incarnaient en ces deux hommes, dont l'amitié, malgré la différence d'âge, remontait à l'entrée de Josenhans dans le ministère pastoral. Dans une lettre datée de 1846, Josenhans définit admirablement la diversité de leurs caractères qui s'ajoutait à la divergence de leurs points de vue : « ... Vous êtes, écrit-il à Spittler, un homme doux et joyeux; vous suivez tranquillement et facilement votre chemin; votre foi va jusqu'à l'héroïsme. Moi, je suis violent, rude, mélancolique et à la fois d'une vivacité colérique ; je suis lourd ; je calcule plus que je ne me fie à la simplicité du premier mouvement; je suis obstiné et, comme on le dit souvent, bizarre... » De là le cachet de l'organisation un peu militaire, parfois un peu étroite peut-être, mais d'une puissance sans égale, que Josenhans a su imprimer à l'institut missionnaire de Bâle ; de là, d'autre part, la simplicité un peu patriarcale, les méthodes primitives, la qualification d'apostolique pour lesquelles Spittler avait une prédilection marquée. De propos délibéré, Spittler n'a jamais voulu substituer, aux missions régulières et fortement organisées suivant les exigences de notre époque, des escouades libres de francs-tireurs missionnaires. Il y a un abîme entre les pèlerins de Chrischona selon le cœur de Spittler, et certains amateurs anglais d'aventures dites apostoliques. Spittler a nettement indiqué sa voie quand il parlait de fournir à la mission — et il entendait en première ligne celle de Bâle — des manœuvres, des aides-ouvriers. Cependant il aurait volontiers fait un pas de plus. Son idéal pour lui-même était d'être le « manœuvre de son Dieu » ; c'est de pareils « manœuvres », moins prétentieux, moins corrects, moins cravatés de blanc que les missionnaires habituels, qu'il aurait voulu envoyer aux païens. Il est probable que son excellent ami Gobat, tout évêque et évêque anglican qu'il fût, a donné la formule la plus exacte de l'idéal missionnaire que Spittler entrevoyait. On la trouve dans l'instruction que l'évêque de Jérusalem rédigea en 1855 pour quatre frères de Chrischona en route pour l'Abyssinie. « La première station missionnaire à fonder en Abyssinie, est-il dit dans ce document, devrait, à mon sens, ressembler aux établisse-

ments que les missionnaires irlandais et écossais plantèrent au moyen âge en Alsace, en Allemagne et en Suisse, et non aux entreprises missionnaires modernes dans les Indes et dans l'Afrique occidentale. Il s'agit de gagner les populations par un tranquille travail manuel auquel vous associerez de plus en plus les indigènes, et non par la prédication et les écoles. Entre temps sans doute, vous ne manquerez pas d'instruire vos compagnons de travail. De cette manière seulement vous réussirez en Abyssinie. » Gobat parlait d'expérience ; et la méthode qu'il recommandait pour l'Abyssinie serait fort avantageuse ailleurs encore. Ce serait une utopie que de vouloir tailler toutes les entreprises missionnaires et à tous les degrés de leur développement sur ce patron, mais on ferait tort à Gobat et à Spittler en leur attribuant cette utopie.

Autre fait à retenir : la confrérie de Chrischona met en œuvre des forces que la plupart des sociétés de mission sont obligées d'écarter faute de place dans les cadres tracés par la routine habituelle. Enfin le retour à la méthode missionnaire de l'Église celtique à l'époque mérovingienne contient une indication féconde. Cependant les frères de Hermannsbourg, qui visaient à ce même but, sont loin d'avoir complètement réussi. Il serait intéressant de savoir si les bénédictins de Nursie qui travaillent de la même manière en Australie ont plus de succès. Toujours est-il que l'idéal que le grand public se fait du missionnaire se rapproche beaucoup des « manœuvres » que voulait former Spittler, et il y a du vrai dans cette appréciation instinctive de l'opinion. Que de fois nos missionnaires n'ont-ils pas demandé des ouvriers habiles, actifs et assez intelligents pour désirer de demeurer dans leur situation d'humbles et honnêtes manœuvres ! Mais les hommes de cette trempe sont plus rares encore que les bons missionnaires consacrés.

On voit que la question ne manque ni d'intérêt ni d'actualité. On n'en voudra pas, je l'espère, au chroniqueur d'avoir renvoyé, pour la poser, les nouvelles du jour au mois prochain. F. H. K.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

12056. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1887

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

L'AMIRAL JAURÉGUIBERRY

Le Protestantisme français vient de faire en l'amiral Jauréguiberry une perte qui ne sera nulle part ressentie plus vivement que dans les rangs de notre Société.

Dans les dernières années de sa vie, il est vrai, l'amiral Jauréguiberry s'était vu obligé, par ses fonctions politiques, de renoncer à siéger dans le sein du Comité comme membre actif. Il n'était plus des nôtres qu'à titre de membre honoraire. En revanche, pendant une période antérieure de sa vie, il a exercé une grande influence sur les destinées de notre Société. Chrétien convaincu en même temps que serviteur dévoué de la patrie, il s'est toujours montré jaloux de faire tourner au profit de la France l'activité missionnaire de nos Églises. Aussi est-ce en partie à son influence que sont dues les missions que nous avons entreprises dans nos colonies.

Notre tentative de mission en Chine, restée malheureusement sans résultats, est née avant tout des conseils de M. Jauréguiberry, alors gouverneur de Saïgon. M. Rau, l'un des missionnaires chargés de cette entreprise, nous disait récemment encore quelle bienveillante assistance lui et son collègue, M. Bonhoure, avaient trouvée en M. Jauréguiberry.

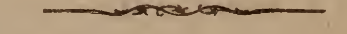
Celui-ci, de son côté, parla toujours avec admiration de ma-

dame Marie Bonhoure, victime du choléra et dont la tombe reste comme un tribut payé à la Chine par les Églises protestantes de France.

Mais c'est surtout notre œuvre du Sénégal dont M. Jauréguiberry fut le promoteur. Voici ce que dit à ce sujet le rapport de 1862 : « Notre coreligionnaire, M. Jauréguiberry, a été nommé gouverneur du Sénégal. Il est là depuis quelques mois, et son âme s'émeut chaque jour à la vue de l'ignorance et de la dégradation morale d'un million de païens placés sous sa dépendance. Dieu, en mettant leur sort terrestre en de telles mains, n'a-t-il pas voulu nous faire comprendre que le moment de pourvoir à leurs besoins spirituels est venu pour nous ? Quand aurons-nous une occasion plus favorable de commencer à éclairer des populations idolâtres qui, se trouvant sous le même gouvernement que nous, ont assurément le premier droit à notre intérêt ? »

Cet appui donné à notre Société, non moins que l'étroite amitié qui l'unissait à M. Casalis, dont il était l'ami d'enfance, désignait l'amiral au choix du Comité. Il fut élu membre en 1876 et prit dès lors une part active aux travaux de la Société, au service de laquelle il était toujours prêt à mettre ses conseils et son expérience.

Que Dieu donne à nos Églises et aux conseils dirigeants de nos œuvres beaucoup d'hommes sachant, comme l'amiral Jauréguiberry, exercer les plus hautes fonctions militaires ou politiques, sans oublier un instant leur foi chrétienne et protestante, et sans diminuer en rien leur zèle pour les intérêts religieux confiés à leurs soins.



MADAME MARGUERITE BOUVIER

Nous ne voulons pas laisser passer sans mention la mort d'une amie dévouée de notre œuvre, madame Marguerite Bouvier-Monod, décédée à Genève le 16 septembre dernier. Par-

tageant l'ardent intérêt que son mari, M. le professeur Bouvier, a toujours porté à la cause des Missions, elle sut, malgré une vie des plus remplies, trouver le temps de diriger la vente annuelle qui se fait à Genève en faveur de notre œuvre. Aussi sa mort éveillera-t-elle un douloureux écho dans nos stations. Que Dieu nous donne beaucoup de collaborateurs de cette trempe.



PROCHAINS DÉPARTS POUR LE SÉNÉGAL ET TAITI

Pendant le cours de novembre, deux nouveaux ouvriers iront renforcer notre petite armée missionnaire.

Le premier départ sera celui de mademoiselle Marconnet, qui va rejoindre à Papéété mesdemoiselles Banzet et Bohin, et leur donner un concours des plus nécessaires. Mademoiselle Marconnet, comme ses collaboratrices, est originaire du pays de Montbéliard.

Un peu plus tard, aura lieu un départ pour le Sénégal. On se rappelle avec quelle insistance M. Morin nous demandait, ce printemps, du secours pour cette mission. Pour satisfaire aux besoins pressants de cette œuvre et pour combler les vides qui s'y sont produits, le Comité avait décidé dès ce printemps le départ d'un instituteur breveté pour Saint-Louis. Nous croyons avoir trouvé un homme qualifié pour ce poste dans la personne de M. Jules Brandt, originaire de Montécheroux (Doubs). M. Brandt partira, sauf décision contraire, au milieu de novembre.

Nous espérons pouvoir annoncer prochainement l'envoi d'un autre aide qui complétera notre personnel du Sénégal en attendant que nous puissions y adjoindre un missionnaire consacré.

LA MISSION AU CONGO

La décision prise par le Comité relativement au Congo va recevoir un commencement d'exécution. Le Comité vient, en effet, de décider, dans sa séance de rentrée, de faire partir pour le Gabon, dans le courant de l'hiver, trois instituteurs français. Ces instituteurs seront placés dans les centres les plus importants de la mission presbytérienne d'Amérique, l'un à Libreville, chef-lieu de la colonie du Gabon; les deux autres, sur le cours de l'Ogowé.

En prenant cette décision, le Comité défère à la fois aux vœux du gouvernement et à ceux de la mission américaine. Les autorités françaises ont exprimé à plusieurs reprises le désir que la langue enseignée dans les écoles fût le français; et elles verront de très bon œil cette entrée d'un élément français dans la colonie. Les missionnaires américains, de leur côté, nous ont invités à plusieurs reprises à cette collaboration, se déclarant même prêts à nous céder graduellement la place.

Ajoutons que l'envoi d'instituteurs français, restant en rapport avec nous, tout en bénéficiant des conseils et des directions de nos frères américains, est pour nous le moyen pratique de prendre pied au Congo. C'est un fait d'expérience générale, que toute mission qui veut s'établir dans l'intérieur de l'Afrique doit avoir son point de ravitaillement sur la côte, et ne s'avancer que graduellement par une chaîne de stations échelonnées le long de la route. En greffant notre œuvre sur celle des missionnaires américains, nous profitons de leurs travaux antérieurs, nous économisons des années de labeur, sans parler de la dépense en hommes et en argent; en un mot, nous faisons l'acquisition d'une voie tout ouverte vers le Congo, qui reste notre objectif : la voie suivie par M. de Brazza, l'Ogowé et l'Alima.

L'envoi d'instituteurs que nous préparons n'épuise cependant pas l'engagement que nous avons pris de faire au Congo

une exploration destinée à préparer l'établissement définitif d'une mission. Pour diriger cette exploration, il nous faut un homme; les champs de missions ne pouvant le fournir, nous l'avons demandé aux Églises. Jusqu'à ce jour, elles ne nous l'ont pas donné. S'il avait été disponible à ce jour, il eût pu accompagner nos instituteurs et les installer lui-même. Il aurait trouvé, soit auprès des autorités françaises qui nous en ont donné personnellement l'assurance, soit auprès des missionnaires américains qui en ont fait autant de leur côté, direction, conseils, appui bienveillant, en un mot, toute l'aide nécessaire pour mener à bien sa tâche.

L'explorateur désiré ne s'étant pas trouvé jusqu'ici, nous sommes réduits à le chercher encore. Qui sait? Le fait même que nos recherches n'ont pas abouti encore est peut-être un indice qu'il nous faut attendre le moment où nous pourrons envoyer au Congo un ou deux de nos propres élèves. L'enquête se ferait ainsi par ceux-là mêmes qui seraient chargés d'en appliquer les conclusions. La raison et l'expérience n'indiquent-elles pas que ce serait là, après tout, la méthode la plus sûre en même temps que la moins dispendieuse?

Quoi qu'il en soit, restons fidèles à notre résolution de nous laisser guider au jour le jour par les indications de la volonté de Dieu, telles qu'elles se dégagent des événements, sans jamais devancer son heure; mais aussi sans tarder à agir lorsque cette heure a sonné.

INSTITUTION D'UNE FÊTE ANNUELLE DES MISSIONS

Vote du Synode des Églises libres.

Nîmes, 13 octobre 1887.

Monsieur et honoré frère,

Le Synode des Églises libres, réuni à Clairac ces derniers jours, a reçu communication de la lettre que vous avez adressée à son président et vous en remercie. Il a fait à la demande

du Comité que votre lettre lui a transmise l'accueil le plus sympathique, et a invité par un vote unanime les pasteurs de l'Union à mettre dorénavant à part le jour de l'Ascension pour prêcher sur les missions; il a aussi émis le vœu qu'une collecte fût faite ce jour-là, à l'issue du service, en faveur de la Société des missions de Paris.

Veuillez agréer, Monsieur et honoré frère, et transmettre à MM. les membres du Comité nos salutations fraternelles.

Au nom du Synode,

D. Lortsch,

secrétaire du Synode.



RECTIFICATION.

Nous recevons la lettre suivante :

ÉGLISE RÉFORMÉE DE FRANCE

SYNODE GÉNÉRAL
OFFICIEUX

COMMISSION PERMANENTE

Vals-les-Bains (Ardèche), le 25 septembre 1887.

Monsieur le Directeur et très honoré frère,

L'ordre du jour voté par le Synode de Saint-Quentin au sujet de l'institution d'une fête annuelle des missions vous a été transmis sous une forme défectueuse.

En voici le texte exact, que vous voudrez bien, si vous le jugez à propos, insérer, à titre de rectification, dans le prochain numéro du *Journal des Missions*.

« Le Synode,

« Vu la lettre qui lui a été adressée par le Comité-directeur de la Société des missions évangéliques au sujet de l'institution d'une fête annuelle des missions,

« S'en référant à la délibération prise par le Synode général de Nantes (art. LI) en faveur des œuvres de mission parmi les païens,

« Recommande aux Églises, comme moyen d'exciter et d'accroître l'intérêt des fidèles en faveur de ces œuvres, la célébration d'un service religieux annuel, spécialement consacré aux missions.

« Et renvoie aux Synodes particuliers l'étude du choix du jour et de l'organisation de ce service. »

Voté à l'unanimité.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur et très honoré frère, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Jésus-Christ,

Ph. Mouline,
président de la Commission permanente.

RENTRÉE DE LA MAISON DES MISSIONS

La rentrée des élèves de la Maison des missions a eu lieu le vendredi 14 octobre, deux ans, jour pour jour, après la séance de réouverture où M. Casalis fit entendre l'appel auquel devait répondre, quelques jours après, la courageuse initiative du Dr Monod.

Si quelque ami s'était avisé, dans cette séance mémorable, de nous annoncer que, deux ans après, nous nous trouverions réunis dans une maison nous appartenant en propre, et construite pour nous, malgré toute notre confiance dans la puissance de Dieu et la libéralité de nos amis, nous eussions répondu à cette prédiction par un sourire d'incrédulité.

Ce qui paraissait impossible s'est réalisé, et c'est le cœur plein de reconnaissance que nous sommes entrés, le 14 octobre, dans la vaste et belle salle de la bibliothèque, où se feront les cours, et que nous devions inaugurer par un court service.

L'assistance comptait une quarantaine de personnes : la séance avait été improvisée au dernier moment, et le nombre

des invitations forcément très limité. En revanche, avec quelle joie nous avons pu présenter à nos amis les élèves missionnaires dont le nombre inusité disait mieux que tous les raisonnements que la Maison ne s'était pas élevée un jour trop tôt ! Nous comptons en ce moment *dix* élèves, dont deux dans la section préparatoire, et huit à la Maison. Dans le nombre, nous saluons avec joie deux fils de missionnaires : Georges Casalis et Louis Mabille : tous deux petits-fils de notre vénéré directeur honoraire, M. Casalis.

La séance a été ouverte par une prière de M. Couve. Après quoi M. Monod, auquel la présidence revenait de droit, a prononcé l'allocution suivante :

Chers amis,

J'aurais souhaité pour vous comme pour moi qu'une voix plus autorisée que la mienne vînt vous souhaiter la bienvenue dans cette maison; mais on a pensé qu'ayant été choisi par Dieu pour pousser la Société des missions à construire cette maison, je devais assumer le devoir en même temps que le plaisir de vous y recevoir.

Vous avez pu déjà apprécier tous les avantages que vous présente cette demeure et je crois inutile d'y insister.

Au début de cette œuvre si abondamment et si miraculeusement bénie, je me suis permis d'associer au métier de maçon celui de prophète; j'ai prédit que cette maison, dont la création était traitée de folie par des gens de bon sens, deviendrait, si Dieu nous l'accordait, l'occasion d'un essor tout nouveau pour la Société des missions.

Votre présence ici est la meilleure preuve que ma prédiction va être réalisée. Vous vous présentez au nombre de dix pour inaugurer les études dans cette nouvelle maison. Jamais, jusqu'à ce jour, une phalange aussi belle et aussi nombreuse ne s'était présentée.

A vous, maintenant, chers amis, de justifier les privilèges qui vous sont offerts ici par l'usage que vous en ferez; à vous

de réjouir le cœur des précieux professeurs qui vous sont accordés par Dieu et de nous tous par votre travail.

Au début de mes études médicales, il y a soixante ans environ, un de mes professeurs me dit que je ne devais pas compter, pour le succès, sur des efforts brusques, mais intermittents, mais que je ne réussirais que par un travail continué jour après jour. Permettez-moi, à mon tour, de vous donner le même conseil. Mettez à profit, jour après jour, le temps que Dieu vous accorde pour travailler, mais sans excès nuisibles à votre santé; jouissez de tous les moyens que vous offre cette maison de fortifier votre corps, tout en meublant votre tête et votre cœur en vue de la belle vocation à laquelle vous vous êtes consacrés.

Rappelez-vous que vous êtes ici dans la maison du bon Dieu, qui vous viendra en aide, si vous le lui demandez constamment comme votre pain quotidien, et vous le glorifierez dans vos corps, vos esprits et vos âmes qui lui appartiennent.

J'espère que vous excuserez un ami, que la mort semble avoir oublié dans son passage, de venir vous entretenir de choses que vous connaissez depuis longtemps et que vous ne verrez dans ses paroles que son ardent désir de vous voir vous consacrer de plus en plus au service du Seigneur qui vous a appelés à lui et que vous aimez.

M. Monod, s'étant assis, a cédé la parole à M. Appia, qui a lu le passage 2 Rois, II, 13-22 et l'a médité en ces termes :

Méditation biblique.

Lorsque Élisée eut vu Élie, son maître, monter au ciel dans un char de feu, resté seul avec sa tâche, cette tâche écrasante que son prédécesseur n'avait pu accomplir et dont Dieu l'avait déchargé en le prenant à Lui, et sentant profondément sa solitude et son insuffisance, il déchira ses vêtements en deux;

puis, ramassant le manteau d'Élie, il marcha vers le Jourdain.

Je m'imagine que plus d'un, parmi nous, envie à ce moment Élisée.

Je m'imagine que directeurs, étudiants et amis, nous voudrions pouvoir ramasser aujourd'hui, comme lui, le manteau qu'a laissé tomber de ses épaules quelqu'un des Élies du passé, quelqu'un de ceux qui ont marqué soit dans l'œuvre des missions, soit dans la préparation des missionnaires.

A ne regarder qu'à l'extérieur des choses, rien ici ne nous garantit la réussite dans l'œuvre immense qui est devant nous; rien ici ne respire encore l'héroïsme, tout nous parle plutôt de conforts, de civilisation avancée, de vie facile : le Vaudois de nos montagnes appellerait volontiers cette construction vaste, si bien aménagée et si brillante, « un palais ».

A défaut du désert et de ses austères leçons, qui nous donnera aujourd'hui le manteau des prophètes, des apôtres et des premiers missionnaires? Qui nous donnera leur foi victorieuse, leur persévérance, leur consécration entière? Qui nous donnera le coup d'œil profond, le zèle ardent d'un A. Duff? Qui nous donnera de triompher comme Hans Egede de la stupidité de l'Esquimau et des tentations de la vie décolorée et sombre des régions polaires? Qui nous donnera l'élévation morale d'un Judson, la fermeté d'un Riedel dans la solitude? Qu'il serait désirable de pouvoir ramasser leur manteau et de leur dérober en un moment le secret de leurs succès!

Eh bien, chers amis, élèves de cette maison, c'est là, dans un sens, ce que vous allez faire. Il est vrai que le manteau d'Élie ne se ramasse plus sur la route; mais l'étude sérieuse de l'Écriture sainte, la connaissance des grands exemples du passé, la vie du Saint des saints, la méditation des doctrines et des vérités chrétiennes, tout l'ensemble de vos études et avant tout le secours de Dieu et vos prières, vous fourniront, sous des formes nouvelles et appropriées aux besoins de notre époque, le manteau du prophète.

Ensuite, vous apprendrez ici à vous familiariser avec l'esprit et les traditions de vos devanciers. M. Coillard nous répétait

souvent combien il admirait, approuvait et imitait leurs méthodes missionnaires.

Au reste, vous savez que les formes extérieures et l'esprit de la loi ne sont pas les mêmes que ceux de l'Évangile. Votre manteau ne sera donc pas celui que portait Élisée, lorsqu'il se retourna, maudit les quarante-deux jeunes moqueurs de Béthel et les fit dévorer par des ours.

Je ne dis pas que, lorsque vous reviendrez du désert, blanchis par l'âge, vous ne puissiez, au sein de notre christianisme affaibli et de notre piété trop mondaine, faire, comme Samuel Hebich, l'office de Jean-Baptiste; mais ce qui a rendu si efficace parmi nous le séjour de plus d'un missionnaire, c'est son ardente charité. On eût pu dire d'eux ce qu'on disait du fondateur d'une des premières maisons de missions des Gaules : « Si la cha- « rité se faisait peindre, elle emprunterait les traits d'Honorat. »

Ainsi se tissera, dans cette maison, avec les fils de la charité, de la science, de l'humilité, le manteau des nouveaux prophètes.

Mais supposez que vous l'ayez revêtu; en autres termes, que votre préparation soit terminée. Vous voilà arrivés au but, c'est-à-dire au ministère pratique et, comme Moïse devant la mer Rouge, comme Élisée au bord du Jourdain, comme le pionnier missionnaire devant des barbares à convertir, placés devant une tâche impossible à la nature! Qu'allez-vous faire? En face de l'impossible, où trouver le secours? Élisée n'hésita pas; il avait le manteau, il fallait bien s'en servir sans plus tarder; il frappa le Jourdain; mais en le frappant, ce n'est pas dans la vertu de ce manteau qu'il se confia, autrement il lui fût advenu ce qui lui arriva plus tard, lorsque, se reposant peut-être trop sur son office, il fit poser son bâton sur l'enfant mort de la Sunamite et qu'il n'y eut dans l'enfant mort ni souffle ni vie. « Je ne me confie point dans mon arc, et mon « épée ne me délivrera point, disait le Psalmiste (XLIV, 7), « mais nous nous glorifierons en Dieu chaque jour! »

Que seront pour vous : science, bon goût, style, connaissances bibliques, histoire et dogmatique, lorsqu'il faudra quitter les rivages connus et les terres qui vous sont familières, pousser

au large, avancer en pleine eau, vous lancer dans l'inconnu? Que ferez-vous de ce manteau si soigneusement ramassé? Le manteau d'Élie ne suffira jamais; il faut le Dieu d'Élie! Élisée, en frappant les eaux du Jourdain, s'écrie : « Où est le Dieu d'Élie? l'Éternel lui-même? » Pour votre âme, pour votre œuvre, pour le travail dont vous allez être chargés, il faut le Dieu des miracles, le Dieu de Jésus-Christ, le Dieu d'Abraham, le Dieu de saint Paul, le Dieu de Luther, des martyrs huguenots, de tous les vrais chrétiens; c'est Lui qu'il faut avoir avec soi; et si notre Dieu est avec nous, le succès ne peut nous manquer; c'est pourquoi nous vous redisons avec le psaume XLVI : « L'Éternel des armées est avec vous, le Dieu de Jacob sera votre haute retraite. »

Je voudrais que chacun de nous prît aujourd'hui pour mot d'ordre les deux premiers mots de la Bible (Gen. I, 1) : « Au commencement Dieu. » Mettre Dieu avant tout, l'invoquer en ouvrant la paupière, le placer en tête de toute décision, apprendre à le connaître, à le servir, à l'aimer mieux chaque jour, là est le secret des grandes carrières; c'est ainsi que fit Moïse, qui commence son ministère le jour où il voit Dieu dans le buisson ardent; c'est ainsi que firent Samuel (1 Samuel III, 4), Ésaïe (VI), Ézéchiel (I, II), Jérémie (I), saint Jean (Apocalypse I) et ces hommes du seizième siècle qui plaçaient avant tout Dieu et ses droits, Dieu et sa grâce, et qui affirmaient que le but de l'homme est de glorifier Dieu et de jouir de Lui.

En commençant avec Dieu, on peut vaincre tous les obstacles. Où est le Dieu d'Élie? avait dit le prophète, et déjà la réponse était donnée : les eaux se partagèrent et Élisée traversa à sec.

Suivons encore pour un moment le récit biblique : Élisée a traversé le fleuve et le voilà avec ses élèves, avec les fils des prophètes, qui furent vos devanciers. Oh! combien ils ressemblent aux hommes de notre temps, aux élèves missionnaires de nos écoles! Ils ont regardé Élisée, ils se sont prosternés devant lui : et maintenant, au lieu de l'écouter, ils lui demandent de monter sur la montagne, pour y chercher Élie. En vain le prophète leur dit-il que c'est peine perdue, qu'Élie ne se trouvera

plus. Hélas ! ils font comme tant d'autres, ils s'obstinent, insistent, contraignent Élisée à leur dire : « Partez » et vont perdre trois jours à chercher une chose qu'ils ne trouveront jamais. Ils vont faire, à leurs dépens, une expérience qu'une foi plus simple eût rendue superflue et qui ne servira qu'à augmenter leur confiance dans leur chef.

Chers amis, n'imitez pas leur exemple, et quand vous aurez reconnu une erreur faite, ne perdez pas un temps nouveau à la regretter, à la déplorer, mais suivez le Maître vous disant que jamais le Saint-Esprit ne se trompe ou n'accomplit une œuvre imparfaite qu'il faille ensuite réparer. N'allez pas en particulier dans l'étude de l'Écriture sainte perdre des heures et des journées à chercher ce que vous ne trouverez jamais; mais ayez confiance au Saint-Esprit et laissez les questions oiseuses à ceux qui ont du temps à perdre.

Voilà les fils des prophètes revenus et recommençant avec leur Maître cette vie, cette activité, ces études communes, dont nous bénéficions encore précisément par ces livres historiques dont ils ont été les rédacteurs. Car où sont nés ces livres, si ce n'est pas dans ces écoles missionnaires (car nous pouvons les appeler ainsi) où l'on s'exerçait, comme vous le ferez ici, à la rédaction historique et au bon langage, après avoir étudié la loi, la musique et la poésie sacrées, tout en se formant à la pratique de la prière? C'est de ces écoles de prophètes que nous sont venues les annales de Ahia, de Iédi, de Sémaja, de Iddo, de Michée, d'Ésaïe et de tant d'autres que nous trouvons réunies dans les livres historiques de la Bible.

Mais à peine ont-ils commencé de nouveau leur travail, qu'on s'aperçoit de leur influence bénie. Jérico manquait d'eau et voilà qu'Élisée et les siens deviennent les médecins de la contrée; ils jettent dans la source un sel purifiant et rendent au peuple la santé et au pays la fertilité et l'abondance. Qu'il en soit ainsi pour le quartier que vous habitez et pour cette vaste cité dans laquelle nous vous souhaitons la bienvenue; apportez aux sources un sel purifiant et savoureux, et tandis que tant d'autres les empoisonnent, appliquez-vous à

les assainir. Que vos dimanches, en particulier, soient employés à répandre autour de vous la bonne odeur de l'Évangile et l'influence de la piété.

Et maintenant mettez la main à l'œuvre avec foi et courage, vous souvenant que le secret de la force d'un Élisée a été sa ferme résolution de ne pas quitter Élie, mais d'obtenir, coûte que coûte, l'exaucement de sa prière : Que j'aie double mesure de ton Esprit! « Ce n'est point par force, mais c'est par mon Esprit, a dit l'Éternel. »

Je salue en vous les premiers rangs d'une longue colonne, chers jeunes amis, et je vous dis, au nom du Comité : Vous avez bien fait de venir. D'autres suivront les beaux exemples que vous donnerez. Mais, devant vous, quelle nuée de témoins, dont cette construction même, toute neuve qu'elle est, rappelle l'antique souvenir ! Notre cher directeur a voulu placer dans son cabinet une colonnette de pierre (1), sculptée au moyen âge et venue de Strasbourg, pour rappeler ici la piété des mystiques d'Alsace et perpétuer les solides travaux de langues et de lettres qu'il a appris lui-même à aimer dans sa ville natale, ainsi que notre cher M. Krüger. Cette bibliothèque avec ses vitraux et sa large cheminée ne semble-t-elle pas la chambre d'études d'un des réformateurs ou des savants du seizième siècle? Ce « Salve » qui frappe vos regards en entrant, ne vous dit-il pas que nous ne renions pas les richesses de la culture classique? Cette belle chapelle avec ses ogives ne vous rappelle-t-elle pas la piété, faite de consécration à Dieu, d'obéissance et de renoncement, des âges précédents? N'allons-nous pas la remplir d'âmes, qui viendront ici se convertir l'une après l'autre ? et avant tout d'amis et de frères, qui accourront pour implorer, comme nous le faisons maintenant sur cette maison,

(1) Allusion à un meneau ou pilier placé entre les deux fenêtres du cabinet du directeur, et provenant d'une vieille maison de Strasbourg. Cette maison, qui appartenait au chapitre protestant de Saint-Thomas, fut occupée pendant une cinquantaine d'années par le père du directeur, le professeur H. Boegner. Après sa mort, survenue le 5 décembre 1881, la maison fut démolie, mais le directeur obtint le pilier qui décorait l'ancienne salle capitulaire, pour la future Maison des missions de Paris. (*Note des Réd.*)

sur notre chère madame Boegner et son mari, sur nos chers M. et madame Krüger, sur les domestiques, sur vous tous, l'onction sainte de l'Esprit de grâce, de force, de charité et de foi? Demandez et espérez beaucoup! Il vous sera fait selon votre foi!

Nous ne dirons que peu de mots des autres allocutions. Le directeur, qui a pris la parole après M. Appia, a insisté sur le sentiment de responsabilité qui doit remplir les cœurs de tous les habitants de la Maison, auxquels Dieu et les hommes sont en droit de demander compte de l'usage qu'ils feront de ce bel édifice qui leur est donné comme un instrument perfectionné pour le service de l'œuvre des missions. Il a rappelé que les deux promotions par lesquelles ont été inaugurées la direction de M. Grandpierre dans la maison du boulevard Montparnasse, et la direction de M. Casalis dans la maison de Passy, ont marqué dans l'histoire de notre Société; il souhaite qu'un jour on parle dans les mêmes termes de la première génération de missionnaires sortis de la nouvelle Maison. Une lettre de M. Coillard aux élèves, dont il est donné lecture, termine cette allocution.

M. Krüger, professeur, expose le programme des cours de l'année. Outre les leçons données par le directeur et celles, beaucoup plus nombreuses, de M. Krüger lui-même, les élèves bénéficieront d'un enseignement complémentaire considérable, et que la Maison peut leur offrir grâce à la bonne volonté de quelques amis. M. le pasteur Couve continuera ses leçons de composition et de littérature; un autre membre du Comité, M. de Seynes, son cours sur les sciences naturelles. Nous organisons aussi pour nos jeunes gens un cours de médecine élémentaire régulier. Enfin, l'enseignement mutuel sera pratiqué dans une certaine mesure parmi nous : pour l'anglais, le français, le chant, la gymnastique, nous avons des élèves assez avancés pour leur confier des leçons qui seront d'ailleurs contrôlées par les professeurs.

Dans la conclusion de son discours, M. Krüger s'attache à

faire ressortir l'esprit dont devront s'inspirer professeurs et élèves, pour que les études faites sous notre toit nous profitent à tous. Il caractérise cet esprit par deux citations de l'Imitation de Jésus-Christ : *Omnis scriptura sacra eo spiritu debet legi quo facta est* : Toute Écriture sainte doit être lue dans l'esprit qui a présidé à sa rédaction. Et cette autre parole, si bien adaptée à la circonstance : *Sit Deus pura intentio desiderii nostri* : Que Dieu soit l'objet vers lequel tendent tous nos désirs!

M. Allégret, le plus ancien des élèves missionnaires, prend la parole, et remercie, au nom de ses camarades, le docteur Monod de la Maison qu'ils doivent, après Dieu, à son zèle et à sa foi.

Enfin, M. Dumas adresse aux professeurs et aux élèves quelques paroles d'encouragement fort appréciées des uns et des autres. Aux professeurs qu'effraie la grandeur de la tâche, il rappelle qu'ils ne sont pas seuls, que beaucoup de prières montent à Dieu pour la Maison des missions, soit de nos Églises, soit de nos champs de travail. Aux élèves, il donne quelques conseils pleins d'à-propos : soyez gais, jeunes, pleins d'entrain, dit-il; mais en même temps soyez sérieux dans vos études, dans votre vie intime, et jusque dans vos relations de camarades. Tout vous y convie, vos études mêmes, mais surtout la vie qui vous attend, les efforts qui seront exigés de vous, l'ennemi que vous aurez à combattre.

Une prière de M. le pasteur Puyroche, de Lyon, qui assistait à la séance, a dignement clos cette séance. Malgré son caractère intime et familier, elle vivra dans le souvenir des habitants de la Maison.

Ajoutons, pour rassurer complètement ceux qui ne seraient pas encore entièrement édifiés sur l'utilité de notre Maison, que, dès la semaine où nous écrivons, elle recevra des hôtes nombreux : une famille missionnaire revenant de Kabylie; M. Jousse, de passage à Paris, et deux nouveaux ouvriers de notre Société; l'instituteur que nous envoyons au Sénégal et mademoiselle Marconnet, l'institutrice qui va se rendre à Taïti.

L'insuffisance de notre ancienne installation est donc surabondamment prouvée dès cette première rentrée.



LESSOUTO

Une lettre du Dr E. CASALIS à son père.

Morija, 22 septembre 1887.

Ta lettre écrite de Souvigné à l'occasion de l'anniversaire de ma naissance m'a profondément touché. C'est l'écho vivant de tes sentiments de père aux premiers jours de l'existence de ton petit missionnaire (*morutinyana*), comme m'appelèrent les Bassoutos. Oui, j'ai bien dûment cinquante ans; j'ai peine à le croire, tant ma carrière me paraît courte. Il est vrai qu'elle ressemble aux heures d'une partie de plaisir; le temps passe vite quand on est heureux, occupé et béni. Dieu a été et est toujours bien bon à mon égard. Je me trouve décidément mieux depuis notre retour du Cap.

Nous venons d'avoir le plaisir de donner l'hospitalité à un vrai Français.

C'est un M. Adrien Le Page, ingénieur, qui a été envoyé en mission dans l'*État-Libre de l'Orange* pour des questions qui concernent sa profession. Il a voulu connaître le Lessouto; il s'est rendu à Thaba-Bossiou et deux jours après il s'est dirigé vers Morija. En longeant Koukou, son cart a versé et le pauvre ingénieur s'est brisé les deux os de l'avant-bras gauche. Il nous est arrivé dans un piteux état. Je lui ai raccommodé de mon mieux le membre cassé et, lorsque le gonflement a été passé, j'ai appliqué un bandage dextriné qui a permis au voyageur de continuer ses pérégrinations.

Impossible de dire ce que nous avons joui d'avoir ce brave homme chez nous.

La fibre patriotique a vibré à se rompre. Dieterlen, dit-on, n'a pas dormi d'émotion la nuit après l'arrivée du compatriote. Le Page était à l'École centrale pendant que j'étais au quartier

latin; il a connu Walther, Seyrig, et mes amis Vautier et de Loriol, de Lyon. Il aura à retourner bientôt en Europe et il m'a promis d'aller vous voir.

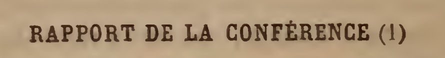
Dimanche dernier, a eu lieu l'installation de notre cher Ernest dans sa nouvelle station de Makéneng. Les Mabille, Henry Dyke et nous y étions allés en famille, emmenant Le Page avec nous; il a pu voir une assemblée de 3,000 personnes, païens et chrétiens.

Ton petit-fils a transformé la boutique Payne que nous avons achetée. Il a tout arrangé avec goût et savoir-faire, aidé de son excellente compagne. Manèella, la femme principale de Lérotholi, après bien des années d'hésitation, se déclare convertie. Sa conversion pourra être en grande bénédiction pour l'œuvre d'Ernest, car elle a autour d'elle toute une bande de femmes qui désirent l'imiter.

Il y a, en ce moment, un mouvement fort remarquable de réveil dans les villages qui nous entourent. Les païens sont devenus très accessibles et demandent qu'on les visite. Dieu veuille que ce réveil s'étende et s'accentue de plus en plus.

Adieu, mon bien-aimé père; excuse ces mots écrits à la hâte.

Dr E. Casalis.



RAPPORT DE LA CONFÉRENCE (1)

réunie à Cana du 20 au 27 avril 1887.

(Suite et fin.)

Thaba-Bossiou. L'activité missionnaire, en ce qui touche la cure d'âme et la discipline, n'a donné que peu d'encouragements à M. Jacottet. A peu de distance de la station, 7 femmes, dont 4 de l'Église et 3 de la classe, se sont laissées aller, sous l'influence de l'ivresse, à remettre en pratique de vieilles cou-

(1) Voir p. 373.

tumes païennes qu'on aurait pu croire oubliées pour toujours par les membres de nos troupeaux. C'est contre l'usage immodéré de la bière enivrante qu'il a fallu tout particulièrement lutter.

Un fait pénible à signaler, et dont nous aurions pu citer un exemple dans l'Église d'Hermon, c'est que des blancs établis dans le pays sont les premiers responsables des chutes pour lesquelles telle jeune fille, telle jeune femme, ont dû être mises sous discipline.

A côté de ces tristes expériences, M. Jacottet a eu la joie de voir rentrer dans l'Église huit renégats; quelques conversions ont aussi eu lieu. Le nombre des catéchumènes est toujours grand sur les annexes comme sur la station. Trente-trois personnes ont été admises au nombre des communiants par le baptême ou la confirmation.

Le chef Massoupa, établi dans le voisinage de la station, autrefois membre de l'Église, mais renégat depuis de longues années, a perdu cette année son fils qui devait lui succéder. Sa douleur a été grande; nous avions espéré que ce serait pour lui un appel de Dieu qu'il ne rejetterait pas, mais il n'y a encore aucun signe de changement en lui. Une de ses femmes s'est convertie; elle pourra être baptisée et admise selon les coutumes et règlements de notre mission, s'il n'y met pas obstacle.

Nous assisterons sous peu à la réouverture de l'*école supérieure des jeunes filles*, dirigée autrefois par M. et madame Jousse. Elle avait été fermée par suite de troubles politiques et du départ des directeurs. Le manque de fonds a empêché jusqu'ici sa réorganisation. Le gouvernement a levé en partie cet obstacle, et quelques amies de Wellington, dans la colonie du Cap, ont promis leur concours. Mademoiselle Miriam Cochet a été désignée comme sous-directrice de cette école; elle pourra mettre à profit l'expérience qu'elle a acquise autrefois à ce même poste. Il est inutile d'insister sur la nécessité d'une pareille institution dans notre mission, et nous espérons que nos amis d'Europe lui porteront de nouveau l'intérêt qu'elle mérite.

Bérée. L'année qui vient de s'écouler n'a pas été meilleure que la précédente. Des querelles entre chefs ont pendant des mois absorbé toutes les préoccupations. Mais ce qui a fait plus de mal encore, c'est l'abondance extraordinaire de la dernière récolte. Après bien des années pendant lesquelles les Bassoutos avaient été plus ou moins privés de leur boisson favorite, ils ont pu de nouveau s'en donner à cœur joie. Or, «yoala» et fêtes païennes sont choses inséparables. Les fêtes de la circoncision n'ont jamais été célébrées dans ce district avec plus d'éclat; jamais elles n'avaient exercé autant d'attrait sur la population. Aussi, tandis qu'un grand nombre de païens venaient autrefois aux services du dimanche, beaucoup d'entre eux ont maintenant perdu cette habitude. On a même vu des membres de l'Eglise et de la classe prendre le chemin de la hutte où se pratique le rite de l'initiation indigène. C'est une réaction dans le sens des coutumes païennes. Le mariage avec bétail semble plus affermi que jamais, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles on ne voit plus ici les hommes se convertir. Toutes les nouvelles recrues de cette année ont été des femmes.

Un des traits qui frappent le plus M. Duvoisin, chez la plupart des membres du troupeau, c'est leur paresse spirituelle. Ils sont devenus «négligents à écouter» (Hébr. V, 11). Il y a peu de sainte ambition de faire des progrès. Les collectes ont été des plus minimes, signe de la misère en même temps que de la tiédeur des chrétiens.

Ce tableau n'est pas brillant, mais notre frère est loin d'être découragé. «Le fait, dit-il, que la plupart des membres du troupeau ont pourtant tenu bon, que plusieurs ont fait des progrès, que quelques-uns qui s'étaient égarés sont revenus et que sur l'annexe de Thlapaneng un certain nombre de païenne se sont converties, tout cela nous est un gage que le Seigneur ne nous désavoue pas et nous réserve encore de beaux jours.

Cana. Dans ce district aussi des querelles ont surgi entre les chefs. Des coups de fusil ont été échangés, des villages incendiés, et plusieurs hommes ont été tués. Mais ce qui a fait le plus d'impression sur l'esprit des gens, c'est d'abord la mort

du chef Mota, fils de Moshesh, puis tout récemment celle de Lepoko, fils et successeur désigné de Massoupa.

Les missionnaires catholiques continuent à faire concurrence à M. Kohler. Ils se sont établis sur un nouveau point cette année, chez le chef Pètè, mais là même dix personnes ont été reçues dans notre classe de catéchumènes. Ailleurs ils auraient voulu baptiser la femme de Mota, mais elle a refusé et a été, elle aussi, reçue depuis dans la classe.

Le Seigneur nous a montré cette année qu'il faut prêcher la parole sans nous décourager, lors même que les fruits tardent à paraître. Longtemps il n'y a point eu de conversions dans le village même de Cana; aujourd'hui ceux qui ont pu être reçus dans la classe sont au nombre de quinze. Une de ces personnes, morte peu après, s'est endormie dans la paix de Dieu. Les services religieux, par moments, sont bien suivis par les païens, et l'ancienne chapelle, devenue beaucoup trop petite, devra être remplacée par une autre plus spacieuse. C'est un symptôme réjouissant, car le district de Cana est un de ceux où les païens semblent plus qu'ailleurs s'être soustraits jusqu'ici à l'influence des lumières de l'Évangile. N'était le manque de ressources, il faudrait créer plusieurs postes d'évangélisation. Une chapelle a pu être construite cette année sur l'une des annexes.

Léribé. M. Weitzecker a eu des sujets d'encouragement et de joie qui ont dépassé toutes ses espérances. Pour implorer d'une manière toute spéciale le souffle de l'Esprit sur les ossements desséchés, il a transformé en réunion de prières le second service du dimanche. Au bout de quelques semaines des signes d'exaucement ont commencé à se manifester, d'abord parmi les chrétiens et les gens placés sous discipline, puis parmi les païens. Sur la station même un des plus mauvais sujets est venu confesser avec larmes ses péchés et demander son admission dans la classe des catéchumènes. Il répondit ensuite à ses anciens compagnons de débauche qui l'invitaient à boire de la bière enivrante : « Je n'y vais plus; ces choses ne sont plus pour moi. » — La conversion de deux autres jeunes gens n'est pas moins remarquable.

Mais c'est surtout sur l'annexe de Koloyane que l'action de l'Esprit de Dieu s'est fait sentir. L'évangéliste a vu jusqu'à quinze conversions se produire en un mois. Des païens venaient au milieu de la nuit frapper à sa porte pour chercher du soulagement aux angoisses de leur conscience. Un vieux renégat a vu toute sa famille se convertir, y compris la jeune femme pour laquelle il a autrefois renoncé à ses privilèges de chrétien. Il y a eu aussi des conversions chez le chef Ramanella, et même parmi les membres de sa famille.

Il n'en a pas été de même dans tout le district. Sur deux annexes fondées récemment il n'y a eu que d'amères déceptions. Malgré cela il faudra persévérer, car ce sont deux avant-postes placés dans un milieu de profondes ténèbres. Il y a encore dans cette partie du nord du Lessouto tout un immense champ de travail pour lequel la nécessité d'un missionnaire a été depuis longtemps reconnue. Puisse-t-il bientôt y être pourvu !

Maboulééla est le centre de notre activité parmi les Bassoutos et l'État-Libre de l'Orange. Selon le jugement de M. Keck, la transformation des mœurs et des habitudes par le christianisme est loin d'être complète. Le paganisme, tel qu'il s'étale dans certaines parties du Lessouto, n'y est pas inconnu, et les tentations des chrétiens sont aussi fortes que partout ailleurs.

Les services religieux, l'union chrétienne des jeunes gens, ont suivi leur marche habituelle.

L'évangélisation en dehors de la station a été faite avec assez de zèle; les collectes ont été bonnes et ont permis la fondation d'une quatrième annexe.

Dans l'État-Libre nous avons encore les deux œuvres de Smithfield et de Béthulie. M. le Dr Lautré continue à s'occuper de l'Église de Smithfield. Les auditoires varient entre 100 et 300 personnes. M. Lautré aimerait avoir quelques hommes de confiance qui puissent lui être d'un secours efficace, mais il a de la peine à les trouver. Quelques membres de l'Église ont dû être mis sous discipline, mais les places vides seront prochainement prises par des catéchumènes prêts à être reçus comme membres communiants.

Béthulie a perdu son conducteur spirituel, Jonas, dont le remplaçant n'est pas encore trouvé. En attendant l'Église continue à marcher sous la direction de son consistoire.

Ecoles primaires. Nos écoles primaires ont en général bien marché dans le cours de cette année; plusieurs nouvelles écoles ont été ouvertes et la plupart d'entre elles ont eu tout de suite un nombre d'enfants assez élevé. Mais dans ce domaine aussi nous nous heurtons à des complications financières. Le gouvernement nous accorde des subsides grâce auxquels nos écoles ont continué à vivre. Mais ces subsides ne dépassent jamais une certaine somme qui a été équitablement répartie entre nos maîtres d'école en activité.

D'où prendrons-nous les fonds pour les nouvelles écoles à fonder ou pour les quinze écoles qui ont été ouvertes dans le courant de cette année et qui n'ont encore reçu aucun secours? Nous pourrions diminuer les salaires de nos instituteurs et trouver ainsi le traitement des maîtres de nos nouvelles écoles. Mais ce système a déjà été mis en pratique et a ses limites. A l'heure qu'il est, il n'est plus possible de rogner davantage. C'est donc bien à regret qu'après avoir cherché longuement la solution de ce problème, nous avons dû reconnaître qu'il était au-dessus de nos moyens de subvenir à l'entretien de ces quinze écoles nouvelles et de celles que quelques-uns de nos frères aimeraient encore ouvrir dans leurs paroisses respectives. Il est facile de comprendre ce qu'une pareille résolution a dû nous coûter.

Visites d'Eglises. Une institution qui de l'avis de tous a fait du bien sur la plupart de nos stations, ce sont les visites d'Églises. Chacune de nos Eglises doit être visitée par deux missionnaires, généralement ses voisins les plus rapprochés, une fois au moins dans l'espace de deux ans. Cette organisation a été établie en 1885; deux ans se sont donc passés depuis, et, sauf une ou deux, toutes nos Églises ont été visitées, on pourrait dire examinées avec soin. L'effet produit a été excellent; les membres de nos divers troupeaux ont senti qu'ils ne for-

maient véritablement qu'un corps avec les membres des autres Églises. Les visites ont chaque fois occasionné de grandes réunions, souvent en plein air ; des appels, des exhortations ont pu être adressés aux foules et pas uniquement par la voix du missionnaire qu'elles avaient l'habitude d'entendre, mais de la part d'amis que l'on voit plus rarement. Les questions posées aux évangélistes et aux anciens dans des réunions spéciales ont plus d'une fois mis en lumière un mal caché, un point faible, et c'est ainsi que nous avons appris que, si sur plusieurs stations il y a un zèle nouveau pour l'évangélisation, c'est à partir du moment de la visite d'Église que ce mouvement a été remarqué.

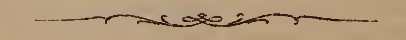
Notre œuvre au Lessouto n'a peut-être plus les attraits de la nouveauté, nous le savons, mais ces foules païennes qui nous entourent encore réclament comme par le passé toute notre activité et tout l'intérêt de notre Comité. Que notre Maître nous donne seulement de ne pas nous lasser, quoique rien n'indique encore la conversion de la tribu dans son ensemble. Qu'Il nous accorde de voir des âmes se convertir une à une pour nous encourager, et qu'Il maintienne dans la bonne voie ceux qui, éclairés par son Esprit, ont eu le courage de rompre avec le passé et de se donner à Lui. Ils Lui appartiennent malgré leurs faiblesses, que nous déplorons, et d'ailleurs, sa parole dit « que nul ne les ravira de sa main ».

H. BERTSCHY.

Pour la conférence :

Le secrétaire,

E. JACOTTET.



MISSION DU ZAMBÈZE

DE PARIS AU ZAMBÈZE

Extraits de lettres de M. et madame Jalla à madame Boegner.

Entre Mangwato et le Zambèze. — Dans le désert. — Bushmen. — Physionomie de l'expédition.

Rive gauche de la Metsiamatsego.
Dimanche, 26 juin 1887.

Bien chère madame,

La date de ces lignes ne vous dira pas grand'chose sur le point du globe où nous nous trouvons aujourd'hui. En tout cas ne cherchez pas sur la carte cette petite rivière aux environs du Zambèze, ni au delà, comme vous seriez peut-être tentée de le faire. Avec nos petites promenades imprévues de trois cents milles de longueur, nous avons vu les jours et les semaines s'envoler sans que le Zambèze se soit beaucoup rapproché de nous. Aujourd'hui encore, quoique nous soyons en voyage depuis plus de huit mois, nous ne sommes qu'à une centaine de kilomètres de Mangwato, à peine à mi-chemin de cette ville et de la limite inférieure du grand Macaricari. Si les derniers jours de juillet nous trouvent sur les bords du Zambèze, nous en serons bien reconnaissants.

Maâkua, 3 juillet.

Je n'ai pas fort avancé ma lettre dimanche passé. Aujourd'hui je viens la terminer, espérant la laisser ici aux soins de quelque Bushman; peut-être vous parviendra-t-elle un jour. Maâkua est un de ces nombreux endroits où les Bamangwatos placent leur bétail, sous les soins de leurs serviteurs les Bushmen. Nous sommes à quatre jours du Macaricari : ce poste est un des plus éloignés de Shoshong. Les propriétaires du bétai viennent ici une fois l'an au plus, vers le mois de septembre, pour y chasser le gros gibier. A leur retour, ils emportent dans des espèces d'outres une bonne provision de lait; ils se font

aussi donner des peaux des animaux tués pendant l'année par les Bushmen, comme aussi les plumes d'autruche, s'ils en ont.

J'espère que l'un de ces Bamangwatos trouvera encore ma lettre lorsqu'il viendra dans ces parages, et qu'il la portera à Mangwato.

Pour nous, nous sommes tous les quatre bien, très bien même, et pour mon compte l'existence est loin de m'être à charge. Nous continuons notre vie errante, et jusqu'ici, depuis Mangwato, je n'ai rien de bien saillant à vous raconter. Nous étions de retour de notre tournée à Prétoria, le 13 juin au soir. Les jours suivants furent employés à nos derniers préparatifs de départ. Nous eûmes à charger chaque wagon, à engager nos cochers et nos conducteurs à faire quelques achats, entre autres des poules et deux vaches. Ces dernières nous fournissent une goutte de lait deux fois par jour.

La veille de notre départ de Mangwato il y eut une petite fête chez les Hepburn. J'y fis mon premier baptême, celui d'un petit Louis Jalla Hepburn, qui avait fait son entrée dans ce monde pendant notre voyage au Transvaal.

Le lendemain, samedi 18 juin, nous pûmes enfin nous remettre en route. Je ne puis assez vous dire avec quelle constante cordialité les Hepburn nous ont traités pendant notre long séjour chez eux. Et cependant, nous nourrir était loin d'être chose facile. Nous les quittions le samedi à 3 heures de l'après-midi, pour nous arrêter, à 6 heures et demie, auprès d'un étang, où nous passâmes le dimanche. Depuis lors, nous nous sommes avancés par petites étapes, ménageant nos bœufs, qui sont assez misérables. Nous avons même dû en tuer deux, atteints d'une espèce de pulmonite.

Ne pouvant suivre exactement la route prise par M. Coillard (qui est la plus courte) à cause du manque d'eau, nous prîmes passablement à droite une route à peine tracée, où nous avons eu de l'eau, au moins tous les deux jours. Nous avons ainsi traversé divers cours d'eau, souvent aux trois quarts secs, entre autres la Luale, la Serole, la Metsiamatsego, la Mokuei et la Misse. Dans dix-huit heures, nous atteindrons, j'espère, une

autre petite rivière, la Linokana, qui n'est plus qu'à cinq heures du Macaricari.

Je vous indique bien des noms barbares, mais peut-être en découvrirez-vous un ou deux sur la carte, si cela vous intéresse. Le pays est bien boisé, mais assez peu intéressant. Nous avons traversé alternativement de petites collines et la plaine sablonneuse. Depuis quatre jours nous sommes tout à fait dans la plaine; aussi loin que nos regards peuvent aller, aucune colline n'apparaît à l'horizon; l'herbe est brûlée sur de très grands espaces, et il est très dangereux de s'éloigner des wagons, parce qu'on ne sait plus où l'on est. Les claquements des longs fouets, ou bien un coup de fusil peuvent seuls alors indiquer où sont les wagons. La contrée mérite bien le nom de désert; à peine avons-nous rencontré quelques Bushmen sur notre route (1). Personne ne se doute de leur voisinage, jusqu'au moment où ils apportent du lait ou des bulbes, en échange d'un peu de tabac. Ils ne sont pas du tout contrefaits, comme on se l'imagine; plusieurs d'entre eux ont même d'assez jolis traits; mais jamais je n'ai vu d'aussi misérables créatures; ils n'ont absolument que la peau et les os, et encore leur corps est-il tout couvert de cicatrices de brûlures qu'ils se font en se couchant trop près du feu. Leur vêtement consiste le plus souvent en une peau de chèvre en lambeaux, et quelques osselets suspendus autour du cou, avec une tabatière et un mouchoir de poche indigène. Nous en avons souvent des douzaines autour de nos feux; comme j'aimerais alors pouvoir les photographier, ou du moins les dessiner: ils en valent la peine.

Notre expédition se compose de quatre voitures, y compris le wagonnet où nous prenons tous nos repas. Nous avons laissé à Mangwato Franz, dont le wagon n'était pas encore arrivé. Nous pensons un peu l'attendre au prochain cours d'eau, afin de l'aider au besoin pour la traversée du Macaricari.

(1) Les indigènes appelés Bushmen par M. Jalla sont les mêmes qui figurent dans les lettres de M. Coillard sous le nom de Masaroas. (*Réd.*)

Quant à notre personnel, il est très nombreux. A côté des quatre cochers et des quatre conducteurs, nous avons une douzaine de Batokas qui nous accompagnent pour rentrer chez eux. Ils m'ont demandé à Mangwato de prendre leurs hardes dans nos wagons. En retour ils prennent soin de nos bœufs de rechange, de nos deux vaches avec leurs veaux, de nos brebis et de nos chèvres, et de nos trois rosses. Ils doivent en outre nous procurer chaque jour le bois nécessaire et faire un parc à bétail tous les soirs. Nous ne les nourrissons pas, mais ils ne meurent cependant pas de faim. Le dimanche nous réunissons tout ce monde pour le culte, où mon cocher Ben me sert d'interprète. J'ai ainsi le bonheur de commencer mon ministère de semeur ; peut-être Dieu m'accordera-t-il une âme ou deux, ce serait ma plus grande joie... L. JALLA.

Au bord de la Nata, le 24 juillet 1887.

Bien chère madame,

Mon mari ne me laisse pas beaucoup de place dans son enveloppe, aussi ne puis-je vous écrire qu'une petite lettre : je n'aime pas laisser partir une enveloppe à votre adresse sans qu'elle contienne rien de moi, car, quoique je n'aie pas été chez vous aussi longtemps que mon mari, pourtant je ne vous en aime pas moins. Nous voici à la fin de toute une semaine de repos que nous avons passée au bord de cette jolie rivière dont vous possédez une ou deux vues. Nous avons joui d'avoir cette belle eau en si grande abondance, et nous voudrions pouvoir en emporter une provision de fraîcheur pour les trois jours qui vont suivre et pendant lesquels nous serons sans eau. La rivière nous a aussi fourni du poisson en abondance et notre cocher qui a été pêcher presque chaque jour revenait souvent avec 20, 30 beaux poissons, dont notre petite troupe faisait son profit.

L'endroit où nos wagons ont campé n'est pas très joli, il n'y a presque pas d'ombre, et au milieu du jour on a assez chaud, car dans notre wagon, avec les toiles de devant et de derrière relevées et un constant courant d'air, nous avons 30 et 31°. Ce n'est pas encore beaucoup, mais pourtant on est bien aise

quand quatre heures arrivent et qu'il recommence à faire un peu plus frais. A Mangwato, on nous avait dit que c'est à cet endroit-ci surtout que l'on a l'occasion de voir ou d'entendre le lion, mais nous n'avons pas eu encore cet honneur, et jusqu'ici ce ne sont que les chacals et les hyènes qui viennent hurler à une petite distance de nos wagons et exciter nos chiens à tel point qu'il n'y a plus moyen de dormir.

Je crois que mon mari ne vous a rien dit du fameux Macaricari, que nous avons trouvé bien différent de ce qu'on nous le représentait. D'abord nous avons traversé plusieurs petits endroits secs et sablonneux qui, je le suppose, sont des bras du Grand Salt Pan; puis, quand nous sommes arrivés au lac lui-même, nos bœufs n'ont eu aucune difficulté, car tout était sec et nous n'avons mis que quatre heures à le traverser. L'endroit où nous avons passé était couvert d'eau lors du passage de M. Coillard, à ce que nous dit notre cocher, et les wagons de ce dernier avaient dû faire un plus grand détour pour ne pas trop enfoncer. En nous tenant debout sur le siège du devant nous pouvions voir cette immense étendue d'eau salée qu'on aurait facilement prise pour la mer et qui s'étendait à perte de vue dans le lointain.

Nous sommes bien aises d'avoir derrière nous cette étape, car, plus nous avançons, et plus il nous tarde d'arriver, ce qui ne pourra être avant la fin d'août, je pense, puisqu'il y a de deux à trois semaines de voyage d'ici à Panda-Matenga, puis deux autres jusqu'à Sesheké, sans compter que sans doute il nous faudra une semaine pour faire passer toutes nos caisses et nos wagons de l'autre côté du Zambèze. Mais quel bonheur quand nous y serons, quand nous pourrons réellement commencer l'œuvre que Dieu nous confie parmi ces pauvres Barotsis. Puis j'avoue que je serai bien aise d'en avoir fini avec ce wagon, car je ne puis plus beaucoup supporter d'être secouée comme on l'est quelquefois...

Recevez mille choses affectueuses d'une amie qui vous aime.

MARIE JALLA.



TAÏTI

UN HOMMAGE A NOS MISSIONNAIRES.

Les accusations qui ont été élevées en France par quelques personnes contre le patriotisme des protestants ont trouvé un écho à Taïti. Le Conseil supérieur des Eglises, dont M. Viénot est président, a fait entendre une protestation énergique et l'a transmise à M. Lacascade, le gouverneur de Taïti. On lira avec plaisir la réponse de ce haut fonctionnaire.

Le gouverneur des établissements français de l'Océanie, à M. le président du Conseil supérieur des Eglises taïtiennes.

Monsieur le président,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre, en date d'hier, par laquelle vous m'adressez un extrait des résolutions prises par le Conseil supérieur des Églises taïtiennes dans la session d'août 1887. J'ai parcouru ce document avec le vif intérêt que méritent les travaux d'une assemblée dont l'œuvre de moralisation vient seconder si puissamment les efforts de mon administration.

Je vous remercie donc du concours moral que nous rencontrons chez tous les pasteurs de la colonie et principalement chez l'homme que les membres des Églises taïtiennes ont placé à la tête du Conseil supérieur.

Le Conseil pouvait se dispenser de protester contre les allégations injustes auxquelles il fait allusion, car je sais ce qu'il y a de cœur, de dévouement à la France et à ses institutions chez les pasteurs français à Taïti, et je n'ai pas attendu cette occasion pour rendre hommage à leurs sentiments patriotiques.

Laissez-moi, en terminant, vous prier, Monsieur le président, de transmettre mes remerciements au Conseil pour les sympathies qu'il a bien voulu, au cours de la session, manifester à mon endroit.

Agréez, etc. LACASCADE.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

L'EXPÉDITION DE STANLEY. — DEUX DÉFENSES D'ÉLÉPHANT. — TRAVAUX ET ANGOISSES DU MISSIONNAIRE DE L'OU-GANDA. — COMMENT LES MISSIONNAIRES SUÉDOIS ONT RENCONTRÉ DES GALLA. — L'EMPIRE DU SOLEIL LEVANT. — LE COLLÈGE DE SENDAÏ. — PROJET D'UNE UNION DES ÉGLISES CHRÉTIENNES DU JAPON.

Parmi les nouvelles missionnaires qui viennent des quatre vents des cieux, celles qui concernent l'Afrique attirent toujours la plus grande attention. Les dernières lettres de Stanley sont du 12 juillet. Son expédition suivait alors le cours de l'Arouhouimi, un affluent de droite du Congo : elle était donc plus près du but que du point de départ sur les côtes de l'Atlantique. Le pays dans lequel elle s'aventure est inconnu : Stanley estimait, à la date indiquée, qu'un mois de marche environ lui suffirait pour atteindre l'endroit où il espère rencontrer Émin-Pacha (1). Mais que d'imprévus pour arrêter une expédition sur un parcours de cette nature !

On se rappelle comment la mission est intéressée à cette romanesque entreprise (2). Émin-Pacha continue à correspondre avec M. Mackay, l'unique missionnaire anglican demeuré à la cour de Mouanga. Dernièrement, il lui a fait parvenir deux défenses d'éléphant d'une valeur de 1,375 francs, comme don pour la Société des Missions anglicanes (3).

Les nouvelles de l'Ou-Ganda sont, du reste, toujours inquiétantes.

Une longue lettre de M. Mackay, datée du 8 mars dernier, donne des détails du plus haut intérêt sur les travaux de ce courageux missionnaire laïque. Il a mené l'impression de l'Évangile selon saint Matthieu jusqu'au vingt et unième cha-

(1) Voyez l'*Afrique explorée et civilisée*, 1887, p. 292.
(2) Voyez notre numéro d'avril 1887, p. 155 et suivantes.
(3) Voy. *Church Missionary Intelligencer*, 1887, p. 571.

pitre. Les chrétiens, toujours menacés de mort, restent secrètement en communication avec lui. Il y a des alertes continuelles. Mouanga est actuellement préoccupé de se faire musulman. Cela ne durera pas plus, sans doute, que son catholicisme de jeunesse. Sa sauvagerie et son intempérance sont seules durables. M. Mackay se plaint de la léthargie des amis des missions : il réclame plus de prières, mais aussi plus d'intérêt et de sympathie pratique et active ; il accepterait volontiers l'intervention armée d'une puissance européenne pour mettre à la raison le tyran qui massacre ses sujets sur de simples soupçons.

Il faut excuser ces sentiments chez un homme qui se sent abandonné dans son isolement, dont le cœur se serre, mais dont le sang bout aussi à la vue des crimes commis journellement sous ses yeux. « Une sombre mélancolie m'envahit par moments, écrit-il (1), et je me surprends à verser des larmes comme un enfant. Alors, quand je lis ces merveilleuses consolations des psaumes de David et d'Asaph, elles font frémir tout mon être d'une joie indicible. La puissance à peu près illimitée du mal est ici comme un poids qui comprime tout ressort ; il faut sans cesse raviver l'espoir que l'on a de l'éternelle destruction du mal et du triomphe final de la justice pour pouvoir supporter le présent, patienter et persévérer jusqu'au terme. »

L'ancien compagnon de M. Mackay, le révérend R. P. Ashe, est en route pour l'Ou-Ganda. Un télégramme de Zanzibar, daté de la fin d'août (2), annonce, par contre, que M. Mackay a quitté la cour de Mouanga et descend vers la côte. Quelles peuvent être les causes ou les motifs de ce départ? Est-ce une fausse nouvelle ?

En attendant, les amis de la mission du lac Nyanza ne sont pas aussi endormis que M. Mackay le craint. Ils ont mis à la disposition de la Société anglicane de missions la somme de 50,000 francs pour la construction d'une nouvelle barque sur

(1) Voy. *Church Missionary Intelligencer*, 1887, p. 628.
(2) Voy. *Church Missionary Intelligencer*, 1887, p. 623.

le lac, et plus de 40,000 francs pour envoyer du renfort dans l'Ou-Ganda (1).

D'autre part, trois sociétés allemandes se sont formées pour évangéliser l'immense région que les Allemands ont acquise au nord du Kilima-Njaro et qui sépare le lac Nyanza de la côte.

Non loin de là des missionnaires suédois ont été repoussés l'an dernier par le roi Ménélec de Choa, alors qu'ils voulaient se rendre dans le pays des Galla. Ils ont attendu depuis lors à Massaoua une nouvelle occasion d'atteindre leur destination. Leur persévérance a été récompensée d'une façon tout imprévue. Des croiseurs italiens viennent de capturer dans la mer Rouge plusieurs balancelles chargées d'esclaves; ces cargaisons de «bois d'ébène vivant » ont été débarquées à Massaoua; il y avait dans le nombre des libérés une forte proportion de Galla. Les Suédois se hâtèrent d'ouvrir un refuge et une école. Cette dernière compte 80 élèves, dont 35 jeunes Galla (2). Dieu leur a amené ceux auprès desquels ils ne pouvaient se rendre.

En dehors du continent noir, un événement aussi important que réjouissant se prépare au Japon. Le mouvement irrésistible qui depuis dix-huit ans ouvre ce pays à la civilisation, prend de plus en plus d'intensité et gagne même les provinces reculées. Parmi les nombreux faits que l'on pourrait citer à l'appui de cette observation, la fondation récente du collège de Sendaï dans la partie septentrionale de la grande île de Hondo est particulièrement digne d'être notée.

Il y a treize ans, M. Tomita, originaire de Sendaï, était consul à New-York. Il remarqua l'influence exercée par les écoles supérieures sur la société américaine et sur la moralité générale; il poursuivit ses observations et trouva bientôt que le secret de la puissance qui l'intéressait résidait dans le caractère chrétien des écoles les plus influentes. En 1886, il retourna dans sa patrie; il traversa la ville de Kioto et assista à la fête du

(1) Voy. *Church Missionary Intelligencer*, 1887, p. 570.
(2) Voy. *The Church at home and abroad*, 1887, p. 383.

dixième anniversaire de l'école normale missionnaire dirigée par le chrétien japonais bien connu, M. Nisima. Dès qu'il fut de retour à Sendaï, M. Tomita se mit en rapport avec la Société américaine de missions (*American Board*). Il en résulta que deux missionnaires se rendirent en mai 1886 à Sendaï; ils y furent reçus par le gouverneur et les principaux magistrats de la ville, qui souscrivirent le même soir plus de 27,000 francs pour construire une école; et dès l'abord il fut entendu qu'un culte serait célébré chaque matin dans la future institution et que la Bible formerait le sujet de plusieurs leçons régulières. On n'attendit pas que les constructions, entreprises sans retard, fussent achevées; un hangar fut loué et les leçons commencèrent aussitôt avec 118 élèves. Peu après, le président de la banque nationale à Sendaï fit à l'établissement en voie de construction un don de 10,000 yen (près de 55,000 fr.).

Le 17 juin dernier, les nouveaux bâtiments de l'école purent être inaugurés. Le gouverneur de la province, M. Matsoudaïra, rappela, dans un discours chaleureux, qu'il y a dix siècles environ, on découvrit de l'or dans le voisinage de Sendaï; un poète de ce temps célébra le fait dans une ode où il disait entre autres:

Pour donner de l'éclat à notre dynastie,
L'or a fleuri dans les montagnes de l'Est.

« Cette réminiscence poétique, continua le gouverneur, m'a suggéré pour notre école le nom de *Tokoua*, « la fleur de l'Est ». Jadis, trouver de l'or était considéré comme une rencontre de bon augure pour le pays et pour l'empereur; aujourd'hui nous savons ce qui vaut mieux que l'or. L'instruction est la mère du bonheur. Puisse donc cette école briller comme un des plus beaux fleurons de la couronne de notre dynastie présente (1). »

On peut discerner dans ces mots les indices du danger dont nous avons parlé il y a deux ans à propos du Japon (2): on confond le christianisme et la civilisation; on préfère le moyen

(1) Voy. *The Missionary Herald*, 1887, p. 404.
(2) Voy. notre *Journal des missions*, 1885, p. 438.

au but auquel visent les efforts des missionnaires; on apprécie l'instruction générale plus qu'une vie consacrée à Dieu. Mais quoi? le nom de Christ n'est-il pas proclamé dans toutes les écoles fondées par les missionnaires avec le concours actif, et parfois, comme dans ce cas, par l'initiative des Japonais? Bénissons Dieu de ces coups de filet miraculeux! Le triage se fera dans la suite.

Cet épisode caractéristique de l'histoire contemporaine des missions au Japon méritait une digression. Hâtons-nous d'en venir maintenant à l'événement que nous annoncions tout à l'heure et qui est d'une portée bien plus générale que la fondation d'un collège. Il s'agit d'une union projetée entre la plupart des Eglises missionnaires du Japon.

Dès 1877 deux sociétés presbytériennes américaines de missions se sont unies avec la mission des presbytériens d'Écosse pour ne plus former qu'une seule Église. Il y a deux ans, une mission réformée allemande s'est jointe à eux. Toutes ces congrégations ont depuis lors une direction ecclésiastique commune. Récemment, des pasteurs japonais de diverses dénominations ont proposé de former une « Union des Églises chrétiennes du Japon ». Pourquoi, en effet, nos divisions ecclésiastiques dont la raison souvent plus historique que dogmatique est de nulle importance dans l'Extrême-Orient, seraient-elles transplantées et soigneusement acclimatées au Japon? La mission doit prêcher la vie divine par la foi en Jésus-Christ; cette vie ne doit pas être emprisonnée, étriquée et atrophiée peut-être, dans nos moules ecclésiastiques européens; si elle prend racine dans le cœur des Japonais, elle saura se manifester dans des formes adaptées au génie de cette race originale.

Il serait trop long d'entrer ici dans le détail des négociations échangées entre les diverses communautés. Le projet d'union propose comme base doctrinale les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, le Symbole des apôtres et le Symbole de Nicée (1). Il est probable que les Églises congrégationalistes

(1) Voy. *The Missionary Herald*, 1887, p. 268. Comparez *The Church at home and abroad*, 1887, p. 223.

s'uniront avec joie aux communautés presbytériennes. Les missions épiscopales hésiteront peut-être davantage. Mais l'évêque anglican fait remarquer avec raison (1) que la proposition est partie des pasteurs indigènes qui forment la représentation authentique et autorisée des chrétiens japonais. Il faut espérer que l'esprit de Dieu saura inspirer aux missionnaires étrangers assez d'abnégation et assez de sagesse pour qu'ils n'entravent pas un développement destiné, semble-t-il, à aboutir à l'un des triomphes les plus merveilleux de notre temps. Un des champs de mission les plus récemment ouverts à l'activité de l'Église missionnaire (2) monterait au premier rang par la rapidité de ses progrès et de ses fruits la maturité extraordinaire. Le nom national du Japon, *Nippon*, « le soleil levant » se trouverait ainsi avoir un sens prophétique.

F. H. K.

VARIÉTÉS

COMMENT UN CHINOIS DEVINT CHRÉTIEN

Durant le mois d'août de l'année dernière, les missionnaires de la China-Inland-Mission, sentant qu'ils avaient besoin de se retremper dans la prière et dans la communion fraternelle, afin de pouvoir poursuivre plus efficacement leur œuvre, ont consacré une dizaine de jours à se réunir avec leur chef, M. Hudson Taylor, dans les centres populeux de la province du Chansi, affrontant pour s'y rendre des difficultés très grandes, dues à l'insuffisance des moyens de transport et à des pluies extraordinaires pour la saison.

---

(1) Voy. *Church Missionary Intelligencer*, 1887, p. 361.

(2) C'est en 1859 que les premiers missionnaires catholiques et protestants des temps modernes purent se fixer au Japon. La première communauté chrétienne se forma en 1872 à Yokohama.

Leur attente n'a point été déçue; sans autres ressources que la Bible, la prière et l'expérience personnelle, ils ont reçu de si abondantes bénédictions, qu'ils ont décidé d'en faire part à d'autres et ont publié dernièrement le récit détaillé de leurs conférences, sous le titre de « Temps de bénédiction » (*Times of Blessing*). Nous en extrayons quelques témoignages intéressants, rendus par plusieurs convertis chinois.

« La réunion tenue par MM. Hudson Taylor et Hsi, à Hung-Tung, les 1er et 2 août, dit le rapporteur, est restée gravée dans le souvenir de ceux qui y ont assisté. Il y avait là plus de trois cents auditeurs sérieux, et nous nous réjouissions dans le sentiment que M. Hudson Taylor pouvait voir de ses yeux le fruit de bien des années de travaux et de prières. Nous rendions surtout gloire à « Celui qui se réjouit du travail de son âme et qui en sera rassasié ». M. Taylor parla de *la paix*, de *la joie* et de *la gloire* dont Jésus nous fait don, d'après Jean XIV, XV et XVI.

« La réunion du dimanche, présidée par M. Stevenson, fut des plus édifiantes.

« Il parla sur le verset : « Le royaume des cieux ne consiste pas en paroles, mais en puissance » ; puis il donna la parole aux Chinois convertis qui se trouvaient dans l'assemblée. Un grand nombre de chrétiens s'avancèrent pour répondre à l'appel. Pour plus d'exactitude, nous avons fait revoir nos notes par les orateurs eux-mêmes.

« Je vois clairement, dit M. Hsi, dans l'histoire de ma vie, la main de Dieu qui m'a guidé. Dès mon bas âge, j'étais assez différent des autres enfants. Je me rappelle qu'à huit ans je me demandais parfois : A quoi sert-il d'être dans ce monde? Les hommes ne trouvent pas ici « le bonheur »! et j'en pleurais. Lorsque j'eus atteint l'âge de neuf ans, mon frère aîné m'engagea fortement à m'appliquer à la lecture, affirmant que, par là, j'arriverais à devenir mandarin. « A quoi bon devenir mandarin? me disais-je, tôt ou tard, il faudra pourtant mourir. » Comme j'avais une grande frayeur de la mort et que je cherchais le moyen de lui échapper, j'entendis parler de la doctrine du *Taoïsme;* on me dit qu'elle enseignait l'art de vivre

toujours sans jamais vieillir. Je décidai d'essayer de ce système. Il consiste à manger « la pilule », puis à se livrer à des méditations silencieuses et profondes sur l'immortalité. Mais, à ma grande surprise, peu de temps après, je tombai malade! « Comment! pensai-je, avant de m'occuper de *Taoïsme*, j'étais vigoureux, et, à présent, me voilà maladif! Cela s'appelle-t-il devenir immortel? » Mes yeux s'ouvrirent et je compris que j'avais été dupe d'une tromperie.

« Avocat de profession, ma maladie mettait un sérieux obstacle à l'accomplissement de mes devoirs; le mal ne faisant qu'augmenter, je m'imaginai qu'il ne me restait qu'à fumer de l'opium, tous les autres remèdes étant impuissants. Mais plus je fumais, plus le mal allait empirant; enfin je dus garder le lit et ne le quittai plus de dix-huit mois. Je tombai dans un tel état, que mes amis prirent le deuil, me croyant mourant. Cependant Dieu me rétablit et je me relevai à moitié guéri, sans abandonner l'usage de l'opium. Quelque temps après, la famine éclata, et un monsieur anglais, M. Hill, vint nous porter des secours. Après nous avoir de son mieux procuré de la nourriture et de l'argent, il nous proposa un concours, promettant un prix de 30 *taëls* (187 fr. 50) à celui qui ferait la meilleure dissertation sur un sujet d'étude chrétienne. Les aspirants furent pourvus des livres nécessaires, et c'est moi qui remportai le prix.

« Il s'agissait maintenant de toucher l'argent. J'avais entendu dire que les étrangers ensorcelaient les gens et j'étais rempli de crainte. Mon frère m'accompagna à *P'ing-yang-Fu;* nous nous arrêtâmes à l'auberge, et il m'offrit de se rendre auprès de l'étranger pour lui demander l'argent promis; celui-ci répondit qu'il fallait que l'auteur de la dissertation vînt le recevoir lui-même. Quelle difficulté! Perdre mon argent ou courir le danger d'être ensorcelé! Je me décidai à aller jusqu'à la porte de l'étranger, où je rencontrai MM. Sung et Li, trois Chinois, qui, après quelques questions, me dirent qu'ils étaient des aides du missionnaire. « Mais ne craignez-vous pas d'être ensorcelés? » leur dis-je. — « Non, si vous le connaissiez, vous

n'en auriez pas plus peur que nous. » En effet, M. Hill ayant paru, un coup d'œil suffit pour dissiper mes craintes. Ses yeux, pleins de bienveillance, me firent penser à la parole de Mencius : « Si le cœur d'un homme n'est pas sincère, ses yeux le révèlent. » Je compris que je me trouvais en présence d'un homme droit. Il m'offrit du thé. Mais s'il y avait quelque drogue dans la tasse! me suggéra aussitôt une voix ennemie que je fis taire.

« Lorsque j'eus pris le thé, l'étranger alla me chercher mes 30 taëls, me complimenta et me dit que mon travail avait été fort apprécié par d'autres savants. De nouveau, l'ennemi me souffla : « Après tout, c'est pourtant un trompeur. Prends ton argent, retourne chez toi et ne revois plus cet homme. »

« Peu de temps après, M. Hill demanda à me voir : « J'aurais besoin que vous m'aidiez », me dit-il. — « Mais je crains de ne rien entendre aux affaires des étrangers », répondis-je. — « Ce n'est pas d'affaires étrangères que je veux vous occuper, répliqua-t-il ; j'aurais besoin que vous me rédigiez des dissertations. Pourrez-vous faire cela? » — « Oui. » — « J'aurais besoin de vous pour déchiffrer des écritures. Le pourrez-vous? » — « Oui. » — « J'ai besoin que vous soyez pour quelque temps mon professeur, y consentiriez-vous? » — « Oui, je puis me prêter à tout cela. »

« Je retournai donc chez moi, promettant à M. Hill de revenir si je ne trouvais pas d'opposition dans ma famille. Ma femme et surtout ma mère craignaient toujours que je ne fusse ensorcelé et trompé. Je retournai donc chez M. Hill pour lui dire que je ne pouvais accepter qu'un essai de dix jours, après lequel je retournerais chez ma mère, et que, si alors elle persévérait dans son opposition, il ne me resterait qu'à renoncer à mon profit. M. Hill accepta.

« L'essai réussit. En me revoyant, ma mère constata qu'il n'y avait rien d'étrange en moi, et je retournai auprès de M. Hill. A cette époque, je fumais toujours de l'opium. J'essayai de m'en guérir par la médecine du pays et par les remèdes des Européens. Tout échoua. Enfin, lisant le Nouveau Testament,

je vis qu'il y avait un Saint-Esprit. C'est Lui qui fit ce qu'aucune médecine n'avait pu accomplir. Vous le voyez, mes amis, si vous voulez renoncer à l'opium, ne vous confiez pas à la médecine, ne vous appuyez pas sur les hommes. Confiez-vous en Dieu. Et grâces Lui en soient rendues, après cela, Dieu sauva mon âme. M. Hill me conduisit jusqu'à la porte et Dieu me fit entrer. Je relus le Nouveau Testament, et je vis que Jésus n'était pas homme seulement, mais qu'il est Dieu qui s'est revêtu de notre chair. Je pleurais en lisant le récit de sa mort. Jésus me fit progresser; je cessai de douter et me confiai en Lui. Il n'y avait alors à Fu que trois chrétiens indigènes et je demandai à M. Hill, par M. Sung, si je pourrais me joindre à leur culte. « Je crains que ce ne soit trop tôt et qu'il ne persévère pas », fut la réponse. Je répliquai : « Si je désire me joindre à vous, ce n'est pas à cause de M. Hill, mais à cause de l'enseignement que j'ai reçu de Dieu Lui-même. Je sais que mes péchés sont grands et que je devrais aller en enfer. Je sais aussi que Jésus est capable de me pardonner mes péchés, de me sauver du péché et de l'enfer et de me donner de vivre au ciel pour toujours. » Là-dessus, M. Hill répondit : « *Venez.* » Au retour du culte, M. Hill se montra très satisfait et me témoigna une grande bienveillance. Je l'aimai comme un père, il m'aima comme un fils. Je restai deux mois auprès de lui. Nous répandîmes d'abondantes larmes en nous quittant. Demandez-vous pourquoi? Ce n'était pas uniquement à cause de lui que je pleurais, mais aussi parce que je voyais toute cette région comme un troupeau sans pasteur. Cependant, avec le temps, Dieu en envoya d'autres.

« Peu de temps ensuite, ma femme et ma mère crurent ; ma femme obtint la guérison d'une maladie; toute la maisonnée jouissait de la paix. Mes amis, cela ne s'appelle-t-il pas la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ ? »

G. A.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

13125. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1887



MAKÉNENG

(Dessin de M. Christol.)

V. p. 452.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE « JOURNAL DES MISSIONS »
et le « Petit Messager des Missions. »

Paris, ce 21 novembre 1887.

Notre plaidoyer annuel en faveur de nos journaux sera court cette fois. Puisse-t-il être d'autant mieux écouté et d'autant plus efficace !

La situation actuelle de nos publications peut se résumer en deux mots : elle est encourageante, mais elle ne répond pas encore à ce que l'on est en droit d'attendre de notre public.

Encourageante : car le nombre de nos abonnés, cette année encore, s'est accru dans une proportion notable, surtout pour le *Petit Messager*.

Mais inférieure à ce qu'exigent l'heure présente et la grandeur de notre cause : pour le prouver il faudrait rappeler ici les chiffres humiliants de notre statistique de septembre 1886 (1) ; chiffres qui, sauf l'augmentation dont nous parlions tout à l'heure, donnent une idée exacte de l'étendue de notre publi-

(1) Voir 1886, p. 348 et suivantes. Voir surtout la IIe partie de l'article, p. 356, sous ce titre : *Qu'est-ce que la France protestante sait des Missions?*

cité. En se reportant à ces données, nos amis arriveront comme nous à cette conclusion que nos journaux ne sont pas lus comme ils devraient l'être.

Que de familles chrétiennes où notre *Journal* ne pénètre pas! que d'enfants qui ignorent jusqu'à l'existence du *Petit Messager!* que d'Églises où nos feuilles n'ont pas pénétré! et que de régions, cependant très habitées au point de vue protestant, où elles sont inconnues, ou tout au moins si peu lues, qu'elles n'exercent aucune action sérieuse sur les Églises!

Où chercher le remède à cet état de choses? Nous croyons qu'il n'en existe qu'un, c'est que parmi nos lecteurs il s'en trouve beaucoup qui se considèrent comme *personnellement chargés de nous procurer des lecteurs et des abonnés.* En dehors de l'initiative individuelle on ne fait pas grand'chose. Par contre, où cette initiative existe, tous les succès sont possibles. La rapide et réjouissante diffusion de telle des feuilles protestantes régionales que les dernières années ont vues naître ne s'explique, dit-on, que parce que les pasteurs de ces régions se sont personnellement donné la peine de recruter des abonnés.

Nous prions donc tous nos amis qui le peuvent, et surtout les pasteurs, de nous aider de leur mieux pour que, cette année, un grand et rapide progrès soit obtenu. N'est-il pas humiliant de penser que le protestantisme français n'a pas su, jusqu'à présent, assurer une existence largement indépendante et une prospérité sérieuse à une publication qui va entrer dans sa 63e année d'existence et qui est, après l'*Ami de la Jeunesse*, le doyen de nos journaux protestants?

Il va sans dire que notre appel s'adresse avant tout à nos Comités auxiliaires, qui ont à cœur comme nous la diffusion de nos journaux. Ils ne nous en voudront pas de leur rappeler à eux aussi que rien n'est fait tant que des efforts directs et personnels n'ont pas été tentés (1).

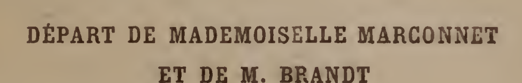
(1) Des numéros *spécimens* sont à la disposition de ceux qui nous en demanderont. Nous nous chargeons également d'en envoyer aux adresses qu'on nous indiquera. (*Réd.*)

Est-il besoin d'ajouter que, de notre côté, nous nous efforcerons de rendre nos feuilles toujours plus dignes de leur belle mission? Nos lecteurs savent les améliorations que nous avons pu réaliser déjà; elles leur sont une garantie des progrès que nous ferons dans l'avenir.

On nous dispensera d'indiquer ici le programme de ces réformes; nous préférons de beaucoup laisser à nos amis le soin de les constater à mesure qu'il nous sera donné de les effectuer. Disons seulement que le Comité s'est préoccupé de la question, et que dès le mois de janvier nos journaux seront imprimés en caractères neufs et sur papier meilleur que précédemment.

En ce qui touche l'augmentation du nombre de nos pages, ainsi que des gravures et des cartes, chacun comprendra que ce soient là des progrès qu'un accroissement du chiffre de nos abonnés permettrait seul d'opérer.

Que Dieu suscite parmi nous beaucoup d'hommes de bonne volonté, prenant à cœur la cause de nos journaux, et qu'il nous rende nous-mêmes plus dignes de la grande tâche qu'il nous a confiée en nous appelant à les rédiger (1)!



DÉPART DE MADEMOISELLE MARCONNET ET DE M. BRANDT

A l'occasion du double départ que nous avons annoncé il y a un mois, une réunion d'adieux, suivie de la sainte Cène, a eu lieu à la Maison des missions, le jeudi 10 novembre, à 4 heures du soir. De nombreux amis y ont pris part. Elle a été présidée par M. L. Vernes, vice-président de la Société. MM. Appia et Puaux ont également pris la parole. L'assemblée a été fort intéressée par les quelques mots d'adieu qui lui ont été adressés par M. Jules Brandt. En l'écoutant, chacun a pu s'assurer que,

(1) Nous rappelons à nos lecteurs actuels qu'en se réabonnant sans retard, ils nous rendent un grand service et nous évitent les frais du recouvrement par la poste.

tout en restant dans la sphère de l'enseignement, c'est bien l'œuvre d'un missionnaire que M. Brandt entend faire au Sénégal. En effet, longtemps avant d'avoir reçu l'appel de notre Société, M. Brandt s'était senti attiré par l'œuvre de l'évangélisation des païens, et, chose remarquable, c'est par une allocution de M. Coillard que le premier germe de cette vocation a été déposé dans son cœur. Preuve frappante de l'étroite solidarité de nos divers champs de mission.

Quant à mademoiselle Marconnet, ce qui l'a gagnée à l'œuvre de Taïti, c'est avant tout l'exemple donné par le départ de mesdemoiselles Banzet et Bohin. Nos lecteurs trouveront plus loin un témoignage officiel rendu à nos écoles de Papéété. Ce que ce document ne peut constater, c'est l'extrême importance de cette institution au point de vue religieux, et l'étendue de la tâche qui incombe à son vaillant personnel. Mesdemoiselles Banzet et Bohin ne suffisent plus à la tâche. Elles trouveront en mademoiselle Marconnet une auxiliaire digne d'elles et de la grande œuvre qu'elles font. Cette œuvre n'a jamais été plus nécessaire. Les influences qui à Taïti disputent le terrain à l'Évangile n'ont pas désarmé, et tous ceux qu'intéresse la cause du relèvement des indigènes par le christianisme se réjouiront en pensant au renfort que va lui apporter mademoiselle Marconnet.

N'oublions pas la part qui a été faite dans la réunion à M. et madame Jean Morin, dont le mariage avait lieu le jour même à Lausanne, et dont le nom a été bien des fois prononcé.

Les départs ont suivi de près les adieux : dès le lendemain matin, nous conduisions à la gare mademoiselle Marconnet, qui fait le voyage de Taïti en compagnie de madame Lemaire, femme d'un membre de l'administration de Papéété. Au Havre, notre jeune amie a passé les quelques heures qui lui restaient avant l'embarquement dans la famille de M. Mallet. La *Champagne*, où elle avait pris passage, a levé l'ancre le 12 au matin.

A peu près à la même heure, nous conduisions à la gare de Lyon M. Jules Brandt, qui devait s'embarquer à Marseille.

Grâce à la cordiale hospitalité de M. le pasteur E. Sautter, M. Brandt a pu passer son dernier dimanche en France dans la chaude atmosphère de l'affection chrétienne. Il s'est embarqué le lendemain matin 14 novembre pour Dakar, à bord du *Poitou*. Citons ici quelques lignes de la lettre qu'il nous a adressée la veille de son départ, peu après son arrivée à Marseille :

« Comme vous le voyez, cher monsieur, tout marche pour le mieux. Ah ! celui que le Seigneur garde est bien gardé, et celui qui veut se laisser diriger par lui s'en trouvera toujours bien. »

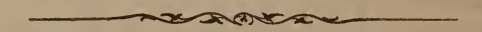
Ce compte rendu serait incomplet si nous ne rappelions en terminant que mademoiselle Marconnet et M. Brandt sont tous deux originaires du pays de Montbéliard. Mademoiselle Marconnet nous vient de l'école normale de Montbéliard où se sont déjà formées mesdemoiselles Banzet et Bohin, ses futures collaboratrices. Quant à M. Brandt, il appartient à cette Église de Montéchéroux où notre œuvre est si aimée, et dont le pasteur, le vénéré M. Paur, est un des plus anciens et des plus fidèles amis de notre œuvre. Que Dieu rende en bénédictions abondantes au pays de Montbéliard le double don qu'il vient de faire à la cause des missions!

ENCORE UN OUVRIER POUR LE SÉNÉGAL

Il y a un mois nous exprimions l'espoir de pouvoir annoncer sous peu un nouveau départ pour le Sénégal. Cet espoir se réalise aujourd'hui. Si Dieu le permet, nous pourrons faire partir pour ce champ de travail, vers le 1er janvier, M. Jean-Pierre Firmin, instituteur, actuellement employé à l'école modèle de Mens (Isère), et qui va quitter ce poste pour aller occuper celui de Kerbala, où il remplira les fonctions d'instituteur-évangéliste.

Nous réclamons la sympathie et les prières des amis des missions pour M. Firmin, ainsi que pour mademoiselle Marconnet

et M. Brandt, qui traversent en ce moment les mers pour rejoindre leurs postes respectifs. Nos Églises doivent, qu'elles ne l'oublient pas, une vraie reconnaissance à ces courageux amis. C'est eux qui dégagent en partie la promesse que nous avons faite de remplir notre devoir envers nos colonies. Tandis que beaucoup se croient dégagés de ce devoir par des protestations platoniques d'intérêt, nos trois volontaires, bientôt suivis de la petite troupe que nous recrutons pour le Congo, paient de leur personne et vont au feu sans hésiter. Que Dieu les y accompagne, et leur donne, comme première récompense, de voir l'intérêt pour notre cause accru dans les Églises par leur départ.



CONSTITUTION D'UN COMITÉ AUXILIAIRE DANS LA DROME

Nous sommes fort en retard pour annoncer la constitution définitive, dans la Drôme, d'un Comité auxiliaire de notre Société, et cependant cette constitution est un des faits importants de ces derniers mois. Voici en quels termes M. Dadre, secrétaire du nouveau Comité, nous fait part de cette bonne nouvelle :

Cliousclat, par Loriol (Drôme).
5 septembre 1887.

Monsieur et honoré directeur,

Notre Comité des missions s'est enfin constitué. Il est venu à la vie le 28 août dernier à Montmeyran, où l'œuvre des missions compte de nombreux amis. Dieu veuille que son existence soit longue et son activité féconde. M. Vernier d'Etoile a accepté la présidence, je me suis chargé du secrétariat; MM. Félix Faure, de Montmeyran, et Reboul, de Crest, désignés avec nous pour constituer le Comité définitif, en font aussi partie. Nous avons jugé bon de nous adjoindre un certain nombre de pasteurs et de laïques des diverses régions de la Drôme et de former autour du Comité restreint un Comité plus

vaste, dont le premier serait le bureau et la cheville ouvrière. Cette organisation, adoptée à Montpellier, a l'avantage de grouper les amis de l'œuvre, tout en concentrant la direction entre les mains d'un petit nombre.

Nous chercherons à développer l'intérêt de nos Églises pour les missions en provoquant l'établissement de services de mission réguliers, de réunions de travail aboutissant à des ventes, de collectes du sou missionnaire, et en organisant des fêtes de missions. Celles-ci consisteront comme partout en entretiens sur l'œuvre. Nous pourrions retracer successivement l'histoire de chacun de nos champs de travail....

Demandez à Dieu de bénir notre Comité naissant, et puisse-t-il par sa grâce vous être un véritable auxiliaire!

C'est le vœu que je forme en vous priant d'agréer, Monsieur et honoré directeur, l'expression de mes sentiments chrétiens.

E. DADRE,

secrétaire du Comité auxiliaire de la Drôme.



MAISON DES MISSIONS

Une nouvelle recrue.

Le Comité a décidé, dans sa séance du 7 novembre, l'admission de M. Maurice Monod comme élève missionnaire. M. Maurice Monod, fils de M. le pasteur Théodore Monod, est petit-fils par son père de M. Frédéric Monod, l'un des fondateurs de la Société des missions, et, par sa mère, de M. le docteur Gustave Monod, à qui nous devons la Maison des missions. « Je ne savais pas, a dit à ce propos M. Gustave Monod, qu'en collectant pour cette maison, il se trouvait en définitive que je travaillais pour mon propre petit-fils. »

Par cette admission, le nombre total de nos élèves se trouve porté à onze, dont deux sont à l'école préparatoire des Batignolles, et les neuf autres dans la Maison.

Une lettre de M. Coillard aux étudiants de la Maison des missions (1).

Sesheké (haut Zambèze), 2 mai 1886.

Permettez, chers amis, à un de vos frères aînés de venir vous serrer bien cordialement la main. Le seul fait que vous vous préparez à la carrière missionnaire établit déjà entre nous des liens de famille. Il y a plus. Nous ne sommes pas complètement étrangers les uns aux autres. Je n'ai pas oublié M. Allegret, ce jeune collégien qui nous visitait à Lyon. J'ai encore la lettre où M. Escande me communiquait confidentiellement ses premières aspirations missionnaires. Mais, mes très chers amis, un lien plus sacré et plus fort qui m'unit à vous, c'est que je puis dire en toute vérité que *je fais tous les jours mention de vous dans toutes mes prières*. Je vous ai suivis de loin avec sollicitude, j'ai cherché de vos nouvelles un peu partout, dans les lettres de M. Boegner, dans celles que recevait notre cher Jeanmairet, etc. Que cela ne vous étonne pas, vous êtes la phalange de l'avenir.

La poste qui vient de nous arriver, en nous apportant la nouvelle de la réouverture de la Maison des missions, nous a causé une bien grande joie. J'en bénis Dieu du fond de mon cœur, et je veux vous en féliciter. Vous féliciter, il y a de quoi, quand vous entrez dans le cercle intime de la famille de vos bien-aimés directeurs et que vous allez faire vos études dans de si bonnes conditions. Mais nous sommes aussi en droit d'attendre beaucoup de vous. Nos privilèges font aussi nos responsabilités.

La séance d'ouverture si palpitante d'intérêt que raconte le *Journal des missions* de novembre 1885 m'a transporté à une séance analogue qui avait lieu en 1856 à Passy, et que le vénéré

(1) Nous croyons pouvoir publier cette lettre malgré sa date ancienne. Nous tenons à la conserver pour les élèves actuels et futurs de la Maison des missions. (*Réd.*)

M. Casalis a rappelée avec émotion. Je n'ai jamais oublié le discours de M. Grandpierre. Je trouvais pour ma part qu'il faisait du texte qui lui servait de base une application singulièrement hardie : « La gloire de cette maison sera plus grande que celle de la première. » Car la gloire de la première maison sera toujours *sui generis*. Elle a donné au monde païen les premiers missionnaires des Églises de France : Rolland, Lemue, Daumas, Casalis, Arbousset et d'autres qui allaient nul ne savait où, comme Abraham, au pays que Dieu leur montrerait, prêts à tout, leur vie dans la main. Plus j'avance dans la carrière, plus je les admire et les vénère ces hommes, ces héros. Ils nous ont frayé le chemin, nous ont préparé le terrain et nous ont donné cet instrument indispensable : la connaissance de la langue.

Je demande ardemment à Dieu, chers amis, qu'il bénisse votre Maison, qu'il y fasse reposer sa gloire. Qu'il sorte de votre école non pas de simples soldats, mais des officiers qui prendront un rang distingué dans l'armée conquérante du Roi des rois, des hommes d'initiative qui ne se contentent point des sentiers battus, ni des ornières de la routine; mais des Duff, des Livinsgtone; que dis-je, des saint Paul, des apôtres possédés d'un saint enthousiasme pour leur Maître, et dévorés d'amour pour les âmes.

En pensant à vous, je pense naturellement au temps où moi-même j'étais élève. Les liens d'amitié intime qui se sont formés entre quelques-uns de mes chers condisciples et moi, n'ont pas seulement entouré comme d'une auréole mon trop court séjour à la Maison des missions, mais ils ont été dans ma vie missionnaire et sur le champ d'activité une des plus grandes bénédictions qui m'aient été accordées.

En vous comptant sur les doigts je suis naturellement jaloux pour le Zambèze. Mais ce n'est pas de nous que vous attendez un appel pour ces climats meurtriers et cette mission difficile. Soyez bénis où que le Maître vous envoie, au Sénégal, en Kabylie, à Taïti, au Lessouto ou ailleurs. Mais si votre feuille de route est signée pour le Zambèze, venez courageusement et joyeusement. Dieu veillera sur vous. Vous y trouverez des

frères, des amis qui vous accueilleront avec tout l'amour dont ils sont capables. Nous avons ouvert une porte, à vous d'y entrer, et de porter plus loin encore la bonne nouvelle du salut. Si Dieu nous garde, vous pouvez compter sur nous.

Croyez bien, chers amis, à l'affection de votre frère

F. Coillard.



Un beau don fait à notre bibliothèque.

M. Jacob de Neufville, membre du Comité, est, comme on le sait par le « Simple récit » du Dr Monod, un de ceux qui ont répondu séance tenante à l'appel pour la création de notre maison. Il vient de nous donner une nouvelle marque de son intérêt pour notre institution, en faisant cadeau à notre bibliothèque d'un certain nombre d'ouvrages de choix, formant ensemble un total de 200 volumes se rapportant tous à l'Afrique.

D'après ce que M. de Neufville a bien voulu nous déclarer, ce cadeau n'est qu'un acompte sur des dons complémentaires d'égale importance, qui nous seront faits dans la suite.

Nous lui exprimons ici notre vive reconnaissance, et nous saisissons cette occasion pour rappeler à nos amis l'existence de notre bibliothèque. Elle est à présent pourvue d'une bonne installation, qui permet pour l'avenir tous les développements qu'il leur plaira de lui donner. Nous accepterons avec reconnaissance les dons que MM. les auteurs et éditeurs voudront bien nous faire. Nous nous proposons de consacrer prochainement un article plus étendu à notre bibliothèque, à son contenu actuel, à ses lacunes, à ses besoins ; mais nous ne pouvions laisser passer l'exemple que vient de donner un ami généreux, sans le signaler à tous ceux qui sont en état de le suivre.



LESSOUTO

LETTRE ADRESSÉE PAR M. ELLENBERGER
à son ancien directeur.

Massitissi, 18 octobre 1887.

Cher monsieur Casalis,

Je veux me joindre aux membres de votre grande famille pour vous souhaiter de tout cœur un heureux retour du 21 novembre, qui sera votre 75e anniversaire. Le Seigneur veuille que la nouvelle année qui s'ouvre devant vous soit exceptionnellement bénie. Puissions-nous pendant son cours avoir le bonheur de vous annoncer de nombreuses conversions. Votre cœur débordera de joie en apprenant les merveilles de la grâce du Seigneur, qui, malgré notre petitesse et nos misères, travaille sans cesse par notre moyen à l'extension de son règne.

Avant-hier, pendant que votre fils, mon ami Eugène et votre petit-fils Ernest me remplaçaient à Massitissi, je m'étais rendu dans mon annexe de *Hohobeng* pour des services d'appel et de sainte Cène. J'ai eu la joie d'entendre cinq personnes, dont deux anciennes renégates et trois polygames, déclarer qu'elles renonçaient à leur vie de péché pour servir le Seigneur.

Le mois dernier, j'ai eu le privilège d'avoir dans mon annexe de *Pokane* une assemblée de plus de 300 auditeurs. L'Esprit de Dieu a agi avec une grande puissance, car dans une réunion spéciale pour les inconvertis, entre les deux services, 43 personnes ont exprimé le désir d'être instruites dans les voies du salut. Une classe spéciale a été ouverte pour ces petits en la foi. Jusqu'ici, ils ont suivi avec zèle les cours d'instruction hebdomadaire. Dieu nous montrera leur sincérité par leur conduite.

S'il plaît au Seigneur, deux nouvelles chapelles seront ouvertes avant la fin de l'année, l'une à 5 heures à cheval d'ici, à *Télétélé*, l'autre plus près, à ma nouvelle annexe de la *Tèlè*.

Dans sa dernière lettre, le Comité nous recommande de cher-

cher dans la Colonie autant de secours que possible pour l'entretien et le développement de notre œuvre. L'état présent de la colonie du Cap nous défend malheureusement d'en attendre aucune aide. Jamais il n'a été aussi misérable. Les œuvres religieuses qui existent là y végètent plutôt qu'elles n'y vivent, par le fait que l'argent y est rare et le travail presque nul. Les agriculteurs sont ruinés; le gouvernement est endetté plus que jamais. On ne prend pas grand intérêt à une œuvre qui se poursuit parmi les Bassoutos, attendu que ceux-ci sont, quoique indirectement, la cause de la dette de quatre millions de livres sterling que la Colonie a dû contracter lors de la guerre des fusils.

Des Bassoutos eux-mêmes nous recevons moins que jamais; là aussi l'argent devient de plus en plus rare, le bétail n'a plus de prix; les blés du Lessouto ne sont plus recherchés comme jadis, parce que les blancs se sont mis à cultiver le sol plus que dans le passé, tant dans la Colonie que dans l'État-Libre et le Transvaal; aussi les blés restent-ils empilés chez nous.

Mais j'ai tort de m'étendre sur un sujet qui n'est pas de nature à réjouir le cœur d'un vieux missionnaire dont la devise a toujours été : *En avant!* C'est bien aussi la nôtre, mais des obstacles imprévus sont là, présentement, devant nous, comme des montagnes infranchissables. Espérons que ces montagnes s'abaisseront un jour au point de ne laisser devant nous qu'une vaste et belle plaine à parcourir dans toutes les directions.

Ma compagne se joint à moi pour vous envoyer ainsi qu'à tous les vôtres et à tous nos amis nos bien affectueuses salutations.

FRÉDÉRIC ELLENBERGER.

L'INSTALLATION DE M. E. MABILLE A MAKENENG

Si vous le désirez, je vais vous raconter en quelques mots la fondation de Makéneng, une nouvelle station dont M. Christol a la bonté de vous offrir un petit croquis (1).

(1) Voir la gravure placée en tête de ce numéro.

Makéneng vient de Lékèna, un des noms de Lérotholi. Ce Lérotholi est le fils aîné de Letsié, le grand chef du Lessouto, le successeur de Moshesh.

Comme chef et surtout comme prince héritier, Lérotholi désirait avoir son missionnaire à lui. Un jour, apprenant que les missionnaires étaient tous réunis à Bérée, il appelle son conseiller Sempé et le charge de porter sa demande d'un *moruti* à la Conférence de ses *bo n'tate*, ses *pères*. Mais, en chemin, Sempé est arrêté par Letsié, qui le gronde bien fort d'avoir voulu s'adresser aux missionnaires sans son autorisation. « Jamais Lérotholi n'aura de missionnaire sans ma permission », lui fut-il dit. Finalement Letsié donne son consentement, non sans avoir bien sermonné son fils, comme quoi il n'est pas homme à bien traiter son missionnaire et comme quoi il faut qu'il sache à quoi il s'expose et à quoi il s'engage : il s'expose à perdre l'une après l'autre toutes ses femmes, si elles se convertissent, et il s'engage à les libérer l'une après l'autre à mesure qu'elles embrasseront l'Évangile. Lérotholi sait tout cela, mais il est évident que, s'il doit perdre quelque chose à posséder son missionnaire à lui, il espère bien y gagner aussi quelque chose. Ce qu'il veut, ce n'est pas tellement que son peuple s'instruise et se moralise, c'est que son prestige de chef soit rehaussé, et c'est pour qu'il soit dit que si Moshesh, son grand-père, a eu son missionnaire et Letsié, son père, le sien, lui, Lérotholi, n'a pas manqué, lui aussi, d'avoir son *moruti* pour donner plus d'éclat à son commandement. Il est bien clair que cette manière de comprendre le but de notre œuvre ne s'accorde pas tout à fait avec nos idées à nous, et pourtant c'est quelque chose que cet hommage rendu à notre ministère. Les chefs pensent, à tort ou à raison, que le *thuto* (l'enseignement et l'influence du missionnaire) aide à consolider leur autorité et sert indirectement leurs intérêts. Et puis, il faut le dire, ils espèrent que Dieu leur fera miséricorde pour avoir accueilli l'Évangile au lieu de le combattre, et, comme ils sont plus superstitieux encore que roués, ils croient de bonne foi que le missionnaire est un peu une amulette vivante qui doit les préserver, eux et leur

peuple, de bien des maux et de bien des calamités publiques.

Lérotholi donc, une fois l'autorisation de demander un missionnaire accordée par son père, fit sa demande à la Conférence et finit par l'obtenir, malgré l'hésitation des missionnaires à créer un poste de plus.

Voilà le chef tout fier du succès de sa démarche. Il avait enfin obtenu, après bien des tiraillements, la *jeune fille* à qui il faisait la cour, ce sont ses propres expressions. Il ne restait plus qu'à épouser cette jeune fille et à l'installer dans sa demeure. Ce sont ces épousailles d'un nouveau genre qui ont été célébrées l'autre jour, le dimanche 18 septembre, à quelques pas de ce bâtiment que vous voyez là sur le dessin et qui n'est autre chose qu'une boutique transformée en maison d'habitation.

Ç'a été une belle journée que celle du 18. Du soleil, peu de vent, partant peu de poussière et de plus un monde fou! Les connaisseurs, je n'en suis pas, affirment qu'il y avait plus de trois mille personnes, c'est-à-dire autant que lors des plus grandes assemblées politiques dont on ait gardé le souvenir. Et quelle bigarrure de vêtements! La couleur qui dominait, c'était le rouge, le rouge des mouchoirs dont les femmes s'ornent la tête, le rouge des couvertures, le rouge de l'ocre des païennes, du rouge partout, avec des taches blanches ou jaunes!

Mais quelle singulière noce! On commença par des baptêmes d'enfants, puis on admit huit jeunes filles dans l'Église. Ce fut ce qu'on peut appeler la première partie du programme.

Après cela vinrent les discours. Ce fut d'abord le tour de M. Mabille. En sa qualité de père du nouveau missionnaire, il avait bien son mot à dire, vous pensez. Il dit qu'il regrettait l'absence de Letsié, qui aurait dû venir énumérer à Lérotholi tous ses devoirs comme chef; puis, se tournant vers son fils, il l'exhorta avec force à toujours unir la fermeté à la douceur et à la patience et à se consacrer tout entier à son œuvre et en particulier à l'évangélisation des villages païens. Après lui parlèrent tour à tour les délégués de Letsié, qui, l'un après l'autre, à leur manière, firent la leçon à Lérotholi. L'un d'eux fut même très sévère pour le chef et lui reprocha non seulement de manquer

d'instruction *par sa faute*, mais aussi d'avoir retiré son fils de l'École normale pour l'envoyer à la circoncision. Bref, il lui dit des vérités crues, mais que le chef écouta sans sourciller. Quand ce fut son tour à lui de parler, il insista surtout sur ce que son père et ses frères brillaient par leur absence, il dit même avec une certaine amertume qu'il n'avait jamais eu de chance, lui, qu'il était né sous une mauvaise étoile, *ga ke na letlogonolo*, et tança, en les nommant, cinq de ses chefs subordonnés qui n'avaient rien tué pour la fête. Ce fut à peu près là tout son discours. Après lui se leva M. Surmon, le magistrat de Maféteng, qui représentait le magistrat supérieur, et qui prononça quelques paroles excellentes, pleines de sérieux et de bon sens.

Puis ce fut le tour du nouveau missionnaire ! Il fallait bien qu'on sût dans quels sentiments il s'établissait chez Lérotholi, si c'était librement ou par contrainte. Vous pensez s'il était intimidé d'avoir à se lever devant cette foule ! Aussi n'osa-t-il pas élever la voix et ce qu'il dit ne fut, paraît-il, entendu que de quelques-uns seulement. Ceux-là racontent qu'il a surtout parlé de sa reconnaissance envers Dieu pour toutes les bénédictions dont il l'a comblé. C'était bien là le langage qui lui convenait. Enfin le Dr Casalis termina cette imposante cérémonie par un puissant appel. Il rappela au chef et à son peuple que ce que prêcherait le missionnaire qui venait d'être installé, ce ne serait rien de neuf, puisque ce serait ce qu'avaient déjà prêché tous ses devanciers depuis bientôt soixante ans : le vieil Évangile qui appelle les pécheurs à la repentance, à la conversion et au salut par Jésus-Christ.

L'après-midi, après un second service présidé par M. Henry Dyke, eut lieu la distribution de la viande et de la bière de la fête. Ce n'était pas petite affaire, je vous assure, et s'il y a eu des oubliés et par conséquent des mécontents, il n'y a rien d'étonnant à cela. En quelques minutes les cinq ou six bœufs, tués pour la circonstance, étaient mangés, ou plutôt engloutis, et tous les pots de bière vidés sans qu'il restât seulement de quoi rassasier une mouche, pour parler à la mode de Gascogne ! Bientôt après, toute cette foule s'ébranlait et s'écroulait lente-

ment dans toutes les directions, en nous laissant seuls avec nos hôtes, nos parents et nos amis, ceux de notre couleur, de notre espèce, avec lesquels il était bon de se rencontrer et de causer un peu autour d'une table naturellement un peu plus chargée que d'habitude. Ce jour-là, nous avions la chance de posséder un Français de France, un vrai, celui-là ! Mieux que cela, ce Français venait presque tout droit de là-bas, du pays dont nous avons douce souvenance, nous autres exilés ! Envoyé par une compagnie de chemins de fer belge pour venir étudier la question d'une ligne ferrée à construire dans l'Etat-Libre de l'Orange pour conduire aux mines d'or du Transvaal, il n'avait pas voulu quitter le sud de l'Afrique sans voir le Lessouto. Mais le pauvre homme n'avait pas eu de chance. A deux heures à peine de Morija, dans un mauvais endroit, sa voiture verse et il se casse le bras ! Heureusement pour lui, le même jour il était entre les mains du Dr Casalis, qui lui arrangea son bras en bon compatriote, c'est-à-dire avec amour. Ayant entendu parler de mon installation à Makéneng, il exprima le désir de voir une réunion de Bassoutos, et c'est de cette manière que nous avons eu le bonheur de l'avoir sous notre toit pour plusieurs heures. Et quel plaisir pour nous de l'entendre ! Vous ne pouvez comprendre ce que nous éprouvions, parce que vous ne savez pas ce que c'est que vivre loin de France. Quand on vit au Lessouto, parmi des noirs, à plus de deux mille lieues du bruit de la civilisation européenne, dans le silence et la monotonie de la vie africaine, c'est singulier ce qu'on peut éprouver quand tout à coup vous arrivent des sons d'une langue chérie, parlée avec cet accent du terroir que l'on perd en apprenant d'autres langues, et ce ton de bonne humeur et de franche gaieté dont notre peuple a le secret ! On se croit transporté en une seconde sur les bords de la Seine, dans le brouhaha de Paris, et l'on rêve un moment du temps passé, des études, des camarades, des charmes de la vie civilisée, des voyages rapides en chemin de fer... Mais bientôt le charme s'évanouit, les yeux rencontrent une figure noire, reluisante de graisse, et l'on s'éveille à la réalité, non sans éprouver un petit sentiment de regret que

l'on refoule bien vite pour penser au but poursuivi, aux compensations nombreuses, aux joies éprouvées, aux succès espérés.

Je suis heureux de l'avoir vu et entendu, ce M. Lepage, comme il s'appelle, et je me félicite qu'il ait pu assister à mon installation. Quoique catholique, il pourra dire en France qu'ils ont bien tort ceux qui accusent les missionnaires protestants français de travailler contre la France pour l'Angleterre. La vérité est qu'ils font aux yeux des étrangers la démonstration pratique que la France au dehors, ce n'est pas seulement le catholicisme, mais que c'est aussi l'Évangile. C'est bien ce que tout témoin impartial aurait pu constater le 18 septembre dernier. Si nous ne faisons pas des Bassoutos des Français, politiquement parlant, nous leur faisons aimer le nom de *Fora*, comme ils appellent la France. Or, pour eux, *Fora*, c'est toute l'Europe, c'est mieux que cela, c'est le pays d'où leur sont venues la lumière et la vie.

E. Mabille.

TABLEAUX DE L'ÉVANGÉLISATION DU LESSOUTO

II

Un village cafre.

Morija, 25 juillet 1887.

Hier, dimanche, j'ai pris mon bâton et mon Nouveau Testament et suis parti pour Masité, la montagne située en face de Morija, vers le nord-ouest. Il se trouve là un certain nombre de villages occupés par des Cafres ; on les évangélise depuis plus de cinquante ans, et pourtant il n'y en a pas un qui se soit converti jusqu'à présent. Je leur ai fait une première visite il y a un mois, et ai été bien reçu. Hier, j'y retournais pour parler de l'Évangile une seconde fois. Malgré la dureté de ces gens, ou plutôt à cause de leur dureté, il faut persévérer et revenir sans cesse à la charge.

Je m'arrête longtemps à causer avec une demi-douzaine d'hommes réunis dans la cour où ils se tiennent d'habitude pour travailler, bavarder et même pour manger. Nous causons assez librement : mes braves gens ont au moins le courage de ce qu'ils pensent, et d'avouer qu'ils connaissent peu les choses de Dieu. Je les pousse à m'expliquer jusqu'où vont leurs connaissances religieuses. « Car, leur dis-je, je suis ici pour vous instruire, pour vous procurer le privilège d'aimer Dieu. Que savez-vous de Dieu ? »

Nous parlons longuement, mais non sans interruption. En ce moment, les brebis mettent bas leurs agneaux, il faut les surveiller, ramasser les nouveaux venus qui ne peuvent encore se tenir sur leurs maladroites jambes, et dépecer ceux qui meurent. Le mur de la cour est orné de deux ou trois carcasses de ces innocents, séchant au soleil en attendant qu'on les rôtisse sur la braise. Mes auditeurs sont un peu distraits par ces événements, mais nous nous entendons bien. Et après avoir parlé un moment, je prie avec eux et pars pour le village voisin.

Me voici de nouveau dans le lehothla, avec une vingtaine de Cafres occupés chacun à son travail : les uns assouplissent des morceaux de peau de bœuf dont ils feront des sandales ; deux autres réparent le toit de la hutte où l'on se réfugie en temps de pluie. D'autres enfin ne font rien, ce qui est la principale occupation des indigènes quand ils n'ont pas à travailler dans les champs.

Je suis bien reçu : un vieux me tend même un morceau de foie grillé sur la braise. J'eus un moment d'inquiétude. A quelle bête a appartenu ce foie ? A un animal mort de maladie ou de vieillesse, ou à quelque mouton dont on aura coupé le cou dans toutes les règles ? Mais baste ! A quoi bon le demander ? Je tire mon couteau et me voilà mordant à belles dents dans ce morceau si aimablement offert.

Ce repas expédié, j'entreprends mes gens, pour voir ce qu'ils ont retenu de notre dernière conversation. Les vieux causent et parlent librement, avec intelligence et franchise : « Nous sommes sots, nous ne comprenons pas les choses de Dieu.

Quant à Dieu, nous le respectons. Qui peut dire que Dieu n'existe pas? » Et ainsi de suite. Je lui donne la réplique; je pousse ma pointe plus avant, tout cela gaiement, familièrement; évitant avec soin de prêcher.

Dans les huttes, on entend un bruit monotone, ce sont des voix répétant en cadence : « Ta-ou ! ta-ou ! » On bat du maïs, par là? dis-je aux hommes. Ils partent d'un éclat de rire auquel je ne fais pas attention. Je leur propose de convoquer les femmes pour que je leur adresse à tous une petite exhortation. « *Thapelong !* » crie le vieux qui me protège. Mais ces dames ne bougent pas.

Je commence à me douter qu'il se passe par là quelque chose d'insolite. Je questionne et finis par apprendre qu'une femme du village a le don de découvrir les choses que l'on cache. On a fourré quelque part, sous un rocher, un anneau de cuivre, et la devineresse est en train de le chercher. Ces *ta-ou, ta-ou* que j'entends, ce sont les chants d'une troupe de femmes et de fillettes qui l'entourent et l'aident à voir miraculeusement l'objet caché.

Le fait est qu'elle se dirige vers un rocher et revient avec un anneau de cuivre à la main, au grand étonnement de chacun.

C'est fini, me dis-je, à mon tour de fonctionner : « Thapelong! thapelong! » criai-je de toutes mes forces. Les hommes, en silence, s'assoient devant moi; les femmes restent dans leur coin. Sur ce, les fillettes apportent une vieille peau de bœuf toute sèche et la posent par terre, puis elles se mettent à taper dessus avec un bâton : un immense tambour sur lequel s'abattent une trentaine de baguettes vigoureusement appliquées. Cela juste au moment où j'entame mon allocution. On m'écoute un peu, puis tous les yeux se tournent du côté de la peau de bœuf et des tambourineuses. On revient à moi, on me quitte. Décidément ces gens n'écoutent pas.

Je me retourne et vois la cause de cette distraction. La devineresse est là, en costume bizarre : les cheveux retroussés et garnis de bandeaux de perles, sur le buste, des lanières de peau de bœuf entremêlées d'anneaux de cuivre, une jupe brune

tombant de la taille aux genoux, dans la main droite une assagaie, au poing gauche un petit bouclier. La figure lugubre, le regard vague ou colère tour à tour.

Elle dit aux tambourineuses des phrases auxquelles elles répondent par des ta-ou, ta-ou ; puis elle chante d'une voix grêle quelques mesures, et les roulements reprennent secs et rapides, accompagnés de claquements de mains exécutés par celles des assistantes qui ne peuvent arriver jusqu'à la précieuse peau de bœuf. L'héroïne du jour danse, se trémousse à en perdre la respiration. Et cela dure, et cela dure...

Inutile de prêcher dans des circonstances si défavorables. Je donne congé à mes fidèles et reste assis sur une botte d'herbe pour regarder la danseuse et son bruyant orchestre. Un jeune homme m'explique que cette malheureuse est saisie à certains jours par ce don de divination. « C'est un don de Dieu, dit-il ; cette femme fait des choses étonnantes. Mais quand elle a trouvé l'objet caché, il faut chanter pour la délivrer de l'esprit qui la tourmente, sans quoi elle pourrait devenir malade ou mourir. »

J'étais préoccupé du spectacle que je voyais, et douloureusement préoccupé ; car je voyais le paganisme avec ses ténèbres et ses superstitions, enraciné dans les cœurs de ces gens et constituant le fond de leurs croyances et le centre de leur vie. Comment leur prouver qu'ils ont tort ? Comment les arracher à cet esclavage où ils sont si heureux ? Il ne faut rien moins qu'une puissance de Dieu pour opérer ce miracle. Mais ce qui me préoccupe, c'est de savoir comment leur présenter l'Évangile de façon à ce qu'il soit une démonstration de puissance. Qu'on se sent faible en présence de pareils obstacles !

Encore un bout de causette avec les hommes. On me passe une côtelette de chèvre toute chaude et plus appétissante que le premier morceau que j'ai avalé. Voilà au moins de la viande qui inspire confiance, me dis-je en y mettant la dent. Au moment où je me lève, un inconnu me tend même un morceau qu'il sort d'une marmite. Décidément on me gâte ! Je refuse cependant avec force démonstrations de gratitude. « Merci,

vous m'avez nourri, je suis rassasié », et je m'en vais en saluant tout ce monde, avec lequel je serai bientôt sur le pied d'une grande intimité.

Dans le village suivant, même manière de faire. Je cause pour savoir à quelle espèce de gens j'ai affaire et pour choisir le sujet qui me semblera le plus à leur portée. Je remarque en particulier un homme assez âgé qui répond avec intelligence et volubilité. Il est étendu par terre tout de son long, avec une corne de bœuf comme oreiller, et dans cette posture de pacha, il me raconte comme quoi le grand avantage que possèdent les chrétiens, c'est qu'ils savent lire et se faire du bien en lisant la Bible, « tandis que nous autres païens, nous ne savons rien et n'apprenons rien tant qu'on ne vient pas nous instruire ».

Nous nous asseyons auprès d'un grand panier, sorte de réceptacle en paille ou en herbe, où sont conservés une huitaine de sacs de sorgho. Nous sommes une vingtaine d'adultes environ. Je leur parle de la bénédiction que Dieu leur offre, en la comparant à leur dégradation actuelle, je les invite surtout à prendre nos exhortations au sérieux et à bien se demander s'ils accepteront l'Évangile ou non.

Puis je les quitte pour gagner le village suivant. Je n'y trouve que quelques femmes, et encore des femmes occupées à se parer pour une fête. Quels goûts! Figurez-vous ces femmes, à peau brune, la figure toute constellée de petites taches blanches, de la grandeur d'un pois, et partant du front pour aller au menton et d'une oreille à l'autre. Cela m'a rappelé ces gens que j'allais voir chez Séfali et que je trouvais en pleine floraison de variole. Avec cela, les cheveux sont retenus sur le front par un bandeau de perles et relevés en l'air, tenant ensemble à l'aide d'une pommade composée de graisse et d'ocre rouge, et formant ainsi une coiffure qui n'est pas du tout laide.

Laides ou non, ces femmes sont mes paroissiennes d'aujourd'hui et je m'assieds à terre à côté d'elles pour leur dire un mot qui leur serve à quelque chose. Elles ont, comme on dit, la langue bien pendue et répondent sans hésiter. L'une d'elles est même insolente, pour dire la vérité, et me demande, entre

autres, de lui donner ma bague de mariage. Leur réponse, c'est toujours : « Nous aussi, nous aimons Dieu. Nous ne travaillons pas le dimanche. Si nous n'allons pas à l'église, c'est que nous en revenons affamées. Quant à nier l'existence de Dieu, c'est ce que personne ne peut faire. » En voilà qui n'ont pas de doute sur leur propre justice !

Je jette mon pain à la surface des eaux, parlant avec une affection qui n'est pas simulée, car j'ai réellement une profonde pitié pour elles. Puis je leur dis adieu. Le soleil disparaît derrière Masité et j'ai encore une heure de marche à faire avant de me retrouver à la maison, une heure de solitude bienfaisante et de recueillement dont mon âme a besoin.

Voilà le récit de ma journée d'hier. Le bilan n'est pas gros : cinquante personnes évangélisées, dans des circonstances peu favorables, comme vous voyez. C'est pourtant comme cela que doit se faire l'œuvre missionnaire. On ne peut avoir tous les jours quelques centaines de païens devant soi, comme la semaine dernière à Kolo.

Mais, à propos de Kolo, un mot avant de terminer cette lettre. Un bon nombre de ces trente-cinq personnes qui ont déclaré vouloir se convertir ont l'air de le vouloir réellement. On vient au service spécial qui a été organisé, on cherche à s'instruire. Nous avons donc lieu d'espérer que nous avons fait là un coup de filet réussi. Du reste, M. Mabille nous disait cette après-midi qu'il y avait quelques conversions dans plusieurs annexes : c'est une bonne nouvelle. Il nous faut de ces encouragements pour continuer la lutte contre le paganisme qui est une puissance et qui ne se laisse pas facilement entamer.

H. DIETERLEN.

MISSION DU ZAMBÈZE

ARRIVÉE DE NOS VOYAGEURS AU ZAMBÈZE

Au moment où notre journal est sous presse, nous recevons un volumineux courrier du Zambèze allant jusqu'au 1er sep-

tembre. Grâce à Dieu, il nous apporte la bonne nouvelle de l'arrivée au Zambèze de M. et madame Jalla, M. Dardier et M. Goy. Ils y ont trouvé M. Coillard et M. Jeanmairet, accourus de leurs stations respectives pour les recevoir et leur faire traverser le gué de Kazungula. Le passage du fleuve a duré dix jours et a été terminé le 30 août seulement.

Nous ne pouvons publier aujourd'hui qu'une seule des lettres qui nous sont parvenues, c'est celle que MM. Coillard et Jeanmairet nous ont écrite au moment de la jonction des deux moitiés de la petite armée missionnaire du Zambèze. Nos lecteurs seront comme nous remplis de reconnaissance envers Dieu en la lisant, et ils y répondront comme nous le faisons en leur nom, en promettant du fond du cœur à nos amis le concours actif et les prières qu'ils nous demandent.



LES MISSIONNAIRES COILLARD ET JEANMAIRET
aux amis des missions.

Kazungula (Zambèze), le 20 août 1887.

Chers amis,

Venus ici pour rencontrer nos amis Jalla, Dardier et Goy, nous éprouvons le besoin et le devoir de vous associer à notre joie. Bénissez Dieu avec nous et demandons-Lui d'un même cœur qu'Il bénisse l'entrée de nos amis dans notre œuvre !

Combien est sérieuse notre position actuelle. Le renfort que vous nous envoyez consacre la mission du Zambèze, mais aussi lui impose de nouvelles obligations et augmente notre responsabilité.

Chers amis, permettez-nous de vous dire qu'après Dieu, c'est à vous d'achever la bonne œuvre que vous avez commencée en nous entourant, nous, et particulièrement nos jeunes frères, d'une sollicitude journalière.

Nos lettres dans le journal vous diront combien sont grandes nos difficultés, et votre sagacité vous apprendra, en outre,

ce que nous ne pouvons pas vous dire : les mille obstacles matériels que nous rencontrons dans ce pays sauvage. Nous bénissons Dieu de nous avoir jusqu'à présent fait tout surmonter ; l'expérience de sa fidélité passée est pour nous un grand encouragement pour l'avenir ; mais, comme notre divin Maître, nous venons vous dire : Priez pour nous, priez avec nous, afin que notre foi ne défaille point et que nous parcourions jusqu'au bout le chemin qui mène par la croix à la victoire.

L'expédition du Zambèze a pris fin ; une partie de ses membres a enfin atteint, au mois de janvier 1887, le terme de son voyage et fondé la station de Séfula, où une école se tient depuis le 4 avril dernier. La station de Sesheké qui, par la force des circonstances, a vu la première le jour, est en arrière de sa cadette, puisqu'elle n'a pas encore d'école à cause de l'état politique de cette partie du pays. Toutefois, nous avons reçu, peu avant notre départ de Sesheké, une délégation officielle nous demandant la création de cette école si désirée. Nous avons aussi lieu de croire que nous avons gagné du terrain tant à Séfula qu'à Sesheké dans la confiance des chefs et que l'œuvre d'évangélisation a commencé.

Ici encore, nous bénissons Dieu bien que nos cœurs soient remplis de préoccupations sur l'avenir politique de ce pays. La paix actuelle sera-t-elle durable ? Nous n'osons l'affirmer et avons des raisons de craindre des troubles ultérieurs. Qu'attendre d'une organisation sociale telle que celle de ce pays?

Il souffle partout un esprit de mécontentement contre l'ordre de choses actuel. Nous ne sommes pas de ceux qui pensent qu'un gouvernement plus libéral satisferait ce peuple, attendu qu'il n'est pas préparé à un tel progrès. Il lui faudrait un gouvernement fort et bienveillant, de telle sorte que l'Évangile développe le peuple et le prépare à une vie meilleure. Or, le régime actuel est despotique, mais faible et mérite à peine le nom de gouvernement.

Cet aperçu succinct vous montre la mission fondée et luttant au milieu de difficultés très sérieuses. Si le passé a été pénible,

l'avenir le sera certainement aussi; ce n'est pas pour nous le temps de la sécurité et du repos.

Dans de telles circonstances, plus que jamais notre confiance est en Dieu, et nous sommes assurés que votre intérêt et votre affection ne nous feront pas défaut.

Croyez-nous vos affectionnés dans le Seigneur,

F. COILLARD, D. JEANMAIRET.

TAÏTI

UN TÉMOIGNAGE OFFICIEL

rendu à nos écoles.

Nous extrayons le passage suivant d'un rapport présenté au Conseil général de Taïti sur l'état de l'instruction publique dans cette colonie :

« ECOLE FRANÇAISE-INDIGÈNE. — C'est encore ici une école parfaitement tenue et dont les maîtres, le directeur en particulier, méritent tous les éloges.

Cet établissement d'instruction, ouvert à tous, contient un très grand nombre d'enfants : 181 répartis en trois classes, dont la dernière comprend à elle seule 77 filles et 33 garçons.

Le rapport qui la concerne constate que, de tous les établissements de même nature, c'est celui qui paraît le plus complet. Le personnel enseignant est suffisant et capable; le matériel, qui embrasse un atelier et un cabinet de physique, ne se retrouve nulle autre part, et il est regrettable qu'aucun élève n'y soit encore assez avancé pour profiter du matériel scolaire très complet que cette école renferme.

Les examens dans cette école ont généralement donné des résultats satisfaisants, mais c'est surtout dans la classe élémentaire composée d'enfants de 4 à 7 ans, et la plus nombreuse, que ces résultats se manifestent plus énergiquement.

M. le directeur Viénot applique dans cette classe une nou-

velle méthode d'enseignement (phonomimique) qui paraît avoir un succès complet, succès procédant, selon toute apparence, de l'attention soutenue qu'elle procure de la part des élèves.

Le rapport conclut, en résumé, que M. Viénot a droit aux remerciements des pères de famille pour sa sollicitude vis-à-vis de ses élèves, la bonne direction donnée aux études et les succès obtenus. »



NOUVELLES DE PAPÉÉTÉ

Lettre de M. Vernier à M. A. Boegner.

Papéété, le 12 août 1887.

Bien cher Monsieur et frère.

Nous avons lu avec un très vif intérêt, dans nos journaux religieux, le récit de l'inauguration de la nouvelle Maison des missions. Nous attendons néanmoins, avec quelque impatience, l'arrivée du prochain numéro du *Journal des Missions*, qui contiendra, sans doute, des détails plus circonstanciés sur cette belle solennité, et, en particulier, le discours d'inauguration par M. Bersier. Il est impossible, vraiment, de ne pas reconnaître l'intervention de Dieu dans les circonstances qui ont amené la construction de cette maison. C'est un gage certain des bénédictions que le divin Maître s'apprête à faire reposer sur les travaux qui y seront accomplis à la gloire de son nom.

Nous nous réjouissons profondément d'apprendre combien l'intérêt pour les missions a été augmenté depuis un an parmi les protestants de France. Ils ne s'arrêteront pas dans une aussi bonne voie; mais ils montreront, de plus en plus, que l'injonction du Sauveur de faire connaître l'Évangile à toute créature humaine n'est pas pour eux une lettre morte.

Nos Eglises taïtiennes commencent aussi à mieux comprendre leur devoir sous ce rapport. Le produit des collectes organisées récemment dans leur sein par notre petit comité de missions, en vue d'une œuvre aux Marquises, se monte déjà à

une somme très respectable, qui peut nous permettre dès maintenant d'aller de l'avant. Le Seigneur nous montrera bientôt, nous l'espérons, celui de nos Taïtiens qu'Il destine à aller commencer cette œuvre.

L'Église de Papéété vient de perdre un de ses meilleurs diacres, le Maltais Michael Delano, ancien corsaire, un des pires représentants de l'espèce humaine, mais en qui l'Évangile avait montré depuis de longues années déjà sa puissance régénératrice. Il fut l'ami du bienheureux Th. Arbousset, le pionnier de notre mission française à Taïti, en 1863. Ce dernier publia, peu de temps après son retour en France, plusieurs articles sur les épisodes les plus dramatiques de sa vie. Il a écrit lui-même sa biographie. Si elle était publiée, elle offrirait, je crois, un assez grand intérêt. Delano était depuis longtemps prêt à déloger. Il s'était familiarisé de longue date avec la mort qui n'avait pour lui plus rien de redoutable. Tous ses anciens crimes et tous ses forfaits avaient été lavés dans le sang de la croix. Il s'est endormi paisiblement après deux ou trois jours de maladie. Les dernières paroles qu'il m'a dites, quelques heures avant sa mort, sont celles-ci : « C'est aujourd'hui le jour de ma naissance », voulant très probablement me faire entendre que c'était le jour où il allait naître à la vie des cieux. Quelle joie de parler de la puissance de l'Évangile sur le bord de la tombe d'un tel pécheur, sauvé par la grâce toute-puissante de Dieu !

Je vous prie, bien cher Monsieur et frère, d'agréer l'assurance de mes sentiments très dévoués dans le Seigneur.

F. VERNIER.



UNE CONSÉCRATION ET UNE DÉDICACE A TAITI

Monsieur A. Boegner, directeur de la Maison des missions.

Papéété, 12 septembre 1887.

Bien cher Monsieur et frère,

Laissez-moi porter à votre connaissance certains faits intéressants qui viennent de se produire ces jours derniers dans

notre petit monde religieux taïtien. Il s'agit de la consécration au saint ministère de deux nouveaux serviteurs de Christ et de l'inauguration d'un nouveau temple.

L'Église de Rapa s'est trouvée vacante en février dernier par la mort de son ancien pasteur, Maïaho, jadis consacré, si je ne me trompe, par MM. Arbousset et Atger. Le neveu de Maïaho, Métuapohe, qui nous avait été envoyé il y a environ trois ans, pour que nous le préparions à devenir le successeur de son oncle, nous ayant été instamment demandé par tous les habitants de Rapa, le Conseil supérieur, dans sa session d'août, lui a fait subir un examen aux fins de constater ses aptitudes à la charge pastorale.

Le Conseil a en même temps examiné le candidat de l'Église de Faaa, Aranoa, fils de son ancien et regretté pasteur, Mahéanuu a Maï, dont je vous ai entretenu dans une précédente lettre.

Le résultat de l'examen de ces deux jeunes frères a été, pour la plupart des questions à eux posées, et eu égard au temps qu'ils ont pu consacrer à leurs études, des plus satisfaisants. En particulier, le discours d'épreuve du candidat de Rapa, Métuapohe, sur le passage : « Dieu a tellement aimé le monde, etc., » a été trouvé assez remarquable comme onction, ferveur et facilité d'élocution pour qu'un des examinateurs ait pu dire que ce jeune ami, pour parler comme il l'a fait, lui semblait rempli du Saint-Esprit. Plusieurs autres pensaient de même. Tous étaient émus.

Ce nouveau lévite a d'ailleurs prouvé, par ses fréquentes méditations au temple, en présence de l'Église et par sa collaboration à l'École du dimanche de Papéete, que non seulement il est apte à paître les brebis du Seigneur, mais aussi à prendre soin des agneaux du troupeau. — Des remarques analogues pourraient être faites au sujet de son condisciple Aranoa.

Le dimanche 21 août dernier, notre temple du chef-lieu était rempli d'une foule compacte pour assister à la consécration des deux nouveaux élus. Les habitants de la paroisse de Faaa y étaient venus en masse entourer de leur affectueuse sympathie leur cher jeune conducteur Aranoa.

Chargé par mes collègues de prononcer le discours de consécration, j'ai pu, avec le secours du Seigneur, considérer, en présence de ce grand auditoire, le pasteur fidèle dans les divers travaux de sa charge sainte et dans leurs résultats présents et futurs. Le texte était ce passage du Psaume 126 : « Celui qui marche en pleurant quand il porte la semence, revient avec allégresse quand il porte ses gerbes. »

M. de Pomaret a fait prendre aux candidats l'engagement solennel de se consacrer au service de Christ, et M. Viénot, président du Conseil supérieur, a offert la prière de consécration. Tous les pasteurs de l'arrondissement du nord de Taïti étaient présents. M. Brun, retenu à Papétoaï par les travaux de démolition et de reconstruction de son ancien temple, n'avait pu se joindre à nous qu'en esprit. Le Seigneur nous a fait sentir qu'Il était là au milieu de nous et qu'Il imposait lui-même les mains à ses nouveaux serviteurs.

Les chœurs de l'Église de Faaa et de Papéété ont chanté de beaux cantiques de circonstance, lesquels n'ont pas été un des moindres attraits de la cérémonie.

Jeudi dernier, 8 courant, des voitures en grand nombre, chargées de gens endimanchés, arrivaient au grand trot des chevaux dans le village de Faaa vers neuf heures du matin. Il s'agissait de l'inauguration du joli petit temple de ce district construit par feu le pasteur Mahéanuu, et que les habitants avaient tenu fermé jusqu'alors, sous le prétexte qu'on ne lance pas un navire neuf à la mer sans son capitaine. Le capitaine, c'est-à-dire le nouveau pasteur, étant trouvé, il n'y avait plus lieu de tenir fermées les portes du sanctuaire. Cet édifice, peint à l'ocre jaune, fait un très bel effet sur une éminence, avec ses fenêtres ogivales garnies de verres aux teintes variées.

Le roi Pomaré, la reine de Borabora Terümaevarua et le prince Hinoïarü, son mari, M. l'amiral Marcq de Saint-Hilaire, M. le lieutenant Tournais, représentant M. le gouverneur Lacascade, et plusieurs officiers étaient présents au service de dédicace.

A titre de président du Conseil de l'arrondissement du

Nord, auquel ressort la paroisse de Faaa, j'ai d'abord pris possession de l'édifice au nom de l'Union des Églises taïtiennes, et ai déposé au nom de Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, le volume de l'Ancien et du Nouveau Testament sur la chaire pour qu'il devienne l'unique base de l'enseignement qui y sera donné.

Après le chant d'une hymne, le nouveau pasteur a aussi pris possession du temple au nom de la paroisse, et a lu le psaume 84 qui exprimait si bien les sentiments dont la plupart des cœurs étaient pleins. Le pasteur Vaïtoaré, de Mooréa, a prononcé une fervente prière pour appeler sur le nouveau temple les faveurs de Celui qui remplit de sa majesté la terre et les cieux. Il n'a point oublié d'implorer ses bénédictions en faveur des hôtes distingués qui étaient présents et de toutes les autorités de la colonie.

M. Brun, que le Conseil d'arrondissement avait invité à faire le discours de dédicace, a parlé avec tact et mesure sur ces paroles du divin Chef de l'Église : « Recherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus. » Il a montré que la recherche de ce royaume, qui serait enseignée dans la nouvelle maison de prière, était la plus importante de toutes les recherches ; — que la piété, loin d'être incompatible avec le travail pour les choses de la vie terrestre, en est le meilleur auxiliaire, etc. L'impression produite a été des meilleures.

Un festin monstre, comme c'est toujours le cas à Taïti en pareille occurrence, a réuni dans l'immense salle de la maison commune des centaines de convives.

A trois heures avait lieu dans le nouvel édifice le service d'installation du jeune pasteur Aranoa comme pasteur de la paroisse et, à sept heures, a commencé un service d'actions de grâces, qui a duré jusqu'au milieu de la nuit.

J'ai eu le bonheur de prêcher à Faaa hier dimanche et de présider un service de cène avec les deux jeunes pasteurs récemment consacrés. Nous avons éprouvé ensemble et avec l'Église entière des jouissances profondes.

Nous espérons que l'œuvre du Seigneur à Faaa s'affermira désormais et fera même quelques progrès.

Notre jeune ami Métuapohe n'attend que le départ d'un navire pour Rapa, pour aller rejoindre son poste, où, s'il plaît à Dieu, il donnera un nouvel élan à l'Église de cette île isolée.

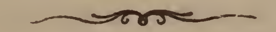
Au moment où les adversaires de notre foi paraissent le plus actifs pour nuire à la cause de l'Évangile, il semble qu'il soit donné à nos Églises d'affirmer davantage leur vitalité.

Croyez-moi, mon cher Monsieur et frère,

Votre très sincèrement dévoué dans le Seigneur.

F. VERNIER.

P. S. Il y a aujourd'hui (12 octobre) vingt ans que nous abordâmes, ma femme et moi, à Taïti. Il nous semble que c'était hier. La bonté de Celui qui nous amena ici en 1867 ne nous a pas fait défaut une minute.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

L'ISLAM ET LE CHRISTIANISME EN AFRIQUE. — LA CONQUÊTE ISLAMIQUE. — « LEUR SANG CRIE ». — LES MUSULMANS PAIENS. — LA BANNIÈRE DE SANG. — LES SNOUSSIYAS, — LE GRAND BIENFAIT DE L'ISLAM : L'ESCLAVAGE.

Deux articles à sensation ont paru récemment dans la *Revue des Deux Mondes* et dans le journal *le Temps*. L'un résumait un volume d'essais, publié par un Dr E. W. Blyden, sur la race nègre, le christianisme et l'islam (1); l'autre donnait les pensées principales d'un rapport sur le même sujet, présenté à la Conférence pastorale anglicane de Wolverhampton, au com-

(1) *Christianity, Islam and the Negro Race, by E. W. Blyden, LL.D., London,* 1887.

mencement du mois d'octobre dernier. Les deux articles français concluaient avec une satisfaction peu déguisée à l'échec des missions chrétiennes en Afrique et au triomphe de l'islam dans les pays nègres. Il ne manquera pas de gens pour répéter ces conclusions; bientôt on les présentera comme le dernier mot sur la situation religieuse en Afrique. La majeure partie des lecteurs du *Temps* et de la *Revue des Deux Mondes* sont peut-être enclins à croire que le procès est jugé.

Il n'en est rien. Le temps et la place font défaut pour réunir tous les actes du procès. D'ailleurs, il ne s'agit ici ni de critiques, ni d'espérances, ni de déclamations, ni même de discussions théoriques. Il s'agit de faits. Un court aperçu historique de la cause et la déposition des témoins les plus importants suffiront. Si notre chronique mensuelle prend ainsi pour une fois les allures d'un réquisitoire, elle n'en servira pas moins, nous l'espérons, à l'instruction et à l'édification de nos lecteurs.

C'est en 630 que les premiers conquérants musulmans apparurent en Égypte. Ils s'emparèrènt de la Tunisie au milieu du siècle. En 682, Sidi-Okba poussa son cheval dans les flots de l'Atlantique et prit Allah à témoin que seule la mer des Ténèbres arrêtait l'enthousiasme conquérant des fils de l'islam. Il avait suffi d'un demi-siècle pour faire flotter sur tout le nord de l'Afrique la bannière verte du Prophète.

Dès la fin du septième siècle, l'islam prit racine sur la côte orientale, parmi les Çomalis (1). Il lui fallut trois siècles pour arriver de l'Atlas sur les rives du lac Tsâd. Tout permet de croire que le Sahara n'était pas encore, à cette époque reculée, la vaste étendue déserte qui le rend toujours plus redoutable aux voyageurs. Les nègres l'occupaient jusqu'au vingtième degré de latitude nord environ. L'invasion des Berbers islamisés refoula, vers le dixième siècle, les populations noires qui ne succombèrent pas dans la lutte et porta la désolation dans ces contrées. C'est ainsi que l'islamisme pénétra dans le royaume

(1) Révoil, G., *la Vallée du Darror* (Paris, 1882), p. 315

nègre de Ghanata, à l'ouest de Tombouctou, et dans celui de Sonrhaï, au nord de cette ville (1). Il fut imposé par la violence au prince de Kanem, à l'est du lac Tsâd, entre le onzième et le douzième siècle (2). Ce furent des conquêtes et non des missions.

Du treizième au seizième siècle, il y eut, semble-t-il, comme un temps d'arrêt. L'irrésistible et merveilleuse expansion qui avait créé Bagdad et Grenade s'était épuisée. Au nord de l'Atlas, l'immense empire d'Abd-el-Moumen, que l'on a comparé à Charlemagne, commençait à tomber en morceaux. Cependant un travail lent s'opérait dans les régions du Soudan. Une nation chamitique comme les Berbers, une énigme ethnographique et historique, la nation poul ou des Foulbés, douée de hautes qualités unies à un tempérament ardent, avait accepté l'islam on ne sait trop quand. On ignore de même quand cette race s'implanta à l'ouest du Niger. Par une immigration lente et pacifique, les Foulbés s'établirent parmi les Haoussas et au Bornou (3). Par leur moyen, l'islam s'infiltra dans le cœur du Soudan et prépara une nouvelle explosion de fanatisme. Elle éclata sous Sonni-Ali, sultan de Sonrhaï (1465-1492), qui dépassa par ses sanglantes expéditions les horreurs dont s'était souillé auparavant le souverain idolâtre des Moçis. Son fils fut détrôné par un général d'Ali, Mohammed-ben-Abou-Bekr-Askia (4), une des figures les plus énergiques de cette période de convulsions politiques et religieuses. Il voulut contraindre les Moçis à embrasser l'islamisme ; sur leur refus, il réduisit leur pays en un désert. Dans les premières années du seizième siècle, ses courses s'étendirent comme un vaste incendie jusqu'à la frontière de Yorouba. « Estant la fortune à

(1) Voyez Barth, le Dr H., *Voyages et découvertes dans l'Afrique centrale* (trad. française, Paris, 1860-1861), tome IV, p. 10 et 11.

(2) Barth, *ouv. cité*, tome II, p. 96 et 103 ; comparez Nachtigal, Dr G., *Sahara et Soudan* (trad. française, Paris, 1881), tome Ier, p. 516.

(3) Barth., *ouv. cité*, tome III, p. 219, et Nachtigal, *ouv. cité*, tome Ier, p. 518.

(4) Barth., *ouv. cité*, tome IV, p. 18 et suivantes.

ses projets et desseins si favorable, dit Léon l'Africain, son contemporain (1), qu'en moins de quinze ans il subjugua plusieurs royaumes. » Cent ans plus tard, une guerre fratricide et cruelle implanta l'islam dans le Baghirmi, au sud du lac Tsâd (2). Au dix-septième siècle, après un crépuscule de feu et de sang, le croissant éclairait de sa froide lumière tout le Soudan central, jusque sur les rives du Niger.

Le dix-huitième siècle marqua de nouveau un repos relatif. Cette paix trompeuse fut troublée, vers 1807, par un Poul fanatique, Othman-dan-Fodio du Gober; il prêcha le *djehad*, la guerre sainte d'extermination contre les infidèles. Barth vit sur sa route les témoignages muets, mais d'une sauvage éloquence, du passage des missionnaires d'Othman (3). Les Haoussas furent convertis de force; l'empire de Bornou fut envahi; les Foulbés trouvaient le sultan de Bornou, Ahmed-ben-Ali, trop tiède (4). Le pays de Logoné fut dévasté; le sultanat d'Adamaoua, près du Binoué, fut fondé sur les ruines de plusieurs tribus idolâtres (5). Les exploits d'El-Hadj-Omar sur le Sénégal et la conversion forcée des Bambaras, entre 1850 et 1864, sont un effet de cette même crise religieuse, dont les dernières convulsions se font encore sentir sur le Haut-Fleuve dans notre colonie sénégambienne (6).

Voilà en grands traits l'histoire des progrès de l'islam en Afrique. C'est devant ces annales missionnaires que le chanoine J. Taylor s'écrie : « Que le christianisme a donc peu d choses à montrer en comparaison des conquêtes de l'islam en Afrique (7)! » et il ajoute : « Que d'argent, que de vies dépen-

---

(1) *Description de l'Afrique*, par Jean Léon African, mise en français, Lyon, 1556, tome Ier, p. 322.

(2) Barth, *ouv. cité*, tome III, p. 113.

(3) Barth, *ouv. cité*, tome Ier, p. 334, 337 et 556.

(4) Barth, *ouv. cité*, tome II, p. 110; Nachtigal, *ouv. cité*, tome Ier, p. 519.

(5) Barth, *ouv. cité*, tome II, p. 243.

(6) Voyez Mage, E., *Voyage dans le Soudan occidental* (Paris, 1872), p. 86-199, et Lenz, Dr O., *Timbuktu* (Leipzig, 1884), tome II, p. 167 et suiv.

(7) Voyez le journal *the Christian World* (n° du 13 octobre 1887), p. 764.

sés en pure perte ou à peu près par les missions chrétiennes! » Il lui plaît d'ignorer les villes ruinées, les campagnes dévastées par les apôtres de l'islam depuis douze siècles, et le sang de leurs victimes, des peuplades entières, qui crie vers le ciel.

M. Taylor et le Dr Blyden (1) vantent les bienfaits que l'islamisme a répandus dans les pays nègres. « Le paganisme, le fétichisme, le cannibalisme, la sorcellerie disparaissent aussitôt devant l'islam...; les indigènes s'habillent décemment...; la propreté remplace la saleté la plus révoltante...; la chasteté apparaît...; l'ordre et la loi succèdent à l'anarchie, etc. (2). » Si des journaux sérieux ne s'étaient pas faits les porte-voix de ces assertions, on aurait haussé les épaules; jamais tableau plus ridiculement fantaisiste n'a été tracé que celui qui est sorti du pinceau de ce chanoine anglais, et l'on s'étonne à bon droit de voir des journaux français prendre pour de l'histoire cette rhétorique sonore.

Quelle est, en réalité, la situation sociale et religieuse de la moitié septentrionale de l'Afrique? Tout d'abord, l'islam, propagé par les armes, n'y règne que partiellement et extérieurement. On se fait le plus souvent illusion sur son extension réelle. On cite, par exemple, l'Ou-Ganda comme un pays musulman; de fait, une vingtaine de marchands arabes séjournent depuis des années à la cour de Mtésa et de Mouanga, son fils; mais le peuple entier est païen et le roi n'est musulman que par accès. Dans le Bahr-el-Ghazal, sur le Haut-Nil, les Dinkas sont païens, les Bongos de même; et, soit dit en passant, le Dar-Fertîte présente au voyageur, grâce à l'activité des Arabes, l'aspect d'une terre dépeuplée et à vendre. Les Niam-Niam sont si peu musulmans qu'ils ne pratiquent même pas la circoncision (3). Les Nubiens et les Soudaniens du Nil, qui ont accepté l'islam depuis des siècles, vivent de superstitions païennes

(1) Voyez *Church Missionary Intelligencer*, 1887, p. 651.
(2) Voyez *the Christian World* (numéro cité), p. 764.
(3) Schweinfurth, le Dr G., *Au cœur de l'Afrique* (trad. française, Paris, 1875), tome Ier, p. 167 et 289; tome II, p. 33 et 302.

nombreuses et puériles; leur cou, leurs bras, leurs huttes, leurs chevaux, leurs ânes sont surchargés d'amulettes (1). Au Dar-Four, cette forteresse du fanatisme musulman, il en est de même. Dans les montagnes du Borkou, sur la lisière du Sahara tripolitain, la masse ignorante est mahométane de nom; mais si le paganisme y est vaincu extérieurement, il n'a pas cessé de vivre; parmi les insulaires du lac Tsâd, qui passent également pour être musulmans, les mœurs et les usages païens ont plus de crédit que les rites de l'islam (2). En plein sultanat de Sokoto, sur les rives du Binoué, les tribus païennes étaient nombreuses en 1855 (3). Vers la même époque, Barth traversait les peuplades nues et païennes du Marghi, de Gillé et du Mousgou, au sud du lac Tsâd (4). Dans l'Adamaoua, où les Foulbés continuent à étendre leur domination fanatique, en remontant le Binoué vers le Congo, et en faisant une guerre sauvage, impitoyable et incessante contre les populations idolâtres (5), ces mêmes conquérants ne s'inquiètent en aucune façon d'enseigner l'islam aux tribus subjuguées et tranquilles (6). Toute la science religieuse des habitants du Logoné, toujours sur la rive méridionale du Tsâd, consiste en un petit nombre de phrases d'une langue inconnue, apprises par cœur par les indigènes (7). Entre l'Atlas et le Tafilelt, en plein Maroc, Rohlfs passa au milieu de tribus berbères qui ne connaissaient presque aucun rite de l'islam (8).

Qu'est-ce donc que la domination de l'islam au centre de l'Afrique septentrionale? demandera-t-on peut-être. Son drapeau, le croissant sur fond rouge, est une bannière de sang. C'est

(1) Schweinfurth, *ouv. cité*, t. Ier, p. 292 et t. II, p. 269.
(2) Nachtigal, *ouv. cité*, tome Ier, p. 423 et 501.
(3) Malte-Brun, V.-A., *Résumé de l'exploration du Dr E. Vogel* (Paris, 1858), p. 44, 46 et 48.
(4) Barth, *ouv. cité*, tome II, p. 171 et 190; tome III, p. 30.
(5) G. A. Krause, d'après O. Lenz, *ouv. cité*, tome II, p. 257.
(6) Barth, *ouv. cité*, tome II, p. 253.
(7) Barth, *ouv. cité*, tome III, p. 82.
(8) Malte-Brun, *Résumé de l'exploration de G. Rohlfs* (Paris, 1866), p. 41.

du sang que réclament les paroles du Coran qui l'encadrent parfois : « Au nom du Dieu miséricordieux et clément, guerre à tous ceux qui ne croient pas au Dieu unique et à son unique prophète Mahomet. Ceux-là doivent être exterminés d'entre les peuples et disparaître de la terre (1). » Voilà pour les idolâtres. On comprend avec M. Taylor que l'idolâtrie et le fétichisme disparaissent rapidement devant de pareils principes. Là où les peuplades nègres se sont soumises, on se contente de quelques pratiques extérieures; on ne communique à ces musulmans de nom même pas le plus léger vernis de civilisation ou de connaissances religieuses.

Il y a une exception. Il s'accomplit parmi quelques-unes des tribus nommées ci-dessus un travail missionnaire proprement dit. Ceux qui le font sont des *khouân* ou membres d'un ordre religieux issu d'un mouvement réformateur très remarquable. C'est un essai de retour vers l'islam primitif. L'homme qui a fondé cette confrérie puissante se nomme Si-Mohammed-ben-Si-Ali-ben-Snoussi. Il est né près de Mostaganem en Algérie, vers 1792. Il voyagea beaucoup, résida longtemps à la Mecque. En 1843, il se fixa dans la Tripolitaine. Peu d'années après, le Djebel-el-Akhdar, où il demeurait, se couvrit de *zaouïya* ou établissements d'instruction coranique. Il inculquait à tous ses doctrines puritaines, son caractère sombre et silencieux. Les snoussîyas ou disciples du cheikh-Snoussi sont innombrables; ils se répandent partout; ils s'efforcent de gagner à leurs idées panislamiques les musulmans arabes et les nègres qui ne portent encore que le nom du Prophète. Ils préparent une de ces gigantesques et soudaines explosions du fanatisme islamique dont il est impossible de calculer les effets (2).

Actuellement ce n'est encore qu'une puissance occulte qui passe presque inaperçue. En tous cas, on se tromperait singulièrement si on attribuait aux snoussîyas une intention civilisa-

(1) Voyez Schweinfurth, *ouv. cité*, la description d'un drapeau de caravane, tome Ier, p. 395.

(2) Rinn, L., *Marabouts et Khouan* (Alger, 1884), p. 481-515.

trice. Ils se déclarent eux-mêmes les adversaires absolus de la civilisation ; ils rêvent un retour vers l'islamisme des premières années, un triomphe violent et définitif par une conquête irrésistible.

Ce ne sont pas les snoussîyas qui voudraient de cet islam chimérique du chanoine Taylor, de cet islam « qui n'est qu'un christianisme incomplet ». Et dire qu'une pareille opinion tend à s'accréditer depuis quelques années ! Notre réquisitoire est trop long déjà pour qu'il soit possible de reproduire ici ce que nous pensons de la doctrine de l'islam (1). Il faut se borner à une seule observation.

Dans tous les pays où règne l'islam, on trouve l'esclavage. L'avocat du mahométisme dira-t-il que l'esclavage est une source de bonheur et de chasteté ? D'autre part, l'islam avance vers le cœur de l'Afrique, parce que ce pays est le grand réservoir de la traite.

Qu'on relise — on oublie trop vite de nos jours de pareils faits — la narration du voyage des docteurs Barth et Overweg avec le vizir de Bornou; celui-ci faisait une razzia dans le pays des Mousgou, en 1852, afin de se procurer des esclaves. « La contrée, qui offrait toujours le même aspect fertile et agréable, était très peuplée et parfaitement cultivée... tous les villages y respiraient l'aisance. Le tout fut livré aux flammes (2). » On massacrait les hommes adultes et les vieillards ; on n'emmenait que ce qui était relativement jeune. Barth compta plus de 3,000 captifs et captives sur la place de Baga lors du retour. Vers la fin de la même année, Barth vit comment le prince musulman de Gouré, endetté par son luxe, organisa une grande chasse aux esclaves, afin de payer ses dettes en chair humaine (3). Sur tous les marchés du sultanat de Sokoto, les esclaves, surtout les jeunes femmes, sont un des articles les plus

(1) Voyez *Journal des Missions*, 1885, p. 482 et suivantes.
(2) Barth, *ouv. cité*, tome III, p. 36-61.
(3) Barth, *ouv. cité*, tome III, p. 180.

recherchés. Vogel, en racontant les scènes écœurantes dont il fut témoin chaque fois qu'il rencontra un convoi d'esclaves, affirme que le chemin suivi par ces caravanes est jalonné par des débris humains (1).

Qui organise ces chasses aux esclaves? Les prétendus missionnaires musulmans au centre de l'Afrique. Où vont ces esclaves? Dans le pays de l'islam, pour servir au luxe et à la luxure de leurs maîtres musulmans. Qui conduit ces lamentables caravanes? Écoutez un témoin oculaire: « Presque toujours les agents de la traite de l'homme sont des lettrés musulmans. Ce commerce est pour eux un accessoire ordinaire de leurs attributions; ils parcourent la contrée le Coran d'une main, le couteau pour faire des gardiens de harem de l'autre; ils associent à leurs pratiques religieuses les infamies les plus révoltantes, les cruautés les plus atroces... Brocanteurs de chair humaine, sales et impitoyables, ils veillent sur leur butin comme des vautours sur un chameau tombé au désert; le son aigu de leurs prières blasphématoires se mêle aux imprécations dont ils abreuvent leur marchandise; on ne voit que plaies immondes; des odeurs cadavéreuses se répandent au loin. L'ensemble de ces scènes forme le spectacle le plus révoltant, le plus inoubliable; il en reste un dégoût insurmontable, une horreur indicible (2). »

Voilà, chanoine Taylor, vos missionnaires, vos apôtres d'humanité!

Notre prochaine chronique opposera à ce tableau de la « mission » islamique ce que la grâce de Dieu a opéré par les missionnaires chrétiens en Afrique. F. H. K.

VARIÉTÉS

LA SEMENCE GERME SANS QUE L'ON SACHE COMMENT

Le 9 juillet au soir, une nombreuse assemblée composée d'Européens, de Cafres, de sang-mêlé à tous les degrés, de

(1) Malte-Brun, *Exploration de Vogel*, ouv. cité plus haut, p. 20, 21 et 36.
(2) Schweinfurth, *ouv. cité*, tome II, p. 298, 348 et suivantes.

quelques représentants encore presque purs de la race des Hottentots, était réunie dans l'église de Gnadenthal, près du Cap.

Le prédicateur était un pasteur luthérien, qui prit pour texte: 2 Pierre I, 16-18. « Nous ne vous avons pas annoncé la puissance et l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ en suivant des fables habilement composées... » On remarqua qu'au moment de commencer le service, le missionnaire morave, le vénérable Heltasch, au lieu de remettre au prédicateur une Bible bien conservée et reliée, lui proposa de lire son texte dans un assez méchant petit livre, vieux exemplaire du Nouveau Testament, dont l'existence seule racontait toute une histoire, et dont la vue remua profondément les assistants, quand on leur en eut expliqué la provenance.

La voici en quelques mots : « En 1727, raconte Georges « Schmidt, à qui avait appartenu le volume, Melchior Nitzsch- « man et moi, nous nous sentîmes pressés de faire une visite « à nos frères de Bohême et de Salzbourg. L'Église hésita à « nous laisser partir, mais on convint de faire de notre projet « un sujet de prières, demandant au Seigneur de nous faire « perdre courage si l'entreprise n'était pas selon sa volonté, ou « de nous fortifier si le plan lui était agréable; et c'est dans ce « sens que l'Esprit du Seigneur agit sur nous. La comtesse de « Zinzendorf, que j'avais servie comme domestique, nous donna « à chacun deux florins; munis de cet argent, d'une chemise et « d'un mouchoir de poche, nous partîmes. Arrivés aux fron- « tières de la Moravie, nous réunîmes quelques personnes ré- « veillées autour de la Parole de Dieu; mais une grande foule, « sous la conduite d'un prêtre, vint cerner la maison. On nous « lia de cordes; on nous emmena dans une auberge, où les « cordes furent échangées contre de lourdes chaînes; on nous « conduisit à Schildberg séparément l'un de l'autre, et l'on « nous mit les pieds dans des entraves; mais, ne pouvant plus « nous parler, nous nous encouragions l'un l'autre par le chant « des cantiques. » Cependant, Nitzschman étant tombé malade, « on l'amena à son compagnon. « Comment te sens-tu, Nitzsch-

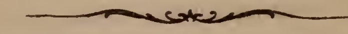
« man? lui demanda Schmidt. — Je tiens la main du Sauveur,
« Il ne m'abandonnera pas, et moi je ne l'abandonnerai pas
« non plus. » Ce furent à peu près ses dernières paroles, et
« Schmidt dut emporter son ami sur le bord de la route avec
« un autre prisonnier morave, également décédé dans son
« cachot. Condamné à trois ans de travaux forcés, Schmidt
« subit patiemment sa peine au Spielberg, souffrant la faim,
« un petit pain devant lui suffire pour la journée, mais il expé-
« rimentait que l'homme ne vit pas de pain seulement. A peine
« remis, il se décida à aller porter l'Évangile aux Hottentots. Il
« présenta une supplique aux directeurs de la Compagnie des
« Indes orientales, qui lui firent subir un examen ecclésias-
« tique et l'autorisèrent ensuite à s'embarquer.

« Le 25 juin 1737, il débarquait à la ville du Cap où, assis
« dans l'auberge, il entendit les hôtes s'égayer aux dépens
« d'un pasteur, d'un imbécile arrivé de Hollande « pour con-
« vertir les Hottentots », et s'amusait à se faire connaître à
« eux. Consacré au saint ministère par l'Église des frères,
« Schmidt eut la joie de baptiser cinq Hottentots, et constitua
« une petite communauté de 42 Hottentots. Invité par la direc-
« tion à faire une visite en Europe, il s'embarqua et revint à
« Herrnhut. En 1745 il repartait pour le Cap; mais il ne put
« aller plus loin qu'Amsterdam, la Compagnie lui ayant ab-
« solument refusé l'autorisation de s'embarquer.

« Sa carrière missionnaire était finie. Le digne homme dut
« retourner à Herrnhut et y gagner sa vie comme fossoyeur. Sa
« paix, sa joie, sa pleine confiance ne se démentirent jamais.
« L'une des dernières paroles recueillies de sa bouche fut la
« suivante : « Je suis heureux, mon frère, je suis heureux ; je
« me sens souvent misérable, tout sec et vide, alors je vais
« vers mon Sauveur, et j'attends à ses pieds, comme un petit
« chien, jusqu'à ce qu'il laisse tomber quelques miettes de sa
« table si riche. » Le 2 août, on le trouva mort, étendu dans sa
« chambre. »

C'est le souvenir de l'arrivée de ce premier missionnaire de l'Afrique méridionale qu'on célébrait cette année à Gnaden-

thal, les 9 et 10 juillet, après 150 ans, devant un auditoire de 1,200 personnes, après avoir commencé le 8 au soir par un service d'humiliation, de confession et de préparation à la fête du lendemain. L'un des pasteurs prit pour texte le verset 21 du chapitre XLIII d'Ésaïe : « Je me suis formé ce peuple et j'ai dit : Ils raconteront ma louange », car c'était le sujet sur lequel les yeux et le cœur de Schmidt s'étaient arrêtés, lorsque, en 1737, il avait aperçu, pour la première fois, un Hottentot avec son étrange figure, et le Nouveau Testament, dans lequel le prédicateur avait lu le texte de 2 Pierre I, 16 à 18, était celui-là même que Schmidt avait laissé à une des premières Hottentotes converties; c'est dans ce petit livre qu'elle devait lire pendant cinquante années, attendant toujours le retour de son père spirituel ou de quelque autre messager de Dieu ; c'est dans ce Nouveau Testament qu'elle avait enseigné à lire à ses enfants et petits-enfants; c'est ce Nouveau Testament qu'avaient retrouvé, à la fin du siècle dernier, les premiers missionnaires revenus au Cap ; et c'est dans ce livre si plein de souvenirs que le prédicateur, le missionnaire Schmidt de Amalienstein était invité à lire son texte il y a quatre mois. Certes la semence de la foi peut être grosse comme un grain de semence de moutarde, mais elle germe tôt ou tard, et celui qui sème et celui qui moissonne en ont également de la joie. G. Appia.



LE 14 JUILLET AU LESSOUTO

... Et d'abord le 14 juillet ! Nous autres grandes personnes, nous avons donné nos leçons comme d'habitude, mais avec des cocardes tricolores à la boutonnière ou au corsage, en nous saluant en disant : Vive la France ! La seule vue des trois couleurs faisait du bien et faisait vibrer dans les cœurs la corde patriotique si facile à émouvoir.

Nos enfants, embrigadés par les demoiselles Mabille, sont partis pour un joli coin de la montagne, où il y a beaucoup d'herbe, de beaux rochers, une vue magnifique et de la place pour faire des rondes à l'infini : on avait emporté un goûter,

que l'on mangea après les jeux. Vers le coucher du soleil, tout ce cher petit monde regagna le nid paternel, les uns pour y rester, les autres, c'est-à-dire nous, pour descendre chez les Mabille, où nous étions invités à souper. C'est là que nous attendait la grande surprise préparée par les mamans et les tantes. Les tantes, ce sont encore les demoiselles Mabille ; elles avaient fabriqué des costumes pour les enfants Mabille, Wells et Dieterlen, et emmenèrent ce petit monde dans une chambre pour le lui faire endosser. A un moment donné, on nous introduisit au salon, et nous nous trouvâmes en présence d'un tableau vivant des plus jolis : Marie Mabille, en blanc, bonnet phrygien sur la tête, avec le drapeau français à la main, représente la France. A sa droite, Georgie en paysan alsacien, à sa gauche, Cécile, faisant une charmante Alsacienne. Léonie Mabille est une paysanne normande. Une des jeunes Wells en moine, l'autre en grande dame du seizième siècle et le cadet en gentilhomme de la même époque : c'est fait avec des nippes ramassées çà et là, du carton peint, des chiffons sans prétentions, mais c'est charmant et nous applaudissons des deux mains en chantant : « Par la voix du canon d'alarme », non sans éprouver un certain tremblement dans la voix et sans sentir les paupières se mouiller.

Là-dessus on prend le souper, et le reste de la soirée se passe à causer et à faire un peu de musique, le tout couronné par le culte de famille, où la France n'est pas oubliée.

H. D.

LA LUNE MAL SERVIE

LÉGENDE DES HOTTENTOTS (1)

A M. F. H. Krüger.

La Lune, apercevant le Pou sur son passage,
Le chargea de porter aux hommes ce message :

(1) D'après le *Journal des Missions évangéliques*, juillet 1883. — Le lecteur voudra bien se souvenir que cette légende a pris naissance chez une peuplade on ne peut plus primitive, perdue dans la nuit des temps et située aux confins de la civilisation ; ce n'est pas le cas de « chercher la petite bête. » (*Note de l'auteur.*)

Je meurs, et, morte, je revis;
Toujours mes feux éteints d'autres feux sont suivis...
Vous aussi, vous mourez, mais vous vivrez ensuite.
— « Comptez sur moi, dit-il; je pars, et j'irai vite. »

Comme il traversait un grand bois,
Le Lièvre l'apostrophe : « Où vas-tu de la sorte?
— C'est un message que je porte
Aux hommes, de la part de la Lune : je dois
Leur dire qu'elle meurt, mais renaît de sa cendre;
Qu'eux aussi, dans la tombe obligés de descendre,
A leur tour ils sauront bientôt
Que la vie a le dernier mot. »

— « Il te faudra vingt jours!... J'y vais », lui dit le Lièvre;
Et le voilà courant, tout en eau, tout en fièvre,
Jusqu'au premier village. — Il s'arrête, essoufflé.
Chacun sort de sa hutte et le peuple assemblé
L'environne... « Ecoutez ce que vous dit la Lune :
Je meurs, et c'est la fin. Pour vous comme pour moi
Vient la nuit sans réveil : subissons notre loi;
Nul ne peut échapper à la règle commune...
Allez, quand on est mort, on est bien mort. — Voilà. »
Ce fut ainsi qu'il leur parla.

Puis, très content de soi, l'étourdi s'en alla
Vers la Lune, et pensant lui plaire,
Attendant un éloge, espérant un salaire,
Répéta son discours. Mais la Lune en colère :
« Tu n'es qu'un maître sot, toi qui fais l'entendu!

Que ne te mêlais-tu de ce qui te regarde? »
Lui dit-elle, et d'un jonc laissé là par mégarde
Elle lui cingla une nasarde
Pour prix du service rendu.

Les lièvres, depuis lors, ont tous le nez fendu.

TH. MONOD.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LESSOUTO

MISSION DU ZAMBÈZE

MISSION DU SÉNÉGAL

TAITI

KABYLIE

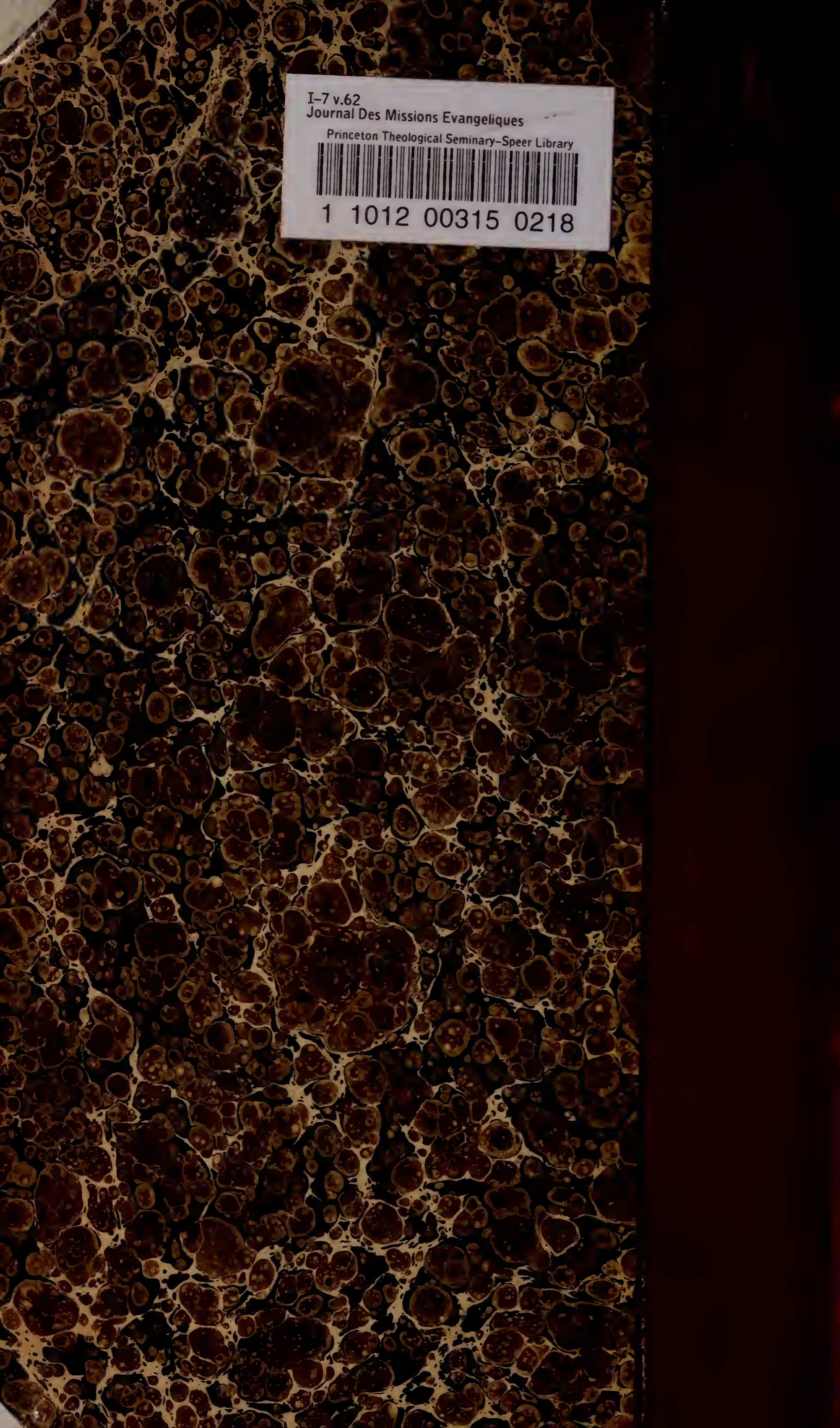
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

VARIÉTÉS

AVIS ET NOUVELLES

CARTE ET GRAVURES

13125. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1887


I-7 v.62
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00315 0218